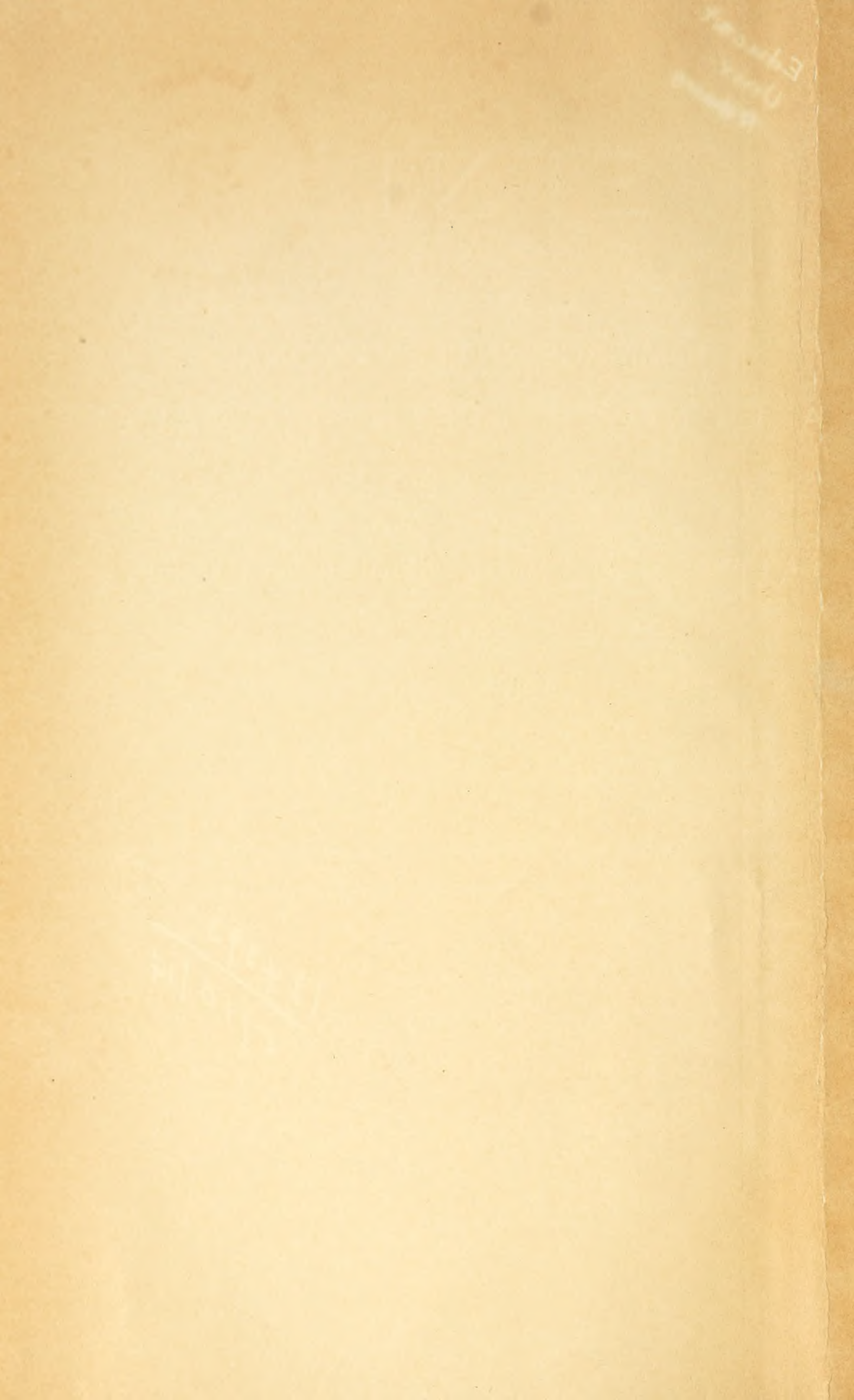

3 1761 06681893 1





June 17/14





(ΞÉΝΙΑ)

HOMMAGE INTERNATIONAL A L'UNIVERSITÉ NATIONALE DE GRÈCE

A L'OCCASION DU SOIXANTE-QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE SA FONDATION

(1837—1912)

ATHÈNES
IMPRIMERIE "HESTIA"
C. MEISSNER & N. KARGADOURIS
1912

ΞÉNIA

HOMMAGE INTERNATIONAL
A L'UNIVERSITÉ NATIONALE
DE GRECE



TABLE DES MATIÈRES

D'APRÈS L'ORDRE SUIVI DANS LE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CLASSÉES D' APRÈS LES SUJETS

THÉOLOGIE

PHILOLOGIE

ARCHÊOLOGIE

HISTOIRE DE L'ART BYZANTIN

HISTOIRE. GÉOGRAPHIE

SCIENCES. MATHÉMATIQUES

MÉDECINE

TABLE DES MATIÈRES

D'APRÈS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

CLICHÉS HORS TEXTE

LA DÉNOMINATION MESSIANIQUE
“ FILS DE L'HOMME ”
DANS LA BIBLE ET LES APOCRYPHES ÉTHIOPIENS

La Bible éthiopienne présente plus d'une formule correspondant au grec ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου, et les dénominations messianiques qu'elle apporte sont énumérées dans le tableau suivant

ወልደ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ። Ez. II 1, 3, 6, 8, etc. (seule formule dans le livre) — Dan. VII 13 — Hen. LXII 7, 9, 14, LXIII 11, LXIX 26, 27, LXX 1, LXXI 17 — I (IV) Esd. IV (= lat. VI) 1 — Math. IX 6, X 23, etc.; Marc II 10, 28, etc.; Luc V 24, VI 5, etc.; Jo, I 52, III 13, etc. (seule formule dans les Évg.) — Act. VII 56 — Apoc. Jo. I 13, XIV 14

ወልደ ፡ ሰብእ ። Hen. XLVI 2, 3, 4, XLVIII 2, LX 10

ወልደ ፡ ብእሲ ። Hen. LXII 5 (classe plus tardive de MSS, **ወ ፡ ብእሲት ።**), LXIX 29 [a], [b] (2 MSS de 1e époque, **ወ ፡ ብእሲት ።**), LXXI 14

Hénoch occupe dans cette liste une place à part : s'il reçoit la locution messianique auquel l'usage constant d'Ez. et des Évg. donne un caractère technique, il adopte encore deux locutions divergentes qu'on chercherait en vain par ailleurs dans la Bible. Mais si l'original à la base de ces traductions diverses était identique dans les langues sacrées, בן־אדם, בר־אנש, ὁ υἱὸς τ. ἀνθρώπου, on se demandera pourquoi l'éth. le rendit par des formules diverses, au lieu d'en rester aussi à un type unique, pourquoi enfin ces divergences de traduction affectent le seul livre d'Hen.

Ce serait faire au traducteur d'Hen, un honneur trop grand que de lui supposer quelque sens assez délicat des nuances le portant à distinguer entre ses textes, d'après les qualités attribués au Messie ou l'office qui lui revient, et il serait erroné de vouloir reconnaître des groupements spéciaux, là où des traductions spéciales ont remplacé le même titre messianique de l'original. Le « Fils de l'homme » d'Ez. est moins apparenté à celui de l'Évg., que « le Fils de la race de la mère du (des) vivant (s) », en Hen. LXII 14, par ex., ne l'est au « Fils des hommes » d'Hen. XLVI 4. Ces derniers ne se distinguent l'un de l'autre, ni par la nature qu'on leur reconnaît, ni par le rôle immédiat qu'ils doivent remplir : ils s'identifient en telle manière, que personne n'a pu avoir l'idée de compter ici deux ou trois Messies différents. Les dénominations messianiques mentionnées ci-dessus s'appliquent à un seul et même personnage : ajoutons que les deux premières d'entre elles sont de soi synonymes, désignant le personnage en question sous un même caractère, il appartient en quelque manière à l'humanité. La troisième dénomination en revanche garde un sens restrictif, qu'elle doit au particularisme du nom régi : ወ ፡ ብእሲ ፡ traduit moins littéralement ὁ υἱὸς τ. ἀνθρώπου que ὁ υ. τ. ἀνδρὸς, le Messie est par sa naissance fils *d'un* homme. Le traducteur chrétien d'Hen. aurait-il donc voulu distinguer le « Fils *de l'*homme » jouissant de la gloire divine avant et après son intervention ici-bas, et le « Fils *d'un* homme », tout justement celui de l'Év., glorifié en tant qu'homme avant et après son intervention dernière en ce monde? Ceci n'expliquerait point d'abord la formule ወ ፡ ሰብእ ፡ se trouvant à côté et occupant la place de la formule évangélique, et puis l'explication ne rendrait point compte des textes. Il en est qui voisinent (LXIX 27, 29), et nous présentent de suite ወ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ፡ et ወ ፡ ብእሲ ፡ au temps que ces personnages s'asseyent sur le trône de gloire et accomplissent le jugement; mais le pouvoir de juger est accordé au « Fils *de l'*homme » non pas au « Fils *d'un* homme », ainsi que le voudrait l'hypothèse. C'est encore le « Fils *de l'*homme », non pas le « Fils *d'un* homme » connu d'ailleurs ici-bas, auquel la Parousie réservera de

manger, se lever et dormir avec les élus (LXII 14). Un seul traducteur éthiopien n'a donc point, de propos délibéré, traduit de trois manières différentes une formule identique qu'il avait sous les yeux.

Le texte sur lequel se base la version des Par. d'Hen. pouvait, il est vrai, témoigner de leçons divergentes. Ce texte, d'après la consciencieuse étude de N. Smith[1], était écrit en araméen. En conséquence, si le (s) traducteur (s) des Prophètes et de l'Évg. lisaient dans le grec original[2] la formule unique ὁ υἱὸς τ. ἀνθρώπου, le (s) traducteur (s) d'Hen. pouvaient trouver dans leur original araméen les formules diverses ברה דגברא , בר נשא , ברה דבר נשא. A supposer qu'ils se soient attachés, par une fidélité scrupuleuse, à traduire chaque formule avec les éléments qui la composent, la première donnait **ወ፡ እጓለ፡ እመሕያው፡** qui répondait aux passages connus d'Ez., la seconde devenait **ወ፡ ሰብእ፡**, et la troisième paraissait sous la forme **ወ፡ ብእሲ፡፡**[3]. Par le fait du traducteur, l'original percerait aujourd'hui encore au travers de la version. La question posée reçoit ainsi une solution élégante, mais l'on peut se demander jusqu'à quel point cette solution est exacte[4]. Smith reconnaît que, parmi les passages messianiques, certains sont une addition tardive (LXXI 18) ou une interpolation (LXX 1), aussi que l'éth. a pu présenter la formule la plus longue dans des passages où l'aram. ne donnait pas ברה דבר נשא. L'interpolation, on le reconnaîtra, demeure possible, et l'influence qu'aurait exercée sur le traducteur une vers. préexistante des Prophètes ou de l'Évg. est assurée. C'est ainsi que Syr Pal, dont la locution ܒܪܗ, ܒܪܢܫܐ est mise en balance avec **ወ፡ እጓለ፡ እመሕያው፡**, renferme à l'occasion une insertion tardive qui témoigne de la lecture cou-

---

[1] *Original Language of the Parables of Enoch*, dans *OT. a. Sem. St. in mem. of W. Harper*, I 329-349.

[2] Cornill, *Ezechiel*, p. 37-48; Heider, *Aeth. Bibelübstz.* — Guidi, *Le traduzioni degli Evg. in arabo e in etiop.*, p. 33; Zotenberg, *Catalogue des MSS. éth. de la Bibl. nat.*, p. 24; Hackspill, *Die aeth. Evangelienübersetzung*, ZA XI, p. 129; Praetorius, *Herzog* RE³ III, 87, etc.

[3] Burkitt, J Th. St. 1907, p. 447; Smith., lc., p. 346.

[4] J'ai déjà eu l'occasion de poser cette question, RB 1909, p. 464.

rante en Syr [Pesh] (NT.) ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ (Matth. XXV 13, Évgl. 96 A — « *manu recenti additum* » Lagarde), que d'un autre côté elle produit de nombreux textes rappelant la formule ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ de Syr [Sin] et [Cur]. Pourtant les traducteurs syriaques agissent là au hasard, et le titre du Messie dans un même texte donné se présente parfois en deux formes distinctes dans les frgm. palest. divers que nous possédons[1] : point de règle, les dénominations messianiques s'entrecroisent des débuts de l'Évg. à sa fin. Il en va d'autre chose en Hen. éthiopien. Que l'aram. original ait apporté une seule locution בר נשא depuis le début des Par. jusqu'au chap. LXI, pour en produire une seconde dans la suite ברה דגברא, il restera donc à expliquer pourquoi, en face de son texte, l'Éthiop. traduisit toujours la première formule avec une correction parfaite, tandis qu'en bon nombre de cas il remplaça la seconde par la dénomination de l'Évg. : si la vers. eth. de l'Evg. l'influença dans une partie, pourquoi pas aussi dans l'autre partie de son travail ? Et si, après chap. LXI, l'aram. se lisait ברה דבר נשא, quel caprice poussa le traducteur à jeter ici et là ses ወ ፡ ብእሲ ፡, en se montrant infidèle à la fois à son original et à la vers. préexistante des Prophètes et de l'Évg? En serait-on réduit à cette solution radicale, d'ailleurs injustifiée, de suspecter l'authenticité de tous les passages où se lit aujourd'hui ወ ፡ ብእሲ ፡?

La traduction éthiop. d'Hen doit être jugée en regard de la traduction éthiop. de la Bible, et rien n'incline à penser que les procédés des traducteurs aient trop varié d'un livre

---

1

			ܒܪܗ ܕܒܪ ܢܫܐ		ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	
Matth.	XXIV	37	—	(A[2] Evg. 162 B).	—	(A[1] Evg. 162 C).
—	—	39	—	(A[2] Evg. 163 C).	—	(A[1] Evg. 93 BC, Evg. 163 B).
—	—	44	—	(A[2] Evg. 163 C).	—	(A[1] A[3] Evg. 94 BC, Evg. 163 B).
—	XXV	31	ܕܒܪ ܢܫܐ sic	(Evg. 166 A).	ܕܓܒܪ sic	(Anecd. Land).
Marc	VIII	38	—	(AC).	—	(B).
Luc	XI	30	—	(Anecd.)	—	(A).
—	XIX	10	—	(Anecd.)	—	(ABC).

Cf. Sigles et refer., ap. Schulthess, *Lex. Syr. Pal.*, p. 30.

à l'autre. Or, c'est un fait que les traducteurs de la Bible emploient volontiers la périphrase **እጓለ ፡ እመሕያው ።** Étant donné que les êtres inférieurs ne sont jamais englobés sous cette dénomination, il paraît certain que « la mère du (des) vivant (s) » dont il est ici question, ne s'identifie point avec quelque divinité lunaire ou autre, créatrice de l'univers, comme la μήτηρ τοῦ κόσμου mentionnée par Plutarque (De Is. et Osir. 43). Selon l'avis de Dillmann, il s'agit bien plutôt d'Ève mère du genre humain, laquelle n'est point mentionnée par son nom de personne (**እም ፡ ሔዋ ፡**), mais d'après la circonlocution biblique אם כל־חי (Gen. III 20). L'étymologie de la formule éthiop. put s'oublier dans la suite des âges[1] : le groupe se resserra pour constituer un nom composé, et, agissant comme tel, permit une dérivation d'adjectif à terminaison Nisbe, **እጓለ ፡ እመሕያዊ ።** Dans la traduction de la Bible, cette formule rendit très souvent les termes grecs, ἄνθρωπος, υἱὸς ἀνθρώπου, ἀνήρ, et leurs pluriels (Référ. en Dillmann, *Lex. ling. aeth.*, col 803). On remarquera que, dans les passages en cause, les termes grecs sont indéfinis (un homme, des hommes, l'humanité). L'article, au contraire, venait-il à déterminer les termes grecs, le traducteur pouvait le négliger (Ps. LXXXVIII 48), mais d'habitude il remarquait l'emphase particulière que cet apport donnait au mot suivant, et il cherchait par une périphrase[2] à atteindre dans sa traduction au même résultat. De là les équivalences, οἱ υἱοὶ τῶν ἀνθρώπων =

---

[1] Il en reste peut-être quelque souvenir dans la traduction donnée à Sir XXXVI, 10 : ἄνθρωποι πάντες ἀπὸ ἐδάφους,... ἐκ γῆς ἐκτίσθη 'Αδάμ — **ኵሎን ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ፡ ..... አዳም ።**

[2] Il ne pouvait être question pour le traducteur de rendre l'article par les démonstratifs **እሙንቱ, እሉ ፡** l'article met en relief le substantif qu'il affecte ; le démonstratif met aussi le substantif en relief, mais signifie en outre que la dénomination en cause est connue par un emploi antérieur. En Hen. XLVI 3, le « Fils de l'homme » est désigné par le démonstratif : c'est que sa personne a été décrite par avance **ከመ ፡ ርእዮት ፡ ሰብእ ።** La première fois que l'on nous parle du « Fils de la race de la mère des vivants », la dénomination se présente seule (LXII 7) : s'il est question dorénavant du personnage, la dénomination sera affectée du démonstratif et rappelée parce que connue (LXII 9, 14, LXIII 11, LXIX 26, LXX 1, LXXI 17).

ዳቂቀ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ፡ Ps. XI 9, XXX 20, XXXV 8, XLVIII 3, LVII 2, LXI 10; — avec moins de correction **ውሉዱ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ፡** Ps. XLIV 3. De là enfin l'application à un individu spécialement mis en relief, ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου = **ወልዱ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ።**

Nous devons pourtant noter ici une exception : alors que l'absolu υἱὸς ἀνθρώπου est traduit par ailleurs ainsi qu'on l'a dit (Num. XXIII 19, Ps. VIII 5, CXLIII 3, etc.), en Ps. LXXIX 16, 18, il est rendu comme s'il affectait la forme emphatique, **ወልዱ ፡ እ ፡ እ ።** Aucun MS. grec ne portant l'article en ce contexte, le traducteur s'est donc écarté de son original. Il ne paraît point avoir agi inconsciemment, puisque la traduction moins correcte revient à deux reprises sous sa plume, et l'on a peine à croire qu'il ait ici usé d'une liberté dont sa version ne présente point d'autre trace. S'il néglige la teneur exacte de l'original, il semble bien qu'un motif l'ait poussé à agir de la sorte, et ce motif n'est guère douteux. Le Ps. fait ici mention de *l'homme de la droite du Seigneur*, c.-à-d. *le Fils de l'homme qu'il s'est choisi* : ce personnage enfin est rapproché d'Israël, *la vigne que la droite du Seigneur a plantée*. Un chrétien ne pouvait s'y tromper, *l'homme de la droite du Seigneur* est celui qu'annonce Ps. CIX 1, et tout le passage est à entendre dans le sens de la parabole évangélique du Fils envoyé dans la vigne (Matth. XXI 33). Le *Fils de l'homme* du Ps. n'est donc pas un personnage indéterminé, mais celui que présente l'Evg., **ወልዱ ፡ እ ፡ እ ።**

Jusque là, le terrain paraît solide, mais peut-on s'avancer plus loin encore? L'Ethiop. trouvait dans **ወልዱ ፡ እ ፡ እ ፡** l'équivalent du grec ὁ υἱὸς τ. α. : pourtant entre la formule et sa traduction, il y avait cette différence que la première apposait deux noms seulement, où la seconde en juxtaposait trois, pour ne pas dire quatre. Dès lors, ne pouvait-on songer à remplacer dans le complexe les éléments **እጓለ ፡ እመሕያው ፡** par leur équivalent **ሰብእ ፡**, identique quant au sens, et parallèle dans les textes bibliques (III Reg. VIII 39, Ps. VIII 5, LXXXVIII 48, CXLIII 3, Sir. XXIII 19)? Ç'aurait été peut-être l'origine de la leçon **ወልዱ ፡ ሰብእ ፡**, l'origine aussi de **ወልዱ ፡ ብእሲ ፡**, car le traducteur d'Hen, hésite quelquefois

sur le sens propre à la seconde partie de chaque formule[1]. L’échange entre l’un et l’autre, pour tout dire, était d’autant plus aisé, que le Ps. messianique LXXIX (supra) met déjà en parallèle les deux dénominations, ወ ፡ እጓለ ፡ እመሕያው ፡ || ብእሲ ፡ (18).

Ces derniers rapprochements sont aventureux, et on ne les acceptera point sans réserve. Si les traducteurs bibliques pouvaient à leur gré rendre ὁ υἱὸς τ. α. par ወ ፡ እ ፡ እ ፡ et son synonyme exact ወ ፡ ሰብእ (incorrection ወ ፡ ብእሲ), pourquoi, à l’exception du seul traducteur d’Hen., n’usèrent-ils point de cette liberté, et demeurent-ils liés à la première formule, qui prend dès lors tout l’aspect d’un titre officiel? Et le traducteur d’Hen., pourquoi, de son côté, usa-t-il de cette liberté d’une manière si irrégulière? Jusqu’au chap. LXII, il ne connaissait que « le Fils *des* hommes », et son emploi de cette dénomination est garanti par l’emploi qu’en fait à son tour le rédacteur noachique, empressé comme toujours à recueillir les formules courantes dans les textes qu’il glose (LX 10); après le chap. LXII, notre homme ne parle plus que du « Fils de la race de la mère du vivant », ou du « Fils *d’un* homme ». Ce fait que j’avais signalé par le passé[2] me paraît d’autant plus étrange que l’influence de la Bible ethiop. s’exerce où on ne l’attend pas, et ne se fait point sentir où on aurait cru la trouver. Hen. XLVI est un décalque de la célèbre vision de Dan., le frgm. noach. cité emploie « Fils de l’homme » dans le sens même d’Ez : or ni Hen. XLVI ni le frgm. noach. ne connaissent la lecture ወ ፡ እ ፡ እ ፡ qui est celle de Dan. et d’Ez. Après le chap. LXII, le texte est moins sous la dépendance d’Ez. et de Dan., et c’est alors que se fait jour l’expression des deux Prophètes.

Les faits que nous avons signalés s’expliqueraient sans doute, si le traducteur d’Hen. XXXVII-LXI n’avait point été influencé par la vs. éthiop. de la Bible. Il traduisait peut-être

---

[1] ሰብእ, Hen. LXXXIX 1 || ብእሲ Hen. ibid. 9 et 36 (Cf. Charles, *The book of Enoch*, p. 128).

[2] Cf. mes *Paraboles d’Hen. et leur Messianisme*, p. xiv.

de l'aram.; sa version, en tout cas, dépendait de vs. aram. antérieures. La dénomination messianique que ces textes présentaient se calquait sur les originaux בן־אדם d'Ez. et בר־אנש de Dan. : autant dire qu'elle n'avait point le sens limitatif de la locution ברה דגברא (ወ : ብእሲ :). A ce point de vue, l'aram. qui sollicitait le traducteur ne se rattachait point au type de Syr Sin et Syr Cur [1], mais bien à celui de la Pshiṭto (Anc. Test.). Cette version connaît, sans doute, le ܒܪ ܢܫܐ en Ez., mais la vision de Dan. VII 13 présente le ܒܪ ܐܢܫܐ (Lee, ou *Polygl. Paris.*, h l.). Cette même vision de Dan. était citée (Dan. VII 13) par Aphraates (*De bellis*, Parisot *Patr. Syr.* I 196), ou commentée (Dan. VII 25) par lui (*ibid.* 21, Par. PS. I 225), dans des textes qui reproduisent la même leçon ܒܪ ܐܢܫܐ [2]. L'Ethiop., qui trouvait devant lui une autre vision de Dan., traduisit son original ܒܪ ܐܢܫܐ avec une exactitude scrupuleuse et nous donna dès lors le composé ወልደ : ሰብእ ::
On connaît l'habitude du réd. noach. de reprendre, le plus

---

[1] Je prends ici Syr Sin et Syn Cur comme deux témoins d'une traduction de ὁ υἱὸς τ. ἀνθρώπου qui a disparu peu à peu des textes syriaques. Bien que la formule officielle ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ se lise à l'ordinaire dans toutes les versions syr. de l'Evg., certaines exceptions signalées dans le tableau suivant laissent deviner une autre traduction qui s'est effacée sans doute plus tard et ne se trouve plus employée, avec une fréquence d'ailleurs surprenante, que dans les frgm. de l'*Evg. hieros.*

	Syr Sin	Syr Cur	Peschitto	Syr hex
Marc VIII 38	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ	ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ
Luc VII 34	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	—	ܒܪ ܐܢܫܐ
IX 26	manque	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	—	ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ
XXII 48	ܒܪܗ ܕܐܢܫܐ	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	—	—
Jo. XIII 31	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ	—	—

En face de ces deux types de traductions, représentés au mieux par Syr Cur et Syr Pesch, se place la tradtction de Syr Pesch à Dan. VII 13 ܒܪ ܐܢܫܐ : c'est à cette formule que se réfère notre traducteur éthiop. (Sur l'origine de la traduction ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ, cf. Burkitt, *Evangelion da-Mepharreshê*, II, 272.)

[2] Aphraates, qui, en commentant Dan. fait un emploi exclusif de la formule de Syr Pesch à Dan. VII 13, se sert d'ailleurs de la formule évangélique ordinaire, et connaît aussi en Matt. XII 40 la traduction ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ (*De Pasch.* 7. Cf. Wright, Aphr., p. 222, et Burkitt lc. — En ms. A, ܕܐܢܫܐ *secunda manu additum*, Par. PS. I 520).

souvent avec un autre sens, les formules de son devancier[1] : il trouvait, avec un sens messianique, la locution « Fils *des* hommes »; il n’eut qu’à la recueillir, et l’employa dans le sens d’Ez.

Les deux dénominations ወ፡እ፡እ፡ et ወ፡ብ፡ voisinent en Hen. et se rencontrent seules à partir du chap. LXII : on pourrait donc être tenté de croire que le traducteur éthiop. de ces passages connaissait Syr Hex, ou plutôt Syr Pal et copiait leurs seules[2] locutions ברה דבר נשא , ברה דגברא. Une autre hypothèse est cependant plus probable. Le traducteur d’Hen. LXII sqq. avait entre les mains la Bible éthiopienne : or la formule « Fils de la race de la mère des vivants » y était seule employée dans Dan. et l’Evg. ; or le « Fils de l’homme » que lui présentait son original était bien celui qu’avait vu Dan. (Comp. Dan. VII 14 et Hen. LXII 9), surtout et sans conteste celui qu’avait prêché l’Evg. Il n’avait donc qu’à prendre et utiliser la locution consacrée ወልደ፡ እጓለ፡ እመሕያው። Il le fit et se laissa guider par la version préexistante, mais sans abdiquer pour autant son interprétation personnelle et ses sentiments de chrétien. Si la formule adoptée était une dénomination strictement messianique, il y avait inexactitude à l’employer dans un autre sens. Hen. enlevé aux cieux sera donc salué ወ፡ብእሲ፡ parce que la qualité qu’on lui reconnaît, pour grande qu’elle soit[3], ne lui enlève point le caractère qu’il doit à sa naissance, d’être membre de la race humaine (LXXI 14) : le Messie « Fils de l’homme » gardera, quant à lui, le nom qui est le sien, ወ፡እ፡እ፡ (LXXI 17). La dénomination vraiment messianique avait eu, sans doute, un sens différent en Ez., mais le cas n’était pas le même : les textes

---

[1] Cf. Charles, lc., p. 153.

[2] La vs. de Paul de Tella emploie, dans quelques cas seulement, la dénomination la plus longue ; pour l’*Evg. hierosol.*, on a déjà signalé les deux dénominations ܒܪܗ ܕܒܪ ܢܫܐ et ܒܪܗ ܕܓܒܪܐ qu’il témoigne en beaucoup de ses frgm. (Supra p. 4, n. 1. — Refer. dans Schulthess lc. — Textes dans *Pal. syr. Lection. of the Gospels* de Lewis et Gibson), cf. Smith lc., p. 346.

[3] Il s’agit très probablement de la qualité de prédestiné. (Cf. Gry lc., p. xiv.)

d'Ez. étaient clairs, on ne pouvait s'y tromper; ils ne mettaient point en scène le « Fils de l'homme » qui est Messie, et donc nulle ambiguïté n'était à craindre.

Pourtant l'Ethiop. connaît aussi le Messie ወ : ብእሲ :: Les deux textes qui en font mention (LXII 5 et LXIX 29) sont, au reste, apparentés : ils nous annoncent le Messie devant paraître ou paraissant sur son trône de gloire, nous décrivent par la suite la confusion des méchants et la disparition du mal, nous apportent enfin en plus. MSS.[1] la leçon étrange ወ : ብእሲት :: Étant donné l'allusion possible à Ps. CIX, on se serait plutôt attendu trouver ici, comme en Ps. LXXIX 16, 18 (supra), la leçon ወ : እ : እ :, mais le traducteur a été sollicité dans un autre sens. Le « Fils de l'homme » dont il s'agit (LXII 5) est tout juste le personnage dont parlaient les lignes précédentes, celui dont on avait montré la mère, « une femme dans les douleurs de l'enfantement et dont l'enfantement est pénible, [quand l'enfant se présente à l'ouverture du sein, alors elle souffre pour enfanter] »[2]. Mais ce personnage est encore celui qui doit siéger sur le trône de gloire et disposer en maître des grands de la terre et des méchants. Or, dans Apoc. Jo. XII, les tableaux se succèdent dans le même ordre, une femme « qui crie, étant en travail et ayant grand'peine à enfanter » (2), son fils qui doit paître les nations avec une verge de fer, qui est enlevé vers Dieu et son trône. Les passages parallèles ont été rapprochés l'un de l'autre, et une exégèse chrétienne les a expliqués l'un par l'autre : le « Fils de l'homme », c'est-à-dire Jésus, était donc tout naturellement

[1] Cf. édit. de Flemming-Radermacher, pp. 72 et 86; édit. de Charles, pp. 112 et 127.

[2] Ce rapprochement dans Beer (*Pseudepigr.* de Kautzsch), p. 271 ; Charles, *Book of Enoch*, p. 164 ; Martin, *Livre d'Henoch*, p. xxxix ; Gry lc., p. 84. — Le rapprochement dont il s'agit ne peut être imputé qu'au traducteur éthiop. : il suppose, en effet, une connaissance du texte et une acceptation de la canonicité d'Ap. Jo., qu'on trouverait difficilement, sans doute, dans des textes aram. sous-jacents.

rellement ወ : ብእሲ :, ou plutôt ወ : ብእሲት :, leçon que je tiendrais volontiers pour originale[1].

En résumé, il semble que l'on puisse admettre une fidélité très grande du traducteur éthiop. d'Hen. Son original était-il araméen, ou fut-il, lui-même, sous la dépendance des vers. aram. de la Bible, nous n'avons point ici à l'examiner; mais il paraît bien vraisemblable qu'un texte aram. influença le choix qu'il fit de la dénomination messianique employée du chap. XXXVII à LXI, et ce texte aram. se rattachait sur ce point à la tradition Syr ^{Pesh} (AT.), non pas à celle des verss. Syr ^{Sin} et Syr ^{Cur}. Celui qui nous donna en éthiop. la traduction d'Hen. LXII sqq. travaillait peut-être aussi sur un texte aram. : il connut, en tous cas, très probablement la vers. éthiop. de la Bible et adopta la formule messianique d'usage; sa fidélité à la tâche entreprise ne le garda point de l'envie d'éclairer par un mot choisi le passage qu'il entendait en chrétien[2]. La locution ወልደ : እጓለ : እመሕያው : est donc la traduction classique et générale du grec ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου, la locution rare ወልደ : ሰብእ : est due, semble-t-il, à l'influence particulière de documents araméens, la locution exceptionnelle ወልደ : ብእሲ : manifeste l'interprétation chrétienne d'un traducteur isolé.

Angers. LÉON GRY.

[1] Elle me paraît bien originale en LXII 5 ; il est plus difficile de garantir l'authenticité et la bonne conservation de LXIX 26-29.

[2] Il ressort de là que les traductions de Hen. XXXVII-LXI, LXII-LXXII, ont été faites sans doute indépendamment l'une de l'autre, peut-être à des époques diverses. On n'en saurait rien conclure d'ailleurs, quant à la teneur primitive des deux parties en cause, à la nature et l'étendue des frgm. qui composèrent l'une et l'autre et se retrouvent dans l'une et dans l'autre, à la présence enfin et au nombre des gloses chrétiennes que les traducteurs successifs ou des lecteurs purent surajouter à l'original.

NOTE ADDITIONNELLE

L'Ethiopien de nos jours hésite à déterminer l'étymologie et le sens exact du complexe እመሕያው ፡ dans la locution messianique habituelle ወልደ ፡ እጓለ ፡ እ" ።. J'avais interrogé sur ce point mon correspondant et ami Abâ Kâšâ Tesfai prêtre abyssin de Cheren (Erythrée). A la date du 10 mars 1912 et alors que l'article qui précède était sous presse, je reçois la réponse suivante : ወበእንተ ፡ ዘተሰእልከኒ ፡ ፍካሬ ፡ [ዘእመህያው] ፡ ብሂል ፡ ባዕል ፡ አእምሮ ፡ ብሂል ፡ ውእቱ ። እምብዙኃን ፡ ተሰእልኩ ፡ ከመ ፡ እጠይቅ ፡ ጥንተ ፡ ቃሉ ፡ ለነገር ፡ በሕቱ ፡ ኢክህልኩ ፡ ረኪቦተ ። ለእመ ፡ ረከብኩ ፡ ዘያጤይቀኒ ፡ ዓዲ ፡ እሴእል ፡ ወእልእክ ፡ ለከ ።

L. G.

Imprimerie orientale A. Burdin et Cie, Angers

REDAKTIONELLE UNREGELMÄSSIGKEITEN IN SOPHOKLES ANTIGONE?

Auf die Ausführungen von A. B. Drachmann im Hermes 43 (1908) 67-76 und 44 (1909) 628-630 über Spuren einer schwankenden und zwiespältigen Vorstellung von Antigones Tat in der sophokleischen Tragoedie ist bis jetzt meines Wissens von keiner Seite weder in zustimmendem noch in ablehnendem Sinn eingegangen worden. Und doch würden sie, wenn sie richtig wären, in der Beurteilung des Künstlers Sophokles Epoche machen müssen. Sophokles könnte uns dann nicht mehr der Inbegriff besonnensten künstlerischen Schaffens sein, nicht mehr der Dichter, der die verschiedenartigsten Stoffelemente zu einer tadellosen Einheit zu verschmelzen weiss; vielmehr würden wir ihn technisch mit Homer zusammenrücken müssen[1] insofern auch ihm nicht völlig gelungen oder nicht genügend angelegen gewesen wäre, seine stofflichen Motive von allen den Elementen zu reinigen, die mit dem neuen von ihm geschaffenen Sinn und Zusammenhang seines Kunstwerks nicht bis ins Kleinste vereinbar erschienen. Bevor man sich zu so einschneidender Umwertung des aesthetischen Urteils entschliesst, wird man Drachmanns Beweisführung einer gründlichen Prüfung unterwerfen müssen. Sophokles hat in der Antigone sehr starke Umformungen der episch-chorlyrischen Tradition vorgenommen. Die stärkste ist die Ausmerzung der Epigonensage: dass Eteokles einen Sohn Laodamas, Polyneikes einen Sohn Thersandros gehabt habe, ignoriert er, weil er mit den beiden Schwestern als der ἐσχάτῃ ῥίζα das Labdakidenhaus völlig untergehen lassen will; ja er spitzt durch Beiseiteschiebung der Ismene die Tragik noch weiter dahin zu, dass Antigone

[1] Auf Homer deutet auch *Drachmann* Hermes 43, 71.

allein als der letzte noch übrige Rest von Oidipus' Familie erscheint (v. 941 τὴν βασιλίδα μούνην λοιπήν). Weiterhin tilgt er, wie ich früher schon (Philologus 62, 1903, 3) bemerkte, die Sagen, die von einem schmählichen Ende der beiden Schwestern erzählten: Antigone muss ruhmvoll mit einer Tat schwesterlicher und religiöser Pietät zu Grunde gehen.

Für Drachmanns Betrachtung fällt der Nachdruck auf das Verhalten des Dichters zu der Überlieferung über die Tat der Antigone. Hiefür lagen ihm, soweit wir sehen, folgende Materialien vor.

1) Eine *bodenständig thebanische Tradition,* der zufolge Antigone den Leichnam des Polyneikes auf den Scheiterhaufen des Eteokles schleppte, wo nun die Feindschaft der beiden Brüder noch in der verschiedenen Richtung des von den beiden Leichen aufsteigenden Rauches sichtbar wurde. Es ist die Sage von dem σύρμα Ἀντιγόνης am neïstischen Tor im Westen der Stadt[1], die Pausanias IX 25, 2 berichtet. Das Motiv vom Schleppen der Leiche war auch in der Antigone, von der Hygin. fab. 72 einen Auszug bietet, beibehalten, nur in der Art abgeändert, dass hier Argeia, die Witwe des Polyneikes, der Antigone Beistand leistet! Derselben Version folgt auch Statius Theb. XII 312 ff. Das echt volkstümliche Motiv vom geteilten Rauch (Stat. l. c. 429 ff.) hat auch Ovid Trist. V, 5, 33 ff. in leichter Umbildung. Noch Philostratos II lässt (Imag. II, 29 p. 384, 3 ff. K.) den Leichnam des Polyneikes von Antigone, aber ohne Beihilfe, fortgetragen werden.

Offenbar hat sich auch Aischylos am Schluss der Sieben (1028 Dind. 1037 ff.) den Vorgang so gedacht. Euripides vielleicht ebenfalls; er stimmt (Phoen. 1657 = Aisch. Sept. 1657) an einer Stelle wörtlich mit Aischylos überein, drückt sich aber im Übrigen nicht deutlicher aus. Nur darin geht er völlig mit Aischylos, dass er die Antigone sogleich bei der Ver-

[1] Hieher verlegt Sophokles, wie es scheint, den Schauplatz des Stücks; wenigstens erklärt sich unter dieser Voraussetzung am einfachsten, die vielbesprochene Ortsbezeichnung v. 105 Διρκαίων ὑπὲρ ῥεέθρων μολοῦσα. Freilich ist es hart, sich die Wohnung Kreons, den Königspalast, nicht auf der Kadmea denken zu sollen.

kündigung des Bestattungsverbots öffentlich den Entschluss kundgeben lässt, sich der obrigkeitlichen Anordnung zu widersetzen; ja Euripides verschärft äusserlich den Konflikt, indem er die Jungfrau nicht nur gegen den Herold, wie Aischylos, sondern gegen den König Kreon selbst auftreten lässt.

2) Bekannt waren natürlich auch dem Sophokles die einander entgegengesetzten *offiziellen Legenden der Thebaner und der Athener*[1]. Die thebanische, bei Pindaros (Od. 6, 15; Nem. 9, 24) vertreten, leugnet das Bestattungsverbot und lässt die argivischen Führer vor den sieben Toren von Theben rite verbrannt werden. Ich sehe darin die thebanische Reaktion auf die aggressive attische Legende, wonach Theseus sich habe in's Mittel legen müssen, um, sei es durch einen Vertrag, (Aischyl. Ἐλευσίνιοι, Plut. Thes. 29) oder durch eine kriegerische Aktion (Herodot. IX, 27; Eurip. Suppl.) der böotischen Roheit die Bestattung abzunötigen. Aischylos verbindet die attische Legende mit der thebanischen Volkssage vom Ἀντιγόνης σύρμα.

3) Hat Drachmann grossen Wert auf die Stelle Apollod. bibl. III, 78 Wagner gelegt und in der hier mitgeteilten (epischen?) Tradition die stoffliche Grundlage für den ursprünglichen Entwurf der Antigone finden zu dürfen geglaubt. Die Worte lauten: Ἀντιγόνη δὲ .. κρύφα τὸ Πολυνείκους σῶμα κλέψασα ἔθαψε, καὶ φωραθεῖσα ὑπὸ Κρέοντος αὐτοῦ τῷ τάφῳ ζῶσα ἐνεκρύφθη. Man hätte aus dieser Stelle nicht so viel Wesens zu machen gebraucht. In ihrem ersten Teil deckt sie sich mit der Legende vom Ἀντιγόνης σύρμα, im zweiten besagt sie, Kreon selbst habe die Antigone entdeckt und lebendig in das Grab (der Labdakiden?) eingeschlossen, was sonst nirgends so dargestellt, aber wahrscheinlich als Sophokleskorrektur eines späteren Dichters (Astydamas?) zu verstehen ist: wenn Kreon bei Sophokles den Wächtern misstraute, so mochte ein Realist daraus die psychologische Notwendigkeit ableiten, den Kreon selbst aufpassen und die Entdeckung machen zu

[1] Auch im Oedipus Col. erkennt man diesen nationalen Gegensatz in der Mythopoie (*Christ*, griech. Litteraturgesch. I[6] 340, 7).

lassen; dem Sophokles war das sogar für seinen Kreon zu bedientenhaft, zu wenig ἡρωικόν. Eine besonders altertümliche, vorsophokleische Version im Ganzen hier finden zu wollen, halte ich für verfehlt.

Dass Aischylos dem Sophokles die erste Anregung zu seinem Stück gegeben habe, halte ich für sicher. Statt nun immer aufs Neue wieder an der Echtheit des Schlusses den aischyleischen Sieben zu zweifeln, sollte man sich lieber klar machen, welche bedeutsamen Änderungen Sophokles an den aischyleischen Motiven vorgenommen hat. Zunächst konfrontiert er das zarte Mädchen nicht unmittelbar mit der Obrigkeit, sondern lässt sie nur mit ihrer Schwester, also im engsten und vertrautesten Kreis, nicht einmal mit der schon fernerstehenden Schwägerin, an unbewachtem Ort in der Morgenfrühe den Plan der Auflehnung gegen das königliche Verbot erörtern. Ferner schwächt er das Derbe und Unweibliche in der Ausführung des Planes ab [1]. Zwar bei der ersten Besprechung mit Ismene denkt auch die sophokleische Antigone noch an ein Tragen des Leichnams (v. 43). Aber nachdem die Schwester ihre Beihilfe versagt hat, ist dieser Gedanke offenbar ohne weiteres aufgegeben. Die beiden genannten Änderungen gehen nach derselben Richtung: sie befreien die Heldin von Zügen der Unweiblichkeit, die nicht einem dorisch-äolischen, aber einem attisch-ionischen Publikum [2] anstössig erscheinen mussten.

In derselben Linie bewegt sich die sophokleische Darstellung von der Ausführung des Vorhabens: es kommt nur zu einem symbolischen Begräbniss, und auch dieses wird mit mädchenhafter Schüchternheit in zwei Stufen ausgeführt: zuerst nur ein Bestreuen mit trockenem Staub (v. 245 ff., 255 ff.), dann ein Ausgiessen der Totenspende (v. 429 ff.) zum Bestreuen hinzu.

Um solche Vorsicht und Umsicht des Aufbaus zu ver-

[1] Auch *Drachmann* hat Herm. 43, 74 daran gedacht, dass Sophokles durch derartige Erwägungen bestimmt worden sei, aber erst verspätet, bei der «Umarbeitung» des Stücks.

[2] Vergleiche die Behandlung der Antigone in der Anfangsszene von Euripides Phoenissen.

stehen und zu würdigen, muss man bedenken, dass Sophokles den Typus der Heldenjungfrau in der Antigone neu geschaffen hat und dass er ihn seinem Publikum erst psychologisch verständlich machen musste. Ein Salto mortale, wie ihn Euripides in der aulischen Iphigenie wagt, ist denkbar nur unter der Voraussetzung, dass die sophokleische Schöpfung schon Allgemeingut, ja Schablone geworden war.

Dass Drachmann diese ganze wohlüberlegte Steigerung, die uns den ἠθοποιὸς Sophokles in seiner vollen Grösse zeigt, verkennen konnte, das kommt von der ungründlichen Interpretation zunächst der Verse 246 ff. und 429 ff.; δίψιος ist hier nicht Epitheton ornans, sondern voll zu verstehen «trockener Staub»[1] (ὑγρὰ κόνις bei Eur. Phoen. 1664 schliesst die Totenspende mit ein), das heisst blosser Staub ohne ausgegossene Spende, die eben erst beim zweiten Gang, als Antigone schon kühner geworden ist, hinzukommt. Das erste Mal hat sie nur getan ἃ χρή, das heisst, was nach allgemeiner griechischer Anschauung[2] unbedingt jeder tun muss, der sich nicht den Zorn der Unterirdischen zuziehen will. Dass in dem ἃ χρὴ des Wächters eine vom Wächter nicht beabsichtigte Kritik von Kreons Verbot liegt, ist eines jener Nebenlichter sophokleischer Ironie, die gewöhnlich unbemerkt bleiben, weil man das jede Faser dieser Werke durchdringende künstlerische Bewusstsein des Dichters lange nicht hoch genug veranschlagt. Die drei Partizipia θάψας παλύνας κἀφαγιστεύσας drücken mit der dem Wächter eigenen Breite dieselbe Sache aus; παλύνας beschreibt den Vorgang, zugleich die Bedeutung des allgemeinen θάψας sachgemäss einschränkend, ἀφαγιστεύσας (besser vielleicht ἐφαγιστεύσας) beleuchtet die religiöse Seite wie das sich für einen Mann aus dem Volke gebührt.

Es kann also keine Rede davon sein, dass die beiden Gänge der Antigone zur Leiche des Bruders Dubletten seien.

Aber auch zwei weitere Widersprüche, die Drachmann ge-

[1] *Barth*, Neue Jahrbücher für das klass. Altertum 5, 181 ff.

[2] Ael. Var. hist. V, 14 und die von *Drachmann* Herm. 43, 68 angeführten Stellen. Die Spende ist nicht an das zeitlich von der Bestattung getrennte Totenopfer gebunden, sondern kommt auch bei der Bestattung selbst vor (*E. Rohde*, Psyche I, 321).

funden haben will, lösen sich ohne Weiteres, wenn man die charakteriesierenden Absichten des Dichters versteht. Drachmann meint, um die Bestreuung der Leiche mit «ein bischen Staub» zuzulassen, hätten die Wächter nicht, wie ihnen Kreon 280 ff. vorwirft, bestochen zu sein gebraucht. Kreons Vorwurf setze eine stärkere Verfehlung, die Zulassung eines wirklichen Begräbnisses voraus. Hier darf man aber nicht mit der Elle messen: schon die Bestreuung mit Staub war im kultischen Sinn ein Begräbniss, eine ἀφοσίωσις für den, der den Staub gestreut hatte, und eine vollgiltige Verletzung von Kreons Verbot. Indessen abgesehen davon ist ja bekannt, dass Sophokles den Doktrinär und Eiferer Kreon dadurch charakterisiert, dass er ihn in Werk und Tat zu unbegründeten Übertreibungen und zu Übereilungen geneigt darstellt. Gerade die übereilte Voraussetzung der Bestechlichkeit gehört zu seinen Charaktereigentümlichkeiten (v. 293 ff., 1035 ff.). Dieselbe Voreiligkeit, und nicht anderes, tritt in der Behauptung Kreons (v. 488 ff.) zutage, Ismene sei an dem Bestechungsversuch mitschuldig.

Die falsche Beziehung des ersten Stasimon (334 ff.) auf die Tat der Antigone ist durch meine Erklärung Philol. 62, 12 ff., die Drachmann allerdings zu erwähnen nicht nötig gefunden hat, erledigt.

Wenn Drachmann weiterhin auch die Stelle 615 ff. in einer mir übrigens nicht recht verständlichen Weise für seine These ausnützen will, so möchte ich nur darauf hinweisen, dass es sich hier um eine ganz allgemeine stark an Pind. Ol. 12, 5 ff. anklingende ethnische Betrachtung handelt. Wo vom Elend des Menschengeschlechts die Rede ist, da liegt für einen Griechen seit Hesiod stets die Frage am Weg, wie der Wert der ἐλπὶς zu bemessen sei. Auch Sophokles war hier in seinem Zusammenhang auf diese Frage geführt, und es bedarf keiner besonderen Beziehungen auf die Einzelheiten des Stücks, um diese Verse zu erklären.

Endlich legt Drachmann Wert auf die Verse 696 ff., in denen Haimon eine wirkliche Bestattung des Polyneikes vorauszusetzen scheine. Tatsächlich citiert hier Sophokles seinen Kreon (v. 257 ff.), und die Meinung ist nur: Antigone habe

durch ihr Eintreten für den Bruder der Leiche das Schicksal erspart, das ihr Kreon zugedacht hatte. Übrigens war nach v. 257 zunächst wirklich kein Hund oder wildes Tier an die Leiche gegangen. In einem späteren Stadium der Handlung (v. 1016 ff. 1198) wird das freilich anders[1]. Wenn der Dichter wiederholt hervorhebt, dass die Leiche (bei dem Hundereichtum des alten und neuen Griechenlands tatsächlich etwas Seltsames) zuerst unberührt geblieben sei, so soll das ähnlich wirken wie die Behütung der Leiche Hektors durch Apollon (Il. Ω 18 ff.) und diese Wirkung bestätigen die Worte des Chors v. 278, dem hier göttlicher Einfluss, ein Wunder vorzuliegen scheint. Auch bei dem zweiten Gang der Antigone lässt der Dichter durch das Motiv des plötzlich am hellen Tag entstehenden und die Antigone schützenden Sturms (v. 415 ff.) ähnliche Stimmungen anklingen[2].

Bei richtiger Interpretation brechen also alle die Stützen, die Drachmann beigebracht hat, um wahrscheinlich zu machen, dass Sophokles an verschiedenen Stellen der Antigone andere stoffliche Grundlagen voraussetze, als er sie im ganzen dem jetzt vorliegenden Stück gegeben habe, das heisst, dass er an diesen Stellen an ein wirkliches, vollständiges Begraben der Leiche durch Antigone gedacht habe, unsere Antigone also eine sehr mangelhafte Umarbeitung eines älteren in einem Hauptmotiv anders gearteten Entwurfs sei.

Drachmann hat aber noch zwei weitere Stellen in den Dienst seiner Auffassung zu zwingen versucht. Die erste hat er (und schweigend wohl auch sonst mancher Sophokleserklärer) missverstanden. Er setzt voraus die Angaben des

[1] Mit Unrecht hat *Vogel*, Blätter für bayr. Gymnasien 1899, 419 einen Widerspruch zwischen v. 257 ff. und v. 1198 feststellen wollen.

[2] Zu *Drachmann* Erklärung von v. 285 (Hermes 44, 628) bemerke ich nur, dass die Frage Kreons den Wächter (v. 247, 255) und den Chor (v. 278) citiert und sachlich durchaus in die Voraussetzungen des uns vorliegenden Stücks passt. Der Ausdruck θοὔρμαιον v. 397, mit dem sich *Drachmann* Seite 629 beschäftigt, will einfach bedeuten, dass der Wächter schneller als die übrigen (v. 432) gelaufen ist und so durch seine ἀρετή, nicht durch τύχη, die Antigone als Erster gepackt hat; es ist also besser gegangen, als der Wächter in der pessimistischen Stimmung v. 328 erwartet hatte.

Wächters v. 249 ff. seien «Unsinn», wenn man sie nicht auf ein richtiges Begraben beziehe, bei dem Hacke, Spaten und Wagen angebracht gewesen wären. Es ist also nicht verstanden, dass der Wächter nur sagen will, man könne sich gar nicht erklären, woher der vermutliche Täter die διψία κόνις an Ort und Stelle genommen habe; denn das Erdreich sei überall dort felsenhart, nicht aufgehackt, nicht durch Wagenräder zermürbt - also ein weiterer Hinweis auf das Wunderbare des Vorgangs, eine weitere Motivierung für die Ansicht des Chors (v. 278), es handle sich um ein θεήλατον.

Die einzige Spur von Kenntnis und modifizierender Verwendung der älteren roheren Tradition von Antigones Tat, die in dem Stück des Sophokles geblieben ist, haben wir bis jetzt in v. 43 gefunden. Sonst ist die Tragödie von Anfang an völlig folgerichtig auf die vom Dichter geschaffene, dramatisch und psychologisch so ausserordentlich wirksame Voraussetzung gestellt, dass das zarte Mädchen zwar den heroïschen, überweiblichen Entschluss fasst, sich dem Verbot allein zu widersetzen, dass aber ihre weibliche Natur (die ja auch v. 806 ff. hervorbricht) die Ausführung der Tat abschwächt: es kommt, wie gesagt, nicht zu einer wirklichen Bestattung, sondern nur zu zwei Versuchen, einem zaghafteren und einem beherzteren. Beim zweiten wird sie von dem Wächter, der die erste Anzeige erstattet und auf solches Glück nicht gerechnet hatte, verhaftet.

Vielleicht lässt sich aber neben v. 43 noch eine zweite Spur eines umgearbeiteten Motivs der alten Überlieferung nachweisen, auf die Drachmann nicht geachtet hat, so nahe es ihm gelegen hätte, anzunehmen, dass der überaus grausamen Strafe, die Kreon über Antigone verhängt, eigentlich ein handfesteres Verbrechen als die blosse symbolische Bestattung entsprechen müsste. Nun lässt sich freilich die Grausamkeit der Strafe ohne weiteres aus dem Charakter des Kreon ableiten, wie ich früher[1] gezeigt habe. Aber ich möchte doch auf die Möglichkeit hinweisen, dass hier ein Motiv vorliege, das aus der älteren Überlieferung stammen aber in dieser

[1] Philologus 62, 10.

anders gemeint gewesen sein kann. Lebendig begraben, beziehungsweise dem Tod preisgeben ist eine Strafe di ein Sagen und Rechtsgebräuchen mehrfach auf Verletzung der weiblichen Keuschheit gesetzt ist. Sie findet sich im Recht der römischen Vestalinnen, wo sie noch in der Kaiserzeit vereinzelt angewendet ist[1]; sie wird auch im deutschen Volkslied in der Ballade vom edlen Moringer erwähnt[2]. Die griechische Mythologie kennt das Motiv in der Danaësage[3], die sehr bezeichnender Weise von Sophokles in der Antigone 944 ff. als Beispiel beigezogen wird. Die Reste der Antigonesage, die uns die Hypothesis des Salustius aus der ionischen Sagendichtung (Mimnermos, Jon) erhalten hat, scheinen mir eine Ergänzung in dem Sinn zuzulassen, dass die beiden Oidipustöchter hier Priesterinnen waren, die in sträflichem Verkehr mit Landesfeinden ihr Keuschheitsgelübde gebrochen hatten[4]. Ihre Bestrafung durch Lebendigbegraben ist bei den Ioniern allerdings nicht überliefert, könnte aber einer älteren Version angehört haben. Sophokles hat ja hier alles geändert, aber das Motiv dieser Strafe könnte er übernommen und zur Charakteristik seines Kreon verwendet haben.

Auch aus diesen Betrachtungen ist für die Arbeitsweise des Sophokles vielleicht Einiges zu lernen, freilich Anderes als Drachmann meinte.

Tübingen WILHELM SCHMID

---

[1] *Stueonius* Domit. 8.

[2] *L. Uhland*, Volkslieder S. 610, 38: ob ich unrecht hab getan,
zerbrochen mein frewlich gelüpt,
des sont ihr mich vermawren lân.

Vergleiche *R. Hirzel*, der Selbstmord, Archiv für Religionswissenschaft 11, 111 ff. A. 1.

[3] S. *Kiessling-Heinze* zu *Hor.* carm. III 16.

[4] Ähnlich ist die Sage von Melanippos und der Artemispriesterin Komaitho, die *Pausanias* VII, 17, 1 ff. erzählt. Vergleiche Philologus 62, 3 ff.

L'UNITÉ D'HÉCUBE

On a prétendu et on prétend encore que le sujet d'Hécube est double, qu'il y a deux actions : 1° la mort de Polyxène immolée par les Grecs sur le tombeau d'Achille qui la réclame comme sa part du batin, occupe exclusivement toute la première moitié de cette tragédie; 2° l'assassinat par Polymestor, roi de Thrace, à qui il fut confié par Priam, de Polydore, le plus jeune fils de Priam et d'Hécube, la découverte de son cadavre, et la vengeance d'Hécube la mère sur Polymestor et ses enfants, sont le sujet exclusif de la seconde partie. L'unité du drame exigeait que l'une ou l'autre de ces actions fût traitée seule, non les deux, car elles sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre et différentes au point de vue des causes, des moyens et des résultats.

Tels sont, condensés le plus possible, les griefs des sévères critiques, qui reprochent à l'Hécube d'Euripide de manques d'unité.

Jusqu' à quel point ces reproches sont-ils fondés, c'est ce que nous allons examiner en toute impartialité sans idée préconçue, par l'étude attentive du texte.

D'abord, que faut-il entendre par l'unité d'une œuvre litteraire quelconque, et, en particulier, d'une pièce de théâtre?

Voici la définition d'Aristote: Χρὴ.... τὸν μῦθον, ἐπεὶ πράξεως μίμησίς ἐστι, μιᾶς τε εἶναι ταύτης καὶ ὅλης, καὶ τὰ μέρη συνεστάναι τῶν πραγμάτων οὕτως ὥστε, μετατιθεμένου τινὸς μέρους ἢ ἀφαιρουμένου, διαφέρεσθαι καὶ κινεῖσθαι τὸ ὅλον· ὃ γὰρ προςὸν ἢ μὴ προςὸν μηδὲν ποιεῖ ἐπίδηλον οὐδὲν μόριον τοῦ ὅλου ἐστίν. (Poétique, ch. 8). En somme, l'unité exige un seul tout formé de parties qui se suivent naturellement et qui sont nécessaires, au point que l'unité serait détruite si l'on ajoutait ou si l'on retranchait quoi que ce fût, ou même si l'on déplaçait telle ou telle de ces parties.

C'est au fond l'opinion d'Horace exprimée avec concision dans le vers 23 de l'Art Poétique:

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum;

Simplex, c'est à dire dont les diverses parties n'offrent rien d'incohérent et de discordant; *unum*, entendez: tel que chacune des parties se rapporte à un principe commun et concourt à former un tout.

Boileau (Art Poetique III) a dit de même:

Que d'un art délicat les pièces assorties
Ne forment qu'un seul tout des diverses parties.

L'unité doit encore être plus stricte dans un drame relativement court, que dans tout autre ouvrage. Si l'unité de temps et l'unité de lieu ne sont pas aussi nécessaires que l'a prétendu Boileau:

Qu'en *un temps,* qu'en *un lieu,* un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli (A. P. III 45-6)

du moins faut-il convenir que lorsqu'elles s'ajoutent (comme dans nos tragédies classiques) à l'unité d'action et à l'unité d'intérêt, leur présence constitue un mérite de plus.

Retenons pour le moment que l'unité d'action la plus rigoureuse (μία πρᾶξις) n'exclut pas des parties différentes, par conséquent des *faits* différents (πράγματα), pourvu que ces parties, ces faits 1° soient nécessaires à l'ensemble, 2° soient disposés dans un ordre naturel, 3° concourent à donner une impression unique et sans mélange.

Une analyse consciencieuse et complète d'Hécube peut seule nous montrer si, oui ou non, cette tragédie répond à une pareille définition.

La tragédie a pour titre Hécube: tout entière elle gravite autour de ce personnage. C'est d'Hécube qu'il est question dès les premiers vers, Hécube qui apparaît aussitôt après le prologue, Hécube qui restera sur la scène tout le temps, sauf pendant deux courts moments où elle rentre dans la tente 1° vv. 630-664 (cf. v. 665), pour chercher de quoi rendre les derniers honneurs à Polyxène (cf. vv. 615-618); 2° vv. 1023-1048, pour accomplir sa vengeance qu'elle a concertée devant les

spectateurs, lesquels, même en son absence, ont l'esprit plein d'elle et de ses projets. Tous les autres personnages paraissent sur le théâtre à titre *épisodique*, les uns après les autres, conformément au plan toujours simple des tragédies grecques. Donc *le vrai sujet*, ce n'est ni Polyxène, ni Polydore, ni surtout un mélange de Polydore et de Polyxène, c'est — on ne saurait trop le dire — c'est Hécube, c'est l'étude de ce caractère, d'un cœur de femme sur laquelle le malheur s'est acharné: reine déchue, tombée dans l'esclavage, après avoir vu sa patrie incendiée, après avoir perdu son époux et tant d'enfants, traînée en exil par ses vainqueurs, Hécube déjà succombe sous tant de coups; sa douleur, ravivée par l'immolation de sa fille Polyxène, consolatrice de ses vieux jours (cf. v. 279), exaspérée par la mort du dernier de ses fils, Polydore, traîtreusement tué par celui-là même à qui elle avait confié sa précieuse existence, dépasse les forces humaines et, arrivée à l'état suraigu d'anesthésie, engendre en la pauvre infortunée une idée fixe, l'idée de la vegeance, qu'elle exécute avec la lucidité automatique de ceux qui, ayant épuisé la faculté de souffrir, éprouvent une hypertension de la volonté.

Envisagée sous ce point de vue, le vrai — et c'est méconnaître Euripide le poète philosophe, fin psychologue et dramaturge pathétique, de vouloir regarder son œuvre à travers les fausses lunettes de la prévention — Hécube me paraît offrir une remarquable unité.

Quoi que l'on pense du procédé d'Euripide dans ses prologues, il n'est pas sans intérêt de remarquer que dans celui d'Hécube Polydore, dont le malheur fera l'objet de la seconde partie, apparaît *tout d'abord* pour nous annoncer les deux nouveaux coups qui vont frapper sa mère:

> δυοῖν δὲ παίδοιν δύο νεκρὼ κατόψεται
> μήτηρ, ἐμοῦ τε τῆς τε δυστήνου κόρας (45-46).

Nous voilà dès le commencement avertis et de la mort de Polyxène et de celle de Polydore, de sorte que dès maintenant ces deux faits sont intimement connexes *par la répercussion qu'ils auront* sur le cœur de la malheureuse *Hécube*.

Car c'est là un point important à constater: dans ce pro-

logue, Polydore est moins occupé de son propre sort que du chagrin de sa pauvre vieille mère. C'est par une douloureuse apostrophe à Hécube que se termine le prologue:

> ὦ μῆτερ, ἥτις ἐκ τυραννικῶν δόμων
> δούλειον ἦμαρ εἶδες, ὡς πράσσεις κακῶς
> ὅσονπερ εὖ ποτ᾽ etc. (55-58)

Donc tout l'intérêt du spectateur et du lecteur est concentré sur Hécube, avant même qu'elle paraisse. Rien de plus saisissant que la manière dont le poète nous présente la malheureuse femme, reine naguère, maintenant esclave, s'avançant sur la scène d'un pas chancelant, accablée par la douleur, pouvant à peine se tenir droite, soutenue par de jeunes Troyennes (59 sqq). Le monologue d'Hécube, contrepartie de celui de Polydore, montre encore mieux que ce dernier, la cohésion des deux parties du drame et il semble que le poète ait voulu marquer d'une manière sensible l'unité de sa pièce. En effet, au milieu de cette suite de vers anapestiques sont encadrés deux hexamètres dactyliques qui contiennent en somme toute la tragédie: Hécube exprime ses craintes au sujet de la mort *à la fois de son fils et de sa fille :*

> ἀποπέμπομαι ἔννυχον ὄψιν
> ἣν περὶ παιδὸς ἐμοῦ τοῦ σῳζομένου κατὰ Θρήκην
> ἀμφὶ Πολυξείνης τε φίλης θυγατρὸς δι᾽ ὀνείρων
> φοβερὰν ἐδάην. (73-76)

Ainsi, dès le commencement de la pièce, nous sommes avertis deux fois de son véritable sujet: les malheurs d'Hécube et ses souffrances morales.

A peine Hécube vient-elle de nous faire part de ses craintes que celles-ci sont tout à coup justifiées en ce qui concerne Polyxène. N'est-ce pas nous faire entendre qu'elles le seront aussi à l'endroit de Polydore? Et si dans le reste de cette première partie le sacrifice de Polyxène nous occupera principalement, n'avons-nous pas en même temps cette arrière-pensée que ce n'est pas tout, et que le cœur de la pauvre mère, déjà meurtri par ce premier coup, le sera encore davantage par un second? Tel est le lien indissoluble de ce drame.

J'ajoute que même le rôle d'Agamemnon défenseur d'Hécube (v. 1109 à la fin) est préparé dès le début, aux vers 120 à 128, où il est dit que ce roi veut s'opposer à l'immolation de Polyxène; le chœur, annonçant à Hécube les projets des Grecs, l'engage à supplier Agamemnon (v. 145) pour qu'il empêche Odysseus de lui arracher sa fille.

La douleur d'Hécube en apprenant que Polyxène doit mourir est navrante; c'en est trop vraiment: après tant de malheurs (que le poète a soin de nous rappeler vv. 158 sqq.) ce coup va l'achever. Et c'est elle, la malheureuse mère, qui va annoncer à sa pauvre et chère enfant le sort fatal qui l'attend! Rien n'est plus pathétique que ce dialogue entre ces deux infortunées. Rien n'est plus noble, plus touchant que la réponse de Polyxène, à cette affreuse nouvelle. La généreuse jeune fille (comme tout à l'heure son frère) oublie son propre malheur pour ne songer qu'au chagrin que sa mort va causer à sa mère déjà si éprouvée:

> ὦ δεινὰ παθοῦσ᾽, ὦ παντλάμων,
> ὦ δυστάνου μᾶτερ βιοτᾶς,
> οἵαν οἵαν αὖ σοι λώβαν
> ἐχθίσταν ἀρρήταν τ᾽
> ὦρσεν τις δαίμων; (197-201).

C'est donc Hécube, toujours Hécube qui est au premier plan.

Survient Odysseus chargé par les Grecs d'emmener Polyxène pour le sacrifice immédiat. Je ne puis passer sur l'entretien d'Hécube et d'Odysseus sans faire remarquer *avec quelle présence d'esprit, avec quelle nette et solide argumentation, malgré son immense douleur,* Hécube plaide auprès d'Odysseus la cause de sa fille. Après un interrogatoire serré, elle prouve qu'Odysseus serait le dernier des ingrats s'il laissait s'accomplir une mort aussi injuste; elle lui démontre ensuite point par point que rien ne nécessite ni même n'excuse le sacrifice de Polyxène. Ce n'est qu'après avoir épuisé les arguments d'une froide raison qu'elle fait parler son cœur de mère en suppliant celui qu'elle avait jadis sauvé de la prendre, elle et sa fille, en commisération et de lui conserver, par reconnaissance et par pitié, la vie de son enfant.

A ce discours éloquent dicté par le bon sens et l'amour maternel Odysseus répond par de purs sophismes. Hécube espère qu'une prière directe de la jeune fille au roi d'Ithaque aura plus d'effet que ses raisonnements à elle et ses supplications. Mais Polyxène préfère la mort à l'esclavage qui l'attend ; elle sera ainsi moins malheureuse ; elle essaie de consoler sa mère et prie Odysseus d'accomplir sa mission et de l'emmener.

Ici il est nécessaire de signaler un passage dont le vrai caractère semble avoir échappé aux détracteurs d'Euripide. Dans l'émouvant adieu qu'elle fait à sa mère, Polyxène lui rappelle qu'il lui reste encore d'autres enfants pour la consoler, Cassandre et Polydore, le dernier de ses fils :

Polyxène : Χαῖρ᾽ ὦ τεκοῦσα, χαῖρε Κασάνδρα τ᾽ ἐμοί,
Hécube : Χαίρουσιν ἄλλοι, μητρὶ δ᾽ οὐκ ἔστι τόδε.
Pol. : ὅ τ᾽ ἐν Φιλίπποις Θρῃξὶ Πολύδωρος κάσις.
Héc. : Εἰ ζῇ γ᾽· ἀπιστῶ δ᾽, ὧδε πάντα δυστυχῶ.
Pol. : Ζῇ, καὶ θανούσης ὄμμα συγκλείσει τὸ σόν.
Héc. : Τέθνηκ᾽ ἔγωγε, πρὶν θανεῖν, κακῶν ὕπο. (426-431).

Ainsi, sans le vouloir, en essayant de consoler Hécube, elle lui rappelle le second malheur que craint la pauvre femme, et l'en fait souffrir, si je puis dire, par anticipation. C'est ainsi que le poète, de la manière la plus naturelle, a associé de façon inséparable la mort de la sœur et celle du frère.

Les vers suivants 441-444, mal compris par certains critiques, sont de la haute importance pour la question qui nous occupe, pour établir le lien intime des deux parties du drame et son unité. On y voit se dessiner le caractère d'Hécube capable non seulement de gémir, mais aussi de maudire et de se venger. Voyant que tout a été vain pour sauver sa fille, elle s'abandonne à la douleur qui l'accable; mais aussitôt elle se redresse irritée et menaçante ; elle souhaite de voir Hélène à la place de Polyxène :

ὡς τὴν Λάκαιναν σύγγονον Διοσκόροιν
Ἑλένην ἴδοιμι· διὰ καλῶν γὰρ ὀμμάτων
αἴσχιστα Τροίαν εἷλε τὴν εὐδαίμονα

puis elle tombe sur le sol, inerte, brisée (vv. 486-487).

Hermann veut donner ces vers au chœur qui suit; Dindorf et Nauck les considèrent comme interpolés. Weil croit à leur authenticité, mais il y voit, lui aussi, un manque de naturel. « Euripide, dit-il, a quelquefois commis des fautes de de genre. Mais il ne faut pas oublier que les malheurs n'ont pas brisé l'énergie d'Hécube, et que sa soif de vengeance est aussi grande que sa douleur: la femme qui crèvera les yeux de Polymestor peut maudire Hélène, même en ce moment». Une faute contre le naturel qu'une femme, une mère maudisse celle qui est la cause de tous ses malheurs et qui lui vaut *en ce moment* la mort de sa fille! J'avoue ne pas comprendre. Un cœur de mère n'est-il capable que de douce résignation? N'est-il pas dans l'ordre de la nature que plus vive est sa tendresse pour ses enfants, plus forte sera sa haine contre ceux qui leur font du mal? Au surplus, Hécube ne fait répéter en termes plus violents, comme le comportent les circonstances, ce qu'elle a dit d'Hélène à Odysseus aux vers 264 et suivants, que personne ne songe à incriminer! Weil voit plus juste quand il dit qu'Hécube est une femme énergique qui tout à l'heure ne reculera pas devant un acte de vengeance atroce. Mais alors, où est la «faute»? C'est d'ailleurs une erreur de logique, c'est mettre, comme on dit, la charrue avant les bœufs que de vouloir expliquer le premier fait par le dernier. Les paroles de malédiction que prononce Hécube contre Hélène constituent une étape dans le développement de l'étude de ce caractère; on pressent dès maintenant qu'un surcroît de maux pourrait rendre cette infortunée plus violente encore et capable, à l'occasion, d'actes terribles. Au lieu d'accuser Euripide d'avoir méconnu la vérité naturelle, les critiques auraient dû constater non seulement l'esprit d'exacte observation du poète, mais encore le soin qu'il a eu de graduer ses effets et de préparer avec simplicité et naturel les situations suivantes.

Ainsi tombe l'objection fondamentale de ceux qui reprochent au poète d'avoir montré deux Hécubes tout à fait différentes de caractère et de sentiments, différentes comme le jour et la nuit: la première, succombant sous le fait des années et des maux, douce et gémissante, sans force et sans éner-

gie (!), nous apitoie par sa faiblesse même, par sa noble résignation; la seconde, sous le coup d'un nouveau malheur qui devrait l'accabler plus encore et nous la rendre plus sympathique, est moins sensible à la douleur d'avoir perdu ses enfants et l'unique fils qui lui restait qu'au plaisir de la vengeance: plus de plaintes, de cris de désespoir, plus de marche chancelante. Elle a tout à coup recouvré le calme et la force; elle machine avec un sang-froid déconcertant et execute avec une énergie, une force étonnante, pour ne pas dire invraisemblable chez un personnage de son âge et dans un tel état, un triple assassinat; puis, non contente d'avoir de sa main tué les enfants de Polymestor et de lui avoir crevé les yeux, elle s'offre le cruel plaisir de le confondre devant Agamemnon, d'insulter à son malheur, de crier sa joie; elle nous devient presque antipathique. Des sentiments si divers, des états physiques si opposés, des actes si contraires sont ils le fait d'une même personne dans l'espace de quelques moments ?

Nous répondons: Au point de vue physique, il n'est pas sans exemple, bien au contraire, qu'une forte émotion capable de réduire à l'impuissance les plus solides, puisse aussi donner *pour un certain temps* aux plus faibles une énergie et une vigueur extraordinaires. La peur, la colère, une exaltation psychique produisent de ces effets surprenants. Au point de vue du caractère et des sentiments, on ne saurait trop reconnaître combien le poète a eu soin d'indiquer les étapes successives de cette progression psychologique et, entre les deux états d'âme extrêmes, les états intermédiaires. Il n'a point fait brusquement du jour la nuit; il n'a eu garde d'oublier le crépuscule et le soir.

Mais poursuivons notre analyse. La suite nous montrera encore la connexion intime de la mort de Polyxène et de celle de Polydore, et surtout le travail qui se fait dans l'âme de leur mère. Quand Hécube apprend de Talthybios les détails de l'immolation de sa fille, en apparence résignée et un peu consolée de savoir qu'au moins sa pauvre enfant est morte inviolée et respectée (vv. 589-592), elle ne songe plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Elle charge donc une servante

d'aller chercher de l'eau pour laver le corps (vv. 609 sqq). Or c'est dans l'accomplissement de cette mission que la servante trouve rejeté sur le bord de la mer le cadavre de Polydore, qui sans cela aurait pu n'être pas découvert; car il est certain que la servante est allée chercher l'eau non pas près des navires, mais plus loin à l'écart. Donc ici encore et plus que jamais les destins de Polyxène et de Polydore sont mêlés. Au lieu de l'eau destinée aux honneurs de sa fille, la servante apporte à la mère infortunée le cadavre de... *Polydore qu'Hécube prend tout d'abord pour celui de Polyxène!*

> Ἀτὰρ τί νεκρὸν τόνδε μοι Πολυξένης
> ἥκεις κομίζουσ᾽;.. (671-672).

Ce n'est que peu à peu qu'elle se rend compte de l'affreuse réalité (vv. 675 sqq).

Mais une fois qu'elle a bien reconnu Polydore, écoutez comment elle fait éclater sa douleur à la fois et un terrible soupçon.

> Οἴμοι, βλέπω δὴ παῖδ᾽ ἐμὸν τεθνηκότα
> Πολύδωρον, *ὅν μοι Θρῄξ ἔσῳζ᾽ οἴκοις ἀνήρ.* (681-682).

Ce soupçon prend corps en son esprit en se rappelant les visions de la nuit (703-707), et aussitôt elle accuse formellement Polymestor.

> Le chœur: Τίς γάρ νιν ἔκτειν᾽· οἶσθ᾽ ὀνειρόφρων φράσαι;
> Hécube: Ἐμὸς ἐμὸς ξένος, Θρῄκιος ἱππότας (709-710).

Cette fois, c'en est trop. Polyxène était esclave; son sang était réclamé par l'ombre d'Achille; de pareils malheurs, imputables à la fatalité, étaient après tout dans l'ordre des choses, si l'on peut dire; on subit son sort, si malheureux qu'il soit; il n'y a rien à y faire. Mais voir son enfant, son dernier fils tué lâchement par celui-là même à qui il devait être doublement sacré, comme enfant de Priam et comme hôte confié à ses soins, et cela par pure cupidité, voilà qui non seulement brise le cœur, mais encore révolte la raison! *Aussi un nouveau sentiment entre-t-il* dans le cœur de cette mère; à son immense douleur se joint *la haine;* les cœurs qui savent le plus aimer sont aussi ceux qui sont capables de plus de

haine ; et c'est dans le cœur d'une mère que ces deux sentiments ont leur manifestation la plus vive.

La violence de la douleur et de la colère d'Hécube s'exprime en dochmiaques. L'idée de *la vengeance* l'occupe toute ; on le sent parfaitement dans la tirade 714-720 :

> Ἄρρητ᾽ ἀνωνόμαστα, θαυμάτων πέρα,
> οὐχ ὅσι᾽ *οὐδ᾽ ἀνεκτά*. Ποῦ δίκα ξένων ;
> Ὦ κατάρατ᾽ ἀνδρῶν, ὥς διεμοιράσω
> χρόα, σιδαρέῳ τεμὼν φασγάνῳ
> μέλεα τοῦδε παιδὸς οὐδ᾽ ᾤκτίσω.

Notez 715 οὐδ᾽ ἀνεκτά : cela appelle un châtiment ; la malédiction lui suggère la peine du talion. Ainsi de réponse en réponse et presque de vers en vers est marquée la succession naturelle de ses sentiments.

Mais comment accomplir ce châtiment, cette vengeance ? Survient Agamemnon : pendant qu'il reproche à Hécube de tarder à rendre les derniers devoirs à sa fille, il aperçoit le cadavre de Polydore (toujours Polyxène et Polydore en même temps, notons-le en passant), *Hécube* toute pleine de ses projets de vengeance *n'entend pas Agamemnon*. Elle ne voit qu'une chose : Agamemnon pourrait servir ses desseins. Après uue série d'apartes qui expriment son trouble et ses hésitations, ne voyant pas d'autre moyen de venger *ses enfants*

> οὐκ ἂν δυναίμην τοῦδε τιμωρεῖν ἄτερ
> τέκνοισι τοῖς ἐμοῖσι... (749-750)

elle se décide à supplier le roi de punir l'hôte perfide. En monostiques, comme haletante, elle raconte l'histoire de Polydore et la lâcheté de Polymestor. Puis, voyant Agamemnon ému à la fois de pitié pour elle et d'indignation contre le Thrace, elle se jette à ses genoux (787), et, dans un discours plein de volubilité et de passion, faisant argument de tout, elle le conjure d'infliger à Polymestor le châtiment qui lui est dû.

Dans cet admirable réquisitoire je ne veux relever qu'un passage généralement mal compris, vv. 824-832 :

> Καὶ μὴν ἴσως μὲν τοῦ λόγου κενὸν τόδε,
> Κύπριν προβάλλειν· ἀλλ᾽ ὅμως εἰρήσεται.

Πρὸς σοῖσι πλευροῖς παῖς ἐμὴ κοιμίζεται
ἡ Φοιβὰς ἣν καλοῦσι Κασάνδραν Φρύγες.
Ποῦ τὰς φίλας δῆτ' εὐφρόνας δείξεις, ἄναξ;
ἢ τῶν ἐν εὐνῇ φιλτάτων ἀσπασμάτων
χάριν τίν' ἕξει παῖς ἐμή, κείνης δ' ἐγώ;
Ἐκ τοῦ σκότου τε τῶν τε νυκτερησίων
φίλτρων μεγίστη γίγνεται βροτοῖς χάρις.

En dépit de ce qu'il lui en coûte, Hécube supplie Agamemnon au nom des plaisirs que lui vaut sa fille Cassandre, captive et concubine du grand roi. Il n'y a pas que les critiques modernes qui aient été scandalisés de ce discours; le scholiaste reproche à Euripide d'avoir fait parler l'épouse vénérable de Priam comme une entremetteuse!

Ici encore rendons justice au poète et au psychologue. N'est ce pas pour Hécube, la chaste mère tout à l'heure si préoccupée de savoir si Polyxène était morte sans souillure et qui trouvait une sorte de consolation à son malheur dans la nouvelle que sa fille jusqu'au dernier moment avait été respectée par tous, n'est ce pas pour cette mère noble et pure le dernier degré de l'infortune d'en être réduite à cet expédient! Voilà ce que le poète a voulu montrer. Dès ce moment, le désespoir d'Hécube l'a mise *hors d'elle même:* l'idée de venger son enfant, ses enfants, est tellement ancrée dans son esprit qu'elle en oublie les convenances vulgaires. Le contraste entre ses sentiments ordinaires exprimés plus haut et ses paroles présentes sous le coup du malheur et la contrainte de la nécessité fait ressortir et sa misère et le trouble de son esprit. La pauvre femme a tant souffert qu'elle n'est plus elle-même: l'infortune l'égare. De quoi ne sera-t-elle pas capable?

La réponse d'Agamemnon est une échappatoire: il voudrait bien venger Hécube, mais il n'ose, à cause des Grecs et du qu'en dira-t-on. Nouvelle étape de la «passion» d'Hécube: ne pouvant compter sur Agamemnon, même après ce qu'elle vient de dire, comme il faut qu'elle ait sa vengeance, elle fera le coup elle-même; elle demande seulement au roi de garder le secret sur ses projets et d'inviter de sa part le

Thrace avec ses enfants sous prétexte qu'elle a une communication importante à leur faire. Elle le prie en outre de lui permettre de surseoir un moment aux funérailles de *Polyxène et de Polydore* pour que, incinérés ensemble, ils soient ensevelis ensemble (895-897). Toujours Polyxène et Polydore, comme aux vers 45-46, 954-955, 1287! Agamemnon veut bien se prêter à cette ruse et va trouver Polymestor.

A partir de ce moment, une fois sa décision prise et le moyen de l'exécuter trouvé, avec une maîtrise de soi parfaite, un sang-froid et une habileté qui ne faiblit pas un instant, comme en ont parfois les personnes que domine et entraîne une idée fixe, elle amène Polymestor où elle veut. Le Thrace, persuadé par elle, confiant et cupide, la suit, accompagné de ses enfants, dans la tente d'Agamemnon, où, aidée des Troyennes, Hécube égorge les enfants du perfide et l'aveugle lui-même (968-1038).

Aux cris poussés par Polymestor, rendu furieux par la douleur et la colère, Agamemnon arrive (1109). Feignant l'étonnement, il lui demande qui l'a mis en cet état, et pour quelle raison. Polymestor raconte la scène du guet-apens; il avoue avoir tué Polydore, mais seulement par intérêt pour les Grecs. A son tour Hécube s'explique, et, après avoir montré que Polymestor n'a agi que par lâcheté et par avarice, elle lui dit qu'il n'a qu'à s'accuser lui-même du meurtre de ses enfants et de son propre malheur que son crime a provoqués. Agamemnon donne raison à Hécube et engage Polymestor à supporter le sort qu'il s'est lui-même créé. Nous reviendrons tout à l'heure sur toute cette partie de la tragédie.

Pour le moment, reconnaissons qu' Hécube a reçu une double satisfaction, matérielle et morale: elle s'est vengée et sa vengeance a été reconnue juste. Dans l'état d'*exaltation* où elle se trouve, faut-il s'étonner qu'elle insulte son ennemi devenu sa victime et laisse éclater sa joie de l'avoir puni? (monostiques 1254 et suivants). Quoi de plus naturel, de plus humain, je ne dis pas de plus moral. La morale n'a que faire ici: la verité des sentiments importe seule; or, dans toute la tragédie, leur évolution a été exposée par le poète avec une science du cœur humain qu'on ne saurait trop admirer.

Hécube a éprouvé le plus affreux malheur qu'une reine, une épouse, une mère puisse subir; les émotions si intenses qu'elle vient d'avoir eu cette journée ont égaré son esprit et usé sa vie. Il nous importait de savoir ce qu'elle allait maintenant devenir; nous ne sommes pas étonnés d'apprendre qu'elle va mourir, presque aussitôt, à la suite d'une imprudence (1263) ou plutôt d'un égarement que son état mental explique. Elle symbolise le malheur et la souffrance poussés jusqu'à la furie et la démence.

Telle est la pensée fondamentale qui fait l'unité (incontestable) de ce drame: toute la vie douloureuse d'Hécube s'y trouve résumée et sa survie; mais le poète nous a présenté son héroïne au moment psychologique où, préparée par ses malheurs antérieurs à quelque chose d'extraordinaire, deux nouveaux coups reçus en un même jour, deux malheurs qui dépassent les forces humaines, la mettent peu à peu hors d'elle-même, en font une sorte d'hallucinée, et finalement la tuent.

A comprendre ainsi cette belle tragédie, est-il vrai de dire qu'Hécube nous est moins sympathique dans la seconde partie que dans la première? Je ne le crois pas; au contraire. Plus la douleur est grande, plus ses effets sont anormaux, plus elle excite de pitié. Quand une personne, sous le coup d'une émotion au dessus de ses forces, a une crise de folie et de rire, n'est-ce pas alors que nous la plaignons davantage?

Mais, dira-t-on, un assassinat, un guet-apens, surtout quand il atteint des innocents, comme les enfants de Polymestor, a toujours quelque chose qui répugne. Si Hécube avait succombé sous la douleur, et si Polymestor avait été puni par une autre main que la sienne, notre pitié eût été plus entière et sans mélange.— Prenons garde de juger les œuvres grecques d'après nos propres idées, si humaines, si libérales soient-elles. La peine du talion qui nous paraît odieuse était la loi de la morale antique: la νέμεσις, la juste répartition des biens et des maux, la νέμεσις, qui assure à chacun, et dans cette vie, un traitement approprié à ses actes, exigeait 1° que Polymestor souffrît de la même manière qu'il avait fait souffrir Hécube, que l'assassin traître de l'innocent Polydore fût

puni dans ses propres eufants et de la main même d'Hécube; 2° que pour Hécube un moment de joie — joie d'autant plus forte qu'elle devait être plus courte — compensât les chagrins de toute sa vie: cette joie, c'est celle de la vengeance «plaisir des dieux».

Enfin l'on pourra objecter que les deux longs discours de Polymestor et d'Hécube plaidant chacun leur cause devant Agamemnon, intercalés dans le drame au moment le plus pathétique, arrêtent l'action et diminuent l'intérêt au lieu de l'augmenter. C'est bien mal connaître Euripide et ses contemporains que de formuler un pareil jugement. Ces discours à cette place étaient très utiles et même nécessaires pour plusieurs raisons: 1° le récit de Polymestor et les détails du massacre avivaient l'intérêt des spectateurs; 2° la justification de Polymestor tourne à sa confusion et nous le rend encore plus odieux, plus digne du châtiment qu'il subit; 3° en même temps le personnage moral d'Hécube, ministre non seulement de la vengeance personnelle, mais de la Νέμεσις divine, grandit; 4° enfin, ces sortes de morceaux, ces récits, ces discours, ces joutes oratoires étaient tout à fait dans le goût des Grecs; c'étaient dans les tragédies les passages attendus où le public délicat comptait se délecter — tout comme telle tirade, tel récit dans nos tragédies classiques.

Ainsi dans cette tragédie l'unité d'action est satisfaite, aussi bien que l'unité d'intérêt, l'unité de temps, et j'ajouterai l'unité de lieu; car il est de toute évidence que l'action se passe toute en Thrace: Polyxène n'a pas quitté le continent pour mourir et son corps y est resté, sans quoi l'envoi de la servante pour chercher l'eau destinée à le laver avant de l'ensevelir (780) serait un nonsens; de même sa sépulture laissée aux soins d'Hécube (726); le cadavre de Polydore rejeté par les flots a été trouvé tout près de l'endroit où Polyxène venait d'être immolée, et l'armée, qui assistait au grand complet (521-522) au sacrifice de Polyxène, n'a pu en si peu de temps passer et repasser la mer.

Concluons. Aucun des reproches faits à Euripide au sujet de l'unité d'Hécube ne tient debout quand on se donne la peine d'étudier à fond la pièce elle même au lieu de se lais-

ser entraîner par d'injustes préventions. Il est fort possible que, si nous n'avions pas le titre de la *Polyxène* de Sophocle, on n'aurait jamais songé à incriminer Euripide pour avoir dans une même pièce fait entrer le sacrifice de Polyxène et l'assassinat de Polydore. Accuse-t-on de dualité l'Enéide dont la première moitié est manifestement imitée de l'Odyssée et la seconde de l'Iliade? Non. Pourquoi! Parce qu'elle s'appelle l'«Eneide» et que tout l'intérêt se rapporte au personnage d'Enée ancêtre des Romains. Hécube est la personnification du malheur; «Zeus a voulu que tous les maux fondissent sur elle» (231-233); c'est une épouse, une mère tendre, mais aussi une femme énergique que l'infortune peut abattre mais non annihiler, physiquement et moralement. La légende voulait qu'elle fût devenue furieuse et q'elle eût été métamorphosée en chienne. Tout en respectant la tradition dans ses lignes essentielles Euripide nous a représenté un caractère, peu ordinaire, c'est possible, mais éminemment intéressant et d'une unité irréprochable.

Besançon.

HILAIRE VANDAELE

ON THE DATE OF THE ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΠΟΛΙΤΕΙΑ OF [XENOPHON]

The above-named treatise has already engaged the attention of many scholars, but most of the problems which it presents have not yet received a definite solution. To examine further one of these outstanding questions will be the object of the present essay.

A considerable body of evidence has been adduced to show that the Ἀθηναίων Πολιτεία was written in the early part of the year 424 B.C.[1]. Some well known authorities however assign it to a later date, such as 422 B.C.[2] or even 415 B.C.[3], while others contend that it should be referred to one of the opening years of the Peloponnesian War[4]. It may therefore be opportune to suggest some further data by which the time of composition may be determined.

Ch. I § 14. — περὶ δὲ τῶν συμμάχων, οἱ ἀποπεμπόμενοι πρὸς αὐτοὺς Ἀθήνηθεν συκοφαντοῦσι τοὺς ἐπιεικεστέρους, ... εἰδότες ὅτι *ἀνάγκη μισεῖσθαι τοὺς ἄρχοντας ὑπὸ τῶν ἀρχομένων. εἰ δ' ἰσχύσουσιν ἐν ταῖς πόλεσιν οἱ πλούσιοι καὶ δυνάμενοι, ἐπ' ὀλίγιστον χρόνον διαμενεῖ ἡ ἀρχὴ τοῦ δήμου Ἀθηναίων.*

The thesis that ruler and ruled are *bound* to hate each other is not known to have been mooted in Athens before the days of Cleon's ἀριστεία. Pericles had indeed characterised the Athenian empire as a τυραννίς[5], but this was a mere

---

[1] W. H. Roscher, *Thucydides* (Göttingen, 1842); A. Kirchhoff, *Abhandlungen der Berliner Akademie* 1878, pp. 1-27.

[2] Ed. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte* (Halle, 1892-9), vol. II pp. 401-6.

[3] H. Müller-Strübing, *Philologus*, Supplementband IV (1884) pp. 1-131.

[4] M. Schmidt, *Memoiren eines Oligarchen* (Jena, 1876), suggests 431-427 B. C. Busolt, *Griechische Geschichte*, vol IV p. 609 n. 6, seems to favour 427-4 B.C.

[5] Thucyd. II. 63.

commonplace of his age, and fell far short of the *homo homini lupus* principle enunciated in the above passage. On the other hand the desperate view of our text had certainly suggested itself to the Athenians at the time of the revolt of Lesbos, for both Cleon and Diodotus gave expression to it in the famous Mitylenaean debate[1]. Furthermore the prophecy that a preponderance of oligarchy within the dependent cities would mean sudden death to the empire was probably inspired by this same affair of Mitylene. In 440-39 B.C. the oligarchy at Samos had caused a revolt against Athens, but the question then at issue was one of territorial aggrandisement rather than of political principle[2]. In 428 B.C. the oligarchs of Mitylene rebelled for no assignable reason save that of class-hatred against the Athenian democracy, thus providing the very ground on which the writer of the above paragraph would base his forecast. This paragraph may be regarded as an outcome of the experiences of 428-7 B. C., and is therefore subsequent to that date.

Ch. I § 15. — εἴποι δέ τις ἂν ὅτι ἰσχύς ἐστιν αὕτη Ἀθηναίων, ἐὰν οἱ σύμμαχοι δυνατοὶ ὦσι χρήματα εἰσφέρειν. τοῖς δὲ δημοτικοῖς δοκεῖ μεῖζον ἀγαθὸν εἶναι τὰ τῶν συμμάχων χρήματα ἕνα ἕκαστον ἔχειν Ἀθηναίων, ἐκείνους δὲ ὅσον ζῆν καὶ ἐργάζεσθαι.

This passage seems to presuppose a debate in Athens on the assessment of the tribute from the Delian League, in the course of which the advanced democrats advocated a high rate of taxation in opposition to the more moderate demands of the writer's party. The occasion can scarcely be any other than the τάξις φόρου of 425-4 B. C., by which the payments of the allies were doubled or trebled in amount[3], in spite of the protests of a conservative party in Athens[4].

[1] Cleon in Thucyd. III. 40: ἔλεός τε γὰρ πρὸς τοὺς ὁμοίους δίκαιος ἀντιδίδοσθαι, καὶ μὴ πρὸς τοὺς οὔτ' ἀντοικτιοῦντας *ἐξ ἀνάγκης τε καθεστῶτας πολεμίους.*

Diodotus, *Ibid.* ch. 45: ἡ δ' ἐξουσία ὕβρει τὴν πλεονεξίαν (παρέχουσα)... ὑπ' *ἀνηκέστου* τινος κρείττονος ἐξάγει ἐς τοὺς κινδύνους.

[2] Plutarch, *Pericles*, ch. 25.

[3] *I. G.* I. 37.

[4] Aristophanes, *Equites*, l. 326 sqq.

Ch. II § 15. — πρὸς δὲ τούτοις καὶ ἑτέρου δέους ἀπηλλαγμένοι ἂν ἦσαν, *μηδέποτε προδοθῆναι τὴν πόλιν ὑπ' ὀλίγων μηδὲ πύλας ἀνοιχθῆναι μηδὲ πολεμίους ἐπεισπεσεῖν* . . . . . . μηδ' αὖ στασιάσαι τῷ δήμῳ μηδέν . . . . . . *νῦν μὲν γὰρ εἰ στασιάσειαν, ἐλπίδα ἂν ἔχοντες ἐν τοῖς πολεμίοις στασιάσειαν, ὡς κατὰ γῆν ἐπαξόμενοι.*

The case put forward here may have been constructed out of a pure flight of imagination, but in view of its wealth of detail it appears more likely that it was based on some concrete experience. Now the situation described in the above words corresponds closely with the state of affairs in the city of Megara during the summer of 424 B.C., when a disaffected party in the town conspired with the Athenians to open a gate in the Long Walls and all but succeeded in delivering Megara into the hands of the enemy. No similar project of treason is known to have been projected by disaffected Athenians colluding with the Spartan invaders of Attica in the early years of the Peloponnesian War. It may therefore be surmised that the passage in question was written in the course of 424 B. C., either after the *coup de main* on Megara, or, as seems more likely in view of the ultimate failure of this attack, while the expedition was still being planned.

Ch. I § 17. — ἔτι δὲ συμμαχίας καὶ τοὺς ὅρκους ταῖς μὲν ὀλιγαρχουμέναις πόλεσιν ἀνάγκη ἐμπεδοῦν . . . . . . ἅττα δ' ἂν ὁ δῆμος συνθῆται, ἔξεστιν αὐτῷ . . . . . . ἀρνεῖσθαι ὅτι . . . . . . οὐκ ἀρέσκει οἷ γε τὰ συγκειμένα . . . . . . καὶ . . . . προφάσεις μυρίας ἐξεύρηκε τοῦ μὴ ποιεῖν ὅσα ἂν μὴ βούλωνται.

The charge of dishonesty in the matter of treaty obligations which is here levelled against the Athenian Demos is hardly borne out by the general record of its government. But a case in point occurred in 429 B. C., when the Athenians failed for unknown reasons to keep an appointment with the Thracian king Sitalces at the time of his inroad into Macedonia [1]. A flagrant breach of word is also recorded against the Athenian admiral at Pylos who refused on trivial grounds to deliver back to the Peloponnesians the fleet which

[1] Thucyd. II 95. 101.

they had surrendered during the armistice in the summer of 425 B. C.[1]. On the other hand the Spartans notoriously played fast and loose with the terms of the peace of Nicias in 421-0 B. C.; and a memorable case of Spartan perfidy occurred in 423 B. C., when Brasidas infuriated the Athenians by seizing and holding the town of Scione in a time of armistice[2]. After these exhibitions of oligarchic duplicity it would have been absurd to single out a democratic state for special censure on the score of bad faith. This suggests a point of time between 425 and 423 B. C. for the composition of the present text.

The data here discussed all point to the same result. They confirm the view that the Ἀθηναίων Πολιτεία was written in the spring or early summer of 424 B. C.

The chief arguments in favour of a later date than 424 B. C. have been drawn from ch II § 18. — κωμῳδεῖν δ' αὖ καὶ κακῶς λέγειν τὸν μὲν δῆμον οὐκ ἐῶσιν . . . . . . ἰδίᾳ δὲ κελεύουσιν . . . . . . εὖ εἰδότες ὅτι οὐχὶ τοῦ δήμου ἐστὶν οὐδὲ τοῦ πλήθους ὁ κωμῳδούμενος ὡς ἐπὶ τὸ πολύ, ἀλλ' ἢ πλούσιος ἢ γενναῖος ἢ δυνάμενος, ὀλίγοι δέ τινες τῶν πενήτων καὶ τῶν δημοτικῶν κωμῳδοῦνται, καὶ οὐδ' οὗτοι ἐὰν μὴ διὰ πολυπραγμοσύνην καὶ διὰ τὸ ζητεῖν πλέον τι ἔχειν τοῦ δήμου.

To say that the Athenian Demos did not tolerate attacks upon itself may seem at first sight a strange commentary on the events of 424 B. C., for at the beginning of that year Aristophanes had produced his most virulent political comedy, the «Knights», and instead of being punished for it he received the first prize at the Lenaea. Indeed it might be supposed that the passage under consideration could not have been written before 415 B. C., for previous to this date no permanent statute was in force to restrain the licence of po-

[1] Thucyd. IV. 23.

[2] Thucyd. IV. 122. It is strange to find Ed. Meyer *(op cit.)* corroborating the charge of faithlessness against the Athenians on the strength of the events 423-2 B. C. If the Athenians broke off the negotiations for peace with Sparta, they were acting entirely within their rights. The blame for the failure of the peace overtures clearly falls upon Brasidas.

liticising comedians [1]. But neither in the «Knights» nor in the «Acharnians» or «Wasps» can Aristophanes fairly be said to be aiming his shafts at the *Demos*: in these plays his satire is directed wholly against certain *individuals* or *types* which happened to be conspicuous in the public life of his day [2]. The only play in which Aristophanes is known to have attacked the political *system* of Athens is the «Babylonians» of 426 B. C.; and it is significant that in consequence of this indiscretion he incurred a risk of being involved in an εἰσαγγελία brought forward by no less a person than Cleon [3]. Although Aristophanes came to no harm on this occasion, the studiously guarded manner in which he expressed his political thoughts in his next play, the «Acharnians» [4], shows that the mere threat of an impeachment had placed effective restraints upon his freedom of speech. The statement of the 'Αθηναίων Πολιτεία thus turns out to be no less appropriate to 424 B. C. than to 415 B. C.

The concluding words of the passage quoted above have been specially referred to the famous occasion on which Aristophanes parodied Socrates in his «Clouds» [5]. In this case our text could not have been written before 422 B.C. But Socrates was not the first plebeian whom Aristophanes held up to ridicule. Passages are not lacking in his early plays in which he pokes fun at men of humble extraction [6].

The special arguments for a late date of composition thus appear to be lacking in force. On the other hand objections have been urged against this hypothesis which none of its supporters has even succeeded in palliating [7]. It may there-

[1] Müller - Strübing, *(op. cit.)*.

[2] Ed. Meyer, while agreeing for the most part with Müller - Strübing, freely concedes this point *(op. cit.)*.

[3] *Acharnians* ll. 502 sqq, 659 sqq.

[4] Ll. 515 - 9.

[5] Meyer *op. cit.*

[6] Lamachus (*Ach.* 566 sqq.); Hyperbolus (*Eq.* 1304); Cleonymus (*Ach.* 88, Eq. 958); Nicarchus (Ach. 910 sqq); Cephisodemus (Ach. 704 - 5).

[7] See especially Busolt, *op. cit.*, IV p. 609 n. 6 *ad fin.*, which seems quite unanswerable.

fore be accepted as an assured conclusion that the Ἀθηναίων πολιτεία was not written after the spring or summer of 424 B.C.

The case on behalf of the period 431-429 B. C. has been shattered long ago by Kirchhoff[1] and Müller-Strübing[2]. An argument in favour of a date previous to 424 B. C. might be based on ch. II §§ 14-6, which speak of the invasions of Attica by Peloponnesian armies as still belonging to the order of the day. As the last of such inroads took place in 426 B. C., it might be inferred that in 424 B. C. they could only be described as events of the past. But the most that can be affirmed on the strength of this passage is that the Ἀθηναίων Πολιτεία was written not later than the *summer* of 424 B. C. Ever since the capture of Pylos and Sphacteria by the Athenians in 425 B. C., the prospect of a fresh invasion of Attica had been remote, the more so as the Athenians had threatened in the case of a new inroad to massacre the Spartan prisoners from Sphacteria. But this immunity of Attica from further devastations did not become a *certainty* until the θέρος of 424 B. C. had come and gone and no Peloponnesian foray had taken place. In the *early* part of 424 B. C. it was still possible to regard the invasions as an affair of the present day, and not to dismiss them as mere ancient history.

An indication of date may perhaps be drawn from II § 2[3], which discusses the possibilities of a συνοικισμὸς among the mainland dependents of Athens. Such an operation had in fact been carried out on a considerable scale by the inhabitants of Chalcidice in 432 B. C.[4], and it is more than likely that the author of our text had this fact in mind in writing the above section. If moreover the events were fresh in his mind at the time when he penned this passage, then the date of composition must be one of the opening years of the Peloponnesian War. But the συνοικισμὸς of Olynthus need not have

[1] *Op. cit.* pp. 18-25.

[2] *Op. cit.* pp. 118-120.

[3] The significance of this passage has been kindly pointed out to me by Mr E. M. Walker.

[4] Thucyd. I. 58.

slipped from our author's memory until many years after the event. Hence the year 432 B. C. can merely be regarded as a *terminus a quo*, and in the absence of further evidence there is no need to approximate the date of our text to this upward limit.

The conclusion therefore is that Roscher and Kirchhoff were right in assigning the Ἀθηναίων Πολιτεία to the beginning of the year 424 B. C. No other hypothesis is supported by so many positive grounds of belief or vitiated by a lesser number of objections.

London

M. O. B. Caspari

THE LITERARY CONSTRUCTION OF THE HISTORY OF THEOPHYLACTUS SIMOCATTA

...

In the early seventh century, when Theophylactus Simocatta wrote, the popular chronicle was in the ascendant, and already it threatened to supersede the older type of history. The future lay with the annalist, but Theophylact adhered to the ancient aristocratic tradition: he is the last link in the unbroken chain which reaches back to the great names of classical antiquity. He strove in his wondrous style to compose a work which should be worthy of its theme. The authors of the late sixth century had been content to tell a straightforward story in a direct fashion. Theophylact abandoned their manner, while appropriating their matter. They provided the groundwork and thereon he wove his fantastic verbal arabesques. It is thus that an effort to understand the structure of his work is not merely of literary interest, but may furnish some help towards the reconstruction of the puzzling chronology of the period. It is with this aim that the following paragraphs are written [1].

It has long been established that from Book III c. 9 onwards Theophylact adopted the history of John of Epiphania, but for the earlier books we seem to have no means of determining his source. Jeep indeed considers [2] that both

[1] Cf. *Otto Adamek* Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Kaisers Mauricius. 582 - 602. I Jahresberichte des ersten K.K. Staatsgymnasiums zu Graz 1889 - 1890. II ibid. 1890 - 1891. *G. Hertzsch* De scriptoribus rerum imperatoris Tiberii Constantini. Dissertation. Leipzig 1882. *L. Jeep* Quellenuntersuchungen zu den grieschichen Kirchenhistorikern. Jahrbücher für classische Philologie. Supplementband XIV. (1884) pp. 56-158. *K. Krumbacher* Geschichte der byzantinischen Litteratur. ed. 2. München 1897 (pp. 247 sqq.). *E. Norden* Die antike Kunstprosa. Leipzig 1898 vol. I pp. 442 - 3 (I am unable at the moment to refer to the second edition).

[2] op. cit. pp. 159 sqq.

Evagrius and Theophylact represent a common authority, and that that authority is Menander[1]. But these conclusions would appear to be untenable.

As regards the second point Adamek has ably shewn that the similarities between Evagrins and Menander are only such as would naturally arise from the fact that both writers are relating the same events — there is no verbal identity in their language. But we can go further than this, for a careful scrutiny of their respective accounts of the negotiations between the Courts of Constantinople and Ctesiphon will reveal positive disagreement. Menander describes wiht full detail the course pursued by the rival diplomats after the fall of Daras[2]. (Nov. 573). The Empire had been the aggressor by invading Arzanene, and it was thus difficult for Rome to take the first step towards peace. Owing to Justin's madness the letter borne by Persia's envoy Jakobos was addressed to the Empress, and it was from her that the reply came which Zacharias carried to the Persian king. By a payment of 45,000 nomismata a year's truce was secured. In December 574 Tiberius was created Caesar, and in 575 Trajan, quaestor and physician, was despatched, together with Zacharias, with instructions to obtain a cessation of hostilities in the East for three years. Evagrius however makes Trajan head the embassy of 574[3] and attributes to this embassy the three years' peace which was only concluded in 575 A.D.[4]. The «great embassy» of 575 is omitted by him, and only the «lesser embassy» of Theodore son of Bacchus is mentioned,

[1] In his own words... «kann man kein Bedenken tragen dass man, wenn » man natürlich auch nicht mathematisch genau eine direkte Benutzung des » Menander seitens des Euagrius nachweisen kann, die politischen Nach » richten im Euagrius lib. V. auf den Theil der Überlieferung zurückführt, » welcher im Menander Protector seinen Mittelpunkt hat.» op. cit p. 163.

[2] cf. Menander FHG. iv. pp. 240 sqq. For Theophylact I have used *De Boor's* text, for Evagrius that of *Bidez* and *Parmentier*.

[3] p. 208 sqq. οὐκ ἐκ προσώπου τῆς βασιλείας οὐδὲ μὴν τῆς πολιτείας τὴν πρεσβείαν ἀνύσοντα, ὑπὲρ δέ γε μόνης Σοφίας τὰς διαλέξεις ποιησόμενον.

[4] *C. M. Patrono's* account these negotiations cannot be accepted cf. Byzantini e Persiani alla fine del VI. secolo pp. 32 sqq. Firenze 1907 (or in Giornale della Società asiatica Italiana XX (190) pp. 1909 sqq.).

while the invasion of Armenia by Chosroes is dated in the spring of 574 (immediately after the fall of Daras), instead of in 575. These confusions would have been impossible if Evagrius had really based his account upon that of Menander[1].

Not only does Menander not form the common authority upon which Evagrius and Theophylact depend, but it would further appear that in the early part of the latter's work which we are now considering he is following a source other than that used by Evagrius. There can hardly he any room for doubt that the great battle of Evagrius p. 224[6] (μάχης καρτερᾶς γενομένης) in which Philippicus was victorious is that of Solochon, described at length in the opening chapters of Theophylact's second book. Evagrius relates that Philippicus surrounded a troop of Persians upon a hill, and then let than go free, when they had given a promise to persuade their king to send envoys forthwith to treat for peace. The incident in Theophylact assumes quite a different complexion. Kardarigan is cut off by the Romans upon a mound where he remains for three or four days without food and is then allowed by Stephanus to make good his escape. Philippicus blames his officer for this untimely generosity and the latter defends himself with the following remarkable plea (p. 77 [21-24]): «οἶδα καὶ μέτρα νίκης τιμᾶν καὶ τὴν ἀκρώρειαν δεδιέναι τῆς τύχης· μισο-

[1] *Jeep* lays stress on the fact that Evagrius mentions the capture of Sirmium by the Avars (p. 208 [18]) which we know to have been related by Menander (cf. Theophylact p. 45 [1]). Evagrins speaks of Sirmium as πρώην μὲν ὑπὸ τῶν Γηπαίδων κρατούμενον, *Ἰουστίνῳ δὲ πρὸς αὐτῶν παραδοθέν·* now the strange thing is that this latter fact is never stated by Menander in the extant fragments, even when we might expect a reference to it (cf. FHG. IV p. 231 col. 2 top p. 234 col. 2 med.): we are nowhere, so far as I know, informed how Sirmium fell once more into Roman hands after the defeat of the Gepids, though we have a hint in the Chronicle of Johannes Biclarensis (ed. *Mommsen* MGH. Auctt. Antiquissimorum XI. Chronica minora II p. 212 [27 sqq.]) Gepidorum regnum finem accepit qui a Longobardis proelio superati. Cuniemundus rex campo occubuit et thesauri eius per Trasaricum Arianae sectae episcopum et Reptilanem Cuniemundi nepotem Iustino imperatori Constantinopolim ad integrum perducti sunt. There is indeed no evidence that Evagrius was here dependent on Menander.

πόνηρον γὰρ ἔχει τὴν πλάστιγγα καὶ φέρειν οὐκ οἶδεν εὐπραγίαν βρενθυομένην παρὰ τοῦ δέοντος [1]».

Further the account in Evagrius of the flight of Priscus is confused: nothing is said of the general's escape to Constantina, and the election of Germanus by the army is wrongly placed *after* the arrival of Priscus in Edessa (contrast Theophylact pp. 112-113). In fact, so far as our evidence goes, it would appear that in Evagrius and Theophylact we have for this pact of the reign of Maurice two independent accounts.

In considering the manner in which Theophylact used his sources it is important to remember his love for dramatic scenes and wonder tales, which forms a striking characteristic of his work. The insertion of these incidents has, I believe, produced some chronological confusion. Thus for example in the opening of book III he would seem to have found the account of his authority at once too diffuse and insufficiently interesting. He has described the flight of Priscus, the army's oath never to recognize Philippicus as their general, the military success under Germanus, their newly proclaimed Emperor, and Maurice's despatch of Aristobulus [2] with imperial largess for the mutinous troops. The defeat of. Marouzas follows, and on the approach of winter the Roman forces break up their camp. With the spring of 589 the regular donative is sent from the capital, and then a summary — probably derived from a distinct annalistic source (cf Theophanes p. 261 [27] ed de Boor) — is given of the difficulties which beset the Empire in 588-589. «This is all very dull», Theophylact seems to say, «there is very little opportunity to display my Greek style: we must enliven the narrative and insert a pleasing digression» [3]. He proceeds to

---

[1] Note that Evagrius 224 [10] sqq. is not represented in Theophylact.

[2] Ἦν δ' ἄρα οὗτος τῆς βασιλικῆς οἰκίας προεστὼς τοῦ βασιλέως, τῆς Ἀντιόχου προσαγορευομένης. p. 115 [19] sqq. cf. Theophanes p. 261 [3] τὸν κουράτορα τῶν βασιλικῶν οἴκων.

[3] He shows by his language that this is an insertion: p. 117 [13] sqq. ἐν τούτῳ τοιγαροῦν τῷ καιρῷ τελεσιουργοῦνται κατὰ τὴν Μηδικὴν οὐκ ἀναξιόλογα διηγήσεως πράγματα. *Ἀλλ' ἄγε δὴ ἐνείρωμεν καὶ τάδε τοῖς τῆς ἱστορίας μέλεσιν εὐκοσμότατα,* οἷά περ ὅρμον τινὰ λιθοκόλλητον, ὀφθαλμοῖς διανοίας ἑστίασιν, ὤτων δὲ θυμηδίαν, ὡς ἔστιν εἰπεῖν, καὶ πανήγυριν.

recount an exciting escape from the prison of Lethe, and once more reverts in a resumptive phrase to the recent success over Marouzas and the sending of the Persian's head to Constantinople. Philippicus is still awaiting events in Cilicia, but on receipt of a despatch from the Emperor moves into Syria, and at length, after the intervention of Gregory bishop of Antioch, his men are reconciled and acknowledge him as their general. Immediately after this (τότε δὴ τότε p. 119[2]) Martyropolis falls. The digression has obscured the chronology. The last note of time was spring 589; where are we now? Does Evagrius assist us in our difficulty?

The date of the earthquake at Antioch described in Evagrius VI 8 has long been a disputed point[1]. It took place on Oct. 31 637 according to the era of Antioch. This Caesarean era of Antioch appears to have taken two forms: The Greek computation dating from Gorpiaeus 49 B.C., the Syrian from Tishrin I 48 B.C.[2]. The date of the earthquake is thus either Oct. 588 or Oct. 589. The last previous disturbance had taken place in November 528 and the one now in question happened (p. 227[3]) μετὰ ἓν καὶ ἑξηκοστὸν ἔτος τῶν προτέρων σεισμῶν. To the present writer it seems almost impossible to suppose that Evagrius would have written that the later shock occurred 61 years after the former, if *actually* (apart from the question of the beginning of a new year of the Antiochene era) *not quite 60 years had elapsed between the two events.* Evagrius must surely have adopted the Syrian mode of reckoning, whereby Oct. 637 = Oct. 589. But Gregory bishop of Antioch arrived in the city four months before the earthquake and therefore in June-July 589: the army was still mutinous and Philippicus ἀμφὶ Βέροιαν καὶ Χαλκίδα τὰς πόλεις ἐνδιατρίβοντος (p. 226[33]). Evagrius tells how Germanus after

[1] cf. notes of *Valesius* etc., *Migne* PG. 86². 2854-5. *C. Otfried Müller:* Antiquitates Antiochenae: Commentationes duo. Gottingae 1839 p. 17 n [16] places it in 588; So *F. H. Noris:* Annus et epochae Syromacedonum in vetustis urbium Syriae nummis . . . expositae. Florence 1691. Dissertatio tertia pp. 197-202.

[2] See Encyclopaedia Britannica: ed. XI. art. Chronology vol. VI p. 315 col. 2 s.f.

his defeat of the Persians was summoned to stand his trial in the capital; though he was condemned to death, the sentence was not carried out, and he and his companions were loaded with honours. This was presumably during the winter of 588-9. Maurice then sent Andreas τῶν βασιλικῶν ὑπασπιστῶν πρῶτον γενόμενον [1] to persuade the army to receive its former commanders, but all to no purpose. Editors [2] have identified this Andreas with the Aristobulus of Theophylact. But Aristobulus was despatched in 588 before the success of Germanus, Andreas after the victories of Germanus and apparently in 589. The present writer would suggest that Andreas was the bearer of the regular donative, which, Theophylact states, was sent by Maurice in the spring of 589. Thus, with Germanus and Gregory both in Constantinople, the mutinous army was necessarily inactive, and only just before the Easter of 590 did the bishop receive their submission and free them from their oath never to recognize Philippicus. It was then about Eastertide in 590 A.D. that Martyropolis was captured by the Persians. That « pleasing digression » has been fatal to clearness of Theophylact's narrative, but by a comparison with Evagrius the difficulty vanishes [3].

When with III 9 Theophylact adopts a new source—John of Epiphania—his love for striking incident is still displayed. From the official protocol he inserts Justin's dramatic confession of his failure as a monarch. Again he himself tells us that this is an interpolation of his own [4].

One chronological point must be noticed in passing. Theo-

[1] Evagrius p. 228 [27].

[2] *Bidez* and *Parmentier* p. 228. Andrean. Aristobulum hunc vocare videtur Sim. III. 3.

[3] I do not deal here with the chronology of the revolt of Bahram Cobin, as I hope shorthy to publish a paper on this subject. — Perhaps it may be well to note that the return of Gregory to Antioch in June 589 does not exclude the possibility that the council which assembled to hear the charges him really met late in 588. It this was so it would explain the passage in Gregory's letter of June 595. — Epp. V. 41. pp. 332-3 in the MHG edition.

[4] cf. 132 [15].

phylact should not be taken to date the appointment of Tiberius as Caesar to the year 575. The mistake in the indiction in III 10 s. f. p. 133 [23] ἰνδικτιῶνος ἐνάτης is either a mere slip on the part of Theophylact himself or a copyists' error, which should he corrected to ἰνδ. ή with Pagi. Bury has been misled when writes [1] «The transition from 573 to 574 is not distinctly mentioned, but is naturally implied in the beginning of c. II when the appointment of Acacius and the recall of Marcian are stated. The siege of Daras occupies 574 and is followed by ἀνακωχὴ τοῦ ἐνεστῶτος ἔτους, which must be 575, as the last words of the chapter show» (i. e. the reference to the 9th indiction). Acacius was sent out early in 573, Daras, as we now, know fell on Nov: 15 573 [2], and the ἀνακωχὴ τοῦ ἐνεστῶτος ἔτους = the cessation of hostilities in 574. It is thus in December of 574 that Tiberius became Caesar, and the course of the narrative of Theophylact is in complete agreement with Michael Syrus and John of Ephesus.

Through his long and fascinating account of the expedition wich reinstated Chosroes upon the Persian throne Theophylact almost certainly follows closely the history of John of Epiphania, and at it close clearly marks the termination of the work which has served as his guide: αἱ δὲ σπονδαὶ Ῥωμαίων καὶ Περσῶν ἐν ἴσῃ μοίρᾳ προέρχονται. Καὶ οὕτω δῆτα ἐνδόξως ὁ μέγας τε καὶ Περσικὸς ἐκεῖνος Ῥωμαίοις κατεπέπαυτο πόλεμος [3]. With a sigh of relief he turns to an anecdote concerning Chosroes, prefacing it with his customary introductory formula: οὐκ ἂν δὲ περιόψομαι καὶ ὅσα λέγεται κ. τ. λ. and once more the chronology suffers.

The author whom Theophylact followed for the rest of his work we have no means of identifying, but his history

[1] History of the Later Roman Empire. II p. 100. n². London. 1889.

[2] Michael Syrus X 9.

[3] p. 216¹⁰. I do not understand why *Hertzsch* op. cit. p. 52 should write «Respiciunt sine dubio ea verba ad it quod Joannes *priusquam ipsam pertractaret Chosrois fugam* de bello Persarum, de eius diuturnitate et causis asseruerat». It is surely very improbable that Theophylact should have made such a transposition of the words of John of Epiphania. They fit admirably the end of the war against the Persian rebel Bahram.

was obviously lacking in definite marks of date. Interested in his story about the Persian king, Theophylact has made no clear junction of the new source with the old: he does not mention the winter of 591, and here indeed he appears to have omitted it from his calculations. The Emperor's transference of the Eastern armies to Europe and his assumption of the command *cannot* have happened in the ninth year of his reign (p. 218[29]), i. e. before 13th Aug. 591, and it is probable that no troops were carried across from Asia in 591, since the forces which restored Chosroes did not leave Daras for their march against Bahram until the summer of 591, and would not therefore have returned until the late autumn of that year[1]. In fact the new operations in Europe did not begin till the early spring of 592, and Theophylact has correctly dated the departure of Maurice from the capital by the eclipse of March 19 592, when the Emperor was at the Hebdomon[2]. It seems that the eclipse was accompanied by a whirlwind and an earthquake, and created a profound impression[3]. The civil service doubtless pointed the moral: the Emperor's duty was to remain in Constantinople. Theophylact's confusion is due to his adoption of a new source.

The campaigns of what would appear to be the years 592 and 593 are then related in detail, when at the close of the latter year we find that we have reached the disastrous command of Petros in 597 A. D. This was shown long ago by Bury, but there is an interesting confirmation of his conclusions which he has not noticed[4]. When the campaign

[1] Theophylact p. 194[18]. θέρους δὲ ἀρχομένου καὶ τῆς πόας παχυνομένης ἀκμῇ, τὸ Δάρας καταλελοιπὼς ἅμα τῷ συμμαχικῷ ὁ Χοσρόης ἐς τὸ πρόσω ἐχώρει. Note that the ἦρος *τοίνυν* ἀρχομένου of p. 192[8] resumes p. 173[20].

[2] p. 218[27].

[3] p. 219[1]. and Chronicle of Agapius in the Russian translation of Baron *von Rosen:* Zamyetki o lyetopisi Agapiya Manbidzhskago. Zhurnal Ministerstva narodnago Prosveshcheniya January 1884 Part 231. p. 61. — Historians generally have, it seems, accepted the year 591. Cf. *F. Kos:* Iz zgodovine Jugoslovanov v Festem stoletju po kr. Izvestia Museiskega društva za kranjsko Letnik VIII (1898) p. 179.

[4] *J. B. Bury*: The chronology of Theophylaktos Simocatta EHR: April 1888 pp. 310-315.

of 593 (?) has been recounted, Theophylact proceeds to relate a story of a captured Gepid who tells of his misfortunes under Cunimund — from this disaster he was now escaping. But on the institution of careful inquiries as to the date of these events the Gepid τριάκοντα ἔτεσι προτερεύειν τὴν ἱστορίαν διέγνωστο [1] — the tragedy was already thirthy years old. But the downfall of Cunimund was in 566-567 and we are therefore in the year 596-597, as Bury argued. There is thus a gap in our knowledge which covers the years 594-596.

There is one further point which is worth notice. That Maurice who was at great cost transferring Armenians from Asia to serve against the barbarians on the Danube [2] should secretly direct his general to betray the troops to the enemy and should refuse to ransom captives of war in the hands of the Chagan is by no means easy to believe. This story is to be found in the fragments of John of Antioch (cf. *Müller* FHG V p. 35 frag. 218b 218c 219c). There is a trace of it in Theophanes 278 [32], and it is given at length in Georgius Monachus (ed. *C. de Boor* 658 [16]-660) and Zonaras (ed. *Büttner-Wobst* p. 296). The outlines of the original account could be reconstructed from a careful study of these passages; it is sufficient here to remark that an integral part of this source was the relation of the vision in which Maurice was offered the choice of expiating his sins in this life or in the life hereafter, and of the Emperor's election to suffer the penalty in this present world. Now this vision is recorded as a current report (λέγεται δὲ κ.τ.λ.) by Theophylact p. 305 [19], but of the betrayal of the army and of the failure to ransom the captives he says nothing. The possible implication is obvious: the story was not believed when Theophylact wrote. The treachery of Comentiolus, which he does record, was, it would seem, transferred by a source hostile to Maurice to the account of the Emperor, while the refusal to ransom the

[1] p. 241 [21].

[2] cf. Sebeos: *Macler's* translation pp. 34-5.

captives may well have arisen from such facts as those recorded in e.g. Theophylact p. 247[18] [1].

For the remainder of the history the narrative presents no difficulty [2]. We have completed one rapid survey of Theophylact's work : it deserves a closer and more sustained study than it has yet received. It is probable that a sharper eye than that of the present writer might discover many other points of interest which would help us in the reconstruction of the chronology of the period.

London

Norman H. Baynes

[1] The question of the original source which contained the betrayal story is one of great complexity. I do *not* think that we should seek it in a «Stadtchronik». A closer analysis might throw further light on the matter. Meanwhile cf. *A. Freund:* Beiträge zur antiochenischen und zur konstantinopolitanischen Stadtchronik. Dissertation. Jena. 1882. *Kraïtschek:* Der Sturz des Kaisers Mauricius. Bericht über das Vereinsjahr des akad. Vereins deutscher Historiker in Wien. Vienna 1896 pp. 81-137. *R. Spintler:* De Phoca Imperatore Romanorum. Dissertation. Jena. 1905.

[2] I have of course not noted points already dealt with by *Bury* op. cit. But observe that the marriage of Theodosius (p. 291) is wrongly dated to «before the 20th year» of Maurice: it took place in February 602. cf. Pasch. Chron. under that year.

ΟΙ ΤΡΟΠΟΙ ΤΟΥ ΠΙΝΔΑΡΟΥ [1]

Ὁ Πίνδαρος παρέχει τρόπους τῶν ἑπομένων κατηγοριῶν· ἐν τῇ συνεκδοχῇ· ὁ ἄνθρωπος, ἡ μυθολογία, ἡ ποίησις, οἱ ἀγῶνες· ἐν τῇ μετωνυμίᾳ· ὁ ἄνθρωπος, ἡ μυθολογία, ἡ ποίησις, οἱ ἀγῶνες, ὁ πόλεμος, ἡ ἱπποτροφία καὶ ἡ ἱπποδρομία, ἡ μελισσουργία, ἡ φύσις σὺν τῇ ὑποδιαιρέσει τῶν μετεωρολογικῶν φαινομένων· ἐν τοῖς τρόποις τῆς ἀναλογίας· ὁ ἄνθρωπος, ἡ οἰκία, αἱ πράξεις τῶν ἀνθρώπων ἐν γένει, ἡ μυθολογία, ἡ ἱερουργία, τὸ ᾆσμα, ἡ μουσική, οἱ ἀγῶνες, ἡ ἀρχιτεκτονική, ἡ ἀνδριαντοποιία, ἡ χρυσουργία, ἡ σιδηρουργική, ἡ ξυλουργική, ἡ ὑφαντουργία, ἡ γεωδαισία, ἡ ἰατρική, ὁ πολιτικὸς βίος, ὁ πόλεμος, ἡ θήρα, ἡ ἁλιευτική, ἡ ἱπποτροφία καὶ ἡ ἱπποδρομία, ἡ κτηνοτροφία, ἡ μελισσουργία, ἡ κηπουργική, ἡ ἀμπελουργία, ἡ γεωργία, ἡ ναυτιλία, ἡ φύσις σὺν ταῖς ἑπομέναις ὑποδιαιρέσεσιν· αἱ γενικαὶ ἰδιότητες τῆς φύσεως, τὰ ζῷα, τὰ φυτά, τὸ πῦρ, τὸ ὕδωρ, τὰ μετεωρολογικὰ φαινόμενα.

Ἐξετάσωμεν τώρα τοὺς τρόπους τοῦ Πινδάρου ἐν σχέσει πρὸς τὴν ἱστορίαν τοῦ πολιτισμοῦ καὶ τὴν ποιητικήν, καὶ παραβάλωμεν αὐτοὺς πρὸς τοὺς τῆς Ἰλιάδος, Ὀδυσσείας, τοὺς τοῦ Αἰσχύλου, Σοφοκλέους, Εὐριπίδου καὶ Ἀριστοφάνους. Παραβάλλοντες τοὺς τρόπους πρὸς ἀλλήλους πρέπει νὰ ποιήσωμεν τοῦτο κατ᾽ ἀναλογίαν, ὅ ἐστι νὰ ἔχωμεν πρὸ ὀφθαλμῶν, ὅτι ἡ μὲν Ἰλιὰς ἐκ 15693, ἡ δὲ Ὀδύσσεια ἐκ 12110 στίχων ἀποτελοῦνται, καὶ ὅτι ἐκ τοῦ Πινδάρου 3489, ἐκ τοῦ Αἰσχύλου 7715, ἐκ τοῦ Σοφοκλέους 10341, ἐκ τοῦ Εὐριπίδου 26037 καὶ ἐκ τοῦ Ἀριστοφάνους 15290 περίπου στίχοι περιεσώθησαν εἰς ἡμᾶς.

Ὡς πρὸς τοὺς τρόπους τῆς ἀναλογίας ἀναφαίνονται αἱ μέγισται διαφοραὶ ἐν ταῖς ἐκ τῆς ἀνωτέρας βαθμίδος τοῦ πολιτισμοῦ ληφθείσαις εἰκόσιν. Ἤγουν αἱ ἐκ τῆς ποιητικῆς, τοῦ θεάτρου, τοῦ ᾄσματος, τῆς μουσικῆς, τῆς γυμναστικῆς, τοῦ χοροῦ, τῶν ἀγώνων, τῆς ἀρχιτεκτονικῆς, τῆς ἀγαλματοποιίας, τῆς ζωγραφικῆς, τῆς γεωδαισίας, τῆς ἰατρικῆς καὶ τοῦ πολιτικοῦ βίου ληφθεῖσαι εἰκόνες ἐν τῇ Ἰλιάδι

[1] Ἡ πραγματεία αὕτη εἶναι τὸ τέλος μελέτης μου περὶ τῶν τρόπων τοῦ Πινδάρου, ἥτις θὰ ἐκδοθῇ προσεχῶς ἐν τῷ Οὐγγρικῷ Περιοδικῷ Egyetemes Philologiai Közlöny (Γενικὸν Φιλολογικὸν Ὄργανον).

καὶ τῇ Ὀδυσσείᾳ σπανιώτατα μόνον ἀπαντῶσιν, ἐνῷ παρὰ τῷ Πινδάρῳ τὸ πεντηκονταπλάσιον περίπου, καὶ παρὰ τοῖς τέσσαρσιν ἀττικοῖς δραματικοῖς τὸ εἰκοσαπλάσιον εὑρίσκεται. Κατά τι μεγαλυτέρα εἶναι ἡ ἀναλογία εἰς τὴν Ἰλιάδα καὶ τὴν Ὀδύσσειαν ἐν ταῖς κατηγορίαις τῆς θήρας, τῆς ἁλιευτικῆς, τῆς ἱπποτροφίας καὶ τῆς ἱπποδρομίας, τῆς κτηνοτροφίας, τῆς μελισσουργίας, τῆς κηπουργικῆς, τῆς ἀμπελουργίας, τῆς γεωργίας, τῆς ἐμπορίας καὶ τῆς ναυτιλίας, πάντως ὅμως καὶ ἐνταῦθα τὸ ὀκταπλάσιον τῶν τρόπων εὑρίσκομεν παρὰ τῷ Πινδάρῳ, καὶ τὸ τετραπλάσιον παρὰ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς. Πάλιν δὲ εἶναι φυσικόν, ὅτι οἱ ἐκ τῆς μαγειρικῆς ληφθέντες τρόποι, οἵτινες παρὰ τῷ Ἀριστοφάνει συχνότερον καὶ ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ τῇ Ὀδυσσείᾳ ἐνίοτε ἀναφαίνονται, παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τρισὶ δραματικοῖς λείπουσι, διότι αὗται αἱ ἐκ τῆς κατωτέρας βαθμίδος τοῦ πολιτισμοῦ ληφθεῖσαι εἰκόνες καλύτερον ἀνταπεκρίνοντο εἰς τὸ πνεῦμα οὐχὶ μόνον τῆς κωμῳδίας ἀλλὰ καὶ τῆς δημώδους ἐποποιίας, ἢ εἰς τὴν ὑψιπετῆ ποίησιν τοῦ Πινδάρου καὶ τῶν τραγικῶν. *Τὰς μικρὰς τέχνας,* ἤτοι τὴν ἐπεξεργασίαν τοῦ χρυσοῦ καὶ τοῦ ἀργύρου, τὴν ἐλεφαντουργικὴν καὶ τὴν κηροπλαστικήν, *πρὸς δὲ τὰς χειροτεχνίας,* ὅ ἐστι τὴν σιδηρουργικήν, τὴν ξυλουργικήν, τὴν κεραμευτικήν, τὴν ὑφαντουργίαν, τὴν ἱματιουργίαν καὶ τὴν βυρσοδεψικήν, αἵτινες ἀφθόνως τὴν Ἰλιάδα, τὴν Ὀδύσσειαν καὶ τὸν Ἀριστοφάνη ἐφωδίασαν, *προτιμᾷ κατά τι μέτρον καὶ ὁ Πίνδαρος,* ἀλλὰ ἡ τραγῳδία ὀλιγίστους μόνον τρόπους ἔλαβεν ἐξ αὐτῶν. *Ὡς τεκμήρια τοῦ ἀκμάζοντος ἐν τοῖς Ὁμηρικοῖς χρόνοις θρησκευτικοῦ βίου προεξέχουσιν ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ τῇ Ὀδυσσείᾳ τὰ ἐκ τῆς μυθολογίας καὶ τῆς ἱερουργίας παρειλημμένα τῶν εἰκόνων στοιχεῖα, οὐχὶ τόσον παραβαλλόμενα πρὸς τὸν Πίνδαρον καὶ τὸν Αἰσχύλον, ὧν αἱ ἐνταῦθα ἀνήκουσαι καὶ σχετικῶς πολυάριθμοι εἰκόνες τοὺς δύο θεοσεβεῖς ποιητὰς καταδεικνύουσιν, ὅσον παραβαλλόμενα πρὸς τὸν Σοφοκλέα, Εὐριπίδην καὶ Ἀριστοφάνη, οἵτινες ὡς ποιηταὶ ἥττονος θρησκευτικοῦ αἰσθήματος καὶ ἅπαντες ὁμοῦ ὀλίγῳ μόνον περισσοτέρας παρέχουσιν ἐκ τῆς μυθολογίας καὶ τῆς ἱερουργίας εἰκόνας, ἢ μόνος ὁ Πίνδαρος, καὶ οὐδ᾽ ἅπαντες ὁμοῦ παρέχουσι τόσας, ὅσας μόνος ὁ Αἰσχύλος.* Ἐν τούτοις τὰ ἐκ τῆς φύσεως παρειλημμένα στοιχεῖα τῶν τρόπων ἱκανῶς μεγαλυτέραν σπουδαιότητα ἔχουσιν ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ τῇ Ὀδυσσείᾳ ἢ παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς, διότι ἐνῷ ἐκεῖ τὰ ἐκ τῆς φύσεως παρειλημμένα στοιχεῖα τῶν τρόπων τῆς ἀναλογίας τὸ ἥμισυ συμπάντων τῶν στοιχείων

τῶν εἰκόνων ἀποτελοῦσιν, παρουσιάζουσι παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς αἱ ἐκ τῆς φύσεως εἰκόνες ἓν τέταρτον μόνον τῶν λοιπῶν εἰκόνων, σημεῖον ὅτι ὁ πολιτισμὸς τῶν Ὁμηρικῶν χρόνων ἦτο πλησιέστερος τῇ φύσει ἢ ὁ τοῦ Πινδάρου καὶ τῶν τεσσάρων δραματικῶν. Συλλήβδην δὲ δυνάμεθα νὰ εἴπωμεν, ὅτι *ἤδη καὶ αὐτὴ ἡ παραβολὴ τῶν τρόπων τῆς ἀναλογίας τρανῶς ἀποδεικνύει, ὅτι καὶ ὁ Πίνδαρος ἀνήκει εἰς τὴν λαμπρὰν ἀττικὴν ἐποχήν*, καθὼς οἱ τέσσαρες μεγάλοι Ἕλληνες δραματικοί, καὶ ὅτι ὁ πολιτισμὸς τῶν χρόνων τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας εἶναι ἀρχεγονώτερος.

Ἐν τῇ μελέτῃ μου περὶ τῶν τρόπων τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας[1] ἐπραγματεύθην περὶ τούτου τοῦ περιέργου φαινομένου, ὅτι ἐν τούτοις τοῖς δύο ἔπεσιν οἱ ἐκ τοῦ πολέμου τρόποι εἶναι ἀναλόγως ὀλιγάριθμοι, ἐνῷ θὰ ἐνόμιζέ τις, ὅτι ἐν τῇ Ἰλιάδι, ἥτις τὰ κατορθώματα τῶν Ἀχαιῶν ἡρώων ἐξυμνεῖ, καὶ ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ, ἥτις ταῦτα τὰ κατορθώματα προϋποθέτει, τὸ πολεμικὸν πνεῦμα καὶ διὰ τῆς συχνοτέρας χρήσεως τῶν ἐκ τοῦ πολέμου ληφθέντων τρόπων ἐκφράζεται, καθὼς τὸ πολεμικὸν πνεῦμα τῶν καθ᾿ ἕκαστα χρόνων ἀρκούντως πιστῶς κατοπτρίζεται ἐν τοῖς τρόποις τῶν εἰς τὰς περὶ ὧν ὁ λόγος ἐποχὰς ἀνηκόντων τεσσάρων δραματικῶν. Ἐπειδὴ δὲ οἱ τρόποι τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας τρανότατα ἀποκαλύπτουσι τὴν εἰκόνα τοῦ πολιτισμοῦ εἰρηνικωτέρας ἐποχῆς, καθ᾿ ἡμᾶς καὶ αὐτοὶ οἱ τρόποι μαρτυροῦσιν, ὅτι οἱ ποιηταί, οἵτινες τὴν Ἰλιάδα καὶ τὴν Ὀδύσσειαν ἐν τῇ σημερινῇ καταστάσει ἐδημιούργησαν, οὐχὶ εἰς τὴν πολεμικὴν ἀχαιοαιολικὴν ἀλλὰ εἰς τὴν εἰρηνικωτέραν ἰωνικὴν ἐποχὴν ἀνήκουσιν, ἐν ὀλίγαις λέξεσιν, ὅτι ὁ πολιτισμὸς αὐτῶν δὲν εἶναι ὁ ἀχαιοαιολικὸς ἀλλὰ ὁ ἰωνικὸς πολιτισμός. *Οὐχὶ δὲ μόνον οἱ τέσσαρες δραματικοί, ἀλλὰ καὶ ὁ Πίνδαρος, ὅστις ὁμοῦ μετὰ τοῦ Αἰσχύλου ἀνήκει εἰς τὴν ἐποχὴν τῶν Περσικῶν πολέμων, κατοπτρίζει ἐν τοῖς τρόποις του τὸ πολεμικὸν πνεῦμα τῆς αὐτοῦ ἐποχῆς, διότι αἱ ἐκ τοῦ πολέμου ληφθεῖσαι εἰκόνες εἶναι καὶ παρ᾿ αὐτῷ, καθὼς καὶ παρὰ τῷ Αἰσχύλῳ, πολυάριθμοι. Ἐκτὸς τῶν ἐκ τῆς μυθολογίας, ἱερουργίας καὶ τοῦ πολέμου εἰκόνων συμφωνεῖ ὁ Πίνδαρος πρὸς τὸν αὐτῷ συγγενῆ μεγαλοφυΐαν ἔχοντα Αἰσχύλον καὶ ἐν τούτῳ, ὅτι καὶ οἱ δύο διὰ τῶν ἐκ τοῦ ἀνθρώπου ληφθέντων πολυαρίθμων τρόπων μετ᾿ ἐμφάσεως ἐξαίρουσι τὸ ἄτομον.* Ἀλλὰ ἡ αἰτία τούτου εἶναι ἄλλη

[1] «Οἱ τρόποι τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας». Egyetemes Philologiai Közlöny 35 (1911) 1-85.

παρὰ τῷ Αἰσχύλῳ καὶ ἄλλη παρὰ τῷ Πινδάρῳ. Ὁ μὲν Αἰσχύλος, ὁ μαραθωνομάχος, ὅστις διὰ τῶν εἰς τὸν πόλεμον ἀνηκόντων τρόπων του κατοπτρίζει τὸ πνεῦμα οὐχὶ μόνον τῆς αὐτοῦ ἐποχῆς ἀλλὰ καὶ τῆς αὐτοῦ ἀτομικότητος, ἐξαίρει τὸ ἄτομον ὡς ἐνθουσιώδης πρόμαχος τῶν μεγάλων ἐθνικῶν ἀγώνων, *ὁ δὲ Πίνδαρος,* ᾧ αἱ ἡρωϊκαὶ διαμάχαι τῶν Περσικῶν πολέμων δὲν ἐνεποίησαν ὅσον τῷ Αἰσχύλῳ βαθεῖαν αἴσθησιν, ἑπομένως οἱ ἐκ τοῦ πολέμου τρόποι του μόνον τὸ πνεῦμα τῆς αὐτοῦ ἐποχῆς οὐχὶ δὲ τῆς αὐτοῦ ἀτομικότητος δεικνύουσιν, *ἐξαίρει τὸ ἄτομον ὡς ποιητής, ὅστις τοὺς νικητὰς τῶν ἀθλητικῶν ἀγώνων ἐξυμνεῖ, σαφῶς δὲ μαρτυροῦσι τοῦτο αἱ ἐκ τούτων τῶν ἀγώνων ληφθεῖσαι ἀναλόγως πολυάριθμοι καὶ ἐν σχέσει πρὸς τοὺς τέσσαρας δραματικοὺς ἐξέχουσαι εἰκόνες αὐτοῦ. Μετὰ προτιμήσεως ἀρύεται ὁ Πίνδαρος τοὺς τρόπους του ἐκ τῆς ἀρχιτεκτονικῆς, οἵτινες μόνῳ παρ' αὐτῷ εἶναι πολυαριθμότεροι, ἢ παρὰ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς.* Τούτων μέγιστον εἶναι ἐν Ὀ. 6, 1-4 τοῦτο τὸ ἐκ μιᾶς παραβολῆς καὶ μιᾶς ἀλληγορίας συνιστάμενον σύμπλεγμα, ἐν ᾧ παραβάλλει τὸ προοίμιον τοῦ ποιήματος πρὸς τὸ «πρόθυρον τοῦ θαλάμου».

Ἐν τῷ πρώτῳ μέρει τῶν συμβολῶν μου εἰς τὴν συγκριτικὴν τροπὴν τῆς ποιήσεως[1] ἐξέθηκα, ὅτι ἡ μὲν συνεκδοχὴ καὶ ἡ μετωνυμία εἶναι ἀπόρροια τοῦ διαλογισμοῦ, οἱ δὲ τρόποι τῆς ἀναλογίας, δηλ. ἡ μεταφορά, ἡ ἀλληγορία καὶ ἡ παραβολή, ἀπόρροια τῆς φαντασίας. Ἐὰν νῦν ἀποβλέψωμεν εἰς τὸν ἀριθμὸν τοῦτο μὲν τῆς συνεκδοχῆς καὶ μετωνυμίας τοῦτο δὲ τῶν τρόπων τῆς ἀναλογίας, παρατηροῦμεν ὅτι ἡ συνεκδοχὴ καὶ μετωνυμία ἐν σχέσει πρὸς τοὺς τρόπους τῆς ἀναλογίας εἶναι ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ τῇ Ὀδυσσείᾳ ὀλιγαριθμόταται, ἀλλὰ παρὰ τῷ Αἰσχύλῳ τὸ ἕκτον, παρὰ τῷ Σοφοκλεῖ τὸ τρίτον καὶ παρὰ τῷ Εὐριπίδῃ τὸ ἥμισυ τῶν τρόπων τῆς ἀναλογίας, ἐνῷ παρὰ τῷ Ἀριστοφάνει ἐπαισθητῶς μειούμεναι τὸ ὄγδοον μόνον δεικνύουσι· τουτέστιν παρατηροῦμεν, ὅτι ἡ συνεκδοχὴ καὶ ἡ μετωνυμία ἐν σχέσει πρὸς τοὺς τρόπους τῆς ἀναλογίας βαθμηδὸν προχωροῦσιν ἀπὸ τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας μέχρι τοῦ Εὐριπίδου. Πάντα ταῦτα τεκμηριοῦσιν, ὅτι ὁ διαλογισμὸς ἀπὸ τοῦ Ὁμήρου βαθμηδὸν ἐνδυναμοῦται μέχρι τοῦ Εὐριπίδου, ἐν ᾧ παρὰ τῷ

[1] «Beiträge zur vergleichenden Tropik der Poesie. Erster Theil. Systematische Darstellung der Tropen des Aeschylus, Sophocles und Euripides». Berlin, Calvary, 1886.

Ἀριστοφάνει σημαντικῶς ἐξασθενεῖ, καὶ τἀνάπαλιν, ὅτι ἡ φαντασία ἀπὸ τοῦ Ὁμήρου βαθμηδὸν ἐλαττοῦται μέχρι Εὐριπίδου, ἀλλὰ παρὰ τῷ Ἀριστοφάνει ἐκ νέου ἐνδυναμοῦται. *Παρὰ τῷ Πινδάρῳ ἀποτελοῦσιν ἡ συνεκδοχὴ καὶ ἡ μετωνυμία τὸ ἔνατον μέρος περίπου τῶν τρόπων τῆς ἀναλογίας· ὁ Πίνδαρος ἄρα ὡς πρὸς τὸν διαλογισμὸν καὶ τὴν φαντασίαν κατέχει θέσιν μεταξὺ τοῦ Ὁμήρου καὶ τοῦ Αἰσχύλου, δηλ. ὁ διαλογισμός του εἶναι μεγαλύτερος ἢ ὁ τοῦ Ὁμήρου, ἀλλὰ μικρότερος ἢ ὁ τοῦ Αἰσχύλου, καὶ τἀνάπαλιν, ἡ φαντασία του εἶναι μικροτέρα ἢ ἡ τοῦ Ὁμήρου, ἀλλὰ μεγαλυτέρα ἢ ἡ τοῦ Αἰσχύλου.*

Ἐν τοῖς τρόποις τῆς ἀναλογίας ἡ φαντασία πλαστικῶς δημιουργεῖ τὰς εἰκόνας της, ὧν τὸ πλεῖστον ἀνεπτυγμένη εἶναι ἡ παραβολή, μικροτάτη ἡ μεταφορά, καὶ μεταξὺ τούτων τῶν δύο ἵσταται ἡ ἀλληγορία, οὕτω δὲ γεννᾷ ἡ φαντασία ἐν τῇ μεταφορᾷ τὴν μικροτάτην, ἐν δὲ τῇ παραβολῇ τὴν μεγίστην πλαστικὴν εἰκόνα. Ἐὰν ἐκ ταύτης τῆς ἀπόψεως ἐξετάσωμεν τοὺς τρόπους τῆς ἀναλογίας ἐν τῇ Ἰλιάδι, τῇ Ὀδυσσείᾳ, παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς, καταντῶμεν εἰς νέα διδάγματα. Δηλαδὴ ὁ ἀριθμὸς τῶν παραβολῶν ἀποτελεῖ ἐν τῇ Ἰλιάδι τὸ τετραπλάσιον τῶν μεταφορῶν, ἀλλὰ ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ τὸ διπλάσιον μόνον, τοὐναντίον δὲ ὑπερτερεῖ παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς ἡ μεταφορά. Ἐν τούτοις ἡ Ἰλιὰς πρωταγωνιστεῖ οὐχὶ μόνον ὡς πρὸς τὸν ἀριθμὸν τῶν παραβολῶν ἀλλὰ καὶ ὡς πρὸς τὴν ἀνάπτυξιν αὐτῶν, καθ' ὅσον αἱ διεξοδικαὶ παραβολαὶ αὐτῆς ἀποτελοῦσι περισσότερον ἢ τὸ διπλάσιον τῶν συντόμων παραβολῶν, ἐνῷ ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ κατὰ τοῦτο ἐπικρατεῖ ἤδη ἰσορροπία, τοὐναντίον δὲ ὑπερβάλλουσι παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς αἱ βραχεῖαι παραβολαί. Ὑπολείπεται ὁ Ὅμηρος ὡς πρὸς τὴν ἀλληγορίαν, ἥτις ἐν τῇ Ἰλιάδι ἅπαξ μόνον, ἐν δὲ τῇ Ὀδυσσείᾳ οὐδ' ἅπαξ εὑρίσκεται, ἐνῷ παρὰ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς συχνότερον ἀπαντᾷ. *Πολυαριθμοτάτη ὅμως καὶ πολλάκις ἀνεπτυγμένη εἶναι ἡ ἀλληγορία παρὰ τῷ Πινδάρῳ.* Ἄλλο χαρακτηριστικὸν τῆς Ἰλιάδος εἶναι, ὅτι σχηματίζει ἐκ δύο ἢ περισσοτέρων (τριῶν, τεσσάρων, πέντε, καὶ δὴ ἕξ) τρόπων μίαν μεγαλυτέραν πλαστικὴν ἑνότητα, ὅτι ἀγαπᾷ τὰ συμπλέγματα τῶν τρόπων, ἐν οἷς ὡς στοιχεῖα τῆς συνθέσεως αὐτῶν καὶ πάλιν αἱ διεξοδικώταται εἰκόνες, αἱ παραβολαί, ὑπερισχύουσιν. Τῆς Ἰλιάδος ὑπολείπεται ἡ Ὀδύσσεια καὶ ὡς πρὸς τὰ συμπλέγματα τῶν τρόπων οὐχὶ μόνον ἕνεκα τοῦ ὀλιγαρίθμου ἀλλὰ καὶ τῆς σμικρότητος τοῦ σχήματος αὐτῶν. Παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς εἶναι μὲν τὰ συμπλέγ-

ματα τῶν τρόπων ἀρκούντως συχνά, ἀλλὰ συνήθως ἐκ μικρῶν τρόπων (μεταφορῶν, συνεκδοχῶν καὶ μετωνυμιῶν) σχηματίζονται καὶ εἶναι σμικρὰ τὸ σχῆμα. Οὕτως ἡ Ἰλιὰς τὴν πρώτην θέσιν κατέχει ὡς πρὸς τὴν διεξοδικότητα τῶν παραβολῶν καὶ τῶν συμπλεγμάτων τῶν τρόπων· αἱ παραβολαὶ καὶ τὰ συμπλέγματα αὐτῆς εἶναι μεγαλοπρεπῆ πλαστικὰ δημιουργήματα, ἐν συγκρίσει δὲ πρὸς ταῦτα δεικνύει καὶ αὐτὴ ἡ Ὀδύσσεια ἤδη σημαντικὴν ἐλάττωσιν, ἐνῷ αἱ παραβολαὶ καὶ τὰ συμπλέγματα τῶν τρόπων παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς ἐκτὸς ὀλιγίστων ἐξαιρέσεων τῇ ἀληθείᾳ καταντῶσι περιωρισμένα, ὥστε *ἀπὸ τῆς Ἰλιάδος μέχρι τῆς Ὀδυσσείας, καὶ περαιτέρω μέχρι τοῦ Πινδάρου, Αἰσχύλου, Σοφοκλέους, Εὐριπίδου καὶ Ἀριστοφάνους, αἰσθανόμεθα τὴν ἀκατάπαυστον ἐξασθένησιν τοῦ πλαστικοῦ πνεύματος ἐν τῇ ποιήσει.* Καὶ εἶναι ἐνδιαφέρον, ὅτι ἐν ἀντιθέσει πρὸς τοῦτο ἐν τῇ ἀρχιτεκτονικῇ καὶ ἀγαλματοποιίᾳ τὸ πλαστικὸν πνεῦμα διηνεκῶς ἐνδυναμοῦται, καὶ τέλος κορυφοῦται ἐπὶ Περικλέους.

Ἐν τῇ Ἰλιάδι αἱ μὲν παραβολαὶ συχνάκις, τὰ δὲ συμπλέγματα τῶν τρόπων συνήθως ἐκ στοιχείων οὐχὶ εἰς μίαν ἀλλὰ εἰς δύο ἢ περισσοτέρας (τρεῖς, τέσσαρας, πέντε, ἕξ, μάλιστα δὲ ἑπτὰ) κατηγορίας ἀνηκόντων σχηματίζονται. *Αὕτη ἡ πολυχρωμία ἥτις* ἐν τοῖς ἐγκρίτοις χρόνοις τοῦ ἀρχαίου ἑλληνισμοῦ τόσον ἐν τῇ ποιήσει ὅσον καὶ ἐν τῇ ἀρχιτεκτονικῇ καὶ ἀγαλματοποιίᾳ *εἶναι οὐσιῶδες συμπλήρωμα τοῦ πλαστικοῦ πνεύματος, μετὰ τούτου θριαμβεύει ἐν τῇ Ἰλιάδι, καὶ μετὰ τούτου πάλιν μειοῦται ἐν τῇ Ὀδυσσείᾳ, παρὰ τῷ Πινδάρῳ καὶ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς.*

Τὴν διαυγῆ διάταξιν τῆς παραβολῆς, ἥν τινα παρὰ τῷ Ὁμήρῳ ὁρῶμεν, μάτην ζητοῦμεν παρὰ τῷ Πινδάρῳ. Ὁ Πίνδαρος μᾶλλον ὑπαινίσσεται ἢ ἐκφράζει τὴν παραβολήν, καὶ καθιστᾷ διὰ περιπεπλεγμένης συντάξεως πολλάκις δύσκολον τὴν κατανόησιν αὐτῆς, καθὼς τοῦτο κατ' ἐξοχὴν ἐν τῷ ἐν Ὀ. 1, 1 - 8 εὑρισκομένῳ καὶ ἐκ δύο παραβολῶν συνισταμένῳ συμπλέγματι βλέπομεν. Ὁ Ὅμηρος ἐκφράζει τὰ δύο μέρη τῆς παραβολῆς, τὸ ὁμοιάζον καὶ τὸ παρομοιαζόμενον, συνήθως διὰ δύο συγκριτικῶν μορίων, διὰ τοῦ τύπου «ὡς—οὕτως». Τὸ μὲν ὁμοιάζον εἰσάγει καὶ ὁ Πίνδαρος συνήθως διὰ συγκριτικοῦ τινος μορίου (ὡς, ὥσπερ, ὥτε, ἅτε, δίκαν, οἷον, ἶσον, ἄγχι, ὁπᾷ), καὶ ἐνίοτε μόνον παραλείπει αὐτὸ ἄνευ μορίου, ἀσημείωτον, ἢ χαρακτηρίζει τοῦτο δι' ἀντιθετικοῦ (δέ), καὶ ἅπαξ διὰ ὑποθετικοῦ (εἰ) συνδέσμου, τὸ δὲ παρομοιαζόμενον συνήθως δὲν εἰσάγει διὰ μο-

ρίου τινός, καὶ σπανίως μόνον μεταχειρίζεται συμπλεκτικὸν (καί, τε) ἢ ἀντιθετικὸν (δὲ) σύνδεσμον, καὶ δὶς συγκριτικὸν (οὕτως, ὀπᾷ) μόριον. Λοιπὸν ὁ συνηθέστατος τρόπος τῆς ἐκφράσεως τῆς παραβολῆς εἶναι παρὰ τῷ Πινδάρῳ, ὅτι τὸ μὲν ὁμοιάζον εἰσάγεται διὰ συγκριτικοῦ μορίου, τὸ δὲ παρομοιαζόμενον μένει ἄνευ μορίου, ἀσημείωτον· τρὶς δὲ ἀσυνθέτως παρατάσσονται τὰ δύο μέρη τῆς παραβολῆς, δηλ. καὶ τὰ δύο μέρη μένουσιν ἄνευ μορίων· δὶς λαμβάνει τὸ μὲν ὁμοιάζον συγκριτικόν, τὸ δὲ παρομοιαζόμενον συμπλεκτικὸν σύνδεσμον· πρὸς δὲ εὑρίσκονται ἀνὰ μίαν φορὰν αἱ ἑξῆς συνενώσεις τῶν δύο μερῶν· ὀπᾷ — ὀπᾷ τε, δ᾽, τ᾽ — καὶ οὕτως, ο (= μηδὲν) — καί, ο—δέ, δὲ—καί, μέν, δὲ—δέ, εἰ—δέ. Ἡ ἐν Π. 1, 43—44 ἀπαντῶσα ἀλληγορία ἔχει τρόπον τινὰ καὶ τῆς παραβολῆς τὸ χαρακτηριστικόν, καθ᾽ ὅσον εὑρίσκεται ἐν αὐτῇ καὶ συγκριτικὸν μόριον (ὡσεί τ᾽).

Ὁ διπλοῦς τρόπος, ὅ ἐστιν αὕτη ἡ ἐν τῇ Ἰλιάδι δεκάκις καὶ παρὰ τοῖς τέσσαρσι δραματικοῖς ἐνίοτε εὑρισκομένη τολμηρὰ χρῆσις τοῦ τρόπου, καθ᾽ ἣν μία καὶ ἡ αὐτὴ λέξις ταυτοχρόνως ἐκφράζει δύο τρόπους, *ἀπαντᾷ παρὰ τῷ Πινδάρῳ τρισκαιδεκάκις,* καὶ δὴ τοιουτοτρόπως, ὅτι λέξις τις ἑξάκις ἐκφράζει μεταφορὰν καὶ συνάμα στοιχεῖον παραβολῆς, τρὶς μεταφορὰν καὶ συνάμα στοιχεῖον ἀλληγορίας, δὶς μεταφορὰν καὶ συνάμα ἄλλην τινὰ μεταφοράν, καὶ δὶς μετωνυμίαν καὶ συνάμα στοιχεῖον παραβολῆς. Τοιοῦτος διπλοῦς τρόπος εἶναι παρὰ τῷ Πινδάρῳ π. χ. αὕτη ἡ εἰκὼν (Ν. 3, 84), ἐν ᾗ ἡ ὅρασις (δέδορκεν) ὡς μεταφορὰ σημαίνει «λάμψιν», καὶ αὕτη ἡ σημασία τῆς λέξεως σημαίνει ὡς δευτέρα μεταφορὰ «γένεσιν», οὕτω δὲ ἡ ὅρασις ἐκφράζει δύο τρόπους, τουτέστι «μεταφοράν», καὶ ἡ μεταφορικὴ σημασία αὐτῆς δευτέραν «μεταφοράν».

Συλλήβδην ὁρῶμεν, ὅτι οἱ τρόποι τοῦ Πινδάρου πιστῶς κατοπτρίζουσι τὸν πολιτισμὸν τῆς αὐτοῦ ἐποχῆς, τὸν διαλογισμόν, τὴν φαντασίαν, τὸ πλαστικὸν πνεῦμα καὶ τὴν πολυχρωμίαν του, καὶ χαρακτηρίζουσιν αὐτὸν ὡς θεοσεβῆ καὶ τοὺς νικητὰς τῶν ἀθλητικῶν ἀγώνων ἐξυμνοῦντα ποιητήν, καὶ ὡς προτιμῶντα τὰς χειροτεχνίας καὶ τὰς τέχνας. Οἱ τρόποι κατοπτρίζουσι καὶ τοῦτο τὸ χαρακτηριστικὸν αὐτοῦ, ὅπερ εἶναι πρὸς τὸ τῆς ἐποποιίας ὅλως δι᾽ ὅλου ἀντίθετον, ὅτι δηλ. *ὁ μὲν Ὅμηρος εἶναι ὁ ἀσυνείδητος, ὁ δὲ Πίνδαρος ὁ συνειδητὸς ἀριστοτέχνης τῆς γλώσσης.*

Ἐν Βουδαπέστῃ

Γουλιελμος Pecz

THE NEW EVIDENCE AS TO PHIDIAS AND THE SCULPTURES OF THE PARTHENON

The relation of Phidias to the sculptures of the Parthenon has offered a problem to many generations of archaeologists; but only in recent years has any positive evidence come to light, to enable us to test the many and various hypotheses that have been evolved. Apart from this new evidence, there was a fairly general agreement on the question of probability, though there were some notable dissentients. The extraordinary advance upon all earlier work which was to be seen in the pediments and frieze of the Parthenon, and even in some of the metopes, seemed to imply the presence of a commanding genius; and the statement of Plutarch that Phidias supervised all the work done under Pericles appeared to show in whom that genius was to be found. But apart from this general consideration of probability, there was little positive evidence, and the chronology both of the construction of the Parthenon and of the life and career of Phidias remained in obscurity. It was even uncertain whether the work of Phidias at Olympia upon the statue of Zeus was to be placed before or after his activity in Athens and his making of the chryselephantine Athena Parthenos.

Recently however a great advance in our knowledge has resulted from the recovery of various evidence, firstly as to the date and sequence of various events in the life of Phidias, and secondly as to the date of work upon the Parthenon and upon the sculpture with which it was decorated. With the help of this new evidence it has become possible to establish on a much firmer basis than before the relative chronology of the sculptor's career and of the progress of the building, although there still remains much room for investigation as to the actual relation of the pediments to Phidias.

Let us first consider the new evidence as to the career of Phidias. To pass over the discussions from probability which led to the two rival theories as to the relative dates

of the Athena Parthenos and the Olympian Zeus, the first important contribution of new evidence came from the briliant and convincing restoration by Dr Schöll of the well known scholium on Aristophanes, Pax, 605. He pointed out that this scholium consisted of two quotations from Philochorus, for the dates respectively of 438 B. C., the dedication of the Athena Parthenos and the exile and death of Phidias, and of 432 B. C., the Megarian decree, the object of the commentator being to prove that Aristophanes was wrong in connecting together two series of events separated from one another by six years. This evidence seemed to incline the balance strongly towards the theory that Phidias did not go to Olympia until after the Athena Parthenos was completed. Then came, in 1910, the Geneva papyrus edited with great ingenuity by M. Nicole under the title «le procès de Phidias dans les chroniques d'Apollodore». The text of this papyrus was unfortunately very fragmentary, and many of M. Nicole's restorations are open to doubt in detail; but the name of Phidias is clear and there can be no doubt that the papyrus contained a summary of his life. According to M. Nicole, this document recorded that Phidias was accused of stealing the ivory provided for the statue, not the gold, thus supporting the statement of Philochorus against that of Plutarch; that he was then released upon bail, to the amount of 40 talents, paid by the Eleans, who wanted him to carry out their commission to make the Olympian Zeus; and that on his condemnation, at Athens, which took place about four years later in his absence, the Eleans gave him the privilege of citizenship as a compensation — a proceeding quite in accordance with the honours they conferred later on his descendants; and there is a record, immediately after this, of the dedication of the Olympian Zeus. It is true that Dr. Peretti [2] has disputed the correctness of M. Nicole's restoration and inferences. But his criticisms do not seem convincing, nor does the chronology which he would substitute appear probable. On the other hand M. Nicole's chronology fits in admirably with what we

[1] Munich Sitzungsber. 1888. 1. p. 20.
[2] Röm. Mittheil. 1910.

learn from other sources. The exile of Phidias, and his condemnation to death in his absence, finds an analogy in the case of Alcibiades, and it also reconciles the two apparently contradictory traditions that Phidias was condemned to death by the Athenians and that he worked at Olympia after his disgrace at Athens. And the story of the bail paid by the Eleans coincides in a remarkable way with the rhetorical thesis propounded by Seneca about the Eleans giving bail to the Athenians for the return of Phidias. The very absurdity of the rest of the thesis suggests that there must have been some historical basis for its principal supposition. Again, it seems improbable that Phidias, after leaving Athens in disgrace, should have returned to trial and certain death instead of the honours he was awarded in Elis; and all these improbabilities are removed or reconciled if we accept the version of events which M. Nicole has elicited from his papyrus. We may then, until further evidence comes to light, regard it as most probable, if not absolutely certain, that Phidias left Athens in 438 B. C., the year of the dedication of the Parthenos, never to return, and that no work done after that year in Athens can have been carried out under his direct supervision.

Let us next turn to the evidence as to the progress of the works upon the Parthenon. Here the older evidence gave us nothing very definite to go upon except the dedication of the Parthenos in 438 B. C., and whatever inference could be drawn from this fact as to the degree of completion of the building at that date. Here again there has been some divergence of view, and the date given by Ephorus has not met with universal acceptance. The papyrus known as Anonymus Argentinensis, published by B. Keil in 1902, did not, as seemed likely at first sight, lead to any definite chronological inferences as to the work, and its results were somewhat discredited by Wilcken's criticism [1]. But fortunately we are no longer dependent upon such unsatisfactory evidence; for we possess in the building accounts of the Parthenon, as now re-arranged and interpreted, a fairly complete record of the

[1] Hermes. xlii. p. 374.

progress of the building. The most important study for our present purpose is that of Mr A. M. Woodward in the Annual of the British School at Athens for 1909-10, on «some New Fragments of Attic Building-records», where references to previous publications will be found. These records refer to a period of fifteen consecutive years, from 448 B. C. to 433 B. C., and hence it follows that work was still going on for about five years after the dedication of the great chryselephantine statue and the exile of Phidias. What is still more important is that Mr Woodward has shown, conclusively as it appears to me, that the records of payments made to the sculptors who carved the pediments of the Parthenon—ἀγαλματοποιοῖς ἐναετίων μισθὸς—belong to three of the years subsequent to the exile of Phidias. It would be difficult to exaggerate the importance of this new evidence; for it shows conclusively, if our previous inferences be accepted, that Phidias could not have supervised the execution of the pedimental figures of the Parthenon, much less completed them with his own hand, and that he can never even have seen them when finished and set up in the gables of the temple. The pathos of this fact appeals to us the most irresistibly at first sight, and ond is reminded of the deaf Beethoven at the performances of his greatest works. But a more practical investigation is to consider how far, in the light of this new evidence, we must revise current theories as to the relation of the sculptor to the pediments.

Fortunately we are not left here to *a priori* arguments or mere considerations of probability. The well known accounts of the building of the Erechtheum give us information as to the pay of the sculptors who carved the figures in half-relief attached to the frieze of the Erechtheum, and we find that they were paid at a uniform rate of 60 drachmae a figure, a corresponding allowance being made for groups. It is unfortunate that the rate of pay given to the sculptors of the Parthenon pediments is not in any case preserved on the stele. But we have an interesting record for comparison in case of the sculptures of the pediment and the acroteria of the temple of Asclepius at Epidaurus. Some of the entries in this case are of

great interest; the first — Τιμόθεος εἵλετο τύπους ἐργάσασθαι καὶ παρέχειν HHHHHHHHH — can hardly refer to anything else than models for the figures to be placed in the pediments of the temple. Such models would doubtless be on a small scale, either in wax or clay, and could only have been intended as a guide to the general composition and disposition of the pedimental groups; they evidently were not full-scale models to be reproduced more or less mechanically. Then we find several other references — most of them unfortunately somewhat fragmentary — to payments made to the sculptors or marble-workers who actually carved the pedimental figures; these seem to vary from over 3000 drachmas to 1400 drachmas. We have no means of judging how many figures were included in each case; and it is consequently difficult to compare the payments with those made to the sculptors of the Erechtheum frieze; but when we consider that the total amount recorded for a month's work on the Erechtheum frieze only amounts to 3315 drachmae, or little more than some single items of the Epidaurus account, it becomes evident that some explanation of this great difference is required. The difference in size between the Erechtheum and the Epidaurus figures is not great; the fact that the Epidaurus figures are in the round and the Erechtheum figures in half-relief will account for some difference in payment; and it is also possible that there may have been a rise of wages at Epidaurus, as there certainly was in Athens, in the fourth century. But these considerations do not seem to suffice. It is therefore probable that the sculptors who executed the various figures had to supply their own marble, which in this case had to be brought from Pentelicus; to put it in another way, they were supplied with the small models made by Timotheus, and contracted to supply full scale figures in marble. This supposition is confirmed by the fact that Timotheus and his colleague who made the acroteria for the two pediments were paid on the same system; for they were paid 2260 drachmas for these figures only, probably three in each case; and this sum was evidently in accordance with a contract for supplying the figures ready to be set up on the

building. On the other hand the sculptors employed on the Erechtheum and the Parthenon were evidently supplied with their marble. In the case of the Parthenon we have actually the records of the amounts paid for the transport of the marble from Pentelicus, side by side with the amounts paid to the sculptors for carving it.

With these data before us, we are now in a better position to estimate the share of the sculptors — ἀγαλματοποιοὶ — as they are called in the Athenian inscriptions in the pediments of the Parthenon. It is, in the first place, evident that the whole composition of the pediments must have been the work of a single hand, and that they formed an essential part of the sculptural decoration of the building as agreed upon between architect and sculptor. There must have been τύποι, models, such as those supplied by Timotheus at Epidaurus; and these models must have been served out to the individual sculptors who undertook the actual execution of the various figures. In the absence of direct evidence to the contrary, we are justified in assuming on all grounds of probability, that these τύποι were made by Phidias himself in the intervals of his work on the great chryselephantine statue of the Parthenos; and that he left them behind him when he went into exile in 438 B. C. But here, on the most recent evidence, his responsibility for the pedimental figures comes to an end. He cannot have superintended their execution and their placing on the building, nor can he even have seen them after they were completed. It becomes then all the more important for us to realise the character and position of the men to whom the execution of the figures was entrusted. Unfortunately the names of these men are not recorded in the Parthenon records; but, even if they were, they might not help us. In the Erechtheum inscription we have recorded the names of seven of the ἀγαλματοποιοὶ employed; three of them were Athenian citizens and four were resident aliens; five of them are otherwise unknown, though our literary evidence is probably fairly complete for this period; of the other two Praxias may be identified with the sculptor quoted by Pausanias in a confusing statement

about the pediments of the temple at Delphi; and Phyromachus may be referred to by Pliny as making a chariot group with Alcibiades as charioteer; but both identifications are doubtful, and there is no reason for supposing that any of them were sculptors of the first rank, though the sum paid to them, 60 drachmae a figure, at a time when the living wage for an artisan was only one drachma a day, implies that they stood high in their profession. In the case of the Parthenon pediments it may seem at first sight probable that sculptors of greater eminence would be employed; and one would gladly assign such masterpieces of sculpture as the «Theseus» or the «Fates» to a known master. We know that Phidias left behind him a body of pupils, some of whom, such as Agoracritus and Alcamenes, produced work which it was difficult to distinguish from his own; and that Alcamenes was frequently employed, after the exile of Phidias, for the public commissions of the Athenian state. But the very eminence of such men as these makes it improbable that they lie concealed beneath the anonymity of the sculptors who were employed to execute the pedimental figures after the models made in all probability by Phidias; and perhaps it is hardly likely that they would have been willing to undertake such a task. The most probable inference seems to be that Phidias had, during his work in Athens, trained a body of assistants so skilled themselves in the working of marble and so marvellously able to catch the inspiration of his ideas that, even after he had left them they were able to carry out his designs in a manner that has been at once the lesson and the despair of all subsequent sculptors. Perhaps in this fact may be seen the highest testimony to his mastery and his influence. The highest art of all time seems to have something impersonal about it; and this merging of the individual in the common inspiration of his age may be recognised not only in the beautiful sculptures of the French mediaeval cathedrals, but also in these Attic masterpieces of the Phidian school.

London ERNEST A. GARDNER

LES COLONNES DE MÉGACLÈS

Ad Aristoph. *Nub.*, v. 815.

Dans les Nuées, Strepsiade, ne sachant comment vaincre l'obstination de Phidippide, qui refuse de se soumettre à la discipline socratique, lui dit (v. 814-815):

Οὔτοι μὰ τὴν Ὁμίχλην ἔτ᾽ ἐνταυθοῖ μενεῖς,
ἀλλ᾽ ἔσθι᾽ ἐλθὼν τοὺς Μεγακλέους κίονας.

Le second vers répond à un passage antérieur du dialogue entre le père et le fils (v. 121-125):

Στρ. Οὐκ ἄρα, μὰ τὴν Δήμητρα, τῶν γ᾽ ἐμῶν ἔδει,
οὔτ᾽ αὐτὸς, οὔθ᾽ ὁ ζύγιος, οὔθ᾽ ὁ σαμφόρας·
ἀλλ᾽ ἐξελῶ σ᾽ ἐς κόρακας ἐκ τῆς οἰκίας.

Φειδ. Ἀλλ᾽ οὐ περιόψεταί μ᾽ ὁ θεῖος Μεγακλέης
ἄνιππον, ἀλλ᾽ εἴσειμι, σου δ᾽ οὐ φροντιῶ.

Les derniers mots, τοὺς Μεγακλέους κίονας, demandent à être éclaircis. On a accepté jusqu'ici l'interprétation du scholiaste, « κίονας: ἀντὶ τοῦ τοὺς λίθους τῆς Μεγακλέους οἰκίας » [1]. Mais le commentaire qui suit, «οὗτοι γὰρ μόνοι κατελείφθησαν αὐτῷ πάντα καταφαγόντι κ.τ.ἑ.», n'est évidemment qu'un contresens, car il résulte de toute la pièce, et en particulier des vers 121 et suiv., que Phidippide n'a pas encore fait appel à la générosité de son oncle; c'est Strepsiade qui a supporté toutes les dépenses.

L'explication des éditeurs modernes, «jubet filium in Megaclis aedibus, magnificis illis quidem, sed quarum dominus ad paupertatem erat redactus, cibum capere, ubi nihil sit inventurus nisi columnas» [2], n'est pas plus heureuse. Rien n'atteste les faits qu'elle suppose, et le scholiaste lui même n'en a pas trouvé trace. La relation de parenté imaginée par Ari-

[1] Cf. Aristoph. *Nubes*, ed. Blaydes, p. 431.

[2] Aristoph. *Nubes*, p. 430.

stophane perdrait toute valeur si Mégaclès était ruiné. Phidippide le considère comme un homme riche, pour qui l'achat de chevaux n'est qu'une bagatelle. Si je comprends bien le vers 815, Strepsiade vexé répond à son fils qu'il le juge capable de dévorer même une grande fortune, et on attendrait simplement, ἔσθιε — τὴν Μεγακλέους οὐσίαν [1].

La richesse de Mégaclès se réduirait à peu de chose, si elle ne consistait qu'en une maison, voire en un palais. D'ailleurs les colonnes, le péristyle, ne sont ni la partie apparente, ni l'élément représentatif de l' habitation grecque. L'expression, τοὺς κίονας, paraîtra, au contraire, toute naturelle, s'il s'agit d'un portique, ou mieux encore d'un temple périptère, et le trait aura une autre vigueur, si l'édifice visé est, non pas une propriété de Mégaclès, mais l'origine inavouée de ses biens.

On admet à tort qu'Aristophane pense à un Μεγακλῆς Μεγακλέους, encore vivant en 423. Si le fils de Μεγακλῆς Ἱπποκράτους, dont le scholiaste du vers 124 ne trouve rien à nous dire, n'est pas un personnage imaginaire, sa mort est antérieure à 446; autrement il eût participé à la tutelle d'Alcibiade [2].

---

[1] Cf. les expressions analogues, καταφαγὼν τὴν πατρῴαν οὐσίαν, κατεσθίει — τὴν οὐσίαν, etc... citées par Blaydes, *ib.* et aussi *Nubes*, v. 121 : τῶν γ' ἐμῶν ἔδει.—On ne peut tirer argument du vers de Ménandre relatif à Ctésippos, κᾆθ' ὡς ἐκεῖνος κατέδομαι καὶ τοὺς λίθους | ἁπαξάπαντας, ni du commentaire d'Athénée (IV, 165ᵉ). Ctésippos n'avait pu vendre le tombeau de Chabrias, élévé aux frais de l'état, et qui, d'ailleurs existait encore à l'époque de Pausanias (cf. Paus. I, 29, 3). L'anecdote est une invention des poètes comiques. Diphile avait proposé ironiquement qu'on autorisât Ctésippos à arracher chaque année pour vivre une pierre du monument de son père. Je chercherais volontiers l'origine de cette plaisanterie dans les prétentions du fils à hériter des exemptions de Chabrias, et, en quelque sorte, à battre monnaie avec sa gloire. On ne peut cependant remonter jusqu'au procès contre Leptine. Nous ignorons la date des Ἐναγίζοντες, mais la pièce dans laquelle Ménandre fait allusion au projet de loi de Diphile, l' Ὀργή, a été représentée en 321 (cf. Kock, *Fragm.*, III, p. 105). Il est vraisemblable, en dépit du témoignage de Dion, que le discours de Démosthène n'avait pas terminé l'affaire, ou du moins que l' ἀτέλεια ne demeura pas acquise définitivement à Ctésippos, dont on trouve le nom dans une liste chorégique (Cf. Schäfer, I [2], p. 413).

[2] Plutarque *(Vit. Alcib.,[1])* considère Périclès et Ariphron comme les

Quant au Μεγακλῆς Μεγακλέους, γραμματεὺς ταμιῶν τῆς θεοῦ en 428, et peut-être vainqueur aux jeux olympiques de 436, on ne peut voir en lui que le petit-fils de Μεγακλῆς Ἱπποκράτους[1], ou bien, comme l'admet M. Busolt[2], l'arrière petit fils d'un Mégaclès hypothétique, frère d'Hippocrate et de Clisthène. Il était, comme Alcibiade, le descendant à la quatrième génération de Mégaclès fils d'Alcméon. Aristophane ne pouvait en faire le grand-oncle de Phidippide.

En effet celui ci n'est que le Sosie, l'image mesquine et comique d'Alcibiade[3]. Comme Phidippide, Alcibiade, gonflé d'orgueil nobiliaire et passionné de chevaux jusqu'à s'y ruiner, n'avait recherché les leçons de Socrate que pour une fin matérielle, par ambition, et n'en avait retenu que le scepticisme et l' habileté dialectique[4]. C'étaient de dangereuses armes aux mains d'un homme dont on connaissait la superbe désinvolture en affaires et qui aimait, disait-on, à railler Périclès sur ses scrupules honnêtes. La scène où Phidippide enseigne à Strepsiade l'art de berner ses créanciers rappelle peut-être quelque intervention trop habile d'Alcibiade dans les embarras financiers de son tuteur. Le fils de Clinias avait mené cabale contre les Nuées[5], preuve qu'il y avait reconnu son portrait.

Pour plus de clarté, Aristophane devait donner à la copie une des parentés illustres du modèle qu'il ne nommait pas, mais, comme tous les autres caractères, en la dégradant. Le grand-oncle de Phidippide ne peut être que le grand père d'Alcibiade. En effet, le poète a bien en vue le célèbre Mégaclès plusieurs fois vainqueur aux courses de char[6], pour qui Pindare composa la VII[e] Pythique, Μεγακλέης, ὁ Μεγακλέης[7];

---

tuteurs légitimes du fils de Clinias. L'expression dont se sert Platon (*Alcib.* I. p. 104 b) est ambiguë. Mais le mot κατέλιπε n'implique pas nécessairement l'idée de testament.

[1] Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, II, p. 54.

[2] *Griech. Gesch.*, III[1], p. 363, n. 5.

[3] Cf. Süvern, *Essay on the Clouds* (trad. Hamilton), p. 44 et suiv.

[4] Cf. Thucyd. VI, 15, 3 ; Xenoph. *Mem.*, I, 2, 24-25, 40-47.

[5] Cf. *Nub.* Arg. II.

[6] Cf. *Nub.* v. 69-70, 124.

[7] Le scholiaste interprète ainsi le vers 46 : Ἐδιπλασίασε τὸ ὄνομα εἰρω-

non plus un contemporain, mais un personnage historique, auquel pouvait attribuer, sinon une action réelle, du moins, en ne précisant pas, ou même en le supposant vivant par une fiction aisée à percer, une sorte d'influence spirituelle sur l'intrigue.

Pour comprendre l'allusion du vers 815, comme beaucoup d'autres, il faut remonter dans le passé. Les contemporains d'Alcibiade rappelaient encore à tout propos le meurtre des suppliants d'Athèna [1]. Les «colonnes de Mégaclès» évoquent un autre scandale, la construction du temple de Delphes [2]. On savait que les Alcméonides, après s'être fait adjuger l'entreprise, avaient détourné une partie des fonds sacrés à leur profit, et qu'ils avaient corrompu la Pythie, soudoyé des troupes et réparé leur fortune avec cet argent. Par son origine, leur nouvelle prospérité devait garder aux yeux des Athéniens un caractère frauduleux et impie [3].

C'est vain qu'ils alléguaient la splendeur de l'édifice, plus beau que le modèle [4], et qu'ils offraient de partager avec tous leurs concitoyens l'orgueil de l'œuvre accomplie [5]; en vain, qu'ils tiraient argument de la richesse antique et du nom illustre de leurs aïeux en faveur de leur piété et de leur hono-

---

νευόμενος. Dans la phrase suivante οὗτοι désigne tous les Mégaclès. Ὁ πρῶτος Μεγακλῆς, fils de Κοισύρα, ne peut être que l'adversaire de Pisistrate. Le témoignage de l'*Etym. m.* (p. 310, 44), Κοισύραν, ἥτις, ἦν μήτηρ Μεγακλέους καὶ Ἀλκμαίωνος γυνή, est confirmé par le fait que la fille de Mégaclès portait aussi le nom de Κοισύρα (cf. Herod. I, 60 et *Schol. Nub.*, v. 48). La Κοισύρα citée au v. 614 des Acharniens était certainement une Alcméonide; son fils, ὁ Κοισύρας, ne pouvait donc s'appeler Μεγακλῆς Μεγακλέους. Je ne sais si on doit établir un rapprochement entre l'accusation lancée contre le second Mégaclès, Μεγακλῆς Ἱπποκράτους, (αὐτὸς δὲ διεβάλλετο ὡς δοῦλος) et l'origine étrangère de son aïeule (ἦν δὲ ἐξ Ἐρετρίας). Peut-être la phrase αὐτὸς δὲ... est-elle une note marginale mal placée et concerne-t-elle le fils de Κοισύρα, «le premier Mégaclès».

[1] Cf. Aristoph. *Eq.*, v. 448; Thucyd., I, 126, 7; Aristot. Ἀθην. πολ., 1.

[2] Cf. Pomtow, *Rhein. Mus.*, LII, p. 108-124, et Homolle, *Bull. Corr. Hell.*, XXVI, p. 597-627.

[3] Théron d'Agrigente avait établi sa tyrannie par une fraude analogue: Polyaen. *Stratag.*, VI, 51; cf. Wilhelm, *Arch. epigr. Mitt.*, XX, p. 97-100.

[4] Herod., VI, 62.

[5] Pind. *Pyth.*, VII; cf. Wilamowitz, *Aristot. u. Athen*, II, p. 326-327.

rabilité foncières[1]. A ces réponses trop générales on opposait des faits et des chiffres[2]. Au temps des Nuées, un poète osait encore, pour la gloire d'Alcibiade, unir dans un rappel discret les constructions de Périclès à celles des Alcméonides[3]. Le public savait que ces belles colonnes avaient été une bonne affaire. La grandeur des promenoirs liturgiques, le regard éclatant des frontons jumeaux, les statues de marbre, de tuf, l'hydre ni la Chimère, les dieux ni les géants, ne pouvaient plus rien sur l'opinion bien arrêtée des partis. Périclès lui-même n'avait il pas pris sa part des milliers de talents dépensés sur l'Acropole? Aux mots de Strepsiade, τοὺς Μεγακλέους κίονας, les spectateurs des Nuées substituaient aisément la variante, τοὺς Περικλέους κίονας; ils pensaient d'abord au temple de Delphes, mais aussitôt après au Parthénon. La bataille était définitivement perdue sur ce terrain pour les partisans d'Alcibiade. Un avocat ne pouvait s'y tromper; et nous voyons en effet Isocrate adopter une autre tactique: volontairement muet sur la construction du temple, il laisse croire que les fonds employés par Clisthène avaient été l'objet d'un emprunt régulier[4].

---

[1] Herod., *ibid.* L'historien est visiblement favorable aux Alcméonides. Il ne rapporte l'acte de corruption que comme un bruit et ne dit pas d'où venaient les fonds. Mais il connait l'accusation et y répond par la phrase: οἷα δὲ χρημάτων κ.τ.έ. Celle ci ne doit pas étre considérée comme une explication des oracles, mais comme une anticipation apologétique.

[2] Suivant le scholiaste de la Midieune, 3 talents seulement sur 10 auraient été employés à la construction. On peut présumer que les Alcméonides avaient confié les divers travaux en cours à des entrepreneurs particuliers, payés de la manière suivante: un tiers d'avance, un autre tiers à moitié d'exécution, le dernier tiers après achévement, avec retenue sur chacune de ces sommes du dixième de garantie.

[3] Eurip. *Ion*, v. 190 - 210. Cf. Wilamowitz, *Aristot. u. Ath.*, I, p. 39, n. 12, et Homolle, *Bull. Corr. Hell.*, XXVI, p. 588 et suiv. On doit, d'après M. Wilamowitz (*Hermes*, XVIII, p. 242) placer la pièce d'Euripide entre les années 421 et 413. Dans les Suppliantes (v. 192) le poète avait désigné clairement Alcibiade par les mots: νεανίας, στρατηγὸς ἐσθλός. Il composa vers la même époque (420 ou 416), une ode sur les victoires olympiques de son ami. Cf. Wilamowitz, *Heracles*, I, p. 13.

[4] *Antid.*, 232. Il oublie déjà le temple dans le περὶ τοῦ ζεύγους (396 a.

Le trait à deux fins des Nuées, si court, si ramassé, ne ne devait, pas plus que les plaisanteries sur Κοισύρα, sur le «εἰς τὸ δέον» de Périclès, ou sur les fils d'Ἱπποκράτης, être chose nouvelle pour le public des Grandes Dionysies de 423. Les comiques grecs, d'Aristophane à Ménandre, aiment à reprendre les mots qui ont fait fortune sur la scène ou dans les coteries; ils nourrissent leurs pièces de ces πάρεργα d'effet certain. On aurait tort de ne voir dans «les colonnes de Mégaclès» qu'une simple boutade ou un à peu près d'occasion. L'expression vaut un témoignage historique. Elle prouve que les contemporains d'Aristophane attribuaient à Mégaclès l'opération financière de Delphes, ou du moins qu'ils lui reprochaient d'en avoir recueilli les bénéfices.

M. Homolle a démontré que les Alcméonides ne se sont chargés de la construction du temple qu'après la défaite de Leipsydrion. Ni Hérodote, ni Aristote, ni Philochore ne nous donnent les noms des entrepreneurs. Isocrate, qui oublie le temple à dessein, ne cite evidemment Clisthène qu'en raison de son rôle politique et comme l'ascendant direct d'Alcibiade [1]. La scholie de la Midienne rapporte tous les actes des Alcméonides à Mégaclès, l'adversaire de Pisistrate. L'erreur est grossière; elle s'explique aisément si la source où a puisé le scholiaste comptait au nombre des entrepreneurs un Mégaclès, petit fils du précédent [2]. Son témoignage, qui contient des chiffres, repose pour une part sur une tradition précise, sinon officielle. Il dérive certainement des bruits répétés par les adversaires de Périclès et d'Alcibiade, bruits hostiles aux Alcméonides, et qui, par suite, n'avaient pas égard à la fin politique de l'acte réprouvé et ne concernaient pas Clisthène. Ces bruits avaient sans doute pris corps dès les premières

---

J. C.), où il allègue seulement comme témoignage de la richesse des Alcméonides la victoire olympique d'Alcméon. Cf. Pomtow, *op. l.*, p. 110-111.

[1] L'assertion d'Isocrate sur ce point est en contradiction avec tous les témoignages anciens qui font d'Alcibiade le neveu de Périclès et, par conséquent, l'arrière-petit-fils d'Hippocrate. Le parallélisme oratoire entre les deux πρόπαπποι la rend suspecte. Cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 323; Busolt, *Griech Gesch.*, III², p. 1218.

[2] Cf. Homolle. *Bull. Corr. Hell.* XXVI, p. 619.

années du Ve siècle, à l'époque où Μεγακλῆς Ἱπποκράτους était chef de parti, et ils s'étaient cristallisés autour de son nom. C'est sous cette forme qu'Aristophane les recueille.

Rien ne prouve, et il est peu vraisemblable, que Mégaclès fût, en réalité, tout à fait hors de cause. Pindare confond ses victoires avec celles de ses ancêtres. Il pouvait d'autant moins mettre en relief son rôle dans la construction du temple, qu'il faisait par politique honneur de celle-ci à l'ensemble des Athéniens. Mégaclès, dont la tante Koisyra avait épousé Pisistrate vers 555, et dont la petite fille Isodiké est devenue la seconde femme de Cimon, devait avoir en 514 trente ans au moins. Il a donc pu diriger les travaux dès le début. Je ne crois pas cependant que le marché ait été passé en son nom [1], puisque, à cette date, son père était encore vivant. Ce n'est qu' après la mort d' Hippocrate, en 498 au plus tôt [2], qu'il sera devenu le chef responsable de l'entreprise. En tout cas l'honneur d'achever l'œuvre et d'en faire remise a dû lui échoir. Une dédicace relative aux embellissements et gravée par ses soins témoignait peut-être de ce fait [3].

Athènes, Février 1912

R. VALLOIS

---

[1] L'hypothèse mérite néanmoins d'être envisagée. A Agrigente, c'est le fils de Théron, Gorgos, qui prend l'adjudication.

[2] Cf. Wilamowitz, *op. l.*, II, p. 324.

[3] Cf. *Schol. Pind.* : μετ' εὐχαριστηρίων πλειόνων.



I. — Athen, Nationalmuseum Inv.-Nummer 457.





II. — Athen. Nationalmuseum Inv.-Nummer 45[illegible]





III.— Athen, Nationalmuseum Inv.-Nummer 457.



ΑΜΦΩΤΙΔΕΣ

Ἀμφωτίδες, Vorkehrungen zum Schutze der Ohren im Faustkampf sind uns mehrfach literarisch bekannt (Krause, die Gymnastik und Agonistik der Hellenen I 517; Daremberg — Saglio Dictionnaire 521; Reisch in Pauly — Wissowas Realencyclopädie 1977). Zeugnisse älterer Zeit überliefern uns Plutarch de recta audiendi 2: διὸ καὶ Ξενοκράτης τοῖς παισὶ μᾶλλον ἢ τοῖς ἀθληταῖς ἐκέλευε περιάπτειν ἀμφωτίδας, ὡς ἐκείνων μὲν ταῖς πληγαῖς τὰ ὦτα, τούτων δὲ τὰ ἤθη τοῖς λόγοις διαστρεφομένων, und Pollux II 83: ὁ δὲ φιλόσοφος. Πλάτων ἀμφωτίδες λέγει καὶ νεὼς δ' ἐπωτίδες ὀνομάζονται καὶ ἀμφωτίδες. Bei einem Vergleich ähnlicher Art wie Plutarch nennt sie Clemens Alexandrinus Paedagagus II 6, 2 ἀντωτίδες. Den Gebrauch in der Palästra bezeugt auch Eustathios zur Il. Ψ 1324, 37 . . . τὰ ὦτα τεθλασμένος ἐν παλαίστρᾳ, καὶ ἀμφώτιδες κατὰ Παυσανίαν, ἃς οἱ παλαισταὶ παρὰ τοῖς ὠσὶν εἶχον. Eine flüchtige Beschreibung des Aussehens gibt nur das Etymologicum magnum: ἀμφωτίδες, χαλκᾶ, ἅπερ οἱ παλαισταὶ τοῖς ὠσὶ περιετίθεσαν.

Dass ἀμφωτίδες gelegentlich auch im Ringkampf verwendet wurden, erschliesst Grasberger, Erziehung und Unterricht III 212 aus einer Stelle des Philostrat Imagines II 21: δυοῖν ἀθληταῖν ὁ μὲν ξυνδέων τὸ οὖς, indem auch dabei Verletzungen der Ohren vorkamen; vgl. Imagines I 6, 4 ὅθεν δυσχεραίνουσιν οἱ θεώμενοι τῶν Ἐρώτων ὡς ἀδικοῦντι καὶ ἐκπαλαίοντι, als ein Eros dem andern beim Ringkampf das Ohr abbeisst.

Allem Anscheim nach wird jedoch der Gebrauch von ἀμφωτίδες auf Übungen in der Palästra beschränkt gewesen sein, da die Fülle von Darstellungen athletischer Kämpfe auf griechischen Vasenbildern, römischen Reliefs und Mosaiken (vgl. Jüthner in den Abhandlungen des Wiener arch.-epigr.

Seminars XII, über antike Turngeräte) ἀμφωτίδες nicht kennt und in der Rundplastik von Schlägen plattgedrückte Ohren geradezu ein Kennzeichen der Athleten sind. Und doch gehörte das bisher einzige, richtig gedeutete Beispiel für ἀμφωτίδες der Rundplastik an; es ist ein jetzt verschollenes Marmorköpfchen abgebildet bei Fabretti, de culumna Traiani 267, darnach bei Daremberg-Saglio a. a. O. Fig. 606. Die sehr unzuverlässige Reproduktion lässt ovale, wohl mit Leder überzogene Bleche, χαλκᾶ nach dem Etymologicum magnum, über den Ohren erkennen, die durch zwei, teils über den Scheitel, teils über die Stirn laufende Riemen verbunden werden, deren Enden unter dem Kinn festgebunden sind.

Nun zeigt ein Kopf des Kapitolinischen Museums (Brunn-Bruckmann T. 527) ein ähnliches Riemensystem, das Arndt im Text zur Tafel als Schutz für die Schlagadern, ich aber für ἀμφωτίδες halten möchte. Früher fälschlich Juba II von Mauretanien benannt, stellt der Kopf zweifellos einen Athletentypus des ausgehenden V. Jahrhunderts aus dem grossen Kreis der nachmyronischen Schule dar. Wie die Rekonstruktionskizze Reichholds (Fig. 5 a. a. O.) lehrt, sind quer über den Schädel drei Riemen oberhalb der Stirn, über den Scheitel und um den Hinterkopf, verbunden durch einen Längsriemen, gelegt, die sich über den Ohren vereinigen und zu deren Schutz lappenartig verbreitern. Der Athlet ist gerade im Begriffe sich das Riemengeflecht über den Kopf zu ziehen, das rechte Ohr ist schon gedeckt, das linke noch nicht; die Enden der Riemen hält er wohl noch in den Händen, um sie dann vermutlich unter dem Kinn zusammenzubinden. Die Wertschätzung der Statue im Altertum bezeugen noch zwei Repliken, die eine im Stockholmer Museum (Arndt Fig. 7-9), die andere nach Amelung bei Marchese Chigi in Siena.

Ein weiteres noch nicht auf ἀμφωτίδες gedeutetes Beispiel wird von Arndt a. a. O. Fig. 1-4 abgebildet und besprochen. Est ist eine Marmorstatuette im englischen Privatbesitze, früher in der Sammlung Stroganoff in Rom. Um den Kopf ist bindenartig ein Riemen geschlungen, während ein zweiter unter dem Kinn von einem Ohr zum anderen läuft; dieser teilt sich an den Enden in zwei Teile, die ellipsenförmig

um die Ohren gelegt sind und dann am ersten Riemen befestigt werden. Nach den Spuren am linken Ohr schienen die Hände gerade in dieser Handlung beschäftigt gewesen zu sein. Die die Ohren umgebenden Riemenenden dienten hier offenbar zum festhalten der *χαλκᾶ*.

Bei dieser Gelegenheit verdient auch der feine Jünglingskopf Inventarnummer 457 des Athener Nationalmuseums [1] eine eingehendere Besprechung und Deutung. H. Brunn (Bull. dell'Instituto 1861, 43) hat auf Grund des Fundes — Attalos-Stoa in Athen — den Kopf auf Juba II von Mauretanien gedeutet. Nach Arndt (Arndt-Amelung, Einzelaufnahmen n° 1207-1209) «stellt er vielmehr einen jugendlichen Athleten dar, der sich ein Tuch in mehrfachen Windungen um den Schädel geschlungen hat, vermutlich zum Schutze bei palästrischen Übungen». Ich gebe auf Tafel I-III den Kopf in drei Ansichten nach photographischen Aufnahmen, die Herr Kastriotis gütigst gestattet hat. Dabei ist gleich zu bemerken, dass es sich nicht um ein Tuch, sondern um mehrere Binden, offenbar aus Wolle, handelt, deren Enden oben am Scheitel und an den beiden Ohren sichtbar werden. So beginnt Binde I beim linken Ohr (T. II), läuft über den Scheitel zum rechten Ohr, biegt über diesem um, läuft zurück und endigt am Scheitel mit umgebogenem Ende, das, wie (T. III) zeigt, weiter herabreichte und jetzt abgebrochen ist. Binde II beginnt am rechten Ohr (T. III) läuft längs des Hinterkopfes zum Nackenansatz herab, biegt dort um und kehrt über das Ende von I nach vorn zurück zum rechten Ohr. Binde III ist über den beiden in zwei Windungen um den Kopf geschlungen und hält so den Anfang von I am linken, Anfang und Ende von II am rechten Ohr und die Biegung

[1] Die in den Museumskatalogen unter Invno. 458 angeführte, angeblich am gleichen Orte gefundene Wiederholung des Kopfes befindet sich jetzt im Nebenzimmer des Karapanosaales und ist meiner Meinung nach eine moderne Copie nach ergänztem Gipsabguss, die, mit einer, mir von Fälschungen her bekannten, rotbraunen Farbe überstrichen, wohl die Patina des pentelischen Marmors nachahmen soll. Der gleichen Ansicht ist auch Herr Kastriotis.

von II im Nacken fest. Es ist klar, dass dieses komplicierte System nicht den unter dem Namen ἀμφωτίδες bekannten und verwendeten Ohrschutz von oben besprochener Form darstellt, sondern bloss einige Wollbinden, die gelegentlich einmal von einem Athleten zum Schutze der Ohren in dieser Weise um das Haupt gewunden wurden, dem Künstler ein willkommener Vorwurf zu einer originellen Schöpfung.

Athen
Österr. archaeol. Institut

Arnold Schober

ΘΕΟΙ ΕΠΙΦΑΝΕΙΣ

Note sur les apparitions des dieux.

Les deux inscriptions inédites que je ferai ici connaître proviennent l'une et l'autre de Thasos. La première me fut montrée à Liménas, village bâti sur l'emplacement de la cité ancienne, pendant un voyage que je fis en 1910, dans l'île, en compagnie de M. A. J. Reinach. Elle appartenait à I. Κλωνάρης, qui n'a pu m'indiquer la provenance précise de la pierre [1]. J'ai copié le second texte en 1911, au *konak* égyptien de Liménas. La base sur laquelle il se lit appartient aujourd'hui à S. E. Rechid-Bey, ancien représentant du gouvernement khédivial à Thasos. De cette inscription au moins, j'ai pu connaître sûrement l'origine. Elle a été trouvée par un soldat égyptien, Abdul-Fetah, précisément à l'endroit d'où les fouilles ottomanes, conduites avec succès par Th. Macridy, ont exhumé un *téménos* d'Artémis Pôlos [2]. Cette certitude a son prix ; les deux inscriptions présentant, en effet, au moins pour l'appellation de la divinité, une complète analogie, on est conduit à supposer, avec assez de vraisemblance, que la déesse désignée, dans l'un et l'autre texte, était l'Artémis Pôlos.

---

[1] Pourtant, je le dois dire, même en l'absence des certitudes que m'a apportées le rapprochement des deux textes, j'aurais eu quelques raisons de croire que cette pierre avait été trouvée, elle aussi, non loin de l'*Artémision.*

[2] Les fouilles de Th. Macridy à Thasos ne sont encore connues que par un bref communiqué de l'*Arch. Anzeiger (Jahrb. d. K. arch. Instituts)*, 1910, p. 144; sur l'Artémis Pôlos, déesse-cavale, probablement d'origine thraco-phrygienne, M. Pfister a publié une courte note : *Eine Weihung an Artemis Pôlos*, dans la *Wochenschr. für kl. Philol.*, 1911, n° 9 ; cf. aussi A. J. Reinach, *Rev. d'hist. des religions*, LXIV (1911), p. 100, note 1 (lire Ἄρτεμις Πῶλος, non Πώλω). On possède jusqu'ici dix inscriptions environ qui proviennent du *téménos* de la déesse ; vraisemblablement s'y ajoutent les deux textes qui font l'objet de la présente note.

Le déchiffrement n'a présenté aucune difficulté. Je m'abstiens donc de reproduire ici les caractères épigraphiques.

I. Plaque de marbre local ayant servi d'ex-voto. Brisée dans l'angle supérieur, à gauche, et en bas.

Haut., 0,23; larg., 0,13; épais., 0,09. Trou de suspension vers le haut. Haut. des lettres, 0,022; gravure grêle, soignée, petits *apices;* ligatures aux deux premières lignes: ΝΕ.

Εὐμ]ενεῖ
Ἐ]πιφανεῖ
εὐχήν.
A. (feuille de lierre) Λικίνι-
ος (feuille de lierre) Ποπ-
[ιλλίου] ? [1]

II. Petite base cubique en marbre blanc, trouvée en 1910, à l'angle Sud-Ouest de l'*Artémision.*

Haut., 0,18; larg., 0,15; épais., 0,14. A la partie supérieure, une cavité irrégulière est préparée pour recevoir une base de statuette votive; prof. de l'encastrement, 0,02.

Inscription sur la face antérieure. Haut. des lettres, 0,01, gravure très soignée. Petits *apices.*

Ἱερεὺς Διὸς Σεβασ-
τοῦ Αὖλος Ποπίλλ[ι]-
ος Θρασέας τὴν σύν-
βιον Ἑρμιόνην Ἀρχε-
λάου προμύστιν.
Θεὰν ἐπιφανῆ.

Les textes sont d'époque romaine impériale, comme le prouvent et l'écriture et les désignations. Le second, où manquent les ligatures, est le plus ancien. Le prêtre de Zeus Sébastos qu'il mentionne, Aulus Popillius Thraseas, a fait écrire son *praenomen* en toutes lettres, ce qui est, on le sait, d'usage exceptionnel[2]. Aucun des *gentilia* qui paraissent dans les deux inscriptions n'était précédemment signalé à Thasos.

L'ex-voto de A. Licinius, sous sa forme elliptique[3], est

[1] La restitution est calculée d'après l'étendue de la lacune.

[2] Cagnat, *Epigr. lat.*², p. 38, note 4.

[3] Il faut suppléer un verbe comme: ἀποδίδωσιν.

d'un type répandu; il ne requiert nul éclaircissement, sauf en ce qui concerne les épithètes décernées à la divinité. Je me propose de revenir plus loin sur l'adjectif Ἐπιφανής. Celui d'Εὐμενής, *bienveillant*, n'était cité jusqu'ici que pour avoir été appliqué, par antiphrase, aux Erinyes[1], et aussi, par extension, à l'Aphrodite funéraire. C'est ce qui résulte de la comparaison qu'on peut faire entre deux passages d'Hésychius:

Ἐρινύς· δαίμων καταχθόνιος· ἢ Ἀφροδίτη· ἢ εἴδωλον.

Εὐμενής· Ἀφρο[δίτη] [2].

Mais on aurait tort de conclure, du silence des textes, que l'épithète ait été étroitement réservée soit aux Erinyes, soit à l'Aphrodite chtonienne[3]. Il est vraisemblable qu'elle pouvait être attribuée à toute divinité de même rôle[4]. On ne sera donc point surpris de la voir donnée, à l'occasion, à Artémis, de qui le caractère funéraire, en certains centres, est plusieurs fois attesté, et qui recevait, par exemple en Achaïe, à Keryneia, un culte où elle était associée, semble-t-il, aux Euménides[5].

L'inscription n° II est la dédicace d'un prêtre en faveur d'une prêtresse, sa femme[6]. Le culte spécial de Zeus Sébastos,

---

[1] Gruppe, *Griech. Mythol.*, II, p. 763-768, et *Indices*, *s. v. Erinyes.*

[2] La restitution est à peine hypothétique.

[3] A propos de cette déesse, on consultera Gruppe, *op. l.*, II, p.1358, note 1 (recueil de textes). On sait qu'il existait à Delphes une Aphrodite Ἐπιτυμβία; cf. Plutarque, *Quaest. rom.*, 23.

[4] Un passage d'Athénée (*Deipnosoph.*, VI, 91, p. 266 d) montre que le titre d' Εὐμενής était décerné aux *héros* ou *daimones*, à qui l'on voulait témoigner sa reconnaissance, ou dont on souhaitait simplement rendre les apparitions favorables : καὶ ἐπωνόμασαν ἥρωος εὐμενοῦς. Sur ces apparitions d'un δαίμων φιλάνθρωπος ἐπιφανής, cf. une inscription d'Erythrai, dans les *Wiener Jahreshefte*, XIII (1910), *Beiblatt*, p. 42.

[5] Le sanctuaire de Kéryneia passait pour une fondation d'Oreste; cf. Pausan., VII, 25, 7. M. Gruppe, *op. l.*, I, p. 139, a donné les raisons qui prouvent l'accession d'Artémis au culte des Erinyes de Kéryneia.

[6] La forme de la dédicace est assez inattendue. Comme il est impossible de supposer que A. Popillius Thraseas ait divinisé sa femme elle-même, sous le nom de Θεὰ ἐπιφανής, on est averti que la statuette perdue, autrefois portée sur la base, était une Artémis Pôlos. En effet Thraseas, de la sorte, consacrait à la fois sa femme, suivant la formule ordinaire, et la déesse représentée par l' ἄγαλμα.

qui dut se répandre à Thasos vers l'époque romaine, n'avait point encore été signalé [1]. Ἑρμιόνη Ἀρχελάου, femme d'A. Popillius, porte le titre fort peu répandu de προμύστις. Il n'existait jusqu'ici, à ma connaisance, qu'un seul emploi du mot, au masculin, d'ailleurs. On le trouvera dans une inscription d'Eleusis [2]:

> Ἀλλά με καὶ παίδων κοσμεῖ χορός, οἳ τὸ προμυστῶν
> ἄλλων ἐν τελεταῖς στέμμα κόμαισι θέσαν.

Il appartenait, on le voit, à l'onomastique des mystères éleusiniens. M. Philios semble l'avoir mis assez justement en rapport avec des mots comme προμύω, προμυεῖσθαι, προμύησις, de qui, à vrai dire, le sens n'est pas facile à préciser. Si l'on tient compte de ce que signifie μυεῖν, il semble que la προμύστις ait dû être chargée de la conduite des initiées (μύστιδες), en vertu d'un droit d'initiation préalable et aussi sans doute plus complète (προμύησις). Il n'est pas invraisemblable qu'elle ait eu mission d'instruire les néophytes, de les admettre au bénéfice des révélations [3]. Rôle important, et qu'obtenaient seuls, dans les grands mystères éleusiniens, Eumolpides et Kérykes [4]. En ce sens, la προμύστις d'Artémis Pôlos aurait eu une fonction analogue à celle du πατρομύστης du culte dionysiaque à Téos [5], ou des mystères de Dionysos Briseus à Smyrne [6]. On pourrait comparer encore, semble-t-il, l' ἀρχαῖος

[1] On a des témoignages pour le culte de Zeus Agoraios (*IG*, XII, 8, nº 361); de Zeus Keraunios (*IG*, XII, 8, nº 362). Zeus était vénéré à Thasos comme père des deux divinités protectrices de la ville (*IG*, XII, 8, nº 356). Ainsi que je le montrerai ailleurs, son image était sculptée sur une porte monumentale, où M. Mendel a cru, à tort, reconnaître une Déméter; cf. *Bull. corr. hell.*, XXIV (1900), p. 560 et suiv.

[2] Ἐφημ. ἀρχ., 1883, p. 75, l. 6; cf. Herwerden, *Lex. gr. suppl. et dialectic.*, p. 697, *s. v.*

[3] C'est le sens de μυεῖν. Cf. P. Foucart: *Les grands mystères d'Eleusis; personnel, cérémonies*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXVII (1904), p. 93, note 2.

[4] Foucart, *ibid.*, p. 93.

[5] Sur la signification du titre de πατήρ dans les religions à mystères, cf. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterien-Religionen*, p. 27. Sur le Διόνυσος Σητάνειος de Téos, cf. Le Bas-Waddington, *Asie Mineure*, nº 106.

[6] Bœckh, *CIG.*, 3173, 3176, 3190, 3195.

μύστης que nomme une inscription de Magnésie du Méandre [1]. Mais il faudra distinguer très nettement de tous les personnages ci-dessus désignés par leurs divers titres, et qui étaient des «initiateurs» (μυσταγωγοί), les πρωτομύσται d'Andania [2], qui ne sont que des initiés du degré supérieur, à la manière des ἐπόπται d'Eleusis ou de Samothrace [3], des μύσται εὐσεβεῖς (mystae pii) des cultes cabiriques de Samothrace [4].

L'existence du titre de προμύστις dans un culte que, d'après le lieu de trouvaille de l'inscription, je crois être celui de l'Artémis Pôlos, appelée Θεὰ ἐπιφανής, prouve que cette déesse, à Thasos, admetait dans son service la célébration de certains mystères. Il y a longtemps qu' O. Müller, — tirant d'ailleurs de ce principe des conséquences excessives, — a montré justement comment les divinités chtoniennes ou productrices avaient été les premières à accueillir les rites mystiques [5].

Les religions de ce type s'étaient, on le sait, fort répandues à partir de l'époque hellénistique [6]. Thasos ne serait pas le seul endroit où le culte d'Artémis, spécialement, eût comporté des mystères. Je n'ai qu'à citer les fêtes d'Ephèse [7], ou celles de Pergé en Pamphylie [8]. D'ailleurs le voisinage de

---

[1] Kern, *Inschr. v. Magnesia*, nº 351, l. 3. Le terme ne veut peut-être signifier que «ancien myste». M. S. Reinach, à tort, avait proposé de le remplacer par ἀρχιμύστης, *Rev. Et. gr.*, III (1890), p. 361. Sur ce mot, cf. Poland, *Gesch. d. griech. Vereinswesens*, *Indices*, *s. v.* Mystenvereine, ἀρχιμύστης, ἀρχαῖος μύστης; πατρομύστης; le terme de προμύστις a échappé à M. Poland.

[2] Dittenberger, *Syll.*², 653.

[3] Foucart, *op. l.*, p. 97, pour Eleusis; pour Samothrace, *Inscr. gr. ad res roman. pertin.*, I, nº 851.

[4] Pour les inscriptions relatives à ces personnages, cf. IG, XII, 8, *Indices*, *s. v.* μύσται.

[5] *Eleusinia*, dans l'*Allgem. Encycl.*, *s. v.*

[6] Reitzenstein, *op. l.*; à Thasos même, certaines désignations des inscriptions honorifiques, et les formules de maintes épitaphes sont, à ce sujet, instructives (IG, XII, 8, 526, l. 5; 609, l. 2; 553, l. 1).

[7] Mystères du Solmissos, célébrés par les Curètes associés au culte d'Artémis (Strabon, XIV, p. 640, I, 20). Sur les Curètes d'Artémis à Messéné de l'Ithôme, cf. Pausan., IV, 32, 8.

[8] Strabon, VI, p. 607; Origène, *C. Cels.*, 6, 22, p. 647.

Samothrace, où florissaient, vers l'époque des diadoques, les cultes cabiriques, devait contribuer particulièrement à faciliter, à Thasos, l'introduction des rites en vogue. On sait que le culte de Dionysos, dans l'île, avait pris lui aussi, vers l'ère romaine, la forme orgiastique. Une inscription, datée approximativement du temps de Septime Sévère [1], nomme un hiérophante de Dionysos qui reçoit le nom de νέος Βακχίος [2].

Aussi bien on remarquera, pour le culte qui nous occupe, que ni l'une ni l'autre des deux inscriptions ici rapprochées ne donne à la déesse Artémis son nom véritable. Elle est désignée par périphrase, comme «La Bienveillante», ou «La Révélée». Or, on a montré que, dans les religions à mystères, le nom complet des dieux restait inconnu aux profanes; il ne devait être livré qu'aux initiés [3]. Une même interdiction intervenait ordinairement lorsqu'il s'agissait de divinités chtoniennes [4]. On aurait le choix entre l'une ou l'autre de ces explications pour faire comprendre les périphrases Εὐμενής, Ἐπιφανής. Mais peut-être a-t-on le droit de les prendre en considération toutes deux [5].

[1] IG, XII, 8, n° 387 (d'après un estampage de Bent). J'ai retrouvé cette inscription, qui semblait perdue, dans la fouille faite en 1911 à l'arc de triomphe de Caracalla (édifié de 213 à 217 après J. Chr.). En même temps j'ai découvert la statue de l'hiérophante, dont le nom n'est pas tout à fait celui que Hicks a cru lire.

[2] L. 2-3, 6-7; cf. Ziebarth, *Gr. Vereinswesen*, p. 44. L'expression n'est pas signalée par Poland, *op. l.*

[3] Foucart, *Recherches*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXV (1895), p. 34. M. Foucart a insisté sur l'origine égyptienne de cette prescription, dont, à l'époque grecque, le sens n'était plus guère compris. Il faudrait comparer aussi quelques textes bibliques: *Genèse*, ch. 6: «Je suis apparu à Abraham, à Isaac, à Jacob, comme le Dieu tout puissant, mais je n'ai pas été connu d'eux sous mon nom, l'Eternel»; *Exode*, ch. 20: «Tu ne prendras point le nom de l'Eternel, ton Dieu, en vain». La croyance à la puissance du nom, considéré comme la personne même, semble avoir existé chez les Hébreux comme chez les Égyptiens. L'Eternel dit à Moïse: «Tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par ton nom» (*Exode*, ch. 33).

[4] Foucart, *l. l.*, *ibid.* C'est le cas pour la déesse de Lycosoura, dont Despoina était le nom vulgaire (Pausan., VIII, 38). De même, les désignations Soteira, Pluton, d'autres encore, paraissent n'avoir été que des euphémismes.

[5] On pourra être surpris de voir d'autres inscriptions du *téménos* d'Artémis Pôlos, notamment parmi celles qu' a découvertes Th. Macridy, nommer la déesse explicitement. Je ferai remarquer que les deux dédicaces où ce nom

J'essayerai maintenant d'expliquer l'épithète qui a motivé cette note. L'ex-voto de A. Licinius et la dédicace de Popillius Thraseas s'adressent pareillement à une divinité dite Ἐπιφανής, «la Révélée», ou, plus exactement, «Celle qui apparaît». La répétition de cette désignation assez rare m'a fondé à admettre la parenté des deux textes, bien que, dans le premier, il ne soit pas spécifié qu'il s'agisse d'une divinité féminine. Il serait assez étrange qu'à Thasos même, deux déesses se fussent signalées à la fois par leurs apparitions. Si l'on est de mon avis, on aura désormais quelques précisions à apporter dans l'étude du culte de l'Artémis Pôlos thasienne. Ainsi, l'on saura que cette déesse-cavale passait pour chtonienne (εὐμενής), et qu'elle révélait sa puissance par des apparitions (ἐπιφανής). On pourra, semble-t-il aussi, admettre que son culte comportait des mystères, puisqu'elle avait à son service une προμύστις.

Le double caractère de déesse chtonienne et de déesse à apparitions convient d'ailleurs parfaitement à une Artémis, et, dirai-je, peut-être surtout à une Artémis Cavale. On sait qu' Artémis, à l'occasion, comme Hécate, était la «déesse des revenants», «ψυχαῖς νεκύων μεταβακχεύουσαν» [1]. Elle avait part à la «chasse enchantée», dont les apparitions nocturnes ter-

est prononcé sont bien antérieures aux autres; c'est ce que montre d'abord le caractère de l'écriture, pour la dédicace de Φίλων Φανολ[..] (je m'abstiens à dessein de restituer le nom, l'inscription devant être publiée par l'inventeur) en faveur de sa femme Κόδις Διονυσοδώρου. La dédicace d' Ἀντιφῶν Εὐρυμενίδου en faveur d' Ἄρη Νέωνος est datée plus sûrement encore par la signature du sculpteur Philiskos de Rhodes (2e moitié du IIe s. avant J. C.). Les autres inscriptions, où la déesse n'est nulle part nommée, appartiennent toutes à l'époque romaine impériale. On sait que l'usage des désignations périphrastiques s'était fort répandu à cette date; cf. IG, XII, 8, 381; on est autorisé à penser, sous réserves, que le culte d'Artémis Pôlos s'était transformé à peu près vers le même moment.

[1] Orphée, *Hymn.*, I, 3. Sur les rapports d'Artémis et d'Hécate, cf. Gruppe, *Griech. Mythol.*, p. 1289, note 2; p. 1290, note 3; p. 1291, note 1. La question est trop complexe pour pouvoir être abordée ici; on notera seulement qu'Artémis eut, comme Hécate, son rôle dans les pratiques de la magie, surtout à l'époque romaine la plus tardive; de l'époque chrétienne, on possède encore un anneau magique avec l'inscription: *Domna Artmiz;* cf. *Arch. Zeit.*, IV (1846), p.311; les «revenants», et les génies funestes, comme Phobos, prenaient volontiers la forme de l'ours, qui était celle sous laquelle Artémis se révéla

rifiaient les humains[1]. Or c'est ici le lieu de noter qu'à l'époque tardive, l'Artémis chevaline avait pris, en raison de son caractère primitif, une signification spéciale, qui l'apparenta de plus en plus aux déesses chtoniennes. On le voit assez bien par la façon dont sa légende influa sur celle des Amazones[2]. Celles-ci devinrent en effet, pareillement, à la longue, de malfaisants génies, issus des enfers, qui passaient, *à cheval,* dans les airs, pendant la «chasse enchantée», et répandaient partout la désolation[3]. Elles n'étaient là, semble-t-il, que les substituts de la déesse, leur reine, Artémis, qui avait été considérée, elle aussi, comme un génie infernal monté à cheval[4], après avoir été primitivement sans doute, en certains centres, un génie chevalin[5].

souvent; cf. Deubner, *Ath. Mitt.*, XXVII (1902), p. 261-8, et Gruppe, *op. l.*, p. 1270, note 3.

[1] Cf. dans les *Fragm. hist. graec.*, éd. Müller, IV, p.151, l. 27, le récit d'Hésychius de Milet sur l'apparition qui sauva Byzance des soldats de Philippe II. L'assaillant fut mis en déroute par l'aboi des chiens et l'embrasement soudain de nuées de feu (νεφέλαι πυρός) vers le nord. Les habitants crurent à une intervention d'Hécate lampadophore, et ils lui élevèrent des statues après le siège.

[2] On s'accorde à reconnaître aujourd'hui les Amazones pour des prêtresses guerrières hetéennes; cf. A. Sayce, *Proceedings of the Soc. of biblical Archaeol.*, 1910, p. 25, 26; A. J. Reinach, *Rev. arch.*, 1910, II, p. 280 et suiv.; Leonhard, *Hettiter und Amazonen.*

[3] Gruppe, *op. l.*, II, p. 1292 et note 4; p. 1293.

[4] Artémis est figurée à cheval, et portant la torche, sur les monnaies de Pherai, Head, *Hist. num.*[2], p. 307; Müller-Wieseler, II,[3] XIV, 172a; dans les *Hymn. hom.*, IX, 3, la déesse paraît sur un char que traînent des chevaux. C'est probablement une hypostase d'Artémis que Hippo, la plus ancienne des prêtresses éphésiennes (cf. Callimaque, *Hymn.*, III, 239); à tort, Curtius la rapproche de l'Océanide du même nom (Hésiode, *Théogon.*, 351; cf. *Abhandl. Bayer. Akad.*, 1872, p. 7).

[5] Le souvenir de ce caractère primitif est encore marqué dans quelques appellations poétiques comme: «Ἐλάτειραν θοᾶν ἵππων», dans Pindare, fragm. 89a, Schröder; cf. aussi Ἄρτεμις ἱπποσόα, dans *Odyss.*, III, 26; δέσποινα . . . γυμνασίων τῶν ἱπποκρότων, dans Euripide, *Hippol.*, 228. D'une façon générale, il est curieux de noter qu'Artémis est souvent présentée comme la déesse des chevaux (Pindare, *Pyth.*, II, 8; cf., à ce propos, Gruppe, *op. l.*, p. 838); faute de mieux, on a invoqué d'abord, pour expliquer cet usage, outre l'Artémis Heurippa, associée dans Phaeneos à Poseidon Hippios (Pausan., VIII, 14, 5) la relation établie entre Artémis et le fils de Poseidon, Pégasos,

L'Artémis Pôlos thasienne n'est pas la seule déesse hellénique qui ait eu l'habitude d'apparaître aux humains. Je ne puis guère songer, dans les limites déjà étendues que m'accorde avec bienveillance cette publication, à écrire sur les apparitions de dieux un chapitre complet. Je voudrais seulement signaler ici quelques textes, qui sont peu connus ou qui ont été quelquefois insuffisamment expliqués.

Dans un intéressant article, où il a, peut-on dire, évoqué du néant un Praxitèle le Jeune [1], M. Vollgraff a publié une inscription d'Argos trouvée par lui en 1904 ; je transcris ici les premières lignes d'après la copie de l'inventeur :

Λ · Α Τ Ω Ι
ΑΣ.ΑΙ.ΔΙΔΙΟΣΙ.ΡΟ.ΑΠΟΛΛΩΝΑΡΤΑ
ΜΙΣΑΙ..ΑΝΕΙ.ΘΕΟΙΕ.ΤΗΣΑΝ..ΟΝ, etc.

Λατῶι | Ἀσ[ι]ά[τιδ]ι, Διός[κο]ϱο[ι], Ἀπόλλων, Ἄϱτα | μις . . . .]ανεῖ[ς] Θεο[ὶ] ἔ[ς]τησαν να]όν, etc. Il s'agit de l'institution d'un culte de Léto Asiatique. Les dieux, fils de Léto, sont présentés par l'inscription comme ayant eux-mêmes élevé le temple [2].

à Corinthe (Pausan., II, 3, 2), et à Ephèse (Pline, *Nat. hist.*, V,115) ; à propos d'un texte de Virgile, *Æneid.*, VII, 778, on a rappelé (cf. Prudent, *Symm.*, 2, 53) que les chevaux avaient dû être écartés des temples d'Artémis Trivia à cause de la mort d'Hippolyte. N'est-il pas clair que la connaissance de l'Artémis Pôlos thasienne justifie mieux les usages tardifs ? Avant cette découverte, on avait été déjà conduit (Gruppe, *op. l*, p. 1292, note 3) à supposer qu'Artémis, primitivement, avait dû prendre la forme du cheval, comme Poseidon lui-même, ou son fils Pégasos. M. Gruppe rappelle l'épithète ἱπποπρόσωπος que donne à la déesse un hymne du principal papyrus magique de Paris ; cf. Wessely, *Denkschr. Wiener Akad.*, XXXVI (1888), p. 30, 24 ; dans le même texte, Artémis est formellement désignée comme ἵππος (31, 29; 32, 39). Il en va pareillement dans le papyrus magique de Londres, publié dans les *Denkschr.*, XLII (1893), p. 48, 848. M. A. J. Reinach (cf. *l. l.* p. 1, note 2), a signalé l'existence, à Lato (Crète), de terres-cuites où l'Artémis πότνια θηϱῶν est représentée tenant de chaque côté, dans ses mains, des poulains. De ces documents, qui sont encore inédits, il faudra rapprocher une très ancienne terre-cuite de Lousoi (Arcadie) (cf. *Wiener Jahresheft.*, IV(1901), p. 39, fig. 29), où la déesse est figurée à cheval ; dans le même *Artémision* de Lousoi, on a trouvé des figurines d'offrande qui représentent des chevaux (cf. *l. l.*, fig. 63).

[1] *Bull. Corr. hell.*, XXXII (1908), p. 236 et suiv.

[2] C'est-à-dire, ainsi que l'a justement montré M. Vollgraff, que l'argent nécessaire fut pris à leurs trésors ; cf. *l. l.* p. 244.

On est surpris, l. 1, de l'intervention des Dioscures, que nulle parenté n'associe à la déesse asiatique. Ne vaudrait-il pas mieux écrire: Λατῶι Ἀσιάτιδι, Διὸς κόροι Ἀπόλλων, Ἄρταμις, etc.[1]: «A Léto Asiatique, les fils de Zeus, Apollon, Artémis, etc.»[2]. A la ligne 2, M. Vollgraff, avec d'extrêmes réserves[3], a proposé ἀπλανεῖς pour l'adjectif qui précède Θεοί. Il admet que la restitution ne s'accorde pas tout à fait avec l'état des lettres conservées; que le mot suggéré *(infaillibles)* ne convient pas très bien à Artémis[4]. Si la surface de la pierre est usée, comme le remarque l'éditeur (p. 236), et si l'on considère d'autre part que le A initial d'ἀπλανεῖς est pointé comme douteux, on préférera sans doute la restitution ἐπιφανεῖς[5]: «les dieux qui se manifestent». Précisément, c'est une apparition nocturne d'Apollon, qui, dans la suite de l'inscription, est dite avoir mis en fuite Pleistarchos, frère de Cassandre. M. Vollgraff a rapproché avec raison, de cette intervention miraculeuse, celle de Déméter, qui, trente ans plus tard, devait être considérée, à Argos encore, comme véritable meurtrière de Pyrrhus l'Epirote[6]. La ressemblance des légendes prouve au moins que, même à la fin du IVe siècle, on admettait sans scepticisme excessif les apparitions et l'action directe des personnages divins.

On notera que, dans le texte publié par M. Vollgraff, il s'agit d'une manifestation nocturne d'Apollon[7]. Le fait était assez

[1] La forme κόρος, qui n'est pas rare, équivaut au ionien κοῦρος, surtout poétique.

[2] Les légendes d'Asie-Mineure plaçaient à Didymes l'union de Zeus et de Léto, à Ephèse la naissance d'Artémis et d'Apollon; cf. Hicks, *Anc. greek inscript.*, III,[2] n° 482b; Tacite, *Annales*, III, 61; Stéphane de Byzance, *s. v.* Κορησσός; Hésychius, *s. v.* Κηρύκιον. On comprend mieux que les Argiens aient adressé leur reconnaissance à la Léto d'Asie, si l'on songe que Démétrios était parti précisément d'Asie pour délivrer leur ville; cf. *l. l.*, p. 246.

[3] *L. l.*, p. 242.

[4] Est-il sûr que la déesse «participait ...» aux dons prophétiques de son frère»? A Ephèse par exemple, où elle avait pourtant un vaste sanctuaire, elle n'assumait pas les fonctions d'oracle. Elle envoyait les clients à l'Apollon Clarios de Colophon, qui prophétisait pour toute la famille.

[5] J'en dois l'idée première à M. P. Foucart, *Cours du Coll. de France*, 1908-9.

[6] *L. l.*, p. 240.

[7] Ἐξ οὗ Πλείσταρχον νύκ[τω]ρ [Ἄ]ρ[γε]ος ἐξήλασε Ἀπόλλων.

étrange pour mériter, semble-t-il, une explication. Ce n'est pas en effet l'habitude du dieu de la lumière que d'apparaître la nuit [1]. Il faut ici, pour comprendre, se souvenir du texte auquel j'ai fait plus haut allusion, à propos des prodiges qui empêchèrent la prise de Byzance [2]. Pendant la nuit, brillèrent des nuées de feu, qu'on interpréta comme produites par l'éclat des torches secouées dans les mains d'Hécate. Il est évident qu'un même phénomène, faisant succéder subitement la lumière à l'ombre, pouvait aussi passer, à l'occasion, pour une apparition d'Apollon survenue de nuit (νύκτωρ). C'est ce qui eut lieu très vraisemblablement à Argos [3]. Si Artémis se fût manifestée au lieu de son frère, et pareillement la nuit, nous n'aurions même pas lieu de nous étonner. C'est la nuit de préférence qu'elle troublait les esprits humains, et faisait entendre sur les monts le passage de sa chasse fatale [4]. Elle est précisément nommée par quelques textes νυκτιφάνεια [5], «celle qui paraît la nuit», νυχία, νυκτόφοιτος, νυκτίπολος [6], et il n'est pas sûr que ce soit uniquement, comme le croit M. Gruppe, à cause de son assimilation tardive à Séléné.

L'inscription d'Argos nous donne l'exemple d'une fondation de temple décidée par l'épiphanie d'un dieu. Il est vrai qu'Apollon se manifeste, en l'occasion, au bénéfice de sa mère.

[1] Cf. cependant sur Apollon dieu des étoiles, Gruppe, *op. l.*, II, p. 944, note 2. Les épithètes de Νυκτέλιος, Νυκτερινός sont réservées ordinairement à Dionysos; cf. Gruppe, *op. l.*, I, p. 68, note 7; p. 138; II, p. 1149, note 9; p. 1412, note 6; p. 1415, note 2; p. 1557, note 3.

[2] Cf. *ibid.*, p. 4, note 2; on rapprochera aussi l'inscription relative au miracle de Panamara, de laquelle il est parlé ci-après p. 79, et p. 80, note 2.

[3] Ce qui a pu suggérer cette interprétation aux Argiens, c'est que leur Apollon Deiradiotès était presque un dieu chtonien; cf. Pausan., II, 24; chaque mois, on lui immolait, *la nuit*, un agneau; la femme qui buvait le sang de l'animal, devenait prophétesse; cf. Vollgraff, *Bull. corr. hell.*, XXVII (1903), p. 273; on est frappé de la similitude de ces rites, destinés en somme à évoquer Apollon, avec ceux qui font paraître les morts dans la *Nekuia* de l'Odyssée.

[4] Il est curieux que ce soit encore la nuit qu'elle se manifeste le mieux aux touristes d'imagination érudite; cf. L. Bertrand, *La Grèce du soleil*, Aulis.

[5] Papyrus magique de Paris, nº 2522: «Ἄρτεμι Περσεφόνη ἐλαφηβόλε νυκτιφάνεια»; cf. Gruppe, *op. l.*, p. 1291, note 0.

[6] Cf. Gruppe, *op. l.*, p. 1297, note 2.

Les divinités, le plus souvent, apparaissaient pour leur propre compte, et présentaient elles-mêmes leurs réclamations. C'est le cas à Magnésie du Méandre[1], par exemple, où Dionysos, n'ayant pas de sanctuaire, se décide à se faire voir, dans un arbre abattu par le vent, sous la forme d'une de ces statues auxquelles on donnait, en quelques lieux, le nom de διοπετὲς ἄγαλμα, et qui étaient le direct substitut des dieux[2]. A Magnésie encore se produisirent diverses épiphanies d'Artémis Leucophryènè, grâce auxquelles l'ingénieuse déesse put faire prospérer ses fêtes et ses jeux, obtenir des peuples helléniques la reconnaissance de son asile. Un nombre assez considérable d'inscriptions, qui nous ont été heureusement gardées, attestent les miracles de la divinité Épiphane, sans qu'aucun détail bien précis nous soit donné sur la nature de ses révélations[3]. Un autre cas d'épiphanie servant à décider la création de rites nous est connu par une inscription de Cos; on y voit une apparition d'Artémis Hyakinthotrophos donner le prétexte de l'institution, à Cnide, de cérémonies dites *Hyakinthotrophia*[4].

De même qu'ils intervenaient pour la fondation de leurs temples ou de leurs fêtes, les dieux savaient agir au besoin afin de les conserver. On a plusieurs types d'épiphanies provoquées par un cas de péril sacré. L'exemple le plus célèbre est celui de la défense du *Hiéron* delphien par Apollon, lors des incursions gauloises (279 av. J. C.). Une inscription de

---

[1] Cf. O. Kern, *Inschr. v. Magnesia*, n° 215.

[2] J'ai indiqué cette idée dans l'article *Statua*, du *Dict. des Antiquités* Saglio-Pottier (cf. p. 1470); j'ai montré là comment la croyance à la vie des statues avait eu pour principe la croyance à la vie réelle des dieux et à leurs apparitions; cf. p. 1473 et suiv., et note 21.

[3] Inscriptions de l'Agora; cf. Kern, *l. l.*, n°s 16 à 87; voir particulièrement n° 16, l. 5 et l. 10; n° 32, l. 14; n° 50, l. 14; n° 61, l. 36. C'est pareillement par le procédé d'épiphanies répétées que l'Artémis d'Ephèse, à un moment où son culte déclinait (époque d'Antonin le Pieux), relève le prestige de sa Panégyris et de ses jeux; cf. Hicks, *Anc. greek inscr.*, n° 482, p. 142 (quelques suppléments à la page 294): *a*, lettre du proconsul Popillius Carus Pédon; *b*, décret du Conseil et du peuple d'Ephèse, l. 13 et 14.

[4] *Jahrb.*, *Anzeiger*, 1905, p. 11, n° 3; E. Bourguet, *Fouilles de Delphes*, III, 1 (1911), p. 169 et suiv., n° 308.

Cos[1] est relative à l'institution d'une fête, à l'occasion de cette victoire. On y commente longuement les prouesses du dieu, qui a châtié lui-même ses ennemis; c'est à peine s'il est fait mention du secours qui lui a été prêté par ses servants[2]. Par contre, la légende ajouta vite, au fait un peu nu de l'apparition, des détails de toute nature: les armes du temple, dit-on, disparurent au moment du combat; Artémis, Pallas, les héros locaux s'élancèrent à la rescousse du Pythien[3].

A propos de l'inscription de Cos, on a rappelé d'autres épiphanies de même nature, qui se produisirent en divers lieux. A Pergame, par exemple, apparaît, dans une bataille, Zeus Sabazios, qui se met bénévolement au service de ses fidèles, et, pour son heureux office, obtient d'être associé à Athéna Niképhoros[4]; au même endroit, est relatée l'apparition de Zeus Tropaios, à la suite de quoi est décrétée une fête publique[5]. M. Herzog a rassemblé d'autres cas, localisés soit à Pergame encore[6], soit en Comagène[7], soit ailleurs[8]. On ne saurait pourtant conclure, de l'abondance de tels textes, que le terme d'épiphanie ait été employé, à la longue, dans la phraséologie des inscriptions, comme une allusion courtoise à l'intervention possible des dieux, dans une victoire qu'on rapportait au ciel. On prenait véritablement au sérieux ces miracles, qui, toujours, notons le, étaient fondés sur une interprétation superstitueuse de quelque fait physique. Il en fut ainsi, par exemple, dans le miracle de Panamara, où Zeus sauva son

---

[1] *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1904, p. 164 et suiv.; cf. principalement l. 17.

[2] M. Herzog, en commentant ce texte, a expliqué spirituellement pourquoi les Etoliens insistèrent moins sur les hauts faits d'Apollon, et pourquoi ils lui adjoignirent, dans la résistance, les statues de leurs héros (Pausan., X, 15, 2).

[3] *Hymn. Delphic.*, dans *Bull. corr. hell.*, XVIII (1894), p. 355; Crusius, *Philol.*, LIII, *Supplem.*, p. 23, 36, 85, 141 et suiv.

[4] Lettre d'Attale II, dans les *Inschr. von Pergamon*, n° 248; Dittenberger, *Orient. gr.*, n° 331; l. 50 et suiv.

[5] D'après un fragment de calendrier public, dans les *Inschr. von Pergamon*, n° 247, Col. 2.

[6] Dittenberger, *Orient. gr.*, n° 299, l. 7; 305, l. 11; 327, l. 6; 332, l. 5, 57.

[7] Au temps d'Antiochos Ier; cf. Dittenberger, *l. l.* n° 384, l. 64 et suiv.

[8] Dittenberger, *l. l.* n° 199, l. 30 et suiv.; p. 201, l. 3 et suiv.

temple à la venue des Barbares, ainsi qu'avait fait Apollon à Delphes. Lors de cette action divine, on vit briller à Panamara, tout ainsi qu'on l'avait vu à Byzance et à Argos [1], des flammes soudaines; les chiens d'Hécate aboyèrent, comme au moment de la fuite des soldats de Philippe II. Pareillement terrifiés, les Barbares de Panamara s'écartèrent en désordre et jetèrent leurs armes. Leurs corps jonchèrent les ravins. Pas un défenseur du temple ne fut tué [2].

Les circonstances physiques — feux, aboiements de chiens — sont notables. Elles accompagnaient presque toujours les épiphanies. Dans l'Iliade [3], Pallas Athéna apparaît à l'armée grecque sous la forme d'un bolide d'où jaillissent des milliers d'étincelles, avant que de prendre les traits de Laodokos, fils d'Anténor. On multiplierait sans peine les exemples. Les nuées servaient aussi volontiers aux dieux pour préparer leurs apparitions. Ce sont elles qui empêchaient qu'à l'ordinaire, les mortels aperçussent parmi eux la présence des Olympiens [4]. Aphrodite est dans la bataille de Troie, près de son fils, enveloppée d'une nuée. Arès, blessé, s'élève au ciel sous la forme d'une vapeur [5].

[1] Cf. p. 4, note 5, et pour Argos, p. 5.

[2] L'inscription qui relate le miracle de Panamara n'est pas encore publiée ; cf. *Bull. corr. hell.*, XI (1887), p. 162-3 ; M. Holleaux l'a commentée dans une séance de l'*Institut hellénique* (20 mars 1907). Pour des exemples d'épiphanies analogues, et toujours au cas de péril sacré, cf. une inscription de Lagina, *Bull. corr. hell.* XI (1887), p. 162 ; une inscription de Mylasa : Waddington et Le Bas, *Asie Mineure*, nº 400, l. 4-5; une inscription de Stratonicée, *ibid.*, nº 519-520 ; cf. aussi un texte de Polyaenos, VIII et suiv., *s. v.* Ἱέρεια, etc. etc. . . .

[3] IV, vers 75 et suiv. : Τοῦ δέ τε πολλοὶ ἀπὸ σπινθῆρες ἵενται.

[4] Quand Athéna veut que Diomède aperçoive Aphrodite et la blesse, elle lui dit : *Ἀχλὺν* δ' αὖ τοι ἀπ' ὀφθαλμῶν ἕλον ἣ πρὶν ἐπῆεν,
ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς ἠμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα. *Iliad.*, V, 127.

[5] *Iliad.*, V, 846. Dans les textes bibliques, Dieu fait aussi usage de feux et de fumées ; cf. *Exode*, ch. 3 : « L'ange de l'Eternel lui apparut dans une flamme de feu au milieu d'un buisson ; le buisson était tout en flammes et ne se consumait point; Moïse se cachait le visage, car il craignait le regard de Dieu » (cf. l'apparition de Zeus, qui consume Sémélé) ; *ibid.*, ch. 14 : L'ange de l'Eternel précède l'exode du peuple élu, sous la forme d'une colonne de nuées, «qui était ténébreuse d'un côté, et de l'autre éclairait toute la nuit».

Les dieux grecs apparaissaient soit sous la forme animale, soit sous la forme humaine. Il n'est besoin que de faire remarquer comment cette distinction correspond exactement aux deux périodes essentielles qu'a traversées la religion : zoolâtrie et anthropomorphisme. Pour les apparitions de dieux sous la forme animale, on trouverait de multiples témoignages, à l'époque légendaire et héroïque. Plus curieux, à cause de sa date assez tardive, est celui que nous propose une inscription de Panamara [1]. Il y est question d'un miracle de Zeus : le dieu se montre dans la ville sous la forme d'un bœuf en liberté, qui prend sa place dans la procession, conduit le prêtre au conseil, et disparaît après les sacrifices.

Je n'ai pas voulu tenter dans cette note un recensement complet; volontairement, j'ai laissé de côté les textes, où l'on trouverait encore à glaner une abondante moisson d'épisodes [2]. Je pourrai par ailleurs reprendre la question dans l'ensemble, faire la comparaison des légendes antiques avec celles, tout aussi curieuses, du Moyen-Age.

Il me suffira d'indiquer ici encore quelques faits.

On aura été frappé de voir que presque toutes les épiphanies ci-dessus alléguées se sont produites en Asie-Mineure, ou paraissent, tout au moins, l'œuvre de dieux asiatiques. Ce sont ceux-là surtout qui vivent, et qui affirment, selon l'expression des inscriptions, leur «énergies» [3]. Les dieux purement helléniques se montraient moins; c'étaient de paisibles

Au moment du départ, «il y eut des éclairs, du tonnerre, et une épaisse nuée sur le montagne. Le son de la trompette retentit fortement». Cf. aussi, *ibid.*, ch. 15, l'apparition de l'Éternel sur le Sinaï, au milieu du feu, dont la fumée «s'élève comme la fumée d'une fournaise» ; *ibid.*, ch. 24 : «l'aspect de la gloire de l'Éternel était comme un feu dévorant sur le sommet de la montagne», etc, etc.

[1] *Bull. corr. hell.*, XXVIII (1904), p. 2, et suiv., l. 16 et suiv.

[2] Seulement pour les batailles, ne suffit-il pas d'indiquer les apparitions de dieux à Marathon, à Salamine, à la bataille de la Sagra (près Locres) etc. etc ?

[3] Ἐνέργεια; ce terme revient fréquemment à Stratonicée, Pergame, Éphèse, Magnésie du Méandre, quand il est fait mention d'apparitions ; cf. Reitzenstein, *op. l.*, p. 36-38. Le mot est équivalent d'ἀρεταί. Ce sont ces «énergies», ces «vertus agissantes», manifestées par des miracles, qu'expliquaient, qu'interprétaient les *arétalogues ;* cf. *Bull. corr. hell.*, VI (1882), p. 339; S. Reinach.

fonctionnaires. Ce n'est guère qu'après la conquête d'Alexandre qu'ils semblèrent s'éveiller, eux aussi, et voulurent agir. Il y a là un temps où les immortels, peut-être jaloux des hommes que l'on commence à diviniser, se manifestent beaucoup — surtout, naturellement, en Asie Mineure, — et jouent aussi consciencieusement que possible leur rôle [1].

C'est aussi, d'ailleurs, le moment où l'on s'intéresse le plus à leurs actions. On en compose l'histoire. On sait qu'un compilateur nommé Philarchos avait écrit «περὶ τῆς Διὸς ἐπιφανείας». D'un autre polygraphe, Istros, nous possèdons quelques fragments, qui faisaient partie d'un livre intitulé: «*Αἱ Ἀπόλλωνος ἐπιφάνειαι*» [2]. Malheureusement, tout y est d'époque mythologique. Sur l'un de ces historiens des miracles, une inscription nous renseigne d'une façon assez curieuse. C'est un décret, qui vient de Chersonèsos (Sébastopol), et que M. Latyschev a publié [3]. Les miracles ne devaient pas être rares en cette ville, si l'on en croit les textes. Car on possède une seconde inscription, trouvée là même, et qui mentionne d'autre part une apparition accompagnée de signes prophétiques [4].

Je transcris les premières lignes du décret annoncé plus haut, telles que les donne M. Latyschev:

Ἡρακλ]είδας Παρμένοντος εἶπ-
[εν· ἐπειδ]ὴ Συρίσ[κ]ος Ἡρακλείδα Τα-
[ναΐτας . . . .]είας τᾶς Παρθένου φιλ-
. . . . γράψας ἀνέγνω . . . . etc.

Cultes, Mythes et Religions, III, p. 249. Le sens de l'expression a été très bien expliqué par S. Reinach (*Bull. corr. hell.*, IX (1885), p. 261, à propos de l'inscription de Stratonicée, citée plus haut), par P. Foucart, *ibid.*, XIII (1889), p. 168, et par Demargne, *ibid.*, XXIV (1900), p. 240. Mais c'est par contre-sens que M. A. J. Reinach, reprenant cette dernière inscription, croit entrevoir «que la divination jouait un rôle dans le culte de la déesse»; cf. *Rev. Et. gr.* XXIV (1911), p. 412, note 3.

[1] Dans un texte publié par M. Sterrett, *Epigr. Journey*, n° 139 (Antioche), Dionysos est dit ἐπιφανέστατος, ce qui veut dire, au sens premier du mot, «le dieu qui se manifeste le plus souvent».

[2] *Fragm. hist. graec.*, éd. Müller, I, p. 422.

[3] *Inscr. orae septentr. Ponti-Euxini*, I, p. 173, n° 184.

[4] *Bull. corr. hell.*, V (1881), p. 70: décret de la ville de Chersonèsos, en l'honneur de Diophantos, général de Mithridate.

M. P. Foucart a fait de très importantes corrections à tout ce passage[1]. Ἡρακλείδας peut être vraisemblablement remplacé par Εὐκλείδας, qui convient mieux à l'étendue de la lacune. L. 2 et 3, on lira: ἐπειδ]ὴ Συρίσ[κ]ος Ἡρακλείδα τὰ[ς] | [ἐπιφαν]είας τᾶς Παρθένου φιλ[οπό] | [νως συγ]γράψας ἀνέγνω. Il s'agit d'une lecture publique d'un ouvrage, — un poème, probablement, — sur les apparitions de la Parthénos.

En un temps où chacun s'intéressait à de tels miracles, il était inévitable qu'on cherchât à les provoquer. L'art, depuis longtemps, les supposait, les matérialisait, dirait-on, sous les yeux du public. Aux frontons des temples, à Égine, à Olympie, les sculpteurs avaient déjà fait paraître les immortels mêlés aux humains, «invisibles et présents»[2]. Ce fut la grande idée de Phidias que de convoquer sur la frise du Parthénon les dieux assistant à la procession harmonieuse conduite par leurs fidèles. Au théâtre, les Olympiens faisaient entendre leur voix du *théologeion;* parfois même, ils se montraient, amenés dans les airs par la *méchané*[3].

On s'habitua si bien à les voir associés à la vie humaine qu'on chercha à multiplier, par la magie, leurs manifestations. Tel serait, probablement, le sens des sacrifices dits *ἐπιφάνεια,* qu'Athénée mentionne d'après un passage de Karystios de Pergame[4]. Un papyrus magique de Lyon[5] nous donne la

---

[1] *Cours du Coll. de France*, 1908-9.

[2] M. Trendelenburg a consacré à ces apparitions invisibles dans la plastique grecque une étude excellente; cf. Φαντασίαι, dans le *70e Winckelmann'sprogramm* (1910); combattu par Petersen, *Wochenschr. klass. Philol.*, 1911, p. 116. On voit par l'*Iliade* que les dieux, lorsqu'ils apparaissaient, pouvaient se rendre visibles seulement à tel ou tel des humains; cf. I, v. 195 et suiv. (Athéna près d'Achille: οἴῳ φαινομένη· τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὁρᾶτο). L'idée dans la plastique, est orientale, et remonte à de très lointaines origines.

[3] Dörpfeld et Reisch, *Das griech. Theater*, p. 230, 301.

[4] Athénée, XII, p. 542 e: αἰτίαν ἔχων, ὡς τὰ ἐπιφάνεια τοῦ ἀδελφοῦ θύων. L'auteur du *Thesaurus* dit (col. 1871, *s. v.* ἐπιφάνεια): «Quid hic sit ἐπιφάνεια nondum quaerere desii». Il faut probablement songer à des sacrifices qu'on célébrait, soit pour obtenir des apparitions, soit pour les conjurer. Cf. Lucien, *De non facile credendo calumniae*, ch. 17, sur les apparitions d'Héphaistion divinisé.

[5] Cf. Dieterich, *Jahrb. f. klass. Philol., Supplém.*, XVI, p. 799, l. 19; dans le Papyrus de Berlin, II, 128, reparaissent presque exactement les mêmes

formule par laquelle on pouvait, après une première apparition, forcer un dieu à se montrer de nouveau: «Ἐγώ εἰμι, disait le fidèle exigeant, ᾧ συνήντησας ὑπὸ τὸ ἱερὸν ὄρος, καὶ ἐδωρήσω τὴν τοῦ μεγίστου ὀνόματός σου γνῶσιν, ἣν καὶ τηρήσω μηδενὶ μεταδιδούς, εἰ μὴ τοῖς σοῖς συνμύσταις εἰς τὰς σὰς ἱερὰς τελετάς». Il est bien curieux de voir reparaître, dans ce formulaire tardif, la foi implicite à la force du nom, considéré comme la personne même. J'ai signalé plus haut cette équivalence, qui a été retrouvée dans les vieilles religions d'Égypte et d'Israël. J'ai indiqué aussi qu'elle existait en Grèce; nous voyons maintenant, par le papyrus de Lyon, qu'elle s'y maintint toujours. On fait souvent de telles constatations en étudiant l'histoire des textes religieux. Les mots changent; un sens symbolique s'introduit dans les phrases qu'on répète, et de qui «la lettre» est plus ou moins vivifiée par «l'esprit». Mais ce sont toujours, au plus profond, les croyances du passé qui demeurent.

Charles Picard
École française d'Athènes

expressions; cf. le commentaire de Reitzenstein, *op. l.*, p. 123 et suiv.; d'autres textes sont cités, dont l'un (Poimandrès, p. 20), appelle une comparaison intéressante avec les passages bibliques que j'ai mentionnés plus haut: cf. p. 72, note 3.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ATTIQUE

IG II, 381 b.

Le secrétaire, sous l'archontat de Théophilos (Ferguson, Kirchner, Kolbe, 227/6; Beloch, *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 61, 229/8), est Φίλιππος Κηφισοδώρου Ἀ – – –. Ferguson a suppléé, non sans réserve, Ἀ[φιδναῖος] [1]; mais la restitution peut être faite à coup sûr, car sur le marbre on distingue si nettement le Φ qui suit l'A, qu'on s'étonne qu'il n'ait point été indiqué par le premier éditeur [2]. Dès lors on remarquera que nous connaissons deux secrétaires qui se succèdent, Φίλιππος Κηφισοδώρου Ἀφ[ιδναῖος] et Ζωΐλος Διφίλου Ἀλωπεκῆθεν, dont l'un est pris dans la XIe tribu, l'autre dans la XIIe [3]. Il est donc certain que, vers l'époque où Athènes reconquit son indépendance [4], on nommait les secrétaires suivant l'ordre officiel des tribus; mais il reste possible, comme le croit Beloch, que, durant quelques années, après l'institution de la tribu Ptolémaïs (entre 228/7 et 222/1), on ait dérogé à la règle.

IG II, 431 [5].

Sous l'archontat d'Archélaos (Ferguson, Kirchner, Kolbe, 212/1; Beloch, 224/3), le secrétaire serait Μόσχος Μο[σχ] – –

[1] Ferguson, *The athen. archons*, p. 92, suivi par Kirchner, *PA*, 14 387; Kolbe, *Die attischen Archonten*, p. 48, ne fait point état de cette restitution.

[2] On relève d'autres négligences dans la copie de ce décret: l. 4, fin, lire: - - - τῆς πρυτανείας ἐκ[κλησία] - -; l. 7, [ἔδοξεν τεῖ βο]υλεῖ καὶ τῶ[ι δήμωι]; l. 8, HT.

[3] *IG* II, 381; la restitution ἐπὶ Ἐρ[γοχάρου] semble assurée.

[4] Au début de l'été de 229; cf. Ferguson, *Hellenistic Athens*, p. 207.

[5] Un fragment inédit a été rapproché par Ad. Wilhelm, *Urkund. dramat. Aufführungen*, p. 214; c'est la liste — incomplète — des prytanes de la tribu Léontis; ces noms, comme j'ai pu m'en assurer, ne peuvent servir à fixer la chronologie de l'archonte.

Κυ[δα]θην(αιεύς) (l. 28). En réalité, le démotique de Μόσχος est [Ἀγ]κυλῆθεν; il n'appartient point à la première tribu, mais à la quatrième. Il en résulte, si l'on accepte les combinaisons de Ferguson, qu'Archélaos doit occuper l'année 209/8 et non l'année 212/1.

Il serait impossible d'accepter cette date s'il était établi, comme l'admet encore Ad. Wilhelm [1], que les deux hommes politiques d'Athènes Eurykleidès et Mikion, nommés dans un décret de l'année d'Archélaos, furent empoisonnés sur l'ordre de Philippe V de Macédoine, vers 212. Mais cette objection ne vaut point: Pausanias remarque qu'Eurykleidès et Mikion ont été, comme Aratos, victimes de la haine de Philippe [2]; on n'en peut conclure que leur mort suivit immédiatement celle d'Aratos [3].

Mais il reste une autre difficulté plus malaisée à résoudre. La liste des archontes postérieurs à la libération d'Athènes a été dressée, non sans lacunes, mais avec un certain accord, par Ferguson, Kirchner, Kolbe; seul, Beloch est arrivé à des résultats tout-à-fait différents, parce que, seul, il a admis que, durant cette période, la loi de succession des archontes n'avait point été appliquée en toute rigueur. L'argument dont il use pour le démontrer est fortifié encore par ma correction: d'après la loi de Ferguson, Héliodoros, antérieur à la création de la tribu Ptolémaïs [4], se place en 229/8; Archélaos appartient à l'époque des treize tribus; et la tribu à laquelle on rattachait le secrétaire de cette année ne permettait point de lui assigner une année antérieure à 212/1. L'intervalle entre

---

[1] *Beitr. z. griech. Inschriftenk.*, p. 79.

[2] Paus., II, 9, 4.

[3] Cf. Kirchner, *Gött. gel. Anz.*, 1900, p. 453, Kolbe, *op. laud.*, p. 53; Ferguson, *Hellenistic Athens*, p. 256, note 3, place cette mort, d'une manière tout-à-fait hypothétique, en 203.

[4] Sur la date de cette création, cf. Bates, *The five post-kleisthenean tribes*, p. 28 et suiv. Un décret de Delphes est rendu sous l'archonte Lyson en l'honneur d'un Athénien de la tribu Ptolémaïs (*Fouilles de Delphes*, *Inscr.*, II, p. 92, n° 76). M. Colin a accepté pour cet archonte la date: vers 243; mais on ne la peut maintenir; il est invraisemblable que la tribu Ptolémaïs soit antérieure à la libération d'Athènes.

les deux archontes serait maintenant accru de trois années encore. Or, sous Héliodoros, les Athéniens décident d'élever une statue à Eumareidas de Crète; sous Archélaos, Euryklei-dès et Mikion proposent d'élever la statue ἐν τῷ τεμένει το[ῦ] Δήμου καὶ τῶν Χαρίτων [1]. Il semble impossible d'admettre que vingt années séparent ces deux résolutions.

Pour sortir d'embarras, et néanmoins maintenir l'autorité de la loi, M. Kolbe imagine l'existence de deux archontes Héliodoros. On continuerait d'assigner à Héliodoros I la date de 229/8; mais le premier décret en l'honneur d'Eumareidas aurait été rendu sous un Héliodoros II, archonte en 217/6. On acceptera difficilement cette solution, qui n'est qu'une échappatoire. Comme l'a montré Ad. Wilhelm [2], le sanctuaire du Peuple et des Charites a été fondé à l'occasion de la délivrance d'Athènes et sans doute immédiatement après cette délivrance. Or on n'explique les deux décrets en l'honneur d'Eumareidas que si l'on admet, dans l'intervalle, la création du sanctuaire. En conséquence, le premier décret—et l'archontat de cet Héliodoros qui y est nommé — sont certainement antérieurs à 217/6. D'autre part, Eumareidas est récompensé pour les services rendus peu auparavant aux Athéniens, alors que Boukris d'Aitolie ravageait les côtes de l'Attique. Selon l'opinion la plus vraisemblable, cette razzia se place à l'époque où Athènes dépendait encore de la Macédoine [3]; et, par là,

[1] *IG* II, 385 c.

[2] *Beitr.*, p. 78. Sur ce sanctuaire, voir Ferguson, *op. laud.*, p. 212; le sens attribué à cette création me semble de fantaisie.

[3] Bien qu'elle soit la plus vraisemblable, elle n'a été soutenue que par Beloch (*Griech. Gesch.*, III, 2, p. 58; cf. III, 1, p. 657: allusion aux pirates qui ravageaient les côtes de l'Attique) et, très fortement, par Cardinali, *Riv. stor. antic.*, 1905, p. 81 et suiv. Tous les historiens antérieurs rapportent ces faits à l'époque de la guerre sociale (cf. Niese, *Gesch. der griech. u. maked. Staat.*, II, p. 450, note 4). En dernier lieu, Ferguson, *op. laud.*, p. 204, accepte la démonstration de Cardinali. — Le décret délien en l'honneur de Boukris de Naupacte est placé par Th. Homolle vers 220 (*BCH*, XV, p. 359 et suiv.); il est certainement antérieur, car l'écriture en est *identique* à celle d'un décret pour Eutychos de Chios, que l'on place à coup sûr entre 240 et 230 (*BCH*, XXVIII, p. 293, nº 27; la date donnée par F. Dürrbach et A. Jardé est

nous arrivons encore à la conclusion qu'on ne peut faire descendre le décret pour Eumareidas douze ans après la libération d'Athènes. Ces deux raisons suffisent, je crois, pour faire rentrer dans le néant Héliodoros II [1].

Beloch assigne à Archélaos l'année 224/3; nous accepterons cette date. On remarquera que, d'après sa liste, le secrétaire devait être pris cette année-là dans la quatrième tribu, à laquelle appartient désormais Moschos. Comme il est assuré d'autre part que, sous Archélaos, la tribu Ptolémaïs existait déjà [2], on peut croire que la création en était toute récente, puisqu'elle n'avait pas encore entraîné une dérogation à l'ordre officiel des tribus.

Ἐφ. Ἀρχ., 1903, p. 61.

Le décret, publié par Mylonas, a été étudié par J. Kirchner (*Rhein. Mus.*, LIX, p. 294 et suiv.). Ce savant a prouvé que les prytanes nommés dans le décret appartenaient à la tribu Antigonis; mais, trompé par une fausse lecture de l'éditeur, il a rattaché le dème de Bésa à cette tribu. En fait, à la dernière ligne, au lieu de [Βη]σαιεῖ[ς], je lis Παιανι[εῖς] [3]; on savait par ailleurs que ce dème avait été rattaché à la tribu Antigonis.

Le décret est postérieur à la création de la tribu Ptolémaïs, antérieur à la suppression des deux tribus Antigonis et Démétrias: il a place entre 224 et 201 environ [4]. Un décret analogue, daté par l'archontat de Proxénidès, se doit placer vers la même époque [5]. En effet, dans le premier texte, le

---

fausse; Eutychos est le fondateur de la fête des Eutycheia, laquelle commença d'être célébrée dès 230; cf. *BCH*, XXXII, p. 107).

[1] Ferguson, *op. laud.*, p. 209, note 3, arrive à la même conclusion.

[2] Un des fonctionnaires des prytanes est un Βερενικίδης (Ad. Wilhelm, *Urkund.*, p. 214); le dème fut créé en même temps que le tribu Ptolémaïs; cf. Beloch, *op. laud.*, III, 2, p. 56.

[3] Par contre, à la l. 22, Κηφίσιππος est assuré.

[4] Sur la date de la suppression des deux tribus macédoniennes, voir Ferguson, *op. laud.*, p. 268, note 4.

[5] Les deux fragments dont se compose ce décret ont été rapprochés par Ad. Wilhelm, *Urkund*, p. 212-3.

κῆρυξ τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου est – – – [Βερε]νικίδης, l'αὐλητής, Νεοκλῆς Βερενικίδης; dans le second, le κῆρυξ est – – – [κ]λῆς Βερενικίδης, l'αὐλητής, Νεοκλῆς Βερενικίδης. Il y a donc lieu de croire que Proxénidès fut archonte vers la fin du IIIe siècle.

M. Kolbe lui a assigné une date différente pour la raison suivante: Ad. Wilhelm a remarqué que l'écriture du décret de Proxénidès était analogue à celle d'un décret qu'il a jadis publié [1]. Dans ce dernier document, il reste, du nom de l'archonte, les deux dernières lettres, ΛΑ. Ad. Wilhelm restitue [ἐπὶ Ἀριστό]λα et, d'après le démotique du secrétaire, place décidément Aristolas en 161/0. Selon M. Kolbe, Proxénidès serait lui-même quelque peu antérieur à cette date.

Mais il est plus légitime de rapprocher deux documents où figurent les mêmes personnages que de faire état d'une comparaison paléographique. D'autre part, je ne sais si la restitution [ἐπὶ Ἀριστό]λα est entièrement assurée: voici une raison qui autorise le doute.

D'après l'inscription IG, II, 73, la charge de κῆρυξ τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου est donnée à un certain Εὐκλῆς [2]: puis son fils Φιλοκλῆς exerce la même fonction, et, au début du IIIe siècle, son petit-fils Εὐκλῆς Φιλοκλέους Τρινεμεεύς. Du fragment de IG, II, 431 retrouvé par Ad. Wilhelm [3], on peut conclure qu'un Εὐκλῆς Τρινεμεεύς était κῆρυξ sous Arkésilas, soit vers 224/3. A cette époque, il y avait donc encore transmission héréditaire de la charge. Sous Proxénidès et dans le décret *Ἐφ. Ἀρχ.*, 1903, p. 61, le κῆρυξ n'appartient plus ni à la même famille ni au même dème: c'est un Βερενικίδης. Dans le décret qui serait daté par l'archonte Aristolas, il reste du nom du κῆρυξ les trois premières lettres ΕΥΚ – – –; la restitution Εὐκ[λῆς Τρινεμεεύς] est fort vraisemblable. Si on l'admet, il n'en résultera point nécessairement que ce personnage soit identique à celui qui est nommé dans le décret d'Arkésilas:

[1] *Ath. Mitt.*, XXI, p. 434; à cette occasion, il a donné la liste des textes analogues: cf. *Urkund.*, *loc. laud;* Sundwall, *Ath. Mitt.*, XXXV, p. 61; *Philol.*, 1909, p. 571; Γ. Π. Οἰκονόμος, Ἐφ. Ἀρχ., 1910, p. 18, nº III.

[2] Sur ce personnage, cf. Kirchner, *Pros. att.*, 5732.

[3] *Urkund.*, p. 214.

il pourrait être un descendant[1]; mais il reste que la charge est toujours dans la même famille. Dès lors deux hypothèses se présentent:

1°) Le décret rendu ἐπὶ .... λα ἄρχοντος devrait être placé avant les décrets où le κῆρυξ est un Βερενικίδης; d'après l'intitulé, il date d'une époque où il n'existait que douze tribus: il faudrait donc remonter au delà de 224/3. Je ne sais si la paléographie autorise cette conclusion[2].

2°) La charge de κῆρυξ a cessé, durant un temps, d'être héréditaire: peut-être aucun membre de l'ancienne famille n'était-il capable de l'exercer dans les dernières années du IIIe siècle; plus tard, elle aurait fait retour à un Εὐκλῆς, que nous trouverions en charge vers 161/0[3].

Une étude exacte d'autres documents permettra peut-être de choisir entre ces deux hypothèses.

P. Roussel

École française d'Athènes

---

[1] La famille a continué d'exister durant le IIe siècle: cf. Wilhelm, *Beitr.*, p. 84. Si un Εὐκλῆς est en charge sous Aristolas, Κλεοκράτεια, nommée dans une inscription funéraire «*spätestens um 100 v. Chr.*», pourrait être sa fille. — On remarquera que, dans le fragment *IG*, II, 441, il semble que le κῆρυξ soit un Τρινεμεεύς.

[2] Selon Ad. Wilhelm, *Urkund.*, p. 215, il est certainement postérieur au décret de Proxénidès.

[3] *Vers* 161/0 et non *en* 161/0, car, d'après un document délien récemment trouvé (liste de gymnasiarques), il semble que la loi de Ferguson n'ait point toujours été appliquée dans le cours du IIe siècle.





Plat « mélien » trouvé à Délos.

PLAT "MÉLIEN„ TROUVÉ A DÉLOS

Le vase que nous reproduisons ici a été découvert à Délos pendant l'été de 1911. Il faisait partie de ce véritable trésor de poteries archaïques que M. Pierre Roussel a mis au jour, tout près du sanctuaire des Dieux Etrangers, dans le sous-sol du temple d'Héra[1]. Remarquable à bien des titres, il nous a paru mériter d'être connu sans retard.

A l'extérieur, le fond de vase est occupé par une grande rosace formée par vingt-deux feuilles rayonnant autour d'un point noir entouré de trois cercles concentriques. Autour de ce motif central, un filet noir; un cercle de points; deux filets noirs; une large zone circulaire, partagée par deux bandes quadrillées, rayées chacune de trois traits rouges transversaux[2]: dans l'une des sections une double spirale ornée, de part et d'autre, de demi-palmettes; dans l'intervalle des deux spirales, quadrillage couronné de trois grandes feuilles;—dans l'autre section, deux cerfs paissants affrontés. Motifs de remplissage: svastika, petites croix, doubles spirales surmontées d'un losange ou d'un motif ovoïde, feuilles minces et courtes encadrées. Sur le rebord, carrés noirs placés de distance en distance. Sur la face extérieure des anses, vernis noir.

A l'intérieur, aucun décor peint.

Argile rouge, pailletée de mica. Engobe blanc-jaunâtre à l'extérieur. Vernis noir tournant au brun. Retouches rouge-violacé. Sur les corps des cerfs, traits blancs tracés par dessus le noir.

Diamètre (sans les anses): 0m.27.

Le décor de ce vase est très caractéristique, et permet de l'attribuer, sans aucundou te, à la catégorie dite mélienne. Mais il présente quelques particularités qui lui donnent une place à part dans cette série et un intérêt tout spécial. Cet intérêt est dû à la fois à sa forme, à sa technique, à son ornementation.

Jusqu'aujourd'hui, en effet, les vases méliens, d'ailleurs peu nombreux[3], que l'on connaissait, étaient presque tous

[1] Cf. Holleaux, *C. R. Acad. Inscr.*, 1911, p. 551.

[2] Même décor que dans Conze, *Mel. Thongef.*, pl. III.

[3] On compte actuellement sept vases méliens publiés:

1-2-3: les vases A, B, C, des *Melische Thongefässe* de Conze;

4. Böhlau, *Arch. Jahrb.*, 1887, p. 211, pl. XII;

5. Mylonas, *'Εφημ. ἀρχ.*, 1894, col. 225, pl. XII-XIV;

6. Baker-Penoyre, *JHS*, 1902, p. 68, fig. 1;

7. Poulsen et Dugas, *BCH*, 1911, p. 408, fig. 67. A cette liste il faut ajou

des amphores; on avait seulement découvert à Délos, dans les fouilles antérieures, quelques fragments de plats pareils au nôtre [1], mais aucun exemplaire entier de ce type. La trouvaille de l'Héraion, en nous faisant connaître, outre le plat que nous publions, une douzaine de vases semblables parfaitement conservés, a largement comblé cette lacune. Désormais, l'on doit considérer cette forme comme une des plus employées par les potiers des Cyclades. Contrairement à l'usage rhodien, c'est presque toujours [2] à l'extérieur que sont décorés les plats méliens; lorsqu'ils servaient, comme le nôtre, à la décoration d'un édifice, ils étaient donc destinés à être suspendus, le fond tourné contre le mur.

Comme la forme, la technique est en partie nouvelle dans notre série. La présence de traits blancs rapportés par dessus la couleur noire n'avait, jusqu'à présent, été relevée que sur le vase publié par Mylonas. On pouvait donc penser que ce procédé, connu surtout par les sarcophages de Clazomène [3], n'avait guère été appliqué qu'en Ionie. Notre plat prouve qu'il ne fut pas non plus ignoré dans les ateliers des Cyclades. Peut-être même en est-il originaire; car les échantillons méliens que nous en possédons paraissent sensiblement plus anciens que les sarcophages de Clazomène sur lesquels on l'a signalé.

Quant à l'ornementation, elle comporte des motifs linéaires et des motifs empruntés au règne animal. Ces derniers consistent en deux grands cerfs paissants dont les formes sont simples et dessinées avec beaucoup de sûreté; leur groupe est d'un bel effet décoratif. Un cerf analogue aux nôtres, mais porteur de bois moins fournis et moins hauts, se retrouve, tenu par Artémis, sur une grande amphore du musée d'Athè-

ter les deux fragments du musée de Berlin : Furtwängler, *Beschreib. der Vasensamml.*, I, p. 38, nº 301, reproduits, l'un par Conze, vase D, l'autre par Gerhard, *Arch. Zeitg.*, 1854, col. 181, pl. LXI (voir aussi Radet, *Cybébé*, p. 12, fig. 14); les douze fragments publiés par Poulsen et Dugas, *BCH*, 1911, p. 410-418, fig. 68-79; enfin, les nombreux vases inédits du musée de Myconos (cf. Hopkinson, *JHS*, 1902, p. 46).

[1] Poulsen et Dugas, *BCH*, 1911, p. 416, fig. 77 et 78.

[2] Cf. pourtant Poulsen et Dugas, *BCH*, 1911, p. 417, fig. 79.

[3] Cf. Pottier, *BCH*, 1892, p. 241.

nes[1]. Pourtant, d'une façon générale, c'est le bouquetin à la corne recourbée et au menton barbu[2] ou, plus rarement, le daim tacheté et pourvu de larges bois[3] qui apparaissent dans les séries apparentées de Rhodes et de la côte ionienne. Les cerfs du type représenté sur notre vase semblent faire plutôt partie du répertoire corinthien[4]. Les motifs de remplissage semés dans le champ sont les motifs usuels du style. De même, la forme de la double spirale, ornée de demi-palmettes, que l'on voit sur l'un des côtés du plat, est connue par un vase du musée d'Athènes[5].

Notre gravure et les indications précédentes suffisent à montrer l'interêt du vase qui nous occupe. Outre les plats, une amphore, une hydrie et divers fragments méliens ont été exhumés à Délos, dans le même lieu. Cette découverte accroît encore les nombre des vases méliens originaires des Cyclades septentrionales ; avec les trouvailles qui ont été faites à Rhénée, dans la Fosse de la Purification, et à Délos même, dans le sanctuaire d'Apollon, elle prouve l'importance de la place qu'a tenue, sur le marché de l'île sainte, cette sorte de poterie. Elle constitue donc un nouvel argument à l'appui de l'hypothèse[6] qui situe à Délos ou dans les îles toutes voisines un centre céramique d'une activité non inférieure à celle de Mélos.

Charles Dugas
École française d'Athènes

[1] Conze, *Mel. Thongef.*, pl. IV.

[2] Salzmann, *Nécrop. de Camiros*, pl. XXXII, XXXVII, XLIII ; Pottier, *Vases ant. du Louvre*, I, pl. XI, A 305, pl. XII, A 314, 315, 316, 317; Böhlau, *Aus Ion. und Ital. Nekrop.*, p. 57, fig. 29. Le bouquetin se trouve même sur l'amphore mélienne publiée par Böhlau, *Arch. Jahrb.*, 1887, p. 212.

[3] Salzmann, *Nécrop. de Camiros*, pl. XXXVII ; Pottier, *Vases ant. du Louvre*, I, pl. XII, A 316.

[4] Pottier, *Vases ant. du Louvre*, I, pl. XV, A 440 ; XLV, E 623 ; XLVIII, E 634. Rappr. aussi *ibid.*, II, pl. LV, E 744, 745 (ces vases, classés comme étrusco-ioniens, trahissent une influence corinthienne) ; LXI, E 874 (attico-corinthien).

[5] Conze, *Mel. Thongef.*, pl. I, 1 (motif du col).

[6] Cf. Hopkinson, *JHS*, 1902, p. 57 ; Poulsen et Dugas, *BCH*, 1911, p. 421. Contre cette hypothèse, cf. Perrot, *Hist. de l'art*, IX, p. 486.

LE PARADIS ORPHIQUE ET LA FORMULE: ΕΡΙΦΟΣ ΕΣ ΓΑΛ' ΕΠΕΤΟΝ

Les inscriptions orphiques sur lamelles d'or, trouvées dans l'Italie méridionale, en Crète et à Rome [1], ont suscité bien des problèmes et des tentatives d'interprétation; et la formule en prose: ἔριφος ἐς γάλ' ἔπετον (ou ἔπετες) qui, dans deux de ces inscriptions, se trouve parmi les hexamètres, à une place déterminée, n'est pas une des moins difficiles à éclaircir [2]. Il est très probable que cette formule était comme un mot de passe (σύμβολον) à l'usage des initiés [3]; mais, en outre, elle avait un sens caché, qu'il s'agit de découvrir. Je ne prétends pas apporter ici une solution nouvelle. Mais peut-être telle réponse, donnée jadis, semblera-t-elle s'imposer avec plus de vraisemblance, si ces mots obscurs ont été auparavant replacés dans leur cadre, dans leur contexte, et si nous ne les examinons qu'après avoir parcouru et discerné les étapes successives de la pensée qui vient y aboutir.

---

[1] L'ensemble des textes trouvés en Italie (Pétélie et Corigliano) a été édité dans les *Inscr. Gr. Sic. et It.* par **Kaibel**; ceux de Crète, par **A. Joubin**, *Bull. de Corresp. Hell.*, XVII, 121 sqq. **M. Murray** dans un appendice critique aux *Prolegomena to the History of Greek Religion* de Miss **Harrison** (2e éd., 1908, p. 659 sqq.), nous donne le texte le plus complet et le plus sûr de ces inscriptions orphiques (y compris celle de Caecilia Secundina, trouvée à Rome). M. **Diels** (*Die Fragmente der Vorsokratiker*, 2e éd., 1908, II, 1, p. 480-481) en donne aussi une édition excellente, mais moins complète (elle ne contient pas les inscriptions d'Eleuthernae).

[2] cf. **A. Dieterich**, *De hymnis Orphicis* (1891), p. 35 sqq.=*Kl. Schr.* (1911), p. 95 sqq. — **S. Reinach**, *Rev. Arch.*, 1901, II, 202 sqq. (= *Cultes, Mythes et Religions*, II, 123 sqq.) — **A. Dieterich**, *Eine Mithrasliturgie* (1903), p. 171.— **J. H. Harrison**, *Proleg.*, 2 éd. (1908), p. 594-596.—**R. Pichon**, *Rev. des Et. Gr.*, 1910, janvier-février, p. 58-61.

[3] cf. **Dieterich**, *De h. Orph.*, p. 36; *Nekyia*, p. 85.—**S. Reinach**, *R. A.*, *l. c.*, p. 206. — **O. Gruppe**, *Griech. Mythol.*, p. 1028.

Je crois qu'il faut prendre γάλα dans le sens de *Voie lactée:* c'était l'opinion primitive de Dieterich [1], qui d'ailleurs ne serrait pas le texte de très près: il traduisait ἐς γάλ' ἔπετον par *ad lac veni,* éludant ainsi une assez grosse difficulté. En outre, dans sa *Mithrasliturgie* (p. 171), il semble bien renoncer à cette interprétation, pour se demander, avec M. S. Reinach, s'il s'agit ici d'un bain de lait ou d'une boisson; et, tout en inclinant vers l'hypothèse d'un bain ou d'un baptême, il n'ose se prononcer catégoriquement, faute de «parallèles grecs décisifs», et n'écarte pas l'idée d'une boisson donnée à l'initié devenu chevreau, c'est-à-dire identifié à Dionysos. La seule chose certaine, pour lui, c'est que la formule «se rapporte à un acte sacramentel, qui garantit (à l'initié) la vie éternelle d'outre-tombe». Je crois, au contraire, que cette formule constate clairement un état où se trouve l'âme bienheureuse, et non pas un acte rituel qui provoque cet état. On ne peut retrouver que par des inductions hypothétiques, dans nos textes, la trace d' «actes réels», accomplis ici-bas, au cours de cérémonies d'initiation; si nous nous en tenons strictement à la lettre du texte et à la suite des idées, nous verrons que tout s'y rapporte au voyage que l'âme doit accomplir outre-tombe et aux divers incidents de ce voyage.

*
* *

Ces diverses tablettes nous transmettent probablement, avec des variantes, des arrangements, des déformations assez arbitraires, certains extraits d'un poème unique [2]. Ce sont de minutieuses indications, destinées, comme celles du *Livre des Morts* égyptien [3], à guider l'âme dans le vie future, à la sauvegarder des dangers qui l'y menacent, et à lui permettre d'arriver enfin au séjour de l'éternelle félicité. Si elles se rat-

[1] De h. O., p. 36-37.

[2] Une Descente aux Enfers, une *Nekyia,* composée à l'usage d'une confrérie orphico-pythagoricienne de l'Italie méridionale (cf. **Dieterich,** *Nekyia,* p. 84-108).

[3] **P. Foucart,** *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis,* (1896), p. 67; cf. p. 62.

tachent toutes à un même ensemble, nous devons, sous les formes diverses, retrouver une même suite d'idées communes à tous ces guides sommaires, dans la description des évènements qui attendent l'âme et des actions qu'elle accomplit ou doit accomplir. — Quant aux différences, elles sont évidentes, mais ne portent que sur la forme [1]. Un premier groupe d'inscriptions renferme des formules d'action, des conseils donnés à l'initié en vue de son voyage d'outre-tombe; on y trouve décrites les étapes successives de ce voyage, depuis la mort terrestre jusqu'à l'arrivée au séjour des Bienheureux, dans le bois sacré de Perséphone, en compagnie des autres Héros. Ce sont des conseils de ce genre que le hiérophante donnait dans les Mystères (τὰ λεγόμενα, τὰ ἀπόρρητα) [2]: ces tablettes d'or sont ainsi, pour l'initié défunt, comme un guide qu'il peut consulter en cas de besoin, et lui garantissent qu'il arrivera sain et sauf au but désiré. A ce premier groupe appartiennent deux de nos inscriptions (638 et 642 Kaib.). Dans le second groupe, nous trouvons, mis en *action,* ce que nous n'avions vu qu'en *narration.* C'est maintenant l'âme qui parle, au cours de son étrange voyage, et qui répète la leçon du hiérophante. Tantôt elle parle seule, et nous avons simplement une prière (641, 2-3 Kaib.). Tantôt les divinités répondent, et il y a place pour un dialogue, une action, une progression dramatique (641, 1 Kaib. -- Inscr. de Caecilia [3]. — Inscr. crétoises): l'initié spontanément ou sur la demande des divinités, énonce les mots de passe, dit sa prière, qui a une vertu magique; la divinité lui répond pour l'exaucer; et quelquefois il réplique pour se féliciter de l'état bienheureux où il est parvenu. En somme, nous trouvons ici une transposition, plus ou moins dramatique, des conseil contenus dans les premières inscriptions. L'initié n'est plus un auditeur passif du hiérophante: si nous le supposons dans le *télestérion,* nous le voyons prendre part à l'action et la jouer; il s'exerce aux

[1] cf. **Dieterich,** *Nekyia,* p. 85 sqq.; **S. Reinach,** *l. c.,* p. 203.

[2] **P. Foucard,** *Rech.,* p. 63-66.

[3] **Diels,** *o. c.* note à la p. 481, lignes 3 sqq; *Miss* **Harrison,** *o. c.* p. 660-661.

paroles que prononcera plus tard son âme délivrée du corps. Mais le fonds est le même: tout-à-l'heure c'était la description, maintenant c'est la représentation du voyage qui conduit l'âme à la Félicité. Cherchons maintenant à déterminer les étapes successives de ce voyage, en nous servant des concordances que présentent nos deux groupes d'inscriptions.

L'âme, après avoir quitté la lumière du jour[1], entre dans la demeure d'Hadès et arrive à la Triodos. Quelle route doit-elle prendre, à droite ou à gauche? Une indication est nécessaire, et nos tablettes ne manquent pas de la donner. Mais, si le conseil est le même dans toutes, les circonstances où l'âme le reçoit sont décrites de deux façons. Dans les tablettes de Crète, elle a soif et se plaint. La Source de Vie lui répond et l'engage à boire de ses eaux vives, qui coulent à droite, près du cyprès. Dans ce cas, l'âme doit attendre, pour se diriger vers la droite, qu'on le lui ait permis ou ordonné. D'après l'autre rédaction, elle doit savoir à l'avance qu'il faut aller à droite, et le hiérophante le lui enseigne: qu'elle «prenne bien garde à toutes choses», qu'elle n'aille pas vers le gauche, où se trouve un cyprès blanc, «qu'elle évite même de s'en approcher»; car c'est là que se trouve la source de l'Oubli:

δεξιὸν ⟨εἴσιθι, ὡς δεῖ τινα⟩ πεφυλαγμένον εὖ μάλα πάντα.

(642 Kaib.).

Εὑρήσεις δ' Ἀΐδαο δόμων ἐπ' ἀριστερὰ κρήνην,
παρ' δ' αὐτῇ λευκὴν ἑστηκυῖαν κυπάρισσον·
ταύτης τῆς κρήνης μηδὲ σχεδὸν ἐμπελάσειας.

(638 Kaib.).

Quoi qu'il en soit, l'âme prend à droite et s'approche de la Source de Vie. Mais, avant d'y boire, elle doit répondre aux questions des gardiens qui se tiennent devant et l'interrogent: «Qui es-tu? D'où viens-tu?»:

Εὑρήσεις δ' ἑτέραν . . . φύλακες δ' ἐπίπροσθεν ἔασιν.

(638 Kaib.).

— Τίς δ' ἐσι; . . . πῶ δ' ἐσι; (Inscr. d'Éleuthernae).

[1] Il semble qu'il faille interpréter ainsi les vers: ἀλλ' ὁπόταν ψυχὴ προλίπῃ φάος ἀελίοιο, par analogie avec *Orph.*, fr.224, 6 **Abel**, et non pas: «lorsqu'elle a quitté le char du soleil», malgré **Dieterich**, *Mithr.*, 199.

Ces gardiens, ce sont sans doute les divinités que l'âme invoque dans trois des inscriptions de Corigliano (641,1-2-3 K.): «Perséphone, Euclès [Hadès], Eubouleus et les autres dieux immortels» du royaume infernal. L'âme leur donne alors le mot de passe: «Je suis un enfant de la Terre et du Ciel étoilé. Ainsi, ma race est céleste: sachez-le bien, vous aussi»[1]:

. . . Γῆς παῖς εἰμι καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
αὐτὰρ ἐμοὶ γένος οὐράνιον· τόδε δ᾽ ἴστε καὶ αὐτοί.
(Inscr. d'Eleuthernae; 658 Kaib.).

*
* *

Mais l'âme ne revendique pas seulement sa qualité d'être originellement divin et bienheureux, qui lui donne le droit d'entrer au royaume céleste; elle rappelle comment elle a perdu cette félicité première: un péché originel a eu pour conséquence fatale sa chute dans le monde du Devenir et la nécessité d'une longue expiation :

ποινὰν δ᾽ ἀνταπέτεισα ἔργων ἕνεκα οὔτι δικαίων,
εἴτε με Μοῖρα δαμάσσατο . . .
. . . εἴτε ἀστεροπῆτα (ἀστεροβλῆτα) κεραυνῶν [2].
(641, 1-2-3 Kaib.).

Par cette expiation, l'âme s'est presque complètement purifiée, elle a retrouvé sa vraie nature, et elle vient main-

[1] Cf., pour cette traduction, **P. Foucart,** *Recherches* . . . . p. 67, et **S. Reinach,** *Rev. Arch.*, 1911, II, p. 369-370 (d'ap. **M. Mazon**). — Les inscr. 641, 1-2-3 Kaib. développent cette affirmation sous une forme différente, mais équivalente: «Je suis pure, issue d'un pur lignage. Car, je le proclame, moi aussi j'appartiens à votre race fortunée». (Pour le premier vers, j'adopte l'interprétation de H. Weil, S. Reinach, etc. plutôt que celle de Miss Harrison: «Je viens d'une communauté de purs», qui ne rend pas compte du καὶ γὰρ suivant. Quant au mot καθαρά, il est bien difficile de décider si on doit le rapporter à l'âme ou à la déesse). — Cf. aussi l'inscr. de Rome: ἔρχεται ἐκ καθαρῶν καθαρά . . ., où la déesse répond (si l'on adopte l'interprétation de Miss Harrison et G. Murray): «Enfant de Zeus, . . . Caecilia . . .».

[2] Ἀστεροπῆτα = ἀστεροπητής. Cf. pour cette scène Platon, *Rép.*, X, 621 b: les âmes se sont rassemblées et endormies; à minuit *βροντήν* τε καὶ σεισμὸν γενέσθαι καὶ ἐντεῦθεν ἐξαπίνης ἄλλον ἄλλῃ φέρεσθαι ἄνω εἰς τὴν γένεσιν, *ᾄττοντας ὥσπερ ἀστέρας*. Ces derniers mots expliquent peut-être aussi la variante ἀστεροβλῆτα: le dieu de l'éclair *projette* les âmes dans l'espace comme des «fulgurations» instantanées (cf. ἐξαπίνης) ou comme des *étoiles filantes*.

tenant demander aux dieux de l'accueillir, à Perséphone de l'envoyer au séjour des Saints :

νῦν δ' ἱκέτις ἥκω παρ' ἁγνὴν Φερσεφόνειαν,
ὥς με πρόφρων πέμψῃ ἕδρας εἰς εὐαγέων.

Mais elle a si longtemps été privée du spectacle de la Félicité et de la Vérité, pendant son exil dans le monde, qu'il reste encore en elle des traces de l'Oubli funeste, une dernière souillure dont elle doit se laver ; en même temps, plus elle approche du terme de ses maux, plus est grande sa soif d'éternité, son désir d'échapper à jamais au monde caduc : « La soif me dessèche et me fait mourir. Ah ! donnez-moi, tout de suite, de cette eau fraîche qui coule du lac de Mémoire » :

δίψῃ δ' εἰμὶ αὔη καὶ ἀπόλλυμαι· ἀλλὰ δότ' αἶψα
ψυχρὸν ὕδωρ προρέον τῆς Μνημοσύνης ἀπὸ λίμνης.
(638 Kaib.).

Alors s'accomplit la dernière épreuve, la purification suprême. Les Gardiens permettent à l'âme de boire à la source divine l'eau qui lui donnera une fraîcheur éternelle ; le hiérophante lui promet qu'il en sera ainsi :

καὐτοί σοι δώσουσι πιεῖν θείης ἀπὸ κρήνης.
(638 Kaib.).

Ainsi se trouveront arrachés de l'âme les derniers lambeaux de la nature mortelle ; cette épreuve est la plus douloureuse de celles que l'âme ait jamais subies, mais c'est une douleur salutaire :

χαῖρε παθὼν τὸ πάθημα, τόδ' οὔπω πρόσθε ἐπεπόνθεις.
(642 K.)

« Réjouis-toi, quand tu auras éprouvé cette souffrance que jamais encore tu n'avais éprouvée ». Et pourquoi ? Le hiérophante l'explique. C'est que, par cette épreuve suprême, « *d'homme tu es devenu dieu,* ⟨*transformé en*⟩ *chevreau, tu es tombé dans le lait* » :

Θεὸς ἐγένου ἐξ ἀνθρώπου· ἔριφος ἐς γάλα ἔπετες.
(642 K.).

La première formule est parfaitement claire. La seconde,

d'après le contexte et le mouvement de la pensée exprime évidemment la même idée [1]. Pour se rendre compte de l'image qui voile encore cette idée, il faut comparer cette expression avec celles qui, dans les autres inscriptions, désignent la dernière étape du voyage, celle où nous sommes arrivés à la suite du hiérophante (ou de l'auteur du poème orphique) et de l'âme qu'il initie. Jusqu'ici, la méthode de concordance que nous avons employée a réussi; en maintenant le parallélisme des diverses inscriptions, — narration, prières, dialogues, — nous avons pu, grâce aux indications supplémentaires de chaque tablette, remplir les lacunes des autres, et ne négliger aucune indication. Il y a donc lieu d'espérer que la même concordance se manifestera dans les indications qui concernent la dernière étape.

Dans l'inscription 641, 1 Kaib., l'âme, après avoir bu l'eau du Lac de Mémoire [2], proclame sa joie et sa délivrance:

> κύκλου δ᾽ ἐξέπταν βαρυπενθέος ἀργαλέοιο,
> ἱμερτοῦ δ᾽ ἐπέβαν στεφάνου ποσὶ καρπαλίμοισι,
> Δεσποίνας δ᾽ ὑπὸ κόλπον ἔδυν χθονίας βασιλείας.

«Je me suis envolée hors du Cercle accablant et douloureux; d'un pied rapide j'ai franchi l'enceinte désirée; je suis entré dans le giron de la reine souveraine des enfers». En d'autres termes: délivrée du κύκλος γενέσεως, du cycle indéfini des renaissances, des métempsychoses, me voici dans le séjour des dieux, de la vie éternelle, immuable; j'ai été adoptée, enfantée à nouveau [3], par la reine du monde infernal, je suis ressuscitée dans la personne d'un dieu, d'un fils nouveau-né de Perséphone... Et la déesse lui répond, pour confirmer sa foi et son espérance: «Bienheureux et fortuné, oui, tu ne vas plus être un homme, mais un dieu»,

> ὄλβιε καὶ μακάριστε, Θεὸς δ᾽ ἔσῃ ἀντὶ βροτοῖο.

[1] Cf. **S. Reinach,** *l. c.*, p. 206. Miss **Harrison,** *o. c.*, p. 594.

[2] Il faut alors imaginer une sorte de pause entre le cinquième et le sixième vers de cette inscription. Rien ne me paraît s'y opposer.

[3] Cf., sur cette formule et son rapport avec les rites d'adoption et de régénération, **E. Rohde,** *Psyche*, 2e éd., II, 421; **A. Dieterich,** *De hymn. Orph.*, p. 37-39, et *Mithr.*, p. 124, 136; Miss **Harrison,** *o. c.*, p. 593.

Toutes les espérances de l'âme initiée sont donc accomplies. Comme on le lui a promis (638 Kaib., vers 11 : καὶ τότ' ἔπειτ' ἄλλοισι μεθ' ἡρώεσσι ἀνάξεις), elle régne maintenant, en compagnie de tous les héros; comme on l'en félicite (642 Kaib., vers 5-6: χαῖρε, χαῖρε δεξιὰν ὁδοιπορῶν | λειμῶνάς τε ἱεροὺς κατά τ' ἄλσεα Φερσεφονείας), elle suit le chemin propice, la route du bonheur, elle parcourt les prairies et les bois sacrés de Perséphone. Elle est redevenue une divinité; sa nouvelle naissance l'a fait rentrer dans la famille des dieux, à laquelle elle appartenait légitimement, mais dont la faute originelle et la Moira l'avaient écartée longtemps. Elle proclame donc l'accomplissement de ses espérances: «⟨Je suis devenue⟩ un chevreau, et je suis tombé dans le lait»,

ἔριφος ἐς γάλ' ἔπετον.



Ainsi, l'âme de l'initié s'est assimilée à un dieu qui peut être appelé en même temps un chevreau. Nous connaissons ce dieu. Diverses sources anciennes [1], nous apprennent qu'il existait un Dionysos ἐρίφιος ou ἔριφος ; ce jeune chevreau, c'est naturellement Dionysos nouveau-né, Dionysos au berceau, Διόνυσος λικνίτης [2]. Par son adoption et sa régénération, l'initié est devenu un fils de Perséphone, un Dionysos [3], et un Dionysos nouveau-né, un *chevreau*. Dès lors, il est tout naturel qu'il trouve dans son nouveau séjour la nourriture qui lui convient, le Lait céleste, γάλα οὐράνιον [4], le lait de la Voie lactée. Et ce n'est par là une supposition gratuite. Pythagore, d'après les témoignages de Nouménios et de Macrobe,

[1] Cf. **Dieterich,** *De hymn. orph.*, p. 36; Miss **Harrison,** *o. c.*, p. 594-595.

[2] Cf. Miss **Harrison,** *o. c.*, p. 401 sqq.

[3] Dionysos Zagreus était fils de Zeus et de Perséphone (Miss **Harrison,** *o. c.*, p. 489).

[4] C'est ainsi que Parménide (dans **Diels,** *Die Fragm.*, 2e éd., I, p. 123; fr. 11) appelle la Voie Lactée; et, dans le titre du ch. 27 des *Eclogae* de **Stobée** (περὶ γάλακτος), le mot γάλα a le sens de γαλαξίας κύκλος (cf. **Diels,** *Doxographi Graeci*, p. 364 et note). Il est difficile d' invoquer le passage d' **Aristote,** *Meteor.*, I 8, p. 346 a 19 sqq., où τὴν τοῦ γάλακτος φαντασίαν peut signifier simplement: «l'aspect du lait».

appelait la Voie lactée «Hadès et séjour des âmes»; le lait, ajoutait-il, est ainsi l'aliment tout naturel des nouveau-nés, puisqu'il a été la nourriture habituelle des âmes avant leur chute dans le monde du Devenir[1]. On sait que Cicéron, dans le *Songe de Scipion* (ch. 16) fait aussi de la Voie lactée le séjour des âmes *(hinc profecti huc revertuntur)*. Peut-être la source de cette doctrine doit-elle être cherchée dans la vision d'Empédotimos, rapportée pas Héraclide du Pont[2]. La Voie lactée est pour lui ὁδὸς ψυχῶν τῶν ᾅδην τὸν ἐν οὐρανῷ διαπορευομένων. En admettant même, avec Rohde, qu'Empédotimos soit un personnage fictif, jouant le même rôle dans un dialogue d'Héraclide que le Pamphylien dans la *République* de Platon, nous voyons que la doctrine existait déjà à l'époque d'Héraclide, c'est-à-dire, approximativement, à l'époque de nos tablettes.

Mais nous pouvons remonter plus haut encore. C'est une idée courante à Athènes, dès la seconde moitié du Ve siècle, qu'après la mort l'âme va au Ciel, à l'Ether, tandis que le corps est rendu à la terre[3]. En Sicile, on retrouve les mêmes croyances chez Epicharme[4]. Il n'est donc pas impossible qu'une telle doctrine remonte jusqu'à Pythagore, et que celui-ci ait placé les âmes bienheureuses dans le Ciel, et plus particulièrement dans la Voie lactée[5]. Nous en avons d'ailleurs une preuve indirecte. Dans le mythe de la *République* de Platon, manifestement rempli d'idées orphico-pythagoriciennes, nous voyons que les âmes, avant d'être renvoyées εἰς τὴν γένεσιν, choisissent leur destinée en un lieu où elles arrivent quatre jours après avoir quitté la Triodos infernale, et que Platon appelle τεταμένον φῶς . . . μάλιστα τῇ ἴριδι προσφερῆ . . . ξύνδε-

---

[1] Nouménios, dans **Proclus,** *Comm. sur la Rép. de Platon*, II, p. 129-130, éd. Kroll; — **Macrobe,** *Comm. sur le Songe de Scipion*, I, 12, 3.

[2] **Rohde,** *Psyche*, 2e éd., II, p. 94, 1 et 213, 2.

[3] **Dieterich,** *Mithrasl.*, p. 200; *Nekyia*, p. 103 sqq; — **Rohde,** *o. c.*, II, p. 257-258. Cf. l'épitaphe des morts de Potidée:

Αἰθὴρ μὲν ψυχὰς ὑπεδέξατο, σώματα δὲ χθὼν τῶνδε.

[4] **Dieterich,** *Nekyia*, p. 104.

[5] Cf. **Gruppe,** *Griech. Mythol.*, p. 1037, 1.

σμον τοῦ οὐρανοῦ, οἷον τὰ ὑποζώματα τῶν τριήρων [1]. Dans cette ceinture brillante qui fait le tour du ciel et où sont parvenues les âmes, la plupart des commentateurs, ont avec raison, reconnu la Voie lactée. Bergk la reconnaissait aussi dans le «chemin de Zeus» que parcourent les âmes pour se rendre à la forteresse de Kronos [2], d'après Pindare, parlant aux συνετοὶ de la cour de Hiéron, c'est-à-dire, vraisemblablement, aux initiés orphico-pythagoriciens. La doctrine du séjour bienheureux des âmes dans la Voie lactée est donc vraiment ancienne, et très probablement orphico-pythagoricienne, et nous pouvons, sans hésiter, l'attribuer à l'auteur du Guide orphique dont nos tablettes reproduisent des fragments. En somme, d'après les mots ἔριφος ἐς γάλα, l'âme bienheureuse est devenue une divinité, elle s'est identifiée avec Dionysos et habite le Paradis de la Voie lactée. Ainsi concordent toutes les descriptions de la dernière étape, dans les diverses versions que nous présentent les tablettes d'or; sous des noms divers, c'est le même Paradis que les «royaume des Héros» (638 K., vers 11), le «Séjour des Saints» (641, 2-3 K., vers 8), les «prairies sacrées et le bois de Perséphone» (642 K., vers 6), et la Voie lactée où boivent les chevreaux divins.

Reste à expliquer grammaticalement cette formule dont le sens général n'est plus obscur. Nous avons déjà vu que l'aoriste ne se trouve pas seulement dans *ἔπετον*, mais dans ἐξέπταν, ἐπέβαν, ἔδυν, et que l'emploi s'en justifie naturelle-

[1] *Rép.*, X, 616 b-c. Pour les ὑποζώματα, cf. **Cartault,** *La trière athénienne*, p. 56.

[2] *Ol.*, 2, 70. Rohde conteste cette assimilation, en disant que Pindare place dans l'Océan ses Iles des Bienheureux et que l'Océan n'étant pas chez lui un fleuve céleste, les âmes ne sauraient aller de là à la Voie lactée. — Mais n'est-ce pas user d'une logique trop rigoureuse? Pindare ne s'inquiète pas non plus de comprendre comment les âmes vont de la Terre aux Iles des Bienheureux. Et, dans le domaine des croyances eschatologiques, ni les Grecs, ni les autres peuples ne s'embarrassent de ces contradictions de détail; par exemple, les âmes sont censées vivre à la fois dans le tombeau et dans un monde infernal. De même ici, on peut imaginer que tantôt elles vivent dans les μακάρων νῆσοι au milieu du fleuve Océan, et tantôt parcourent la Voie lactée, sans chercher à rendre rigoureusement cohérente cette géographie fantastique.

ment: l'initié, dans le télestérion, répétant les paroles du hiérophante, constate (et tout est censé se passer de même dans le voyage d'outre-tombe qu'il fera plus tard) qu'il a fait les actes rituels nécessaires et qu'en conséquence *la promesse s'est accomplie*, que ses espérances sont remplies: il a échappé au Cycle des naissances terrestres, il a franchi l'Enceinte céleste, il a pénétré dans le giron de Perséphone, il est devenu dieu, il est parvenu à la Voie lactée, son séjour définitif (641,1 K.). Le même parallélisme des expressions se retrouve dans l'inscr. 642, où l'accomplissement final des promesses est constaté par le hiérophante lui-même: «D'homme tu es devenu dieu; identifié à Dionysos-chevreau, tu es parvenu à la Voie lactée».

Mais il faut aussi expliquer l'emploi du verbe *πίπτειν ἐς*. Jusqu'ici, nous l'avons traduit par le verbe «*parvenir à*», suivant l'exemple de Dieterich[1], qui ne s'est pas expliqué sur ce point. Mais cette traduction est inexacte. Πίπτειν indique un mouvement de haut en bas. Un tel mouvement est-il concevable ici? Il l'était certainement pour les Grecs, puisqu'Euripide emploie une expression tout-à-fait analogue à celle de notre formule

> *ὁ νοῦς*
> *τῶν κατθανόντων* ζῇ μὲν οὔ, γνώμην δ' ἔχει
> ἀθάνατον *εἰς ἀθάνατον αἰθέρ' ἐμπεσών*[2].

Sans doute, ce mot πίπτειν (εἰς γένεσιν) sert aussi à désigner la chute de l'âme dans l'existence terrestre. Mais il n'y a là aucune contradiction, si l'on admet que le voyage des âmes quittant le séjour terrestre pour le séjour bienheureux se fait, pour ainsi dire, en deux étapes, et comporte successivement une montée et une descente: celle-ci, précisément, serait nécessaire pour atteindre la Voie lactée, πίπτειν ἐς γάλα, ἐμπίπτειν εἰς αἰθέρα. En effet, d'après une description que nous lisons dans Macrobe et qui doit dériver de sources beaucoup plus anciennes[3], l'âme qui remonte au ciel passe d'abord à

[1] *De h. Orph.*, p. 36: haedus ad lac venit.

[2] **Euripide.** *Hélène*, 1014-1016. Vers signalés par M. **S. Reinach,** *l. c.*, p. 205-206. Cf. **Dieterich**, *Nekyia*, p. 103.

[3] **Gruppe,** *Griech. Mythol.*, p. 1037, incorpore cette description à son exposé des doctrines mystiques du VIe siècle.

travers les sphères des sept planètes, et parvient ainsi jusqu'au Zodiaque, où elle pénètre par le signe des Verseaux: ici se termine son *ascension*. Ensuite, pour gagner l'une des Portes du Soleil, la Porte divine, par où elle entrera dans le Voie lactée, séjour des âmes divinisées, elle doit descendre: car les deux portes du soleil se trouvent aux deux solstices, points de rencontre du Zodiaque et de la Voie lactée, dans les signes du Cancer et du Capricorne; et la Porte divine est placée dans le signe du Capricorne (solstice d'hiver), c'est-à-dire au point le plus bas de l'écliptique. L'âme doit donc, en partant des Verseaux, descendre pour parvenir à cette porte qui s'ouvre sur la Voie lactée, et l'on peut dire qu'elle descend (ou qu'elle tombe) dans (ou jusqu'à) la Voie lactée, πίπτει ἐς γάλα. Au contraire, l'âme qui fait le voyage inverse descend, sans cesse, du Cancer (solstice d'été) au Lion, puis du Lion jusqu'à la Terre, à travers les sphères des planètes: elle est dite tout naturellement πίπτειν εἰς γένεσιν. — Quoi qu'il en soit, le vers d'Euripide nous prouve clairement que le mot πίπτειν ou ἐμπίπτειν, si paradoxal qu'il paraisse, peut désigner, pour un Grec de l'époque classique, le mouvement de l'âme qui de la Terre va au Ciel, à l'Ether, à la Voie lactée.

Reste à discuter l'objection que M. S. Reinach faisait jadis à l'interprétation de Dieterich: «Rien, dans aucun des cinq textes orphiques inscrits sur des lamelles d'or, ne fait allusion à la croyance de la migration des âmes vers le ciel»[1]. Mais nous avons déjà vu que cette croyance était très répandue dès le Ve et peut-être dès le VIe siècle[2]. Si rien dans nos textes ne fait allusion à cette croyance, rien non plus ne la contredit; si donc un détail de ces textes ne peut-être interprété, dans son rapport avec l'ensemble, qu'en faisant appel à cette croyance, cette interprétation pourra être présumée légitime, jusqu'à preuve du contraire. Or, précisément, nous avons constaté que nos divers textes devaient être regardés comme des formes différentes et parallèles d'une même tradition, d'un recueil de conseils, d'indications, de

[1] **S. Reinach**, *l. c.*, p. 205.
[2] Cf. encore **Gruppe**, *Gr. Mythol.*, p. 1036 sqq.

prières, auquel l'âme du mort devait avoir recours pendant son voyage d'outre-tombe; nous avons pu ainsi reconstituer les étapes de ce voyage, et nous avons conjecturé, avec une certaine vraisemblance, que la dernière conduisait l'âme, enfin redevenue parfaitement pure, à la patrie d'où elle avait été exilée, au Séjour des Bienheureux, dans la Voie lactée. Nous pouvons donc nous en tenir, pour le moment, à cette interprétation.

Il semble d'ailleurs qu'elle n'exclue pas les autres interprétations qui ont été données de cette obscure formule. Sans doute, celle-ci signifie d'abord que l'initié, arrivé au terme de ses épreuves et régénéré sous la forme du chevreau-Dionysos, est revenu à la Voie lactée, comme «le chevreau vers les mamelles gonflées de sa mère». Et il paraît bien assuré que les paroles gravées sur les tablettes d'or que le mort emporte avec lui, sont celles que l'âme est censée devoir prononcer ou écouter au cours de son voyage difficile, et qui doivent lui assurer l'entrée du Séjour des Bienheureux. Sur ce fait établi peut alors se fonder une hypothèse assez vraisemblable: il se peut que ces incantations, et la manière de s'en servir, n'aient pas été seulement révélées aux membres des confréries orphiques par une sorte de Livre des Morts, mais qu'il y ait eu des cérémonies d'initiation, au cours desquelles le hiérophante donnait au fidèle des conseils pratiques, lui disait, lui montrait quelle route il devait prendre et où il devait arriver, lui communiquait et lui faisait répéter les formules à employer pour réussir [1]. Enfin — et c'est une seconde hypothèse superposée à la première — on peut supposer qu'à ces révélations pratiques (τὰ λεγόμενα) se joignaient, comme à Eleusis, une représentation dramatique d'épisodes du mythe divin (τὰ δρώμενα: ici, par exemple, Dionysos déchiré par les Titans, puis ressuscité), et des actes rituels,

[1] Et même cette hypothèse semble contredite par l'examen des fragments des trois derniers vers de l'inscr. 638 Kaib.: θανεῖσθαι . . . τόδ' ἔγραψα . . . . σκότος ἀμφικαλύψας. Le sens général ne serait-il pas: «Pour guider ceux qui doivent mourir, voilà ce que j'ai écrit, moi qui suis revenu sur terre après que les ténèbres infernales m'eurent enveloppé»? Dès lors, il suffisait aux initiés de posséder ce guide, et toute révélation orale était superflue.

consistant à toucher certains objets sacrés ou à imiter certains des actes de la vie du dieu [1]. Mais il faut bien noter que, à la différence des formules éleusiniennes, qui indiquent bien l'accomplissement d'actes *réels* (ἔπιον τὸν κυκεῶνα, ἔλαβον ἐκ τῆς κίστης, etc.), des formules comme κύκλου δ' ἐξέπταν βαρυπενθέος, Δεσποίνας δ' ὑπὸ κόλπον ἔδυν ne peuvent désigner que des actes *symboliques*. Dès lors, il paraîtra sans doute plus simple et moins aventureux de nous défier de ces hypothèses au troisième degré, de nous en tenir aux textes, et de ne voir dans ces vers orphiques que des extraits d'un guide confié au mort pour lui faciliter son voyage d'outre-tombe.

Paris, Janvier 1912.

Henri Alline

Ancien Élève de l'École Normale Supérieure,

Pensionnaire de la Fondation Thiers.

[1] Cf., pour cette interprétation, Miss **Harrison**, *o. c.*, pp. 588, 592, 593, 594 sqq. (le chevreau dans le lait).

ZUM KULTUS DES THRAKISCHEN REITERS IN BULGARIEN

I

Der Kultus des reitenden Heros, des sogenannsten «thrakischen» Reiters, hat in Bulgarien sehr bedeutende Spuren hinterlassen; sowohl in Thracien wie auch in Mösien sind zahlreiche, meistens roh gearbeitete Votivreliefs mit Darstellung des Reiters gefunden worden. Abgesehen von kleineren Sammlungen in den Localmuseen (z. B. in Varna), werden nur im Museum zu Sofia mehr als 350 solche Reliefs aufbewahrt[1]. Freilich stammen die meisten aus zufälligen Funden: den nicht zahreichen Heiligtümern des Κύριος Ἥρως, die man konstatiert hat, ist leider keine systematische Durchforschung zuteil geworden. Da die Reliefs sehr oft keine Inschrif tragen, ist es in vielen Fällen nicht sicher zu entscheiden, ob sie heroisierten Verstorbenen oder Lokalheroen geweiht waren. Zahlreich sind aber auch die Reliefs, die mit der Widmung κυρίῳ ἥρωι versehen sind; manchmal wird auch der Beiname des Gottes hinzugefügt. Zur letzteren Gattung von Reliefen gehört auch das Folgende, in dem der «Herr Heros» mit einem neuen bis jetzt unbekannten Beinamen erscheint. Viereckige Marmorplatte, in zwei Stücke gebrochen: die rechte untere Ecke fehlt, hoch 0,22 m., breit oben 0.16 m., dick 0.035 m., gefunden im Dorf Avren (Bezirk Varna-Odessos): Abbildung 1.

[1] Eine grosse Anzahl derselben hat Dobrusky veröffentlicht (seine diesbezüglichen Arbeiten sind angegeben bei *Seure* Rev. Archéol. 1911 II 309); auf die Wichtigkeit der thrakischen Reliefs hat *S. Reinach* nachdrücklich hingewiesen: *Bull. archéol. du Comité des travaux histor.* 1894 § 2 des Sonderabdruckes. Neuerdings hat man ein thrakisches Heiligtum in Südrussland entdeckt: vgl. die ausgezeichnete Publication von Rostowzew in den *Mitteil. der archäol. Kommission Heft 40* (russ.).

Das Flachrelief im schwach vertieften Viereck: auf dem nach rechts schreitenden Pferd sitzt ein jugendlicher Reiter, den dichtbehaarten Kopf dem Beschauer zugewendet, bekleidet mit kurzem enganliegenden Chiton und rückwärts flatternder Chlamys; seine rechte Hand ruht auf dem Halse des Pferdes, wie um den (auf dem Bilde nicht angedeuteten) Zügel zu halten. Auf der oberen Leiste die Inschrift (Buchstabenhöhe c. 0.015 m.)

ἥρωι Οὐτασπίῳ

In der linken Ecke hinter dem Reiter (Buchstabenhöhe c. 0.01 m.):

Χαριστή|ριον ἀνέ|θηκα

Auf der unteren Leiste (Buchstabenhöhe c. 0.01 m.)

Κλαύδιος Ἰου[λιανὸς]
στατιωνάρις[1] . . . .

Den hier zum ersten Mal vorkommenden Namen Οὐτάσπιος können wir mit schon bekannten thrakischen Namen in Zusammenhang bringen. Es bietet sich zuerst der Beiname des Heros Βετ-έσπιος, in dem nach Tomaschek[2] -εσπιο- als das thrakische Aequivalent vom griech. ἵππιο- skr. áçvya, zd. açpya aufzufassen ist. Dann gehören hierher auch die Namen Aut-esbis (Tomaschek *Thraker* II 2, 3), Ἐσβενέ[ρ]ιος[3] (Kalinka, *Ant. Denkm. in Bulgar.* n° 190). In Οὐτ-άσπιος erscheint allerdings statt *esb- (esp-): asp-*, das aber in dem bekannten Wechsel von *a* mit *e* im thrakischen[4] seine Erklärung findet.

Dieselbe Basis *asp-* erscheint auch im Beinamen des Zeus

[1] In den griechichen Inschriften findet sich gewöhnlich στατιωνάριος: Hahn, *Rom und Romanismus im griech. röm. Osten* 227. Über die stationarii vgl. zuletzt Lécrivain bei Darembug-Saglio *Dict. des Ant.* s. v. statio. Aus den Donauprovinzen kenne ich die stationarii nur aus der Inschrift von Urbica: *CIL.* III S. 14574=*Jahresh. des Österr. arch. Inst.* 1900 Beiblatt 147: [qui | vix(it)] an(nis)... [in|t]erfectus a [sta]tionaris cum Di|urpagisa filio suo | qui vix(it) ann(is) XVIII b.m.p. Der Name Diurpagisa ist sicher thrakisch: vgl. Diur-danus, Diur-paneus Tomaschek, *Die alten Thraker* II 2, S. 31 und 32; Dril-gisa ibid. S. 35.

[2] *a. a. O* II 1, S. 58.

[3] Dobrusky *Bull. arch. du musée nation. in Sofia* I 151 liest Ἐσβένειος.

[4] Kretschmer, *Einleit. in die Gesch. d. griech. Sprache* 222.

'Ασβαμαῖος[1], in dem Grégoire[2] eine vorhellenische Lokalgottheit vermutet. Zur Erklärung des Namens zieht Grégoire heran pers. *aspa,* skr. *açva,* Pferd, und die Wurzel *mai* (pers. *meya* Weisheit, Kunst).

Danach dürfen wir annehmen, dass auch der thrakische Οὐτάσπιος mit den Pferden zusammenzubringen ist, deren Bedeutung für das Leben der alten Thraker bekannt genug



Abbildung 1.

ist[3]. Es ist beachtenswert, dass wir auf einem Relief des thrakischen Reiters aus dem Asklepeion bei Glava Panega[4] folgende Widmung lesen: κοιρίω (sic) Θεῷ ἐπιπίω (wohl statt ἐφιπ(π)ίω). Wir dürfen vielleicht den Beinamen ἐφίππιος als die griechische Übersetzung des Οὐτάσπιος auffassen.

Es sind uns mehrere thrakische Beinamen des Heros be-

[1] Jessen bei *Pauly-Wissowa RE* II 1518.

[2] *Saints jumeaux et dieux cavaliers 69.*

[3] Vgl. z. B. Keller *die antike Tierwelt I 227.*

[4] Dobrusky *Bull. archéol.* I 71 n° 68.

kannt, die wir hier zusammenstellen wollen: 1) Ἥρωι Βετεσπίῳ in der Inschrift von Petrič-kalessi (Bezirk Provadia) *AEMÖst.* XVII 202 n° 78. 2) Ἥρωι Βορκηιθία — aus Gornja Orehovitza *ibid. XV 218 n° 106.* 3) Ἥρωι Μανιμάζων — aus Gabrovo *ibid. XV 107 n° 58;* S. Reinach *Bull. archéol. 1894* p. 415 pl. XIX. 4) Κυρίωι ἥρωι Σουιτουλ͂ηνῶι, auf einer Ara aus Bobaraci (Bezirk Radomir), Kalinka *Ant. Denkm. in Bulg.* 179 n° 202. — Θεῷ Σουη[τουληνῷ?] auf einem Relief aus Aktscha-Kairak (Bezirk Kurdschalji), Kalinka 180 n° 203. 5) Ἥρωι Πουρδ...., Relief des Reiters aus Philippopel, Kalinka 180 n° 204. 6) Κυρίω Πυρουμηρούλ[α], Relief des thrakischen Reiters aus Philippopel, S. Reinach, *Bull. archéol. du comité des travaux histor. 1894, 415 pl. XX.* — Π]υρμηρούλα, Relieffragment des thrakischen Reiters aus dem Heiligtum in Golema-Bresnitza, Dobrusky *Bull. archéol. I 100 n° 142.* — Ἥρωι Πυ[ρυ]μηρύλα, auf einem Relief aus dem Heiligtum des Heros bei Ljublen (Bezirk Popovo), *ibid.* 103 n° 148. — Πυρμηρούλα, Widmung, auf einem anderen Relief aus demselben Heiligtum, ibid. 103 n° 149. — [Ἥρωι Πυρμη]ρούλῳ, auf einem Relief des thrakischen Reiters aus Araplare (Bezirk Popovo), *ibid.* S. 149. — Θεῷ μεγάλῳ Πυρμηρύλα, auf einer Ara aus Kovatschevo (N.O. von Melnik in Macédonien), Dobrusky, *ibid.* S. 104 Anm. 7) Ἥρωι Σκοπηι... auf einem Fragment des Reiters aus Sotiritza (Bezirk Bresnik), *ibid.* 133 n° 188. 8) ΘΕΩ ΗΡΩΙCΓ[1]... ΗΤΛΑ auf dem Mündungsrand eines grossen Kraters aus Kalkstein gefunden bei Leskovetz, Dobrusky *Bull. archéol.* I 134 n° 191. 9) Κυραίκνη[2], Widmung auf einer Statuette des thrakischen Reiters aus dem Asklepiosheiligtum bei Glava Panega, Dobrusky *ibid.* 74 n° 75. 10) Ἥρωι Σαλδοκεληνῷ, Relief des thrakischen Reiters aus Glava Panega, *ibid.* 72 n° 70. 11) Ἥρωι Στου... auf einem Relieffragment des Reiters aus Araplare (Bezirk Popovo), *AEMOest.* XVII 195 N° 61. 12) Heroni Ithiostlae, auf

[1] Diese Stelle ist verletzt; der Buchtabe nach C ist höchstwahrscheinlich Π; danach bleibt Raum für zwei Buchstaben, die ausgemerzt sind. Dobruskys Lesung: ἥρωι Ἰσ... ἡτλα ist falsch.

[2] Die ganze Inschrift ist zu lesen: Κυραίκνη Π(όπλιος) Αἴλ(ιος) Στατίλ(ιος) εὐχ(ὴν) ἀν]έθηκεν]. Die Lesung Dobruskys ist nicht ganz richtig.

[3] Kazarow, *Arch. für Religionswiss.* XI 573 fg.

einem Relief des thrakischen Reiters aus Karaïssen (Bezirk Svistov), *ibid* 111 n° 160. 13) Θεῷ ἐπηκόῳ μεγίστῳ Αὐλαρχηνῷ [1] auf einem Relief des Heros aus Stara-Zagora (Augusta Traiana), *ibid*, 113 n° 164. Θεῷ ἐπηκό[ῳ Αὐ]λαρχηνῷ, Relief des Reiters mit unbekanntem Fundort, *ibid* 114 n° 164 a.— Θεῷ Αὐλαρκ[ηνῷ], Relief des Heros aus Sveti-Vlas nördlich von Mesembria, *ibid.* 115 n° 164b. Als Beiname des Apollon erscheint Αὐλαρκηνὸς in zwei anderen Inschriften bei Kalinka, *Ant. Denkm. Bulg.* n° 153 und 154. 14) Endlich gehört hier wahrscheinlich auch der Heros Briganitius [2], Dessau *Inscr. lat. sel.* II 4068.

Von den aufgezählten Beinamen sind Σουιτουληνός, Σαλδοκεληνός, Αὐλαρχηνός sicher locale Bezeichnungen des Heros; Πουρδ..., Σκοπηι..., Στου..... bleiben natürlich zweifelhaft. Die übrigen können auch Namen von Lokalgottheiten sein, die gelegentlich als Heroen aufgefasst und bezeichnet worden sind. Die Benennung des Πυρμηρούλα als θεὸς μέγας lässt uns vermuten, dass wir hier mit einer chthonischen Gottheit zu tun haben: sie erinnert uns nämlich sofort an den θεὸς μέγας Δερξελάτης [3], der sicher als chthonische Gottheit zu gelten hat. Bei der allgemeinen Popularität des Heros in

[1] Dieser Beiname erinnert uns an den Heros Aulonites (Αὐλονείτης) Dessau *Inscr. lat. sel.* II 4067, 4067a.

[2] Tomaschek *Thraker II* 1 S. 58; Ihm bei *Pauly Wissowa RE* III 843.

[3] Über den θεὸς μέγας Δαρξελάτης vgl. Tomaschek, *Thraker* II 1, 57. Pick *Jahrb. d. D. arch. Inst.* XIII (1898) 156 fg. Antike Münzen Nordgriechenl. I 2, 524 f. 528. Kalinka, *Ant. Denkm. Bulg.* n° 114. Rostowzew, *Die Malerei des im J. 1891 entdeckten Grabes aus Kertsch* in der Festschrift zu Ehren des Grafen Bobrinsky (S. Peterb. 1911) S. 13 fg. des Sonderabdruckes. Dobrusky *Bull. arch. du Musée in Sofia* I 178 n° 228 veröffentlicht ein Relief, gefunden im Bezick Eski-Dschumaja: dargestellt ist ein bärtiger Gott mit dichtem gescheitelten Haar, bekleidet mit langem bis zu den Füssen reichenden Chiton und einem Mantel; mit der rechten Hand hält er eine Schale über einen flammenden Altar; in der Flamme ein Opferkuchen; mit der linken hält er ein grosses Füllhorn. Die Widmung lautet: [Κυ]ρίῳ Δαρξάλ[α]. Das Relief ist besser reproduciert bei Rostowzew (*a. a. O.* Taf. II fig. 4.), der ganz richtig bemerkt, dass wir hier «nur eine von den Hypostasen des grossen allgemein-thrakischen chthonischen Gottes vor uns haben, der überall in verschiedenen Aspekten seiner vielgestaltigen Natur verehrt worden ist».

Thrakien ist es leicht begreiflich, warum auch andere Götter als Reiter aufgefasst worden sind; so ist Dionysos im Relief von Melnik als Reiter dargestellt [1]; an den thrakischen Rhesos brauchen wir wohl kaum noch besonders zu erinnern [2]. Dass es hauptsächlich chthonische Götter sind (so Dionysos,



Abbildung 2.

Πυρμηρούλα), die mit dem Heros zusammengeschmolzen sind, ist es nur ganz natürlich: der thrakische Reitergott selbst trägt ja ganz deutlich einen chthonischen Charakter [3].

[1] Perdrizet *Rev. archéol.* 1904, I p. 20 pl. I; *Cultes et Mythes du Pangée* 21. Rostowzew, *Das Heiligtum der thrak. Götter in Ai-Todor* (*Mitteil. der Archeol. Kommiss. Heft* 40 S. 26 des Sonderabdruckes.)— Über Dionysos als ἥρως vgl. zuletzt S. Wide *Arch. Religionswiss.* X 262 flg. — Das Relief, das die Aussenseite des Kraters aus Leskovetz (oben n° 8) ziert, zeigt zwei Weinranken, die in schlangenköpfe endigen. Daraus darf man vielleicht schliessen, dass der dort erwähnte ἥρως Σπ..ήτλα irgendwie mit Dionysos in Zusammenhang stehen wird.

[2] S. die treffenden Bemerkungen von Perdrizet, *Cultes et Mythes du Pangée 20 flg.*

[3] Das hat zuletzt nachdrücklich betont Rostowzew *Die Malerei des Grabes aus Kertsch* S. 14 flg. des Sonderabdruckes.

II

Anhangsweise möge es gestattet sein auch folgendes Fragment eines Reliefs des thrakischen Reiters hier bekannt zu machen:

Marmorfragment hoch 0.17 m., breit 0.155 m., dick 0.02 m., gefunden in Bulgarien (naherer Fundort unbekannt); Abbildung. 2.

Erhalten ist das rechte Vorderbein des Pferdes und das rechte Knie des Reiters; der rechte Vorderfuss des Pferdes steht auf einem niedrigen viereckigen Altar, der oben und unten durch eine schwach vorspringende Plinthe begrenzt ist. Darüber sieht man den Unterteil des faltigen Gewandes einer weiblichen Gestalt, deren Oberkörper fehlt (Adorant). Hinter dem Altar flieht nach rechts ein Tier, verfolgt von einem Hund, von dem nur der Vorderteil übrig geblieben ist. Auf der unteren Leiste die Inschrift (Buchstabenhöhe 0.015 m.): miles ex vo(to).

Sofia GAWRIL KAZAROW

DE SINNER ET LEGRAND ONT-ILS PUBLIÉ LE VÉRITABLE TEXTE DU « LIBER INSULARUM ARCHIPELAGI » ?

...

Il n'existe encore, on le sait, que deux éditions scientifiques du *Liber insularum* de Buondelmonti : l'une, due à Louis de Sinner[1], faite surtout d'après trois manuscrits latins du quinzième siècle ou du seizième, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre, plus récente, reproduisant une traduction grecque du même temps, qui se trouvait à Constantinople, dans la Bibliothèque du Sérail ; c'est l'œuvre, restée d'ailleurs inachevée d'Emile Legrand[2].

Ainsi que l'a montré l'étude de ces deux publications, le texte latin sur lequel on a fait la traduction grecque provenait d'un même original que l'archétype des trois manuscrits de Paris. La version grecque et l'exemplaire latin publié dérivent donc de deux copies, peu différentes, d'un même ouvrage. Mais celui-ci est-il l'œuvre même de Buondelmonti ?

On pourrait le croire, à ne considérer que la préface, commune aux deux textes, dans laquelle l'auteur explique comment il a été amené à composer son livre, et pourquoi il l'a dédié au Cardinal Giordano Orsini. Les détails personnels épars çà-et-là, comme aussi le rappel de la préface qui se trouve à la fin du texte latin[3], paraissent justifier d'abord cette manière de voir. Mais la découverte, à Milan, d'un nouveau manuscrit du *Liber insularum*[4], est venue remettre en question les résultats que l'on pouvait croire acquis. Ce texte est encore inédit dans son ensemble ; nous en connaissons

[1] *Christoph. Bondelmontii florentini, Librum Insularum Archipelagi . . . . edidit . . . L. de Sinner.* 1824.

[2] *Description des Iles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti . . . . publiée par Emile Legrand . . .* I. 1897. cf. aussi S. Reinach, *Rev. arch.* 1883. I. 75-88 ; O. Rubensohn. *Ath. Mitth.* XXV (1900 f. 343-349). L. Gallois, *Cartographie de l'Ile de Délos.* 1910. p. 9-11 et 82-83.

[3] Éd. de Sinner. § 80.

[4] Cf. O. Rubensohn. *op. laud.* 344.

cependant déjà deux fragments: les chapitres relatifs à Délos [1] et à Paros [2]. Or ils présentent l'un et l'autre, avec ce qu'on avait toujours considéré comme le texte, plus ou moins bien transmis peut-être, mais authentique, en tout cas, de Buondelmonti, des différences telles que tout paraît remis en question. Il est permis maintenant de se demander si ce que l'on a pris jusqu'ici pour l'ouvrage même de Buondelmonti est bien de lui, si les manuscrits seuls connus autrefois ne nous ont pas conservé simplement une adaptation postérieure de son livre, et si, par suite, tout ce que nous croyions pouvoir affirmer du caractère de l'œuvre originale et de sa valeur est juste et se trouve parfaitement vérifié. Il y a là une question fort intéressante; la solution complète en exigerait la connaissance intégrale du manuscrit de Milan; peut-être les passages dès maintenant connus permettent-ils cependant d'émettre là-dessus quelques hypothèses, voire de fixer quelques points à peu près certains.

L'examen rapide des chapitres publiés du manuscrit de Milan, d'une part, et, d'autre part, des parties correspondantes de l'édition de Sinner [3], dénote de suite un plan général identique et beaucoup de détails communs. Partout se trouvent envisagées dans le même ordre la mythologie, l'histoire, la géographie; partout l'auteur étudie l'onomastique de l'île dont il parle, en rapporte les légendes, en décrit l'état actuel, indique enfin quels restes antiques y subsistent encore de son temps. Mais l'importance relative des diverses parties varie complètement d'un texte à l'autre; les passages traitant de l'onomastique, de l'histoire ancienne et de la mythologie se retrouvent seuls avec un développement comparable dans les deux; quant aux parties descriptives, elle ont été, dans les manuscrits mis en œuvre par de Sinner, abrégées, tronquées, déformées; parfois même elles manquent complètement.

Il semble donc que nous ayons affaire à deux aspects, à deux éditions, si l'on veut, d'un même ouvrage; le manuscrit

[1] L. Gallois *op. laud.* p. 82-83.
[2] O. Rubensohn. *op. laud.* p. 345-348.
[3] Il ne sera plus fait mention explicitement de la traduction grecque, puisqu'elle est très voisine, comme fond, des manuscrits de Paris.

de Milan en aurait conservé la forme à peu près complète, les autres n'en reproduiraient qu'un abrégé.

Or, a priori, deux hypothèses sont possibles: les anciens manuscrits peuvent reproduire un abrégé postérieur du texte complet, que donnerait seul le manuscrit de Milan; mais il se peut tout aussi bien que celui-ci ne soit qu'un développement, une amplification, une seconde édition, augmentée, d'un livre primitivement beaucoup plus court.

La seconde hypothèse pourrait sembler tentante au premier abord, car nous savons qu'avant l'ouvrage définitif Buondelmonti avait adressé au cardinal Orsini une première ébauche de son livre[1]. Cependant elle ne résiste pas à l'examen. Outre que le texte donné par de Sinner ne répond guère à ce que laisse entendre de cette première notice l'auteur lui même, sa comparaison avec le manuscrit de Milan montre qu'il ne peut être qu'un abrégé fait d'après un original très voisin de celui-ci, un peu plus étendu seulement sans doute. Voici du moins quelques remarques qui paraissent donner une certaine vraisemblance à cette opinion.

Il y a, dans les deux textes, celui qu'a publié de Sinner et celui du manuscrit de Milan, des parties à peu près semblables[2]. Quelques détails, par contre, ne se trouvent que dans l'un des deux[3]. Mais, le plus souvent, les passages du texte de Sinner dérivent presque littéralement des passages correspondants du manuscrit de Milan, à peine retouchés par l'emploi de quelques modes constants de modifications, dont voici les principaux:

1° Inversions dans l'ordre des mots[4].

[1] *Éd.* de Sinner. § 80. Cf. aussi Legrand. *op. laud.* p. XXVI sq.

[2] Cf. par exemple les détails mythologiques relatifs à Délos.

[3] Par exemple, dans de Sinner, on trouve quelques détails absents du ms. de Milan. Cf. Délos, l. 2-3; 75-76; 77-79; 81-82. Paros, l. 2-3; 20-21; 25; 25-26; 29-30. Inversement, le ms. de Milan présente beaucoup de détails qu'on ne trouve pas dans de Sinner. Cf. Délos, l. 37; 38; 39; 39-42; 42-43; 46; 46-47. Paros, l. 6; 10; 12-13; 14-15; 17-21; 25-27; 28-29; 29-31; 37; 39-40; 40-41; 45-46; 48-52. (Les lignes sont, dans cette note et les suivantes, numérotées d'après les éditions indiquées dans les notes de la page 115).

[4] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Délos, l. 3; 4; 35-36; Paros l. 3-4; 8; 10; 33-34; 42-43, à *de Sinner:* Délos, l. 4; 6-7; 71-72. Paros, l. 1-2; 6-7; 9; 15-17; 23-24.

2° Remplacement de certains termes par d'autres, synonymes ou voisins[1].

3° Remplacement de certaines expressions par d'autres, de sens analogue ou peu éloigné[2].

4° Abréviation générale du texte[3].

5° Réunion, dans le texte de Sinner, de passages séparés dans le manuscrit de Milan[4].

6° Suppression des détails d'allure personnelle[5].

7° Coupures portant sur un membre de phrase[6].

8° Incorporation au texte de Sinner de citations, probablement absentes du texte primitif[7].

De tout cela semble résulter que le texte de Sinner ne peut être l'ébauche première qui a servi de cadre à l'ouvrage définitif de Buondelmonti, mais seulement un résumé rapide et souvent hâtif, d'après un original très voisin du manuscrit de Milan. Les passages indiqués plus haut, dans les notes relatives aux 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ rubriques, semblent particulièrement convaincants à cet égard.

Quelques personnes objecteront peut-être qu'il existe entre les deux textes des variantes de faits. Mais elles ne sont pas nombreuses, et peuvent fort bien s'expliquer par l'existence d'un archétype légèrement différent du manuscrit de Milan; ce qui justifierait aussi la présence dans de Sinner de quelques détails particuliers[8]. La plupart, au reste, semblent provenir d'une erreur de l'abréviateur, lequel aura mal lu son modèle, ou mêlé à tort et contaminé des passages

[1] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Délos, l. 1; 1; 4; 32-33; 34; 36; 44; 44. Paros, l. 4-5; 8; 22; 32; 38, à *de Sinner:* Délos, l. 1; 1-2; 6; 64; 68; 71; 79; 80-81. Paros, l. 2; 6; 11; 14; 19-20.

[2] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Paros, l. 5; 21-22; 31-32; 32-33, à *de Sinner.* Paros, l. 4-5; 11; 13-14; 14-15.

[3] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Délos, l. 1-4; 35-47; 43-45. Paros, l. 1-4; 9-13; 21-28; 34-37; 44-46, à *de Sinner:* Délos, l. 1-6; 69-84; 79-82; Paros, l. 1-2; 8-9; 10-14; 17-19; 25-26.

[4] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Délos, l. 36 et 43. Paros l. 8-13; 21-28, à *de Sinner:* Délos, l. 70-71. Paros, l. 6-9; 11-12.

[5] Comparer respectivement: *ms. de Milan.* Délos, l. 1, Paros, l. 1, à *de Sinner:* Délos, l. 1, Paros, l. 1.

[6] Comparer: *ms. de Milan.* Paros, l. 1, avec *de Sinner*, Paros l. 1.

[7] Cf. la citation de Virgile par laquelle se clôt dans *de Sinner* le chapitre sur Délos.

[8] Cf. la note 3 de la page 117.

qu'il comprenait mal. Ainsi, le manuscrit de Milan nous apprend qu'il existe à Délos une statue placée dans un vieux temple, auprès duquel une petite plaine s'étend, et il ajoute que l'île tout entière est couverte d'édifices et de colonnes [1]; or l'abréviateur, fusionnant ces renseignements indépendants, dit simplement : « *in Delo... prope olim templum vetustum, in plano, praeparatum columnarum idolum videmus* » [2], ce qui ne correspond à l'original que de loin. Un peu plus loin, le manuscrit de Milan parle d'un petite plaine, située près du temple, où se trouvaient des maisons pour les voyageurs; puis d'un *oppidum* élevé au nord par les chrétiens, après la destruction de l'ancien culte [3]; enfin, quelques lignes plus bas, il nous apprend qu'il y avait à Rhénée une tour, bâtie pour servir de refuge dans les temps de troubles [4]. Que reste-t-il, dans le texte de Sinner, de tous ces renseignements? Ceci simplement qu'il y avait quelque part, on ne voit pas bien où, une tour, dans laquelle, après la disparition du paganisme, les habitants se retiraient pour prendre du repos [5]. Ce n'est pas la même chose tout à fait.

Il paraît donc assez plausible de supposer que l'archétype commun des manuscrits consultés par de Sinner et de la traduction grecque de la Bibliothèque du Sérail dérive d'un abrégé du véritable *Liber Insularum*. Mais, cet abrégé, quel en est l'auteur? Buondelmonti lui-même, ou un autre? Et dans le cas où la deuxième hypothèse serait la bonne, cet autre a-t-il travaillé sous la surveillance et la direction de l'auteur véritable? A-t-il agi, au contraire, en dehors de lui?

Rien assurément ne s'opposerait à ce que Buondelmonti eût exécuté lui-même, pour les besoins du grand public, un résumé de l'oeuvre complète destinée au cardinal son protecteur [6]; cette supposition rendrait même assez bien compte de la réduction subie par le nouveau texte et de son caractère moins personnel. Mais il paraît difficile d'admettre que le vague du résumé et les erreurs qu'il renferme puissent

[1] l. 37-38. — [2] l. 72-74. — [3] l. 39-42. — [4] l. 45-46. — [5] l. 82-84.

[6] Il se peut qu'il ait ainsi résumé sa description de la Crète. Cf. O. Rubensohn. *op. laud.* 343, en note.

être attribuées à Buondelmonti; notre auteur n'était sans doute qu'un *demi-savant*[1]; il ne semble pas qu'il ait été pour cela une bête; en tout cas, il devait savoir ce qu'il avait écrit. Les erreurs observées sont, par contre, compréhensibles chez un abréviateur qui pouvait ne pas toujours comprendre très bien son texte, qui n'avait pas vu lui-même ce dont il devait parler. D'ailleurs, la langue non plus n'est pas semblable d'un texte à l'autre: certes, elle n'est pas dans l'abrégé plus correcte; du moins y paraît-elle plus coulante, plus élégante, moins embarrassée d'incidentes et de conjonctions parasites; elle laisse deviner des prétentions au beau langage que l'on ne rencontre guère dans le scolastique manuscrit de Milan.

Concluons: des textes complets jusqu'ici publiés sous le nom de Buondelmonti, aucun n'est son oeuvre propre; ils dérivent d'un abrégé de son livre, mis sous son nom, mais fait par un inconnu, tout au plus sous sa direction très lointaine. C'est d'ailleurs seulement par cet abrégé que l'on a jusqu'à ces dernières années connu l'oeuvre accomplie dans les îles grecques par le voyageur florentin[2]. On ne pourra donc l'apprécier équitablement que lorsqu'on aura du manuscrit de Milan une connaissance plus complète et plus précise; et c'est alors seulement qu'on saura qui a raison, de Louis de Sinner, qui traite l'infortuné Buondelmonti avec une pitié hautaine et un mépris peu dissimulé, ou de Legrand, qui, bien au contraire, ne paraît guère éloigné de saluer en lui l'ancêtre des archéologues modernes et le premier en date des humanistes de la Renaissance.

Janvier 1912.

J. Pâris
École française d'Athènes.

[1] Le mot est de M. S. Reinach. *op. laud.* p. 87.

[2] Bien entendu, nous ne parlons pas ici de l'ouvrage de Buondelmonti sur la Crète.

DIE ALTEN MOSAIKEN DER APOSTELKIRCHE UND DER HAGIA SOPHIA

I

Das schönste und grösste der Gotteshäuser von Byzanz war neben der Kirche der heiligen Weisheit die Apostelkirche. Auch eine Schöpfung der grossen Zeit Justinians, hat sie die Jahrhunderte hindurch als «Mond neben der Sonne der Hagia Sophia» geglänzt, bis mit dem Untergang des Reiches infolge der türkischen Eroberung auch ihr Schicksal besiegelt war. Muhamed der Eroberer liess die durch die Gewalt der Erdbeben schon baufällig gewordene Kirche niederreissen, die Moschee des Eroberes steht heute auf ihrem Platze [1].

Wir kennen die Kirche nur aus zwei Beschreibungen. Im zehnten Jahrhundert verfasste Konstantinos Rhodios sein Gedicht [2], um das Jahr 1200 schrieb Nikolaos Mesarites seine Ekphrasis [3]; als Nachbildung der Apostelkirche lässt S. Marco in Venedig uns heute noch die künstlerische Grösse des Vorbildes ahnen. Über dem Grundriss des gleichschenkeligen Kreuzes erhoben sich die fünf Hallen der Kirche, jede gekrönt von einer Kuppel, deren mittlere die andern vier um ein weniges überragte. Breite Emporen, von nahezu 100 Säulen

[1] Ich verweise im allgemeinen auf mein Buch Grabeskirche und Apostelkirche, zwei Basiliken Konstantins. II. Bd. Die Apostelkirche in Konstantinopel. Leipzig 1908.

[2] Herausgegeben und erklärt von E. Legrand und Th. Reinach, Rev. des études grecques 9 (1896) 32-103; ausserdem von G. P. Begleri, Der Tempel der hll. Apostel und andere Denkmäler von Konstantinopel nach der Beschreibung des Konstantin von Rhodos, Odessa 1896.

[3] Mit deutscher Übersetzung von mir herausgegeben a. a. O. S. 9-96.

getragen und nach dem Innern abgegrenzt, zogen sich an allen Wänden hin. Aber nicht die Eigenart dieser Architektur bildete den grössten Ruhm der Kirche; musste sie in ihrem Aufbau hinter der Sophienkirche an Erhabenheit zurücktreten, so überstrahlte sie, wie die Berichte der jüngeren Zeit hervorheben, die grosse Kirche durch den Glanz und die Herrlichkeit ihrer Malereien. Alle Wände, von den Emporen an bis hinauf in den Scheitelpunkt der Kuppeln, waren mit Mosaiken auf goldenem Grunde bedeckt, die nach einem tief durchdachten Plane angeordnet waren.

Der Maler hatte den gesamten Flächenraum der Wände zu einer gewaltigen Einheit zusammengefasst, um in diesem Rahmen nach bestimmter Disposition das Leben des Herrn und seiner Apostel, denen die Kirche geweiht war, darzustellen. Da ich früher der Komposition dieses Bilderschmuckes eine ausführliche Abhandlung gewidmet habe[1], kann ich mich hier auf ein paar Grundlinien beschränken. Im westlichen Kreuzarm war die Aussendung der zwölf Apostel dargestellt, ihre Wirksamkeit bei den verschiedenen Völkern, wo sie lehrten und tauften; das Kuppelbild zeigte ihre Berufung durch die Ausgiessung des Geistes. Die drei andern Kreuzarme enthielten Bilder aus dem Leben Jesu. Im nördlichen sah man das Wandeln des Herrn bis zum Einzug in Jerusalem, im östlichen Kreuzarm Passion und Auferstehung, der südliche war der Wirksamkeit des verklärten Jesus gewidmet. Die drei Kuppeln schmückten Darstellungen der Verklärung, Kreuzigung und Himmelfahrt.

Wer war der grosse Maler, der diesen herrlichen Bilderkreis schuf? Weder Konstantinos Rhodios noch Mesarites nennen ihn, obwohl sie ihn kannten und seinen Ruhm mit hohem Lobe verkündeten. Es war das Stilgesetz ihrer Werke, das sie zwang ihn zu verschweigen[2]. Denn vergessen hatte man in

[1] a. a. O. S. 140-165.

[2] In den Versen 387 ff. hat Konstantinos Rhodios doch wohl kaum auf Eulalios anspielen wollen, obwohl er bei dem πανάγαστον κάλλος gewiss in erster Linie an die Mosaiken denkt und das μήτ' αὖ γε τολμᾶν τοῦ λαλεῖν τε καὶ γράφειν fast daran denken liesse; nebenbei, v. 390 ist μέτροις ἰαμβοπλέκτοις statt ἰαμβολέκτοις zu lesen.

Byzanz den Namen dieses gewaltigen Künstlers nie, der sich in stolzem Hochgefühl selbst sein Denkmal gesetzt hatte; aufrecht stand er unter den Wächtern am Grabe des Herrn. So erzählt Mesarites und der Schreiber der Handschrift oder ein Leser schrieb den Namen auf den Rand des Blattes[1]. Feuchtigkeit hat ihn fast zerstört, und so konnte ich seinerzeit nur unsicher und ohne Gewähr das Wort Eulalios entziffern, stets in Sorge, ich möchte doch dem grössten der uns bekannten byzantinischen Maler einen falschen Namen gegeben haben. So grosse Vorsicht wäre nicht nötig gewesen, durch zwei andere Werke wird er sicher bezeugt.

A. Papadopoulos-Kerameus hat aus Cod. Sabbait. 150 mehrere Gedichte von Nikephoros Kallistos Xanthopoulos herausgegeben. Eines derselben lautet[2]:

Ἕτερον τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν δεσπότην Χριστόν, τὸν ἐν τῷ μέσῳ τρούλλῳ τῶν Ἁγίων Ἀποστόλων, ὃν Εὐλάλιος ἄριστα καθιστόρησεν.

> Ἦ Χριστὸς αὐτὸς καταβὰς οὐρανόθεν
> μορφῆς τύπον ἔδειξεν ἠκριβωμένον
> τῷ τὰς χεῖρας ἔχοντι μᾶλλον εὐλάλους,
> ἢ γοῦν πρὸς αὐτὸν ἀνιὼν τὸν αἰθέρα
> ὁ κλεινὸς Εὐλάλιος χειρὶ πανσόφῳ
> Χριστοῦ θέαν ἔγραψεν ἠκριβωμένως.

In diesen Versen wird der berühmte Eulalios bestimmt als Maler des Pantokratorbildes in der mittleren Kuppel der Apostelkirche bezeugt, Mesarites hat das Mosaik ausführlich beschrieben. Ebenso interessant ist ein neues Zeugnis. Herr A. Maiuri hat kürzlich im Cod. Vatic. 1823 fol. 195ᵛ-196ᵛ ein bisher unbekanntes Gedicht von Theodoros Prodromos entdeckt mit der Überschrift τοῦ φιλοσόφου τοῦ Προδρόμου στίχοι δεητήριοι. Das Gedicht, das von grosser Bedeutung für die

[1] Vgl. a. a. O. S. 64 und das Faksimile Taf. II.

[2] Byz. Zeitschr. 11 (1902) 46. Das Gedicht war mir seinerzeit entgangen, Paul Marcs ausgezeichnetes Generalregister lag noch nicht vor. Inzwischen haben mich auch Theodor Schmitt und Paul Maas in dankenswerter Weise auf die Verse hingewiesen.

ganze Prodromosfrage zu werden verspricht, wird Herr Maiuri selbst demnächst in der Byz. Zeitschr. XXI (1912) 3/4 Heft mit einem ausführlichen Kommentar herausgeben, doch hat er mir sehr liebenswürdig die Erlaubnis erteilt, die nachfolgenden Verse jetzt schon zu veröffentlichen und zu erklären. Prodromos bittet den Kaiser Manuel, ihn durch eine Pension vor dem Hungertode zu schützen, und hebt scherzhaft hervor, was sein hoher Gönner alles, wenn er stürbe, an ihm verlieren würde:

(v. 42) οὐκ ἐγνωρίζεις, δέσποτα, τὸν Πρόδρομον τὸν ἔχεις·
αὐτὸς ὁ Εὐλάλιος ἂν ἔλθῃ καὶ ὁ Χήναρος ἐκεῖνος
καὶ ὁ Χαρτουλάρις ὁ ἀκουστός, οἱ πρῶτοι τῶν ζωγράφων,
τοιοῦτον οὐκ ἐξορθώνουσι, κανεὶς μή σε κομπώνῃ,
λογιούτζικον, σοφούτζικον ἐκ τοὺς ἐπιλεγμένους,
πατέρα τῶν γραμματικῶν, πατέρα τῶν ῥητόρων,
πατέρα τῆς στιχουργικῆς καὶ τῆς λογογραφίας.

«Du weisst nicht, Herr, was du an deinem Prodromos hast. Selbst wenn Eulalios käme und der grosse Chenaros und der berühmte Chartoularis, die Fürsten der Maler, so stellen sie dir doch—das lass dir von niemandem einreden — keinen solchen netten Gelehrten und Hochwohlweisen ersten Ranges hin, keinen solchen Vater der Grammatiker, der Rhetoren, der Vers- und Prosakünstler». Der armselige Poet erweist uns mit diesen Versen einen ausgezeichneten Dienst. Eulalios wird durch ihn wieder als einer der grössten byzantinischen Maler sicher bezeugt. Neben ihm noch zwei andere, Chenaros und Chartoularis, und für die Angabe ihres Namens sind wir bei dem schrecklichen Mangel an Nachrichten über byzantinische Künstler ganz besonders dankbar[1]. Es gab also doch in der namenlosen Masse der byzantinischen Maler auch grosse Meister, die alle andern überragten, die jeder in Byzanz kannte und bewunderte und die nur wir nicht kennen, weil ein nichtswürdiges Stilgesetz sie den Literaten zu nennen

[1] Das wenige, was überliefert ist, haben F. W. Unger, Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte I 52 f., und Sp. Lampros, Νέος Ἑλληνομνήμων 5 (1908) 280 ff. zusammengestellt.

verbot. Auch von Chenaros und Chartoularis ist bei keinem andern Schriftsteller die Rede.

Durch diese Verse erfährt meine Lesung der verblichenen Randnotiz ihre willkommene Bestätigung, man darf in Zukunft ohne Bedenken den Maler der Apostelkirche Eulalios nennen.

Die Verse von Xanthopoulos schreiben ihm zwar nur das Pantokratorbild in der Hauptkuppel zu, aber Mesarites bezeugt ausdrücklich, dass er der Schöpfer des gesamten Bilderschmuckes war[1].

II

Wann Eulalios gelebt und geschaffen hat, sagen weder diese Verse noch Konstantinos Rhodios und Nikolaos Mesarites, und in keiner anderen Quelle ist uns eine bestimmte Nachricht darüber erhalten. So lange allein die ganz unvollständige Beschreibung von Konstantinos Rhodios vorlag, konnte man an eine Entstehung in der nachikonoklastischen Periode denken[2], aber die ausführliche Ekphrasis des Mesarites schliesst jeden Zweifel aus. Ich habe schon früher eine Reihe von Gründen dargelegt[3], welche es meines Erachtens zur Gewissheit machen, dass die Mosaiken nicht erst der jüngeren Periode, sondern bereits dem sechsten Jahrhundert angehören, und soviel ich sehe, sind meine Feststellungen nirgends widerlegt worden. Indessen sind doch in den beiden ausgezeichneten Darstellungen der byzantinischen Kunstgeschichte, die uns Diehl[4] und Dalton[5] kürzlich geschenkt

[1] a. a. O. S. 64: καὶ τὴν πᾶσαν ἄλλην ἠμφιεσμένον ἀναβολήν, ἣν καὶ ζῶν καὶ ταῦτα γράφων καὶ μετὰ πάντων καὶ ἑαυτοῦ καταστοχαζόμενος ἄριστα περιέκειτό τε καὶ τὸν ἐκτὸς κατεσεμνύνετο ἄνθρωπον. καὶ τάχ᾽ ἂν τοῖς περὶ αὐτὸν ἐγκωμίοις ὁ λόγος ἐχρονοτρίβησε, καὶ πάνυ τι δικαιότατα, εἰ μὴ κτλ.

[2] Vgl. G. Millet, Le monastère de Daphni, p. 80 ff. 90 f. 151.

[3] a. a. O. S. 166 f.

[4] Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin, p. 449 ff.

[5] O. M. Dalton, Byzantine art and archeology, p. 649 n. 2; vgl. auch die übrigens sehr verdienstliche Arbeit von J. Reil, Die altchristlichen Bildzyklen des Lebens Jesu, S. 129.

haben, einige Bedenken geäussert. Daher ist es gerechtfertigt, das bedeutungsvolle Problem noch einmal von allen Seiten zu beleuchten. Denn die Frage nach der Entstehungszeit dieser Mosaiken ist von grösster Bedeutung, nicht nur für die Ikonographie, sondern auch für unsere Auffassung von der gesamten Entwickelung der byzantinischen Kunst; berührt sie doch die Grundfrage, ob der nachikonoklastischen Periode noch jene gewaltige Schöpferkraft innewohnte, die dem justinianeischen Zeitalter seine alles überragende Bedeutung gegeben hat, und ob wir über die Malerei dieses Zeitalters selbst noch mehr erfahren können, als uns die Mosaiken von Ravenna lehren.

Gehören die Werke des Eulalios nicht dem 6. Jahrhundert an, so bleibt nur ein kurzer Zeitraum übrig, in dem sie entstanden sein können. Das Gedicht von Konstantinos Rhodios ist in der Zeit zwischen 931 und 944 verfasst worden, der Bildersturm hat im Jahre 843 sein Ende gefunden. Aber in der Regierungszeit Konstantins VII. Porphyrogennetos kann der grossartige Zyklus nicht erst geschaffen sein. Der Kaiser selbst hätte seinen Anteil an dem grossen Werke gehabt, ja es wäre eine der Ruhmestaten seiner Regierung gewesen; undenkbar aber ist es, dass der Dichter, der dem Kaiser sein Werk widmet[1], dies sollte unerwähnt gelassen haben. Und das gleiche gilt von der Zeit seines Vaters Leon des Weisen (886-911). So bliebe nur die Zeit des Kaisers Basileios I. (867-886) für die Entstehung der Mosaiken übrig. Aber auch hier ergeben sich die gleichen Schwierigkeiten. Man weiss, mit welcher Bewunderung und Verehrung Konstantin zu seinem Grossvater, dem Begründer seiner Dynastie, aufblickte. Wie sollte einer seiner Hofdichter die Gelegenheit verpassen, den Ruhm des grossen Kaisers vor seinem Enkel zu verkünden? Aber wichtiger ist noch, dass ebensowenig wie bei Mesarites sich auch bei Konstantin nur die leiseste Andeutung einer zeitlichen Differenz zwischen der Entstehung der Kirche und

[1] Vgl. v. 1 ff; 423 f; über die Gestalt, in der uns das Gedicht überliefert ist, vgl. Th. Preger, Byz. Zeitschr. 6 (1897) 167 f., und meine Ausführungen Apostelkirche S. 120.

ihrer Mosaiken findet. Der Dichter erwähnt ihre Gründung unter Konstantin dem Grossen, den Neubau des Artemios und Isidoros und schliesst an die eingehende Beschreibung dieses Baues, den er vor uns gleichsam emporwachsen lässt, ohne weiteres die Beschreibung der Mosaiken. Wie soll das denkbar sein, wenn er gewusst hätte, dass zwischen dem Bau und der Entstehung der Malereien ein Zeitraum von drei Jahrhunderten lag, wenn die Mosaiken seinem eigenen Zeitalter angehörten und eine Schöpfung der Dynastie seines Kaisers gewesen wären? Man gerät in lauter unlösbare Widersprüche.

Aber es lässt sich noch mehr sagen. Vom Kaiser Konstantin VII. selbst stammt die uns erhaltene Biographie seines Grossvaters Basileios. Sie gleicht mehr einem Enkomion als einem Geschichtswerk, absichtlich wird darin das historische Bild des Kaisers gefälscht, beiseite gelassen, was ihm irgendwie zum Vorwurf gereichen könnte, alles verzeichnet und in hellstes Licht gesetzt, was Rühmenswertes von ihm zu melden war. Ganz besonders glücklich aber trifft es sich, dass der Bautätigkeit des Basileios von seinem Enkel ein eigener Abschnitt von ungewöhnlicher Ausführlichkeit gewidmet ist[1]. Sind also die Mosaiken eine Schöpfung dieser Zeit, so müssen wir sie bei dieser Gelegenheit erwähnt finden. Denn man vergesse nicht: die Mosaiken der Apostelkirche, das Werk des Eulalios, waren nicht ein unbedeutender Bilderzyklus irgend einer Kirche zweiten oder dritten Ranges, sondern der grösste Triumph der monumentalen Malerei; alle unsere Quellen sind darin einig, dass die byzantinische Malerei Grossartigeres nie geschaffen hat, ihren Mosaiken verdankte es die Apostelkirche, wenn sie immerfort ihren Rang neben der gewaltigeren Hagia Sophia behauptete.

Der Kaiser schreibt[2]: Ὁ δὲ φιλόχριστος Βασίλειος ὁ βασιλεὺς μεταξὺ τῶν πολεμικῶν ἀγώνων, οὓς διὰ τῶν ὑπὸ χεῖρα πολλάκις ὥσπερ ἀγωνοθετῶν πρὸς τὸ δέον κατηύθυνε, πολλοὺς τῶν ἱερῶν καὶ

[1] In der Bonner Ausgabe des Theophanes continuatus cap. 78-94, S. 321-341.

[2] S. 321, 17 ff. ed. Bonn.

θείων ναῶν, ἐκ τῶν προγεγονότων διαρραγέντας σεισμῶν καὶ ἢ καταβληθέντας παντελῶς ἢ πτῶσιν ἀπὸ τῶν ῥηγμάτων σύντομον ὑπομεῖναι δηλοῦντας, ἐπιμελείᾳ τε διηνεκεῖ καὶ τῶν πρὸς τὴν χρείαν ἐπιτηδείων ἀφθόνῳ χορηγίᾳ καὶ παροχῇ τοὺς μὲν τοῦ πτώματος ἤγειρε, τῇ ἀσφαλείᾳ καὶ κάλλος προσθείς, τῶν δὲ τὸ ἀσθενὲς ἐνισχύσας διὰ τῆς τῶν δεόντων ἐπιβολῆς καὶ ἐπανορθώσεως τοῦ μὴ καταρρυῆναι ἀλλὰ πρὸς ἀκμὴν αὖθις ἐπανελθεῖν καὶ νεότητα ἐγένετο αἴτιος. In dieser Einleitung hebt Konstantin zweierlei an der Bautätigkeit seines Grossvaters hervor: er richtete eingestürzte Kirchen in grösserer Schönheit wieder auf und besserte an anderen die Schäden aus, dass sie ihren früheren Glanz wieder erhielten. Das will der Biograph weiter im einzelnen zeigen, δηλωτέον δὲ καὶ καθ᾽ ἕκαστα, wir dürfen uns also auf einen genauen Bericht gefasst machen.

Wie recht und billig, ist zuerst von der Sophienkirche die Rede. Τοῦ τε γὰρ περιωνύμου καὶ θείου ναοῦ, ὃς τὸ τῆς μεγάλης τοῦ Θεοῦ σοφίας κεκλήρωται ὄνομα, τὴν πρὸς δύσιν ἁψῖδα, τὴν μεγάλην τε καὶ μετέωρον, ἱκανῶς διαρραγεῖσαν καὶ πτῶσιν οὐκ εἰς μακρὰν ἀπειλοῦσαν, αὐτὸς ἐμπειρίᾳ τεχνιτῶν περισφίγξας καὶ ἀνανεωσάμενος ἀσφαλῆ καὶ μόνιμον ἀπειργάσατο· καθ᾽ ἣν καὶ τὴν τῆς θεομήτορος εἰκόνα τὸν ἄσπορον υἱὸν ἐπωλένιον φέρουσαν ἀνιστόρησε, καὶ τοὺς τῶν ἀποστόλων κορυφαίους Πέτρον καὶ Παῦλον ἑκατέρωθεν ἔστησε. καὶ τὰ λοιπὰ δὲ ῥήγματα ταύτης (sc. ἐκκλησίας) ἐν κτίσμασί τε καὶ δαπανήμασι φιλοτιμότατα διωρθώσατο. οὐ μόνον γὰρ τοὺς σαθρωθέντας τῶν τοίχων ἐπηνωρθώσατο, ἀλλὰ καὶ τὴν τῶν προσόδων ἐλάττωσιν ταῖς παρ᾽ ἑαυτοῦ ἐπιδόσεσιν εἰς αὔξησιν ἤγαγεν. ἐνδείᾳ γὰρ ἐλαίου σχεδὸν κινδυνευόντων ἀποσβεσθῆναι τῶν λύχνων τῶν ἱερῶν, μεγίστου κτήματος ἐπιδόσει, ὃ προσαγορεύεται Μαντέα, τούτοις τὸ φῶς διαμένειν προσεπενοήσατο ἄσβεστον, καὶ τοῖς ἐξυπηρετουμένοις εἰς τὸν θεῖον τοῦτον ναὸν ἐπεδαψιλεύσατο τὰ ὀψώνια ἐκ τῆς ἱκανῆς προσόδου τοῦ κτήματος, ὅπερ οἶδε τὴν ὑπηρεσίαν ποιεῖν ἀνυστέρητον καὶ ἀδιάλειπτον.

Dieser Bericht bewegt sich nicht im allgemeinen, sondern nennt kurz und praezis bestimmte Einzelheiten. Basileios liess den grossen westlichen Gewölbebogen, der einzustürzen drohte, ausbessern, auf demselben ein Bild der Gottesmutter mit dem Christuskinde auf dem Arme und ihr zur Seite die Gestalten der Apostel Petrus und Paulus in Mosaik darstellen.

Ferner ordnete er die Ausbesserung einiger schadhaft gewordenen Mauern an und erhöhte die Einkünfte durch Schenkung des Grundstückes Mantea.

Konstantin spricht weiter von der Apostelkirche[1]. Ἀλλὰ καὶ τὸ τῶν θείων ἀποστόλων περιφανὲς καὶ μέγα τέμενος, τῆς προτέρας εὐπρεπείας καὶ ἀσφαλείας διαπεσόν, ἐρεισμάτων περιβολαῖς καὶ ταῖς τῶν διαρραγέντων ἀνοικοδομαῖς ὀχυρώσας, καὶ ἀποξύσας τὸ ἀπὸ χρόνου γῆρας καὶ τὰς ῥυτίδας περιελών, ὡραῖον αὖθις καὶ νεουργὸν ἀπετέλεσεν. Das ist vollkommen deutlich. Die Kirche hatte ihr früheres prächtiges Aussehen und ihre Sicherheit eingebüsst. Deshalb liess der Kaiser aussen Stützmauern aufführen und den Wänden, die Risse zeigten, neue Festigkeit geben; ausserdem liess er die Aussenseite säubern, so dass sie in neuer Schönheit strahlte. Wie der Vergleich mit dem vor Alter runzlich gewordenen Gesicht zweifellos macht, sind hier nur Arbeiten an der Aussenseite genannt, kein Wort liest man von einer Erneuerung im Innern [2]. Hier aber liegt im Schweigen das stärkste Zeugnis. Aus der Sophienkirche wird die Erneuerung der Mosaiken schon eines einzigen Gewölbebogens berichtet, hier wären alle Wandflächen des Kirche mit den grossartigsten Mosaiken geschmückt worden und Konstantin hätte das vollständig übergangen? Man braucht nur diese Frage zu stellen um völlig sicher zu sein, dass die Mosaiken des Eulalios unter der Regierung des Basileios weder geschaffen sein können noch auch irgend welche bemerkenswerte Erneuerung erfahren haben.

Es folgen in der Schilderung Konstantins eine Reihe von kleineren Kirchen und Kapellen, im ganzen achtzehn, die Basileios teils wieder aufgebaut, teils renoviert haben soll [3]. Mit den Worten: Ἀλλὰ τί στρεφόμεθα περὶ τὰ μικρὰ τῶν

---

[1] S. 323, 1 ff. ed. Bonn.

[2] So verstand auch Skylitzes diese Worte, wenn er schrieb (bei Kedrenos II 238, 8 ed. Bonn.): καὶ τὸν θεῖον δὲ τῶν ἀποστόλων ναὸν τῆς προτέρας εὐπρεπείας διαπεσόντα ἐρείσμασι καὶ ταῖς τῶν πεπονηκότων βοηθείαις κατοχυρώσας θῆκε νεὼν ἡβώοντα κατὰ τὴν ποίησιν.

[3] S. 323, 5 - 325, 5 ed. Bonn.

ἐκείνου, εἰ καὶ πάνυ μεγάλα καθέστηκε; geht Konstantin zu einer ausführlichen Beschreibung der Neuen Kirche über, die Basileios ἐπ᾽ ὀνόματος τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ Μιχαὴλ[1] τοῦ πρώτου τῶν ἀγγέλων καὶ Ἠλιοῦ τοῦ Θεσβίτου errichtete. Ausdrücklich erwähnt er hier den Mosaikenschmuck, ἔτι δὲ καὶ μαρμάρων πολυχρόων ποικιλίας καὶ ψηφίδων συνθέσεσι (ὡραϊσμένην) .... τῷ ἀθανάτῳ προσήγαγε νυμφίῳ Χριστῷ· ὅ τε γὰρ ὄροφος ἐκ πέντε συμπληρούμενος ἡμισφαιρίων στίλβει χρυσῷ καὶ εἰκόνων ὡς ἀστέρων ἀστράπτει κάλλεσιν, und weiter S. 326, 15: οὕτω πᾶν ἐξωραΐσται καὶ καταπεποίκιλται τῷ πολυχρόῳ τῶν ὑποκειμένων ἐκ μαρμάρων πλακῶν καὶ ταῖς πολυειδέσι τῶν ταύταις περικλειουσῶν ψηφίδων ζώναις καὶ τῷ τῆς ἁρμογῆς ἀκριβεῖ καὶ τῷ περριττῷ τῆς περιθεούσης ἐν ἅπασι χάριτος. Wir werden alsbald den Mosaikenschmuck der Nea an der Hand der Ekphrasis des Photios eingehender betrachten, hier hebe ich nur wieder hervor: wie soll es denkbar sein, dass die vergleichsweise unbedeutenden Mosaiken der Neuen Kirche mit solcher Wertschätzung behandelt werden, der grossartigere Zyklus in der Apostelkirche aber auch nicht mit einem einzigen Worte erwähnt worden wäre, wenn er ein Denkmal aus der Zeit des Basileios war?

Die Beschreibung behandelt alsdann in ausführlicher Weise die umliegenden Gebäude, ich hebe aber nur noch eine für uns bemerkenswerte Stelle heraus, S. 328, 2 ff.: ἐξιόντι δέ σοι τὴν βόρειον πύλην τοῦ ἱεροῦ μακρός τις ἐκδέχεται περίπατος κυλινδροειδής, ἐξ ἐνύλων γραφῶν κατηγλαϊσμένος τὴν ὀροφήν, τοὺς μαρτυρικοὺς περιέχων ἄθλους καὶ τὰ παλαίσματα, ἑστιῶν ἅμα τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ τὴν ψυχὴν διεγείρων πρὸς τὸν θεῖον καὶ μακάριον ἔρωτα, ταῖς τῶν μαρτύρων ἀριστείαις εἰς τοῦτον ἐναγομένην καὶ ὑπερβαίνειν κατὰ τὸ ἐφικτὸν πειρωμένην τὴν αἴσθησιν. Wenn Konstantin so der Mosaiken gedachte, die das Leiden der Märtyrer darstellten, war dann die grossartige

[1] In der Bonner Ausgabe liest man Γαβριὴλ statt Μιχαήλ, S. 319, 13 dagegen Μιχαὴλ τοῦ πρώτου τῶν ἀγγέλων. Photios verschweigt in seiner Ekphrasis den Namen, aber Skylitzes bei Kedrenos II 240, 5 ed. Bonn. bestätigt Μιχαήλ. Vgl. auch Du Cange, Constantinopolis christ. p. 97 ed. Par.

Darstellung des Lebens Jesu und der Wirksamkeit der Apostel keines Wortes würdig, obwohl auch sie eine Schöpfung des Kaisers Basileios gewesen wäre? Die ausführliche Beschreibung der Bauten, durch die Basileios den Kaiserpalast erweiterte[1], brauche ich nicht im einzelnen durchzugehen, das Ergebnis ist das gleiche. Eingehend werden die Bauten beschrieben, mit liebevoller Ausführlichkeit insbesondere die Mosaiken im Kainourgion, in dessen östlicher Apsis der Kaiser selbst dargestellt war (S. 332, 14 ff): ἄνωθεν δὲ τῶν κιόνων ἄχρι τῆς ὀροφῆς καὶ τὸ κατὰ ἀνατολὰς ἡμισφαίριον ἐκ ψηφίδων ὡραίων ἅπας ὁ οἶκος κατακεχρύσωται, προκαθήμενον ἔχων τὸν τοῦ ἔργου δημιουργόν, ὑπὸ τῶν συναγωνιστῶν ὑποστρατήγων δορυφορούμενον, ὡς δῶρα προσαγόντων αὐτῷ τὰς ὑπ᾽ αὐτοῦ ἑαλωκυίας πόλεις, καὶ αὖθις ἄνωθεν ἐπὶ τῆς ὀροφῆς ἀνιστορούμενα τὰ τοῦ βασιλέως Ἡράκλεια ἆθλα καὶ οἱ ὑπὲρ τοῦ ὑπηκόου πόνοι καὶ οἱ τῶν πολεμικῶν ἀγώνων ἱδρῶτες καὶ τὰ ἐκ θεοῦ νικητήρια, ὑφ᾽ ὧν ὡς οὐρανὸς ὑπ᾽ ἀστέρων ὑπέρλαμπρος ἐξανίσχει κοιτὼν ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ φιλοτεχνηθεὶς αὐτοκράτορος, ὡραῖος τε καὶ παμποίκιλος καὶ κατὰ πάντων σχεδὸν τὰ τοῦ κάλλους φερόμενον νικητήρια. So geht die Beschreibung der Bauten des Basileios in gleicher Ausführlichkeit weiter bis S. 341, 7, auch ganz unbedeutende Werke werden nicht vergessen; was aber die grösste Ruhmestat der Malerei jenes Zeitalters gewesen wäre, hätte Konstantin völlig übergangen[2]?

III

Es war notwendig, den ausführlichen Bericht des Kaisers Konstantin über die Bauten seines Grossvaters genau zu analysieren, um jeden Zweifel darüber auszuschliessen, dass

[1] S. 329, 4-338, 19 ed. Bonn.

[2] Aus seinem Schweigen darf man weiter schliessen, dass die Mosaiken auch nicht aus der Zeit Leons stammen. Denn wie seine Mitteilung über die Kirche des hl. Elias lehrt (S. 329, 22), schildert er die Bauten so, wie er sie sah, und vergisst nicht gegebenenfalls die seit der Zeit des Basileios eingetretenen Veränderungen zu erwähnen.

die Mosaiken des Eulalios nicht aus der Zeit des Basileios stammen können. Sind sie aber älter, so folgt sofort, dass sie vorikonoklastisch sind, dass sie in das 6. Jahrhundert, das Zeitalter Justinians gehören; denn niemand wird annehmen wollen, dass sie in den zwei Jahrzehnten von der Beendigung des Bildersturmes bis zur Thronbesteigung des Basileios entstanden wären. In das 6. Jahrhundert führt aber auch eine Betrachtung des Bilderkreises selbst.

In der nachikonoklastischen Periode der byzantinischen monumentalen Malerei macht sich ein völlig neues Prinzip geltend. Das Zeitalter der historischen Malerei ist vorüber, theologisch- dogmatische Gedanken beherrschen das gesamte Dekorationsschema; ich verweise auf die ausgezeichneten Darlegungen bei Diehl [1], um hier nicht bekannte Dinge ausführlich wiederholen zu müssen. Es ist die Darstellung der Kirche als Vertreterin des Himmels, die jetzt ihre Triumphe feiert. Im Mittelpunkt steht Christus selbst, Vater, Sohn und Geist in einer Gestalt, der Pantokrator, Inhalt und Mittelpunkt der Theologie und der Kirche; diese selbst findet ihre erhabenste Repräsentation in der Gestalt der majestätisch thronenden Theotokos. Um diese beiden göttlichen Gestalten gruppieren sich die Scharen der Engel, dann weiter die Propheten, endlich die hervorragendsten Vertreter der geschichtlichen Kirche, die Märtyrer, Väter und die grossen Kirchenfürsten der Vergangenheit. Eng verbunden geht damit die Darstellung der zwölf grossen kirchlichen Feste, wie sie die Theologie seit dem siebenten Jahrhundert festgestellt hatte, und nur durch diese Vermittlung bewahrt auch die historische Malerei noch einen bescheidenen Anteil am Schmuck der Gotteshäuser.

Dies ist das Dekorationsschema, das wir mit geringer Abwechslung in allen byzantinischen Kirchen seit dem Ende des 9. Jahrhunderts in Geltung finden, in Hosios Loukas, Daphni, der Capella Palatina und überall sonst. Es verdient aber nachdrücklich hervorgehoben zu werden, dass dieses Prinzip auch schon in der ersten seit der Beendigung des

[1] a. a. O. p. 453 ff.

Bilderstreites errichteten Kirche angewendet wird, in der Nea des Kaisers Basileios I. Die Ekphrasis des Patriarchen Photios spricht sich hier ganz deutlich aus[1]. Im Scheitel der Kuppel sah man den Pantokrator, den übrigen Raum der Kuppel füllte im Kreise eine Schar Engel: τοῖς δὲ περὶ αὐτῇ τῇ ὀροφῇ τοῦ ἡμισφαιρίου τμήμασιν ἐγκυκλίοις πληθὺς ἀγγέλων τῷ κοινῷ δεσπότῃ δορυφοροῦντες διαμεμόρφωται. In der Apsis thronte die Theotokos, nicht in irgend einer historischen Szene[2], sondern nur repräsentativ, τὰς ἀχράντους χεῖρας ὑπὲρ ἡμῶν ἐξαπλούσης καὶ πραττομένης τῷ βασιλεῖ τὴν σωτηρίαν καὶ τὰ κατ᾽ ἐχθρῶν ἀνδραγαθήματα. Auch an anderer Stelle hätte man historische Szenen vergebens gesucht, χορὸς δὲ ἀποστόλων καὶ μαρτύρων, ναὶ δὴ καὶ προφητῶν καὶ πατριαρχῶν ὅλον πληροῦντες ταῖς εἰκόσι τὸ τέμενος ἐξωραΐζουσιν. Das neue Dekorationsschema, das jetzt für mehr als zwei Jahrhunderte den Schmuck der byzantinischen Kirchen bestimmt und im Grunde nie überwunden wird, sehen wir hier in der ersten nachikonoklastischen Schöpfung im Prinzip vollkommen ausgebildet.

Es ist selbstverständlich, dass in den gleichzeitigen Erneuerungen in der Sophienkirche, in den riesigen Gestalten des Petrus und Paulus, derselbe Geist des 9. Jahrhunderts sich zeigt; in dem Mosaikenzyklus der Apostelkirche aber ist davon nicht eine Spur zu finden. Den zwölf Aposteln ist die Kirche gewidmet, und doch dient ihrer besonderen Verherrlichung nur der Schmuck des westlichen Kreuzarmes. Im übrigen werden sie nicht als Repräsentanten der himmlischen Kirche aufgefasst, nicht als Träger irgend einer theologischen Idee. Sondern sie treten als geschichtliche Persönlichkeiten im Gefolge Jesu auf, als seine Begleiter während seines irdischen Wandels, in lauter historischen oder wenigstens historisch aufgefassten Szenen. Selbst wo sie nicht mehr als Jünger des Herrn, sondern als Lehrer der Völker erscheinen, wo sie predigen und taufen, stehen sie nicht allein da,

[1] In der Bonner Ausgabe hinter Georgii Codini Excerpta de antiquitatibus S. 199, 12 ff.

[2] Die Verwandtschaft des neuen ikonographischen Typus mit dem Bilde der Magieranbetung ist freilich unverkennbar.

in feierlicher Pose, sondern, wie uns die Kopien der Miniaturen lehren, in Bildern durchaus historischen Stils, tätig und handelnd[1]. Vollends sind die Mosaiken in den drei anderen Kreuzarmen der Kirche noch erheblich weit entfernt von dem Geiste, der die monumentale Malerei seit dem 9. Jahrhundert beherrscht. Nicht der Triumph der Kirche, weder der himmlischen noch der irdischen, wird hier dargestellt, sondern das Leben des geschichtlichen Jesus nach den Evangelien, gegliedert in drei grosse Abschnitte: die Zeit bis zur Passion, diese selbst und das Leben des Verklärten. Es sind ausschliesslich biblische Szenen, vergebens sucht man nach Märtyrern, Propheten, Patriarchen. Keine Gestalt aus diesem Kreise findet sich, ein Zyklus von historischen Bildern ist hier dargestellt so gut wie in den übrigen alten byzantinischen Kirchen des 5. und 6. Jahrhunderts, für uns am besten zu beurteilen nach den Mosaiken in Ravenna. Der ganze Grundgedanke, die Apostel in Bildern historischen Stils zu feiern, widerspricht der künstlerischen Auffassung des nachikonoklastischen Zeitalters. Eulalios aber suchte geradezu nach Handlung, vermied absichtlich feierliche Repräsentation auch da, wo sie schwer zu umgehen war; ich erinnere nur an die reich bewegte Komposition der Jünger auf dem Wege nach Galiläa[2].

In diesem Zyklus fehlte alles, was irgendwie auf den Triumph der Kirche zu deuten gewesen wäre. Die Reliquien der Apostel Andreas, Lukas und Timotheos wurden unter dem Altare aufbewahrt[3], aber im Bilderkreis finden wir Timotheos garnicht vertreten und die beiden anderen in keiner Weise vor den übrigen Aposteln ausgezeichnet. Wenn ferner im Bema der Kirche die Gebeine von Gregor von Nazianz und Johannes Chrysostomos ruhten[4], so würde kein Maler der nachikonoklastischen Periode es unterlassen haben, sie in dem Bilderschmuck der Kirche zu verherrlichen. Aber auch

---

[1] Vgl. Apostelkirche S. 153 ff.; 208 ff.; Taff. VI. VII. IX.

[2] Vgl. Apostelkirche S. 69 f.; 263.

[3] Mesarites a. a. O. S. 81.

[4] ebenda S. 80 f.

da, wo das Dekorationsschema der älteren Periode sich mit dem der jüngeren nahe berührt, treffen wir bezeichnende Unterschiede. Wohl leuchtete aus dem Gipfel der höchsten Kuppel das Bild des Pantokrator herab, aber die Engel, die schon in der Kuppel der Nea im Kreise sich als Leibwache um den höchsten Herrscher gruppieren und seitdem regelmässig in den Kuppeln wiederkehren, sah man in der Apostelkirche nicht. Es ist ein Irrtum [1], dass um Christus als Mittelpunkt die Jungfrau und die Apostel im Kreise dargestellt gewesen wären. Das war die regelmässige, aus vielen Denkmälern bekannte Anordnung der mittelalterlichen byzantinischen Kunst, aber nicht das Werk des Eulalios. Die Frage ist so wichtig, dass sie ein näheres Eingehen verdient. Die falsche Ansicht beruht auf einer irrtümlichen Auffassung der Verse von Konstantinos Rhodios v. 735 ff.

> οὐρανόμορφον ἄλλον οἶκον ἐν πέδῳ
> ἔδειξε (sc. der Künstler) τόνδε τὸν περίκλυτον δόμον,
> ὡς ἥλιον μὲν Χριστὸν ἐγγεγραμμένον
> φέροντα [2], θαῦμα θαύματος λόγου πλέον,
> μέσον πρὸς αὐτὴν τὴν ὑπέρτιμον στέγην,
> ὡς δ' αὖ σελήνην τὴν ἄχραντον παρθένον,
> ὡς ἀστέρας δὲ τοὺς σοφοὺς ἀποστόλους.

Als Sonne, Mond und Sterne glänzten die genannten Personen in der Tat am Firmament der Kuppeln in den späteren byzantinischen Kirchen, und Konstantin steht unter dem Eindruck solcher Mosaiken, wie man sie in der Nea sah, wenn er diesen für die Apostelkirche direkt irreführenden Vergleich gebraucht. Indessen sagt doch auch er, worauf es hier ankäme, nicht ein Wort davon, dass Maria und die Apostel im Kreise um den Pantokrator in der Kuppel dargestellt gewesen wären. Seine Worte beziehen sich vielmehr auf den Bilderschmuck der ganzen Kirche, nicht nur der mittleren Kuppel. Das lehrt schon v. 736, deutlicher aber noch die folgenden Verse:

[1] Diehl a.a.O. p. 449, wohl nach T. Reinach, Rev. des étud. gr. 9 (1896) 99.
[2] So ist wohl statt φέρων, τὸ zu schreiben.

χρυσῷ δὲ μίγδην ὑέλῳ πεφυκότι
ἅπαν κατεχρύσωσε τοὔνδοθεν μέρος,
ὅσον τ' ἐν ὕψει σφαιροσυνθέτου στέγης
χ' ὅσον λαγόσιν ἁψίδων ὑπερφέρει
καὶ μέχρις αὐτῶν μαρμάρων πολυχρόων
καὶ μέχρις αὐτῶν κοσμητῶν τῶν δευτέρων.

Mesarites' Ekphrasis beseitigt schliesslich jeden Zweifel. Mit der grössten Bestimmtheit sagt er[1], dass von dem Kreise in der mittleren Kuppel, der das Brustbild des Pantokrator umschloss, buntfarbige Linien gleich Lichtstrahlen aus der Sonne hervorbrachen und sich nach allen Punkten der Peripherie herabzogen. Hier sah man weder Maria noch die Apostel; da die Kuppel nach Prokop[2] der grossen Kuppel der Sophienkirche glich, auch in der Anlage der Fenster, und also auch hier wohl der Zahl der Fenster entsprechend Rippen aus der Fläche der Kuppel heraustraten, war es überhaupt unmöglich unterhalb des Pantokratorbildes figürliche Mosaiken anzubringen.

Überblickt man ferner die Reihe der historischen Bilder, welch tiefgreifender Unterschied gegenüber der später regelmässigen Darstellung der zwölf grossen Feste! Gerade die für die jüngere Kunst charakteristischen Szenen[3] fehlen, die Niederfahrt, die Auferstehung des triumphierenden Heilands mit der Siegesfahne in der Hand, der Tod der Jungfrau, das jüngste Gericht, die Deesis und andere mehr. Umgekehrt finden wir unter den 31 Bildern des nördlichen, östlichen und südlichen Kreuzarmes nicht weniger als zwölf, die in dem Dekorationsschema der nachikonoklastischen Zeit schwer zu denken sind, da ihnen jede Beziehung zu den grossen Festen des Kirchenjahres fehlt. Ich meine die Verschwörung der Juden, die Bestechung des Judas, die Bestechung der Kriegsknechte, die Beschwichtigung des Pilatus, vor allem die Szenen, die dem südlichen Kreuzarm angehören, die Jünger

[1] a. a. O. S. 28 ff.
[2] De aed. I 4, vgl. Apostelkirche S. 119; 127.
[3] Vgl. Diehl a. a. O. p. 450.

auf dem Wege nach Galiläa, die Unterredung der Frauen mit den Aposteln, das Gespräch zwischen Thomas und den übrigen Jüngern, die Erscheinung Christi bei verschlossenen Türen (ohne Thomas)[1], alle vier Szenen am See Tiberias. Selbst in den Handschriften des byzantinischen Mittelalters finden wir nur ganz wenige dieser Szenen wieder, in den nachikonoklastischen Kirchen fehlen sie vollständig.

Manche Szenen der heiligen Geschichte, insbesondere diejenigen, an welche die hohen Feste des Kirchenjahrs anknüpfen, sind naturgemäss in den Kirchen der nachikonoklastischen Epoche dargestellt wie an den Wänden der Apostelkirche. Aber sobald man auf ikonographische Einzelheiten eingeht, zeigen sich auch hier bedeutungsvolle Unterschiede. Ich sprach eben von den Thomasszenen. Im Zyklus des Eulalios finden sich nicht weniger als drei, die jüngere Kunst aber behielt nur die eine Szene bei, in der Christus selbst den zweifelnden Jünger überführt. Auch das weist die Mosaiken des Eulalios in die alte Zeit, die noch die Zweifel am Glauben kennt und sie darzustellen liebt, um dann mit um so grösserer Freude ihre Überwindung zu verherrlichen. Die Zeit des Mittelalters kennt keine Zweifel mehr. Daher fehlen in der jüngeren Kunst die zwei ersten Thomasszenen vollständig, und auch die dritte hat ihren Grundgedanken umgestaltet. Nicht die Überwindung der Zweifel des ungläubigen Thomas ist mehr der Gegenstand des Bildes, sondern die Verherrlichung des Herrn, der auch als Auferstandener, als Gott im Fleische wandelt; das historische und apologetische Moment ist ganz zurückgetreten, das theologisch-dogmatische steht im Vordergrund.

Die Trinität wird in der mittelalterlichen Kunst unter dem Typus der Etimasie gebildet, von ihr gehen im Bilde der Pfingsten die Strahlen aus, welche sich auf die versammelten Apostel niederlassen[2]. In der Apostelkirche sah man Pfing-

[1] Über die dritte Thomasszene, seine Überführung durch Christus, vgl. das Folgende.

[2] Vgl. G. Millet, Le Monastère de Daphni p. 84 ff.; O. Wulff, Die Koimesiskirche von Nicaea S. 211 f., 221 ff., 238 ff.; meine Ausführungen Apostelkirche S. 205 f.; Dalton a. a. O. p. 666.

sten in der westlichen Kuppel. Konstantins Beschreibung fehlt ganz, von der des Mesarites der grösste Teil; wie ich aber früher gezeigt habe, besteht die grösste Wahrscheinlichkeit, dass nicht in dem Bilde der Etimasie, sondern durch die Hand, die Taube und den in der Glorie thronenden Christus die Trinität dargestellt war wie auf der Ampulle von Monza. Am Kreuze sah man nicht den toten oder sterbenden Christus der jüngeren Kunst, der bis auf ein Lendentuch nackt ist, sondern mit dem langen Collobium bekleidet und lebend hing der Heiland am Kreuz, verklärt in himmlischer Glorie. Geradezu von entscheidender Bedeutung aber ist es, dass die Auferstehung dargestellt war in dem alten Typus der Frauen am Grabe. Die altchristliche und frühbyzantinische Zeit scheute sich, die geheimnisvolle Art der Auferstehung Jesu von den Toten im Bilde wiederzugeben, die jüngere Kunst der nachikonoklastischen Periode, die Christus in der Unterwelt zeigte, schwelgte geradezu darin, ihn als siegreichen Herrscher über Hölle und Tod aus der Tiefe emporsteigen zu lassen.

In dem Auferstehungsbild des Eulalios sah man das Grab und davor die schlafenden Wächter. Aber neben ihnen hatte der Künstler sich selber dargestellt, «aufrecht am Grabe des Herrn stehend wie ein schlafloser Hüter, in jener Tracht und in dem ganzen übrigen Äusseren so wiedergegeben, wie er zu Lebzeiten gekleidet und nach seinem äusseren Menschen schicklich angetan war, da er dies malte und wie alles andere so auch sich selbst vortrefflich darstellte»[1]. Solche Vermessenheit wäre im neunten Jahrhundert unerhört gewesen. Kein Künstler besass damals noch jenes stolze Selbstgefühl der alten Zeit, konnte es nicht mehr besitzen, da ihm der Gedankeninhalt seiner Werke von der Kirche vorgeschrieben war, die sogar bis in die ikonographischen Einzelheiten hinein die Tätigkeit des Künstlers regulierte.

Übrigens wäre auch mit dem Grundgedanken der nachikonoklastischen kirchlichen Malerei das Selbstportrait des Künstlers unvereinbar gewesen. War an den Wänden des

---

[1] Mesarites a. a. O. S. 63 f., vgl. oben S. 125 A. 1.

Gotteshauses die Kirche dargestellt in ihren himmlischen und irdischen Vertretern, wie sollte die bescheidene Gestalt des Malers hineinpassen, die durch keinerlei Deutung zu ihr hätte in Beziehung gesetzt werden können? Mussten doch sogar die Kaiser, die Herrscher der Welt, sich damit begnügen, ihr Bild in der Vorhalle in der demütigen Haltung der Proskynesis dargestellt zu sehen [1]. Im 6. Jahrhundert war das anders. Da war dem Künstler noch jede Freiheit gestattet, die Ordnung des Bilderschmuckes regelte noch kein Gesetz, da treten neben dem Altar der Kirche die Gründer auf, und in stolzer Haltung sieht man z. B. in San Vitale Kaiser und Kaiserin neben den höchsten geistlichen und weltlichen Würdenträgern; da durfte auch ein Künstler sich in seinem Werk als treuen und wachsamen Diener Christi bekennen und im Bilde verewigen.

Alles weist Eulalios und seine Mosaiken in das 6. Jahrhundert, in die grosse Zeit der historischen Malerei. Völlig bedeutungslos ist freilich die Schwindelnotiz in den Patria [2], dass der Kaiserin Theodora auf wunderbare Weise Geldmittel zugelflossen seien, um die Kirche mit Mosaiken zu schmücken. Denn Theodora war bereits verstorben, als der Bau am 28. Juni oder Juli 546 eingeweiht wurde; wichtiger aber ist es, dass Prokop, der in seinem Werk über die Bauten Justinians ein ausführliches Bild von der Architektur der Kirche entworfen hat, mit keinem Worte Mosaikenschmuck erwähnt.

Das Buch Prokops erschien frühestens im Jahre 558, wahrscheinlich erst 560, die Mosaiken müssen also jünger sein. Theophanes gibt uns, wie ich bereits früher hervorgehoben habe [3], die bestimmteste Nachricht. Er sagt vom Kaiser Justinus II. (565-578), nachdem er dessen Thronbesteigung erwähnt hat [4]: εὐσεβὴς δὲ ὢν ἐπεκόσμησε τὰς ἐκκλησίας τὰς κτισθεί-

[1] Ich denke z. B. an das Mosaik im Narthex der Hagia Sophia.

[2] ed. Preger, Scriptores origin. Constant. p. 287, 8 ff.; vgl. Apostelkirche S. 168.

[3] Apostelkirche S. 167 f.

[4] I 241, 30 ff.; darauf geht die abgekürzte Notiz bei Zonaras III 174, 1 ff. zurück.

σας ὑπὸ Ἰουστινιανοῦ, τήν τε μεγάλην ἐκκλησίαν καὶ τοὺς ἁγίους ἀποστόλους καὶ ἄλλας ἐκκλησίας καὶ μοναστήρια. Es ist ohne weiteres klar, dass es sich hier nicht um Kleinigkeiten handeln kann; wenn Theophanes die Verdienste des Kaisers um die Kirchen für wichtig genug hält, um sie besonders zu erwähnen, so bedeutet ἐπεκόσμησε nichts anderes, als dass jetzt die von Justinian errichteten Bauten noch ihren Schmuck erhielten, d. h. ihre Malereien, die in keiner byzantinischen Kirche von Bedeutung fehlen durften.

In der Tat passen die Mosaiken des Eulalios nach ihrem ganzen Gedankengehalt votrefflich in diese Zeit, und nur in diese. Iustinians Epoche bezeichnet die höchste Blüte der historischen Malerei, die Mosaiken des Eulalios aber sind durchaus Schöpfungen dieses historischen Stils. Das Leben des Heilands und das Wirken seiner Apostel wird erzählt, nicht in Symbolen dargestellt, sondern in einzelnen Szenen voll bewegten Lebens geschildert.

Der Künstler stand dabei vor einer Aufgabe, die zum Teil der Geschichte widerstrebte. Nicht den zwölf Jüngern der Evangelien war die Kirche geweiht, sondern einer von der Theologie festgesetzten Liste, in der neben neun Jüngern des Herrn auch Paulus, Markus und Lukas ihren Platz hatten. Das sind die zwölf Apostel der nachikonoklastischen Kunst, ein Beweis von der starken Wirkung, die von den Mosaiken der Apostelkirche ausging. Dass aber diese Zwölfzahl der Kunst des 6. Jahrhunderts geläufig war, lehren die Monzeser Ampullen. Denn auf der Darstellung des ungläubigen Thomas sieht man entgegen der Erzählung des Evangeliums alle Zwölfe und unter ihnen deutlich gekennzeichnet Paulus [1]. So tritt auch in der Apostelkirche Paulus

[1] Garrucci Taf. 434, 6. Ich habe Apostelkirche S. 265 es zweifelhaft gelassen, ob Eulalios in diesem Bilde alle zwölf Apostel, denen die Kirche geweiht war, oder dem Evangelium folgend nur eine kleinere Anzahl ohne Paulus, Markus und Lukas dargestellt habe. Die Worte des Mesarites S. 73, 7 τὸν τῶν μαθητῶν χορὸν ἐπισεσωρευμένον ἐντὸς scheinen mir jetzt doch mehr für die ganze Schar der Zwölfe zu sprechen. Im übrigen brauchen wir nicht erst zu beweisen, dass die Theologie des 6. Jahrhunderts diese Liste kannte. Die unbezweifelte Gründung der Kirche auf den Namen die-

mit Markus und Lukas in einer Reihe von Bildern auf, in denen das gesamte Collegium der Zwölfe dargestellt war, vor allem bei der Himmelfahrt und am Pfingstfest. Frei erfunden ist auch von Eulalios das schöne Bild der Apostelsendung, frei erfunden die sämtlichen Bilder der lehrenden und taufenden Apostel [1].

Aber noch weiter entfernt sich der Maler von der Erzählung der heiligen Schrift. An die Stelle des letzten Mahles, an dem er Paulus, Markus und Lukas unmöglich hätte teilnehmen lassen können, setzte Eulalios die erste Eucharistie, Christus selbst als Priester am Altar stehend, in doppelter Gestalt, rechts das Brot, gegenüber den Wein austeilend. Hier drängt sich ein neuer Gedanke in die historische Malerei, ein theologisches Moment, das den meisten übrigen Mosaiken auch in den ikonographischen Einzelheiten gefehlt zu haben scheint. Hier empfindet man deutlich den Hauch einer neuen Zeit für die byzantinische Malerei.

Viel stärker aber in der Komposition des gesamten Zyklus. Ich darf mich kurz fassen, da ich früher über diesen Punkt ausführlich gesprochen habe [2]. Justinians Zeit war auf das leidenschaftlichste bewegt worden von den Kämpfen um die Zweiheit der Naturen in Christus; dieser theologische Kampf findet in dem Werk des Eulalios seinen deutlichsten Widerhall, ja die Mosaiken sind geradezu eine Illustration und eine malerische Verherrlichung der orthodoxen Lehre. Schon dass dem Wandeln des auferstandenen Heilands ein so grosser Raum gewährt wird, ebensoviel wie den Darstellungen aus seinem Leben bis zur Passion, ist ein charakteristisches Zeugnis für die Absicht des Künstlers, die Göttlichkeit in Christus besonders stark zu betonen.

Am stärksten aber kam die göttliche Natur des Herrn in den Kuppelbildern zum Ausdruck, in denen Christus, auch

ser Zwölfe ist Beweis genug, es konnte also ein gleichzeitiger Maler garnicht davon abweichen.

[1] In mittelalterlichen Handschriften sind uns Kopien dieser Bilder erhalten, vgl. Apostelkirche Taf. I. VI. VII. IX. X.

[2] Apostelkirche S. 168 ff.

am Kreuz, in der Glorie schwebte, dem Sinnbilde himmlischen Lichtes.

In der mittleren Kuppel war keine Szene aus der heiligen Geschichte dargestellt. Hier wagte sich der Künstler an die schwerste Aufgabe, die Lehre vom Gottmenschen in einer einzigen künstlerischen Formel auszusprechen. Der Pantokrator nahm in der Kuppel seinen Platz ein, Christus in menschlicher Gestalt, aber in der Hoheit des Weltenherrschers, als Logos das Buch haltend und seine Wahrheit gleichsam aus dem Himmel herab verkündend. Es lässt sich nicht beweisen, dass Eulalios der Schöpfer des Pantokrator gewesen ist, vorgebildet war dieser Christustypus seit geraumer Zeit [1]. Aber dass er die notwendige Krönung seines ganzen Mosaikenzyklus bildet, dass er für diesen Zyklus geradezu gefordert wird, kann nicht im geringsten zweifelhaft sein. Indessen auch nicht mehr als diese Idee des Gottmenschen sprach sein Pantokrator aus. Erst die Kunst der nachikonoklastischen Zeit hat ihm eine etwas andere Bedeutung gegeben, ihn als das fürstliche Oberhaupt der himmlischen Kirche aufgefasst. Daher treten ihm später die Engel als Trabanten zur Seite, die dem Pantokrator der Apostelkirche noch durchaus fehlen. Woher sie stammen, lässt sich mit ausreichender Sicherheit feststellen. In zwei anderen Kuppeln, in der Darstellung der Himmelfahrt und der Pfingsten, schwebte Christus in der Glorie, die von Engeln gehalten wurde. Von hier aus hat sich die Komposition des jüngeren, von Engeln umgebenen Pantokratorbildes, entwickelt. Aber es verdient hervorgehoben zu werden, dass bei Eulalios die Engel noch eine bestimmte Aufgabe innerhalb der durch das Bild vorgestellten Handlung zu erfüllen haben, erst in der nachikonoklastischen Periode stehen sie untätig in feierlicher Haltung da als die Repräsentanten der himmlischen Hierarchie.

---

[1] Darüber hat zuletzt vortrefflich E. Gerland gehandelt, Der Mosaikenschmuck der Homburger Erlöserkirche, ein ikonographischer Versuch. Homburg v. d. H. S. 27 ff.

IV

Viel umstritten ist die Frage nach dem ältesten Mosaikenschmuck der Sophienkirche. Als feststehend darf gelten, dass nahezu alle Mosaiken, die Salzenberg sah, erst eine Schöpfung der nachikonoklastischen Kunst sind, nichts jedenfalls findet sich darunter, was mit dem Dekorationsschema der späteren Zeit in Widerspruch stände[1]. Sicher ist es auch, dass weder Prokop noch Paulos Silentiarios figürlichen Mosaikenschmuck sahen, und bei den meisten Forschern herrscht darin Übereinstimmung, dass in der grossen Kuppel anfangs nicht der Pantokrator dargestellt war, den die nachikonoklastische Zeit dort sah, sondern ein mächtiges Kreuz[2]. Viel erörtert worden sind die Verse des Paulos (489 ff):

> ἐγρομένη δ' ἐφύρπεθεν ἐς ἄπλετον ἠέρα πήληξ
> πάντοθι μὲν σφαιρηδὸν ἑλίσσεται, οἷα δὲ φαιδρὸς
> οὐρανὸς ἀμφιβέβηκε δόμου σκέπας· ἀκροτάτης δὲ
> σταυρὸν ὑπὲρ κορυφῆς ἐρυσίπτολιν ἔγραφε τέχνη.

Das eine Wort ἔγραφε ist den meisten Forschern Veranlassung gewesen hier an Malerei zu denken, also an ein Kreuz innerhalb der Kuppel. Gewiss ist 'malte' die übliche Bedeutung, aber hier heisst ἔγραφε nichts anderes als 'stellte dar'. Antoniades hat ganz mit Recht darauf hingewiesen[3], dass ὑπὲρ κορυφῆς 'über dem Gipfel' durchaus nichts anderes bedeuten kann als 'ausserhalb, über der Kuppel', dass hier also vom Dichter das mächtige Kreuz gemeint ist, das auf dem höchsten Punkte der Hagia Sophia weithin sichtbar emporragte. Denn Paulos spricht an dieser Stelle nur von

---

[1] Auch nicht das Stiftermosaik und die schöne Engelsgestalt, die aus anderen Gründen übrigens mit Recht in das 6. Jahrhundert gesetzt werden; vgl. u. S. 146.

[2] Es genügt auf die zwei letzten ausführlichen Erörterungen dieser Frage hinzuweisen, bei Lethaby and Swainson, The church of S. Sophia p. 282 ff., und E. M. Antoniades, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας III 126 ff.

[3] a. a. O. III 129, A. 162.

der Architektur, der Gestalt der Kuppel, wie aus den nächsten Versen deutlich hervorgeht:

> ἔστι δ' ἰδεῖν μέγα θάμβος, ὅπως κατὰ βαιὸν ἰοῦσα
> εὐρυτέρη μὲν ἔνερθεν, ὕπερθε δὲ μεῖον ἀνέρπει·
> οὐ μὴ ὀξυκάρηνος ἀνέσσυται, ἀλλ' ἄρα μᾶλλον
> ὡς πόλος ἠερόφοιτος.

Ich möchte ausserdem das Epitheton ἐρυσίπτολιν 'die Stadt behütend' hervorheben, das nach seiner prägnanten Bedeutung erst zur Geltung kommt, wenn darunter das hoch über der Stadt emporragende und von überall her sichtbare Kreuz verstanden wird. Jeden Zweifel aber schliessen die folgenden Verse aus. Sie waren in den bisherigen Ausgaben so verstümmelt, dass sie jeder Mutmassung Raum liessen; ἔνδοθι κύκλου bestimmte den Platz, ein ψηφίδ wies auf Mosaiken hin und aus κόσμοιο σαωτὴρ konnte man leicht auf ein Bildnis des Pantokrator schon für die Zeit des Paulos Silentiarios schliessen [1]. Ich verdanke es Herrn Dr. Paul Friedländer, der eine neue Ausgabe der Ekphrasis vorbereitet, wenn ich die Verse in einer Gestalt vorlegen kann, dass diese wichtige Frage sich bestimmt entscheiden lässt; von ihm stammen auch die meisten Ergänzungen des immer noch lückenhaften Textes:

> ἀλλὰ μέση στεφανηδὸν ἄνω [περιδέδρομεν] ἄντυξ
> ἀσκαφέος χώροιο, τὸν οὐκ ἐ[τμήξατο [2] τέ]χνη.
> ἔ[νθα] τύπος σταυροῖο μ[εσόμφα]λος ἔνδοθι κύκλου
> λεπταλέῃ ψηφῖδι χαράσσεται, ὄφρα σαώσῃ
> νηὸν ἀειφρούρητον ὅλου κόσμοιο σαωτήρ.

Durch diese Verse wird völlige Klarheit darüber geschaffen, dass in der ersten Anlage, die Paulos schildert, nicht der

---

[1] So zuletzt wieder Antoniades a. a. O.

[2] Hinter οὐκε bemerkte Herr Dr. Friedländer nicht ganz sicher den Ansatz eines τ, daher habe ich ἐτμήξατο versucht. Der Zusammenhang erfordert: 'ein ungepflügter Platz, der nicht wie die übrige Fläche der Kuppel von Linien (Rippen) durchschnitten war'. Zur Form und zum Verse vgl. die Beschreibung des Ambo v 265 S. 57 ed. Bonn.

Pantokrator, sondern ein Mosaikkreuz den Scheitel der Kuppel schmückte; da wir andererseits nicht annehmen dürfen, dass der Dichter sich wiederholt, so ergibt sich, dass in V. 489 ff. das Metallkreuz aussen über der Kuppel gemeint ist.

Ganz scharf lassen sich jetzt die Entwicklungsstufen feststellen. Sowohl Apostelkirche wie Hagia Sophia entbehren bei ihrer Einweihung unter Justinians Regierung noch des figürlichen Bilderschmuckes. Aber Justinus II. vollendet das Werk des Oheims. Durch ihn erhält Eulalios den Auftrag die Apostelkirche zu schmücken, auf seine Anregung entwirft er jenen grandiosen Bilderzyklus, der den Übergang von der historischen Malerei darstellt zu einer Kunst, die nicht nur aus der heiligen Geschichte, sondern von den Gedanken der Theologie sich inspirieren lässt. Und dieselbe Notiz bei Theophanes, die uns diese wichtige Nachricht verbürgt, nennt als erste unter den Kirchen, die Justinus ausschmücken liess, die Hagia Sophia: εὐσεβὴς δὲ ὢν ἐπεκόσμησε τὰς ἐκκλησίας τὰς κτισθείσας ὑπὸ Ἰουστινιανοῦ, τήν τε μεγάλην ἐκκλησίαν καὶ τοὺς ἁγίους ἀποστόλους καὶ ἄλλας ἐκκλησίας καὶ μοναστήρια. Was diese Notiz für die Apostelkirche bedeutet, haben wir gesehen; nichts berechtigt uns, ihr für die Sophienkirche einen geringeren Wert beizumessen. Es ist auch von vornherein höchst wahrscheinlich, ja fast selbstverständlich, dass die gewaltigste Kirche von Byzanz, zudem die eigentliche Hofkirche des Kaisers, nicht ohne Malereien blieb, wenn man zu Justinus' Zeit einmal damit anfing, den grossen von Justinian erbauten Kirchen diesen letzten und schönsten Schmuck zu verleihen. Man könnte auch noch hinzufügen, dass doch wohl die übrigen Wandflächen der Kirche Mosaikenschmuck gehabt haben müssen, wenn Basileios I. bei seiner Erneuerung sich damit begnügte nur am westlichen Gewölbebogen, den er wieder aufmauern lies, neue Mosaiken anzubringen. Euagrios freilich erwähnt keine Mosaiken, indessen spricht er nur von den gewaltigen Dimensionen der Kirche[1]. Die anonyme

[1] IV 31 S. 180 f. ed. Bidez et Parmentier.

Erzählung vom Bau der Hagia Sophia hebt das Goldmosaik der Wände hervor, nennt aber keinen figürlichen Schmuck[1]; doch bleibt zu bemerken, dass diese sicher vor dem 10. Jahrhundert entstandene Schrift auf Quellen aus der ersten Zeit der Kirche beruht[2] und über ihre spätere Geschichte fast nichts zu berichten weiss ausser der falschen Notiz, dass erst im zweiten Jahre des Kaisers Justin die Kuppel eingestürzt wäre. Sicher ist es andererseits, dass die meisten Mosaiken, die Salzenberg sah, erst der nachikonoklastischen Zeit angehören, zum grössten Teil wohl erst der gründlichen sechs Jahre dauernden Erneuerung, die Basileios II. veranlasste, seitdem im Jahre 975 ein Erdbeben die Kirche heimgesucht und unter anderem auch den Einsturz der Kuppel wieder verursacht hatte; und auch die späteren Kaiser haben noch Mosaiken anbringen liessen. Aber ausgeschlossen ist es nicht, dass heute noch Mosaiken aus dem 6. Jahrhundert unter der Tünche verborgen sind, für das Stiftermosaik und die schöne Gestalt der Erzengels kann das nahezu als sicher gelten[3].

Indessen gibt die Schlussnotiz in der anonymen Erzählung vom Bau der Hagia Sophia zu denken. Der Verfasser hatte erzählt, dass im zweiten Jahre des Kaisers Justinus die Kuppel eingestürzt wäre und der Kaiser sie wieder habe aufrichten lassen; zuletzt erwähnt er den Abbruch der Gerüste und fährt dann fort[4]: Καὶ εἶθ' οὕτως ἐτελείωσεν αὐτόν· καὶ τούτου χάριν λέγουσί τινες, ὅτι Ἰουστῖνος ἔκτισεν· ἀλλὰ ψεύδονται οἱ ταῦτα λέγοντες. Die Zeitangabe ist jedenfalls unrichtig, es steht unbezweifelt fest, dass die Kuppel am 7. Mai 558 einstürzte und nach ihrer Wiederherstellung am 24. Dez. 563 wieder eingeweiht wurde[5]. Aber wie konnte die Tradition, die Ju-

[1] S. 93, 4 ff. ed. Preger, Scriptt. orig. Const.

[2] Vgl. Preger, Die Erzählung vom Bau der Hagia Sophia, Byzant. Zeitschr. 10 (1901) 455 ff.

[3] Vgl. Diehl a. a. O. p. 151 f.

[4] S. 108, 6 ed. Preger.

[5] Vgl. Lethaby and Swainson a. a. O. p. 29 f., Antoniades a. a. O. I 20 ff.

stinus als κτίστης nannte, entstehen? Am einfachsten dann, wenn er als Thronfolger die Einweihung an Stelle des hochbetagten Kaisers vorgenommen hätte. Freilich widerspricht dieser Annahme scheinbar Theophanes, der wenigstens die Anwesenheit Justinians bei der Einweihungsfeier bezeugt[1]: τῷ δὲ Δεκεμβρίῳ μηνὶ κδ΄ γέγονε τὰ ἐγκαίνια τῆς μεγάλης ἐκκλησίας τὸ δεύτερον· ἡ δὲ παννυχὶς τῶν αὐτῶν ἐγκαινίων γέγονεν εἰς τὸν ἅγιον Πλάτωνα, καὶ ἐξῆλθεν ἐκεῖθεν ὁ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Εὐτύχιος μετὰ τῆς λιτῆς, συμπαρόντος καὶ τοῦ βασιλέως, καθεζόμενος ἐν τῷ ὀχήματι καὶ φορῶν τὸ ἀποστολικὸν σχῆμα καὶ κρατῶν τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον, πάντων ψαλλόντων τὸ "Ἄρατε πύλας, οἱ ἄρχοντες, ὑμῶν". Man wird kaum das Zeugnis des Malalas[2] dagegen stellen können, der die Einweihung gerade so erzählt, aber von der Anwesenheit Justinians nichts weiss; dagegen mahnt zur Vorsicht eine Notiz bei Mesarites. In seiner Beschreibung des Mausoleums Justinians erwähnt er den Sarkophag Justins[3]: ὁ ἐγγὺς καὶ πρὸς ἄρκτον Ἰουστίνου, Ἰουστινιανοῦ υἱωνοῦ, ἀνδρὸς ἐπὶ δικαιοσύνῃ περιβοήτου καὶ θεοσεβείᾳ μεγακομπάσαντος, ὃς καὶ τὸ τοῦ μεγάλου τεμένους τῆς τοῦ θεοῦ λόγου σοφίας ἐλλεῖπον ἀνῳκοδόμησέ τε καὶ ἀνεπλήρωσε καὶ τὸν καταπεσόντα τροῦλον ἀνήδρασέ τε καὶ τεχνηέντως ἀνύψωσεν. Mesarites wiederholt nicht die falsche Angabe des Anonymus, dass der Einsturz der Kuppel und die Bemühungen des Justinus um die Wiederherstellung der Kirche erst in die Zeit seiner Regierung fielen; um so grössere Bedeutung können seine Worte beanspruchen. Es ist in der Tat aus den scheinbar verschiedenen Quellenangaben nur der eine Schluss möglich, dass im Jahre 563 der Thronfolger Justinus in Stellvertretung des Kaisers die Weihe der Sophienkirche vollzog. Dem widerspricht auch Theophanes nicht, der nur die Anwesenheit des Kaisers bezeugt, glücklicherweise aber wird diese Annahme durch ein bisher übersehenes zeitgenössisches Zeugnis ausser allen Zweifel gestellt.

Corippus erzählt im 4. Buche seines Panegyricum auf

---

[1] S. 238, 18 ed. de Boor.

[2] S. 495, 9 ff. ed. Bonn.

[3] a. a. O. S. 86, 3 ff.

Justinus von dem feierlichen Umzug des Kaisers beim Antritt des Konsulates. Bei dieser Gelegenheit geht der Kaiser in die Hagia Sophia um zu beten, und der Dichter benutzt die Gelegenheit zu einer ausführlichen Lobrede auf die Kirche. So hat den ganzen Abschnitt IV 264-325 bereits ein alter Leser verstanden, dessen Inhaltsangaben uns erhalten sind. Leider sind sie vom 4. Buche verloren gegangen und nur die kürzere Fassung der Periode, wie sie jedesmal am Beginne eines Abschnittes auf den Rand der Blätter im Codex Matritensis geschrieben wurde, ist erhalten [1]. Der Inhalt von IV 264-325 wird charakterisiert: Sanctae Sophiae basilicam opere mirifico praedicat instauratam, also ein Enkomion auf die Hagia Sophia. Gleich die ersten Verse entscheiden unsere Frage:

(v. 264) Sanxerat Augustus Sophiae cognomine templum,
Romanum princeps cum Justinianus haberet
imperium, Christoque vovens sua vota dicarat
mens Augusta, reor, iam non ignara futuri.

'Justinus — denn das ist der Augustus hier wie überall im Gedichte — hatte unter dem Namen der Sophia eine Kirche geweiht, als Kaiser Justinian das römische Reich beherrschte, und sein kaiserlicher Sinn hatte, glaube ich, als er sie weihte, Christus seine Wünsche ausgesprochen, schon der Zukunft gedenkend'. Ein Irrtum, den jeder Leser sogleich festgestellt hätte, ist in diesen Versen naturgemäss ausgeschlossen. Was der späte Mesarites berichtet, wird hier durch den Zeitgenossen bestätigt: die Vollendung der Kirche nach dem Einsturz der Kuppel und ihre zweite Weihe auf den Namen der Sophia ist das Werk des Justinus, dem der greise Justinian die Aufgabe überlassen hatte. Das wird noch deutlicher aus den folgenden Versen, die ich nur in der Übersetzung mitteile: 'oder vielmehr Gott lenkte ihn ohne sein Wissen in rechter Weise, dass er mit frommen Auspicien das

[1] Vgl. J. Partsch in der Vorrede zu seiner Ausgabe des Corippus (Mon. Germ. hist. auct. ant. III 2) praef. p. LI.

Geheimnis künftigen Glückes weihte, bevor es sich erfüllte. Theodora war Kaiserin, als der Gründer die Fundamente zu dem heiligen Bau legte, und er trug mit Recht den Namen der Sophia, obwohl sie noch nicht Kaiserin war: es war das Zeichen des künftigen Szepters gewesen. Das vollendete Werk machte das hehre Geheimnis kund, das in dem gewaltigen Bau verborgen war, jetzt liegt alles hell vor unseren Augen; in voller Klarheit sehen wir, wie einst durch die Gnade des Himmels dem frommen Paare Justinus und Sophia die Herrschaft verheissen war, sichtbar ist geworden, was einst verborgen war, und keine Hülle hindert mehr unseren Blick.' Das ist alles höfische Spielerei mit dem Titel der Kirche und dem Namen der Kaiserin Sophia, der Gemahlin des Justinus (v. 280). 'Weisheit vollbrachte wahrlich ein Werk der Sophia würdig, verlieh der Kirche Schönheit und Stärke, begann und vollendete sie, schmückte sie mit Geschenken und vergrösserte sie. Jetzt mag die Beschreibung von Salomos Tempel schweigen, alle berühmten Wunder der Welt sollen in Schatten treten'. Man darf wohl annehmen, dass Corippus nicht so sprechen würde, wenn nicht in der Tat, wie Mesarites und Theophanes bezeugen, der Schmuck des Tempels und seine Vollendung das Werk des Justinus gewesen wären.

Wir waren ausgegangen von der Frage, ob die Nachricht des Theophanes, dass Justin ἐπεκόσμησε τήν τε μεγάλην ἐκκλησίαν ebenso auf Bilderschmuck zu beziehen sei wie die Fortsetzung καὶ τοὺς ἁγίους ἀποστόλους. Alles sprach dafür, besonders auch die Tatsache, dass Basileios I. nur am westlichen Gewölbebogen neue Mosaiken anbrachte, in der übrigen Kirche aber nicht. Mit vollem Recht hat zuletzt Antoniades wieder auf ein bestimmtes Zeugnis hingewiesen, das früher bereits Garrucci betont hatte[1]. In der Biographie des hl. Stephanos vom Berge des Auxentios bei Nikomedien († 767), die im Jahre 808 der Diakon Stephanos von der Hagia Sophia verfasste[2], lässt dieser den Heiligen mit Basileios Trikakabos

[1] Garrucci, Storia dell'arte crist. I 541; Antoniades a. a. O. III 15.
[2] Vgl. A. Ehrhard bei Krumbacher GBL[2] S. 193.

disputieren. Auf dessen Frage, worin denn die Bilderfeinde die Autorität der sechs ökumenischen Synoden missachtet hätten, antwortet Stephanos[1]: οὐχὶ ἐν ἱεροῖς ναοῖς αἱ ἅγιαι ἕξ σύνοδοι συνηθροίσθησαν, ἥ τε πρώτη ἐν Νικαίᾳ ἐν τῷ ναῷ τῆς ἁγίας Σοφίας u. s. w., καὶ ἡ πέμπτη αὖθις ἐν Κωνσταντινουπόλει καὶ ἕκτη, ἡ μὲν ἐν τῷ ναῷ τῆς ἁγίας Σοφίας, ἡ δὲ ἐν τῷ ἱερῷ παλατίῳ ἔνθα ἐπιλέγεται ὁ Τροῦλλος, ὅπερ ἡμεῖς Ὠάτον καλοῦμεν; καὶ οὐχὶ ἐν αὐτοῖς, φησίν, τοῖς ναοῖς πᾶσιν ἡ εἰκονικὴ ἀνατύπωσις ἐστηλογραφεῖτο καὶ παρ᾽αὐτῶν ἐδέχετο καὶ προσεκυνεῖτο; εἰπέ, ἐπίσκοπε. τοῦ δὲ φήσαντος οὕτως ἔχειν κτλ. Stephanos irrt hier insofern, als die Bischöfe der fünften ökumenischen Synode, die im Jahre 553 ihre Sitzungen in der Sophienkirche abhielten, noch keinen Bilderschmuck sehen konnten, denn damals existierte er noch nicht; an dem Vorhandensein alter Mosaiken aber darf man nicht zweifeln. Stephanos, der doch Diakon an der Kirche war, hätte sich geradezu der Fälschung schuldig gemacht, wenn nicht inzwischen die Kirche mit Mosaiken geschmückt worden wäre. Seine Worte machen es zweifellos, dass es in der Sophienkirche alte Mosaikbilder gab oder doch gegeben hatte und dass ihre Entstehung im Zeitalter Justinians für sicher galt. Wir besitzen aber auch ein direktes Zeugnis. Die oben erwähnten Worte in der anonymen Erzählung vom Bau der H. Sophia lauten in Pregers Ausgabe (p. 108, 6): καὶ εἶθ᾽ οὕτως ἐτελείωσεν αὐτόν. Aber so schreiben nur die jüngsten Handschriften, denen Preger hier gegen seinen Grundsatz gefolgt ist, weil offenbar auch er an eine Entstehung der Mosaiken im 6. Jahrhundert nicht glaubte. Aber die beiden einzigen alten Handschriften P und V, denen Preger sonst stets den Vorzug gibt, bieten: καὶ εἶθ᾽ οὕτως ἐμουσίωσεν αὐτόν. Diese Worte fügen unseren Ausführungen den Schlusstein hinzu: Justin schmückte die Hagia Sophia mit Mosaiken.

Corippus hatte weit ausholend mit einem Enkomion auf die Hagia Sophia begonnen, der er Justinian folgend[2] sogar

[1] Migne, patr. gr. 100 col. 1144 C.

[2] Corippus verbürgt durch seine Anspielung die Echtheit des stolzen

vor Salomos Tempel den Vorzug geben möchte. Jetzt vergleicht er sie mit einem anderen von Justin gegründeten Bau, dem Palast Sophianai[1]:

(v. 285) inclita praeclarum duo sunt imitantia caelum
consilio fundata dei, venerabile templum[2]
et Sophianarum splendentia tecta novarum,
principis haec, haec aula dei[3]. deus illud utrumque
glorificavit opus, sed maiestatis honore
(290) plus templum terroris habet.

Nach diesen Versen behauptet die Sophienkirche den Vorrang vor dem Kaiserpalast. Im übrigen erwartet man nun endlich etwas von der Kirche selbst zu hören. Denn durch die Vergleiche wird keine Vorstellung erweckt und es ist merkwürdig, dass von der Gründung der Kirche und ihrer früheren Geschichte so ausführlich die Rede war (v. 264-279), während die Schilderung des Baues selbst mit den drei Versen 280-282 erledigt und nur durch Vergleiche (v. 283-290) noch ein übriges getan, aber doch wieder kein klares Bild geboten würde. Sucht man aber im folgenden nach einer Beschreibung der Kirche und nach einer Antwort auf die Frage, wodurch denn die Kirche grösseren Eindruck als der Palast gemacht hätte, so ist man auf den ersten Blick enttäuscht. Ich setze die ganze Stelle hieher:

Wortes Justinians ἐνίκησά σε, Σολομών (Anon. über den Bau der H. Sophia ed. Preger, Scriptt. p. 105, 4).

[1] Über den Palast Sophianai vgl. Du Cange, Constantinopolis christ. p. 171 ed. Par.; Scriptt. orig. Const. ed. Preger p. 267, 9; J. Pargoire, A propos de Boradion, Byz. Zeitschr. 12 (1903) 481.

[2] Das ist die Hagia Sophia, nicht der Salomonische Tempel, wie Lethaby und Swainson a. a. O. p. 145 annehmen.

[3] Die Stelle ist wichtig zur Datierung des Gedichtes. Es ist durch die Untersuchungen von Foggini und Partsch (a. a. O. praef. XLVI) festgestellt, dass die ersten drei Gesänge gegen Ende 566 oder wahrscheinlicher im Jahre 567 niedergeschrieben sind, der vierte aber jünger ist. Das ergeben Anspielungen in der Dichtung selbst. Nimmt man die Notiz bei Theophanes hinzu, der den Bau des Palastes Sophianai in das vierte Jahr der Regierung des Justinus setzt (S. 243, 10 ff. ed. de Boor), so wird man die Abfassung des 4. Buches der Dichtung unter das Jahr 569 herabrücken müssen.

(v. 290) ibi namque probatur,
quam sit ubique deus praesens, simul omnia complens.
internis oculis illic pia cernitur esse
indivisa manens patris genitique potestas
spiritus et sanctus. substantia creditur una,
(295) tres sunt personae — subsistite! numina fulgent —
utque pater deus est, genitus deus aequus honore,
spiritus et sanctus pariter deus. ex tribus una
e caelo veniens mundi persona redemptrix
humani generis formam de virgine sumpsit.
(300) sponte sua venit factorque et conditor orbis
factus homo est verusque deus non destitit esse,
natus, non factus, plenum de lumine lumen,
una in naturis exstans persona duabus,
consimilis deitate patris hominique profecto
(305) consimilis, sine peccato peccata relaxans,
plurima per populum faciens miracula Christus.
calcavit mortem moriens vitamque resurgens
vita dedit cunctis in se credentibus. ipse
in caelum ascendens a dextris sedit honoris
(310) aequaevi patris, iudex venturus in orbem
et regnum sine fine tenens. hunc mente fideli
regnator Justinus amans, trabeatus ab aula
egrediens, templum primum sublime petivit
atque deo grates solita pietate peregit.

Bereits Rittershus hat zu diesen Versen bemerkt[1]: praeclara Christianae et orthodoxae fidei confessio, compluribus versibus exposita, ad normam symboli Nicaeni et Chalcedonensis, und fast allgemein scheinen sie bisher so aufgefasst worden zu sein. Allein es ist doch im höchsten Grade merkwürdig, hier das Glaubensbekenntnis zu finden. Man könnte aus der Überleitung in v. 291 schliessen, Corippus habe den Kaiser als orthodoxen Herrscher feiern wollen, allein dann hätte er den Zusammenhang nicht weniger zerrissen. Was hat die Sophienkirche, das Gebäude, mit dem Glaubensbe-

[1] P. 454 ed. Bonn. zu v. 293.

kenntnis zu tun? Mängel der Komposition sind sonst dem Dichter nicht zum Vorwurf zu machen. Prüft man indessen genauer, so hält die Behauptung, dass hier ein in Verse gebrachtes Symbol vorliege, nicht stand. Es handelt sich natürlich um das s. g. Nicaeno-constantinopolitanische Symbol, das in Chalcedon und auf der 5. ökumenischen Synode vom Jahre 553 in Konstantinopel wiederholt und durch eine Reihe Anathematismen erläutert und geschützt wurde. Das Symbol beginnt mit der Lehre vom Vater[1]: πιστεύομεν εἰς ἕνα Θεὸν πατέρα παντοκράτορα, ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς, ὁρατῶν τε πάντων καὶ ἀοράτων. Corippus sagt davon nichts, er beginnt sogleich mit der Lehre von der Trinität, der Einheit des göttlichen Wesens in drei Personen (v. 293-297). Das ist nicht Inhalt des Symbols, wohl aber der wichtigste Beratungsgegenstand des 5. Konzils gewesen und Inhalt des ersten Anathematisma[2]. Der Anfang des Dogmas von Christus fehlt wieder, καὶ εἰς ἕνα κύριον Ἰησοῦν Χριστόν, τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ τὸν μονογενῆ, τὸν ἐκ τοῦ πατρὸς γεννηθέντα πρὸ πάντων τῶν αἰώνων. Was weiter im Symbol folgt, kehrt zwar bei Corippus wieder, aber zum Teil unvollständig, zum Teil in anderer Reihenfolge: φῶς ἐκ φωτός (v. 302), Θεὸν ἀληθινὸν ἐκ Θεοῦ ἀληθινοῦ (vielleicht v. 301), γεννηθέντα, οὐ ποιηθέντα (v. 302), ὁμοούσιον τῷ πατρί (v. 304), δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο (fehlt), τὸν δι' ἡμᾶς τοὺς ἀνθρώπους καὶ διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν κατελθόντα ἐκ τῶν οὐρανῶν καὶ σαρκωθέντα ἐκ πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς παρθένου καὶ ἐνσαρκωθέντα (ungenau in v. 298-299), σταυρωθέντα τε ὑπὲρ ἡμῶν ἐπὶ Ποντίου Πιλάτου (ungenau v. 307), καὶ παθόντα καὶ ταφέντα (fehlt), καὶ ἀναστάντα τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ κατὰ τὰς γραφάς (ungenau v. 307), καὶ ἀνελθόντα εἰς τοὺς οὐρανούς (v. 309), καὶ καθεζόμενον ἐκ δεξιῶν τοῦ πατρός (v. 309), καὶ πάλιν ἐρχόμενον μετὰ δόξης κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς, οὗ τῆς βασιλείας οὐκ ἔσται τέλος (v. 310-311). Der ganze Schluss des Symbols, das Dogma vom heiligen Geiste, fehlt wieder vollständig.

Diese Übersicht macht zweifellos, dass Corippus eine Wiedergabe des Symbols selbst nicht beabsichtigt hat. Es hätten

[1] A. Hahn, Bibliothek der Symbole, 3. Aufl. (1897) S. 162.

[2] Hahn a. a. O. S. 168.

die Dogmen vom Vater und vom Geist nicht fehlen dürfen, jede Ungenauigkeit hätte auch bei einer Versifizierung vermieden werden müssen, jede Umstellung war unstatthaft, das Fehlen so wichtiger Lehrsätze wie δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο und *παθόντα καὶ ταφέντα* wäre unmöglich gewesen. Was Corippus erörtert, sind vielmehr die Fragen, die auf dem Konzil von 553 im Mittelpunkt der Diskussion standen, die eben in der Hagia Sophia, wo die Bischöfe ihre Sitzungen hielten, beraten und zur Entscheidung gebracht wurden. Der Dichter muss eine Beziehung zwischen der Sophienkirche und dem Konzil von 553 vor Augen gehabt haben, wenn er den stärkeren Eindruck, den die Kirche im Vergleich zu dem Palast Sophianai mache, mit dieser Erinnerung an die Dogmen begründet; denn mit den Worten ibi *namque* probatur (v. 290) leitet er den Abschnitt ein. Aber hätte er unmittelbar an das Konzil gedacht, so würde er 'probatum est' gesagt haben, 'es ist dort bewiesen worden'; denn man wird kaum annehmen dürfen, dass er jetzt etwa an Predigten in der Kirche denkt. Indessen wäre in jedem Fall der Ausdruck probare misslich, denn die Synode hatte mehr beschlossen und festgestellt als bewiesen. Auch folgt auf die Worte 'ibi namque probatur' keineswegs sofort die Lehre von dem Wesen der Trinität, sondern ibi namque probatur, *quam sit ubique deus praesens simul omnia complens.* Und hier liegt die Entscheidung, denn von der Allgegenwart Gottes steht weder im Symbol noch in den Anathematismen ein Wort, davon war auch auf dem Konzil gar nicht die Rede.

Der Dichter will ganz wörtlich verstanden sein: in der Kirche wird gezeigt, wie Gott überall gegenwärtig ist und alles erfüllt, das heisst, alle Wände der Hagia Sophia sind mit Mosaiken geschmückt, auf denen Gott dargestellt ist. In diesem Schmuck besteht die höhere Würde, durch die das Gotteshaus einen tieferen Eindruck macht als der Palast. Jetzt erklärt sich auch der sonst schwer verständliche Ausdruck v. 285, dass sowohl der Palast wie die Kirche den Himmel nachahmen. Man könnte ja bei der Hagia Sophia an die Kuppel denken, die sich dem Himmelsgewölbe vergleichen lässt, aber dass der Palast ein Kuppelbau ge-

wesen wäre, ist mehr als unwahrscheinlich. Der Vergleich zielt vielmehr darauf, dass auch in den Bauten Gott wie im Himmel seine Wohung hat, nicht wörtlich, aber im Bilde; nur ist der Mosaikenschmuck des Palastes bescheiden im Vergleiche zu dem umfassenden und alle Wände füllenden Bilderkreis der Kirche. Erst so erklären sich auch die Worte deus illud utrumque glorificavit opus; der Ruhm besteht eben in den Bildern, auf denen die Gottheit sichtbar war; dem profanen Palast wenigstens würde sonst jede unmittelbare Beziehung zu Gott fehlen. Mit den Augen der Seele (internis oculis v. 292) erkennt man die Geheimnisse der göttlichen Natur, weil sie für die leiblichen Augen durch die Kunst im Bilde dargestellt sind.

Man darf dem Dichter keinen Vorwurf daraus machen, dass er sich nicht deutlicher ausgesprochen, sondern statt einer einfachen Beschreibung eine poetische Umhüllung gewählt hat; jeder Leser in Konstantinopel verstand ihn ohne weiteres, denn jeder kannte die Mosaiken der grossen Kirche. Wenn aber Mommsen recht hat, der den ganzen Abschnitt wahrscheinlich schon so auffaste, wie ich es eben darzulegen versuchte, dann hat der Dichter selber jedem Leser den stärksten Hinweis gegeben. In v. 295 bietet die einzige Handschrift tres sunt personae, subsistitur, nomina fulgent. Für das zweifellos falsche subsistitur schrieb Ruiz subsistunt, Vonck [1] wollte subsistit und nahm in v. 294 und 295 eine Reihe Umstellungen vor; zuletzt hat Petschenig das Wort ganz beseitigt und sub quis tria nomina fulgent in den Text seiner Ausgabe gesetzt [2]. Mommsen verbesserte subsistitur in subsistite, eine palaeographisch ebenso einfache wie inhaltlich glänzende Emendation [3]. Wie der Dichter die Mosaiken zu schildern beginnt, unterbricht er seine Worte sofort, und als ob er mit seinen Lesern oder Zuhörern selbst in die Kirche gegangen

[1] Vgl. S. 454 ed. Bonn. zu v. 294.

[2] Flavii Cresconii Corippi Africani grammatici quae supersunt rec. M. Petschenig (Berl. Studien für class. Phil. 4. Bd.), Berol. 1886, S. 214. Eine Begründung dieser Conjektur habe ich nirgends gefunden.

[3] Mit Recht hat Partsch sie in den Text seiner Ausgabe gesetzt.

wäre, ruft er ihnen zu, indem er gleichsam nach oben weist: 'bleibt stehen, die göttlichen Wesen erscheinen in leuchtendem Glanze'; so lenkt er Blicke und Gedanken auf die Mosaiken, die aus der Höhe herab glänzen [1].

Auf die Beschlüsse des Konzils beziehen sich in der Tat die Verse des Corippus, aber nicht unmittelbar, sondern nur deshalb, weil eben die dort festgestellten Dogmen den Inhalt des Mosaikenschmuckes bildeten. Jetzt erklären sich auch die Umstellungen und Lücken, die sich gegenüber dem Dogma in diesen Versen finden; der Dichter folgte in seiner Beschreibung dem Maler, dieser aber nicht nur dem Symbol, sondern ebenso sehr der heiligen Geschichte. In allgemeinen Umrissen lässt die Dichtung den Inhalt des Bilderkreises erkennen. Zuerst wird die Trinität genannt, Vater, Sohn und Geist in einem einzigen Bilde zusammengefasst als ein Wesen, aber in drei Personen. Die Etimasie erscheint mir hiernach ausgeschlossen. Es folgen Verkündigung (v. 298-299), Geburt (v. 300-301) und Taufe (v. 301), dann die Verklärung (v. 302-305), die wahrscheinlich dem Mosaik des Eulalios in der Apostelkirche sehr ähnlich war, Christus als Mensch dargestellt, aber über der Erde in himmlischer Glorie schwebend [2]. Für die Worte (v. 305-306) sine peccato peccata relaxans, plurima per populum faciens miracula Christus fehlt es im Symbol und in den Verhandlungen des Konzils an jeder Parallele. Hier ist es über jeden Zweifel deutlich, dass der Dichter nur die Mosaiken vor Augen hat. Denn in ihnen werden die Wunder des Herrn einen breiten Raum eingenommen haben, weil gerade daran das Thema von den zwei

[1] Vgl. die Verwendung von fulgere Just. III 255 ff., wo plötzlich der Vorhang zurückgezogen wird und der Kaiser vor den avarischen Gesandten erscheint.

[2] Vgl. Apostelkirche S. 32 ff.; 181 ff. Es ist ein durchaus unberechtigtes Verfahren (vgl. Reil, Die altchristlichen Bilderzyklen des Lebens Jesu S. 129), die entwickelte Komposition des Bildes für das 6. Jahrhundert deshalb zu bestreiten, weil wir keine so alten Parallelen, wenigstens keine absolut sicheren, besitzen. Das heisst doch die individuelle Bedeutung der grossen Maler jener Zeit, auf denen wahrscheinlich die ganze jüngere Ikonographie beruht, viel zu gering einschätzen.

Naturen am augenfälligsten zu erläutern war. Man braucht nicht so weit zu gehen, um bei peccata relaxans gerade an die Worte zu denken, die Christus zu dem Gichtbrüchigen sprach (Ev. Luc. 5,20): ἄνθρωπε, ἀφέωνταί σοι αἱ ἁμαρτίαι σου, der Dichter wird allgemein auf die Wunder Christi haben hindeuten wollen. Es folgt die Kreuzigung (v. 307), in calcavit mortem darf man wohl einen Hinweis darauf erblicken, dass auch hier ein lebendiger, nicht ein toter Christus am Kreuze hing. Passionsszenen aber fehlten in der Hagia Sophia wie in der Apostelkirche, ein echtes Kennzeichen der alten Kunst; darum ist das παθόντα καὶ ταφέντα des Symbols auch nicht erwähnt. Endlich sah man noch die Auferstehung (v. 307-308), die Himmelfahrt (v. 309) und Christus thronend als Weltenrichter (v. 310); von einer Darstellung der Pfingsten sagt Corippus nichts.

Wenn er aber schliesslich, nachdem er mit kurzen Worten die Andacht des Kaisers in der Kirche erwähnt hat, von ihm rühmt, dass er dextra dei benedictus abivit (v. 318), so möchte ich glauben, dass er an das Bild des Pantokrator dachte, der segnend seine Rechte ausbreitete. Es liegt so nahe, gerade dies Bild in der Kuppel zu suchen, aber die Dichtung lässt einen sicheren Schluss nicht zu und beantwortet auch nicht die Frage, ob Corippus an eben dieses Bild dachte, als er den Weltenrichter nannte. Denn um ikonographische Einzelheiten festzustellen, ist die Schilderung viel zu allgemein gehalten, und dann ist es eine Dichtung. Aber unverständlich ist sie nicht. Der früher genannte Leser, dessen wertvolle Inhaltsangaben in abgekürzter Form am Rande der Handschrift stehen, hatte den ganzen Abschnitt v. 264-325 durchaus richtig aufgefasst: Sanctae Sophiae basilicam opere mirifico praedicat instauratam. Das wunderbare Kunstwerk, mit dem die Hagia Sophia geschmückt ist, sind eben die Mosaiken, der Dichter rühmt Justinus in diesem Abschnitt als Gönner der Künste im Dienste des Glaubens.

Alle Nachrichten über die Vollendung der Sophienkirche stehen in vollkommener Harmonie und geben ein wichtiges kunstgeschichtliches Resultat. Nach dem Einsturz der ersten

Kuppel übernahm der Thronfolger Justinus, der die Würde des Kouropalates bekleidete, die Fürsorge für die Wiederherstellung der Kirche und ihre endgültige Vollendung. Unzertrennbar aber war für jene prachtliebende Zeit mit dem Begriff der Vollendung von Gotteshäusern musivischer Bilderschmuck verbunden, das Kreuz in der Kuppel war nur ein Provisorium gewesen. Alsbald nachdem Justin die Einweihung vollzogen hatte, wird man die Pläne für den Bilderzyklus entworfen haben. In der Apostelkirche war Eulalios vielleicht schon an der Arbeit, jetzt folgt die Ausschmückung der Sophienkirche. Nach dem Thema des Bilderzyclus suchte man nicht lange, man wählte die Beschlüsse des Konzils, das vor einem Jahrzehnt hier getagt hatte, und verewigte sie auch durch die Kunst des Malers. Theophanes berichtet die Ausschmückung der beiden Kirchen bereits aus dem ersten Jahre von Justins Regierung, vielleicht war also im Jahre 565 schon alles vollendet. Jedenfalls war man fertig, als Corippus das 4. Buch seines Panegyricum verfasste, wohl bald nach 569. Er konnte es sich selbstverständlich nicht versagen, das grosse Werk des Kaisers zu feiern, er räumt ihm einen besonderen Platz in seiner Dichtung ein. Man merkt deutlich den Beginn eines neuen Abschnittes, wenn er in feierlich epischem Stil in die Vergangenheit zurückgreifend beginnt: sanxerat Augustus Sophiae cognomine templum; ebenso scharf ist der Schluss dieser metrischen Ekphrasis bestimmt.

Justinus war ein bigotter Mann, er stellte auch die Kunst in den Dienst des Dogmas. Was in den Mosaiken von S. Vitale[1] und in der Apostelkirche erst wie ein leiser Ton erklingt und nur in wenigen Bildern deutlicher vernehmbar wird[2], ist in dem Bilderkreis der Hagia Sophia geradezu das beherrschende Leitmotiv: die Verherrlichung des Dogmas. Die Zeit der rein historischen Malerei, die den alten symbolistischen Stil überwunden und nahezu zwei Jahrhunderte unumschränkt ge-

[1] Vgl. J. Quitt, Die Mosaiken von S. Vitale in Ravenna, Byzant. Denkmäler III 71-109, wo freilich übertrieben wird.

[2] Vgl. Apostelkirche S. 168 ff.

herrscht hatte, geht mit der Mitte des 6. Jahrhunderts zu Ende. An ihre Stelle tritt jetzt eine dogmatisierende, d. h. die Dogmen der Kirche illustrierende Malerei, die zunächst alle Errungenschaften des historischen Stils mit herübernimmt, aber ihnen eine andere Verwendung gibt. Das ist die Malerei, die das ganze siebente Jahrhundert beherrscht, deren Denkmäler aber in den Stürmen des Bilderstreites nahezu vollständig zugrunde gegangen sind; fast ist es ein Wunder, dass die Mosaiken der Apostelkirche sie überdauern konnten. Die vorbildlichen und modernsten Werke dieses Stils werden sie und die Mosaiken der Sophienkirche gewesen sein, die der Wut der Bilderfeinde zum Opfer gefallen sind. Im neunten Jahrhundert ist die Entwickelung noch weiter vorgeschritten, das historische Moment ganz überwunden, die dogmatisierende Richtung zum vollen Siege gelangt. Und zwar beherrscht jetzt eine neue Idee die monumentale Malerei, der Triumph der Kirche; die Darstellung des Dogmas selbst ist schon wieder eingeschrumpft bis auf die Illustration der auf dem Dogma beruhenden hohen Feste des Kirchenjahres. Die Nea des Basileios zeigt diesen modernsten Stil, nach einem Jahrhundert werden auch die zerstörten Reste der alten Mosaiken in der Hagia Sophia durch einen zeitgemässen Bilderschmuck ersetzt; nur die Malereien des Eulalios bewahren die Erinnerung an eine entschwundene Epoche der byzantinischen Kunst, die man niemals aufhörte zu bewundern.

Über die Komposition des alten Bilderzyklus der Sophienkirche gibt Corippus im einzelnen keine Auskunft, über die künstlerische Bedeutung wissen wir nichts, als was uns die Bewunderung des Dichters erraten lässt. Auch wer die Maler waren, bleibt uns unbekannt. Vielleicht hatte Eulalios selbst daran Anteil, vielleicht sind es jene beiden anderen in keiner Quelle sonst genannten Männer, die Theodoros Prodromos neben ihm als die grössten Meister rühmt, Chenaros und Chartoularis. Von den Mosaiken der Apostelkirche habe ich nicht wenige früher in den Miniaturen mittelalterlicher Handschriften wiedergefunden; jetzt, da wir sicher wissen, dass auch die Sophienkirche seit dem 6. Jahrhundert ihren

Bilderschmuck besass und seine Umrisse sich bereits erkennen lassen, wird es vielleicht auch noch gelingen aus der gleichen Quelle über diesen zweiten Bilderkreis genauere Kenntnisse zu gewinnen. Denn so Grosses und Selbständiges auch die Kunst des Mittelalters hervorgebracht hat, die wahre schöpferische Grösse von Byzanz liegt doch im Zeitalter Justinians und seine Wirkungen dauern bis an die Schwelle der neueren Zeit.

München.

August Heisenberg

A PROPOS D'UN BAS-RELIEF BYZANTIN D'ATHÈNES

On a souvent signalé les nombreuses plaques de marbre historiées d'animaux plus ou moins fantastiques, d'enroulements de végétaux stylisés ou même de simples entrelacs, que l'on voit aujourd'hui encastrées dans les murs de la Petite Mé-



tropole d'Athènes, ou qui sont conservées dans la salle byzantine du Théseion[1]. Ces monuments étaient destinés aux clôtures, murs d'appui, chancels, parapets qui entraient dans la structure des iconostases, des ambons ou des chaires à prêcher. Quatre panneaux de ce genre, voisins par leur style de ceux

[1] Struck, Die mittelbyzantinischen Kirchen Athens (Athen. Mitteil. 1906, p. 279-324).

d'Athènes, sont encore en place aujourd'hui entre les colonnes de l'iconostase de la basilique de Torcello, près de Venise. L'un d'eux est orné de deux lions assis, la queue entre les pattes, de chaque côté d'un arbre dont les enroulements couvrent tout le champ de la sculpture. C'est un motif tout à fait analogue qui orne la plaque de marbre du Théseion dont il va être question. Ce monument remarquable, qui a été déjà signalé [1], nous fournit des éclaircissements inattendus sur l'époque à laquelle il faut attribuer les sculptures de ce genre, et c'est à ce titre qu'il mérite une place spéciale dans l'histoire de l'art byzantin.

I

Sur un fragment de parapet, dont les bords sont mutilés, deux lions dressés sur leurs pattes de derrière cherchent à atteindre le fruit énorme et fantastique qui couronne l'arbre de chaque côté duquel ils sont affrontés. L'arbre irréel semble sortir d'une sorte de monticule indiqué par une tresse centrale d'entrelacs entourée de sinuosités régulières. Au dessus de ce tertre, les racines de l'arbre sont apparentes et débordent à droite et à gauche sous la forme de rinceaux symétriques reliés à la tige centrale. Celle-ci est indiquée d'une manière aussi peu naturaliste par un dessin en épi entremêlé de volutes recourbées ; l'ensemble est surmonté du fruit, pareil à une grosse éponge, sur laquelle les animaux posent une de leurs griffes, tandis qu'avec l'autre ils s'arc-boutent contre la tige. Les deux têtes, renversées franchement en arrière, avec la langue pendante, donnent l'impression de l'effort pénible qu'ils font pour atteindre le fruit. Vues en perspective, elles semblent rentrer en quelque sorte dans le corps. La queue, terminée par une touffe de poils, passe entre les deux pattes de derrière et ressort derrière l'articulation de la cuisse gauche de la même manière que sur le parapet de Torcello. La crinière est indiquée par des séries de spirales qui se contrarient, pour imiter des boucles. Le mufle ressemble

[1] Par van Berchem et Strzygowski, Amida, Heidelberg 1910, p. 371 (reproduction défectueuse). Cf. Bréhier, Études sur l'histoire de la sculpture byzantine. Paris 1911, p. 38 et pl. VII.

presque à la figure humaine, avec les rides de son front, des yeux en amande, un nez démesurément allongé, et de petits pointillés indiquant la naissance des moustaches. La gueule ouverte laisse voir les crocs.

Si l'arbre qui forme le motif central est tout à fait irréel, on n'en peut dire autant des animaux dont les proportions et les membres bien musclés révèlent un certain souci d'exactitude. La convention reparaît dans le traitement de la crinière, moins accusée cependant que sur certaines œuvres d'origine orientale, telles que le lion en mosaïques d'époque mérovingienne de Thiers (Auvergne)[1] ou la célèbre étoffe de Dusseldorf au nom de Basile II et Constantin VIII. Sur la première de ces œuvres, la crinière est représentée par un système de tresses d'entrelacs; sur l'autre, elle est formée de lignes sinueuses et parallèles. On peut conclure de cet examen que le dessin des deux lions est dû à un animalier qui savait regarder la nature, mais qui, de parti pris, a remplacé quelques détails réels par des motifs décoratifs. Comme pour mieux marquer encore le but qu'il se proposait, il a rempli l'espace vide de chaque côté de la tête des lions au moyen d'une jolie rose dont se détachent des rinceaux symétriques.

Or il est un art auquel convient tout particulièrement ce mélange de naturalisme, et d'ornements conventionnels: c'est l'art des tissus, si florissant au moyen âge dans tout l'Orient, mais surtout en Perse. Le parapet du Théseion semble être la copie exacte d'une de ces étoffes. L'arbre fantastique terminé par une grosse grappe, n'est autre chose que le «hom», arbre sacré de la mythologie assyrienne, que l'on retrouve à des centaines d'exemplaires sur les bas-reliefs et les étoffes de la Perse et, en Occident, sur des chapiteaux d'églises romanes[2]. Les deux lions d'Athènes répondent à toutes les exigences de la décoration des tissus: attitudes exactement symétriques, observation exacte, mais interprétation ornementale de la nature. Cette sculpture fait partie d'un groupe de monuments assez nombreux tant à Athènes qu'au musée de

[1] Bréhier, Les mosaïques mérovingiennes de Thiers. Clermont 1911.

[2] Cf. Marquet de Vasselot, Les influences orientales (H. Michel. Hist. de l'Art. t. I).

Constantinople ou à Venise et qui révèlent une intention formelle de traduire sur la pierre, ou parfois sur l'ivoire, tous les détails les plus minutieux de la technique des tissus. Il ne serait pas impossible à une habile brodeuse de reproduire au moyen de galons de passementerie tous les détails de l'arbre de vie ou ceux de la crinière des lions. Ce procédé de la «sculpture-broderie apparaît à la fois dans l'art arabe; son expansion marque la disparition définitive des traditions du modelage antique et ce n'est pas sans une certaine surprise qu'on le trouve aussi fortement implanté dans la cité de Phidias, au pied même de l'Acropole: la plupart des sculptures qui ornent les églises byzantines d'Athènes se rattachent à cette école. D'ailleurs, si l'on pouvait avoir des doutes sur les rapports qui unissent ce monument à la technique des étoffes orientales, il suffit, pour les dissiper, de considérer le cadre au milieu duquel se détachent les lions.

II

Tout en haut, une large frise est formée d'une palmette centrale d'où s'épanouissent deux rinceaux symétriques. L'ornement est creusé, plus qu'il n'est modelé, et les tiges sont formées de cannelures. La forme même de la palmette aux deux volutes opposées et le procédé employé par le sculpteur suffisent à placer cet ornement dans la sphère de l'art musulman. Il en est de même de la bande étroite de lignes sinueuses qui forme le haut du cadre, mais ce qui présente le plus d'intérêt, ce sont les montants garnis d'une inscription en coufique fleuri, trop mutilée malheureusement pour qu'on en ait essayé la lecture, mais que van Berchem et Strzygowski ont pu rapprocher des caractères qui ornent l'ancien minaret de la mosquée de Hakim, élevée au Caire 1003 [1].

Le fait de trouver des inscriptions arabes sur des monuments chrétiens n'a rien qui puisse surprendre. Les caractères coufiques n'avaient évidement pour l'artiste qui les reproduisait qu'une valeur décorative; ils constituaient de jolis ornements et, en Grèce même, on en a signalé d'autres exemples,

[1] Voy. Amida, p. 371 et suiv.

à Daphni, à St Luc en Phocide et sur des fragments de sculpture de l'Acropole. Ils ne sont pas inconnus non plus à l'art roman d'Occident. Les portes de la cathédrale du Puy, exécutées entre 1050 et 1073, sont bordées d'une inscription en caractères coufiques défigurés, mais semblables à ceux de la sculpture d'Athènes, et dans laquelle on a reconnu la devise arabe: «Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah» [1]. Au milieu de ce cadre tout musulman se détachent en sculpture champlevée les principales scènes de la vie du Christ. Une inscription latine donne le nom du sculpteur, Godefroy; nous avons donc un spécimen d'inscription arabe, copiée probablement sur une étoffe par un artiste chrétien et de nationalité française. Des exemples analogues ont été signalés sur des miniatures de missels [2].

Les caractères coufiques du parapet du Théseion n'ont pas une autre origine. Le style même des sculptures et l'inscription décorative qui les encadre, indiquent une reproduction exacte d'une des ces nombreuses étoffes musulmanes qui étaient fabriquées en Perse ou en Syrie et exportées ensuite dans le monde entier.

Mais le principal intérêt qu'offre cette inscription c'est de fournir une base chronologique à l'étude des sculptures analogues de la Petite Métropole et du Théseion. Van Berchem reconnait dans les caractères du parapet athénien une ressemblance avec ceux d'une inscription du Caire, datée de 1003. Les caractères coufiques fleuris sont cependant plus anciens puisqu'on en trouve des exemples à Tachkend, dès 844, et sur le sarcophage de Romain II, à St Luc en Phocide, vers 963. Ce n'est donc pas s'avancer beaucoup que d'attribuer les lions affrontés du Théseion à la dernière moitié du Xe siècle, et ce fut sans doute à la même époque que furent exécutés les parapets couverts d'animaux ou d'entrelacs de la Petite Métropole. La technique est la même que celle des plaques du Théseion et la copie directe, littérale de l'ornement tissé y apparait comme un véritable système. Animaux s'entre-dévorant, sphinx affrontés, aigles enlevant des

[1] Thiollier, L'architecture dans le diocèse du Puy. Paris 1900.

[2] Venturi, Storia dell'arte italiana III, fig. 419.

lièvres dans leurs serres, sont un témoignage suffisant des influences orientales qui s'exercèrent pendant cette période sur l'art byzantin.

Cette poussée d'orientalisme, dont les églises d'Athènes présentent des spécimens si curieux, s'est exercée aussi à Constantinople au moment de la crise iconoclaste. Ce fut à l'art arabe que les ennemis des images allèrent demander en partie les motifs décoratifs par lesquels ils espéraient remplacer l'ancienne iconographie religieuse. A partir du IXe siècle, l'imitation de l'Orient devient à Constantinople une véritable mode. En 835, un ambassadeur envoyé par Théophile au Khalife lui ramène de Bagdad un architecte qui travaille aux constructions du Grand Palais[1]. Plus tard, Basile I fait construire un stade magnifique, le Tzycanisterion, réservé à un jeu de balle à cheval importé de Perse[2]. Enfin vers la fin du XIe siècle, un édifice de style seldjoucide, appelé la maison persane, Περσικὸς δόμος, ou le mouchroutas, s'éleva à l'ouest du Chrysotriclinium : avec ses coupoles coniques et ses pendentifs à stalactites, il donnait satisfaction à ce goût d'exotisme que l'on constate dans la haute société byzantine[3]. Il n'est pas étonnant que les provinces aient suivi l'exemple de la capitale. Les sculptures de Skripou, en Béotie, et surtout celles qui forment à Athènes un ensemble si considérable, se rattachent à ce mouvement. Elles nous révèlent l'existence d'un art profane, purement décoratif, qui se développa librement à côté de l'art iconographique des églises. Elles apportent surtout un témoignage important à la question du développement historique de l'art byzantin : elles nous montrent quels furent les aspects variés de cet art qui réunissait dans une synthèse originale les modèles hellénistiques et les motifs orientaux, et dont il parait décidément impossible d'enfermer l'évolution dans une formule unique.

Clermont, 31 Janvier 1912.

Louis Bréhier

Professeur à l'Université de Clermont (France).

[1] Van Berchem et Strzygowski, op. laud.

[2] Contin. Theoph. Patr. Gr. CIX, p. 112-113.

[3] Ebersolt, Le Grand Palais impérial. Paris 1910, p. 140.

NOTE SUR DEUX INSCRIPTIONS GRECQUES (PIERRE VOTIVE DE PHILIPPE V DE MACÉDOINE A DÉLOS. CATALOGUE ÉPHÉBIQUE DU RÈGNE D'ANTONIN LE PIEUX A ATHÈNES).

Les deux inscriptions suivantes sont connues. Je n'ai d'autre but que d'en faire connaître le sort et l'état actuel et d'en donner une reproduction aussi exacte que possible. Peut-être ajouterai-je quelque chose aux essais de restauration et aux commentaires, pour la plupart déjà anciens, dont elles ont été l'objet. La première est une dédicace de Philippe V, roi de Macédoine de 220 à 179 avant J. C., en l'honneur d'Apollon, l'autre un fragment de catalogue éphébique du règne d'Antonin le Pieux. L'une vient de Délos, l'autre d'Athènes. Le hasard des découvertes a réuni deux monuments qui n'ont rien de commun ni par l'époque de leur rédaction, ni par leur sujet, et les a introduits en France il y a environ une centaine d'années. D'abord à Marseille, puis à Meylan près Grenoble, elles ont été acquises récemment par l'auteur de cette communication [1].

[1] Vers 1820 elles appartenaient à un amateur dauphinois, M. Aymé du Boïsaymé, commandant du génie pendant l'expédition d'Égypte, coopérateur à l'ouvrage d'Égypte, membre de la commission des sciences et des arts de l'armée française en Égypte, correspondant de l'Institut, directeur des douanes à Marseille sous Louis XVIII. (Du Boisaymé, *Marie Thérèse de Bouès*, Paris 1838. *Correspondance de M. du Boisaymé sous les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis l'an X de la République*. Grenoble, 1842). Elles faisaient partie de sa belle collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines. Au commencement de ce siècle, M. Deloche, petit-neveu de M. du Boisaymé, conservait encore cette collection dans sa villa de Meylan, près de Grenoble. Les deux inscriptions ont été acquises de M. Deloche en 1907.

1. Pierre votive de Philippe V.

Plaque de marbre bleuâtre. Forte moulure en haut et en bas. Brisée de toutes parts. Rompue en deux morceaux dans toute sa largeur dans le sens horizontal, en travers de la dernière ligne, et recollée. Hauteur maxima du marbre, 0m.31. Largeur maxima, 0m.50. Hauteur des lettres, 0m.028. (fig. 1).

ΒΑΣΙΛΕΥΣΜΑΚΕΔΟΝΩΝΦι
ΒΑΣΙΛΕΩΣΔΗΜΗ
ΛΠΟΤΩΝΚΑΤΑΓΗΝΑΓ
ΑΠΟΛΛΩ

Βασιλεὺς Μακεδόνων Φ[ίλιππος]
Βασιλέως Δημη[τρίου]
[ἀ]πὸ τῶν κατὰ γῆν ἀγ[ώνων]
Ἀπόλλω[νι] [1].

Entre les années 1426 et 1431, Cyriaque d'Ancône copia cette inscription [2]. Il semble, d'après sa transcription, qu'elle était alors complète. Il la vit, dit-il, près de la naumachie ronde, c'est-à-dire du lac sacré ou lac Trochoïde, assez loin, par conséquent, du temple d'Apollon. On remarquera que l'inscription se rapporte à des jeux célébrés à terre, par opposition peut-être avec ceux que l'on donnait sur la nauma-

[1] L'inscription *n'est pas au Corpus inscriptionum graecarum.* Elle a été publiée en 1877, d'après la copie de Cyriaque d'Ancône: «In Delo ad rotundam naumachiam, . . . ad aliam basim Βασιλεὺς Μακεδόνων Φίλιππος Βασιλέως Δημ[η]τρίου (α) ἀπὸ τῶν κατὰ γῆν ἀγώνων Ἀπόλλωνι». (A. Riemann, *Inscriptions grecques provenant du recueil de Cyriaque d'Ancône*, *BCH.*, I, 1877, p. 87, nº 31) (α) Mss. Δημιτρίου. La copie de Cyriaque ne reproduit pas exactement l'original. L' η du nom de Démétrius est certain. L'inscription est disposée non pas sur trois lignes, mais sur quatre (*BCH.*, IV, 1880, p. 216). Le tome XI des *Inscriptiones graecae*, réservé aux inscriptions de Délos, est en préparation (*Inscriptiones Deli* edentur consiliis et auctoritate Academiae Franco - Gallicae).

[2] Époque de son voyage à Rhodes, en Syrie, en Chypre, dans les îles de l'Archipel, et en Macédoine (*Corpus inscriptionum latinarum*, III, p. XXII. *Ephemeris epigraphica*. II, p. 1. *BCH.* XIV, 1890, p. 521).

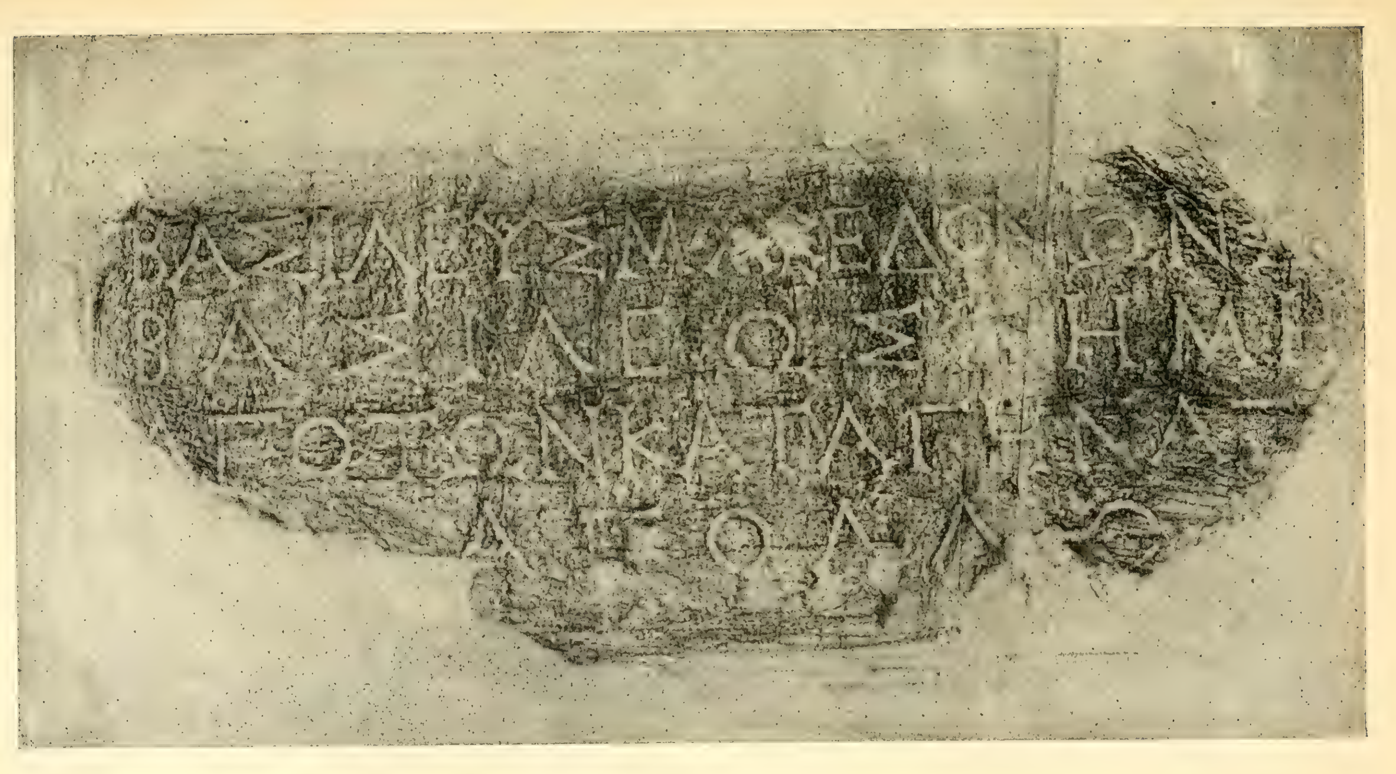


Fig. 1.

chie[1]. Au témoignage d'auteurs de la première moitié du XVIII[e] siècle, elle était dans les galeries bâties autour du temple d'Apollon[2]. Elle fut trouvée en 1817 dans les ruines d'un portique qui faisait face à celui de Philippe V[3]. Il semble résulter de ces derniers renseignements qu'elle était placée sous le petit portique situé vis-à-vis la face orientale du portique de Philippe et séparé de lui par la voie sacrée[4].

L'inscription est l'un des témoignages de la dévotion inté-

[1] Cf. cette autre inscription : ἀπὸ τῶν κατὰ γῆν ἀγώνων ἐν Δήλῳ, Διονύσιος Ἱερασίμου, Ἀθηναῖος ἱερεὺς γενόμενος (Riemann, *Inscriptions grecques du recueil de Cyriaque d'Ancône BCH.*, I, 1877, p. 87, n° 35). Οἱ μὲν κατὰ γῆν, οἱ δὲ ναυσὶν (Thucydidis *Historiae*, I, 18).

[2] «De magnifiques galeries furent bâties autour du temple aux dépens de divers princes, comme il paraît par des inscriptions qui sont encore très lisibles. Les noms de Philippe, roi de Macédoine, ... se trouvent encore sur divers piédestaux». (*Histoire universelle* traduite de l'anglais, V, Amsterdam et Leipzig, 1744, p. 519). Deux autres inscriptions du grand portique nomment Philippe V : 1° Inscription dédicatoire du grand portique, Βασιλεὺς Μακεδόνων Φίλιππος, Βασιλεὺς Δημητρίου Ἀπόλλωνι (*CIG.*, 2274 et addenda, II, pp. 230, 1038, fragments de l'inscription. Cf. Homolle, *Dédicaces déliennes*, *B C H.*, IV, 1880, p. 215, l'inscription reconstituée). Il ne saurait s'agir de cette inscription dans le passage précité de l'*Hist. univ.* Elle est sur une architrave et non sur une base. 2° Dédicace d'un monument, une statue peut-être : Τὸ κοινὸν Μ[ακεδόνων] Βασιλέα Φ[ίλιππον Βασιλέως] Δημητρίου ἀ[ρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας τῆς εἰς ἑαυτούς]. (Homolle, *Dédicaces déliennes*, *BCH.*, IV, 1880, p. 216 ; Dittenberger, *Sylloge inscriptionum graecarum*, I, Leipzig, 1898, 262). Cette inscription se trouve sur une base, mais elle a été découverte en 1879. Supposé qu'elle ait été connue un siècle et demi auparavant, ce n'est pas Philippe qui en a payé les frais. C'est le κοινὸν qui l'a dédiée à Philippe.

[3] Ceci résulte de deux notes (1° et 2°) manuscrites contenues sur une feuille de papier qui accompagne l'inscription. Leur rédaction doit être postérieure de peu de temps à l'époque où l'inscription fut transportée en France. «1° Pierre votive trouvée à Délos par le capitaine de vaisseau de Meslé, consacrée à Apollon dans le temple de Délos par ou en l'honneur de Philippe, roi de Macédoine, fils de Démétrius et père du célèbre Persée qui orna le triomphe de Paul-Emile, 167 ans av. J. C... 2° La pierre votive portant les mots Βασιλεὺς Μακεδόνων a été trouvée en 1817 par M. de Meslé, capitaine de vaisseau, dans les ruines d'un des portiques qui entouraient le temple d'Apollon à Délos. Ce portique était à peu près parallèle à celui de Philippe dont l'inscription est rapportée dans Tournefort. Voici ce qui reste sur cette pierre de l'ancienne inscription :

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ Φ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗ
ΑΠΟΤΩΝ ΚΑΤΑΓΗΝ ΑΓ
ΑΠΟΛΛΩ

Cette inscription pouvait faire partie du piédestal d'une statue de Philippe décernée à ce roi par les habitants de Délos pour quelque service signalé».

[4] Sur la position respective du petit portique et du portique de Philippe, cf. Homolle, *Les archives de l'intendance sacrée à Délos, 315-166 avant J. C.* (*Biblio-*

ressée de Philippe pour l'île sainte, pélerinage du monde grec, de sa piété politique envers Apollon Délien, inspirateur et maître des âmes helléniques. Ses sentiments d'amour et de respect pour le sanctuaire de Délos se manifestent dès son avènement, alors qu'il se prépare à dominer sur tous les peuples grecs. Il les laisse éclater lorsque ses conquêtes et ses victoires navales l'ont rendu maître de la Phocide (207), du sud-ouest de la Carie, d'une partie des côtes de la mer Égée et des Cyclades (202-200). Jusqu'à sa défaite à Cynoscéphales (197), qui fait passer Délos sous l'influence de Rome, il est le protecteur et l'un des bienfaiteurs éminents du temple d'Apollon. Il le visite, assiste aux jeux entre les années 205 et 197. En 202 probablement, pendant son expédition dans les Cyclades, il séjourne à Délos. Dans les premières années de son règne il y a institué des fêtes auxquelles son nom est attaché, les Philippeia. Il élève la statue qui portait à sa base l'inscription précédente. Vers 205, il commence la construction du grand portique. Une autre inscription, conçue dans des termes presque identiques en rappelle la dédicace. Il offre au temple une phiale d'or. Ses fils Démétrius et Persée l'imitent. Ils déposent chacun une couronne d'or dans le sanctuaire d'Apollon. Délos est devenue la chose du roi de Macédoine. L'assemblée des Macédoniens consacre à Philippe un monument dans le grand portique [1]. Ainsi s'accomplit

thèque des écoles françaises de Rome et d'Athènes, XLIX, Paris, 1887), plan, état des fouilles en 1882 ; Dürrbach et Jardé, *Fouilles de Délos, 1903 (BCH.*, XXVIII, 1904, p. 267). Pour l'intelligence des divers emplacements assignés à l'inscription, cf. *BCH.*, XXX, 1906, planche IX, plan général des fouilles de Délos (années 1903-1904) et Homolle et Holleaux, *Exploration archéologique de Délos faite par l'École française d'Athènes* (Paris 1909), carte de l'île de Délos levée en 1907 et 1908 par le capitaine Bellot.

[1] Homolle, *Les Romains à Délos (BCH.*, VIII, 1884, p. 82). Dittenberger, *Syll. inscr. graec.* I, p. 417, n. 2, p. 418, nos 3-5. Homolle *Comptes des hiéropes du temple d'Apollon (BCH.*, VI, 1882, pp. 29, ss., 161, ss.). *Syll. insc. graec.*, II (Leipzig, 1900), 588. Sur le séjour de Philippe à Délos en 202, Holleaux, *Remarques sur les décrets trouvés dans le sanctuaire de Zeus Panamaros (BCH.*, XXVIII, 1904, p. 356, no. 2). Sur les Philippeia, Homolle, *Archives des missions scientifiques*, 3e série, XIII (1887), p. 433. Holleaux, *Fouilles de Délos, 1905 ; dédicace d'un monument commémoratif de la bataille de Sellasia (BCH.*, XXXI, 1907, p. 105). Le grand portique serait de 205-197, d'après l'opinion générale (Homolle, *Dédicaces déliennes*, *BCH.*, IV, 1880, p. 217 Dürrbach, *Le portique tétragone*, *BCH.*, XXVI, 1902, p. 544). Toutefois il pourrait être antérieur à 205 et sa construction pourrait s'être poursuivie après 197

peut-être un désir secret ou avoué du roi, rehausser la valeur des hommages qu'il reçoit en les associant au culte du dieu de Délos.

La date de l'inscription est incertaine. Le petit portique paraît antérieur au règne de Philippe [1]. Si le texte a pour objet l'établissement ou la célébration des Philippeia, il peut être du commencement du règne. S'il a trait à la participation du roi aux jeux de Délos, il ne remonte pas si haut. Il y a, semble-t-il, deux raisons de pencher pour l'époque la plus ancienne. D'abord la situation du monument. On l'a mis sous le petit portique, parce que le grand, naturellement désigné pour le recevoir, n'existait pas encore. D'autre part, dans les textes les plus récents, Philippe porte seulement le titre de roi. On n'y joint pas le nom du peuple macédonien. Il en est ainsi dans les comptes des hiéropes de Délos, où sont inscrites les offrandes de ses fils, dans l'inventaire de 201, qui mentionne sa propre offrande, dans les décrets de Panamaros des années 201 à 198 [2]. Philippe lui-même prend ce titre dans sa lettre aux habitants d'Abae en Phocide, qui est de 205/204, et dans sa lettre aux habitants de Nisyros [3]. L'abandon de la modeste appellation de roi des Macédoniens convient à l'époque où il réalise ses desseins ambitieux. Même vaincu par les Romains, l'homme qui a rêvé l'empire

(Schulhof, *Fouilles de Délos*, 1905 *BCH.*, XXXI, 1907, p. 50 nº 1). V. aussi Roussel, *Ἡ τετράγωνος (BCH.*, XXXIV, 1910), p. 111. Φιάλην χρυσῆν ἣν ἀνέθηκεν Βασιλεὺς Φίλιππος. En 201, l'archonte Leukinos transmet cette phiale à Sosistratos, son successeur (Hauvette-Besnault, *Fouilles de Délos, inscriptions choragiques, BCH.*, VII, 1883, p. 118; Homolle, *Inscriptions de Délos, BCH.*, XX, 1896, p. 514. nº 3). — Στέφανος χρυσοῦς ἐπὶ κώνου δάφνης, ὃν ἀνέθηκεν Περσεὺς Βασιλέως Φιλίππου Ἀπόλλωνι Δηλίωι... Στέφανος χρυσοῦς ἐπὶ κώνου, ὃν ἀνέθηκεν Δημήτριος Βασιλέως Φιλίππου Ἀπόλλωνι Δηλίωι (*Syll. inscr. graec.*, II, 588, l. 36, 76).

[1] Le petit portique aurait été édifié avant 228 (Dürrbach, *Fouilles de Délos, Le portique tétragone BCH.*, XXVI, 1902, p. 550).

[2] Cousin, *Inscriptions du sanctuaire de Zeus Panamaros BCH.*, XXVIII, 1904, p. 345, ss.). Holleaux, *Remarques sur les décrets trouvés dans le sanctuaire de Zeus Panamaros* (p. 353, ss.). Décret nº 1 : [Ὁ Βασιλεὺς] Φίλιππος, [Τὸν Βασιλέα Φίλιππον] (p. 354, fin 201 au plus tôt.). Décret nº 2: Βασιλεύοντος Φιλίππου [τοῦ Βασιλέως] Φιλί[ππου] pp. 346, 358. An. 198). Décret nº 8 : Τοῦ Βασιλέως Φιλίππου Βα[σιλέα Φίλιππον] p. 348, 358. Même date?).

[3] J. Bilco, *Lettre du roi Philippe aux habitants d'Abae (BCH.*, VI, 1882, 173). De même dans sa lettre aux habitants de Nisyros : Βασιλεὺς Φίλιππος Νισυρίοις (p. 174).

de la Grèce reste le roi Philippe. C'est ainsi que l'on continue de l'appeler. La pierre votive de Philippe V peut être le monument commémoratif de la fondation des Philippeia.

2. Catalogue éphébique [1].

En l'an 124/125, Adrien fit, pour le première fois comme empereur, le voyage d'Athènes. Le même esprit d'adulation qui poussait alors les Athéniens à donner à une tribu le nom d'Adrianide, à un mois celui d'Adrianion, à joindre à leurs propres noms des noms romains, à s'appeler Publius Ælius pour faire la cour à l'empereur régnant, après s'être nommés Flavius pour plaire à ses prédécesseurs, fit de la venue d'Adrien le point de départ d'une chronologie nouvelle [2].

La vingt septième année de cette ère, le cosmète Sotellès fils de Bacchylos fit, selon la coutume, graver le catalogue des éphèbes qu'il gouvernait et de ceux qui partageaient avec lui leur direction, pendant l'archontat d'Ardys (151/52) [3]. Il classait les uns et les autres d'après leurs fonctions dans

[1] Raoul Rochette, *Note sur une inscription grecque récemment apportée de Délos à Marseille*, (*Journal des Savans*, année 1820, p. 182, avec une gravure reproduisant simplement et sans aucune restitution un dessin de l'inscription). *CIG.*, 281. A. Dumont, *Essai sur l'éphébie attique* (Paris, 1875), II, textes éphébiques, Neubauer, *Herstellung des Ephebenkataloges im CIG.*, *281*, avec une table (*Hermes*, XII, 1876, p. 385). Dittenberger, *Inscriptiones atticae aetatis romanae* (*Inscriptiones graecae*, III, 1, Berlin, 1878, 1120).

[2] Le mois intercalaire Ποσιδεὼν Β' reçoit le nom d' 'Αδριανίων (Dürrbach, *Fouilles de Délos*, *1902*, *BCH.*, XXVIII, 1904, p. 182). Sur la date du premier voyage d'Adrien, Dittenberger, *Kaiser Hadrians erste Anwesenheit in Athen* (*Hermes*, VII, 1873, p. 213, Neubauer, *Herstellung*, p. 386, Dürrbach, *Fouilles de Délos 1902 BCH.*, XXVIII, 1904, p. 107). Le second voyage serait de l'année 128, 10 déc. — 129, 9 déc. (Dubois, *Lettres de l'empereur Hadrien au conseil et au peuple d'Astipalea BCH.*, VII, 1883, p. 407 ; Doublet *Inscriptions de Crète*, *BCH.*, XIII, 1889, p. 58). Cf. les habitants d'Alexandrie faisant commencer une ère nouvelle au jour de la prise de leur ville par Octave (1er Août 30 avant J. C. Wilcken, *Eine Alexandrinische Aera Octavians, Hermes*, XXX, 1895, p. 151). Les manifestations de la servilité ne varient guère. Les Gaulois se donnent des noms romains après la conquête, et les Romains des noms germaniques après les invasions. — Sur la tribu Adrianide, cf. Dittenberger, *Untersuchungen über die nach Kleisthenes neu errichteten attischen Phylen* (*Hermes*, IX, 1875, p, 386).

[3] Le nom d'Ardys a été reconstitué par Dittenberger depuis la publication des deux articles de Neubauer, *Herstellung der Chronologie der attischen Archonten aus der Zeit von 138 bis 171 nach. Chr.* (*Hermes*, XII, 1876, p. 390). L'archontat d'Ardys correspondrait à l'année 150/151, ou plutôt à l'année 151/152 (*Inscrip. attic.* p. 742).

les jeux, hégémon, hoplomaque, paidotribe, gymnasiarques, hyposophronistes, éphèbes, étrangers. En principe, les gymnasiarques et les hyposophronistes étaient rangés par tribus, sans que l'on indiquât leur dème. Mais la liste commençait par les neuf gymnasiarques mensuels, depuis boédromion jusqu'à scirophorion. Le nom de chacun d'eux suivait le nom du mois et précédait celui du dème.

Cette inscription nous est parvenue en quatre fragments, l'un apporté à Florence, à la villa Riccardi, à une époque déjà ancienne, deux autres découverts à Athènes en 1861, le quatrième actuellement à Meylan [1]. Celui-ci fut publié en 1820. On le mit au nombre des inscriptions de Délos, apparemment à la suite d'une fausse indication que contredisaient les éléments tout athéniens du texte [2]. Un chercheur avisé le retrouva là où n'était point sa place et, le rajustant aux trois autres morceaux, rétablit l'inscription aussi complètement que le permettaient les mutilations de la pierre [3].

Le monument de Sotellès était une colonne de marbre pentélique en forme de triangle. L'inscription couvre deux faces. Le fragment de Meylan est, en effet, un marbre blanc s'amincissant en forme d'éperon. Les faces latérales de l'éperon sont assez fortement concaves dans la direction verticale. Chacune d'elles porte une partie différente de l'inscription. La troisième face est fruste. Un mortier très ancien y est encore adhérent par places. Elle devait être polie comme les deux autres. Elle l'est encore vers l'angle supérieur droit, sur une largeur de $0^{m}.03$ à $0^{m}.06$ et une hauteur de $0^{m}.10$. On voit en haut de cette bande la partie inférieure de deux lettres. La plus grande hauteur du marbre est de $0^{m}.43$; la plus grande largeur de la face latérale gauche ou première face est de $0^{m}.30$, celle de la face droite ou deuxième face de $0^{m}.15$. La hauteur des lettres est de $0^{m}.01$. Sur la première

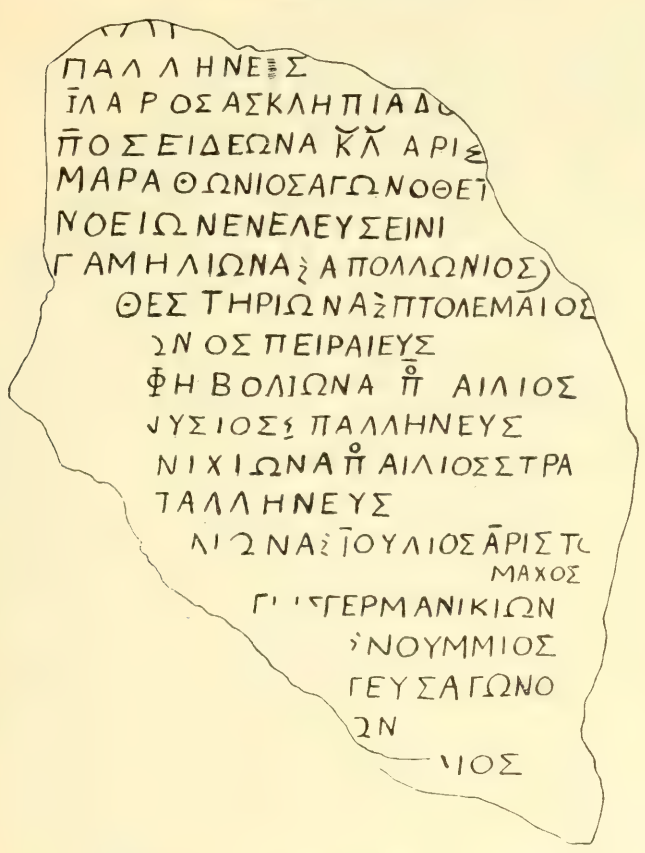
[1] Les *Inscrip. attic.* désignent les quatre parcelles par les lettres A,B,C,D. A est le fragment de Florence publié dans le *CIG.*, I, 281 ; B et D sont les fragments d'Atthènes ; C est le fragment de Meylan, publié d'après Raoul Rochette dans le *CIG.*, II, 2309, parmi les inscriptions de Délos. Les *Inscrip. attic.*, reproduisent les quatre fragments réunis (1120).

[2] Raoul Rochette, *Note sur une inscription grecque.*

[3] Neubauer, *Herstellung.*

face est gravée la liste des sept gymnasiarques mensuels; sur la deuxième face se trouve la nomenclature des gymnasiarques de la tribu Adrianide et de la tribu Œnéide, suivie des vestiges du mot hyposophronistes et de ceux du nom du premier hyposophroniste.

1ère face [1]. (fig. 2).



1 [Π]υαν[ο]*ψιῶνα·* *Ἀσκληπιάδης,*
Παλληνεύς. *Μαιμακτηριῶνα·*
Ἵλαρος Ἀσκληπιάδο[υ, Πα]*λλη*[νεύς] [2].

---

[1] Les lettres en italiques sont celles qui se trouvent sur d'autres fragments (B et D) de l'inscription. Les lettres entre crochets sont celles qui manquent dans l'original et qui sont rétablies dans les *Inscriptiones graecae*.

[2] La fin des lignes 1 - 3 est dans le fragment B.

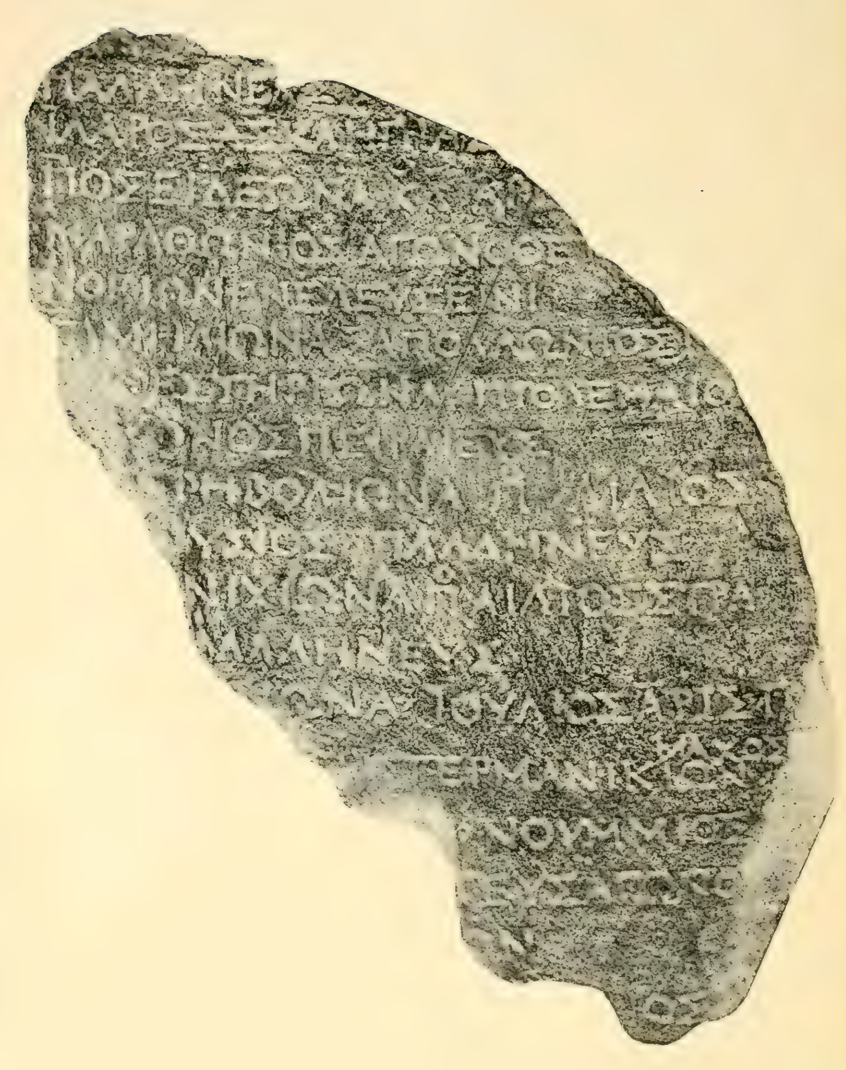
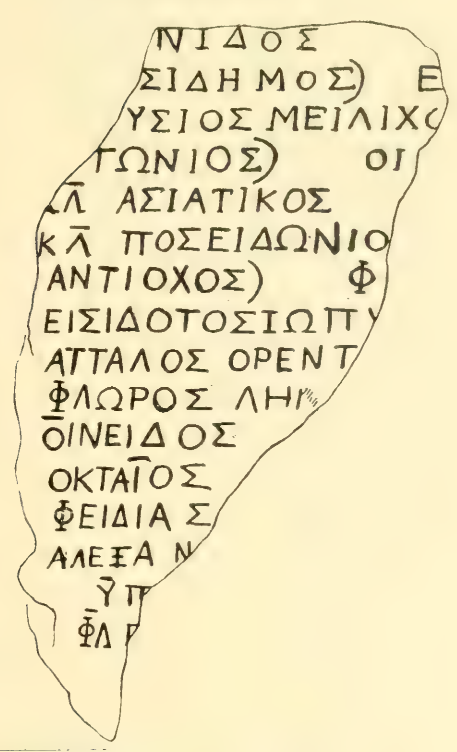


Fig. 2.

Ποσειδεῶνα· Κλαύδιος Ἀρι[σ]
5 Μαραθώνιος, ἀγωνοθέ[της Ἀντι-]
νοείων ἐν Ἐλευσεῖνι.
Γαμηλιῶνα· Ἀπολλώνιος.
[Ἀν]θεστηριῶνα· Πτολεμαῖος
[Ἀγάθ]ωνος (?), Πειραιεύς.
10 [Ἐλα]φηβολιῶνα· Πόπλιος Αἴλιος
[Διο]νύσιος, Παλληνεύς.
[Μου]νιχιῶνα· Πόπλιος Αἴλιος Στρά-
[των], Παλληνεύς.
[Θαργη]λιῶνα· Ἰούλιος Ἀριστόμαχος,
15 [ἀγωνοθέτη]ς Γερμανικίων.
[Σκιροφοριῶνα·] Νούμμιος
. . . . *Μελ*[ι]τεύς, ἀγωνο-
[θέτης Ἀδ] ρ ι α ν ε ί ω ν.
[Ἑκατο]*μβαιῶνα* ·[Αἴ]λιος [1].

2e face. (fig. 3).



[1] Le commencement des lignes 17 - 19 dans le fragment D.

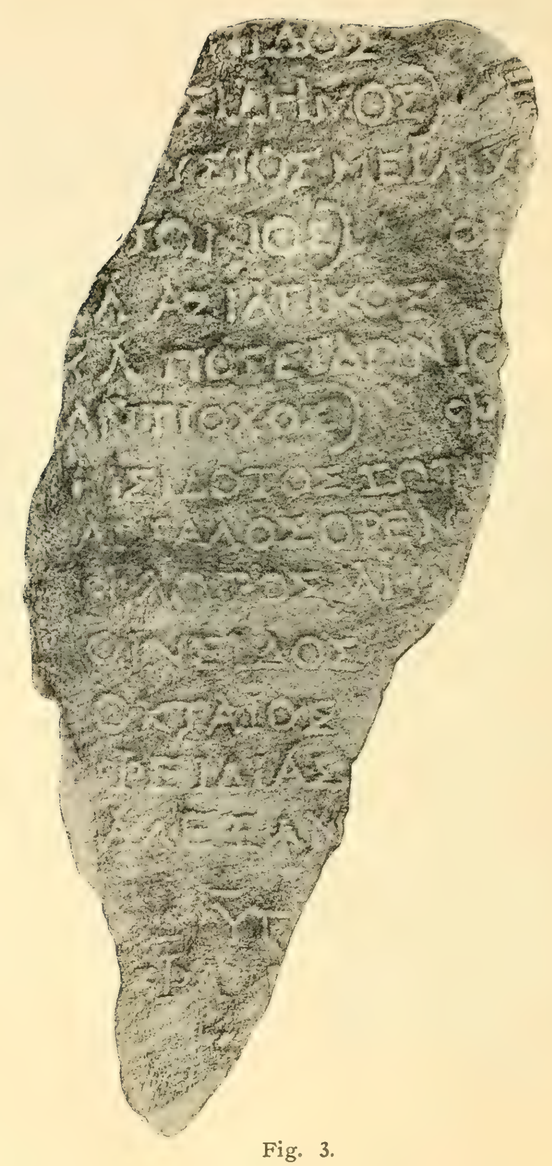


Fig. 3.

1 Ἁ[δ]ϱ[ια]νίδος [1].
[Ἀϱκε]σίδημος Ἐ[λαιούσιος].
[Διον]ύσιος Μειλίχο[υ].
[Ἀν]τώνιος Οἶ[ναῖος].
5 [Κ]λαύδιος Ἀσιατικός.
Κλαύδιος Ποσειδώνιος.
Ἀντίοχος Φ
Εἰσίδοτος Ζωπύ[ϱου].
Ἄτταλος Ὀϱέντ[ου].
10 Φλῶϱος Λη
Οἰνεΐδος.
Ὀκτάϊος.
Φειδίας.
Ἀλέξαν[δϱος]
15 Ὑποσω[φϱονισταί]
Φλά[β]ιος *Εὐτυ*[χ...] [2].

3e face. (fig. 4).

ΡU

PO

Variantes. (*J. S.* = *Journal; des Savants* N. = Neubauer; *IA.* = *Inscriptions atticae*). — 1re face, l. 2, Παλληνεὺς ν(εώτεϱος?), Μαιμακτηϱιῶνα (*IA*). L. 4, Αϱι (N., *IA*). L. 6, Ελευσῖνι (*J. S.*, N., *IA*). L. 9, ωνος (N). L. 15, Γεϱμανικείων (*IA.*). L. 17, [Βάλη]ς Μελ[ι]τεύς. Le dème de Mélité, patrie de Nummius, appartient à la tribu Cécropide. Nummius Balès est de la tribu Adrianide (*IA.*, 1113, an 143). 2e face l. 2, Σωσίδημος Ἐ . . . (N). L. 3, Μειλιχι (*J. S.*). Μειλιχίου (N., *IA*). L. 4, Ἀντώνιος Οἰ (N). L. 16, Φλ. Εὐτυχ[ιανὸς] (N).

Signes paléographiques. L'inscription présente plusieurs signes paléographiques: 1° 1ère face, lignes 7, 8, 11, 14, 16, signe analogue à un sigma archaïque. Homolle, *Inscriptions archaïques de Délos*, *BCH.*, III, 1879, p. 8). — 2° 2e face, l, 1, 4, 7, la parenthèse après un nom de personne, fréquente dans les catalogues éphébiques (σίδημος, τώνιος, Ἀντίοχος). La parenthèse peut être sans valeur, Hermès de l'époque d'Adrien publiés par A. Dumont, *Bustes des cosmètes de l'éphébie attique*, *BCH.*, I, 1877, pp. 230, 231, 234). Elle peut indiquer des lettres omises suppléées (*BCH.*, XIV, 1890, p. 416). Ce n'est pas le cas ici. 3° 1ère face, l, 12, σ sur π. — 4° ligne 4 ᴗᴗ sur λ. Ces deux signes marquent des abrévations par suspension. — 5° Barre horizontale, en général sur l'initiale ou les initiales de certains mots. 1ère face l. 3, sur I d'Ἵλαϱος; l. 4, sur π de ποσειδεῶνα; l. 7, sur γ de γαμηλιῶνα; l. 10, sur Π de Πόπλιος Αἴλιος Διονύσιος; l. 14, sur I initial d'Ιούλιος et sur A initial d'Ἀϱιστόμαχος; 2e face, l. 5, sur λ de Κλαύδιος, prénom d'Ἀσιατικός, et sans doute sur le κ qui précédait λ; l. 6, sur Κλ, prénom de Ποσειδώνιος; l. 11, sur O d'Οἰνεΐδος; l. 12, sur ι d'Ὀκτάϊος; l. 15, υ d'ὑπ; l. 16, sur Φ de Φλάβιος. Dans trois cas ce signe indique une abréviation par suspension (Πόπλιος, Κλαύδιος, Φλάβιος).

Notes historiques. Hilaros, du dème de Palléné, fils d'Asklepiadès est le

[1] Le commencement du mot Ἁδϱιανίδος dans le fragment B.
[2] La fin des lignes 15 et 16 dans le fragment D.

frère d'Asklepiadès nommé dans un autre fragment de la même inscription, et le frère de Nikostratos, paidotribe vers 190 (Neubauer, p. 388), Arkésidémos, du dème d'Elaious, est le père de Philotimos, archonte entre les années 184/5 — 187/8. Ἁδριανίδος . . . Φιλότιμος Ἀρκεσιδήμου Ἐλεούσιος. (*Inscr. att.*, 1133, p. 137 ; 1278. Cf. 1040. — Ἐπὶ ἄρχοντος Φιλοτείμου τοῦ Ἀρκεσιδήμου Ἐλεουσίου (1144). Quatre personnages de la tribu Adrianide sont du dème de Bésa, Denys, fils de Meilichos, Isidotos, fils de Zopy-



Fig. 4.

ros, Claudios, Poseidonios et Attalos, fils d'Orentès, Un catalogue prytanique de la tribu Adrianide mentionne parmi les Βησαιεῖς, Λέων Μειλίχου, qui peut être un frère de Dionysios, Εἰσίδοτος Ζωπύρου et Κλαύδιος Ποσειδώνιος (*Inscr. att.*, 1039, années 165 - 185). Dans un catalogue du règne d'Adrien, nous trouvons, au chapitre de la tribu Adrianide, Ἐπίκτητος Ὀρέντου Βησαιεὺς (1114). Epictète serait le frère d'Attalos. — Meilichos fut hyposophroniste (1132, années 166/7 ou 168/9 et hégémon deux ans plus tard (1133, an. 169/70 ou 170/71).

Louis Stouff

ALEXANDRE-LE-GRAND SUR LE DANUBE

La question de la route suivie par Alexandre le Grand en 335 av. J. Ch. dans sa marche sur le Danube est sujette à maintes controverses. Elle a été souvent traitée et plusieurs savants d'une réputation incontestable s'en sont occupés[1]. Le dernier mot pourtant n'a pas encore été dit; et même, presque chaque auteur qui s'en est occupé est d'un avis différent. Nous croyons que, d'après nos sources antiques, il n'y a qu'une manière de résoudre le problème. Dans les pages suivantes, nous allons tâcher de le prouver.

Alexandre a eu pour point de départ dans cette campagne Amphipolis. De là, il marcha d'abord vers l'orient jusque vers Philippi. Quel chemin a-t-il suivi ensuite? Arrien, notre source principale pour l'histoire de cette campagne, dit qu'il a eu, avant de traverser la rivière Mesta, la montagne Orbelos à sa gauche. Comment faut-il comprendre cette expression ἐν ἀριστερᾷ ἔχοντα καὶ τὸν Ὄρβηλον τὸ ὄρος? A notre avis, cela veut dire qu'Alexandre, en quittant Philippi, s'est acheminé vers le nord le long de la rive droite de la Mesta, qu'il a ainsi suivie jusqu'à son cours supérieur, où se trouve Perins. S'il avait traversé la rivière auparavant, c'est à dire dans son cours inférieur ou moyen, il n'aurait pu avoir Orbelos à sa gauche avant d'arriver sur la rive gauche.

[1] Bibliographie: *Droysen*, Geschichte des Hellenismus, I² 1 p. 119 sqq. *Schaefer*, Demosthenes und seine Zeit, III 1 p. 95 sqq. *Müllenhoff*, Deutsche Altertumskunde, III p. 134 sqq. *Niese*, Geschichte der griech. und maked. Staaten, I p. 53 sqq. *Kaerst*, dans Pauly Wissowa, Real-Encyclopädie, I p. 1414 sqq. et dans Geschichte des hellenist. Zeitalters, I p. 240 sqq. *York von Wartenburg*, Kurze Übersicht der Feldzüge Alexanders des Grossen, 1897. *A. G. Roos*, Prolegomena ad Arriani Anabaseos. Groningae. *R. de Bovis*, Alexandre-le-Grand sur le Danube (Académie de Reims), 1908. *G. Kazarow*, Periodicesko spisanie (en bulgare), 1909. *G. M. Columba*, Le sedi dei Triballi (Studi storici per l'antichità classica), 1910.

C'est pourquoi nous sommes d'avis que toutes les opinions émises jusqu'à présent sur cette question sont erronées. Droysen suppose que les Macédoniens ont du traverser la Mesta prés de Buk ou Nevrokop. Qu'ils n'ont pas suivi la rive droite jusqu'à Razlog, selon lui les mots d'Arrien διαβὰς δὲ τὸν Νέστον, le prouvent, car, dit-il, s'ils étaient arrivés jusqu'à Razlog, ils n'auraient pas eu besoin de traverser la rivière [1]. Cependant, Alexandre a pu remonter jusqu'au cours supérieur et même jusqu'à la source de la Mesta et pourtant trouver quelque raison de la traverser au lieu de la contourner. D'autre part, Niese est d'avis qu'Alexandre a traversé cette rivière près de son embouchure. Mais, s'il n'accepte pas l'opinion de Droysen, c'est qu'il l'a mal comprise: il croit que, selon Droysen, Alexandre dut suivre la rive droite jusqu'au Rhodope, c'est à dire jusqu'à la source de la Mesta, et alors, se demande-t-il, à quoi bon traverser la rivière? Il lui semble plus probable que l'armée macédonienne a dû marcher pendant quelque temps le long de la côte, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un chemin meilleur et plus facile vers le Balkan. Mais il va sans dire que ces arguments sont sans valeur [2].

Bovis lui aussi, dit que l'empereur des Macédoniens a fort probablement traversé la rivière près de son embouchure. Mais au lieu de continuer son chemin vers l'orient, il a tourné, selon ce savant, vers le nord. Bovis s'en rapporte à Arrien, qui, selon lui, a raconté la chose de cette manière. Cependant Arrien n'en dit rien. Bovis trouve de même une confirmation de son opinion dans le fait q'Alexandre a marché pendant dix jours entiers par la vallée de la Mesta, qui n'a pas plus de cent quatre-vingts kilomètres de longueur. A son

[1] York et Roos sont de la même opinion. Roos croit qu'Alexandre suivit la rive gauche de la Mesta parce que les Macédoniens marchent contre les Triballes! (voir plus loin sur la patrie de ce peuple).

[2] Roos observe à ce sujet: Non video, ubinam, si Nesto superato praeter litus maris orientem versus perrexisset, facile ad septentriones iter deflexisset, priusquam ad Hebrum pervenisset, quem Arrianum commemoraturum fuisse nemo negabit. Cette observation est hors de propos. Aussi cet auteur n'est pas en droit de dire, un peu plus loin: Hac via decimo die ad Haemum penetrare nullo modo potuerat.

avis, cela doit prouver qu'il a suivi un très mauvais chemin, par conséquent la rive gauche et nullement la rive droite que suit, aujourd'hui comme autrefois, le chemin passant par cette vallée. Il a certainement voulu, ajoute Bovis, purger cette contrée des Thraces autonomes. Mais Alexandre n'a pas mis dix jours pour traverser la vallée de la Mesta; Arrien dit de façon claire et nette qu'il a mis ce temps pour arriver de cette rivière (ou même d'Amphipolis?) au Balkan: μεταβὰς δὲ τὸν Νέστον ποταμὸν λέγουσιν, ὅτι δεκαταῖος ἀφίκετο ἐπὶ τὸ ὄρος τὸν Αἶμον (I 1, 5). Et de même, dans les sources, il n'y a pas un seul mot sur un refoulement de la tribu mentionnée [1].

Par conséquent Alexandre a suivi, comme nous avons vu, selon toutes les apparences, la rive droite de la Mesta jusqu'à son cours supérieur, où il l'a traversée. De quel côté a-t-il tourné ensuite? Arrien nous l'indique en nous disant qu'il était arrivé de la Mesta à l'Hémus en dix jours. Car par ce nom les anciens comprenaient aussi bien le Balkan que les montagnes qui commencent à Rila. Comme celles-ci se trouvent assez près du cours supérieur de la Mesta, Alexandre a gagné très probablement le Balkan. Quel point de cette longue chaîne de montagnes a-t-il atteint d'abord? nous le verrons plus loin en détail.

Au Balkan, sur un sommet, les Thraces dits autonomes essayèrent d'arrêter les Macédoniens. Thucydide nous dit que cette tribu habitait le Rhodope. C'est pourquoi Droysen croyait qu'Alexandre les trouva dans cette montagne et, par conséquent, que sa route le menait à travers le Rhodope. Mais Arrien nomme expressément l'Hémus — et nous avons vu qu'il pense au Balkan — et non le Rhodope.

Après avoir passé le Balkan, Alexandre alla tout droit vers le Danube. En quel point de ce fleuve arriva-t-il? Droysen croit qu'il partit de la Mesta vers le Rhodope, de là prit sans doute le défilé Calofer, d'où il arriva vers Ruščuk. D'après Müllenhoff, il passa le Balkan par le défilé de la

---

[1] Il faut noter que, selon Müllenhoff aussi, Alexandre a fait, à ce qu'il paraît, une invasion dans le pays des Thraces autonomes, avant de traverser la Mesta.

«Porte de Trajan» ou «Isladi» (Zlatica?), d'où il se hâta vers l'embouchure du Danube. Roesler[1] pensait que, selon la plus grande probabilité, il arriva au Danube par la vallée de la Nišava et de la Morawa. Bovis est, jusqu'à un certain point, de son avis; il affirme qu'Alexandre partant de la Mesta prit la route de Sofia, Pirot ou Bela Palanka, puis, se dirigeant au Nord, franchit le mont St Nicolas pour arriver à Vidin. York croit que les Macédoniens passèrent par Sipka et par Nicopolis ad Istrum[2]. Enfin, selon Roos, ils arrivèrent par Philippopolis à Slivno et touchèrent le Danube près de Silistrie.

Pour aborder la discussion de cette question, il faut avant tout résoudre celle de la patrie des Triballes à cette époque; car Alexandre, ayant dépassé le Balkan, dirigea son armée contre leurs peuplades.

Dans Hérodote, la première de toutes les sources mentionnant cette peuplade, nous lisons sur les contrées qu'elle occupait: Ἐξ Ἰλλυριῶν δὲ ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον Ἄγγρος ποταμὸς ἐσβάλλει ἐς πεδίον τὸ Τριβαλλικὸν καὶ ἐς ποταμὸν Βρόγγον, ὁ δὲ Βρόγγος ἐς τὸν Ἴστρον (IV, 59). Le Brongos, c'est sans doute la grande Morawa (pour les Romains Margus). Quant à l'Angros, on suppose ordinairement que c'est l'Ibar avec la Morawa occidentale[3], ou simplement la Morawa occidentale[4]. Mais comme alors ῥέων πρὸς βορέην ἄνεμον ne serait pas à sa place, nous sommes d'avis qu'il faut entendre sous ce nom la Morawa méridionale: sa source est dans l'ancienne Dardanie, un pays illyrien, et elle se dirige tout droit vers le nord. Alors le πεδίον Τριβαλλικὸν d'Hérodote serait la plaine au confluent des deux Morawa[5]. En tout cas, et c'est pour nous le plus

[1] R. Roesler, Rumänische Studien. 1871. p. 20.

[2] Parceque Alexandre a peur d'une révolte des Illyriens et n'ose pas s'éloigner trop vers l'Est!

[3] Zippel, Die röm. Herschaft in Illyrien, p. 29. Columba (p. 203) ne reproduit pas fidèlement Zippel, lorsqu'il prétend que, d'après celui-ci, le Brongos est identique à l'Ibar.

[4] Cf. Pauly-Wissowa, Real-Encyclopädie, sub. v. Angros, et Kiepert, Formae orbis antiqui, XVII.

[5] Columba remarque (p. 203), il est vrai, que sur le cours de la Morawa on ne trouve pas de vallée méritant le nom de πεδίον, sauf à son confluent

important, les Triballes vivaient, au temps d'Hérodote, sur les rives de la moyenne Morawa. Mais c'est tout ce que nous savons sur leur patrie à cette époque. Nous ne savons rien sur leurs frontières. Faute d'autres sources sur ce point que le passage cité du «père de l'histoire» [1], nous sommes obligés d'adopter l'opinion de Bovis, que les Triballes s'étendaient jusqu'au Maljen, comme une hypothèse dépourvue de tout fondement [2].

Peu après Hérodote nous trouvons une autre mention sur les Triballes et leurs frontières. C'est dans Thucydide. En son temps, les Triballes avaient pour voisins les Trères et les Tilates qui, dit-il, occupaient le pays du nord du mont Scombre (Vitoch), et celui de l'ouest jusqu'à l'Isker: τὰ δὲ πρὸς Τριβαλλούς, καὶ τούτους αὐτονόμους, Τρῆρες ὥριζον καὶ Τιλατοί· οἰκοῦσι δ' οὗτοι πρὸς βορέαν τοῦ Σκόμβρου ὄρους καὶ παρήκουσι πρὸς ἡλίου δύσιν μέχρι τοῦ Ὀσκίου ποταμοῦ (II, 96). On voit bien ainsi que l'affirmation de Bovis, qui fait dire au grand historien grec que les Triballes dépassaient à l'occident l'Isker [3], ne répond pas à la vérité.

C'est chez le géographe Strabon que nous trouvons des données importantes sur le pays habité par les Triballes avant les Romains et pendant l'Empire romain. Malheureusement sa chronologie n'est pas précise. Il parle une fois, sans doute, des Triballes et de leur pays à son époque, et dans un autre passage il s'agit d'une époque antérieure, d'une époque très ancienne. D'après lui, quelques siècles avant notre ère, sans doute, ils s'étendaient de la frontière de la tribu des Agriens jusqu'au Danube, à une distance de quinze jours de marche (l. 318: καταστρεψάμενοι δέ ποτε οἱ Αὐταριᾶται Τριβαλλοὺς ἀπὸ Ἀγλιάνων μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας ἡμερῶν

dans le Danube. Aussi pense-t-il qu'Hérodote a dû commettre une erreur en plaçant cette vallée à l'embouchure de l'Angros, au lieu de dire à l'embouchure du Brongos. Mais la vérité est que la vallée de la Morawa n'est pas de dimensions si insignifiantes qu'il soit impossible d'en parler comme d'une plaine.

[1] P. 7-8.

[2] L'affirmation de ce même auteur déclarant qu'Hérodote fait venir l'Angros de l'extrémité de l'Illyrie est également dénuée de tout fondement.

[3] P. 5.

πεντεκαίδεκα ὁδὸν....). Bovis veut conclure de ce passage qu'au temps dont parle Strabon les Triballes couvraient tout le terrain, depuis Dubnica (en Bulgarie) jusqu'à la Morawa et son confluent. Voici son raisonnement[1]. Quinze jours de marche, chez les anciens, c'est 570 km. On sait, d'autre part, que les Agriens habitaient le Rhodope. Or, si l'on suppose le Rhodope comme une des limites extrêmes du pays des Triballes les Triballes étaient voisins des Agriens—où donc serait ce point situé sur le Danube et éloigné du premier de 570 km.? Nous ne prendrons pas de chemins en ligne droite, car en ce temps-là il n'y en avait pas; nous suivons la vallée de la Nišava, et ensuite celle de la Morawa. Si l'on franchit dans ce sens une distance de 570 km., on se trouvera juste à Semendria. Ainsi donc les Triballes auraient tenu tout le pays entre Semendria et le Rhodope. Cependant, on ne saurait dire que ce calcul soit juste, même en supposant que les quinze jours de marche de Strabon représentent une distance de 570 km. D'abord, il n'y a pas de raison pour affirmer qu'à cette époque il n'y avait pas de chemins directs menant du pays des Agriens au confluent de la Morawa. Ensuite, les Agriens ne se trouvaient pas seulement dans le Rhodope, mais ils occupaient aussi tout le pays allant jusqu'à la source du Strymon. Il en résulterait plutôt que les Triballes au sud-ouest n'atteignaient que ce point.[2]

Mais ce qui est bien sûr, c'est qu'ils tenaient la contrée au nord jusqu'au Danube. Pour les temps antérieurs, c'est le passage déjà cité de Strabon qui en témoigne. Ils s'y trouvent encore vers le commencement de notre ère, car nous lisons un peu plus loin, chez le même auteur: μετὰ δὲ τὴν τῶν Σκορδίσκων χώραν παρὰ μὲν τὸν Ἴστρον ἡ τῶν Τριβαλλῶν καὶ Μυσῶν ἐστιν (p. 318). Nous apprenons aussi d'Appien qu'ils se trouvaient autrefois sur le Danube, car, selon lui, les Triballes ne pouvant plus soutenir les attaques des Scordisques, ils émigrèrent sur la rive gauche du Danube (Illyr. 3: Σκορδί-

[1] P. 7.

[2] Selon H. d'Arbois de Jubainville, (Les premiers habitants de l'Europe, Paris 1889, I, 304, note) les Triballes s'étendaient jusqu'à Sirmium. Bovis est de son opinion et pourtant il ne leur accorde que le pays jusqu'à Semendria.

σκων καὶ Τριβαλλῶν, οἳ ἐς τοσοῦτον ἀλλήλους πολέμῳ διέφθειραν ὡς Τριβαλλῶν εἴ τι ὑπόλοιπον ἦν, ἐς Γέτας ὑπὲρ Ἴστρον φυγεῖν, καὶ γένος ἀκμάσαν μέχρι Φιλίππου τε καὶ Ἀλεξάνδρου νῦν ἔρημον καὶ ἀνώνυμον τοῖς τῇδε εἶναι). Les derniers mots seulement ne sont pas exacts. Ce n'est qu'une partie des Triballes qui a passé le Danube et abandonné son ancien emplacement, car, comme nous allons le voir tout de suite, on en trouve de façon certaine sur la rive droite du Danube au temps des Romains.

Outre ces données sur les limites du pays des Triballes, il y en a d'autres se rapportant à la période romaine.

Nous mentionnerons tout d'abord que certains auteurs leur font habiter la *Mœsia superior,* les autres la *Mœsia inferior.*

Pline dit: provincia quae Moesia appellatur.... in ea Dardani, Celegeri, Triballi, Timachi, Moesi, Thraces, Pontoque contermini Scythae (N. H. III, 149), ensuite: Dardanis laevo (= à l'occident; il fallait dire «au nord») Triballi praetenduntur latere et Moesicae gentes (il faut tout transposer de 90°) (N. H. IV, 3). Comme cet auteur, dans ces deux passages, fait mention des Triballes avant les Mésiens au sens restreint, c'est-à-dire les habitants de la partie nord-est de la Serbie actuelle et de la partie nord-ouest de la Bulgarie (selon le premier passage, ils se trouvent même avant les Timachi sur le Timok), certains savants [1] en conclurent qu'ils dépassaient les Mésiens à l'occident, donc qu'ils habitaient aussi dans la Mésie Supérieure, quoique Ptolémée, comme nous allons le voir, ne les trouve qu'en Mésie inférieure. Les mêmes érudits s'appuient aussi sur l'énumération de ces peuples dans le même ordre dans Strabon (VII 318): Σκορδίσκοι... συνάπτοντες [2] Τριβαλλοῖς καὶ Μυσοῖς et μετὰ δὲ τὴν τῶν Σκορδίσκων χώραν παρὰ μὲν τὸν Ἴστρον ἡ τῶν Τριβαλλῶν καὶ Μυσῶν ἐστιν. Mais nous sommes en état d'apporter de plus fortes raisons à l'appui de cette thèse. Nous avons vu que Pline dit que les Triballes étaient sur la frontière nord du pays des Dardaniens; il en

[1] A. v. Premerstein, dans Jahreshefte d. österr. Archäol. Instituts, I (1898), Beibl. 149.

[2] Strabon le dit aussi avant d'ajouter que les Scordisques étendirent plus tard leurs frontières à l'Est. C'est pour cette raison qu'il est difficile de s'accorder avec Columba, qui dit que les Triballes se trouvent en Dobrudja.

résulte, sans aucun doute, qu'ils se trouvaient en Mésie supérieure, car la frontière du nord toute entière se trouvait dans la dite Mésie. Il ne faut pas oublier que Dion Cassius leur faisait habiter, cent ans auparavant, les mêmes localités: καὶ Τριβαλλοὺς ὁμόρους αὐτῇ ὄντας τούς τε Δαρδάνους ἐν τῇ χώρᾳ τῇ ἐκείνων οἰκοῦντας (LI, 23, 3) et τὸ μὲν γὰρ πάλαι Μυσοί τε καὶ Τέται πᾶσαν τὴν μεταξὺ τοῦ τε Αἵμου καὶ τοῦ Ἴστρου οὖσαν ἐνέμοντο (LI, 27, 2) (il s'agit de faits datant de 29 av. J. Chr.). Comment aurait-il pu dire autrement qu'ils habitaient dans le pays des Dardaniens, qui appartenait entièrement à la Mésie supérieure? Nous pouvons tirer la même conclusion (sans savoir au juste pour quelle époque) du passage d'Appien déjà cité, où il parle des longues luttes des Scordisques avec les Triballes, qu'ils finissaient par faire passer sur l'autre rive du Danube, ce qui veut dire, en effet, que ces deux tribus étaient voisines.

Et non seulement Pline fait habiter les Triballes dans la Mésie supérieure à son époque, et Dion Cassius en l'an 29 av. J. Chr., mais ils ne les mentionnent que dans cette contrée. Nous pouvons conclure des divers passages déjà cités que, d'après ces deux auteurs, il n'y avait pas de Triballes dans la Mésie inférieure. Pline (N. H. III,149) les mentionne avant les Mèses et les Timachi et (IV, 3) sur la frontière du nord du pays des Dardaniens. De même (IV, 41), dans la liste des tribus entre le Balkan et le Danube, il n'y a pas de Triballes: aversa eius (Haemi) et in Histrum devexa Moesi, Gaetae, Aodi, Scangdae Clariaeque et sub iis Arraei Sarmatae..... Scythaeque et circa Ponti litora Moriseni Sitonique.

Mais ce que Dion dit pour l'an 29, le dit-il aussi pour les temps postérieurs? Quant à son époque il dit: καὶ ἔστιν ἐν αὐτοῖς (c'est-à-dire en Mésie) ἄλλα τε ἔθνη πολλὰ καὶ οἱ Τριβαλλοὶ τοῖς προσαγορευθέντες, οἵ τε Δάρδανοι (LI, 27, 3). On rapporte ce passage aux Triballes sur l'Isker. De même on identifie la contrée Τριβαλλική (LI, 22, 7: (Δακοὶ) πρὸς τῇ Τριβαλλικῇ οἰκοῦντες ἐς τε τὸν τῆς Μυσίας νομὸν τελοῦσι καὶ Μυσοί, πλὴν παρὰ τοῖς πάνυ ἐπιχωρίοις, ὀνομάζονται) avec le pays des Triballes en Mésie Inférieure. Mais cette assertion est contestable. Pourquoi le premier passage ne se rapporterait-il pas aux Triballes de la Mésie supérieure? Ἐν αὐτοῖς peut être pris dans le sens

non seulement de la Mésie inférieure, mais aussi dans celui de la Mésie supérieure, où, selon Dion, les Triballes se trouvent exclusivement. Que Dion, sous le nom de Τριβαλλική, pensât à une contrée de la Mésie supérieure et non de la Mésie inférieure, on peut le conclure d'après ce qu'il dit (LXVIII, 6, 2) savoir la différence entre les Daces et les Gètes; et, comme pour le prouver, il dit que les Gètes habitaient le pays entre le Balkan et le Danube. En ce cas les Daces dont il parle LI, 22, 7 n'habitaient pas la Mésie inférieure, mais la Mésie supérieure.

Avant d'aborder Ptolémée, d'après lequel les Triballes n'habitaient qu'en Mésie inférieure, arrêtons nous encore quelques instants à Pline IV, 3. Ce passage n'est pas tout-à-fait clair. En s'appuyant sur lui, quelques historiens ont affirmé que les Triballes et les Mèses confinaient aux Dardanes. Nous avons vu que les Triballes s'étendaient plus à l'ouest que les Mèses; nous allons voir que, à l'est, ils s'étendaient aussi plus loin que les Dardanes. Alors, comment est-il possible que les deux peuples, Triballes et Mèses, aient pu avoir pour voisins les Dardaniens? Plusieures hypothèses se présentent. Les Triballes ont été peut-être coupés quelque part sur leur frontière sud par une avancée des Mèses. Ou peut-être faut-il ne pas se tenir rigoureusement à l'expression de Pline: praetenduntur latere, c'est-à-dire croire que les Mésiens étaient à la frontière même de la Dardanie, mais plutôt penser qu'une bande de population mésienne se trouvait un peu plus loin, séparée de la frontière par une zone de Triballes.

La version d'après laquelle les Triballes vivaient exclusivement en Mésie inférieure n'est indiquée que dans Ptolémée. Il dit (III, 10, 4) : κατέχουσι δὲ τῆς κάτω Μυσίας τὰ μὲν δυσμικὰ Τριβαλλοί et (III, 10, 5) Οἶσκος Τριβαλλῶν. En parlant de la Mésie supérieure, il ne les mentionne pas.

Nous voyons donc que parmi nos sources, les unes placent cette tribu en Mésie supérieure, tandisque les autres ne la connaissent qu'en Mésie inférieure. Comment expliquer cette divergence entre elles? Il n'est pas vraissemblable que les Triballes, au temps de Pline, fussent disparus de la Mésie Inférieure et, au temps de Ptolémée, de la Mésie supérieure. Selon toute apparence, ils vivent en ce temps-là dans les deux

Mésies, comme ils y vivaient auparavant. Pline et Ptolémée ne sont pas probablement suffisamment exacts ici. Et si c'est vrai, les Triballes habitent au temps des Romains presque le même territoire qu'ils avaient habité au temps d'Hérodote et de Thucydide, c'est à dire de la Marova à l'Isker, et du Danube jusque vers Knjaževac (la Dardanie s'étendait environ jusque là [1]). Et ce serait une preuve de plus, qu'ils ne s'étendaient au temps d'Alexandre à l'est qu'à peu près jusqu'à l'Isker [2].

[1] Jahreshefte d. österr. Archäol. Inst. IV, Beibl. n. 44.

[2] Il nous faut dire aussi quelques mots d'une opinion d'après laquelle dans toute cette contrée il n'y avait point de Triballes à l'époque impériale. C'est l'opinion de Columba (p. 216 sq.). Il dit que les indications concernant cette tribu vivant entre la Morava et l'Isker à l'époque impériale ne prouvent pas suffisamment. C'est le passage déjà cité de Dion qui serait le plus important (1127,7). On y voit que les Triballes se trouvaient encore en partie sur leur ancien territoire, mais avaient perdu leur nom national. Toutefois, s'il s'agissait d'une tribu des Triballes, le sens des derniers mots, selon Columba, serait étrange. C'est pourquoi il prétend qu'au temps d'Auguste on avait donné le nom de Triballes à une autre tribu qui occupait à cette époque le pays des Triballes. Pour attester qu'il n'y avait pas de Triballes dans cette contrée à cette époque, il cite Granius Licinianus, qui parle de la guerre de Hortensius et de Sylla contre les peuples voisins de la Macédoine, sans mentionner les Triballes, non plus que lorsqu'il parle des guerres d'Appius Claudius, de Curion et de Lucullus, quoique les sources historiques donnent à leur sujet bien des détails, surtout Eutrope et Rufus Festus.

Il est intéressant que Columba ne songe pas à réfuter Pline et Ptolémée, qui mentionnent expressément les Triballes dans leur ancienne patrie, comme nous l'avons vu déjà. Il est aussi évident qu'il n'est nullement prouvé que, chez Dion, il s'agisse d'un autre peuple sous le nom Triballes, car Dion parle d'eux clairement. Rien d'extraordinaire qu'ils aient perdu leur nom: ils étaient dispersés sans former un peuple; mais il serait étrange que les Romains aient donné leur nom à d'autres tribus. Et si les auteurs ne les connaissaient pas à cette époque, il ne faut pas oublier que Columba lui même dit qu'ils se trouvent mentionnés dans Eutrope (IV, 27) en l'an 109. Il est vrai que Columba pense que c'est une erreur. Mais cela n'est que possible. Ensuite, ce fait qu'on ne mentionne aucunement les Triballes ne pourrait être qu'un argument ex silentio. Ils pouvaient enfin exister et habiter la dite contrée, mais sans avoir un rôle historique important, étant impuissants: ce qui expliquerait leur absence dans les sources. Toutefois, il ne faut pas oublier que nos sources ne les mentionnent même pas dans la contrée plus à l'est où ils devaient se trouver, selon Columba, après Philippe, comme nous allons le voir.

Une preuve importante en est l'inscription CIL, V, 1838 (= Dessau, 1349), laquelle parle d'un praefectus civitatium Moesiae et Treballiae (de Iulium Carnicum; temps de l'empereur Claude); ces deux provinces étaient à peu près identiques à la Dacia ripensis des temps postérieurs[1].

Mais il y a des savants qui croient que les Triballes, au temps de la campagne dont nous nous occupons, habitaient au loin à l'est de l'Isker. Sinon, se demandent par exemple Niebuhr et Müllenhoff[2], comment Syrme, le roi des Triballes, pouvait-il se réfugier avec des femmes et des enfants à Peuce, île toute proche de l'embouchure du Danube? On allègue comme autre preuve à l'appui de cette thèse, le conflit entre Athéas, roi des Scythes, et les Triballes, dont Frontin nous parle (Strat. II, 4, 20: Atheas rex Scytharum, cum adversus ampliorem Triballorum exercitum confligeret). Cet Athéas avait fondé, peu de temps avant Alexandre, un état à l'embouchure du Danube. Du fait qu'il a eu ce conflit avec les Triballes, Müllenhoff a conclu[3] que la région triballe s'est étendue bien à l'est de l'Isker[4]. Niebuhr, Zippel (p. 31), Schäfer, Müllenhoff connaissent même la cause de cette expansion des Triballes à l'est: ils se seraient retirés dans cette direction devant les Autariates, une tribu illyrienne, qui vivait jusqu' alors dans le Monténégro d'aujourd'hui, et qui s'était répandue à l'est en occupant le pays triballe, poussée par les Celtes qui vivaient sur les bords de l'Adriatique[5]. Que les Autariates

---

[1] A. v. Premerstein, Jahreshefte d. österr. Inst. I, 147, 149, 170. Le même auteur, d'après Camille Jullian, Revue archéol. XIX, 351 sq., croit que les provinces de Dioclétien représentaient des régions ethnographiques. Par exemple, la Moesia prima ne serait autre que la contrée peuplée des Scordisques. Mais on ne peut pas le prouver et il faut se rappeler que ce peuple avait cessé depuis longtemps de vivre dans ces régions.

[2] Kleine Schriften, I, 374, et Deutsche Altertumskunde l. c.

[3] Deutsche Altertumskunde, III, 137.

[4] C'est ce que dit aussi Strabon (C. 301 : εἰς Τριβαλλούς, ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης. Mais Müllenhoff lui même n'accorde aucune valeur à ce témoignage.

[5] Selon Zippel (p. 33) les Triballes seraient arrivés, avant 380, jusqu'à la Dobrudja, abandonnant leur ancienne patrie (Zippel dit la vallée de la Morava; selon lui, ils n'occupaient pas la contrée allant jusqu'à l'Isker, quoique

se soient emparés du pays des Triballes, c'est ce que Strabon nous dit à l'endroit cité (C. 318). Quant à savoir s'ils se trouvaient au temps d'Alexandre dans le nord-ouest de la Serbie actuelle, nous en aurions la preuve dans le fait qu'Alexandre

---

ce soit Thucydide qui l'affirme). Mais ils auraient été enfin chassés de là par Athéas, prince des Scythes (Frontin, II, 1,20); Polyaen. VII, 44,1) et ils se seraient installés entre la partie occidentale du Balkan et le Danube; car c'est là que le roi Philippe les trouve, lorsque, après avoir vaincu les Scythes, il rentre en Macédoine par le défilé de Sofia (Columba, 206, pense, à tort, que le Triballes selon Zippel étaient rentrés dans leur ancienne patrie). Cependant, dès la mort d'Athéas, ils attaquèrent les Scythes de nouveau et leur prirent le pays sur la rive orientale du Danube, car c'est là que nous les retrouvons en 335, à l'époque de l'expédition d'Alexandre.

Columba (207) trouve que cette opinion est absurde. Qu'un stratagème tel que celui d'Athéas contre les Triballes, ait eu un résultat si important - le retour des Triballes dans leur patrie après avoir parcouru un chemin immense, - c'est au moins très étrange. Selon Columba cette histoire n'a aucune valeur historique. Elle a été imaginée par suite du fait que les Triballes, quoique plus forts, ne se sont pas emparés de l'état d'Athéas. Elle n'est fondée que sur l'impuissance des Scythes contre les Triballes. Une preuve que les Scythes étaient inférieurs aux Triballes est, d'après cet érudit, le fait qu'ils étaient plus faibles même que la ville d'Istre qui, quoique *quondam potentissima*, n'est qu'une cité (p. 208), car elle les a vaincus une fois. A cause de cette infériorité des Scythes, la fuite des Triballes, dit Columba, serait inexplicable, si l'on n'avait fait circuler le bruit qu'un secours arrivait aux Scythes de la rive nord du Danube. En outre, Columba pense que néanmoins on ne peut attribuer aucune valeur à l'expression *ampliorem Triballorum exercitum* de Frontin. D'abord, dit-il, Polyaen ne dit pas la même chose. Puis, Frontin voulait donner ainsi plus de sens à l'anecdote. Enfin, Columba doute de la valeur de cette histoire aussi parce qu'il y a plusieurs récits sur le même thème. Par exemple le stratagème de Minucius Rufus (Frontin. II, 4, 3) serait au fond le même; ce général, plus faible que son adversaire, avait disposé ses trompettes de manière à faire croire à l'ennemi qu'il avait une armée supérieure à la réalité et il remporta ainsi une victoire. De même, selon Columba, une autre anecdote sur Philippe serait fondée sur le motif indiqué (Ivstin. IX, 2,12; cf. Oros. III, 13, 6 et sens doute Front. II 8, 14). Enfin, selon Columba, c'est Frontin qui a ajouté qu'Athéas avait fait courir la nouvelle d'un secours venant du nord. Cet auteur l'aurait imaginée parceque le récit de la faite des Triballes à la vue d'une foule immense aurait été peu vraisemblable. Ce n'est donc qu'à la nouvelle d'un secours venu du nord, qu'ils pouvaient s'enfuir, car il courait des bruits fabuleux sur les peuplades de la Grande Scythie, et la vue d'une grande multitude n'était pas suffisante pour y croire.

en se dirigeant du Danube contre les Péoniens, n'est guère menacé par l'attaque d'une tribu triballe, mais par celle des Autariates[1], et que les Agriens écartent vite ce danger en faisant une invasion dans le pays des Autariates. Ainsi, c'est la conclusion de Müllenhoff, les Triballes ne se trouvèrent plus dans leurs propres limites, mais leur pays avait été conquis par les Autariates.

Ces raisons ne sont pas telles qu'on soit obligé de les adopter. En quittant le Danube, Alexandre ne devait pas passer près des Triballes; la route du Danube en Péonie ne passe pas par là. Les Autariates sans doute ne sont pas loin des Agriens, ce qui ne signifie pas encore que les Triballes ont été repoussés à l'est. D'ailleurs ce qui le prouve le mieux, c'est que les Triballes vivaient au temps de Pline en Mésie supérieure. Et les Triballes qui ont attaqué Athéas ne devaient guère être ses voisins; *ils sont venus peut-être de plus*

Nous pensons, comme Columba, qu'il est peu probable que les Triballes se soient retirés dans leur patrie sous le coup de l'effroi causé par la multitude des Scythes. Mais, selon Zippel, ils ne s'enfuient pas (nous le répétons, non dans leur ancienne patrie) à cause de cette ruse seulement. Il pense que derrière cette histoire il y a une victoire des Scythes. Évidemment ce n'est qu'une hypothèse, car sur cette victoire les sources sont nuettes. Mais tout ce que dit Columba n'est aussi qu'une hypothèse, ou mieux une série d'hypothèses. Pourquoi l'anecdote ne pourrait-elle être exacte? Elle ne contient rien d'invraisemblable. Nous ne sommes pas obligés de supposer qu'il s'y agit de tout le peuple des Triballes, mais seulement d'une partie de ce peuple, laquelle attaque Athéas, faisant une expédition, et c'était bien souvent le cas à cette époque. S'il y a d'autres anecdotes semblables, ce ne serait pas au détriment de la véracité de la nôtre : il y avait des événements semblables et notre artifice n'est que trop naturel et simple (dans le stratagème de Minucius Rufus, par exemple, il n'y a rien d'invraisemblable, et dans tous les temps les capitaines se servaient de ruses semblables). Le doute de Columba, disons-le aussi, que *ampliorem* serait une addition de Frontin n'a pas de fondements bien solides. Si les Triballes étaient en vérité plus nombreux, pourquoi l'anecdote dans sa forme primitive ne le dirait-elle pas? Polyaen ne le dit pas, mais ce ne peut pas être une preuve suffisante en faveur de l'opinion de Columba.

[1] Au contraire Columba (p. 213) ne croit pas qu'Alexandre soit allé par Sofia, car, dans ce cas, dit-il, il aurait dû s'assurer du côté des Autariates. A cela on peut répondre que nous ne savons pas s'il s'était ou non assuré de ce côté et que, peut-être, en outre, il n'avait même pas besoin de le faire.

loin[1]. *Souvenons nous que presque en même temps cette tribu fait une invasion, en 376, jusqu'à Abdère*[2].

Ces résultats sont très importants dans la question de la direction prise par Alexandre dans cette campagne. Toutes nos sources, nous l'avons vu, placent les Triballes entre la Morava et l'Isker, et aucun des écrivains anciens ne les connait à l'est de l'Isker. Ce sont-là leurs limites au temps des Romains, comme aux périodes beaucoup plus reculées, au temps d'Hérodote et de Thucydide, et probablement au temps de la campagne d'Alexandre. En tous cas, nous n'avons pas le droit d'en douter. Et alors, peut-on supposer qu'Alexandre passa par le Balkan quelque part dans l'est de cette chaîne? et qu'il partit du Balkan dans la direction du nord-est, soit vers le Ruščuk, comme le pense par exemple Droysen, soit vers l'embouchure du Danube (voir ci-dessous)? Il s'est dirigé contre les Triballes, il en a vaincu une partie: est-ce que tout cela ne nous prouve pas qu'il est venu du Balkan directement dans le pays triballe et sur le Danube triballe[3]?

Malheureusement, il n'est pas possible — et il ne le sera pas, tant que nous n'aurons que les documents actuels — de dire quelque chose de plus sur la question du défilé des Balkans par lequel il a passé et sur celle de l'endroit du Danube où il est arrivé. Car il a pu faire irruption dans la région triballe par le défilé Calofer[4] aussi bien que par les Portes de

---

[1] Athéas n'a point attaqué les Triballes dans leur pays, mais il en fut tout au contraire, car les femmes des Scythes et leurs enfants prirent part à ce stratagème.

[2] Contzen croit que l'invasion Triballe dans le pays d'Athéas fut en rapport avec cette attaque contre Abdère (Zippel, p. 31). Zippel dit que les Triballes s'étaient dirigés peut-être contre Athéas et qu'ils marchèrent contre Abdère après qu'il les eut repoussés.

[3] Il est intéressant de savoir ce que dit Roos de l'endroit où Alexandre attaque les Triballes. Il pense, que, ayant appris qu'il arrivait, il s'étaient retirés au loin, à l'est, dans les contrées désertes (2) des bouches du Danube, car ils comptaient qu'Alexandre ne les y chercherait pas. L'auteur a, semble-t-il, une fausse idée du nombre de ce peuple: il doit l'évaluer à quelques milliers d'hommes, autrement il n'aurait pu s'enfuir anssi loin (p. 48).

[4] Droysen p. 120, not. 3.

Trajan ou par le St Nicolas[1]. Et après avoir passé le Balkan, il a pu se diriger vers le Danube par des chemins divers, mais seulement à travers le pays des Triballes, donc seulement à travers la région entre la Morava et l'Isker.

Il n'y a qu'un seul détail sur cette route. Arrien I 2, 1 dit: αὐτὸς δὲ τὸ ἄκρον ὑπερβαλὼν προῄει διὰ τοῦ Αἵμου ἐς Τριβαλλούς, καὶ ἀφικνεῖται ἐπὶ τὸν Λύγινον ποταμόν· ἀπέχει δὲ οὗτος ἀπὸ τοῦ Ἴστρου ὡς ἐπὶ τὸν Αἷμον ἰόντι βαθμοὺς τρεῖς. D'après cette source principale, Alexandre, après dix jours de marche depuis la rivière Mesta jusqu'au Balkan (I 1, 5, διαβὰς δὲ τὸν Νέστον ποταμὸν λέγουσιν, ὅτι δεκαταῖος ἀφίκετο ἐπὶ τὸ ὄρος τὸν Αἷμον), dépassa un sommet où il fut attaqué par les Thraces autonomes, sans doute un sommet du Balkan méridional, ensuite il traversa cette montagne et il rencontra la rivière Lyginos, à trois jours de distance du Danube. Si l'on savait quelle était cette rivière, on pourrait probablement indiquer plus précisément la route suivie par Alexandre depuis le Balkan jusqu'au Danube. Cependant c'est impossible. Car de tous les anciens auteurs, Arrien est le seul qui fait mention du Lygin. C'est pourquoi tous les essais d'identification de cette rivière sont restés sans résultats.

Nous ne mentionnerons qu'en passant quelques-unes de ces hypothèses. Droysen d'abord[2] pensa que ce devait être l'Isker, mais plus tard[3] il trouva qu'il serait mieux d'identifier cette rivière avec la Jantra, du moins pour son cours supérieur. Mais comme la Jantra se trouve assez éloignée du pays des Triballes, cette hypothèse est peu vraisemblable[4]. Selon Schäfer, le Lygin ne peut pas se jeter dans le Danube,

[1] Müllenhoff, IV, 135. Il pense aussi au défilé de Isladi (Zlatica?). — Columba (p. 213) remarque que les dates ne contredisent pas l'hypothèse de la marche d'Alexandre par le défilé de Sumla. C'est vrai, mais il est vrai aussi que rien non plus ne la confirme. Columba (ibid.) prétend aussi que le défilé par lequel Alexandre mena son expédition était, d'après Arrien, un des plus étroits du Balkan, mais la source grecque n'en dit (Arrien I, 1, 8).

[2] Dans la première édition de son ouvrage.

[3] Dans la deuxième édition. De même sur la carte de Kiepert, Formae orbis antiqui, XVII.

[4] York identifie le Lygin avec «Bussitza vel Osma».

parceque, dans ce cas, Appien n'aurait pas pu dire ἀπέχει δὲ οὗτος ἀπὸ τοῦ Ἴστρου, mais doit couler parallèlement à l'Istros (p. ex. l'Akili-Kamčik ou un autre affluent de la Mer Noire)[1]. Mais Appien peut-être ne pensait qu'à un point du Lygin, où les Macédoniens l'atteignirent pour la première fois. L'opinion de Rösler[2] est encore moins satisfaisante. Ce savant dit que sous le nom de Lygin il faut entendre une rivière de la Serbie occidentale, la Ljig. Son opinion n'est fondée que sur la ressemblance des deux noms, ce qui n'est pas suffisant. Il faut se rappeller qu'Alexandre rencontra le Lygin dès qu'il eu, dépassé le Balkan, ou tout au moins après avoir franchi une partie de cette montagne (voir plus bas), et ainsi il ne pouvait pas arriver jusqu'à la Ljig. On ne peut pas non plus adopter l'avis de Müllenhoff[3], d'après lequel le Lygin se trouvait à une distance de trois jours de l'embouchure du Danube, car ἀπὸ τοῦ Ἴστρου ne veut pas dire, comme Müllenhoff le voudrait, «de l'embouchure du Danube».

C'est Bovis[4] qui s'est occupé le plus de cette importante question. Il conclut que sous le nom de Lygin il faut entendre la Nichava. Mais, hâtons-nous de le dire, tous ses arguments pour appuyer son hypothèse d'un côté manquent de force et de l'autre sonlèvent de grandes objections.

Nous l'avons déjà dit, Alexandre arrive sur le Lygin après avoir franchi le Balkan, ou au moins après en avoir franchi une partie. Car Arrien dit: «il traversait le Balkan et arriva au Lygin», et non pas qu'Alexandre est arrivé à cette rivière après être sorti de la montagne: il peut l'avoir rencontrée dans la montagne même. Ce qui est sûr c'est que cette rivière ne se trouvait pas au sud du Balkan. Cependant Bovis ne tient pas compte du passage προῄει διὰ τοῦ Αἵμου (ni de l'autre I, 1,5 ἀφίκετο ἐπὶ τὸ ὄρος τὸν Αἷμον). Mais en outre il interprète faussement les mots suivants: ἀπέχει δὲ οὗτος ἀπὸ τοῦ Ἴστρου ὡς ἐπὶ τὸν Αἷμον ἰόντι σταθμοὺς τρεῖς. Arrien

[1] Schäfer, o. c., 98, not. 2. Roos est d'accord avec lui (p. 48).

[2] O. c.

[3] O. c. Voir aussi Columba (p. 213).

[4] P. 11 - 16.

dit que le Lygin se trouve à trois jours de marche du Danube pour celui qui voyage en partant du Danube vers le Balkan. Bovis se pose la question: «Mais d'où faut-il partir, du Danube ou du sud?» et il s'arrête à la deuxième supposition. Car, selon lui, les Grecs (comme les Romains) en des cas semblables comptaient toujours de leur patrie, qu'ils se représentaient comme le centre du monde. C'est pourquoi, d'après lui, Arrien a voulu dire: «Celui qui part du midi et arrive au Lygin, s'il se dirige vers l'Hémus, atteindra le Danube après trois jours de marche». Le Lygin, alors, doit être au *sud* de l'Hémus. Si l'on suppose une autre rivière, poursuit-il, au nord du Balkan, pour le Lygin, alors Arrien aurait dit: «Celui qui se dirige, en partant de cette rivière, vers l'Hémus, arriverait au Danube après trois jours de marche». Mais, fait remarquer Bovis, de cette manière jamais on n'aurait atteint le Danube en trois jours: il aurait d'abord fallu faire le tour du monde! Cependant il est difficile d'admettre une semblable interprétation. Nous laisserons de côté le fait qu'il est impossible d'affirmer, qu'Arrien, dans ce passage, compte du sud au nord et non à partir du Danube. Mais comment expliquer cette manière de s'exprimer, lorsqu'on dit: «La rivière Lygin se trouve à la distance de trois jours de marche du Danube pour celui qui va du sud vers le Balkan?» L'essentiel, même dans ce cas, c'est que le Lygin peut se trouver an nord du Balkan; Arrien n'a pas dit et de ce qu'il dit on ne peut déduire qu'on arrive au Lygin avant d'atteindre cette montagne. Enfin, ne pourrait-on pas dire aussi qu'il a vonlu indiquer qu'on arrive au Lygin en troit jours de marche, en se dirigeant du Danube vers l'Hémus?

Pour prouver que le Lygin doit être la Nichava, Bovis remarque encore que, sur les bords de la Nichava, vivaient les *Ligyrei* ou *Lygii.* C'est Aristote, d'après Bovis, qui le dit, comme on le voit par ces mots de Macrobe (Saturn. I, 18):[1] Aristoteles . . . , apud Ligyreos ait in Thracia esse adytum Libero consecratum, et de Dion Cassius (LXVII, 5, 2): ὅτι ἐν τῇ Μυσίᾳ Λύγιοι Σουήβους τισὶ πολεμωθέντες πρέσβεις ἔπεμψαν

[1] Exc. 4g. 44 (p. 399).

αἰτοῦντες συμμαχίαν παρὰ Δομιτιανοῦ, καὶ ἔλαβον οὐ τῷ πλήθει ἰσχυράν, ἀλλὰ τῷ ἀξιώματι· ἑκατὸν γὰρ ἱππεῖς μόνοι αὐτοῖς ἐδόθησαν, ἀγανακτήσαντες ἐπὶ τούτῳ οἱ Σουῆβοι προσπαρέλαβον Ἰάζυγας, καὶ προπαρεσκευάζοντο ὡς καὶ μετ' αὐτῶν τὸν Ἴστρον διαβησόμενοι. Bovis trouve la même racine dans Ligyrei et Lyginos — les Thaces, dit-il, remplaçaient l'υ par ι — et l'affinité entre Λύγιοι et Λύγινος est évidente pour lui. Il conclut, ensuite, du passage de Dion qu'il vivait en Mysie ou dans le voisinage une peuplade du nom de Lygii. Enfin, il ajoute que ces Lygii vivaient sur les bords de la Nichava, parceque il pense aussi que les Suèbes, et surtout les Jazyges, dont il est parlé dans le même passage de Dion, touchaient à la Mésie occidentale.

Nous ne pouvons pas prendre le parti de Bovis. Car il n'y a pas de raison suffisante pour identifier les Ligyrei d'Aristote avec les Lygii de Dion, comme nous allons le voir bientôt. Ensuite, on ne doit pas conclure de la ressemblance du nom d'une peuplade avec celui d'une rivière à leur affinité et à l'existence de cette peuplade sur les bords de cette rivière. Il est vrai, sans doute, que les Ligyrei d'Aristote vivaient en Thace. Mais il n'en résulte pas qu'ils occupaient la contrée arrosée par la haute Nichava. L'essentiel est que les Lygii de Dion ne vivaient point en Mésie. Cet auteur dit que les Lygii font la guerre aux Suèbes, qu'ils envoyent des députés à l'empereur Domitien pour implorer du secours, et qu'ils obtiennent de lui cent cavaliers contre l'ennemi. Mais tout cela ne saurait s'appliquer à une peuplade soumise aux Romains et vivant dans une des provinces romaines. Car dans ces conditions une peuplade ne peut faire la guerre pour son compte ni demander à l'empereur romain ou recevoir de lui aucun secours. C'est pourquoi les Lygii ne sont qu'une tribu germanique vivant dans la Germanie libre (en Silésie et en Pologne) et qui est mentionnée dans Tacite, (Germ., 43) et dans Ptolémée (Geogr., II, 10), ainsi que l'avait déjà pensé Reimarus.

Ce que l'érudit français allègue pour soutenir son hypothèse ne pourrait avoir de valeur qu'au cas où son interprétation du passage d'Arrien ἐπὶ τὸν Αἶμον ἰόντι serait fondée, c'est-à-dire s'il était sûr que le Lygin se trouvait au sud du

Balkan. De ce côté de la dite montagne, dit Bovis, il n'y a que trois rivières auxquelles on pourrait penser; ce sont la Morava, l'Isker et la Nichava. Or ni la Morava, ni l'Isker ne peuvent être le Lygin, parce que leurs noms anciens nous sont bien connus. Hérodote appelle la première Brongos, et les auteurs postérieurs l'appellent Margus; l'Isker porte le nom de Οἶσκος (Σκίος dans Hérodote; Oescus en latin). Quant à la Nichava, nous ne connaissons pas son nom antique. C'en est assez, pense Bovis, pour pouvoir lui donner le nom qui se trouve dans Arrien [1].

Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'il n'y a pas de raison de prendre la Nichava pour le Lygin. Au contraire, les expressions d'Arrien nous indiquent une rivière dans l'Hémus ou au Nord de cette montagne. Contre la Nichava il y a encore un argument non moins grave.. C'est que la Nichava, en ce temps-là était, comme plus tard, à l'époque romaine, en Dardanie [2]. Mais d'après Arrien, le Lygin se trouverait dans le pays des Triballes: προήει διὰ τοῦ Αἵμου εἰς Τριβαλλούς, καὶ ἀφικνεῖται ἐπὶ τὸν Λύγινον.



Parti du Lygin, Alexandre arriva trois jours après sur le Danube. Mais quel point gagna-t-il? Nous avons déjà dit que, d'après Droysen, il quitte probablement le Balkan et se dirige vers Ruščuk. Nous avons aussi fait remarquer que cet endroit serait bien éloigné des Triballes. Le même motif ne permet pas de supposer qu'il soit arrivé sur le Danube près de son embouchure.

Quelques-uns ont pensé que Peuce dont dont il s'agit ici ne serait pas l'île de ce nom, à l'embouchure du Danube, mais

[1] Cependant il est curieux que Bovis raisonne de cette manière, alors qu'il pense, nous l'avons remarqué déjà, que la rivière Angros, dans Hérodote, doit être la Nichava. Pour écarter cette difficulté, il suppose qu'Hérodote donne à la Nichava, ne sachant pas son nom, un nom thrace ou grec. Mais cette supposition n'est pas nécessaire, car l'Angros n'est pas la Nichava, mais sans doute la Morava méridionale.

[2] Les Dardaniens occupaient la contrée entre Üskub et Knjaževac (voir p. 14).

une autre[1]; d'autres ont cru que c'est Arrien qui s'est trompé en appelant Peuce une autre île. Mais, d'une part, il est peu probable qu'il y ait eu deux îles de ce nom, et d'autre part, l'erreur d'Arrien est simplement possible, et rien de plus.

Columba pour prouver spécialement qu'Alexandre atteignit le Danube près de son embouchure, dit ce qui suit. Arrien note qu'Alexandre, étant revenu de la rive gauche du Danube (où il attaqua les Gètes), fit une offrande ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου à Héraclès, Jupiter Soter et à la rivière d'Istros (Arrien, I, 4,5). Columba rapproche cette mention de Iustin. IX, *2*, 10, où il est raconté que Philippe avait fait part à Athéas de son voeu, fait pendant le siège de Byzance, d'ériger une statue à Héraclès à l'embouchure du Danube. Columba croit que cette version provient du récit de l'offrande d'Alexandre au fondateur de la maison macédonienne, offrande par laquelle le grand roi avait eu l'intention d'indiquer le point extrême que la Macédoine désirait occuper dans cette direction.

Cette argumentation, semble-t-il, même exacte de tous points, ne pourrait pas prouver qu'Alexandre ait débouché sur le Danube directement à la hauteur de l'île de Peuce. Mais elle le peut encore moins, si l'on songe que ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου ne signifie pas «à l'embouchure du Danube», et qu'il n'y a aucune raison de croire que le récit concernant Philippe provient du récit concernant Alexandre.

Le fait qu'Alexandre alla jusqu'à Peuce est pour nous incontestable. Mais ce dont il s'agit, c'est de savoir si Alexandre y vint directement de l'Hémus ou non. Du passage d'Arrien (I, 3) ἀφικνεῖται Ἀλέξανδρος ἐπὶ τὸν ποταμὸν τὸν Ἴστρον . . . ἐνταῦθα . . . τῇ νήσῳ ἐπέπλει, on ne peut conclure qu'il attaque Peuce dès son arrivée sur le Danube. Alexandre put arriver sur ce fleuve assez loin à l'ouest de son embouchure et il put ensuite le descendre jusqu'à Peuce. Il faut expressément noter qu'il avait suffisamment de temps pour cela (voir plus bas).

Bovis pense qu'Alexandre gagna le Danube aux environs

[1] York par exemple la localise près de Nicopole.

de Vidin. Son opinion est qu'il suivit la vallée de la Nichava jusqu'à Pirot ou Bela Palanka et qu'il prit la direction du défilé de St. Nicolas et déboucha à l'endroit où se trouve Vidin. La distance, d'après cet érudit, ne permet pas de penser à la route par la vallée de la Nichava jusqu'à la Morava et à son confluent[1]. A cette occasion il faut mentionner un autre argument, c'est que, dans ce cas, Alexandre n'aurait pas pris le chemin par le Balkan. Bovis se prononce aussi contre l'hypothèse de la route Nichava — vallée du Timok. Car elle aurait été trop longue — quatre jours de marche — parce que, entre la Nichava et le Timok, il n'y a pas de chemin direct, et qu'il faut passer par Niš[2]. De plus, cette route, il faut aussi le remarquer, ne peut passer par l'Hémus.

Outre la distance de trois jours de marche, l'érudit français donne encore deux arguments à l'appui son opinion concernant l'endroit où Alexandre aurait atteint le Danube, Nous avons déjà vu que Sirme, le roi des Triballes, s'était retiré avec les femmes et les enfants des Triballes dans une île du Danube. Une fois sur le Danube, Alexandre tenta de s'emparer de cette île. Mais, dit Arrien, les bords de cette île étaient escarpés, le courant rapide. C'est pourquoi Alexandre fut obligé de renoncer à son entreprise. Mais pendant ce temps, quatorze mille Gètes s'assemblèrent sur l'autre rive pour lui barrer le passage[3]. Alexandre fit rassembler tous les canots dont les indigènes des alentours se servaient pour la pêche et pour la traversée, ensuite il ordonna de remplir avec de la paille les tentes en cuir pour en faire des radeaux, et au moyen de

[1] Il croit à l'impossibilité de cette route aussi parce que les vaisseaux envoyés de Byzance à Alexandre par le Danube ne pouvaient passer les Portes de fer.

[2] Lorsqu'il mesure la longueur de cette route, Bovis est très exact, mais lorsqu'il parle du chemin que, selon lui, prit Alexandre pour gagner le Danube, il est moins rigoureux, car il permet aux Macédoniens d' aboutir non à Vidin mais à Turnou Sévérin (voir plus loin), qui est bien loin de Vidin.

[3] Niese (p. 54) ne reproduit pas exactement la source antique lorsqu'il dit que les Gètes avaient l'intention de venir au secours des Triballes; car Arrien ne dit que: ἐπὶ τοὺς Γέτας . . . ὅτι συνειλεγμένους ἑώρα πολλοὺς ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου, ὡς εἴρξαντας, εἰ διαβαίνοι (I, 3,5).

ces canots, de ces radeaux et des vaisseaux byzantins il passa de nuit sur l'autre rive. Une fois de l'autre côté, il s'approcha de l'ennemi à travers les blés qui étaient déjà assez hauts, sans être remarqué. Les Gètes effrayés s'enfuirent. Alexandre mit le feu à un leurs villages dans le voisinage et retourna le même jour sur la rive droite. Bovis affirme qu'il n'y a d'îles aux bords escarpés ni de rapides dans le Danube qu'entre Turnou Sévérin et Vidin, de même qu'il n'y a que là, sur la rive gauche, des endroits favorables à la culture du blé (car ailleurs tout n'est que marais). Tout cela, bien entendu, n'est pas exact et Alexandre pouvait gagner le Danube aussi à l'ouest de Vidin.

L'autre argument de Bovis n'est pas plus fort. Après son retour, Alexandre reçoit dans son camp les députés des Gètes et du roi Sirme et en même temps une députation des Celtes qui vivaient sur les bords de la mer Adriatique (Arrien, I, 4, 6 παρὰ Κελτῶν δὲ τῶν ἐπὶ Ἰονίῳ κόλπῳ ᾠκισμένων; de même dans Strabon VIII, 301). Bovis doute que ce soient les Celtes de l'Adriatique qui envoyèrent cette députation. D'après ses calculs ils n'en auraient pas eu le temps. Il suppose qu'Alexandre cachait avec soin son entreprise et que son expédition ne fut connue qu'au moment où il arrivait sur la Nichava. De là jusqu'au Danube il n'eut que cinq jours de marche. Le lendemain de son départ du Lygin, Alexandre apprit qu'un grand nombre de Triballes s'était rassemblés derrière lui sur cette rivière. Il revint sur ses pas, les battit, et de nouveau se dirigea vers le Danube où il arriva le troisième jour. Il est probable que cet incident lui occasionna deux jours de retard.[1] Son attaque contre Sirme lui prit, sans doute, quatre jours; la traversée du Danube et le retour, peut-être encore trois autres, il y perdit donc douze jours en tout. Dans cet intervalle, les Celtes de la côte Adriatique ne pouvaient pas à la fois apprendre son expédition contre les Triballes et venir dans son camp. Mais selon toutes les apparences, Alexandre

[1] Nous pouvons faire remarquer que, selon Droysen et Niese, ces Triballes voulaient lui couper la retraite. Ce n'est pas impossible, mais Arrien dit qu'ils s'étaient refugiés (ἔφυγον) sur le Lygin, comme Sirme l'avait fait de son côté sur Peuce (I, 2, 3).

séjourna plus longtemps sur le Danube. Müllenhoff pense que son expédition contre les Triballes dura trois ou quatre mois, tandis que selon Bovis elle ne dura que quelques jours. Sans doute c'est l'opinion de Müllenhoff qu'il faut préférer. Le blé était déjà assez haut lorsqu'Alexandre fit la traversée du Danube. Ce dut être au mois de juin, et il était parti d'Amphipolis au commencement du printemps[1]. S'il en est ainsi, son séjour sur le Danube fut alors plus long que ne le pense Bovis. Müllenhoff pense que l'intervalle entre son départ d'Amphipolis et l'arrivée sur le Danube a pu être de six semaines au moins. Il est impossible de dire si c'est bien exact. La marche jusqu'au Danube dura une quinzaine de jours (dix jours jusqu'à l'Hémus, cinq de là au Danube). Mais nous ne savons pas combien de temps il perdit pour venir à bout des Thraces autonomes. En tout cas, il reste toujours de deux à deux mois et demi pour le séjour d'Alexandre sur le Danube. Il est encore inexact qu'on n'ait rien su de l'expédition d'Alexandre avant son arrivée sur le Danube. Arrien dit expressément que le roi Sirme avait appris longtemps à l'avance (ἐκ πολλοῦ) qu'Alexandre allait entreprendre une expédition contre les Triballes (I, 2, 2); il le dit aussi pour les Thraces qui s'étaient refugiés avec Sirme sur la même île (I, 2, 3). C'est pourquoi on ne doit pas se rendre à l'opinion de Bovis, d'après lequel il s'agirait d'une députation des Celtes habitant la vallée de la Morava, c'est-à-dire des Scordisques.[2]

En résumé, nous pensons qu'on ne peut pas répondre de façon précise à la question: quel chemin prit Alexandre-le-Grand pendant son expédition contre les Triballes, en l'an 335 av. notre ère? Mais nous croyons que, selon l'hypothèse la plus probable, il passa quelque part par le Balkan occidental et que de là il gagna *le Danube en traversant la contrée située entre l'Isker et le Timok.*

N. Vulic

Professeur à l'Université de Belgrade

[1] Selon Roos (p. 50) Alexandre ne partit pas d'Amphipolis avant le commencement ou la moitié d'avril, parce que le Rhodope avant cette date est couvert de neige (sur le Rhodope voir p. 5).

[2] D'ailleurs la même opinion a été proposée avant Bovis par Contzen qui s'appuyait sur les mêmes raisons. Zippel, qui la cite, ne la partage pas, mais pense que c'est une méprise d'Arrien qui dit que la députation des Celtes trouva Alexandre près de l'île de Peuce. Alexandre, dit-il, allait peut-être de Peuce le long du Danube jusqu'à l'Isker et c'est là qu'il l'aurait reçue. Si les Celtes étaient sur le Scardos, dit-il, Arrien l'aurait mentionné (Zippel p. 38)!

DIE GRIECHISCHEN AHNEN DES KÖNIGS GEORG

...

Ein Volk, das unter herrlichen Denkmälern einer grossen Vergangenheit seine Tage zubringt, wird den geistigen Blick gern in diese glänzende Vorzeit zurückwenden und wird unwillkürlich eine lebendige Verbindung mit den Menschen suchen, die einst auf gleichem Boden eine Kultur erstehen liessen, deren Wahrzeichen noch heute der ganzen Welt Staunen und Bewunderung erregen. Die Völker wandern. Wenigstens auf unserer grossen europäisch-asiatisch-afrikanischen Erdhälfte haben sich zu allen Zeiten, die wir mit dem Auge des Historikers überblicken, immer wieder grosse Wanderungen und Verschiebungen vollzogen. Von der sumerischen Kultur in Mesopotamien wissen wir, dass sie schon viele Jahrtausende vor Christi einem Volk zu eigen war, das sie nicht geschaffen, das ihre Schöpfer und ersten Träger verdrängt, vielleicht vertrieben, vielleicht auch zu Sklaven gemacht oder vernichtet hatte. In Asien, auch in einigen Teilen Afrikas trifft der Forschungsreisende mitunter Ruinen, die von einem Volk erzählen, von dem wir garnichts wissen, in Gegenden, die heute ganz verlassen sind oder die von Stämmen bewohnt sind, die nichts von der hohen Civilisation erkennen lassen, die aus den Bauten, zwischen denen sie hausen, spricht. Fremd, verständnislos stehen dann die Landesbewohner den Zeugen einer höher entwickelten Vergangenheit gegenüber, mit der sie nichts gemein haben, zu der keine Brücke sich für sie hinüberbauen lässt.

Auch die griechische Kultur, die höchste, von der wir sagen müssen, sie ist vergangen, ist überwuchert worden durch die Barbarei wilder Völkerschaften, die plündernd und raubend und mordend alle die Länder überschwemmten, in denen diese seltsam abgeklärte und fein entwickelte Kultur geblüht hatte. Wohl ist sie heute Gemeingut und Grundlage der Bildung aller Völker geworden, sie, die so vollkommen die

Künste der Sprachverwertung und des ruhigen klaren Denkens, aber auch die selbstbewusste Kunst plastisch zu bilden und monumental zu bauen verstand. Auch von ihren Bildwerken ist vieles, das sich wegschleppen liess, in alle Welt gegangen und bildet den Stolz und die Zierde moderner Kunstsammlungen auf fremdem Boden. Aber die Plünderung und Zerstörung der Heimat hat doch nur weniges von der Fülle genommen, die sich noch in den Ursitten des Griechentums findet. Gerade an diesen Ursitten ist im Lauf der Jahrtausende der Ansturm umwälzender Völkerbewegungen am gelindesten fühlbar gewesen. Die Römer haben sich besiegen lassen von der gewaltigen Kraft der griechischen Bildung und sind Griechen geworden, wo immer sie, wenn auch als Überwinder und Unterdrücker, sich unter Griechen niederliessen. Die Germanen, die in der Zeit der Völkerwanderung von Norden her ins byzantinische Reichsgebiet eindrangen, sind wieder fortgezogen. Die Slaven und die tatarisch-mongolischen Stämme, die nach ihnen von Osten und Westen Jahrhundertelang gegen das Reich anstürmten, haben wohl die griechischen Grenzen zurückgedrängt; haben in weiten Reichsteilen alles griechische Volkstum vernichtet — in dem Herzen, dem Kernland des Griechentums, der alten hellenischen Halbinsel, konnten griechisches Volkstum und griechische Rasse sich erhalten. Vernichtender noch wie die Slaven sind die Scharen, die unter dem Halbmondzeichen von Osten und Süden vordrangen, über das Griechentum hergefallen: auch sie haben gerade mit den ältesten Griechenlanden die Einwohnerschaft nicht so völlig, nicht bis zur gänzlichen Abkehr von ererbter Nationalart umwandeln können, wie es ihnen fast überall gelungen ist, wo sie als Sieger ihre Kultur vernichtende und fortschritthindernde und lähmende Lebensart aufzwangen. In Griechenland ist wohl durch die Jahrhunderte türkischer Herrschaft Stillstand und Rückschritt eingetreten, aber das Volk ist doch mit seiner Vergangenheit verfeindet worden, wie überall dort, wo der mohammedanische Glaube das Christentum überwand. Die Griechen brauchten nur politisch befreit zu werden, und das in Fesseln schlafende Griechentum wurde wieder wach und erinnerte sich,

dass es ein Recht hatte stolz zu sein auf jene frühen Generationen, die auf dem gleichen Boden soviel Wunderwerke menschlichen Könnens erstehen liessen. Denn dieses Griechenvolk von heute ist trotz aller Beimischung fremden Völkerblutes im Grunde doch noch dasselbe wie einst vor mehr als zweitausend Jahren.

Darum wachte mit der politischen Reorganisation des ältesten Hellenenlandes auch die wissenschaftliche Erforschung der unmittelbaren Beziehungen auf, die von unseren Tagen für die Bewohner Griechenlands zurückführen in jene alte Zeit, da das Griechentum die Welt beherrschte, nicht nur durch die Kraft seiner Civilisation, sondern auch durch den Arm machtvoller Fürsten, die Griechen waren.

Das Volk ist noch das alte, soviel hat uns die Forschung des vergangenen Jahrhunderts gezeigt; soviel steht heute für die Wissenschaft fest. Aber diese Wissenschaft kümmerte sich nur um das Volk als Ganzes. Sie kritisirte die Berichte über das Eindringen fremder Stämme im Lauf der Jahrhunderte. Sie suchte Zahlen zu ermitteln. Sie stellte fest wieviele von den Fremden sich im Lande niedergelassen haben konnten; verglich Orts- und Familiennamen; verglich Typus und Gesichtsschnitt der heutigen Bewohner mit den Bildern auf antiken Denkmälern. Das innigste, das sicherste Band suchte sie nirgends: die Familienverbindung heute in Griechenland lebender Menschen mit griechischen Einwohnern in früherer Zeit.

Eine solche Verknüpfung mag auf den ersten Blick ungeheuerlich erscheinen. In der Tat, bis in die Periode der ältesten griechischen Glanzzeit lässt sie sich nicht herstellen. Es dürfte nicht möglich sein, für irgend eine Familie in Europa mit voller historischer Sicherheit nachzuweisen, wer vor zweitausend Jahren ihre Vorfahren waren, oder auch nur für irgend einen Menschen, der damals lebte, nachzuweisen, dass irgend ein heute Lebender sein Nachkomme ist. Unsere ältesten Fürstenhäuser, die Capetinger, die Habsburg-Lothringer und die Welfen, können wir im Mannesstamme nicht einmal bis in die Tage Karls des Grossen zurückverfolgen; sie sind etwa hundert Jahre jünger. Die grossen Dynastien der

Völkerwanderung, auch die, denen ein relativ langes Leben beschieden war, wie die fränkischen Merowinger [1], die bayrischen Agilolfinger, die Könige der Langobarden oder die grossen Dynastien des byzantinischen Reiches müssen uns als ausgestorben gelten. Dass sie im Mannesstamme erloschen sind, wissen wir mit aller historischen Gewissheit; aber auch die Existenz von Töchtern dieser Häuser, die in jüngere fortblühende Familien geheiratet hätten, ist unwahrscheinlich oder wenigstens historisch nicht sicherzustellen. Sagenhaft sind auch die Genealogien der ältesten angelsächsischen Fürstenhäuser in England; sonst würden wir hier am weitesten in die Vergangenheit vordringen können, da die Chroniken, die uns diese Genealogien überliefern, das Geschlecht der Könige von Wessex bis in das fünfte Jahrhundert im Mannesstamm zurückführen und das Blut dieses Fürstenhauses z. B. durch die Nachkommen der Edith, Gemahlin des deutschen Kaisers Otto I., einer Enkelin König Alfreds des Grossen von England, sich in weiblicher Linie bis in die Gegenwart weiterverfolgen lässt [2]. Lassen wir diese unsicheren Stammreihen ausser Acht, so wäre das älteste germanische Geschlecht, auf das wir heute lebende Menschen in weiblicher Abstammung zurückführen können, das Haus Karls des Grossen, das durch zahlreiche Töchter im 9. und 10. Jahrhundert sein Blut in viele andere Familien vererbt hat. Romanische Familien aus jener Zeit mit heute noch lebenden Nachkommen lassen sich überhaupt nicht nachweisen, aber in Griechenland steht es mit der historischen Überlieferung ebenso gut wie in den Germanenreichen.

Auch aus Byzanz haben sich genaue Familiennachrich-

[1] Ein neuerlicher Versuch, die Karolinger in weiblicher Abstammung von den Merowingern und lateinischen Familien Galliens abzuleiten, den *Fustel de Coulanges*, La transformation de la Royauté pendant l'époche carolingienne, 1892, Seite 130 ff., 140 Anm. 1, unternimmt, (Vgl. Oeuvres complètes de Bart. Borghesi. X, 1897, S. 738 f. und *Mantayer*, Mélanges d'archéologie et d'histoire, École française de Rome, 1899, S. 538), steht auf äusserst schwachen Füssen.

[2] *W. G. Searle*, Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles (1899). Seite 391, 331 ff.

ten nur über die mächtigsten Dynastien, die Kaiserhäuser, erhalten. Genau wie im kaiserlichen Rom seit den Zeiten des Augustus und später im Deutschen Reich [1], in Frankreich [2], in England, Russland u. s. w. knüpfte eine neue Dynastie, die nach dem Aussterben des Mannesstammes oder nach Vertreibung einer anderen Dynastie auf den Thron gelangte, wenn irgend möglich an die ältere an. Es ist ein indogermanisches, vielleicht sogar ein allgemein menschliches Gesetz, dass Völker selbst bei fortgeschrittener Kulturentwicklung und bei Verfassungszuständen, die ihnen erlauben, ihren König frei zu wählen, sich doch gebunden halten an den Verwandtschaftskreis eines älteren Königshauses. Dem Mann, der das Blut der älteren Dynastie in seinen Adern hat, weil seine Mutter oder eine seiner Ahnfrauen königlichen Geblütes war, oder der wenigstens durch eine Gattin mit königlichen Ahnen an ältere Herrscherhäuser anknüpft, wird vor anderen Männern ein Vorzug gegeben, oder gar ein besonderes Recht auf den Thron. Dieses ganz allgemeingültige Thronfolgeprincip finden wir auch in Byzanz: die verschiedenen Kaiserdynastien waren vielfach miteinander blutsverwandt.

Allerdings: die byzantinische Kaisergeschichte ist grausam. Oft genug wütete dort ein Haus blutig gegen das andere. Mord und gewaltsames Einsperren in ein Kloster und Verurteilen zur Sterilität waren gar zu gern für neu emporgekommene Usurpatoren des Thrones das Mittel, eben jenes Thronfolgerecht, das Blut früherer Herrscher in den Adern des neuen Kaisers wissen wollte, auszuschalten. Hatte man alle Abkömmlinge, männliche und weibliche, wenn möglich alle Verwandten der früheren Dynastie beseitigt, dann war niemand da, der auf Grund dieses Thronfolgerechts einem Usurpator den Thron streitig machen konnte. Wiederholt sind auf diese Weise in Byzanz kaiserliche Familien zu völligem Aussterben gebracht worden. Aber wenigstens während

[1] vgl. *Dungern*, Thronfolgerecht und Blutsverwandtschaft der deutschen Kaiser seit Karl dem Grossen, 1910, betreffs der deutschen Kaiser.

[2] vgl. *Lot*, Hugues Capet, 1903, S. 200, Anm. 6, betreffs Hugo Capets.

der letzten vier Jahrhunderte des byzantinischen Kaiserreiches leitet immer eine Dynastie ihre Thronberechtigung von einer anderen älteren ab. Die Dynastie der Makedonier, die 867 zum Throne kam, blüht in weiblicher Linie heute noch, und für eine ganze Anzahl weiterer griechischer Familien seit dem 9. Jahrhundert können wir eine Blutsverbindung mit heute Lebenden feststellen. In ältere Zeit reicht die genealogische Verbindung nicht hinauf. Wir haben keine Nachricht von einer Abstammung der Makedonier aus dem Blute eines Kaiserhauses der früheren Zeit.

Genau wie in Westeuropa kommen auch in Byzanz für die Familiengeschichte des Mittelalters nur die mächtigsten Familien mit ihren Verschwägerungen in Betracht. Bei ihnen hatte der Geschichtschreiber mitunter Anlass zu vermerken, von wem sie stammten, aus welchem Hause ihre Gattinnen waren, in welche Familie ihre Töchter einheirateten, eben weil sich an solche Verbindung Thronrechte knüpfen konnten. Von den Genealogien nicht so hoch gestellter Geschlechter berichten die byzantinischen Historiker sehr wenig.

Als im Jahre 1204 Konstantinopel den Venetianern und Kreuzfahrern in die Hände fiel, setzten sich an Stelle der Angeli, die damals die Regierung hatten, fränkische Fürsten die Kaiserkrone von Konstantinopel aufs Haupt, und in den Provinzen wurden die griechischen Lehnsherren und Beamten durch fränkische Grafen und Herren ersetzt. Damals bekam auch Athen zum erstenmal seit dem Altertum wieder selbstständige Fürsten; denn der Lehnsverband, in dem diese Fürsten und die von Achaja, Korinth, Theben u. s. w. zum Kaiser von Konstantinopel standen, war ein sehr lockerer. Die Verbindung zwischen Griechenland und dem Westen blieb von da ab bis zur Eroberung durch die Türken nicht auf Handelsverkehr beschränkt, sondern die neuen westländischen Dynastien lockten immer neue Mitglieder des fränkischen Hochadels hinüber, die sich im Lande mit eingeborenen Familien verschwägerten und hier und da auch einen Sohn oder eine Tochter in die westliche Stammesheimat zurücksandten. Durch solche Zurückgekehrten ist dann auch das Blut dieser Fürsten von Athen, Achaja,

Epirus in die westeuropäische Fürstengesellschaft verpflanzt worden. Auch hier weiss die Geschichte nur von einigen besonders mächtigen Familien soviel zu berichten, dass wir die Genealogien mit hinreichender Sicherheit aufstellen können. Gewiss hat es auch Töchter dieser Fürstenhäuser gegeben, die in Griechenland griechische Männer heirateten und im Lande ihren Stamm fortsetzten, aber um diese Geschlechterverbindungen bis in die Gegenwart zu verfolgen, dafür reichen die erhaltenen Urkunden, Chroniken und Geschichtswerke in keinem Falle aus. Auch hier sind wir, um eine genealogische Verbindung mit der Gegenwart herzustellen, gezwungen, die lebende Nachkommenschaft unter den fürstlichen Familien Westeuropas zu suchen.

So ergibt sich denn, wenn wir nach heute lebenden Menschen forschen, in deren Adern byzantinisches Blut rollt, die eigentümliche Beobachtung, dass die aus dem Westen eingewanderte heutige griechische Königsdynastie auf eine stattliche Reihe byzantinischer Ahnen zurückblicken kann, und dass sie auch von den selbstständigen Fürsten, die seit 1204 in Athen, Morea, Theben, Patras, Epirus, Durazzo, in Makedonien und auf den Inseln des Archipels herrschten, ihre Abstammung in genauer sicherer Generationenfolge herleiten kann, während für die altgriechischen Einwohner Griechenlands ein solcher Nachweis nicht möglich ist. Sie müssen sich mit dem Bewusstsein begnügen, dass sie als alte Einwohner des Landes natürlich allgemein in Stammesverbindung mit den Griechen stehen, die im Lande lebten als es noch unter eigenen griechischen Kaisern stand. Die sichere genealogisch-historische Verbindung mit diesem Griechentum der vortürkischen Zeit ist nur dem Herrscherhaus möglich. Und zwar sind gerade die Mächtigsten im Griechenreich, die byzantinischen Kaiserdynastien und die allervornehmsten Familien der Kaiserzeit, die sich als Ahnen des heutigen hellenischen Königshauses nachweisen lassen.

Das Ziel dieses Aufsatzes ist lediglich, eine überraschende historische Kombination vorzuführen. In wenigen Tafeln habe

ich möglichst knapp das Material zusammengestellt. Biografische Notizen über die einzelnen Persönlichkeiten zu geben, war nicht meine Absicht. Es sind auch lauter wohlbekannte historische Figuren, die ich in meinen Ahnenreihen vorführe: die hochgebildeten Kaiser der Makedonischen Dynastie, von denen einer, Leo VI., den Ehrentitel 'der Philosoph' führte; Theophano, die energische Frau seltsamer Herkunft; dann die Reihe der Kaiser seit Konstantin Dukas, die Komnenen mit Johann II., dem seine Zeit den Namen 'der Schöne' gab, mit Andronikus, dem glänzendsten aber auch gewalttätigsten Vertreter der byzantinischen Ritterschaft; mit den unglücklichen Kaisern, die dem vierten Kreuzzug zum Opfer fielen, und ihren schönen und ausgelassenen Frauen. Irene Angelina, die der Hohenstaufe König Philipp, der Sohn Barbarossas, heimführte, stammte durch ihre Urgrossmutter Theodora von den Komnenen (Tafel II, Generation XXV). Eine Tochter der Irene heiratete den König Wenzel I. von Böhmen (Tafel I, Gen. XXI). Ihre Urenkelin Elisabeth von Böhmen war die Grossmutter des deutschen Kaisers Sigismund, der nur eine Tochter hatte, Elisabeth, die den deutschen König Albrecht II. heiratete und auch nur durch Töchter sich fortpflanzte, von denen Anna einen sächsischen Herzog heiratete und wiederum nur durch eine Tochter ihr Blut vererbte: Margarete, die Gattin des Hohenzollern Johann Cicero, Kurfürsten von Brandenburg. Beider Tochter Anna (Tafel I, Gen. XII) heiratete den König Christian III. von Dänemark und Norwegen, einen direkten Vorfahr König Christians IX., des Vaters des ersten Hellenen-Königs aus dänisch-holsteinischem Stamme.

Auch das Blut der Theophano aus dem Hause der Makedonischen Kaiser (Tafel II., Gen. XXXII), der Gattin des deutschen Kaisers Otto II., müssen wir mehrfach durch die weibliche Linie verfolgen, bis wir auf den dänischen Stamm kommen. Von ihrer Urenkelin Rikà von Polen, Gattin König Bela I. von Ungarn (T. II, Gen. XXIX) stammt die Reihe der arpadischen Könige bis Bela IV., dem Bruder der Heiligen Elisabeth. Eine Tochter der Heiligen Elisabeth ist Stammutter des Hauses Sachsen geworden und durch sächsische

Prinzessinen, Ahnfrau des Königs Georg; ich habe diese Abstammung nicht aufgezeichnet, dagegen eine Tochter Belas IV., die als Grossmutter König Wenzel II. von Böhmen sich in die erste aufgezählte Stammreihe einführen lässt (T. I, Gen. XIX und T. II, Gen. XX). Die Gemahlin König Bela IV. vereinigte das Blut des Kaisers Theodor I. Laskaris von Nikäa, ihres Vaters, mit dem der Komnenen, der Angeli und der Dukas; denn ihre Mutter Anna, gestorben 1212, war eine Tochter des Kaisers Alexios III. Angelos Komnenos und der lebensfrohen Euphrosyne Dukäna.

Von diesen grossen Kaiserdynastien sind die Komnenen erst 1465 als Kaiser von Trapezunt ausgestorben, hingeschlachtet bis auf den letzten Abkömmling durch Sultan Mohamed II. Der Name Dukas kommt noch im 14. Jahrhundert in Makedonien vor, doch lässt sich nicht feststellen, ob es sich da um männliche oder weibliche Abkömmlinge, handelt, die den Namen der berühmten Familie auf Grund weiblicher Abstammung angenommen hatten. Den Namen Laskaris führten die Grafen von Tenda und Ventimiglia an der italienischen Riviera wegen Heirat einer Tochter des Hauses Laskaris in ihre Familie bis in das 16. Jahrhundert fort. Die Angeli blühten in einer Bastardlinie als Fürsten in Makedonien und Epirus bis 1318. Dieser Stamm war der einzige der nach dem Zusammenbruch des griechischen Kaisertums 1204 in Epirus sich neben den fränkischen Rittern zu halten wusste, so dass hier bis zur Türkenzeit ein griechisches Fürstenhaus ununterbrochen im Besitz der Herrschaft blieb. Die wunderschöne Gattin König Manfreds von Neapel und Sizilien, Helene, Erbin von Durazzo, war aus diesem Geschlecht. Karl von Anjou liess sie nach dem Heldentode Manfreds ins Gefängnis werfen und bemächtigte sich ihres Heiratsgutes. Das war der Anfang der jahrhundertelangen Herrschaft des Hauses Capet in Durazzo. Helenes Schwester Anna heiratete den Wilhelm von Villeharduin, Herrn von Achaja: Tafel VI, Gen. XVIII und Tafel IX, Gen. XVIII.

Um die fränkischen Fürsten von Griechenland nach 1204 unter die Ahnen des Königs Georg einzureihen, müssen wir

uns erinnern, dass die Mutter des Königs von Maria Stuart abstammt: die Urgrossmutter der Königin Luise († 1898), Marie von Grossbritannien († 1772), war eine Urenkelin der Prinzessin Sophie von der Pfalz, († 1714) die zur Erbin von Grossbritannien erklärt wurde und das Reich an das Haus der Welfen brachte. Diese Sophie von der Pfalz war Urenkelin der Königin Maria Stuart (Tafel IV, Gen. I bis XI). Verfolgen wir die mütterlichen Ahnen der Maria Stuart, so finden wir (T. IV, Gen. XIV) eine Gräfin Marie von Luxemburg († 1546) und unter den Ahnen dieser Gräfin eine Margarete von Enghien (T. IV, Gen. XVIII), die sich Fürstin von Athen nannte; denn die Herrschaft der Palaiologen, die damals in Athen die Franken verdrängt hatten, galt den Herren von Enghien, den Blutserben der älteren Fürsten aus dem Hause Brienne, als usurpiert. Das Haus Brienne (Tafel IV, Gen. XX und Tafel V, Gen. XXII) spielte während der Kreuzzüge in Konstantinopel, Jerusalem, Cypern eine grosse Rolle: Isabelle (Jolante), Erbin von Jerusalem, Gattin Kaiser Friedrichs II., gehörte zu der Familie, die Athen durch eine Erbheirat von seinen ältesten fränkischen Fürsten und Herzögen aus dem Hause La Roche in Burgund überkommen hatte. Herzog Guido I. von Athen vom Stamme La Roche war Gatte einer Tochter des noch berühmteren Hauses Villebarduin, das etwa hundert Jahre lang über Korinth und Argos gebot (Tafel V, Gen. XXI, Tafel VI). Die Erbin dieser Fürsten, Isabelle, († 1312), brachte Achaja an den Grafen Philipp von Savoyen. Philipps Enkel noch konnte seine Herrschaft in Achaja und Morea aufrecht halten: auch ihn finden wir unter den Ahnen des Königs Georg (Tafel VI).

Für die letzte Kaiserdynastie von Konstantinopel, die auch Griechenland seine letzten Fürsten vor der Türkenzeit gegeben hat, die Palaiologen, lässt sich ebenfalls eine Blutsverwandtschaft mit der westeuropäischen Fürstenfamilie feststellen. Allerdings müssen wir da bis in das 14. Jahrhundert zurückgehen. Die Angabe, das Zoë, die 'Erbin von Konstantinopel' Gattin des russischen Zaren Iwan III., dem russischen Zarenhaus das Blut der letzten Kaiser von Byzanz

vermittelt habe [1], ist irrig. Iwans Sohn und Erbe stammte aus einer anderen Ehe. Zoë hatte nur eine Tochter Helene, die als Königin von Polen kinderlos starb [2]. Aber viel früher, im Jahre 1330, heiratete eine Urenkelin des ersten Kaisers aus diesem Hause, Michael VIII., einen Grafen von Savoyen, Aymo, † 1343 (Tafel VIII, Gen. XX). Ein Nachkomme Aymos, Ludwig von Savoyen, † 1465, heiratete eine Erbtochter aus dem Hause der Könige von Cypern (Dynastie Poitiers), so dass beider Sohn Ludwig eine Zeit lang, kurz vor dem Verlust Cyperns an die Türken, dort die Königskrone tragen konnte (Tafel VII, Gen. XV). Seine Schwester Margarete heiratete einen der Grafen von Luxemburg, die sich unter den Ahnen der Marie Stuart finden, also auch in den Ahnenreihen des Königs der Hellenen (Tafel VII). Die Palaiologen stammten in weiblicher Linie wiederum von den Angeli, Komnenen und Dukas (Tafel VIII, Gen. XXIV-XXVI [3] und Tafel II, G. XXII).

Noch manches Fürstenhaus, das einst auf dem Gebiet des alten Griechenreiches herrschte, liesse sich in ähnlicher Weise als blutsverwandt mit dem Stamme des Königs Georg nachweisen; so die lateinischen Kaiser von Konstantinopel aus den Häusern Flandern und Courtenay (Capet); die Fürsten von Griechenland aus dem Hause Aragonien, das Haus des Wilhelm von Champlitte, der 1204 in Griechenland eine

[1] so z. B. *Helmolt*, Weltgeschichte, Band V, Stammtafel zu Seite 443; Seite 507.

[2] Auf Irrtum beruhen auch alle Angaben über sonstige, angeblich in Italien fortblühende Nachkommen der letzten Komnenen. Insbesondere beruht auf apokryphen Nachrichten die mehrfach neuerdings verwertete Schrift des *Miniati*, Glorie cadute dell'antichissima ed augustissima famiglia Comnena, 1663; ebenzo *Hénin*, Coup d'oeil historique et généalogique sur l'origine de la maison impériale des Comnènes, 1789, und auch Komnenengenealogie in des *Metaxopoulos Parthenios* 'Ακολουθία τῶν ἁγίων Βαρνάβα τε καὶ Σωφρονίου, συντεθεῖσα ὑπὸ Νεοφύτου τοῦ Καυσοκαλυβίτου. 1775, IV.—Auch die Angabe, dass der letzte Palaiologe, Andreas, † 1502, in Italien eheliche Nachkommen hinterlassen habe, ist irrig.

[3] Diese Abstammung wird vielfach irrig anders angegeben; z. B. von *Helmolt*, Weltgeschichte, Band V (1905), S. 5; von *Bahnson*, Stamm- und Regententafeln, Band I (1912), Tafel 94, 95.

Herrschaft errichtete; der braunschweiger Welfen, von denen einer, Baltasar, 1376 Fürst von Romanien wurde; das Haus Anjou, das lange in Durazzo und auf den jonischen Inseln gebot. Sogar mit den grossen venetianischen Familien Morosini und Gradenigo, von denen einige Glieder einst in Griechenland eine Rolle spielten, liesse sich eine entfernte Blutsverwandtschaft nachweisen [1]; und ebenso mit mancher von den fränkischen Dynastien, die sich während der Kreuzzüge in Kleinasien und Syrien Fürstentümer gründeten: den Bouillon, Rethel, Anjou, Lusignan, den Ibelin, Barut und Cesarea, Lambrou und anderen.

Alle diese Fürstengeschlechter sind — wie die griechischen, die albanischen, die bulgarischen und serbischen Dynastien des Mittelalters — mit der einzigen Ausnahme der Kantakuzene im Mannesstamme ausgestorben: die türkische Invasion hat sie verschwinden lassen. Hören wir, dass der letzte Sproos des einen oder anderen Hauses Mohammedaner wurde und im Lande blieb, so bedeutet das für die Familiengeschichte stets ein Abbrechen. Ich kenne keinen Fall, in dem auch nur von den Söhnen eines solchen Renegaten etwas überliefert wäre. Nur im christlichen Westen haben durch Töchter die grossen Familien des byzantinischen Reiches ihr Blut bis auf unsere Tage fortgepflanzt.

In allerjüngster Zeit glauben Naturforscher und Mediziner gefunden zu haben, dass persönliche Eigentümlichkeiten unter Umständen durch viele Generationen hindurch sich im Mannesstamm oder auch durch Töchter vererben können. Die Versuchung liegt nahe, an eine solche Möglichkeit anzuknüpfen, wenn wir finden, dass eine grosse Familie ihr Schicksal mit den Geschicken eines Volkes verbindet, das ihr zwar stammesfremd ist, dessen Blut aber doch, wenn wir in die Vergangenheit zurückblicken, sich unter ihren Ahnen feststellen lässt. Die strenge Wissenschaft wird solche Kombinationen vorläufig noch als phantastisch ablehnen. Aber

---

[1] vgl. hierzu meine 'Ahnen Deutscher Fürsten, Haus Zollern', 1907, Tafel II.

die Phantasie, die gern zu den Glanzzeiten einer vergangenen Epoche zurückkehrt und sich, wenn sie das Leben längst dahingegangener ruhmvoller Geschlechter auszumalen und zu beschreiben sucht, eifrig an jede sicher verbürgte Notiz aus den alten Tagen klammert, sie, die gestaltende Genossin des Geschichtsforschers, die dem Geschichtsschreiber freundlich den Griffel führt, wenn er uns das Leben verflossener Zeiten nahe bringen will, sie hat auch auf diese Gedankenbrücke ein Recht, die hinaufführt von den Menschen der Gegenwart zu Vorfahren, die doch ihren Abkömmlingen Stamm und Art vererbt haben. Wohl werden wir sagen müssen, nur ein Spiel des Zufalls fügt es, wenn wir nachweisen können, unter den Ahnen der heute in das alte Griechenreich eingezogenen Herrscher finden sich die stolzen Kaiser des alten Byzanz; doch wer will uns verbieten, an dieses Band zwischen einst und heute uns zu halten, wenn wir an Festtagen, in denen wir die Erfolge und Errungenschaften der Gegenwart feiern, auch den Blick rückwärts auf eine stolze Vergangenheit wenden!

Baron Dungern

Tafel I.

XXII	Irena Angela Komnena Prinzessin von K/pel. † 1208. h. Philipp Hohenstaufen, Deutscher König. † 1208.
XXI	Kunigunde von Hohenstaufen. † 1248. h. Wenzel I. König von Böhmen. † 1253.
XX	Ottokar II. König von Böhmen. † 1278.
XIX	Wenzel II. König von Böhmen. † 1305. h. Jutta Tochter König Rudolfs von Habsburg. † 1297.
XVIII	Elisabeth von Böhmen. † 1330. h. Johann, Sohn Kaiser Heinrichs VII. † 1346.
XVII	Karl IV. Deutscher Kaiser. † 1378.
XVI	Sigismund Deutscher Kaiser. † 1437.
XV	Elisabeth Erbin von Ungarn und Böhmen. † 1442. h. Albrecht II. Deutscher Kaiser. † 1439.
XIV	Anna. † 1462. h. Wilhelm Landgraf von Thüringen. † 1482.
XIII	Margarete. † 1501. h. Johann Cicero Kurfürst von Brandenburg. † 1499.
XII	Anna. † 1514. h. Friedrich I. König von Dänemark. † 1533.
XI	Christian III. König von Dänemark. † 1559.
X	Johann Herzog von Holstein. † 1622. h. Elisabeth von Braunschweig. † 1586.
IX	Alexander Herzog von Holstein. † 1627.
VIII	August Herzog von Holstein. † 1675.
VII	Friedrich Ludwig Herzog von Holstein. † 1728.
VI	Peter August Friedrich Herzog von Holstein. † 1775.
V	Karl Anton August Herzog von Holstein. † 1759.
IV	Friedrich Herzog von Holstein. † 1816.
III	Wilhelm Herzog von Holstein. † 1831.
II	Christian IX. König von Dänemark.
I	Georg König der Hellenen.

Tafel II.

XXVIII	Manuel Erotikos *Komnenos*.				
XXVII	Johann. † 1067.		*Isaak* Kaiser von *Konstantinopel*. † 1061.		
XXVI	*Alexios* Kaiser von *Konstantinopel*. † 1118. ∾ Irene *Dukäna*, Nichte Kaiser *Michael VII.*				
XXV	Theodora. ∾ Konstantin Angelos.		*Johann* II. der Schöne Kaiser. † 1143.		Isaak.
XXIV	Andronikos Angelos † n. 1183.	Johann Angelos u. s. w. Tafel IX Generation XXI.	*Manuel* I. † 1180 Kaiser. *Alexios* II. † 1183 Kaiser.	*Andronikos* I. † 1185. Kaiser. Manuel, Ahnherr der Kaiser von *Trapezunt*.	? Irene h. *Isaak* II. Kaiser.
XXIII	*Isaak* II. Kaiser. † 1204. h. I. Irene (Komnena?)		*Alexios* III. Kaiser. † n. 1211. h. Euphrosyne Dukäna. † 1211.		
XXII	Irene. † 1208. h. Philipp von Schwaben Deutschen König.	*Alexios* IV. Kaiser. † 1204.	Anna. † 1212. h. *Theodor* I. *Laskaris*. † 1222. Kaiser von *Nikäa*.	Irene. ∾ Alexios *Palaiologos*. u. s. w. Tafel VIII.	Eudoxia. ∾ Leo. † 1208. Sguros, Herr von *Korinth*.
XXI	Kunigunde. † 1248. h. Wenzel I. † 1253. König von Böhmen.		Maria. † 1270. h. Bela IV. König von Ungarn.		
XX	Ottokar II. † 1278. König von Böhmen, u. s. w. Tafel I.		Anna von Ungarn. h. Rostislaw. 1264. Fürst von Halitsch.		
			Kunigunde. † 1285. h. König Ottokar II. v. Böhmen. u. s. w. Tafel I. Generation XX.		

Tafel III.

XXXVI *Basilios* I. der *Makedonier.* † 886.
Kaiser von *Konstantinopel.*

XXXV *Leo* VI. Kaiser von *Konstantinopel.* † 912.

XXXIV *Konstantin* VII. *Porphyrogennetos.* † 959.
Kaiser von *Konstantinopel.*

XXXIII *Romanos* II. Kaiser von *Konstantinopel.* † 963.

XXXII	Theophano. † 991. h. Kaiser Otto II. von Deutschland.	*Basilios* II. Kaiser. † 1025.	*Konstantin* VIII. Kaiser. † 1028.
XXXI	Mathilde. † 1025. h. Enro Pfalzgraf von Lothringen. † 1034.		Otto III. † 1002. Deutscher Kaiser.

XXX Rixa, Gräfin von Lothringen. † 1063.
h. Mesco II. König von Polen. † 1034.

XXIX Rixa von Polen. † nach 1052.
h. Bela I. König von Ungarn. † 1063.

XXVIII Geisa I. König von Ungarn. † 1077.

XXVII Almos. † 1129.

XXVI Bela II. König von Ungarn. † 1141.

XXV Geisa II. König von Ungarn. † 1161.

XXIV Bela II. König von Ungarn. † 1196.

XXIII Andreas II. König von Ungarn. † 1235.

XXII	Bela IV. † 1270. König von Ungarn. h. Maria Laskaris. u. s. w. Tafel II. Generation XXI.	Elisabeth die Heilige. h. Ludwig den Heiligen von Thüringen.

Tafel IV.

XX	*Isabelle* von *Brienne*, Erbin von *Athen*. h. Walter von Enghien.
XIX	Ludwig von Enghien, Fürst von Athen. † 1394.
XVIII	Margarete von Enghien, Titularfürstin von Athen. h. Johan Graf von Luxemburg. † 1414.
XVII	Peter Graf von Luxemburg. † 1433.
XVI	Ludwig Graf von Luxemburg.
XV	Peter Graf von Luxemburg. † 1482.
XIV	Marie von Luxemburg. † 1546. h. Franz Graf von Bourbon - Vendôme. † 1495.
XIII	Antonie von Bourbon. † 1583. h. Claudius Herzog von Guise. † 1550.
XII	Maria von Guise. † 1560. h. Jakob V. König von Schottland. † 1542.
XI	Maria Stuart, Königin von Schottland. † 1587. h. Henry Stuart, Lord Darnley. † 1567.
X	Jakob I. König von England. † 1625.
IX	Elisabeth von Grossbritannien. † 1662. h. Friedrich V. Kurfürst von der Pfalz. † 1632.
VIII	Sophie von der Pfalz. † 1714. h. Ernst August Kurfürst von Hannover. † 1698.
VII	Georg I. König von Grossbritannien. † 1727.
VI	Georg II. König von Grossbritannien. † 1760.
V	Marie von Grossbritannien. † 1772. h. Friedrich Landgraf von Hessen. † 1785.
IV	Friedrich Landgraf von Hessen. † 1837.
III	Wilhelm Landgraf von Hessen. † 1867.
II	Luise von Hessen. † 1898. h. Christian IX. König von Dänemark.
I	Georg König der Hellenen.

Tafel V.

XXV Pons von La Roche, aus Burgund.

XXIV Guido I. Herzog von *Athen*. † 1263. Wilhelm Otto.
h. N. Nichte Wilhelms von *Achaja*, von *Veligosti*, von *Theben*.

XXIII Isabelle von *Athen*.
h. I. Gotfrid von Karitena. † 1275.
II. Hugo Sohn Walters von Brienne und der Prinzessin Marie von *Jerusalem*. † 1296.

XXII Walter I. von Brienne, Herr von *Athen*. † 1311.

XXI Isabelle Erbin von *Athen*. Walter. † 1356.
h. Walter von Enghien. Titularfürst v. *Athen*.

XX Ludwig Fürst von *Athen*. Guido
u. s. w. Tafel IV. Fürst von *Argos*, *Nauplia*.

Tafel VI.

XIX Gottfried von Villeharduin. † 1218.
Fürst von *Achaja, Korinth, Argos.*

XVIII Wilhelm Fürst von *Achaja.* † 1278.
⁓ 1259 Anna Angelina von *Epirus.* † 1284.

XVII Isabelle. † 1312. Margarete. † 1315.
Erbin von *Achaja.* h. 1299 Richard, Graf
h. Philipp von Savoyen. von *Kephalonia.* † 1304.
† 1334.

XVI Jakob Graf von Piemont. † 1366. Margarete. † 1371.
Fürst von *Achaja* und *Morea.*

XV Amadeus Fürst von *Achaja* und *Morea.* † 1402.

XIV Mathilde. † 1438.
h. Ludwig III. Kurfürst von der Pfalz. † 1436.

XIII Philipp Kurfürst von der Pfalz. † 1508.

XII Amalie von der Pfalz. † 1525.
h. Georg Herzog von Pommern. † 1531.

XI Margarete von Pommern. † 1569.
h. Ernst Herzog von Braunschweig. † 1567.

X Elisabeth von Braunschweig. † 1586.
h. Johann Herzog von Holstein. † 1622.
u. s. w. Tafel I.

Tafel VII.

XXIV	Guido von Lusignan, König von *Jerusalem.* † 1194.	
XXIII	Hugo I. König von *Cypern.* † 1219.	
XXII	Isabelle. ⌣ Heinrich von *Antiochien.* † 1267.	Heinrich I. König von *Cypern.* † 1219.
XXI	Hugo III. König von *Cypern.* † 1284.	Hugo II. König von *Cypern.* † 1267.
XX	Guido † 1311. Janus † 1285. Heinrich II. † 1324. Amalrich † 1309. Könige von *Cypern.* 1284-1324.	
XIX	Hugo IV. König von *Cypern.* † h. 1360.	Hugo Hugo König von *Armenien.*
XVIII	Jakob I. König von *Cypern.* † 1398.	Könige von *Armenien.*
XVII	Johann II. König von *Cypern.* † 1432.	ausgestorben † 1392.
XVI	Anna von *Cypern.* † 1462. h. Ludwig von Savoyen. † 1465.	Johann III. König von *Cypern.* † 1458.
XV	Margarete †. 1483. h. Peter Graf von Luxemburg. † 1482. — Ludwig von Genf. König von *Cypern.* 1459 † 1463.	Jakob II. König von *Cypern.* h. Katharina Cornaro, letzte Königin v. Cyp. † 1510.
XIV	Marie von Luxemburg. † 1546. u. s. w. Tafel IV.	

Tafel VIII.

XXVI *Alexios* III. Kaiser von *Konstantinopel.* † n. 1211.

XXV Irene Angela. † 1241.
h. Alexios *Palaiologos*, Herr von *Romanien.* † 1204.

XXIV Irene
h. Adronikos *Palaiologos* von *Thessalonike.* † 1246.

XXIII Michael VIII. *Palaiologos*, Kaiser. † 1282.

XXII Andronikos II. Kaiser von *Konstantinopel.* † 1333.

XXI Theodor von Monferrat. † 1338.

XX Jolante von Monferrat. † 1342.
h. Aymo Graf von Savoyen. † 1343.

XIX Amadeus Graf von Savoyen. † 1383.

XVIII Amadeus Graf von Savoyen. † 1391.

XVII Papst Felix V. † 1451.

XVI Ludwig Herzog von Savoyen. † 1465.
h. Anna von *Cypern.* † 1462.
u. s. w. Tafel VII.

Tafel IX.

XXI Johann, Sohn Konstantins *Angelos*: Taf. II, Gen. XXIV.

Gen.				
XX	Michael I. † 1214. Fürst von *Epirus.*	Manuel Kaiser von *Thessalonike* † 1241.	Theodor v. *Durazzo.* Kaiser der *Romäer.*	
XIX	Michael II. † 1271. Fürst von *Epirus.*		Johann, Kaiser. † 1244.	
XVIII	Johann. † 1296. Fürst v. *Neopaträ* (Hypate).	Nikephoros v. *Epirns.* u. *Aetolien.* † 1296.	Helene, Erbin v. *Durazzo* h. Manfred v. Hohenstaufen, König von Sizilien. † 1266.	Anna h. Wilhelm von *Achaja.* u. s. w. Tafel VI.
XVII	Konstantin † 1303. Fürst von *Thessalien.*			

NEUE FUNDE PRAEHISTORISCHER NAHRUNGS- UND HEILMITTEL

Vor etwa zehn Jahren begann ich die Nahrungsschlacken in Mensch und Tier zu untersuchen, wie sie sich zunächst als unverdauliche Reste im Darmkanale anhäufen, um endlich als Kot (Faeces) ausgeschieden zu werden. Bei den Pflanzenessern erscheinen in den Faeces die von den Verdauungssäften nicht angreifbaren verholzten, verkorkten und kutinisierten Zellwände in grösseren, oft sehr charakteristischen Verbänden, die also besonders von den widerstandsfähigsten Schichten des Pflanzenkörpers stammen. Diese Zellverbände sind aber häufig für die *Wiedererkennung* des genossenen Nahrungsmittels ohne weiteres verwertbar, ja sie beweisen in vielen Fällen unwiderleglich den stattgehabten Genuss eines ganz bestimmten Nahrungsmittels, in seltenen Fällen sogar seine Zubereitungsart.

Dass derartige Feststellungen genossener Speisen aus den unverdaulichen Resten im Darme ein grosses Interesse erheischen, geht aus den Untersuchungen am Menschen hervor, die teils von dem hiefür geschulten Arzte am Krankenbette ausgeführt werden oder die der Untersuchungsrichter in Verfolgung seiner Ziele vom Sachverständigen verlangt [1].

Die Schädlichkeit oder Nützlichkeit einer Tierart lässt sich zum Teile aus dem Magen- und Darminhalte ermessen, wie es tausendfache Untersuchungen der Biologen an Vögeln, Fischen und Säugetieren seit langem lehren. Es gibt so viele Tiere, von den Insekten und ihren Larven angefan-

[1] *Netolitzky*, Die Vegetabilien in den Faeces. Wien 1906.

gen bis hinauf zu den Säugetieren, von deren Lebensweise wir nichts oder fast nichts wissen, deren Nahrung bis heute mit Sicherheit noch nicht festgestellt werden konnte und ihre Zahl ist durchaus nicht klein. Freilich geht es nicht an, aus dem Vorhandensein von Pflanzenresten im Darme eines Tieres sofort auch auf einen Pfanzenfresser zu schliessen, da natürlich diese Pflanzenzellen aus dem Darme der gefressenen Raupen etc. herrühren können.

Im Darme von Seetieren häufen sich die kiesel- oder kalkreichen Gehäuse niederer Tiere an, die dem Forscher Gelegenheit geben die Formen der kleinsten Lebewesen weltferner, von geschulten Sammlern schwer erreichbarer Gebiete zu erforschen. Manche Teile unserer Nahrungspflanzen besitzen auch solche kieselhaltige Zellen, die den Jahrtausenden ohne die geringste Formänderung widerstehen können. Diese Skelette sind ebenfalls zumeist so charakteristisch, dass ihre Auffinduug das genossene Nahrungsmittel festlegt.

In unseren Getreideprodukten, wie sie jetzt zum Essen dienen, werden wir freilich die Kieselwände der charakteristischen Spelzen vermissen, da die Müllerei so weit vorgeschritten ist, dass selbst die Hafergrütze oder der Speltweizen «schalenfrei» sind. Dies ist aber erst eine Errungenschaft der Neuzeit; früher waren Mehl und Brote reich an Spelzen. Dies lehren uns z. B. die Brote aus Pompei oder aus den ägyptischen Pyramiden [1].

Aber auch Knochen von Säugetieren, die Gräten der Fische und ihre Schuppen, die Chitinhäute von Insekten und Würmern widerstehen absolut den Verdauungssäften des Menschen; wir werden sie demnach im Darminhalte wieder finden und unter Umständen zur Erkennung des genossenen Nahrungsmittels verwerten können.

Dass die Faecesuntersuchung auch für die Geschichte der Menschheit und der Kulturgewächse wertvolle Aufschlüsse

---

[1] *L. Wittmack*, Altägyptisches Brot (Sitzber. d. Gesellsch. naturf. Freunde zu Berlin 1896. 70. *Netolitzky*, Mikrosk. Unters. einer altägypt. Grabbeigabe Zeitschr. d. allg. österr. Apoth.-Ver. 1903).

zu geben imstande ist und Zeitperioden zu erhellen vermag, aus denen keine schriftlichen Dokumente überkommen sind, wird nach diesen Ausführungen einer weitläufigeren Begründung kaum bedürfen. Es kommen in den Torfmooren der Schweiz in den uralten Ansiedelungen der *Pfahlbauer* Reste von Nahrungsmitteln vor, die zweifellos den menschlichen Darm passiert haben; auch Ziegen- und Schafmist findet sich hier sehr oft und doch liegt keine Untersuchung darüber vor, trotz leichter Methodik und der Aufschlüsse, die aus diesen Resten der menschlichen Hausgenossen gezogen werden könnten. Der Darminhalt *altperuanischer Mumien* wurde noch nie zum Zwecke der Erforschung der von Europa unbeeinflussten Nahrungsmittel untersucht, was so dankbar wäre [1].

Alle eingetrockneten Leichen von Menschen und Tieren können natürlich solche Lieferanten von wissenschaftlich höchst wertvollem Untersuchungsmaterial werden. Ich erinnere an diese «natürlichen», ohne besonderen Willen des Menschen entstandenen Trockenleichen, die einfach nicht verwesen konnten, weil die Bedingungen hiefür (Feuchtigkeit etc.) fehlten. Solche «Mumien», wie sie schlechtweg genannt werden, finden sich gar nicht so selten, selbst in Süd- und Nordeuropa. Auch die «Moorleichen» werden im Bauchraume erkennbare Nahrungsreste führen, ebenso wie Eisleichen z. B. das Mammut.

Damit ist aber die Beschaffungsmöglichkeit kulturhistorischen Untersuchungsmateriales noch nicht erschöpft. Mag auch das Fleisch etc. vollständig verwest, und nur das Skelett übrig geblieben sein, die holzigen, sicher aber die *kieseligen Bestandteile* der Zellwände der Nahrungspflanzen müssen dann im Bauchraume gefunden werden. Dass aus Leichen in geschlossenen Särgen, in Steinkisten u. s. w. dies Material leichter und reiner gesammelt werden kann, ist selbstverständlich.

Aber bei interessanten Skelett-Funden, insbesondere

[1] Insbesondere käme die ehemalige Brotfrucht der Peruaner und Chilenen, *Bromus Mango*, in Betracht.

des Menschen aus der älteren Steinzeit, sollte *die Aufbewahrung des Füllmateriales aus dem Bauchraumgebiete* zur Prüfung auf Nahrungsmittelreste nie unterlassen werden. Statt dessen werden die Gefässe und Knochen auf das gründlichste gereinigt, wogegen der Abfall einfach weggeworfen wird.

Hoops berichtet in «Waldbäume und Kulturpflanzen» (p. 281): «Aus der Übergangsperiode von paläolithischen zur neolithischen Zeit hat *Piette* beim *Mas d'Azil* auf dem linken Ufer der *Arise* aus der Schicht mit den kolorierten Kieselsteinen bereits Getreidekörner selbst zutage gefördert: es war ein kleiner Haufen ovaler, kurzer Weizenkörner, die leider bei der Berührung in weissen Staub zerfielen, so dass sich die Sorte nicht mehr feststellen lässt». Ob nicht hier das Mikroskop noch helfend eingreifen könnte? Man hat manche Getreidemühlen aus der älteren neolithischen Periode gefunden ohne Reste von Körnerfrüchten in den gleichen Fundschichten; auch hier dürfte das Mikroskop noch seine Arbeit tun können. Es sind ferner uralte *Latrinen* entdeckt worden, die eine Fundstätte von Nahrungsmittelresten werden könnten. Was hat *Heer* und seine Nachfolger nicht alles zwischen dem Pfahlroste der Schweizerischen Pfahlbauten an Nahrungsmitteln entdeckt! Ein Teil ist durch Feuer verkohlt, ein anderer Teil ist Abfall der Küche und der Tenne, der dritte hat den Darmkanal passiert und wurde, weil unverdaulich, ausgeschieden. *Hierher rechne ich den gesamten gefundenen Mohn,* der heutzutage in den östlicheren Gebieten Europas als Genussmittel noch eine grosse Rolle spielt. Ich hatte einmnl Gelegenheit einen kleinen Haufen von Himbeerkernen aus einem Pfahlbau zu untersuchen, die noch durch eine «Kittmasse» zusammen gehalten wurden. Die mikroskopische Untersuchung ergab, dass sie aus Resten von Getreidekörnern, Himbeerfrüchten, Knöchelchen etc. bestand, sodass ich zur Diagnose: «Menschliche Exkremente» gelangte.

Ich habe bis jetzt nur von den *Nahrungsmitteln* gesprochen; aber dieselben Methoden können auch auf ein zwar kleineres und beschränkteres, aber hochinteressantes Gebiet angewendet werden, auf *die Erforschung der Heilmittel.* Viele

der beigesetzten Leiber werden doch vor dem Tode «medikamentös» behandelt worden sein. Anzeichen dafür habe ich selbst schon gefunden und bei gründlichen Untersuchungen werden sich gewiss Belege für die uralte Anwendung unsrer jetzt noch üblichen Mittel und Mittelchen beibringen lassen. Ich erinnere hier daran, dass man in Aegypten sogar eine «*Reiseapotheke*» gefunden hat, über die *Woenig* «Die Pflanzen im alten Aegypten 1886 p. 397 folgendes schreibt:» Der Korb enthält sechs Vasen, fünf aus Alabaster und eine aus dunklem, weichem Serpentin. Neben den Vasen, welche verschiedene Medikamente enthielten, lagen zwei Löffel, ein kleines Näpfchen und fünfundzwanzig verschiedene *Kräuterwurzeln*». Ist der Vaseninhalt, sind diese Wurzeln wissenschaftlich untersucht worden? Wer wäre für solche Forschungen geeigneter als der Pharmakognost!

II [1]

Um einen Blick in den Bestand der Heil-und Nahrungsmittel der alten Agypter zu tun, suchte ich Magen-und Darminhalt von Mumien für mikroskopische Untersuchungen zu erhalten. Lange Zeit blieben alle meine Bestrebungen, trotz des tätigen Interesses von *Virchow* und *Ranke,* die sich meiner Idee warm annahmen, ohne Erfolg. Es war ja auch kaum anders zu erwarten, wenn man die Berichte von *Herodot* und *Diodor von Sizilien* über das Einbalsamieren sich vor Augen hält: Die Eingeweide wurden entfernt, die Hohlräume des Leibes ausgefüllt, sodass leider nur sehr selten Mumien mit dem erhaltenen Darmrohr bekannt wurden.

Den Bemühungen des Herrn *Dr. Borchardt* in Kairo gelang es endlich, mich auf eine Fülle des interessantesten Materials aufmerksam zu machen. Die von *Phoebe A. Hearst* ausgesandte, unter der Leitung von Prof. Dr. G. A. *Reisner*

[1] Auszug aus der Zeitschrift f. Untersuchung d. Nahr. u. Genussm. 1911, Bd. 21, 607-613.

stehende Expedition («Hearst Egyptian Expedition») hatte zahlreiche prähistorische Leichen entdeckt, die Professor Dr. Elliot *Smith* vom medizinisch-anatomischen Standpunkte untersuchte; dieser sandte mir auf meinen Wunsch eine beträchtliche Reihe von Proben von Nahrungsresten aus dem Bereiche des Verdauungskanales dieser Leichen. Einzelne Proben entstammen aber Töpfen und anderen Grabbeigaben. Es sind prähistorische (prädynastische) Gräber, aufgefunden bei Naga-ed-dêr, der Stadt *Girga in Oberägypten* gegenüber; die Zeit, zu der die Beisetzung der Toten erfolgte, wird auf 3500-4000 vor Christus geschätzt; die Ausgrabungen erfolgten in den Jahren 1902 bis 1904.

Es handelt sich nicht um die allbekannten Mumien, sondern um Skelette, die mehr oder weniger reichlich noch Reste von Fleisch, Sehnen, Haaren etc. besitzen. Der heisse und trockene Wüstensand hat hier konservierend (dörrend) gewirkt. Im Bauchraume sind zum Teile noch die einzelnen Abteilungen kenntlich, sodass Professor E. *Smith* die Inhaltsmassen öfters noch als vom *Rektum, Magen* oder vom *Dünndarme* herrührend bezeichnen konnte. Alle Proben tragen mit den Ausgrabungsprotokollen gleichlautende Nummern, die ich in folgendem stets als Bezeichnung anwenden will.

Es handelt sich durchwegs um torfartige, erdige oder blätterige Massen, die sehr leicht in Staub zerfallen. In verdünnten Alkalien (Kalilauge, Ammoniak) löst sich der grösste Teil zu einer schwarzbraunen Flüssigkeit, jedoch bleibt stets ein beträchtlicher, für die Untersuchung geeigneter Bodensatz zurück.

A. Reste von Tieren.

Es hat sich im Laufe vielfacher Versuche herausgestellt, dass es zweckmässig ist, ein grösseres Stück jeder Probe daraufhin zu untersuchen, ob Knochen, Schuppen oder Haare in ihm enthalten sind, zunächst ohne auf die Vegetabilien Rücksicht zu nehmen. Dies geschah durch wieder-

holtes Auskochen in schwach alkalischem Wasser, solange sich dieses noch bräunte. In dem Bodensatze war neben viel Getreideresten stets auch Sand vorhanden und in einigen Fällen auch Knochen und Schuppen. Diese beiden letzteren sammeln sich als schwerere Körper rascher auf dem Boden des Gefässes und bleiben durch die genannte Behandlung in ihrer Form ganz unverändert; sie wurden unter der Lupe ausgesucht, gewaschen und zur weiteren Untersuchung hergerichtet. Da es sich um äusserst sehr leicht zerbrechliche Körperchen handelt, musste viel Geduld und Zeit aufgewendet werden, bevor nur an eine Bestimmung gedacht werden konnte.

1) *Muskelfasern* wurden bisher im Darminhalte nicht nachgewiesen, obwohl ich auch mit Fetten und Ölen die Aufhellung in der ursprünglichen Probe versuchte. Quergestreifte Fasern, die ähnliche Bilder unter dem Mikroskope liefern, stammen sicher nur von Pflanzen.

2) *Knochensplitter.* In der Probe Nr. 7077, die aus dem Kolon und Rektum entnommen war, finden sich sehr zahlreiche kleine Knochentrümmer, die fast nur aus flachen, stark porösen Stücken ohne Gelenkflächen bestehen. Zwei Splitter besitzen aber ein festes Gefüge und «Schmelz» an der Oberfläche, rühren also gewiss von Zähnen her, sodass wohl alle von einem zerstossenen Schädel eines grösseren Tieres stammen. Da aus dem historischen Ägypten *Knochenpulver als Arzenei* bekannt ist, wird es sich hier wohl um etwas ähnliches handeln. Denn an ein derartig rohes Essen und Zerbeissen harter Knochen mit Zahnsplitterung ist doch kaum zu denken!

In der Probe 7078 finden sich wieder solche Knochen und zwar auffallender Weise bei derselben Mischung von Vegetabilien (Getreide, Cyperus und Borrago). Handelt es sich da um ein «Rezept»? Fast möchte ich es glauben, da das schleimige Blatt des Boretsch die Einverleibung der rauhen Knochenmasse erleichtert haben mag, und die süsse Erdmandel den Geschmack angenehmer machte.

3) *Knochen einer Maus:* Probe 7048. In einer ovalen Grabgrube liegen drei Leichen; davon sind zwei Kinder im

ungefähren Alter von acht Jahren. Das Fleisch ist an den Knochen noch ziemlich gut erhalten. Im Bauchraume reichliche Massen von Nahrungsmittelresten. Die Probe stammt aus dem Rektum der mittleren, mit «B» bezeichneten *Kinderleiche.* Ich finde *kleine Knochensplitter* in wirrer Lagerung in der ganzen Masse verteilt. Im Gegensatze zur früheren Probe sind aber an einzelnen Knochen Gelenkenden zu finden, vor allen Dingen aber ein ganzer *Oberarm* (Humerus), ein *Nagezahn* und zwei *Backenzähne.* Ich schwankte bei der Bestimmung zwischen *Mus* und *Acomys.* Herr *O. Thomas* am British Museum entschied sich dafür, dass die Reste wahrscheinlich von der ägyptischen Rasse unserer Hausmaus stammen (Mus musculus var. orientalis). Zweifellos sind es Reste einer «Maus» schlechtweg.

Nach der Lagerung in dem Darminhalte und dem Zustande der Knochen, von denen kein einziger unzerbrochen ist, ferner aus dem Fehlen von Haaren, die wohl erhaltungsfähig gewesen wären, schliesse ich, dass die Maus im abgezogenen Zustande gegessen wurde, und nicht durch ihre eigene Wühltätigkeit noch nachträglich in die Leiche gelangte.

Ich führe zunächst eine für die Bedeutung des Fundes wichtige Stelle aus Otto *Keller,* Die antike Tierwelt, Bd. I, 206, an: «Gleich wie das Silphion die Schwindsucht heilte, so schrieb man auch den afrikanischen Mäusen besondere Kräfte gegen Lungenkrankheiten zu, und abgehäutet und in Salz und Öl gekocht, bilden sie eine relativ recht erträgliche Arznei (Plin. XXX, § 43)». Möglich, dass an dieser Stelle mit den «afrikanischen Mäusen» die Wüstenspringmaus (Jaculus, Dipus) gemeint ist, die nach Brehm heute noch von den Arabern gegessen wird, der aber unsere Reste nicht angehören.

Ganz besonders wichtig will es mir scheinen, dass die Mausreste in der Leiche eines Kindes gefunden wurden. *Dioscorides* (II, 74) schreibt:[1] «Man behauptet allgemein, dass die aufgeschnittenen Mäuse gebraten und von den Kin-

[1] *Hovorka* und *Kronfeld,* Vergl. Volksmedizin I. 293.

dern gegessen, im Munde den Speichel austrocknen». Gerade die Maus spielt nach *Lammert* als Heil-und Zaubermittel für kranke Kinder eine grosse Rolle noch in Mitteleuropa, doch wird das Tier oder Teile desselben meist zu Amuletten benutzt. Allgemein herrschen im Oriente ähnliche abergläubische Ansichten, die sich allerdings meist auf die Vorhersage von Tod und Krankheiten beziehen.

Es sollen noch in der Neuzeit in Mitteleuropa Mäuse in Wachs oder in Metall als Votivgaben in Kirchen gestiftet werden; ja selbst in der Volksmedizin unserer Tage spielen gebratene oder gebackene Mäuse oder Mäuseköpfe eine gewisse Rolle, besonders als Mittel gegen Tuberkulose und als Sympathiemittel, z. B. bei Zahnweh, Alkoholismus, Kinderkrankheiten [1] u. s. w.

Ich bin überzeugt, dass in unserem Falle die Maus gegessen wurde, und ich denke dabei an die Anwendung als Heilmittel gegen eine bestimmte Krankheit. An eine Hungernahrung wird man deshalb weniger denken, weil die gleichzeitig vorhandenen grossen Mengen von regulären Vegetabilien wohl entschieden dagegen sprechen.

Einige spongiöse Knochenstücke eines anderen grösseren Tieres waren sehr selten.

Auch hier ist wieder die schon oben erwähnte Mischung von Vegetabilien auffallend: Getreide, Cyperus (Erdmandel) und Borrago (Boretsch). Diese Zusammenstellung ist meines Erachtens für die Einverleibung des Medikamentes sehr zweckmässig gewählt.

4) *Fische.* a) Von der Probe Nr. 7041 lagen mir Nahrungsreste aus dem Rektum und Magen vor, die aus einer innigen Mischung von Knochen (Gräten) und Getreidespelzen bestehen. Es wurden isoliert: Schuppen, Gräten, Kopfknochen

---

[1] Herr Prof. Dr. Kaindl hatte die Güte mich auf das «Korrespondenzbl. d. schweiz. Gesellsch. f. Volkskunde» aufmerksam zu machen (I 1911. p. 85): 1) Gegen das Bettnässen der Kinder braten Zigeuner eine Maus und geben sie dem Kinde zu essen. 2) In der Schweiz ist jetzt noch der Glaube vorhanden, dass man ein bettnässendes Kind heilen könne, wenn man eine lebende Maus zerschneidet und dem Kinde zu essen gibt.

und Augenlinsen eines Fisches; bezahnte Schlundknochen fehlen. Herr *Boulenger* am Britisch Museum unterstützte mich bei der Bestimmung der *Schuppen,* der einzigen Handhabe zur Identifizierung der Art, durch Zusendung von Fischmaterial aus dem Nil und so gelangte ich zur Diagnose: *Tilapia nilotica.* Zwar kommen im Nil noch andere Tilapia-Arten vor, doch ist die genannte die häufigste. Sie fehlte bisher den Aufzählungen altägyptischer Nahrungsmittel.

b) Die Probe 7081 wurde dem Becken einer älteren Frau entnommen, die vor dem Tode eine überaus reichliche Fischmahlzeit eingenommen haben muss, da trotz Verarbeitung einer nur geringen Menge der typischen Kotballen die Knochen von etwa 20 Fischindividuen isoliert werden konnten. Die Bestimmung der Art war hier eine viel leichtere, da die charakteristische Form und Bezahnung der *Schlundknochen* sofort den rechten Weg wies. Es konnte nur *Barilius niloticus,* ein Sardinengrosses Fischchen in Betracht kommen, wie Herr Boulenger aus den tadellos erhaltenen Präparaten schloss. Diese meist 5-6 cm langen Fischchen scheinen nach Art der «Frutta di mare» der Hôtels in Italien genossen zu sein, woraus sich die grosse Zahl der vertilgten Fische erklären liesse.

5) *Insekten.* Es ist klar, dass ich auch den Chitinresten meine Aufmerksamkeit zuwandte, weil ich auf diese Weise etwas über Eingeweidewürmer oder über eine Insektennahrung (z. B. Heuschrecken) zu erfahren hoffte. Bisher handelt es sich aber nur um Zufallsfunde, zu denen ich die Reste eines Aaskäfers rechne, die in den Proben 7048 und 7081 beobachtet wurden. Es ist nun interessant, dass die Gattung «Dermestes» nach den Merkmalen des *Halsschildes* leicht bestimmt werden konnte, während die Art mit keinem der bekannten jetzigen Vertreter identisch ist; höchstens käme der von *Hope* ganz ungenügend beschriebene *Dermestes elongatus* [1] in Betracht, den dieser Forscher in ägyptischen

[1] *Alluaud,* Coléoptères trouvés dans les Momies d'Égypte. Bull. d. l. Soc. Entom. d'Égypte 1908. *Netolitzky*, Dermestes aus altägyptischen Gräbern. Deutsche Entom. Nat. Bibl. II. 1911. Nr. 14.

Mumien jüngerer Epochen gefunden hat. Jedenfalls befielen die Käfer erst die Leiche nach der Beisetzung.

B. Vegetabilien.

Während ich alle bisher gefundenen animalischen Reste ihrer Abstammung nach festlegen konnte, ist dies bei dem vegetabilischen Anteile der Proben noch nicht der Fall. Das *Hauptgetreide* z. B. habe ich mit Sicherheit noch nicht bestimmt, obwohl seine Spelzen kaum in einer Leiche ganz vermisst werden. Hier versagten bisher alle Bemühungen einwandfreie mikroskopische Präparate herzustellen; aus den Kieselskeletten allein die Stammpflanze erkennen zu wollen, scheiterte auch wegen des Mangels an Vergleichsmaterial. Jedenfalls war es eine Ähre mit brüchiger Spindel und festhaftenden Spelzen am Korne; ob es aber Weizen oder Gerste ist, muss später entschieden werden, bis die richtige Arbeitsmethode gefunden ist. Diese besteht sonst bei den kieselhaltigen Pflanzenteilen entweder in der Entfernung der störenden organischen Reste durch Kochen mit Alcalien oder aber in der Veraschung und Behandlung mit Salzsäure.

1) *Hirse*. Bisher fehlten einwandfreie Zeugen für den Anbau der Hirse im alten Ägypten, weshalb Wönig (l. c. 174) ihren Anbau in Frage stellt. Nach *Hoops* (l. c. 326) ist die Hirse der semitisch-ägyptischen Kulturwelt bis in späte Zeiten völlig fremd geblieben, ja in Ägypten werde sie selbst in der Gegenwart kaum gebaut. «Rispen- und Kolbenhirse sind ausschliesslich asiatisch-europäische Getreidearten; nach Afrika sind sie nie vorgedrungen, werden hier vielmehr durch mehrere speziell afrikanische hirsenartige Pflanzen ersetzt, insbesondere die Negerhirse, Mohrhirse und den Tef».

Es beanspruchen nach diesen Ausführungen meine Funde von Hirse im Darminhalte der prädynastischen Bewohner des Niltales ganz besonderes Interesse, wenn es sich auch nicht um die Hauptfrucht handelt. Ich fand Hirse nur in

den Proben Nr. 7078, 7081, 7164, 7165 und 7409, sodass nicht einmal der zehnte Teil des Gesamtmateriales dieses Getreide enthält. Betrachtet man die ursprüngliche Probe mittels einer Lupe, so erkennt man rehbraune, ganz glatte Stücke der Spelzen wirr in der «Grundmasse» eingelagert. Aus den Proben 7165 u. 7409 konnten mit grösster Vorsicht einzelne hohle, aber sonst ganze Früchte isoliert werden, an denen die Eingenschaften gut kenntlich sind.

Zur Herstellung mikroskopischer Präparate eignet sich die Aufhellung mit Alkalien ganz besonders gut; so erhielt ich sehr instruktive Bilder ganzer Spelzen, die zum Teile derart deutlich den feineren Bau zeigen, wie man ihn besser kaum mit rezenter Hirse klarzulegen im Stande ist. Natürlich wurden die Befunde an Aschenpräparaten nachgeprüft, was umso nötiger ist, als unbedingt gleiche Untersuchungsbedingungen geschaffen werden müssen. Es geht nicht an, Präparate rezenter Hirsespelzen, deren Zellwände durch die Aufhellungs - Reagentien stets *gequollen* sind, mit der antiken Hirse zu vergleichen, deren Zellulose durch dieselben Reagentien (Lauge) *gelöst* wird. Diese Lösung kann sogar soweit getrieben werden, dass endlich nur das klare Kieselskelett übrig bleibt. Vergleichen darf man bloss die *Kieselskelette* unter einander, ob diese nun durch Glühen, oder «auf nassem Wege» erlangt sind. Alle Feinheiten, die kleinsten Unterschiede treten am wenigsten bei Beobachtung in Glycerin hervor, schon besser in Wasserpräparaten, am besten aber nach freiwilliger Verdunstung des letzteren. Nun sieht man, dass alle Zellen *einheitlich* gestaltet sind, wodurch sofort ein grösserer Teil der hirseartigen Getreidefrüchte ausgeschlossen werden muss. Aber noch mehr ist zu sehen! Es kann sich um keine der als Nahrungsmittel bekannten echten Hirsefrüchte handeln, denn sowohl *Kolben,* - *Rispen* - und *Bluthirse* besitzen ganz anders gestaltete Zellwände [1]. Auch der Hühnerfennich kann nicht

[1] *Netolitzky*, Hirse und Cyperus im praehistorischen Aegypten (Beitrag z. bot. Centralbl. 1912).

in Betracht kommen, wie Vergleichspräparate der Aschen ohne weiteres lehren.

Aber eine andere Hirseart (Panicum frumentaceum), die heute noch in Ost-Indien als Nahrungsmittel im Grossen kultiviert wird, ist mit der ägyptischen Frucht nahezu identisch. Nur sind die rezenten Früchte Indiens grösser als die von mir isolierten und die Zellen der ägyptischen Spelzen sind schmäler. Volle Übereinstimmung fand ich erst beim Vergleich mit *Panicum colonum,* einem nirgends mehr kultivierten Unkraute Nordafrikas. Ich kann daher meinen Befund folgendermassen zusammenfassen :

a) Für die Verwendung von Kolben- und Rispenhirse im alten Ägypten fehlen jegliche Beweise; dagegen wurden die höchst ungenügend entspelzten Früchte von *Panicum Colonum* von den Ureinwohnern des Niltales als Nahrungsmittel verwendet und wegen der Menge und Reinheit (Probe Nr.7409) wahrscheinlich auch kultiviert.

b) *Panicum frumentaceum* und *Colonum* sind mit einander nahe verwandt; sie unterscheiden sich jedoch im Bau der Spelzen von einander, sodass sie verschiedenen Arten angehören und kaum Rassen einer Art sein dürften.

c) Panicum frumentaceum ist keines Falls eine Kulturrasse des P. (Echinochloa) Crus Galli, wie man bisher lehrte.

d) Die Unterscheidung der gewöhnlich zu Nahrungszwecken verwendeten Hirsefrüchte gelingt mit Hilfe des Aschenskelettes der Spelzen leicht und sicher. Bestimmung verkohlter Hirsefrüchte nach anderen Merkmalen bietet keine genügende Sicherheit; aus diesem Grunde sind alle früheren Angaben über praehistorische Funde neuerdings zu prüfen.

e) Unsere jetzt kultivierten Grasfrüchte stellen eine Auslese dar; in früheren Zeiten war die Zahl der verwendeten Nahrungspflanzen eine viel grössere. Zu diesen verschollenen «Zerealien» gehören z. B. Panicum Colonum, Digitaria sanguinalis, Glyceria fluitans, Bromus Mango, Polygonum convolvulus, Chenopodium album und andere.

In folgenden Proben wurde *Panicum colonum* gefunden:

Nr. 7078 «Gaster, Duodenum, Jejunum.»

Nr. 7081 «Rektum.» Wenig Hirse mit Fischen (Barilius) vergl. Seite 239).

Nr. 7164 «Pelvis contens». Hirse reichlich.

dto «Rektum.» Hirse in Spuren.

Nr. 7165 «Rektum.» Hirse als Hauptbestandteil.

Nr. 7409 «Rektum.» Pflaumengrosse Kotballen fast nur aus Hirsenresten bestehend.

2) *Erdmandeln (Cyperus esculentus).*

Unter den Grabbeigaben jüngerer ägyptischer Epochen finden sich die *Knollen* von Cyperus esculentus nicht selten; sie zeichnen sich gegenüber den rezenten Knollen durch ihre auffallende Kleinheit aus. Erst als ich die Asche der verschiedenen Darminhalte nach Behandlung mit Salzsäure mikroskopiert und diese Präparate mit der sehr vorsichtig hergestellten Asche frischer Knollen verglich, gelang der Nachweis, der an die Auffindung der höchst charakteristischen *Kieselskelette* gebunden ist. Alles andere, an dem der Mikroskopiker sonst die Erdmandel im Pulver zu erkennen pflegt, haben die Jahrtausende zerstört oder derart verändert, dass die gewöhnlichen Aufhellungsmittel versagen. Diese *Kieselskelette,* Dominosteinen nicht unähnlich, sind aber das Leitelement zur Erkennung der Erdmandel in den Faeces. Sie werden aber auch ganz deutlich nach Entfernung der löslich gewordenen Zellulose durch Alkalien, sodass nicht einmal die Veraschung immer erfolgen musste.

Die Erdmandel findet sich in sehr vielen der eingeschickten Proben:

Nr. 7048 B. Rektalinhalt einer Kinderleiche mit Mausknochen und Erdmandel (vergl. Seite 232).

Nr. 7077 Kopfknochen mit Erdmandeln (vide Seite 231).

Nr. 7078 Hirse und Mandel (vide Seite 235).

Nr. 7081 Fische mit Hirse und Ermandel (vide Seite 237)

Nr. 7116 «Topf 3» Ganze Cyperusknollen, stark zerstört.

Nr. 7179 Fast nur Erdmandeln beobachtet.

Nr. 7491/3 Töpfe 3,4 und 5. Wie Nr. 7116.

Nr. 7497/2 Wie Nr. 7116, aber die Knollen fast unverletzt.

Nr. 7534/7 Wie Nr. 7116.

3) *Borrago (Boretsch).* In einer kleinen Anzahl von Proben fand ich *typische cystolithenartige Bildungen*, wie sie besonders für die Borragineae charakteristisch sind. Ich habe eine sehr grosse Zahl von Vertretern dieser Pflanzenfamilie unter Berücksichtigung der Kieselskelette untersucht und habe nur bei den Blättern von Borrago officinalis die grösste Übereinstimmung gefunden. Die Cystolittenentwicklung dehnt sich bei beiden auf eine kleinere oder grössere Gruppe der dem Haare benachbarten Epidermiszellen aus. Diese erscheinen in der Asche als kranzartige Gebilde, während von den einzelligen Haaren nur selten ganze Skelette übrig bleiben.

Aus diesem Grunde ziehe ich einstweilen die Reste in den Darminhalten zu Borrago officialis, der im Oriente heimisch und jetzt im südlichen Europa verwildert ist. In manchen Gebieten Mitteleuropas wird er kultiviert. Die frischen Pflanzenteile riechen und schmecken gurkenartig-salzig. *Sie wurden in dem Heilschatze als Herba Borraginis geführt und galten als schleimig-erweichendes, entzündungswidriges, harntreibendes Heilmittel, ebenso aber auch als Salatgemüse.*

Diese Pflanze ist für den altägyptischen Heilschatz neu.

Alle Versuche, auch andere Gewebselemente des Blattes zur mikroskopischen Ansicht zu bringen sind bisher an der eigenartigen Beschaffenheit der Reste gescheitert.

Borragoblattreste fand ich in folgenden Proben:

Nr. 7048 B. «Hauptgetreide» Mausknochen, Erdmandel und Boretsch reichlich (vide Seite 235).

Nr. 7077 «Hauptgetreide», Kopfknochen, Erdmandel und Boretsch (vide Seite 235).

Nr. 7078 «Hauptgetreide», Knochensplitter in Spuren, Hirse, Erdmandel und Spuren von Boretsch.

Nr. 7164 «Hauptgetreide» und Boretsch (Spuren).

Nr. 7165 Ebenso.

Nr. 7360 Ebenso, Boretsch reichlich.

Damit will ich den Fundbericht abschliessen, obwohl eine ganze Anzahl anderer Pflanzenreste noch der Bestimmung harrt. Es wurden z. B. Fruchtkerne gefunden, doch bin ich noch nicht ganz sicher, von welchen Pflanzen sie sich herleiten.

Dr. Fritz Netolitzky

Privatdozent für Pharmakognosie an der Universität Czernowitz (Bukowina).

ZUR GESCHICHTE DES GRIECHISCHEN EINFLUSSES IM OSTKARPATHENGEBIETE

Während der Beschäftigung mit der älteren Geschichte der Bukowina stiess ich auf allerlei Material, das die Beziehungen des Ostkarpathenlandes zur griechischen Kultur beleuchtet. Diese Beziehungen weiter zu verfolgen, liegt ausserhalb meines Arbeitsgebietes. Deshalb will ich mich darauf beschränken, meine Notizen hier kurz mitzuteilen; sie sind zumeist der schwer zugänglichen polnischen und ruthenischen Literatur entnommen.

Es ist kaum nötig zu erinnern, dass die Möglichkeit einer Ausstrahlung griechischer Kultur in das Ostkarpathenland schon frühzeitig vorhanden war. Vom Pontus zogen die alten Handelswege flussaufwärts vielleicht bis an die Ostsee. Allgemein bekannt ist der Bericht Herodots über den heiligen Weg zwischen Dnieper und Bug (Ἐξαμπαῖος, ἱραὶ ὁδοί).

Schon Jahrhunderte vor Herodot sind Kultureinflüsse vom ägäischen Meer über den Pontus und die Pontusflüsse nordwärts gedrungen. Seit einigen Jahrzehnten werden in Rumänien, Südrussland, der Bukowina und Galizien an verschiedenen Orten merkwürdige Funde gemacht. In prähistorischen Ansiedlungen, die der reifen neolithischen Zeit angehören, wurden Gefässe mit einer Malerei gefunden, die dem altmykänischen Typus sehr nahe steht; als Ornament dienen vorwiegend an Spiralen und Kreismuster sich anlehnende Zeichnungen. Dazu kommt, dass in dieser Kulturschicht neben tönernen Tierfigürchen (besonders Rindern) sich zahlreiche Menschenfiguren aus demselben Material finden, über die ein ausgezeichneter Kenner sich folgendermassen äussert: «Die weiblichen Figürchen stimmen bis in die charakteristischen Details mit den zahlreichen Astarteidolen überein, welche von der Balkanhalbinsel, von Kleinasien, Kypern usw. bekannt sind. Mit diesen Idolen geraten

wir in gut studierte Provinzen und die von dort her abzuleitende Zeitbemessung deckt sich erfreulicher Weise mit den lokalen Zeitbestimmungen und führt uns beiläufig in die Mitte des zweiten Jahrtausends vor Chr.» Man vergl. *J. Szombathy* in «Die Österr.-ungarische Monarchie in Wort und Bild» Bd. Bukowina S. 52 ff. *W. Demetrykiewicz,* ebenda, Bd. Galizien S.119. *Derselbe* in «Materialy antrop.-archeol. i etnogr.». Bd. IV (Krakau 1900) S.106 ff., wo auf ältere Berichte und Literatur verwiesen wird. *K. Hadaczek* handelt über die Spuren der altmykänischen Kultur in Osteuropa in Wiadomości numizmatyczno-archeol.» (Krakau 1901) n° 49/50. Ebenso *F. Wolkow* in «Swiatowit» (Warschau 1901) Bd. III S. 233 ff. *Derselbe,* L'industrie prémycénienne dans les stations néolithiques de l'Ukraine in «Matériaux pour l'Ethnologie», herausgegeben von der Šewčenko-Gesellschaft in Lemberg VI (Lemberg 1905) S. 1 ff. *R. F. Kaindl,* Prähistorisches aus der Bukowina in «Lehrbuch d. K. K. Zentralkommission für Kunst- u. hist. Denkmale» I (Wien 1903) S.102 ff.; II (1904) S. 18 ff. *Derselbe,* Neolithische Funde mit bemalter Keramik in Koszylowce (Ostgalizien) in «Jahrbuch f. Altertumskunde» II (Wien 1908) S. 144 ff. *M. Hoernes* Natur- u. Urgeschichte des Menschen II (Wien 1904) S. 436 f.

Bemerkenswert ist ferner der Umstand, dass in jüngerer Zeit auch der reiche Goldfund von Michalków am Dniester (südöstliches Galizien) mit der Balkanhalbinsel in Zusammenhang gebracht wird. Die hier in den Jahren 1878 u. 1897 gefundenen Gegenstände wurden früher in der Regel den sogenannten skythischen Altertümern zugerechnet. In neuerer Zeit hat K. Hadaczek die Anschauung ausgesprochen, dass dieser Goldschatz zwischen dem 8. und 6. vorchristlichen Jahrhundert irgendwo in den nördlichen Ländern der Balkanhalbinsel gearbeitet sein müsse. Man vergl. *W. Demetrykiewicz* in «Die österr.-ungar. Monarchie in Wort u. Bild» Bd. Galizien S.126 ff. *W. Przybyslawski* in «Teka konserwatorów Galicyi wschodniej» II S. 31 ff. *K. Hadaczek* Der Goldschatz von Michalków in «Jahreshefte des österr. Archäologischen Instituts IX S. 32 ff. *Derselbe,* Zlote skarby Michalkowskie (Krakau 1904).

Kurz mögen ferner die Funde von Münzen in Galizien erwähnt werden, die den makedonischen Münzen nachgeahmt sind. Eine zeigt die ungeschickte Nachahmung des griechischen ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Man vgl. *W. Demetrykiewicz* in «Materialy antrop.-archeol. i etnogr.» III (Krakau 1898) S. 109 ff.

In der Bukowina sind bei Hliboka zahlreiche Brandgräber gefunden wurden, die schon der Eisenzeit angehören und wohl in den Ausgang der vorchristlichen Periode zu setzen sind. In diesen Gräbern wurden zahlreiche Tongefässe aufgefunden, unter denen besonders einige schlanke, schön gestaltete Amphoren bemerkenswert sind. Der Prähistoriker Szombathy ist geneigt, diese Gefässe als ärmliche Ableger der pontischen Töpferkunst» zu bezeichnen. Er verweist bei dieser Gelegenheit auf die «von der griechischen Kunst übergoldete Kultur» der Skythen. An einer anderen Stelle bemerkt derselbe Forscher, dass das Ostkarpathengebiet länger als Mitteleuropa auf der neolithischen Stufe stehen geblieben ist, hierauf eine relativ kurze, zumteil von der barbarisiert griechischen Kultur der Pontusländer beeinflusste Metallperiode durchgemacht hat, um endlich durch die Aufnahme der in dem römischen Reiche ausgestreuten Industrieprodukte eine wenigstens scheinbare Annäherung an die westliche Kultur zu erreichen. Dazu ist noch zu bemerken, dass ähnliche Amphoren wie in Hliboka auch in Galizien gefunden wurden. Man vgl. *J. Szombathy* in «Die österr.-ungar. Monarchie» Bd. Bukowina S. 55. Derselbe im «Jahrb. des Bukowiner Landesmuseums» II (Czernowitz 1894) S. 11. *W. Demetrykiewicz* in «Materialy antrop. archeol. i etnogr. IV (Krakau 1900) S. 99.

Nach J. Rostafiński wären nicht nur die Skythen, sondern auch schon die Slaven mehrere Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung von den Griechen beeinflusst worden. Da sie in ihren Ursitzen im mittleren Russland Nachbarn der Skythen waren, standen sie wie diese zu den Griechen in Beziehung; an diesen haben sie z. B. den Mohn und dessen Namen (mak, μήκων) erhalten. Dieser Verkehr mit Skythen und Griechen verschaffte den Slaven schon im 5. Jahrh. v.

Chr. eine höhere Kultur, als die Germanen sie nach Tacitus hatten. Man vergl. *J. Rostafiński,* Über die ursprünglichen Wohnsitze und die Kultur der Slaven in prähistorischer Zeit in «Sprawozdania» der Krakauer Akademie der Wissenschaften Bd. XIII (Krakau 1908) N° 1.

Schliesslich soll hier noch die Aufmerksamkeit auf den griechischen Inschriftenstein im Kloster Dragomirna (südliche Bukowina) gelenkt werden. Die Klosterkirche ist erst anfangs des 17. Jahrh. erbaut worden; in ihrer Vorhalle befindet sich eine grosse Marmorplatte mit einer altgriechischen Inschrift. Aus dieser geht hervor, dass der Stein dem Baumeister Nikobulos, der sich um eine Stadt und insbesondere deren Mauern grosse Verdienste erworben hatte, von den dankbaren Bürgern gesetzt wurde. In einem von demselben Architekten erbauten Apollotempel wurde seine Ehrenstele aufgestellt. Der Namen der Stadt ist nicht festgestellt; aber es kann sich doch wohl nur um eine der pontischen Kolonien handeln. Die Inschrift ist vor Christi Geburt zu setzen. S. *Kretikos* in «Ἕσπερος» 1885 S. 340 ff.

Auf die späteren (byzantinischen) Einflüsse gehe ich hier nicht ein.

Czernowitz.

RAIMUND FRIED. KAINDL

L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE GRECQUE A CUBA

Le Recteur de l'Université Nationale de Grèce, à l'occasion des fêtes qui auront lieu pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation, le 25 Mars (7 Avril) 1912, a invité l'Université de la Havane a y être représentée, priant ses professeurs de collaborer à l'Annuaire International par un travail scientifique. Designé par le Recteur comme délégué de l'Université de la Havane auprès de l'Université Nationale de Grèce, j'ai voulu répondre à cet honneur par l'envoi du présent article. Le choix du sujet était vraiment difficile, mais, supposant qu'il serait agréable aux yeux des Athéniens de savoir ce que l'on fit et fait actuellement de leur merveilleuse langue, j'ai cru convenable de traiter de l'enseignement du grec dans mon pays, comme un témoignage de la sincère sympathie que les Cubains ont pour une nation qui garde avec honneur l'histoire de son passé.

Depuis le commencement du dernier siècle et surtout depuis l'année 1831 les études de la langue ont été faites dans ce pays avec d'excellents résultats. C'est dans les collèges privés qu'on doit voir les premiers tâtonnements d'apprentissage de la littérature hellénique. Dans celui qui était à Buenavista dirigé par Cubé et Soler, à cette époque, on enseignait la langue et la littérature helléniques, et on faisait des traductions d'Homère et d'autres auteurs classiques ainsi que du dialecte moderne. Le Docteur Albear professeur de langue et de littérature grecques à l'Université possède une traduction espagnole et en vers du chant national de Riga faite par un élève de ce collège. Au collège du «Salvador», sous la direction du grand philosophe cubain Monsieur Luz y Caballero, on enseigna aussi cette belle langue en troisième année; et dans un rapport à propos des examens du collège «San Fernando», on lit que ces études avançaient beaucoup grâce à la bonne méthode employée.

C'est par le plan d'études de 1863 que la chaire de langue grecque a été fondée dans l'enseignement secondaire, chaire des rudiments de langue grecque avec des exercices de traduction. Le commencement a été bien pauvre, si l'on pense à ce qu'on fait dans les collèges privés avec des instituteurs qui connaissent bien la langue, la faisant apprendre avec profit, et à l'utilité qu'on peut toujours dériver de la connaissance des racines pour savoir l'origine des mots espagnols. Le 28 Septembre de la même année, le professeur Monsieur Antoine M. Tagle, qui était alors professeur surnuméraire de philosophie, commença à enseigner la langue, choisissant la Grammaire Grecque de Monsieur Alonse Ortega, qu'il fit apprendre par cœur aux étudiants. Heureusement, le développement des études linguistiques a montré que la méthode d'Ortega était arriérée, car l'exposition des sujets n'était pas d'accord avec les nouveaux procédés scientifiques.

C'était dû à l'influence de la *Ratio Studiorum* : car au lieu de faire penser l'élève en face d'un problème de grammaire grecque on l'obligeait à garder dans sa mémoire les règles sans lui donner l'occasion de vérifier la théorie par l'exemple. De cette façon, et hors de toute méthode scientifique, se fit l'apprentissage de la plus belle langue qu'on ait jamais écoutée. Par cœur la déclinaison et la conjugaison, et par cœur aussi la Syntaxe, sans autres exercices de traduction que les fables d'Esope ou celle que faisaient les élèves des jésuites de la *Selecta ex optimis graecis auctoribus,* au moyen desquels on pût avoir une idée des épîtres des différents auteurs, des oraisons d'Isocrate, de la prose d'Hérodote, Xenophon, Démosthène et Jean Chrysostome, ainsi que des idylles de Théocrite, de Bion, avec les compositions de Sapho, de Pindare et d'Homère.

Il faut voir chacune des parties de cette grammaire pour bien comprendre la pauvre idée de ce qu'est un texte comme celui-ci, quand on se souvient des livres comme ceux qui ont été redigés par des maîtres tels que Maunoury, Motte, Curtius, Inama, Brugmann et bien d'autres. La partie qu'on appelle maintenant phonétique est développée dans la Grammaire d'Ortega dans une dizaine de pages, sans l'ordre d'exposi-

tion qui convient à un tel sujet, et sans l'intérêt qu'offre aujourd'hui la première partie de toute grammaire où l'on peut apprendre les règles au moyen desquelles se changent les éléments qui composent un mot. La méthode comparée et historique, qui a fait de la grammaire une véritable science où tout se tient, où tout s'enchaîne, où tout s'explique, où un fait rend raison d'un autre fait, une règle d'une autre règle, selon Motte, n'éxistait pas alors, méthode qui est comme un flambeau, à la lumière duquel on a pu voir clair là où l'on ne trouvait auparavant qu'obscurité et confusion. On enseigna de cette façon la langue grecque depuis 1863 jusqu'à 1880, époque où la chaire fut supprimée dans l'enseignement secondaire.

Les élèves des jésuites, à la fin de deux années de grec, savaient plus que des élèves des lycées, quoique leur enseignement eût été pratiqué par un procédé contraire. La raison de tout cela se trouve dans le moyen employé: car s'il était vrai qu'on obligeait les enfants à travailler beaucoup avec leur mémoire, il est vrai aussi qu'on donnait une certaine importance anx exercices de traduction, qui étaient faciles la première année et plus difficiles la deuxième. C'était une étude faite d'accord avec le réglement d'une Communauté qui devait obéir à ses principes, quoique contraires aux principes pédagogiques, et qui faisait par l'accomplissement de ses Statuts aimer autant que possible la littérature d'un peuple qui a eu l'honneur d'avoir un siècle appelé de Périclès, avec un seul but: la suprématie universelle d'Athènes, faisant reposer son influence à la fois sur la puissance matérielle et sur la supériorité de l'intelligence, comme un centre des chefs-d'œuvre de la poésie et de l'art.

La question de la véritable prononciation de la langue grecque a été aussi une affaire très ennuyeuse, car les opinions étaient différentes, et les élèves en souffraient. Le Docteur Antoine Tagle aimait la prononciation dite «reuchlinienne»: il pensait et pensa toujours que c'était l'unique, la seule, mais ses successeurs, connaissant très peu le grec, ont adopté la prononciation dite «érasmienne», non parce qu'ils savaient que c'était la vraie, mais parce qu'elle était plus facile. A côté de

ces opinions on trouve aussi celle des collèges des jésuites, avec une accentuation propre. Tout cela prouve qu'on n'avait pas étudié la question comme on devait, et que si le système d'Erasme a été adopté dans plusieurs pays, on ne devait pas oublier ce qu'ont dit sur cette affaire Denis de Thrace, Aristophane, Denis d'Halicarnasse, Aristide Quintilien, Apollonius, Eustathe, et bien d'autres, puisqu'il faut connaître toutes les opinions pour avoir la sienne. A l'Université aussi, comme on verra plus loin, il y a eu depuis l'établissement de l'enseignement du grec des opinions diverses; car quelques professeurs ont enseigné à prononcer les mots d'accord avec le système de Reuchlin, mais c'était la minorité; d'autres, comme il arrive aujourd'hui, n'acceptent que celui d'Erasme. Le problème, malgré les études faites jusqu'à ce moment, est sans solution, même après les articles de Burnouf, de Psichari et le travail du professeur Blass. Il ne faut pas oublier ce qu'à propos de la prononciation nationale du grec a écrit Monsieur Gustave d'Eichthal: qu'on aime le système d'Erasme ou celui de Reuchlin, il vaut mieux accepter la prononciation de Reuchlin; car avec le procédé érasmien chaque peuple prononce le grec à sa manière. Si j'étais obligé de donner mon opinion personnelle, je n'hésiterais pas à déclarer que j'adopterais celle de Monsieur Egger qui dit que pour échapper à une controverse inextricable il est bon d'accepter la prononciation des Grecs modernes, qui est la tradition de tout un peuple et qui nous met en communication facile avec les Hellènes régénérés.

C'est par le plan d'études de 1842 que la chaire de langue grecque a été établie pour la première fois à l'Université de la Havane, et c'est Monsieur le professeur Antoine Franchi Alfaro le premier, qui a enseigné cette langue si charmante. Il faut avouer que la période de la plus grande splendeur de l'apprentissage du grec appartient au moment où Monsieur Franchi Alfaro avait la chaire en titre, car ses élèves, surtout ceux de la Faculté de Médecine, qui dans le plan d'études de 1842 et sous l'initiative du Docteur Angel Cowley étaient obligés d'étudier deux cours de langue grecque, sont ceux qui ont montré posséder plus tard la plus grande connais-

sance, grâce à laquelle le Docteur Antoine Mestre a pu aider le grand naturaliste Monsieur Philippe Poëy dans la formation des mots techniques. Déjà, à la Sorbonne, le Docteur Mestre, alors un jeune homme, assistait au cours de grec pour avoir une idée de la méthode que le professeur suivait. L'auditoire n'était pas nombreux, car les personnes qui assistaient tenaient seulement à approfondir leurs connaissances. Presque tous les élèves étaient des étrangers d'un certain âge. Le professeur, intrigué par la présence du jeune homme, voulut connaître sa culture en lui donnant à lire une des odes de Sapho; mais, dès le premier moment, le vieux professeur s'étonna de ce qu'il savait, et sans lui laisser finir la lecture il lui demanda d'où il venait, quel était son maître et à quelle Académie il appartenait. Le professeur de la Sorbonne le félicita cordialement ainsi que son professeur Monsieur Franchi Alfaro qui enseignait la prononciation du grec de la manière la plus scientifique.

La méthode de Monsieur Franchi Alfaro était une méthode dans laquelle il mêlait la théorie avec la pratique. Dans un ouvrage qu'il a publié en 1845 pour son premier cours, il donnait aux élèves des thèmes gradués, commençant par des phrases faciles et allant jusqu'aux morceaux du discours *Pro Corona,* qui devaient être traduits en grec. Dans le second cours la version était du grec en espagnol, et on peut juger de sa manière d'enseigner en lisant la collection manuscrite faite par son élève le Docteur Mestre, laquelle, commençant par les fables d'Esope, se termine par la traduction des anecdotes des philosophes, de fragments de la Cyropédie, jusqu'aux discours de Démosthene. On ignore si Monsieur Franchi Alfaro a publié un lexique espagnol-grec et grec-espagnol. Depuis 1842 jusqu'à l'an 1863 l'enseignement du grec se fit d'une façon uniforme, et avec un grand succès. Dans le plan d'études de 1863 et jusqu'à 1871 on ne trouve à l'Université de la Havane aucune chaire de langue grecque. C'est de 1871 à 1880 qu'on fit des études de littérature classique et des études critiques sur les prosateurs grecs. Le Docteur Antoine Tagle chargé de les enseigner, connaissait très bien le grec, le lisait selon la prononciation

de Reuchlin, et publia en 1854 une serie de thèmes grecs selon les méthodes de Robertson et d'Ollendorff ainsi que des tableaux synoptiques pour rendre plus facile l'étude de cette langue.

Le successeur de Monsieur Franchi Alfaro a été le Docteur Tagle et celui de Tagle le Docteur Boniface Avila qui enseigna aussi cette langue dans le lycée de la capitale et à l'Université: et, après son départ pour l'Espagne, le Docteur J. F. Albear commenca ses classes de grec juspu'au plan Lanuza de 1899, avec la confirmation qu'il a eu de sa place par le plan Varona en 1900. L'orientation pour enseigner le grec changea immediatément, et la Grammaire d'Ortega, choisie aussi comme texte pendant quelque temps, fût heureusement remplacée par celle de Curtius dont l'avantage est très grand. C' est vraiment alors que l' aspect scientifique de l'enseignement du grec commença; c'est alors, après la brillante période de Monsieur Franchi Alfaro, qu'on commença à familiariser les étudiants avec les morceaux les plus choisis du livre *Lectiones Graecae* du Docteur Bardon de l'Université de Madrid [Espagne]. En même temps que le Docteur Albear, le Docteur J. M. Dihigo était chargé d'un des cours de langue grecque; et, au courant de la meilleure méthode, il a developpé ses leçons d'après la méthode comparative et historique, mettant à profit la *Petite Anthologie* de Maunoury et tâchant toujours que ses élèves connaissent bien ce qu'ils lisaient et qu'ils sachent toutes les racines grecques: or les racines et les dérivés sont tout le dictionnaire. Avec ce plan, point de difficultés pour les élèves parce que, en connaissant suffisamment les racines et les règles de la dérivation, on peut prendre un auteur grec pour le traduire sans le dictionnaire, avec le seul secours de l'Anthologie: car, selon Maunoury, l'oiseau ne volera jamais s'il n'ose se fier à ses ailes. Avec cette méthode le progrès a été évident.

Monsieur Claude Vermay, professeur du collège «Es Salvador», était un notable linguiste qui avait bien appris la langue grecque, insistant toujours sur les bénéfices que rapporte la connaissance des étymologies pour saisir le technicisme scientifique.

Il y a eu bien d'autres personnes qui sans être professeur ont étudié la langue grecque, publiant des ouvrages très intéressants. En 1839 Monsieur Michel Silva publia un livre sous le titre *Nouveau système pour étudier la langue grecque* divisé en quatre parties : la première qui comprend une grammaire très élémentaire, la seconde est une traduction analytique des fables d'Esope et les deux dernières un vocabulaire grec-espagnol et espagnol-grec. Le Docteur Dihigo a publié différents travaux : *Sur l'enseignement du grec, Traduction littérale des phrases grecques qui contiennent tous les mots primitifs de la langue grecque, Étude de lexicologie, Critique des étymologies du dictionnaire de l'Académie Espagnole, les racines grecques, Etymologies, Synopsis de Grammaire Grecque.* Le Docteur Albear a publié dans la Revue de la Faculté des Lettres et Sciences un article très intéressant, jugeant la traduction que le professeur Segalá de l'Université de Barcelone [Espagne], a faite de l'Iliade d'Homère. Le Docteur E. J. Varona, en 1868, a écrit aussi des anacréontiques sur le modèle grec; le poète Luaces fit des vers qu'il appela *anacreonticas cubanas,* tâchant d'imiter les tournures grecques. Du Docteur E. Urra, on connaît une ode qu'il a écrite en grec; du Docteur Mestre, des traductions de Sapho; du Docteur A. Bosque, une étude sur le technicisme botanique; et des jésuites Vinueso et Arenjo des traductions intéréssantes de divers auteurs.

Par ces quelques mots sur le développement de l'enseignement du grec à Cuba, on peut voir combien le peuple cubain a travaillé pour savoir cette langue, élégante robe des plus belles pensées, et comment il s'est efforcé lui-même de pénétrer les idées de ces grands écrivains qui ont laissé avec leurs ouvrages un magnifique trésor de la plus haute civilisation. La langue grecque, disait d'Eichthal dans un article, n'est pas seulement le patrimoine de la Grèce; elle est celui du monde civilisé tout entier; et ce qui peut contribuer à lui rendre son ancienne splendeur, et en même temps l'adapter aux besoins de la civilisation moderne, s'accomplit non seulement au bénéfice de la Grèce, mais aussi au bénéfice de l'humanité.

Dr S. M. Dihigo

Professeur de Linguistique et de philologie
à l'Université de la Havane [Cuba].

Η ΕΝ ΤΗι ΓΛΩΣΣΗι ΕΚ ΤΗΣ ΛΑΤΡΕΙΑΣ ΧΡΗΣΙΣ ΤΟΥ ΕΠΤΑ

ΤΩΙ ΑΘΗΝΗΣΙ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΩΙ ΕΟΡΤΑΖΟΝΤΙ ͵ΑϠΙΒ΄

Τὴν τῆς ψυχῆς ἡμῶν διάθεσιν σφόδρα διάφορον ἑκάστοτε εἶναι ἐκφερομένων ἐπιθέτων οὐσιαστικὰ διοριζόντων, παρὰ πάντων ὁμολογεῖται. Ἢ γὰρ μόνον τῷ οὐσιαστικῷ τὸ ἐπίθετον παράκειται ποιότητά τινα ἐκείνου ἁπλῶς σημαῖνον, ἢ σύγκρισις γίγνεται ποιότητός τινος ἐν δυσὶ ἢ καὶ πλείοσι οὐσιαστικοῖς ἐνούσης, ἢ τέλος ταύτην σημαίνομεν εἰς τὸ ἀκρότατον ὑπάρχουσαν. Τούτοις που τοῖς τρόποις ἡ Ἑλληνικὴ γλῶσσα ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ χρῆται ἐν τῇ ἐκφορᾷ τῆς τῶν ἐπιθέτων ποιότητος [1]. Ἀλλ' ἔστιν ὅτε αἱρεῖταί τις ταύτην τὴν ἰσχυροτέραν ἢ ἀσθενεστέραν ἐπίτασιν τοῦ ἐπιθέτου οὐ καταλήξει τινὶ ἀλλὰ συνθέσει λέξεως δηλῶσαι [2]. Διδασκόμεθα δὲ τοῦτο τοιαύταις συνθέσεσιν οἷαι αἱ ἑπόμεναι [2]·

(πολὺ) *πολύκραιπνος,* πολύπικρος, πολύσεμνος, πολύφαυλος

(ἄγαν) *ἀγάκλυτος.* ἀγάφθεγκτος

(πᾶν) *πάμμεγας,* πάγκαλος, πάνσοφος, πάλλευκος, πάνσεμνος πανάσεμνος [4]

---

[1] Ἐν ἄλλαις γλώσσαις τοῦτο ὀξύτερόν τε καί πως εὐστοχώτερον δηλοῦται. Δεῖγμα δὲ τούτου ἔστω νῦν ἡμῖν ἡ Ἰταλικὴ γλῶσσα. Λέγεται δὴ ἐν ταύτῃ ἐπὶ παραδείγματος 1) bello, 2) più b., 3) molto b., 4) bellissimo, 5) il più b.

[2] Οὕτως ἑρμηνεύεται τίνος ἕνεκα πολλαὶ γλῶσσαι στεροῦνται τοῦ λεγομένου ὑπερθετικοῦ βαθμοῦ τῶν ἐπιθέτων.

[3] Πρβλ. περὶ τούτου: *Weihrich,* De gradibus comparationis linguarum sanscritae, graecae, latinae, gothicae. Gissae, 1869.—*Fr. Mayer*, Verstärkung, Umschreibung und Erweiterung der Komparationsgrade. Programm. Landau, 1891.— *O. Schwab,* Historische Syntax der griech. Comparation in der klassischen Literatur. 1-3 Hefte. Würzburg, 1893-95.— *Fr. Abert,*Die Komparationsgrade bei Homer und den Tragikern. Programm 1885/6 Neuburg a. D. Ἐν τῷ τελευταίῳ τούτῳ βιβλίῳ σελ. 2 εὕροι ἄν τις καὶ ἄλλην βιβλιογραφίαν μικροτέρου λόγου ἀξίαν.

[4] Ὁ Ἀριστοφάνης ἐν Βατρ. 466 εἶπε «καὶ μιαρὲ καὶ παμμίαρε καὶ μιαρώτατε».

(ἄκρος) *ἀκρομανής*, ἀκρόθερμος
(ζα - διά) *ζάθεος*, ζάπλουτος, ζάλευκος, *διάμεστος*
(αρι - ερι -) *ἀρίδηλος, ἐρίδηλος*
Εἶτα δὲ εὑρίσκομεν τὰ *διπλᾶ* λεγόμενα *σύνθετα*
πολυπάνσοφος, πολυπάμφαος,
τὰ *παμμέγιστος, πανάριστος*, παγκάκιστος,
τὰς προθέσεις ***περὶ*** καὶ ***ὑπὲρ***
περίκακος, περίβαρυς, περίθειος [1], περίκλυτος, περίειφθος, περίζηλος κτλ.
ὑπέρκαλος, ὑπέρβαρυς, ὑπέρθειος, ὑπέρφιλος, ὑπέρλευκος, ὑπερήδιστος [2].
Ἢ ἐπιτείνονται τὰ τοιαῦτα ἐπίθετα δι᾽ ἐπιρρημάτων οἷα τὰ
μέγα (Ὁμ. Ἰλ. Α, 158 «*μέγ᾽ ἀναιδές*», Ὀδ. ι, 44 «*μέγα νήπιος*», φ, 266 «*μέγ᾽ ἔξοχος*». Ἡροδ. Α, 32 «*μέγα πλούσιος*», ϛ΄, 25 «μέγα ὄλβιος»)
πάνυ (Θουκ. Β, 49 «ὥστε μήτε τῶν πάνυ λεπτῶν ἱματίων τὰς ἐπιβολὰς ἀνέχεσθαι»,
κάρτα (Ἡροδ. Δ, 41 κ. πλατέα, ϛ΄, 209 κ. ἄπιστα),
πολύ, πολλόν, λίαν (λίην), ***πάντα*** (Σοφ. Αἴ. 1415 «ὁ π. ἀγαθός», Ἠλ. 301 «ὁ πάντ᾽ ἄναλκις», Οἰδ. Τ. 1197 «ὁ π. εὐδαίμων ὄλβιος». Αἰσχ. Πέρσ. 980 «τὸν σὸν *πιστὸν πάντ᾽* ὀφθαλμόν»),
πάμπαν (Ὁμ. Ὀδυσ. υ, 140 π. οἰζυρός),
πάντως (Ὕμν. Ἀπολλ. 19 «πῶς ἄρ᾽ σ᾽ ὑμνήσω *πάντως εὔυμνον* ὄντα»),
περισσῶς (περισσά), ***ἰσχυρῶς, δεινῶς*** [3] (Ἡροδ. Β,32 «δ. ἄνυδρος». Δ, 68 «μέλαινα δ. (ἡ ἶβυς),
αἰνῶς (Ἡροδ. Δ, 52 «[ὁ Ὕπανις ποταμὸς] *πικρὸς αἰνῶς* πρβλ. καὶ Ὁμ. Ἰλ. Γ, 158. Ὀδ. ρ. 24. Ὕμν. Ἀπόλλ. Δηλ. 64 κτλ.) [3],
τελέως, καλῶς, θαυμαστῶς, θαυμασίως ὡς, ὑπερφυῶς,
ἰσχυρῶς «χαράδρα *ἰσχυρῶς βαθεῖα*» (Ξενοφ. Ἀναβ. Ε, 2, 3. ἴδ. καὶ Α, 2, 21. Ζ, 7, 15),

---

[1] Πρβλ. καὶ τὸ ἐπίρρημα *πέρι* ἐπιτεῖνον τὸ θετικὸν παρ᾽ *Ὁμήρῳ Ἰλ.* Ι, 53 «Τυδεΐδην *πέρι* μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι» καὶ Π, 186. Κ, 244, Ὀδ. γ΄, 95, 112, θ΄, 281.

[2] Πρβλ. καὶ τὰ τῶν Ῥωμαίων *perparvus*, peraltus, perceler, perlongus, *praealtus*, praeceler, - longus, - nimis, καὶ δὴ καὶ *perdulcissimus*, praeclarissimus, praenobilior, praeclarior. Ἰδὲ *Weihrich*, De gradibus σελ. 102 ἑξῆς.

[3] Πρβλ. τὰ νεώτερα Ἑλληνικὰ *φοβερὰ μαῦρος, φοβερὰ πικρός*, κτλ.

διαφερόντως (Θουκυδ. Α,138, 3 «ὁ Θεμιστοκλῆς ἦν *διαφερόντως ἄξιος* θαυμάσαι»), **ὑπερβαλλόντως, ἐπιεικῶς, ἀτεχνῶς, καλῶς, σφόδρα.**

Ἀλλὰ πλὴν πάντων τούτων τῶν ἐκτατικῶν τρόπων ἐν τῇ ἐκφορᾷ ἐπιθέτου τινὸς ὃ αὐτὸ καθ᾽ ἑαυτὸ πρόκειται οὐσιαστικῷ τινι ἄνευ ἀναφορᾶς καὶ πρὸς ἕτερον οὐσιαστικὸν ἢ πρὸς πάντα τὰ παρόμοια οὐσιαστικά, γιγνώσκομεν καὶ ἄλλον τινὰ συνήθη τρόπον ἐπιτάσεως τοῦ ἐπιθέτου. Ἔστι δὲ οὗτος ἡ παράθεσις ἢ καὶ ἡ σύνθεσις αὐτοῦ ὡρισμέναις λέξεσι προδηλοτέραν σημασίαν ἐχούσαις καὶ ἐπιτηδειοτάταις πρὸς τὴν τῆς σημασίας ἐπίρρωσιν. Οὕτω δὲ τὸ θετικὸν ἐπίθετον ἐπιτείνεται εἰς δύναμιν ὑπερθετικοῦ [1].

Τοιαῦται λέξεις εἰσὶ τὰ ἀριθμητικὰ καὶ δὴ πάντων μάλιστα τὰ **τρία,** (πέντε), **ἑπτὰ** καὶ **ἐννέα.** Ἤδη δὲ πάντες που οἱ περὶ ταῦτα διατρίβοντες ἴσμεν *Ὅμηρον* τὴν νύκτα **τρίλλιστον** ἐπονομάζοντα (Ἰλ. Θ, 488 «(Ἀχαιοῖς) ἀσπασίη *τρίλλιστος* ἐπήλυθε *νὺξ* ἐρεβεννή») [2], *νειὸν* δέ, τοῦτ᾽ ἔστι τὴν χέρσον γῆν, *τρίπολον* (Ἰλ. Σ. 542 κτλ.) καὶ τὴν *τρυφάλειαν τρίπτυχον* (Ἰλ. Λ, 353) οὐ τόσον τῷ ἀριθμῷ τῶν πτυχῶν τὸν νοῦν προσσχόντα, ὅσον βεβαίως τὸ πλῆθος καὶ τὴν ἐξ αὐτοῦ ἰσχὺν δηλῶσαι βουλόμενον. πρβλ. *τριβάρβαρος* (Ἰλλυρίς, Πλουτ. 2, 14 Β), *τρίβαφος* (τραβέα, Ἰωάν. Λυδ. 1, 7). *Σοφοκλῆς* δὲ *τρίδουλον* εἶπε «τὸν ἐκ προγόνων δοῦλον» ὅπως *Εὐστάθιος* ἡμῖν παραδίδωσι (725, 12). Καὶ τί χρὴ πλειόνων ἔνθα ὁ αὐτὸς *Εὐστάθιος* σημειοῦται ἔ. ἀ. «Ἰστέον δὲ ὡς ἐπεὶ *τρία καὶ πολλά εἰσιν*, εἰ καὶ μὴ ἀντιστρέφει ὁ λόγος, διὰ τοῦτο τὸ *τρίλιστον καλῶς καὶ πολύλιστον λέγεται,* ὡς ἐν Ὀδυσσείᾳ κεῖται. οὕτω δὲ καὶ τὴν *τριγλώχινα* τοῦ Ποσειδῶνος τρίαιναν *πολυγλώχινά* τις λέγει ποιητής· καὶ *τρισάθλιος*

[1] Παρὰ τοῖς τραγικοῖς τὰ ὑπερθετικὰ ὑπερθετικοῖς πάλιν ἐπιρρήμασιν ἐπιτείνονται εἰς ἔνδειξιν ὑψίστης ἐντάσεως, πάθους κτλ. Μνημονεύω ἐνταῦθα μόνου τοῦ Σοφοκλείου (Αἴ. 818) *μάλιστα ἔχθιστος*». πρβλ. καὶ ὑπερθετικὰ οἷα τὰ *ἀξιαγαπητότατος, βαρυσυμφορώτατος, μακροβιώτατος, πολυτελέστατος κτλ.* Πόσον δὲ πολλάκις ἡ τοῦ ὑπερθετικοῦ σημασία ἀμαυροῦται ἁπλῶς τῷ θετικῷ ἰσοδυνάμου γιγνομένου δείκνυσιν ἐν πολλοῖς παραδείγμασιν ἥ τε Ἑλληνικὴ γλῶσσα καὶ ἡ Λατινική· μνημονεύω τοῦ λατ. *optimus,* ὅπερ οὐδὲν ἄλλο ἐν τῷ optimae artes δύναται ἢ bonus (αἱ καλαὶ τέχναι) καὶ τοῦ *maximus,* ὃ παρὰ *Κικέρωνι* pro Marc. 11 εὕρηται· «*maximas tibi* omnes *gratias agimus,* C. Caesar., *maiores* etiam habemus» !, ἔνθα ὅρα τὴν παράδοξον τοῦ παραθετικοῦ θέσιν τε καὶ σύνδεσιν.

[2] Ἀντὶ τοῦ *τρίλλιστος* εὕρηται ἐν Ὀδ. ε, 455 *πολύλιστος* πρβλ. καὶ *Εὐστάθ.* 725, 21 καὶ 982, 59.

δὲ τῷ αὐτῷ λόγῳ ὁ κατὰ πολὺ ἄθλιος· καὶ *τρισμάκαρες* οἱ Δαναοὶ (Ὀδ. ε, 306) οἱ λίαν μακάριοι. Τοιαῦτα δὲ καὶ ἕτερα οὐκ ὀλίγα, ἐν οἷς καὶ ὁ παρὰ τῷ Κωμικῷ *τρισκακοδαίμων* [1] καὶ ὁ ἀνάπαλιν *τρισόλβιος*. Τοιαῦτα δὲ καὶ ἅπερ τις τῶν παλαιῶν ἔθετο παραδείγματα βλασφημιῶν τῶν ἀπὸ ἀριθμοῦ, οἷον, *τρισεξώλης* ὁ πάνυ ἐξώλης καὶ *τριπέδων* ὁ πολλάκις πεδηθεὶς κακοῦργος δοῦλος. Σοφοκλῆς δὲ *τρίδουλον* τὸν ἐκ προγόνων δοῦλον ἔφη [2], Ἀνακρέων δὲ *τρισκεκορημένον* τὸν πολλάκις ἐκσεσαρωμένον, Ἀρχίλοχος δὲ *τρισοιζυρὴν* πόλιν ἔφη τὴν Θάσον [3], Ἱππῶναξ δὲ τὸν τρία ὑπεραναβὰς ἀριθμὸν *ἑπτάδουλον* ἔφη τινά, ὑπὲρ δὲ ταῦτα ἔστι τὸ τοῦ Κωμικοῦ εἰπόντος *τρίπαλαι* καὶ *δεκάπαλαι* (Ἀριστοφ. Ἱππ. 1159) καὶ *μυριόπαλαι*. πρβλ. καὶ 1542, 46. «Ἱστέον δὲ ὅτι αἱ συνθέσεις τοῦ *τρὶς* ἐπιρρήματος, ποτὲ μέν, ὡς καὶ ἀλλαχοῦ ἐδηλώθη [4], αὐτόχρημα τριάδα δηλοῦσιν, ὡς ἐν τῷ *τρισμάκαρες* καὶ *τετράκις*, καθὰ εἴρηται, ποτὲ δὲ *πλῆθος* σημαίνουσι, ὡς ἐν τῷ *τρισχιλμύριοι* εἰσι παρ' Ἡσιόδῳ κτλ. Ἐν δὲ 725, 22 ἀοριστότερον καὶ παρ' ἀγνοουμένῳ ποιητῇ «τὴν *τριγλώχινα* τοῦ Ποσειδῶνος τρίαιναν *πολυγλώχινά* τις λέγει ποιητής» [5].

Ὁ Ἀριστοφάνης Εἰρ. 242 εἶπεν «Ἰὼ Πρασιαὶ *τρισάθλιαι* [6] καὶ *πεντάκις* καὶ *πολλοδεκάκις* καὶ ἐν Πλούτ. 850 ἐπὶ τὸ κωμικώτερον «οἴμοι κακοδαίμων, ὡς ἀπόλωλα δείλαιος, καὶ τρὶς κακοδαίμων καὶ τετράκις καὶ πεντάκις καὶ δωδεκάκις καὶ μυριάκις»· ἐπίσης *τρισμακάριος* εὕρηται πλειστάκις παρ' *Ἀριστοφάνει* (Ἀχ. 400. Νεφ. 166. Σφ. 1293. Εἰρ. 1333. Ὄρν. 1213. 1707 κτλ.). Ὁ *Ξενοφῶν* δ' εἶπε (Ἀναβ. Γ'. 2, 24) καὶ *τρισάσμενος*. Ἐν τοῖς *παπύροις* εὑρίσκομεν (Pap. Ox. σελ. 138 στ. 18. καὶ 162 στ. 5 καὶ 16) ἀναγραφομένην

[1] Ἀριστοφ. Ἀχ. 1024. Εἰρ. 1271. Βάτρ. 19. Θεσμοφ. 209. Ἐκκλ. 1048.

[2] Οἰδ. Τ. 1062. πρβλ. καὶ Ἀντ. 858 πατρὸς τριπόλιστον (πολυθρύλητον) οἶτον.

[3] Ἀποσπ. 116.

[4] Πρβλ. ἀνωτέρω ἐν τῷ πρώτῳ στίχῳ.

[5] Πρβλ. καὶ 89, 13 «Ἔοικε δὲ Ἀχιλλεὺς ἀρέσκεσθαι ἐν τοῖς ἀδικήμασι τῇ εἰς τὸ *τριπλάσιον* ποινῇ. Τῷ μὲν γὰρ Ἀγαμέμνονι κατ' ἄλλον λόγον *τριπλῇ* καὶ τετραπλῇ τοὺς Ἕλληνας ἀποτῖσαι τὸ γέρας ὑπέσχετο, ἑαυτῷ δὲ ἀδικηθέντι *τρὶς* τόσα φησὶ παρέσεσθαι. Καὶ ὅρα ὅτι ποικίλως φράζων ὁ ποιητὴς τὸ *τριπλᾶ* τρὶς τόσα φησίν. *Εἰκὸς δὲ καὶ ἀντὶ τοῦ πολλάκις εἰρήσθω τὸ τρίς*· ἐπεὶ καὶ οἱ *τρισμάκαρες* καὶ ὁ *τρισευδαίμων* καὶ τὰ τοιαῦτα κατὰ τοιοῦτον σημαινόμενον σύγκειται ἀπὸ τοῦ *τρὶς* ἐπιρρήματος, καὶ *τρίαινα* ποτὲ μὲν ἡ τριγλώχιν, ποτὲ δὲ ἡ πολυτοιαύτη»).

[6] Παρ' Ἀλκ. 51 ἐλέχθη καὶ *δὶς ἄθλιος*. Πρβλ. καὶ τὸ τοῦ Πλάτ. Γοργ. 428 ε «δὶς καὶ τρὶς καλὸν εἶναι τὰ μάλα λέγειν».

καὶ *οἰκίαν τρίστεγον*, ἣ δηλοῖ μὲν ἀκριβῶς τὴν τρεῖς στέγας («πατώματα») ἔχουσαν, ἀλλ᾽ ὅμως τῷ σκοπουμένῳ τὰ παρὰ τοῖς τότε ἀνθρώποις μεγάλη τε καὶ ὑψηλὴ ἂν φαίνοιτο. Πλὴν τοῦ Εὐσταθίου καὶ ὑπ᾽ ἄλλων Γραμματικῶν ἑρμηνεύεται τὸ πρᾶγμα. Αὐτίκα *Φρύνιχος* ὁ Ἀράβιος ἐν Ἐπιτομῇ (ἔκδ. de Borries. Λιψίᾳ 1911 σελ. 111, 14) σημειοῦται: «*τριπάλαια*, τὰ πάνυ παλαιὰ» καὶ 112, 12 «*τρισέχθιστος* ἄνθρωπος οἷον παντὸς μίσους καὶ παντὸς ἔχθους ἄξιος». Καὶ ὁ Σχολιαστὴς εἰς Ἰλ. Ω, 16 «*τρὶς* ἐρύσας περὶ ἄστυ ἀντὶ τοῦ *πολλάκις*.

Τούτοις δὲ προστεθεῖναι χρή, ὡς ἐγῷμαι, καὶ τὴν λέξιν *τρικυμίαν*. Ἀναμφισβήτητον γὰρ τὴν *τρικυμίαν* ἀντὶ τοῦ *πολυκυμίαν* ῥηθῆναι. Τοῦτο δὲ καὶ βραδύτερον παρὰ τῷ Μανασσῇ εὕρηται (Χρον. 5443). Τὸ δὲ λεγόμενον ὅτι σημαίνει τὸ τρίτον κῦμα, ὡς τούτου φοβερωτέρου ὄντος τῶν προηγηθέντων δύο, ἀνεξήγητον καὶ ὅλως ἀσύστατον τυγχάνει. Παίζει δ᾽ ὁ Π λ ά τ ω ν εἰς τὸ ἔτυμον τῆς λέξεως λέγων (Πολιτ. 472 α): «Οὐκ οἶσθα ὅτι μόγις μοι τὰ *δύο κύματε* ἐκφυγόντι *νῦν τὸ μέγιστον* καὶ χαλεπώτατον *τῆς τρικυμίας* ἐπάγεις;»

Καὶ ἐν τῇ καθ᾽ ἡμᾶς Ἑλληνικῇ φωνῇ λέγεται *τρισκατάρατος*[1] ἢ *τρισκαταραμένος* (*Passow* Carm. 636) *τρισμέγιστος, τρισαφόρεστος* (ἐν Οἰνόῃ) *τρισάθλιος*[2] *τρισμακάριστος* κτλ.[3] ἔνθα τὸ *τρὶς* (= πολὺ) ἐπιτείνει τὴν δύναμιν τοῦ ἐπιθέτου. Σφόδρα δὲ δυσχερής ἐστι ἡ δήλωσις τοῦ ὁρίου τῆς Ἑλληνικῆς καὶ τῆς Χριστιανικῆς χρήσεως τοῦ ἀριθμοῦ τούτου[4]. Ἐν τῷ ὑπὸ τοῦ *Πασπάτη* συντεταγμένῳ

---

[1] Ἤδη τοῦτο παρὰ Δ η μ ο σ θ έ ν ε ι ΚΕ΄, 82 εὕρηται: «ὁ *τρισκατάρατος* ὁ κοινὸς ἐχθρὸς ὁ πᾶσι δυσμενής». πρβλ. καὶ Λ ο υ κ ι α ν. Ἀλεξ. ἢ ψευδομ. 31 «ἀλλὰ καὶ μηχανᾶταί τι ὁ τρισκατάρατος οὐκ ἄσοφον».

[2] Σ ο φ. Οἰδ. Κ. 372 τρὶς ἄθλιος· Ὁ *Porson*, Προλ. εἰς Εὐρ. Ἑκ. σ. 30 ἐκδ. Λιψ., τὰ τοιαῦτα ἐπίθετα διαλελυμένα ἔγραφε.

[3] Παρὰ Π ρ ο δ ρ ό μ ῳ Α, 269 κτλ., ἐκδ. Hesseling-Pernot, εὕρηται καὶ *τρισαλιτήριος*, καὶ *τριπίνακος* (Γ΄, 103 «μαγειρεία τρ.») καὶ *τρισκράτιστος* (Δ΄ 277 «κράτος τρ.» πρβλ. καὶ 292 g) καὶ *τρι(σ)πίθαμος* (Γ΄ 153 «καὶ κέφαλος *τριπίθαμος* αὐγᾶτος ἐκ τὸ Ῥήγιν») ἐν τῇ σημασίᾳ *μέγας*· τοῦτο ἐν τῇ δημώδει λαλιᾷ λεγόμενον περὶ ἀνθρώπου δηλοῖ τὸν ἔχοντα βραχὺ τὸ τοῦ σώματος μέγεθος, τὸν βραχὺν (βραχὺς τὸν μορφὴν Π ί ν δ.), τὸν κοινῶς λεγόμενον «κοντόν».

[4] Περὶ τοῦ *τρία* ὡς ἀριθμοῦ συστήματος ἀρχαίων θεῶν (τριάδος) ἰδὲ τὴν μακρὰν καὶ ἐμβριθῆ μελέτην «Dreiheit» τοῦ *Usener* τὴν καταχωρισθεῖσαν ἐν τῷ περιοδ. συγγρ. «Rheinisches Museum» τόμ. ΝΗ΄ (1903) σελ. 1-47, καὶ 161-508, καὶ 321-362. πρβλ. καὶ *Gruppe*, Griech. Mythol. Β΄, 1088 σημ. β΄. ἰδὲ καὶ Th. *Neidhardt*, Über Zahlungssymbolik der Griechen und Römer. I Heft: Die Drei- und Neunzahl, Fürth 1895 (II Heft: Zwölf- und Sieben-

«Χιακῷ Γλωσσαρίῳ» σελ. 363 φέρεται: *τριμύσταρον* ἀντὶ τριμυστήριον ἐν τῇ ἐννοίᾳ ἀκατανόητον, φρικτόν, τρομερόν. Σημείωσαι τὴν μεγεθυντικὴν λεγομένην κατάληξιν — αρον (ἀντὶ — ηρον), ἣν καὶ ἐπ' ἄλλων λέξεων τῆς δημώδους φωνῆς εὑρίσκομεν συχνήν.

Τούτοις προσθετέον καὶ τὸ ἐκ τοῦ ἐπιρρήματος *τριγύρω* ἐσχηματισμένον συνηθέστατον ῥῆμα *τριγυρίζω* (περιτριγυρίζω) ἢ *τριγυρνῶ* ὅπερ δηλοῖ περιπλανῶμαι, περιέρχομαι ἀσκόπως, περιφέρομαι, περιπολῶ [1] καὶ τὸ *τριπηδῶ* λεγόμενον, ὅσον γ' ἐμὲ εἰδέναι, ἐπὶ τοῦ ἐκ πόνου ἢ ὑπὸ χαρᾶς ἁλλομένου [2].

Ὅτι δὲ τὸ ἀριθμητικὸν ***πέντε*** ἐν συνθέσει τοιαύτην ἐπιτατικὴν σημασίαν ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς Ἑλληνικῇ γλώσσῃ προσέλαβεν, αἴτιον τούτου τὴν σύγχυσιν αὐτοῦ πρὸς τὸ *πᾶς*, *πάντ*- γεγονέναι πᾶς τις ἂν δικαίως ὁμολογήσειεν [3]. Οὕτω δὴ εἰρῆσθαι συμβέβηκε τό τε *πεντάμορφος* (ὁ *παντεύμορφος*) παρὰ Τζέτζῃ Ἱστορ. 5,949 εὕρηται, καὶ *παντόμορφος* ἐν Σοφοκλ. Ἀποσπ. 548 κτλ. καὶ Grenfell Greek *Papyri* 49, 20) [4], καὶ *πεντάρφανον* (παρὰ Σομαβέρᾳ 306 ἀνομοιάσει *πantάρφανος*) ὃ παντόρφανός ἐστι. Τὸ δὲ *πεντάγνωμος* ἐν μὲν Κρήτῃ δηλοῖ τὸν εὐμετάβλητόν τε καὶ ἀστάθμητον (οἷον ἐν τῷ διστίχῳ «Ὁ Μάρτις ὁ *πεντάγνωμος* | πέντε φορὲς ἐχιόνισε | καὶ πάλιν τὸ μετάγνωσε | πῶς δὲν ἐξαναχιόνισε), ἐν Ἠπείρῳ δὲ τὸν συνετώτατον. Οὐ δεῖ δὲ παραλιπεῖν καὶ τὰ *πεντέρημος* (= ὁ πάντ' ἔρημος) καὶ *πενταπλουμισμένος* ὁ πολυποίκιλός τε καὶ πάγκαλος («ἐπήραμε τὴν πέρδικα τὴν πενταπλουμισμένη | κ' ἀφήκαμε τὴ γειτονιὰ 'σὰν χώρα

---

zahl, F. 1896) σελ. 3-33. Τοῦτο τὸ βιβλίδιον δυσεύρετον λίαν τυγχάνει· ἔλαβον αὐτὸ παρὰ τῆς ἐν Μονάχῳ Βασιλικῆς Βιβλιοθήκης (Ant. 272^c), ᾗ καὶ χάριτας λέγω. Μνημονευτέον τέλος καὶ τῆς δημώδους διαλέξεως Zahlungssymbolik τοῦ *Moritz Cantor*, τῆς ἐκδοθείσης ἐν τοῖς Neue Heidelberger Jahrbücher τομ. Ε', (1895), σελ. 25-45.

[1] Παρὰ *Μαυροφρύδῃ* Ἐκλογ. μνημ. σελ. 331 ἔχομεν καὶ ῥῆμα *τριοκοποῦμαι* («ὁ νοῦς μου εἰς τοιαύτην μέριμναν *ἐτριοκοπᾶτον*») σημαῖνον βασανίζομαι, τυραννοῦμαι, ἐν τῇ αὐτῇ δέ που σημασίᾳ εὑρίσκω παρὰ *Σακελλαρίῳ*, Κυπριακοῖς τόμ. Γ' (Ἀθ. 1868) σελ. 404 τὸ *τριβικιάζομαι* (=στενοχωροῦμαι, μικροψυχῶ) οὗ τὴν παραγωγὴν ἄλλοις ἐῶ ἐξευρεῖν.

[2] Περίεργον ἂν εἴη χωρὶς μνημονεῦσαι τῶν λέξεων *τετραξάνθου* καὶ *τετραπλούτου* καὶ τῶν ἐκ τοῦ **ἕξ** συνθέτων, ὧν μνείαν ποιεῖται *John Schmitt* ἐν Byz. Zeitchrift Β' 216 σημ.

[3] Πρβλ. Πρόδρομ. ΙΙ, 2 «ὁ πένης *ὁ παντάπορος* ὁ περιστατημένος».

[4] Ἰδὲ καὶ Φ. Κουκουλέν, Παρατηρήσεις καὶ διορθώσεις εἰς Ἑλλην. Παπύρ. Ἀθ. 1911, σελ. 17.

κουρσεμένη» γαμήλιον ᾆσμα ἐν Κρήτῃ) *πεντάκαλος* (ἐν Ἠπείρῳ ὁ κατὰ πάντ' ἀγαθός). Παρὰ *Passow* Carm. gr. σελ. 498 εὕρηται καὶ ἐπίθετον *πεντοκάνουλος* (βρυσοῦλα *πεντοκάνουλη* νερό μου χαηδεμένο | ἀγγελικό μου πρόσωπο πῶς εἶσαι πικραμένο»), οὗ τὴν ἀκριβῆ ἑρμηνείαν παρ' ἄλλων ἂν διδαχθῆναι βουλοίμην [1].

Περὶ τοῦ ἀριθμοῦ **ἑπτὰ** ἐν τῇ λατρείᾳ καὶ ἐν τῷ μύθῳ διέλαβε οὐ πρὸ πολλῶν ἐτῶν διὰ πλειόνων καὶ μετὰ μεγάλης πολυμαθίας ὁ *W. H. Rosher*, ἀνὴρ λογιώτατος, ἐν δυσὶ μάλιστα πραγματείαις ἐπιγραφομέναις «Zur Bedeutung der Siebenzahl im Kultus und Mythus der Griechen» ἐν τῷ περιοδικῷ συγγράμματι «Philologus» τόμ. Ξ΄ (1911) σελ. 360 - 371 καὶ «Die enneadischen und hebdomadischen Fristen und Wochen der ältesten Griechen» ἐν ταῖς «Abhandlungen der Königl. Sächs. Gesell. d. Wiss.», Phil.-hist. Classe, τόμ. ΚΑ΄ (1903) σελ. 1 - 92. Ἀκριβείας δὲ χάριν μνημονευτέον καὶ τῆς νεωτάτης αὐτοῦ πραγματείας τῆς ἐπιγραφομένης «Über Alter Urprung und Bedeutung der Hippokratischen Schrift von der Siebenzahl» («Abh. κτλ. τόμ. ΚΖ΄ (ἀριθ. Ε΄) 1911. σελ. 154 [3]. Εἰδέναι οὖν χρὴ ταύτας τὰς ἐπ' ἄλλο γινομένας μελέτας λυσιτελῆ διδάγματα καὶ τῇ ἡμετέρᾳ μελέτῃ παρεσχηκέναι, ἐφ' ὃ ἂν μέρος ἄμφω αἱ προαιρέσεις ἀλλήλων ἅπτωνται. Καινὰ δέ τινα καὶ ἡμῖν ἐν τούτοις εἰρημένα εὑρήσονται οἱ ἀκριβέστερόν τε καὶ φιλοτιμότερον παρ' ἀλλήλας τὰς πραγματείας ἀναγνωσόμενοι. Κοινῶν γὰρ καὶ φανερῶν τῶν πηγῶν οὐσῶν, ἄλλος ἄλλοις τὰ αὐτὰ ἑρμηνεῦσαι ἂν δύναιτό τε καὶ τὴν αὐτοῦ γνώμην δηλῶσαι οὐκ ἂν ἀποσταίη. Συνείλεκται δέ μοι ἡ ὕλη πλεοναχῶς ἰδίᾳ πράττοντι καὶ οὐ τῷ ξίνῳ ἔργῳ προσκειμένῳ.

Ἐρωτᾶται τοίνυν κατ' ἀρχὰς πόθεν φαίνεται τὴν χρῆσιν τοῦ ἀριθμοῦ ἑπτὰ ἐν τῇ Ἑλληνικῇ γλώσσῃ ἐπὶ πλήθους καὶ μεγέθους καὶ ἐπιτάσεως καὶ τῶν τοιούτων ὡρμῆσθαι. Εἶτα δὲ τίνος ἕνεκεν

[1] Τὰ περὶ τὸ *πεντάνευρον* ἢ *πεντανεύρι* (*Plantago major* L., Γερμ. Wegerich) ἴδ. Χελδράϊχ-Μηλιαράκη Τὰ δημώδη ὀνόματα τῶν φυτῶν, σ. 76, καὶ *Κοραῆν*, ἐν Ἀτάκτ. Δ, 406.

[2] Αὐτὴ ἡ μελέτη ἐξεδόθη πολλῷ πληρέστερον καὶ ἀκριβέστερον ἐν ταῖς «Abhandlungen der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenchaften», Phil - hist. Classe, τόμ. 24ῳ (1906) σελ. 1 - 126, ἐπιγέγραπται δὲ «Die Sieben- und Neunzahl im Kultus und Mythus der Griechen».

[3] Πρβλ. περὶ τούτων Ν. Γ. Πολίτην ἐν «Λαογραφίας» 3, 336 - 338 καὶ H. Diels ἐν «Deutsche Literaturzeitug», 29 Ἰουλ. 1911 (στ. 1861 - 66).

ἄλλων ἀριθμῶν εὐκολωτέρων καὶ τὸ δὴ λεγόμενον στρογγυλωτέρων (ἕξ, ὀκτώ, δέκα κτλ.[1]) οὐχ εὑρίσκομεν τοιαύτην συχνὴν χρῆσιν. Σκοπουμένῳ τινὶ τοῦτο καὶ τὴν παλαιοτάτην, ὡς εἰκός, καὶ πρώτην χρῆσιν διατηροῦντι πίστις γίγνεται αἴτιον τούτου ἀναγκαῖον γενέσθαι φαινόμενον ἐν οὐρανῷ πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις δῆλόν τε καὶ εὐκατάληπτον, πρὸς δὲ καὶ μεγάλην παρέχον αὐτοῖς αἴσθησιν. Τοῦτο δὲ τὸ φαινόμενόν ἐστιν, ὥς γε Roscher τεκμαίρεται, αἱ *ἑφθήμεροι* καὶ ἐννήμεροι φάσεις τῆς *σελήνης, «τὰ πάθη τῆς σελήνης»* ἥτις ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου ἐνομίσθη ὡς αὐτὸ τοῦτο μεγάλη θεότης μέγιστον ἰσχύουσα ἐπὶ πᾶσαν τὴν ἐν τῇ γῇ ζωήν, τήν τε ἄψυχον καὶ τὴν ἔμψυχον (πρβλ. παρὰ ταῖς γυναιξί, καταμήνια κτλ.)[2]. Τούτων οὕτως ἐχόντων ῥάδιόν ἐστι διασαφεῖν τὴν πολλὴν τοῦ ἀριθμοῦ χρῆσιν ἐπὶ τεταγμένου χρόνου ἢ προθεσμίας ἑφθημέρου, ἑπταετοῦς κτλ. ἢ ἐπὶ χρονικοῦ ὁρίου (ἰδὲ κατωτέρω). Αἱ προθεσμίαι αὗται βλέπομεν ὅτι ἤδη παλαιότατα εὕρηνται πολλάκις ἐν τῇ λατρείᾳ καὶ ἄλλων μὲν θεῶν, μάλιστα δὲ τοῦ *Ἀπόλλωνος*. Τούτου δὲ σαφῶς καὶ ἀναντιρρήτως ἀποδεδειγμένου ὄντος, οὐ χαλεπὸν ἑρμηνεῦσαι τὰς πολλὰς τοῦ Ἀπόλλωνος ἀναφορὰς πρὸς τὸν ἀριθμὸν **ἑπτά**, ὃς τῷ χρόνῳ ἀπέβη ἱερὸς τοῦ θεοῦ τούτου[3].

[1] Τοῦ ἀριθμοῦ *ἑκατὸν* ἡ χρῆσις ἐπὶ πλήθους ἑρμηνεύεται μόνον ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ αὐτοῦ καθ' ἑαυτὸν πρβλ. Διόδ. I, 45 «Θήβας *ἑκατομπύλους* ὠνομάσθαι καθαπερεὶ *πολυπύλους*» πρβλ. *ἑκατόμβη* (ἤδη ἐν Ἰλ. 2, 93, 115 ἑκατόμβη ἐκ δώδεκα μόνων βοῶν), περὶ οὗ τε καὶ ἄλλων ὁ Εὐστάθιος σημειοῦται (49, 17) «ἄλλοι δὲ εἰς ἀοριστίαν τὸν λόγον ἐξαγαγόντες καὶ τὸ *ἑκατὸν ἀντὶ τοῦ πολλὰ* νοήσαντες ἀορίστως *ἑκατόμβην* φασὶ τὴν ἐκ πολλῶν ἁπλῶς ζῴων, οἷα τὸν ἑκατὸν ἀριθμὸν πολλάκις καὶ ἐπὶ τοιούτου σημαινομένου εὑρίσκοντες κείμενον, ὡς καὶ ἐν τῷ *ἑκατόνζυγος* ναῦς ἡ πολύζυγος, καί, ἑκατὸν δέ τε δοῦραθ' ἁμάξης, καὶ ἑκατόγχειρ Αἰγαίων καὶ ἑκατόμπολις Κρήτη». πρβλ. καὶ 1541, 10. πρβλ. *Jebb* ἐν Σοφ. Οἰδ. Κολ. 718 «ἑκατόμποδες Νηρῇδες» Ἡ ζήτησις περὶ τοῦ «τελήεσσα ἑκατόμβη» ἔξω τοῦ πράγματός ἐστι.

[2] Πρβλ. τὰ κατὰ τὸ πρᾶγμα παρὰ *Roscher* Die Siebenzahl im Kultus σελ. 4 καὶ τὸ ἐν σημειώσει παρατεθειμένον χωρίον τοῦ *Réville*, Les religions des peuples non-civilisés III, 226 περὶ τῆς δυνάμεως ἣν ἐπὶ τὸ παιδίον καὶ ἐπὶ τὸν νηπιώδη ἄνθρωπον ἔχει τὸ γλυκὺ τῆς σελήνης φῶς.

[3] *Roscher*, Die Siebenzahl σελ. 10. Πλεῖστοί εἰσιν οἱ συγγραφεῖς Ἕλληνές τε καὶ Ῥωμαῖοι, παρ' οἷς ὁ ἀριθμὸς ἑπτὰ εὕρηται ἔχων τὴν τοιαύτην ἱερὰν καὶ μαγικὴν σημασίαν. Πλὴν Ὁμήρου ἀναγράφω ἐνταῦθα Ἡσίοδόν τε καὶ Ἡρόδοτον καὶ Ἰάμβλιχον καὶ Πλούταρχον καὶ Φίλωνα τὸν Ἰουδαῖον καὶ Ἰώσηπον καὶ Ἰουστῖνον τὸν μάρτυρα καὶ Κλήμεντα τὸν Ἀλεξανδρέα καὶ Πλωτῖνον καὶ Πορφύριον καὶ Πρόκλον καὶ Ἱεροκλῆ — καὶ Αὖλον Γέλλιον καὶ Ἀμμιανὸν Μαρκελλῖνον καὶ Αὐγουστῖνον καὶ Μαρτιανὸν Καπέλλαν, καὶ εἴ τιν' ἄλλον.

Παρατιθέμεθά τινα τῶν πολλῶν πρὸς τοῦτο χωρίων τῆς ἀρχαίας Ἑλληνικῆς γραμματείας. Ἤδη *Ἡσίοδος* (Ἔργ. καὶ Ἡμ. 769 ἑξ.) ἐκτιθέμενος τὰς ἡμέρας αἵ «εἰσι Διὸς πάρα μητιόεντος» ποιεῖται μνείαν καὶ τῆς *ἑβδόμης* ὡς ἱερᾶς ἡμέρας «τῇ γὰρ Ἀπόλλωνα χρυσάορα γείνατο Λητώ» [1]. Καὶ ὁ *Ὀρφεὺς* δὲ (παρὰ *Ἰωάννῃ τῷ Λυδῷ*, περὶ ἡμερῶν 2, 11) εἶπεν «*ἑβδόμη* ἣν ἐφίλησεν ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων». Ὁ *Διονύσιος Ἁλικ.* Τεχν. Ρητορ. 3,243 (R) σημειοῦται τάδε «*ἑβδόμη* καὶ ἕκτη ἱεραὶ τοῖν θεοῖν» (τ. ἔ. Ἀπόλλωνι καὶ Ἀρτέμιδι) καὶ ὁ *Πρόκλος* εἰς Ἡσιόδ. ἔργ. κ. ἡμ. στ. 768 «Οἱ Ἀθηναῖοι ταύτην (τὴν ἑβδόμην ἡμέραν) ὡς Ἀπολλωνιακὴν τιμῶσι δαφνηφοροῦντες». Γιγνώσκομεν δὲ καὶ τὰ ἐπίθετα τοῦ Ἀπόλλωνος *ἑβδόμειος* (C.I.G. Α΄, 463 κτλ.) *ἑβδομαγέτης* (Αἰσχ. Ἑπτ. 800) καὶ *ἑβδομαγενὴς* (παρὰ *Πλουτάρχῳ* «τῷ *Δελφικῷ* ἱερεῖ διὰ βίου» Συμποσ. 8, 1, 2, 2,717, d.[2] πρβλ. καὶ περὶ τοῦ ἐν Δελφ. Ε΄, 17.). Ὁ δὲ περικλεὴς φιλόλογος von Wilamovitz ἐξέδωκεν (ἐν Abhandl. τῆς ἐν Βερολίνῳ Ἀκαδημείας 1904 σελ. 622) ἐπιγραφὴν ἐκ Μιλήτου χαραχθεῖσαν μὲν περὶ τὸ 100 π. Χ., ἀναγομένην δ᾽ ὅμως εἰς τὸν 6ον αἰῶνα π. Χ. ἐξ ἧς διδασκόμεθα καὶ νέαν τοῦ Ἀπόλλωνος ἑορτήν, ἄγνωστον ἡμῖν ἀλλαχόθεν, *τὰ ἑβδομαῖα* (ἴδε καὶ «Athen. Mitteilungen» 1898 σελ. 24 «*ἑβδόμῃ* ἱσταμένου εἰς *ἑβδομαῖον* οἷς λειπογνώμων Πυθαίσταις θεόν»). Καὶ Τειρεσίας δὲ ὁ «τῷ λοξίᾳ δοῦλος ζῶν» Σοφ. Οἰδ. Τ. 410) πολ-

---

[1] Πρβλ. καὶ *Εὐσταθ.* 1908, 54 «ἡ τοῦ σεληνιακοῦ μηνὸς *ἑβδόμη* (ὡς) γενέθλιος Ἀπόλλωνος».

[2] Ὁ *Valckenaer* εἰς Ἀριστόβουλον Ἰνδ., Λουγδ. 1806 σελ. 115, μεταβάλλει αὐτὸ εἰς *ἑβδομαγέτης* (πρβλ. *Πρόκλον* εἰς Πλάτ. Τίμ. 3,200 σελ. 479 (ἔκδοσις Schneider)). Ἄλλην μαρτυρίαν ὡς πρὸς τὴν ἱερὰν τοῦ Ἀπόλλωνος ἑβδόμην ἡμέραν ἰδὲ παρὰ τῷ Ῥωμ. γραμματικῷ Κηνσωρίνῳ, De die natali 14,13 (ἔκδ. Hultsch). Αἱ ἕβδομαι ἡμέραι τῶν μηνῶν ἐνομίζοντο πολλάκις ἑορταὶ τοῦ Ἀπόλλωνος. ἰδ. *A. Mommsen*, Feste d. Stadt Athen σελ.286 καὶ *Prott*, Leg. sacr.7 καὶ 10. Τὴν δὲ *ἑβδόμην* παλαιότατα ἤδη *κρίσιμον ἡμέραν* νομίζεσθαι διδασκόμεθα ὑπό τε τῶν Πυθαγορείων καὶ ὑπὸ τοῦ ἰατροῦ (πρβλ. *Ἱπποκρ.* π. ἑπταμήν. I σελ. 451 Kühn «αἱ μὲν οὖν ἡμέραι ἐπισημόταταί εἰσιν ἐν τοῖς πλείστοις αἵ τε πρῶται καὶ ἕβδομαι πολλαὶ μὲν περὶ νούσων πολλαὶ δὲ καὶ τοῖς ἐμβρύοις. Τρωσμοί τε γὰρ γίνονται καὶ οἱ πλεῖστοι ταύταις ταῖς ἡμέραις». Πρβλ. *Roscher*, Hipp. Schrift von der Sieb. σελ. 104 καὶ 47 ἑξ. Κατὰ τὸν Ψ.— Ἱπποκρ. περὶ ἑβδομ. 26 (8,650 Littré) κρίσιμοι ἡμέραι τῶν ἀσθενειῶν ἐνομίζοντο αἵδε: ἡ 7μη, 14τη, 21τη, 28όη, 35τη, 42ρα, 49τη, 56τη, 63τη. Τοῦτο δὲ κατὰ τὸν *Roscher* (Fristen 50) ἐμφαίνει ἡμῖν σειρὰν ἀριθμητικὴν ὑπομιμνήσκουσαν τὴν ἐφθήμερον ἑβδομάδα τῶν Ἰουδαίων καὶ τῶν βραδύτερον ἀστρολόγων.

λάκις πρὸς τῷ ἀριθμῷ ἑπτὰ προσῆκται (πρβλ. *Roscher* ἐν «Philologus» ἔνθ. ἀ. σελ. 364). Ἐπὶ τοσοῦτο δ' ἐπέδωκεν ἡ τοῦ Ἀπόλλωνος πρὸς ἀριθμὸν ἑπτὰ σύνδεσις, ὥστε συνέβη τῶν θεὸν καὶ *ἑπταμηνιαῖον* κληθῆναι («φταμηνήτικο»). ἰδὲ Σχολ. εἰς *Πινδ.* Πυθ. σελ. 297 *(Boeckh)* καὶ εἰς Καλίμ. ὕμν. σελ. 128 [1].

Πάντες δέ που ἴσμεν ὅτι *ἑπτὰ αἱ Μοῦσαι* ἦσαν, ὧν *Μουσαγέτης* Ἀπόλλων ἦν, ὅτι ἑπτὰ *αἱ χορδαὶ* τῆς τοῦ θεοῦ λύρας ἦσαν [2], *ἑπτὰ νέοι* καὶ *ἑπτὰ νέαι* ἐστέλλοντο ἐξ Ἀθηνῶν εἰς Κρήτην, τοῦτο δὲ ὀρθῶς ἑρμηνεύεται ὡς αἰνιττόμενον εἰς τὴν λατρείαν τοῦ Δελφινίου Ἀπόλλωνος [3], ὅτι *ἑπτὰ* ἦσαν *οἱ υἱοὶ* καὶ *ἑπτὰ* αἱ *θυγατέρες* τῆς Νιόβης (κατὰ τὰς μαρτυρίας τῶν μετὰ τὸν Αἰσχύλον ἀττικῶν ποιητῶν) [4], *Παυσανίας* δὲ (2, 7, 8) πρὸς τούτοις ἡμῖν παραδίδωσιν ὅτι οἱ κάτοικοι τῆς Αἰγιαλείας (Σικυῶνος) ἵνα εὐμενίσωνται τὸν Ἀπόλλωνα καὶ τὴν Ἄρτεμιν ἀποστέλλουσι «*παῖδας ἑπτὰ καὶ ἴσας παρθένους* ἐπὶ τὸν Σύθαν ποταμὸν ἱκετεύοντας», κτλ. Τέλος μνημονευτέα καὶ ἡ ἐν Δήλῳ *ἑπτετηρὶς* περὶ ἧς διδάσκει ἡμᾶς ὁ *Ἀριστοτέλης* ἐν τῇ Ἀθηναίων Πολιτείᾳ (κεφ. 54). Οὐδεμιᾷ ἄρα ἀμφιβολίᾳ ὑπόκειται τὸν ἀριθμὸν *ἑπτὰ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος* νενομίσθαι. Ἀλλ' ἐρωτᾶται τὸ ἐρώτημα τόδε· τίνος ἕνεκα τοῦ Ἀπόλλωνος, οὐχὶ δὲ ἄλλου τινὸς θεοῦ ἱερὸς ἐνομίζετο; Ἡ πρὸς τὸ ἐρώτημα τοῦτο ἀπόκρισις εὕρηται ἀπὸ πολλοῦ παρὰ τῷ *Roscher* («Philologus» Ξ', 367 καὶ ἐν Abh. Sächs. Ges. 1906 σελ. 8 - 9). Οὗτος γὰρ τὸν νοῦν προσέσχε τῷ μὴ μόνον τὴν ἑβδόμην ἡμέραν ἱερὰν τοῦ Ἀπόλλωνος εἶναι ἀλλὰ καὶ τὴν *νουμηνίαν* (Ἡροδ. 6, 57), καὶ τὴν *διχομηνίαν* καὶ τὴν *εἰκάδα* καὶ τὴν *τριακάδα*, δῆλα δὴ πάσας τὰς ἡμέρας αἷς τις φύσει τὸν *σεληνιακὸν* μῆνα διαιρεῖν εἴωθε [5]. Δῆλον οὖν ἐντεῦθεν τὸν ἀδελφὸν τῆς Σελήνης

---

[1] Τὰ τῆς γεννήσεως αὐτοῦ ἰδὲ παρὰ *Καλλιμάχῳ*, Ὕμν. εἰς Δηλ. 249.

[2] Πρβλ. *Müller*, Fr. H. Gr. I, 413, καὶ Πρόκλ. εἰς Ἡσιόδ. Ἔργ. 768, πρβλ. «καὶ ἑπτάμιτος κιθάρα» Ἀνθολ. 13, 284 (Brunck) καὶ *von Wilamowitz*, Timotheos' die Perser σελ. 76 καὶ *Roscher*, Hipp. Schr. 129 ἑξ.

[3] Πρβλ. Πλουτ. Θησ. 15, 18, 21. *O. Müller* Dorier I, 328. *Mommsen* ἔ. ἀ. 449 ἑξ. 286. *Roscher* ἐν Philologus 60. 366, σημ. 10 (ἐν ᾗ καὶ πάντα τὰ ἀνήκοντα εἰς τοῦτο χωρία) καὶ ἐν τῇ διατριβῇ αὐτοῦ τῇ ἐν ταῖς Abhandl. der Sächs. Ges. 1906 κατακεχωρισμένῃ σελ. 17.

[4] Ἰδ. *Roscher*, Philologus Ξ' 367.

[5] Ὅτι καὶ ἡ σελήνη ἐξ ἴσου θεῷ ἐτιμᾶτο διδάσκει ἡμᾶς ὁ *Usener* ἐν Götternamen, Bonn 1896 σελ. 258. πρβλ. καὶ Πλάτ. Κρατύλ. 397 «φαίνονταί μοι οἱ πρῶτοι τῶν ἀνθρώπων τῶν περὶ τὴν Ἑλλάδα τούτους μόνους τοὺς θεοὺς ἡγεῖσθαι, οὕσπερ νῦν πολλοὶ τῶν βαρβάρων, ἥλιον καὶ *σελήνην* καὶ γῆν καὶ

(Φοίβης) Ἀπόλλωνα (Φοῖβον, ἥλιον) παλαίτατα τὸν κατ' ἐξοχὴν θεὸν τοῦ ἡλιακοῦ ἔτους καὶ τῶν φυσικῶν αὐτοῦ διαιρέσεων νενομίσθαι. Καὶ ὅρα ὅτι ὁ ἀριθμὸς ἑπτὰ οὐ μόνον τοῦ Ἀπόλλωνος ἦν ἱερὸς ἀλλὰ καὶ τοῦ *Ἡλίου*[1]. Ὅθεν εὑρίσκομεν ἐν Ῥόδῳ τοὺς ἑπτὰ υἱοὺς τοῦ Ἡλίου *Ἡλιάδας καλουμένους* (Πίνδ. Ὀλ. 7, 131), καὶ τὰς ἑπτὰ θυγατέρας, τὰς *Ἡλιάδας* (Ἡσιοδ. Ἀποσπ. 209). Ὁ Ἥλιος πρὸς τούτοις εἶχε καθ' *Ὅμηρον* (Ὀδυσσ. Μ. 129) ἐν τῇ νήσῳ Θρινακίῃ *«ἑπτὰ βοῶν ἀγέλας*, τόσα δ' οἰῶν πώεα καλά»· ἐν τοῖς μετὰ ταῦτα δὲ χρόνοις ἐδόθη αὐτῷ καὶ τὸ ἐπίθετον *ἑπτάκτις* (Πρόκλ. εἰς Πλάτ. Τιμ. 11 Ε, κτλ.) οὕτω δὲ καὶ ἐν τῇ τέχνῃ ἔστιν ὅτε παρίσταται.

Ἡ ἐν Ἑλλάδι ἀκριβὴς γνῶσις καὶ ἡ λατρεία τῶν ἑπτὰ πλανητῶν, ἐν οἷς ὁ ἥλιος τὴν πρώτην εἶχε τάξιν, φαίνεται νεωτέρων χρόνων οὖσα, εἰ καὶ τὸ πολυθρύλητον χωρίον τοῦ *Παυσανίου* (Λακ. 20) «*κίονες* δὲ *ἑπτὰ* οἳ τοῦ μνήματος τούτου (Ἵππου μνῆμα) διέχουσι οὐ πολὺ** κατὰ τρόπον οἶμαι τὸν ἀρχαῖον, οὓς ἀστέρων τῶν πλανητῶν φασιν ἀγάλματα», παρέχει ἡμῖν ἀπόδειξιν (καίπερ οὐδαμόθεν ἄλλοθεν, ὡς ὁ *Rosher* Die Siebenzahl 55 σημειοῦται, πιστουμένην) παλαιᾶς λατρείας τῶν πλανητῶν ἐν Σπάρτῃ. Γνωσθέντων δὲ μετὰ ταῦτα ἀκριβέστερον ἐκ ξένων, ἀσσυριακῶν καὶ βαβυλωνιακῶν, διδασκαλιῶν τῶν *ἑπτὰ* πλανητῶν καὶ τῶν κατ' αὐτοὺς[2] ἐπερρώσθη, ὡς εἰκός, ἡ τοῦ ἀριθμοῦ ἱερὰ σημασία καὶ ἡγιάσθη ἔτι μᾶλλον ἡ χρῆσις

ἄστρα καὶ οὐρανόν». Περὶ τῶν ξένων τούτων διδαγμάτων ἰδὲ καὶ *Alb. Dieterich*, Die Religion des Mithras ἐν Kleine Schriften, ἐν Λιψίᾳ, 1911, σελ. 265.

[1] Κλυμένη δεινοπαθοῦσα προσφυῶς λέγεται παρ' Εὐριπ. Ἀποσπ. 781, 12 «ὦ καλλιφεγγὴς *Ἥλι' ὥς μ' ἀπώλεσας*, καὶ τὸν δ' *Ἀπόλλων* δ' ἐν βροτοῖς ὀρθῶς καλῇ».

[2] Ὅτι οἱ πλανῆται ἦσαν *ἑπτὰ* τὸν ἀριθμὸν ἐδιδάχθησαν οἱ Ἕλληνες, ἁπλῶς εἰπεῖν, τότε μόνον ὅτε τοῖς ἀνατολικοῖς λαοῖς Βαβυλωνίοις καὶ Ἀσσυρίοις ἐκοινώνησαν. Ὁ *Brandis* (ἐν «Hermes» Β', (1867) 259) ἀναφέρει τὴν τῶν ἑπτὰ πλανητῶν γνῶσιν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν εἰς τοὺς χρόνους τοῦ Πυθαγόρου. Καθ' ὅλου δὲ ἰστέον ὅτι αἱ ἀστρονομικαὶ τῶν Ἑλλήνων γνώσεις κατὰ τοὺς παλαιοτέρους χρόνους ἦσαν τοιαῦται ὥστε οὐδεὶς ἂν βεβαίως ἰσχυρίσαιτο εἰ οἱ Ἕλληνες τὸν αὐτὸν ἀστέρα ἐνόμιζον ἑωσφόρον καὶ ἕσπερον, ἵνα τούτῳ τῷ γνωστοτάτῳ παραδείγματι χρήσωμαι, ἢ διάφορον. Ὁ *von Wilamovitz* ὑπεραπολογεῖται («Hermes» ΙΗ' (1883) 417 ἑξ.) τῆς πρώτης γνώμης μετὰ θαυμασίας ἐπιδεξιότητος. Ἐγὼ δὲ περὶ τούτου σιγὴν ἔχω, τῆς σιγῆς τι κρεῖττον οὐ δυνάμενος εἰς μέσον προφέρειν. Πρβλ. καὶ τὸ πλανητικὸν σύστημα τοῦ Ἀναξιμάνδρου (παρὰ *H. Diels*, Über Anaximanders Kosmos ἐν Archiv für Geschichte d. Philosophie Ι' (1897) σ. 228-237) καὶ τὸ κοσμικὸν σύστημα τοῦ Πυθαγόρου καὶ Φιλολάου.

αὐτοῦ, ὁρμωμένου νῦν ἄλλως τε καὶ ἀπὸ λατρείας περὶ ἧς ἀνακράξαι ἀναγκάζεται ὁ *Εὐστάθιος* (εἰς Ἰλιάδ. Α, 46 : 40, 19) ὅτι «τὸ τῆς ἀποτελεσματικῆς (πρβλ. 900, 34) σοφίας περίεργον οὐδὲν ἀφῆκε τῶν περὶ γῆν ὃ μὴ τέθεικεν ὑπὸ τῇ τῶν πλανήτων (γρ.: πλανητῶν) ἐπικρατείᾳ» [1].

Οἱ ἀρχαιότατοι καὶ ἐπιμελέστατοι λάτριες τοῦ ἱεροῦ ἀριθμοῦ *ἑπτὰ* ἦσαν οἱ *Βαβυλώνιοι*. Παρ' αὐτοῖς ἐνομίζετο οὗτος ὁ ἀριθμὸς θεῖος καὶ ἱερός, διὸ πλὴν τῶν *ἑπτὰ* πλανητῶν, ὧν τὰς κινήσεις ὑπελάμβανον ἀποτέλεσμα τῆς ἐν τῷ κόσμῳ ὑπαρχούσης θείας τάξεως καὶ ἁρμονίας, ἠρίθμουν οὗτοι καὶ ἑπτὰ ζεύγη ἀστέρων καὶ ἑπτὰ οὐρανίους ζώνας καὶ μέρη τοῦ παντὸς καὶ ἑπτὰ ποταμοὺς καὶ ἑπτὰ ἀνέμους καὶ ἑπτὰ μέταλλα καὶ ἑπτὰ χρώματα καὶ ὅσα τοιαῦτα [2]. Τὴν τοῦ πράγματος τούτου σαφῆ αἰτίαν οὐκέτι δυνάμεθα ἐπιστημονικῶς ὁρίσαι, εἰ καὶ γιγνώσκομεν αὐτοὺς τούτους τοὺς Βαβυλωνίους τοῦτο ἐκ τῶν ἄστρων καὶ ἐκ τῶν ἑπτὰ δὴ πλανητῶν, ἑρμηνεύειν πειρωμένους [3].

Εἰς τὸ σύστημα τῶν ἑπτὰ πλανητῶν (ἴδ. *Bekker*, Ἀνεκδ. 795, 29), οὗ ἄρα ἡ λατρεία ξένη καὶ οὐχ Ἑλληνική ἐστιν, ἀναφέρονται τὰ ἐπίθετα *ἑπτάπορος* (τοῦ Ἄρεως, Ὕμν. 8, 7 «πυραυγέα κύκλον ἑλίσσων αἰθέρος *ἑπταπόροις* ἐνὶ τείρεσιν [4]») *ἑπτάκυκλος* (οὐρανός, Ἐπιφ. Β, 297, c. ἴδε καὶ Λυδ. σελ. 25 ἑξ. Bonn.), *ἑπταπλανὴς* (Σεκοῦνδ. Γνωμ. 635 «τί ἐστι κόσμος; ἑπταπλανὲς κύκλωμα»), *ἑπταφεγγής*, (Φίλ.) *ἑπτάζωνος* (ἴδε κατωτέρω σελ. 271) [5].

---

[1] Οὕτω κατ' ἐμὴν γνώμην νοητέον τὸ χωρίον τοῦτο τοῦ Εὐσταθίου. Ἐν τοῖς «Κυπριακοῖς» τοῦ *Α. Σακελλαρίου* (τόμ. Γ' ἐν Ἀθ. 1868 σελ. 20) εὑρίσκω τόδε τὸ δίστιχον «*ἐφτὰ πλανῆτες* τοὐρανοῦ τὴν ἀαπῶ πλανᾶται (γράφε: πλανᾶτε) | νἄρκεται μέσ' 'ς τἀγκάλια μου τὴν νύχτα νὰ κοιμᾶται». Ὁ ἐκδότης «ἐφτὰ πλανῆτες» λέγει τὸν ἀστερισμὸν τῆς Ἄρκτου· κατ' ἐμὴν γνώμην τὸ δίστιχον ἀπήχησίς τις ἐστι τῆς λατρείας τῶν ἑπτὰ πλανητῶν. Οὐδαμόθεν ἄλλοθεν γιγνώσκω ὄνομα τῆς Ἄρκτου «ἐφτὰ *πλανῆτες*».

[2] *Jensen*, Kosmologie der Babylonier.

[3] Ἰδ. τὴν διατριβὴν τοῦ *Φερδ. v. Andrian* «Die Siebenzahl im Geistesleben der Völker» ἐν ταῖς Mitteilungen der Anthropol. Gesellschaft in Wien τόμῳ 31 (1901) σελ. 225-274, καὶ *Jensen* ἔ. ἀν., καὶ *Neidhardt* ἔ. ἀν. II, σελ. 17· Περὶ τῆς διαφερόντως ἱερᾶς σημασίας τοῦ ἀριθμοῦ *ἑπτὰ παρ' Ἑβραίοις* παρ' οἷς ἡ λέξις «*ὁρκίζεσθαι, ὀμνύναι*» ἀποδίδοται διὰ λέξεων σημαινουσῶν «ἐμπίπτειν εἰς τὴν δύναμιν ἑπτὰ πραγμάτων (sich besieben»)) ἴδε *Neidhard*, II σ. 15 ἑξ. καὶ *Robertson Smith*, Lectures Rel. Semit. 180. I. Mos., 28-30.

[4] Καὶ ἡ *Πλειὰς* καλεῖται *ἑπτάπορος* (*Kaibel*, Ἑλλην. Ἐπιγρ. Ἐν Βερολίνῳ 1878 σελ. 83).

[5] Πρβλ. καὶ *Φίλωνα* περὶ τῆς Μωϋσ. κοσμοπ. § 38 (27 Mang.) «Τί γὰρ οὐ

Ἡγιάσθη τοίνυν, ὡς εἰπεῖν, ὁ ἀριθμὸς ἑπτά[1], καὶ ταύτης τῆς ἐκ πολλῶν, ὡς εἴρηται, αἰτίων προελθούσης ἁγιάσεως ἔχομεν σαφῆ μαρτύρια παρὰ πολλοῖς συγγραφεῦσιν, οἷον παρ' *Ἀπολλωνίῳ τῷ Ῥοδίῳ* Γ, 860 «*ἑπτὰ* μὲν ἀενάοισι λοεσσαμένη ὑδάτεσσιν | *ἑπτάκι* δὲ Βριμὼ κουροτρόφον ἀγκαλέσασα | Βριμὼ νυκτιπόλον, χθονίην, ἀνέροισιν ἄνασσαν», παρὰ *Λουκιανῷ*, Φιλοψ. 12 «ἐπειπὸν ἱερατικά τινα ἐκ βίβλου παλαιᾶς ὀνόματα *ἑπτὰ* ἐξήλασεν ὅσα ἦν ἑρπετά». Ὁ Κλάριος Ἀπόλλων ἐπιτάσσει τοῖς νόσοις καὶ πόνοις τρυχωμένοις κατοίκοις πόλεώς τινος τῆς Μικρᾶς Ἀσίας παρὰ τῷ Τμώλῳ «ἀπὸ *Ναι[ϊ]άδων ἑπτὰ* [μ]ατεύειν καθαρὸν ποτὸν ἐντύνεσθαι» (*Buresch*, Orakelinschrift Klaros σελ. 11, στ. 3), καὶ ἐξ ἄλλου χρησμοῦ γιγνώσκομεν τὸ «*ἑπτὰ* γεραιρόντων εἰς ἤματα μῆρ' ἐπὶ βωμῶν» (*Kaibel,* Ἑλλ. Ἐπιγρ. 1035 στ. 20). Ὁ *Parthey* ἐξέδωκεν (ἐν ταῖς «Abh. der Berl. Acad.» τόμ. 1865 σελ. 109 - 180. Berlin 1866) «Zwei Griech. Zauberpapyri des Berliner Museums» ἔνθα εὕρηται σελ. 129, στ. 234 «ἀπόκλυσον ὕδωρ πηγαῖον *ἀπὸ ἑπτὰ πηγῶν* καὶ πίε αὐτὸ ἐπὶ ἡμέρας *ἑπτὰ* νήστης», καὶ σελ. 127, 264 (πρβλ. καὶ στ. 270 καὶ 271, ἐν τῇ λεγομένῃ «Ἀπολλωνιακῇ ἐπικλήσει» «λαβὼν *κλῶνα δάφνης ἑπτάφυλλον* ἔχε ἐν τῇ δεξιᾷ χειρὶ καλῶν τοὺς οὐρανίους θεοὺς καὶ χθονίους δαίμονας γράψον εἰς τὸν κλῶνα τῆς δάφνης τοὺς *ζ´* ῥυστικοὺς χαρακτῆρας». Ἐν σελ. 128 στ. 286 φέρεται «καὶ σπονδὴν τέλεσον ἀπὸ οἴνου καὶ μέλιτος καὶ γάλακτος καὶ ὀμβρίου ὕδατος ἐπὶ *πλακοῦντας ἑπτὰ* καὶ *πόπανα ἑπτά*». Ὁ Ὀρέστης ἐκκομίζων τὸ ξόανον τῆς Ἀρτέμιδος ἐκ Ταύρων τῆς Σκυθίας ἐπιτάσσεται Δελφικῷ χρησμῷ «ἐν *ἑπτὰ ποταμοῖς* ἐκ μιᾶς πηγῆς ῥέουσιν ἀπολούσασθαι» (βλ. Prolegomena de poesi bucoliea et de Thearito, ed. *Dübner* (Paris. 1878, Didot σελ. 1). Οἱ δὲ φονεῖς ἵνα καθαρθῶσι τοῦ φόνου ἀνάγκη λούσασθαι «ἀπὸ δὶς *ἑπτὰ* κυμάτων» (*Schott* Adagia graeca σελ. 366). Ὁ *Alb. Dieterich* ἐξέδωκε πάπυρον (Papyr. magic. musei Lugdun. Batav. ἐν Kleine Schriften, ἐν Λιψίᾳ 1911,

---

φιλέβδομον τῶν ἐν τῷ κόσμῳ μέρος ἔρωτι καὶ πόθῳ δαμασθὲν ἑβδομάδος; Αὐτίκα *τὸν οὐρανόν* φασι *ἑπτὰ διαζῶσθαι κύκλοις*».

[1] Πρβλ. τὸν ἁγιασμὸν τοῦ ἀριθμοῦ *τρία* παρ' ἡμῖν ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ τῆς Ἁγίας Τριάδος· «εἰς κλῆσιν γὰρ βαπτίζονται Τριάδος τῆς ἁγίας, κτλ. «Προδρ. III, 297 καὶ τὴν χρῆσιν αὐτοῦ πολλάκις καὶ ἐπὶ συμφορῶν καὶ δυστυχιῶν *τριαδώνει, ἐτριάδωσε* τὸ κακό κτλ. Περὶ ταύτης τῆς δεσποτείας τοῦ ἀριθμοῦ πρβλ. *Usener*, Dreiheit σελ. 1.

σελ. 19) ἐν ᾧ λόγος ἐστὶ αὐτὸ τοῦτο «ὀνόματος ἑπταγραμμάτου» [1].

Δῆλον ἄρα ἐστὶν ὅτι ὁ ἀριθμὸς οὗτος ἱερὸς νομίζεται, καὶ οὕτω δὴ ὥστε οὐ μόνον *Ἀριστόβουλον* (παρ' Εὐσεβ. Προπαρασκ. Εὐαγγ. 13, 12), τὸν ἄλλως τε Ἑλληνικὰ φιλοσοφήματα Ἰουδαϊκῇ θεολογίᾳ συγκαταμειγνύντα, ὁμολογεῖν ὅτι «δι' ἑβδομάδων καὶ πᾶς ὁ κόσμος κυκλεῖται», ἀλλὰ καὶ *Ἰωάννην τὸν Λυδὸν* λέγειν περὶ τοῦ ἀριθμοῦ (Περὶ μηνῶν σελ. 30, Bonn. ἐκδ.) ὅτι «μεγίστη ἡ δύναμις τῆς *ἑπτάδος*» καὶ *Φίλωνα* (περὶ Μωϋσ. κοσμοπ. § 30 (21 Mang. ὅτι «τὴν δι' ἑβδομάδος φύσιν οὐκ οἶδα εἴ τις ἱκανῶς ἀνυμνῆσαι, δύναιτο παντὸς οὖσαν λόγου κρείττονα». Πλεισταχοῦ παρὰ *Φίλωνι* εὕρηνται ταιαῦται γνῶμαι πρβλ. § 32, 33 (23 Μ.), Νόμ. ἱερ. ἀλληγορ. § 4 (45 Μ.) (χαίρει δὲ ἡ φύσις ἑβδομάδι»), περὶ ἑβδόμης § 6 (281 Μ.), κτλ. Ἀλλὰ μὴ καὶ τούτου πρότερον ὁ *Ῥωμαῖος Ῥήτωρ* (Somn. Scip. 10), Σκιπίωνι τῷ Ἀφρικανῷ ἑρμηνεῖ χρησάμενος, οὐκ ἔφη τὸν ἑπτὰ «numerum» εἶναι rerum omnium fere nodum»; [2].

Ἐκ τοῦ παλαιοτάτου δὲ μαγικοῦ καθαγιασμοῦ καὶ ἐκ τῆς καθιερώσεως τοῦ ἀριθμοῦ τούτου καὶ τῆς τούτοις παρεπομένης εὐσεβείας τε καὶ τιμῆς ῥαδίως εἶτα συνέβη ὑπάρχοντί που τῷ ἀριθμῷ τούτῳ προσέχειν τὸν νοῦν καὶ δὴ καὶ ἀπ' αὐτοῦ ὀνομασίας κεῖσθαι πολλοῖς κυρίοις ὀνόμασι. Οὕτω τοίνυν ἑρμηνευτέα ἡ καταφανὴς καὶ πολυειδὴς σύνθεσίς τε καὶ προτίμησις αὐτοῦ ἔν τε τῇ μυθολογίᾳ καὶ ἐν τῇ ἱστορίᾳ. Παρέχομαί τινα παραδείγματα τούτου ἐκ τοῦ *Ὁμήρου*. Ὁ Ἀγαμέμνων ἐν Ἰλιάδι ἀποκρινόμενος Νέστορι αὐτῷ παραινοῦντι ὑπισχνεῖται δώσειν τῷ Ἀχιλλεῖ ἄλλα τε καὶ *ἑπτὰ ἀπύρους* τρίποδας, καὶ *ἑπτὰ γυναῖκας* Λεσβίδας «αἳ κάλλει ἐνίκων φῦλα γυναικῶν»

---

[1] Πρβλ. καὶ «Σάραπις ἑπταγράμματος θεός...» Μνημονεύω ἐνταῦθα ἐν παρέργῳ μέρει τῆς μαγικῆς σημασίας ἣν εἶχον παρὰ τοῖς Ἰουδαίοις μυστικοῖς τὰ *ἑπτὰ* φωνήεντα α, ε, η, ι, ο, υ, ω, δηλοῦντα τὸ τοῦ κόσμου κρατοῦν θεῖον. Ἐξ αὐτῶν παρήγοντο ὀνόματα θεῶν ἑπταγράμματα. (πρβλ. *Blau* Altjüdisches Zauberwesen σελ. 130, 142, 144, καὶ πρὸς τὰ Ἑλληνικὰ πράγματα τὴν μνημονευθεῖσαν διατριβὴν τοῦ *von Andrien* ἐν σελ. 250 καὶ 264). πρβλ. καὶ Κλήμ. Ἀλεξ. 6 «ἑπτὰ μὲν φωνήεντα θεὸν μέγαν ἄφθιτον αἰνοῖ». ἰδὲ καὶ *Roscher* Hipp. Schrift. von der Siebenzahl σελ. 102.

[2] Παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ἡ *ἑβδόμη* κτλ. ἡμέρα τῶν μηνῶν αἴσιος εἴθισται νομίζεσθαι (ὅτι καὶ ἀπαίσιος ἐνομίζετο διδάσκει ὁ *Neidhard* ἔ. ἀ. II σελ. 23 καὶ 24), παρὰ δὲ τοῖς Βαβυλωνίοις παραδόξως πᾶσαι αἱ ἀναφοράν τινα πρὸς τὸν ἀριθμὸν ἑπτὰ ἔχουσαι ἡμέραι (7μη, 14τη, 21τη, 28όη κτλ.) ἀπαίσιοι ἐνομίζοντο. Τοῦτο ἡγοῦντο εἶναι πρὸς τὴν Σελήνην, καὶ τὰς ἐκλείψεις αὐτῆς, ἰδὲ *von Andrian* ἔ. ἀ. σελ. 228, *Roscher*, Fristen σελ. 4 ἑξ., 14 ἑξ. 68 ἑξ., Die Siebenzahl σελ. 3.

(Ἰλ. Ι 122, 128, 130 πρβλ. 270 καὶ 638). Ὁ Εὔμαιος διανέμει τὰ μέλη τοῦ ἀποσφαγέντος ἱερείου «δαΐζων πάντα *ἔπταχα* (Ὀδ. ξ. 434). Ὁ δὲ ἱερεὺς τοῦ Ἀπόλλωνος Μάρων δωρεῖται τῷ Ὀδυσσεῖ «χρυσοῦ εὐεργέος *ἑπτὰ τάλαντα*» (Ὀδ. ι, 202). Ὁ Ὀδυσσεὺς ἀφικνεῖται *ἑβδομάτῃ* ἡμέρᾳ «Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον Τηλέπυλον λαιστρυγονίην» (Ὀδ. κ. 81 ἑξ.), οἱ δὲ ἑταῖροι αὐτοῦ ἐπὶ ἓξ ἡμέρας «δαίνυντ' Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας», ἀποπλέουσι δὲ κατὰ τὸ «*ἕβδομον* ἦμαρ» ὅτε καὶ ὁ Κρονίων καταστρέφει τὸ πλοῖον αὐτῶν (Ὀδ. μ, 400 καὶ ἑξ.) [1]. Ἐν πᾶσι τούτοις, ὥς γ' ἐμοὶ δοκεῖ, ὑποληπτέον αὐτὸν οὐκ ἐπ' ἀκριβὲς τὸν ἀριθμὸν ἑπτὰ ἑρμηνεῦσαι χρῆναι, μᾶλλον δὲ ὡς ἔνδειξιν ἱκανοῦ πλήθους ὃ καὶ ἀριθμῷ ἱερῷ ὁρίσαι βούλεται. Ταύτην δὲ τὴν γνώμην ἐπέρρωσάν μοι τάδε τὰ χωρία. Ὅμηρον πάντες που ἴσμεν ὅτι ἡμῖν παραδίδωσιν (Ἰλ. Φ 407) Ἄρην πληγωθέντα ὑπ' Ἀθηνᾶς καὶ πεσόντα ἐπισχεῖν *ἑπτὰ* πέλεθρα» [2]· τούτῳ δὲ ὁ ποιητὴς τῷ ῥήματι μόνον ὑπερμεγέθη ἔκτασιν δηλῶσαι βούλεται. Ὁ Ἡ ρ ό δ ο τ ο ς λέγει (4, 24) ὅτι «Σκυθέων οἳ ἂν ἔλθωσι ἐς αὐτοὺς (Ἀγριππαίους) δι' *ἑπτὰ* ἑρμηνέων καὶ δι' *ἑπτὰ* γλωσσέων διαπρήσσονται», ὁ αὐτὸς δ' ἱστορικὸς διηγεῖται (7, 56) ὅτι «διέβη ὁ στρατὸς αὐτοῦ (τοῦ Ξέρξου, «ἐν *ἑπτὰ* ἡμέρῃσι καὶ ἐν *ἑπτὰ* εὐφρόνῃσι» τὸν Ἑλλήσποντον. Καὶ Σωκράτης δὲ παρὰ *Πλάτωνι* Θεαιτήτῳ 174, e) λέγει ὅτι ἐλογίζετό τις γενναῖος «*ἑπτὰ* πάππους πλουσίους ἔχων ἀποφῆναι». Παρ' *Ἀριστοφ.* Λυσιστρ. 698 ἀναγιγνώσκομεν «οὐ γὰρ ἔσται δύναμις, οὐδ' ἢν *ἑπτάκις* (=πολλάκις) σὺ ψηφίσῃ». Ἐν πᾶσι τούτοις τοῖς χωρίοις καὶ τοῖς τυχὸν ἄλλοις παρομοίοις τὸν ἑπτὰ ἀριθμὸν εἶναι μόνον πλήθους δηλωτικὸν οὐχὶ δὲ ἀριθμητικῆς ἀκριβοῦς δυνάμεως πᾶς τις ἄν μοι ὁμολογήσειε [3]. Πρὸς δὲ τὸν ἡμέτερον συμβάλλεται σκοπὸν καὶ τὸ παρ' *Ἡροδότῳ* (Α 68) μνημονευόμενον γεγονὸς περὶ τοῦ Λίχα καί τινος *χαλκέως* ἐν Τεγέᾳ· «ἐγὼ γὰρ (λέγει ὁ χαλκεὺς πρὸς τὸν Λίχαν) ἐν τῇδε θέλων τῇ αὐλῇ φρέαρ ποιήσασθαι, ὀρύσσων ἐπέτυχον *σορῷ*

[1] Καὶ ὁ Ὀδυσσεὺς μεταβαίνων ἐκ τῆς νήσου τῆς Καλυψοῦς εἰς τὴν χώραν τῶν Φαιάκων «*ἑπτὰ* καὶ δέκα πλέεν ἤματα ποντοπορεύων» (Ὀδ. ε, 278). ἰδὲ *Roscher* Fristen σελ. 46 καὶ 60.

[2] Ὁ Τιτυὸς ἔκειτο ἐν δαπέδῳ ἐπ' *ἐννέα* πέλεθρα (Ὀδ. λ. 577), τοῦτο δὲ ἀναφορὰν ἔχει πρὸς τὴν τοῦ ἀριθμοῦ *τρία* δύναμιν (τρία ἐπὶ τρία). Τὴν ἐπίδοσιν τοῦ ἀριθμοῦ *ἑπτὰ* θεωρεῖ ὁ *H. Diels* (Ein orphischer Demeterhymnus ἐν Festschrift Th. Gomperz dargebracht. Wien, 1902 σελ. 9) νεωτέραν τῆς παρομοίας χρήσεως τοῦ *ἐννέα*.

[3] Πρβλ. καὶ Ὀ ο υ ϊ δ. Μεταμ. Θ' 292.

ἑπταπήχεϊ, ὑπὸ δὲ ἀπιστίης μὴ μὲν γενέσθαι μηδαμὰ μείζονας ἀνθρώπους τῶν νῦν ἄνοιξα αὐτὴν καὶ εἶδον τὸν νεκρὸν μήκεϊ ἴσον ἐόντα τῇ σορῷ». Καὶ ἐνταῦθα καὶ δὴ ἐν τῷ θαύματι τούτῳ ἡ λέξις *ἑπτάπηχυς* οὐδὲν ἄλλο οἷόν τ' ἔστι δύνασθαι ἢ τὸν ὑπερμεγέθη[1]. Οἱ Σάμιοι ἀνατιθέασιν (Ἡροδ. 4, 152) εἰς τὸ Ἥραιον κρατῆρα «ὑποστήσαντες αὐτῷ τρεῖς χαλκέους κολοσσοὺς *ἑπταπήχεας*, τοῖσι γούνασι ἐρηρεισμένους». Ὁμοίως Αἰγινῆται ἀνατιθέασι τῷ Ἰσθμίῳ θεῷ «*ἑπτάπηχυν* χάλκεον» ἀνδριάντα. Ὡς ἐν παρέργῳ δὲ μνημονευτέον τὸ ἐν τῇ περιλαλήτῳ δεκάτῃ τρίτῃ ἐπιστολῇ τοῦ *Πλάτωνος* λεγόμενον· εἰσηγεῖται οὗτος τῷ Διονυσίῳ «ταῖς Κέβητος θυγατράσι χιτώνια τρία *ἑπταπήχη*» ἀποστεῖλαι (363 α)· λογιζομένοις δ' ἡμῖν τὸ μῆκος τοῦ πήχεως παρὰ τοῖς παλαιοῖς οὐ δυνάμεθα ἐνταῦθα ἄλλως ἢ κατὰ λέξιν ἑρμηνεῦσαι τὸ προκείμενον χωρίον. Ὥρα τοῦ δείπνου ἦν *ἡ ἑπτάπους σκιὰ* τοῦ γνώμονος ἢ στοιχείου (πρβλ. Ἡσύχ. ἐν λ. καὶ C. I. A 262, 19). Τῷ *Πλάτωνι* αἴσθησιν παρέχει (Ἀλκ. 121, Ε) ὅτι οἱ τῶν ἐπισήμων Περσῶν παῖδες «ἐπειδὰν *ἑπτέτεις* γένωνται ἐπὶ τοὺς ἵππους καὶ ἐπὶ τοὺς τούτων διδασκάλους φοιτῶσι, καὶ ἐπὶ τὰς θήρας ἄρχονται ἰέναι· *δὶς ἑπτὰ* δὲ γενόμενον ἐτῶν τὸν παῖδα παραλαμβάνουσιν οὓς ἐκεῖνοι (οἱ Πέρσαι) βασιλείους παιδαγωγοὺς ὀνομάζουσι». Ὁ χορὸς ἐν τοῖς Βατράχοις (417) τοῦ Ἀριστοφάνους σκώπτει τὸν Ἀρχέδημον «ὃς *ἑπτέτης* ὢν οὐκ ἔφυσε φράτερας»[2]. Ὁ *Κικέρων* γράφων πρὸς τὸν Ἀττικὸν (VI, 5, 2) καλεῖ τὴν Ῥώμην *ἄστυ ἑπτάλοφον*[3] (πρβλ καὶ Παλατ. Ἀνθολ. 14, 121, 1, καὶ Σιβύλλ. Χρησμ. σ. 190), ὑπὸ πολλῶν δ' ἀποδίδοται τῷ ποταμῷ Νείλῳ τὸ ἐπίθετον *ἑπτάρρους* (ἑπτάρροος), ὑπὸ πολλῶν δ' ἀποδίδοται τῷ ποταμῷ Νείλῳ

[1] Πρβλ. τὸ περὶ τῶν υἱῶν τοῦ Ἀλωέως παρ' *Ὁμήρῳ* (Ὀδ. λ. 311) λεγόμενον ὅτι ἦσαν «ἐννεαπήχεις».

[2] Ὑπαινιγμὸς τοῦτό ἐστιν ἀντὶ *φραστῆρας ὀδόντας*· ἄλλως γνώμονες (ἰδ. Σχολ. Ἀριστοφ., καὶ Σουΐδ. ἐν λ. *ἑπτέτης*. πρβλ. και «ἀκμὴν *ἑπταέτης* ὢν οὐκ ἀνέφυσεν ὀδόντα» (*Schott*, Adagia graeca σελ. 580).

[3] Πρβλ. καὶ *Ὁρατ.* ἑκατ. ᾠδ. 7 «dis, quibus *septem* placuere colles». Ἡ πόλις ἡ *Ῥώμη* γνωστὸν ὅτι ἐκαλεῖτο *ἑπτάλοφος* καὶ βραδύτερον ὅτε ἐκταθεῖσα περιέλαβε καὶ ἄλλους λόφους. Ἡμῖν δὲ πᾶσι γνωστότερον ὅτι καὶ ἡ *Κωνσταντινούπολις* οὕτως ἐκλήθη ἐν τοῖς μετὰ ταῦτα χρόνοις. Νικήτ. Χων. β. Ἀλεξ. «τὴν *ἑπτάλοφον* καὶ λαμπρὰν ταύτην (εἰσιὼν) μεγαλόπολιν». Μαρ. Τζαν. Κρητ. πολ. σελ. 577, 8 «καὶ μένω 'ς τὴν *ἑπτάλοφο* καὶ δοξασμένη Πόλι». Ἰδὲ *Δουκαγγίου,* Χριστ. Κωνσταντινούπολις I, 8, καὶ Γλωσσάρ. ἐν λ. *πόλις* καὶ *Σκ. Βυζαντίου,* Κωνσταντινούπολις I, σελ. 6.

τὸ ἐπίθετον *ἑπτάρρους* (ἑπτάρροος). ἴδε Αἰσχύλ. ἀποσπ. 304 παρ' Ἀθην. Ι, 2)[1].

Τίνι δ' ἡμῖν ἄγνωστος *ὁ ἑπτάπολις Ὅμηρος*[2], *οἱ ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας, οἱ ἑπτὰ σοφοὶ* τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος, οἷς ἀτεχνῶς ἑπταμερὴς χορὸς τοῦ Δελφικοῦ τῆς σοφίας θεοῦ ἀπειργάσατο τὰ *ἑπτὰ* αὐτῶν *ἀποφθέγματα*[3]; Πάντες δ' ἐθρύλουν *τὰ ἑπτὰ ἐπιφανέστατα* ἢ *κατανομαζόμενα* ἢ *μέγιστα ἔργα*, ἃ ἡμεῖς εἰώθαμεν «ἑπτὰ θαύματα» καλεῖν (Διοδ. 1, 63, 2. 2, 11, 5. 18, 4, 5)[4]. Παρὰ *Στράβωνι* (Η, 374) δὲ εὑρίσκομεν τὰς *ἑπτὰ* πόλεις τῆς ἀμφικτιονίας τῆς Καλαυρείας[5]. Οὐδεὶς δ' ἂν διακριβολογεῖσθαι ἐνταῦθα βούλοιτο καὶ οὐκ ἂν μνείᾳ τινὶ ἁπλῇ ἀγαπήσειε τῶν *ἑπτὰ* Μουσῶν καὶ Πλειάδων καὶ Ὑάδων καὶ Ἑσπερίδων καὶ Τιτάνων καὶ Κυκλώπων καὶ Ἀλκυονίδων ἡμερῶν (ἴδε *Roscher*, Fristen 3, 44), καὶ Νιοβιδῶν καὶ τῶν *ἑπτὰ κεφαλῶν* τῆς τε Λερναίας Ὕδρας καὶ τοῦ Κερβέρου[6] καὶ αὐτοῦ τοῦ Ὄρθρου κατὰ *Τζέτζην* (εἰς Λυκ. 653).

Ἐν Ῥώμῃ ἔχομεν τοὺς *ἑπτὰ ἄνδρας*[7] (septemuiri epulones, κτλ.). Μνημονεύομεν δὲ καὶ τῶν *ἁγίων ἑπτὰ παίδων* οἳ κατὰ τὸν *Φώτιον* Βιβλ. σελ. 467, 6 (Bekker), ἐφάνησαν ἀναβεβιωκότες «μετὰ ἔτη δύο καὶ ἑβδομήκοντα καὶ τριακόσια»[8].

---

[1] Septemfluus Nilus (Ὀουϊδ. Μεταμ. Ι, 423 κτλ.) ὡς καὶ septemgeminus καὶ septemplex (οὕτω καὶ ὁ Ἴστρος ἐκαλεῖτο Ὀουϊδ. Trist. II, 189) ὠνομάζετο.

[2] *Ἑπτάπολις* ἦν καὶ τῆς Αἰγύπτου τμῆμα (πρβλ. Διον. *Περιηγ.* 251).

[3] Ἴδε *Roscher* ἐν Philologus 60, 367, καὶ *Κουρτίου - Λάμπρου*, Ἑλλ. Ἱστ. 2, σελ. 77-78. Ἰστέον δ' ὅτι κατὰ τοὺς ἑπτὰ τούτους σοφοὺς (*A. Eberhard*, Fabulae romanenses σελ. 10), ὅ τε ἀριθμὸς τῶν ἑπτὰ φιλοσόφων ἐν τῷ ἑλληνικῷ Συντίπᾳ ἐπινενόηται, καὶ οἱ ἑπτὰ σοφοὶ τῆς αὐλῆς τοῦ Κύρου, καὶ οἱ ἑπτὰ Ἀθηναῖοι φιλόσοφοι, οἱ εἰς Κωνσταντινούπολιν Εὐδοκίᾳ τῇ θυγατρὶ Λεοντίου καὶ μετὰ ταῦτα συζύγῳ Θεοδοσίου Β' συμπορευθέντες καὶ οἱ ἑπτὰ φιλόσοφοι οἱ καταφυγόντες εἰς Περσίαν καταλυθείσης τῆς ἐν Ἀθήναις φιλοσοφικῆς σχολῆς. Πρβλ. καὶ *Christ—Χ. Κώνστα*, Ἑλλ. Γραμματολ. Ι, 235 καὶ *Christ—Πολίτου* II, 351.

[4] Πρβλ. *H. Schott*, de septem spectaculis. Ansbach 1891.

[5] Πρβλ. καὶ *Hiller von Gaertringen*, Beiträge zur alt. Gesch. I (1901) σελ. 214 καὶ *Κουρτίου—Λάμπρου*, Ἑλλ. Ἱστορ. Ι, σελ. 369 (πρβλ. καὶ σελ. 137).

[6] Ἴδε *Roscher*, Lex. d. Mytol. II, στ. 1121-2.

[7] *Δίων. Κασσ.* 43, 51. 9. 48, 32, 7 κτλ.

[8] Παρὰ *Φωτίῳ*, ἔ. ἀ. 38 α γίνεται μνεία (ἐκ τῶν Περσικῶν τοῦ Κτησίου) καὶ βασιλεύοντος μάγου, τοῦ Σφενδαδάτου, καθ' οὗ ἑπτὰ τῶν Περσῶν ἐπίσημοι συνέθεντο ἀλλήλοις. Βοηθούντων δὲ καὶ δύο ἄλλων, τοῦ Ἀρτασύρα καὶ Βαγαπάτου, «κατακεντηθεὶς ὑπὸ τῶν *ἑπτὰ* ἀπέθανε, βασιλεύσας μῆνας *ἑπτά*».

Καὶ ἐν τῇ *Ἁγίᾳ* δὲ *Γραφῇ* πλειστάκις τοῦ ἀριθμοῦ *ἑπτὰ* μνεία γεγένηται καὶ μάλα ἐπισήμου λογιζομένου ἐκ τῶν ἑπτά, ὡς ἔοικε, πλανητῶν. Τὴν γὰρ *ἑβδόμην* ἡμέραν τὸν Θεὸν τὴν δημιουργίαν ἀποτελέσαι παραδέδοται καὶ ταύτης τῆς ἡμέρας τὸν ἀριθμὸν τέλειον ἂν νομισθῆναι πᾶς τις εὔλογον ἡγήσαιτο.

Ἐν τῇ *Παλαιᾷ Διαθήκῃ* μνημονεύεται πολλαχοῦ (π. χ. Ἰεζεκιὴλ 45, 22 - 23 κτλ.)[1]. Μνημονεύω δύο χωρίων χρησίμων τῷ σκοπῷ τῇσδε τῆς πραγματείας. Ἐν *Γενέσει* 4, 15 λέγεται «πᾶς ὁ ἀποκτείνας Κάϊν *ἑπτὰ* (=πολλὰ) ἐκδικούμενα παραλύσει» καὶ Ψαλμ. 118, 163 ἔνθα τὸ «*ἑπτάκις* (τῆς ἡμέρας ᾔνεσά σε») τῆς μεταφράσεως τοῖς Ἑβδομήκοντα ἑρμηνεύουσιν ἄλλοι «πολλάκις».

Καὶ ἐν τῇ *Νέᾳ* δὲ *Διαθήκῃ* πλειστάκις μνημονεύεται ὁ ἀριθμὸς *ἑπτά,* μάλιστα δὲ πάντων ἐν τῇ Ἀποκαλύψει[2]. Πρβλ. Ματθ. 15, 34: «λέγει αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς πόσους ἄρτους ἔχετε; οἱ δὲ εἶπον *ἑπτά,* καὶ ὀλίγα ἰχθύδια». πρβλ. καὶ 36. 22, 25. Μάρκ. 12, 20. Λουκ. 17, 4: «ἐὰν *ἑπτάκις* τῆς ἡμέρας ἁμάρτῃ εἰς σὲ ὁ ἀδελφός σου καὶ *ἑπτάκις* τῆς ἡμέρας ἐπιστρέψῃ ἐπὶ σέ, λέγων μετανοῶ, ἀφήσεις αὐτῷ»[3]. Ἐν τῷ κατὰ *Λουκᾶν* Εὐαγγελίῳ 18, 30 φέρεται «ὃς οὐχὶ μὴ ἀπολάβῃ *ἑπταπλασίονα* ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ», ἀντὶ δὲ τοῦ *ἑπτὰ* ἀναγιγνώσκεται καὶ *πολλαπλασίονα*[4]. Ἰδὲ καὶ Ἀποκαλύψ. Α, 4, 12, 20. Γ, 1. Ε, 1, 5, 6[5]. Ι', 3. ΙΑ, 13 «ἀνθρώπων χιλιάδες *ἑπτὰ*» (=πολλαὶ χιλιάδες) ΙΕ, 1, 6. ΙΖ, 3, κτλ.[6].

---

[1] Κατὰ τὴν Π. Δ. ὁ Θεὸς *ἡγίασε τὴν ἑβδόμην ἡμέραν* (1 Μωϋσ. 2, 2 πρβλ. *Φίλων* περὶ τῆς Μωϋσ. Κοσμοπ. § 30 (21 Mang.) «τὴν ἐπιοῦσαν ἡμέραν *ἑβδόμην* ἐσέμνυνεν ὁ πατὴρ ἐπαινέσας καὶ ἁγίαν προσειπὼν» κ. ἀλλ. καὶ *Θεοδοσ. Μελιτην.* Χρονογραφ. ἐκδ. Tafel σελ. 5 «Τίνος χάριν τὴν *ἑβδόμην ἡμέραν ηὐλόγησεν ὁ Θεὸς* καὶ οὐχὶ τὰς πάσας»).

[2] Πρβλ. περὶ τούτου Wiener Jahrbücher der Literatur τόμ. 123, σελ. 52 ἑξ.

[3] Πρβλ. καὶ Ματθ. 18, 22: «Κύριε, ποσάκις ἁμαρτήσει εἰς ἐμὲ ὁ ἀδελφός μου καὶ ἀφήσω αὐτῷ; ἕως *ἑπτάκις;* λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς οὐ λέγω σοι ἕως ἑπτάκις, ἀλλ' ἕως *ἑβδομηκοντάκις ἑπτὰ*» ἔνθα τὸ ἑβδομηκοντάκις οὐδὲν ἄλλο δηλοῖ ἢ ἐπίτασιν τοῦ ἑπτά.

[4] Πρβλ. καὶ τὸ ᾆσμα *Κοσμᾶ τοῦ Μαϊουμᾶ* τὸ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ Ἐκκλησίᾳ κατὰ τὴν Μ. Ἑβδομάδα, εἰ τούτου ὀρθῶς μέμνημαι, ψαλλόμενον «Ῥῆμα τυράννου ἐπεὶ ὑπερίσχυσεν *ἑπταπλασίως* κάμινος ἐκεκαύθη ποτὲ» (*Christ — Παρανίκα,* Anth. Carm. Christ. σελ. 189).

[5] Σημείωσαι τὸ χωρίον τοῦτο «τὰ *ἑπτὰ* τοῦ Θεοῦ πνεύματα τὰ ἀπεσταλμένα εἰς πᾶσαν τὴν γῆν».

[6] Ἰδὲ πρὸς τοῦτο τὰ χωρία τῆς Κ. Δ. ἐν *Moulton — Geden,* A Concordance to the Greek Testament [2]. Edinburgh σελ. 375, καὶ περὶ τοῦ ἱεροῦ τοῦ ἀριθ-

Πολλὰς δὲ *ὀνομασίας* ἔχομεν ἐν αἷς ὁ ἀριθμὸς *ἑπτὰ* διὰ γνωστὸν λόγον, ἔστι δ᾽ ὅτε καὶ δι᾽ ἄγνωστον αἰτίαν ὑπάρχει. Πλὴν τῆς παλαιᾶς *ἑπταπύλου* Θήβης ἐν Βοιωτίᾳ (Ὁ μ. Ἰλ. Δ. 406. Ὀδ. λ, 263. Αἰσχ. Ἑπτὰ ἐπὶ Θ. 165. Σοφ. Ἀντ. 101 κτλ.). ἰδὲ Ἀπολλοδ. 3,6,6) [1] ἔχομεν τὸ *Ἑπτάχαλκον* ἐν Ἀθήναις (Πλούτ. Σύλλ. 14. περὶ ἀδολεσχ. 7) τὰς *Ἑπτὰ Γωνίας* ἐν Σπάρτῃ [2], τὰς *Ἑπτὰ πόλεις* πρὸς δυσμὰς τοῦ Ταϋγέτου, τὴν *Ἑπτάφωνον στοὰν* ἐν Ὀλυμπίᾳ [3], τὸν *ἑπτάπορον ποταμὸν* ἐν τῇ Μυσίᾳ (Ὁ μ. Ἰλ. Μ, 20. Ἡσιόδ. Θεογ. 341, ἰδὲ καὶ κατωτέρω σελ. 273), τὰ *Ἑπτὰ Ὕδατα* («Septem aquae») λίμνην πλησίον τοῦ Ῥεάτου τῆς Σαβίνης (Διον. Ἁλ. Ῥωμ. ἀρχ. Α, 14, 4. Κικ. ad Att. 4, 15, 5), τοὺς *Ἑπτὰ Πάγους* ἐν Τυρρηνίᾳ [4]. τὰ *Ἑπτὰ πελάγη* ἐν Βενετίᾳ (Ἡρωδιαν. Η΄, 7, 1), τὰ *Ἑπτὰ φρέατα* ἐν Ἀραβίᾳ (Στράβ. ΙϚ΄, 182), τὸν τόπον *Ἑπτάδελφοι* ἐν Μαυριτανίᾳ [5], τοὺς *Ἑπτὰ Νομοὺς* (Ἑπτανομὶς) ὄνομα τῆς μέσης Αἰγύπτου (πρβλ. καὶ *Wilcken*, Gr. Ostraka I, 426), τὴν *Ἑπτάθεον* ὄνομα τῆς Θευδοσίας (Θεοδοσίας) ἢ Ἀρδαύσης ἐν τῇ Ταυρικῇ χερσονήσῳ [6], τὰ *Ἑπτὰ νησία* ἐν τῇ ἐντὸς θαλάσσῃ (Στεφ. Βυζ., Πτολεμ.

μοῦ ἑπτὰ ἐν *Büchner — Heubner* Exegetisch-homilet. Lexikon [23] σελ. 903, καὶ Λεξικὸν τῆς Ν. Δ. ὑπὸ *Preuschen*, Giessen 1910 σελ. 443.

[1] Παρὰ Σοφοκλ. Οἰδ. Κολ. 1305 εὕρηται καὶ «*ἑπτάλογχος* στόλος». πρβλ. καὶ 1311 «οἳ νῦν σὺν *ἑπτὰ τάξεσιν* σὺν *ἑπτά* τε *λόγχαις* τὸ Θήβης πεδίον ἀμφεστᾶσι πᾶν». Περὶ τῆς *ἑπταπύλου Θήβης* ἔγραψε πολλὰ ὁ *Brandis* ἐν Hermes II, 259 ἑξ. Ἐν τῇ ὀνομασίᾳ ταύτῃ ἀνευρίσκει οὗτος «das älteste Zeugnis für die Anwendung der Planetentage». Ὁ δὲ *von Wilamowitz* ἡγεῖται (Hermes 26 (1890) σελ. 227, 229, 241 τὸ ὄνομα εἶναι «eine aus künstlerischen Motiven hervorgegangene Erfindung» καὶ ὁ Diels καλεῖ τοῦτο (ἔ. ἀ. σελ. 10) «eine conventionelle Phrase» τοῦ περιτρίπτου ἀριθμοῦ.

[2] *Διονῦου* 34, 38 «ab eo loco quem *Heptagonias* appellant».

[3] Πλούταρχ. Ἠθικ. 502, d. Λουκ. περὶ τῆς Περεγρ. τελευτ. 40. *Πλιν.* 36, 15 «ibi casu accidit, Olympiae autem arte, mirabili modo, in porticu, quam ob id *heptaphonon* appellant, quoniam septiens eadem vox redditur».

[4] Διον. Ἁλ. ἔ. ἀ. Β, 55 5. «χώραν τε παραδοῦναι Ῥωμαίοις τὴν προσεχῆ τῷ Τιβέρει, τοὺς καλουμένους Ἑπτὰ πάγους».

[5] Στραβ. ΙΖ, 827 «Εἰς δὲ τὴν ἐντὸς θάλασσαν πλέουσιν ἀπὸ Λυγγὸς πόλις ἐστὶ Ζῆλις καὶ Τίγα, εἶτα τῶν *ἑπτὰ ἀδελφῶν* μνήματα καὶ τὸ ὑπερκείμενον ὄρος ὄνομα Ἀβίλη πολύθηρον καὶ μεγαλόδενδρον». Οὐχὶ ὀρθῶς ὀνομάζεται τοῦτο ὄρος παρὰ τῷ *Pape — Benseler* ἐν λ. Οἱ Ῥωμαῖοι ἔλεγον τὸν τόπον τοῦτον Castellum septem, φαίνεται δὲ μᾶλλον ὢν ναός τις καθωσιωμένος τῇ λατρείᾳ τῶν ἑπτὰ πλανητῶν. Ἰδὲ *Brandis* ἐν «Hermes» Β΄ (1867) σελ. 264 σημ.

[6] *Ἀνων.* Περίπλ. Εὐξ. Πουτ. ἐν *Georg. gr. min.* ἐκδ. *C. Müller* I, σελ. 415

7, 1, 95[1] *Meineke*, FCG. 4, σελ. 518. ἴδε καὶ Wiener Jahrbücher der Literatur τόμ. 122 σελ. 213. Ἀναγράφω ἐνταῦθα καὶ τοὺς χριστιανικοὺς τόπους ἐν Ἱεροσολύμοις *Ἑπτὰ Καμάρας* (παρὰ τὸ παρεκκλήσιον τῶν Κλαπῶν καὶ τῆς Θεοτόκου) καὶ τὰς *Ἑπτὰ τῆς Παναγίας ἀψῖδας* (*Α. Παπαδοπούλου-Κεραμέως*, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας Γ, 141 καὶ Α΄, 327)[2].

Νῦν τοίνυν ἐρωτᾶται τίνες λέξεις ἀπετέλεσαν γέφυραν, ὡς εἰπεῖν, δι' ἧς ὁ ἀριθμὸς ἑπτὰ ἀπὸ ἀριθμοῦ ἱεροῦ καὶ καθηγιασμένου προέβη ἐπὶ τὴν σημασίαν τοῦ πλήθους καὶ τῆς ἐπιτάσεως. Δεῖ δὲ τὰς τοιαύτας λέξεις ἐν ἑαυταῖς ἀμφοτέρας τὰς σημασίας ἐνέχειν, ὥστε τινὰ μὴ δύνασθαι τὴν μίαν μόνον σημασίαν εἰς τὸ ἀκριβὲς ἀποδέξασθαι ἀλλ' ἀνάγκη καὶ τὴν ἄλλην προσυπάρχειν τε ἤ γε ὑπονοεῖσθαι. Ἐν ταύταις δέον καταφανῶς τοῦ ἀριθμοῦ ἑπτὰ διορᾶν ἐξασθενουμένην τὴν ἀκριβῆ σημασίαν. Τοιαῦται λέξεις κατ' ἐμὴν γνώμην εἰσὶν αἱ *ἑπτάζωνος*[3], *ἑπτάφωτος*[4], *ἑπτάφυλλος*[5], *ἑπτόροφος* (ἑπτώροφος Lobeck, Φρύν. 703)[6], *ἑπτάδρομος*[7], *ἑπταδύναμος*[8], *ἑπτακέφαλος*[9], *ἑπτά-*

«νῦν δὲ λέγεται ἡ Θευδοσία τῇ Ἀλανικῇ ἤτοι τῇ Ταυρικῇ διαλέκτῳ Ἀρδάβδα τουτέστιν *ἑπτάθεος*».

[1] Πρβλ. καὶ τὴν νεωτέραν τῶν Ἰονίων νήσων ὀνομασίαν Ἑπτάνησα συνδεομένην ἄλλως καὶ πρὸς ἱστορικοὺς ἁπλῶς λόγους.

[2] Καὶ νῦν ἐν τῇ ἑσπερίᾳ Εὐρώπῃ πολλαχοῦ εὕρηνται ὀνομασίαι τὸν ἑπτὰ ἀριθμὸν ἔχουσαι. Οὕτω π. χ. ἐν *Βιέννῃ* ὑπῆρχον παλαιότερον (ὡς βλέπω ἐν τοῖς Wiener Jahrb. d. L. 122, 221) ὀνομασίαι οἷαι bei den sieben Brunnen, Sieben Schwestern, Buchen, Körben, Säulen, Churfürsten κ.τ.λ. Ἐν *Παρισίοις* ὑπῆρχεν ἄλλοτε παρὰ τὸ Πάνθεον la rue de sept voies, ἐν *Λονδίνῳ* τὰ seven dials, καὶ ἐν τῇ πολυϋμνήτῳ καὶ προσφιλεῖ *Ἰένῃ*, τῇ μικρᾷ τῆς Θουριγγίας πόλει, ὑπῆρχον ἄλλοτε τὰ *ἑπτὰ Plunder* αὐτῆς ἃ ἐκάλουν ἑπτὰ Wunder (*Nikolai*, Reisebeschreibung σελ. 63): Ara, Caput, Draco, Mons, Pons, Vulpecula Turris, | Weigeliana Domus, septem miracula Ienae.

[3] Νόνν. Διον. 1,241 «οὐρανὸν ἑπτάζωνον», 38,115 «αἰθέρος ἑπτάζωνον ἴτυν» ἀναφέρεται εἰς τὸ σύστημα τῶν ἑπτὰ πλανητῶν· ἴδε ἀνωτέρω σ. 262.

[4] Ἐπιφ. 2, 297 c «ὦ γαστὴρ ἑπταφώτου χάριτος τὸ ἄσβεστον ἔχουσα φῶς». πρβλ. καὶ *Boissonade Ψευδοχρυσόστ.* τόμ. 7, 547, 10. 566, 25.

[5] *Ἑπτάφυλλος* κράμβη, Ἱππῶναξ παρ' *Ἀθην.* 9, 370 β.

[6] «Ἑπτάροφοι πύργοι» (Διόδ. 14, 30) ἐν οἷς κατῴκουν οἱ Μοσσύνοικοι, λαὸς παρὰ τὸν Εὔξεινον Πόντον πρὸς Δ. τῆς Τραπεζοῦντος (Ἡροδ. Γ, 94. Ζ, 78 καὶ Ξενοφ. Ἀνάβ. 5, 4, 15 ἑξ.), ὄντες ἀστροθύται ἢ ἀστρολάτραι, ὥσπερ καὶ οἱ *Ἑπτακομῆται* (Στεφ. Βυζ., καὶ Στράβ. 12, 548) λαὸς γνωστὸς ἕνεκα τῆς ἡλιολατρείας αὐτοῦ (*Brandis* ἐν «Hermes» Β΄ (1867) σελ. 265 σημ.).

[7] «Ἑπτακέφαλος δόλιχος», *Τζέτζης*.

[8] Ἱππολ. λαβυρίνθ. ἢ ἔλεγχ. κατὰ πασῶν τῶν αἱρέσεων 318, 70.

[9] «Ἑπτάδρομος δράκων», *Μεθόδ.* Παρθενίῳ σελ. 194, 25 καὶ *Δαμάσκ.* ἐν βίῳ Ἰσιδώρ. παρὰ *Φωτίῳ* Βιβλ. 340, 1 «ἔλεγον δὲ οὗτοι οἱ Βραχμᾶνες καὶ μονόποδας ἀνθρώπους παρὰ σφίσιν ἱστορῆσθαι καὶ *δράκοντας* ἐξαισίους κατὰ μέγεθος *ἑπτακεφάλους* καὶ ἄλλα ἄττα πολὺ τὸ παράλογον ἔχοντα». Παρὰ τῷ *Ἐπιφανίῳ* Παναρ. κατὰ πασῶν τῶν αἱρέσεων Γ΄, 239 ἀποκαλεῖται αἵρεσίς τις «νενεκρωμένη ὕδρα *ἑπτακέφαλος* καὶ πολύσχιδος».

στομος [1], *ἑπτατάλαντος* [2], *ἑπτάπληγος* (Μαλαλ.), *ἑπτασυστρόβητος* [3] καὶ τὸ ἀνωτέρω (σελ. 267) ἀναγραφὲν *ἑπτάπηχυς* [4].

Ἐν πᾶσι τούτοις ὁ ἀριθμὸς *ἑπτὰ* οὐ μόνον τὸν ἀκριβῆ δηλοῖ ἀριθμὸν ἀλλά πως καὶ τὸ πλῆθος καὶ μέγεθος· οἷον δ' ἂν ἦν τινι μὴ σφόδρα ἀκριβολογοῦντι ῥᾳδίως εἰπεῖν ἀντὶ τούτων καὶ *πολύζωνον*, ὃς λίθος τις παρὰ *Πλινίῳ* Hist. Nat. 37, 189, καὶ *πολύφυλλον* (Εὐπολ. Θεοφρ.) καὶ *πολυώροφον* (Εὐσταθ. εἰς Ἰλ. Ζ, 248 640, 1) καὶ *πολύφωτον* (ἴδ. Δουκάγγιον ἐν λ.) καὶ *πολύδρομον* (Αἰσχύλ. Ἱκετ. 737) καὶ *πολυδύναμον* (Στοβ. Ἐκλ. Ι, 840) κτλ.

Ἐπισκοπουμένοις δ' ἡμῖν περαιτέρω τὸ πρᾶγμα ἔστι διορᾶν ἐν πολλαῖς τῶν πρὸς τὸ *ἑπτὰ* συνθέτων λέξεων τὴν τοῦ *ἑπτὰ* σημασίαν ἀντικαθισταμένην σχεδὸν πλήρως ὑπὸ τοῦ *πολύ*. Τοῦτο δ' ὁμολογεῖται παρ' αὐτῶν ἤδη τῶν παλαιῶν γραμματικῶν. Εἰσαγωγῆς μόνον ἕνεκα μνημονεύομεν ἐνταῦθα τοῦ *Ὁμηρικοῦ* (Ἰλ. Η 220, 245-248. Λ 545) καὶ τοῦ *Σοφοκλείου* (Αἴ. 576) *ἑπταβόειος* (ἑπτάβοιος), ἐπιθέτου τοῦ »ἀρρήκτου» Αἰαντείου σάκους [5], ὅπερ προβαλὼν ἰσχυρῶς ὁ Ἕκτωρ διασχίζει τῷ *ἀτειρεῖ χαλκῷ* αὐτοῦ, ὃς μόλις ἐν τῇ *ἑβδομάτῃ* (=τελευταίᾳ) *ῥινῷ σχέτο*». Ὁ ποιητὴς ἠθέλησε δι' αὐτοῦ μᾶλλον τὸ ἀδιάτρητον ἢ ἀδιαπέρατον καὶ ἀδιάρρηκτον δηλῶσαι, τὸ *μέγα* καὶ ἰσχυρόν. Ὥσπερ δὲ παρῳδῶν χαριέστατα τὸ πρᾶγμα ὁ *Ἀριστοφάνης* λέγει (Βατρ. 1017) «θυμοὺς ἑπταβοείους» (=«μεγάλους» Σχολ.) [6]. Λέγει τοίνυν ἤδη ὁ *Καλλίμαχος* (Ὕμν. εἰς Δῆλ. 65) «ὁ μὲν πέδον ἠπείροιο | ἥμενος ὑψηλῆς κορυφῆς ἔπι Θρήϊκος Αἵμου | θοῦρος Ἄρης ἐφύλασσε

---

[1] Νόνν. Διον. 1, 242 «βοῆς ἑπτάστομος ἠχώ».

[2] Θεμιστ. Σοφιστ. 284, β. «καὶ προσήκει αὐτῷ μεῖζον φρονεῖν φέροντι ῥᾳδίως ἀγνωμοσύνας ἀνθρώπων ἢ ἐφρόνει ἐκεῖνος* ὁ ἐξαμύσας (Ἐξαμύας Dind.) φέρων ἐπὶ τῶν ὤμων τὸν λίθον τὸν *ἑπτατάλαντον*».

[3] «Ἑπτασυστρόβητον ὄρχημα», *Τζέτζ.* ἐν *Cramer*, Ἀνέκδ. III, 341, 18.

[4] Πρβλ. καὶ τὸ *Αἰσχύλειον* «ἑπτατειχὴς ἔξοδος» (Ἑπτ. ἐπὶ Θήβ. 284) «ἐγὼ δ' ἐπάρχους ἓξ ἐμοὶ σὺν *ἑβδόμῳ* . . . . εἰς ἑπτατειχεῖς ἐξόδους τάξω μολών». — Παρ' *Εὐσταθίῳ* 1425, 41 ἀναγράφεται «καί τι μύρου εἶδος *ἑπταβασίλειον*» οὗ ἑρμηνείαν ἄλλοις ἐπαφίημι.

[5] Πρβλ. καὶ Ὀουϊδ. Μεταμορφ. 13, 2 «clipei dominus septemplicis Aiax».

[6] Ὁ Αἴας στενοχωρούμενος ὑπὸ τῶν βελῶν τῶν Τρώων «ἀνεχάζετο τυτθὸν (οἰόμενος θανέεσθαι) θρῆνυν ἐφ' *ἑπταπόδην*». Ἵνα ἑρμηνευθῇ δ' ὅμως ἐνταῦθα ἡ λ. *ἑπταπόδης* δεῖ ἡμᾶς πρότερον ἑρμηνεῦσαι τὴν λ. *θρῆνυν*. Εἰ δὲ τοῦτο δηλοῖ τὸ «σκαμνίον» (ὑποπόδιον) τοῦ πηδαλιούχου ἢ τῶν ἐρετῶν τὸ ὑποπόδιον ἢ τὸ ἑδώλιον τοῦ κυβερνήτου τοῦ πλοίου, ἄδηλον. Ἀγνοοῦμεν τό γε νῦν ἔχον· δέδοικα δὲ μὴ καὶ ἀγνοήσωμεν.

σὺν ἔντεσι, τὼ δέ οἱ ἵππω | *ἑπτάμυχον* Βορέαο κατὰ *σπέος* ηὐλίζοντο». Τί ἑπτάμυχον σπέος ἐστίν, ἑρμηνεύει ὁ Σχολιαστὴς κάλλιστα διὰ τοῦ «πολύμυχον» [1]. Ὁ *Εὐστάθιος* (Παρεκβ. 1542, 50. πρβλ. καὶ 725, 39) διέσωσεν ἡμῖν τὸ τοῦ Ἱππώνακτος «ἀφέω τοῦτον τὸν *ἑπτάδουλον*», ὁ δὲ *Στράβων* (ΙΓ΄ 602) μνημονεύων τῶν λόγων τοῦ Δημητρίου ἀναγράφει τὸν ποταμὸν **Ἑπτάπορον** τῆς Μυσίας καὶ προστίθησιν «*ὃν καὶ* **Πολύπορον** λέγουσι» [2]. Πολλὰ ἐγράφησαν περὶ τῆς περὶ αἰγὸς κυρίως λεγομένης λέξεως *ἑπταπέκτου* (ἑπταπέκτιος), ἣν εὑρίσκομεν μνημονευομένην παρὰ τοῖς λεξικογράφοις *Ἡσυχίῳ* καὶ *Σουΐδᾳ* καὶ ἐν τῷ Μεγ. Ἐτυμολογικῷ. Ὁ μὲν Ἡσύχιος ἑρμηνεύει ταύτην «ἡ βαθείας τρίχας ἔχουσα», ὁ δὲ Σουΐδας «ἡ βαθεῖαν ἔχουσα κόμην, ἡ *ἑπτάκις δυναμένη καρῆναι*· πέξαι γὰρ τὸ κεῖραι ἢ κτενίσαι» [3]. Ἐνταῦθα βεβαίως ὁ λόγος ἐστὶ περὶ μακρομάλλου καὶ δασυμάλλου αἰγός (πρβλ. «κριὸς τρίκουρος»), ἣν *ἑπτάκις*, ὡς εἰπεῖν, ἄν τις περικεῖραι δύναιτο [4],

Χρησιμώτατον πρὸς τὸν ἡμέτερον σκοπόν ἐστι τὸ ὑπὸ τοῦ *Σουΐδα* καὶ *Ζωναρᾶ*, Λεξ. 818, λεγόμενον: «***Ἑπταπλασίονα· ἀντὶ τοῦ πολυπλασίονα· ὁ γὰρ ἑπτὰ ἐπὶ πλήθους τάττεται***» [5].

Οὐ χαλεπὸν εἶτα ἐννοῆσαι τὴν μετάβασιν τῆς σημασίας τοῦ πλήθους μόνον εἰς ἐπίτασιν. Λέγεται οὖν σήμερον ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς Ἑλληνικῇ γλώσσῃ ***(ἐ)φτάψυχος*** (κυρίως «γάτος», «γάτα» σπανιώτερον κύων) τ. ἔ. δυσθανής, *(ἐ)φτασκότεινος* ὃ καὶ θεοσκότεινος τ. ἔ.

---

[1] Ἰδὲ *Lobeck*, Pathol. Graec. Serm. I, 212 σημ. 34. Ὁ *Σουΐδας* μνημονεύει συγγραφῆς τοῦ Συρίου Φερεκύδους ἧς τὸ ὄνομα ἦν *ἑπτάμυχος* (ὁ *Preller* διώρθωσε «πεντέμυχος»). ἰδὲ *Christ — Χ. Κώνστα*, Ἑλλ. Γρ. I, 587. Γινώσκομεν δὲ ἐκ τοῦ *Φωτίου* καὶ τὸν «*Ἑπτάλογον*» τοῦ Ἀγαπίου. Γνωστὸν δὲ ὅτι ὁ νυμφὼν ἐκαλεῖτο καὶ «ἑπτάμυχος θάλαμος» ἀλλὰ δι' ἄγνωστον ἀκριβῶς λόγον.

[2] Ὁ Εὐσταθ. 889, 61 πειρᾶται τὴν ὀνομασίαν ἑρμηνεῦσαι, οὐ μήν γε πειστικῶς, λέγων τάδε· «ὁ δὲ *Ἑπτάπορος, ὁ καὶ Πολύπορος*, κατὰ τὸν γεωγράφον *ἑπτάκις* διαβαίνεται ἐν τοῖς περὶ τὴν καλὴν Πεύκην χωρίοις, ὥστε φερωνύμως ὠνόμασται. Εἰς τοσαύτας γὰρ ἑλισσόμενος ἀξιολόγους καμπὰς πολλάκις διαπειρᾶται (γραπτέον *διαπερᾶται*)». Πρβλ. καὶ Ἡσύχ. ἐν λ. «*ἑπτάπορος* λέγεται καὶ ὁ Νεῖλος», Μόσχ. 2, 51. Νόνν. Διον. 11, 511. Ὁ Ἡροδ. II, 10 (καὶ 17) καλεῖ τὸν Νεῖλον «πεντάστομον», τὰ δὲ ἄλλα δύο αὐτοῦ στόματα, τὸ Βολβίτινον καὶ τὸ Βουκολικόν, «οὐκ ἰθαγενέα ἐστὶ ἀλλ' ὀρυκτά». Πρβλ. καὶ *Nadhardt* ἔ. ἀ. II, 27.

[3] Πρβλ. σημ. εἰς *Σουΐδ.* I, 1425, καὶ Βιβλιοθ. Φαβρικίου Α΄, 375. *Cramer* Ἀνέκδ. Β΄, 436, 8. Θησαυρ. *Ἐρρίκου Στεφάνου* ἐν λ.

[4] Ἡ ἑρμηνεία «ἡ ἑπτάκις κειρομένη» ἀσύστατός ἐστι.

[5] Πρβλ. καὶ τὸ παρὰ *Προδρόμῳ* III, 441 g «ὡς γὰρ Χριστὸς ἐρύσατο τὸν Πέτρον ἐκ πελάγους | καὶ τρεῖς παῖδας διέσωσε πυρὸς *ἑπταπλασίου*».

σκοτεινότατος, ἀμφικνεφής, *(ἐ)φτάγ(δ)υμνος* τ. ἔ. τελέως γυμνός, *(ἐ)φτάδιπλος* τ. ἔ. ἰσχυρός, πυκνός [1], *(ἐ)φτάσκαλος* «ἐφτάσκαλον λιμάνι» = λιμὴν πολυπέλαστος [2], *(ἐ)φταξεσκέπαστος* ὁ μὴ ἐν τῇ κλίνῃ περιεσταλμένος, *(ἐ)φτακάθαρος* ὁ τελέως καθάρειος, *(ἐ)φτάκαλος* ὁ ἀγαθώτατος, ὁ κάλλιστος, *(ἐ)φτάγερος* ὁ τελείως ὑγιηρός, *(ἐ)φτάγειανος* ὁ ἑπτάκις ὑγιής (ἐν Σάμῳ· *Σταματιάδου* Σαμιακὰ σελ. 82), *(ἐ)φτακακομοίρης* ὁ λίαν οἰκτρός, ἐλεεινός, ἄθλιος, *(ἐ)φταμόναχος* [3] ὁ τελέως μόνος, *ἐφτάκοιλος* («ἐφτάκοιλο σταφύλι». ἰδὲ *Γ. Ν. Χατζιδάκιν* ἐν Φιλολ. Μελ. σελ. 71. καὶ Ἀθηνᾷ. *Χέλδραϊχ - Μηλιαράκη* Τὰ δημ. ὀνομ. τῶν φυτῶν σελ. 17 καὶ 18), *ἐφτάμυαλος* (ἐν Χίῳ) ὁ σοφώτατος, σωφρονέστατος, φρονιμώτατος, *ἐφτάπατος* («ἐφτάπατον σπίτι» οἰκία, ἑπτώροφος τ. ἔ. πολυώροφος), *(ἐ)φτάξερος* («τρώγει φτάξερο ψωμὶ» = ἄρτον μόνον ἐσθίει), *(ἐ)φτάπικρος* ὁ πάνυ πικρός, *(ἐ)φτάγλυκος* ὁ πάνυ γλυκύς. Λέγεται δ᾽ εἶτα περὶ ἀνθρώπου καταφανῶς δίκαια καὶ ἀληθῆ λέγοντος περί τινος πράγματος ὅτι «*ἔχει ἐφτὰ δίκαια*», ἀποστέλλομέν τινα ὀχληρὸν ἡμῖν ὄντα «*εἰς τὰ ἐφτὰ καλὰ τοῦ Θεοῦ*», καὶ περὶ ἀνδρὸς σοφωτάτου λέγομεν ὅτι «*ἔχει ἐφτὰ παππάδων νοῦν*» [4].

Μνημονευτέα τέλος καὶ τὰ κατὰ παρετυμολογίαν γενόμενα *φταξούσιος* (οἱονεὶ ὁ ἑπτὰ ἐξουσίας ἔχων, ἐκ τοῦ *αὐτεξούσιος*), ὁ ἐξουσίαν ἔχων, ὁ κύριός τινος, *ἐφτακράτορας* ἐκ τοῦ *αὐτοκράτωρ* (-ορας). Τὸ *φτάξιμο* (φτ. ψωμὶ = ἄρτος λεπτός), δῆλόν ἐστι ἐκ τοῦ *ἑπτάζυμος* καὶ οὐχὶ ἐκ τοῦ *αὐτόζυμος* (ἰδὲ καὶ *Kretzschmer*, Leb. Dialect 134) παρηγμένον.

Δέδεικται ἄρα ἱκανῶς, οἶμαι ἔγωγε, ὅτι ἡ τοῦ ἀριθμοῦ *ἑπτὰ* σημασία ἐν τῇ Ἑλληνικῇ γλώσσῃ, καὶ ἰδίᾳ ἐν τῇ καθ᾽ ἡμᾶς φωνῇ, ἐκ τῆς ἀρχαίας λατρείας τὸ πρῶτον ὡρμήθη, ἐν ᾗ ὁ ἀριθμὸς ἑπτά, ὡς ἄλλοις τοῦτο ἀκριβέστερον εἴρηται, ἐπίσημον ὅλως καὶ ἱερὰν κατεῖχε τάξιν, μετέπεσε δ᾽ εἶτα ἐκ τῆς δηλώσεως τοῦ καθαγιασμοῦ εἰς τὴν σημασίαν τοῦ μεγέθους καὶ πλήθους, τέλος δὲ καὶ τῆς ἐπιτάσεως.

Ἐν Βερολίνῳ, Μαρτίου μηνὸς ἀρχομένου 1912.

Ι. Ε. ΚΑΛΙΤΣΟΥΝΑΚΙΣ

---

[1] Πρβλ. τὸ ἀνωτέρω (σελ. 272) *ἑπταβόετος*.

[2] Τὸ ἀντίθετον *Κοντοσκάλιον* κατὰ τὸν Δουκάγγιον, ὃς καὶ ἑρμηνεύει τοῦτο «parvum navale». ἰδὲ Χριστ. Κωνσταντινούπολιν τοῦ αὐτοῦ I, 19, 4.

[3] Ὁ καὶ *θεομόναχος*. Περὶ τούτου καὶ τῶν τοιούτων ἐλπίζω μετ᾽ οὐ πολὺν χρόνον ἀκριβέστερον διαλαβεῖν.

[4] Πρβλ. καὶ «*ἐφταπάππαδον*», ὅ ἐστιν ἱερουργία ἑπτὰ ὁμοῦ ἱερέων.

WAS BESTIMMT DER HEILIGE APOSTEL PAULUS INBETREFF DER PRIESTEREHE?

In einigen orthodoxen Partikularkirchen wird die Frage der Wiederverheiratung der Priester neuerdings wiederum viel ventiliert.

Soweit ich sehen konnte, sind Alle diejenigen, welche sich mit dieser Frage eingehender befasst, sowie Alle diejenigen, welche überhaupt über die Priesterehe geschrieben haben, in ihren Ausführungen von den diesbezüglichen Bestimmungen des hl. Apostels Paulus in den Pastoralbriefen ausgegangen. Aber nicht Alle haben die Worte des Apostels in einem und demselben Sinne aufgefasst.

Im vorliegenden Aufsatze will ich es jedoch versuchen nach den Grundsätzen der biblischen Hermeneutik den wahren Sinn der Worte des hl. Apostels Paulus festzustellen.

Über die Priesterehe spricht der Apostel im I. Timotheusbriefe (3,2) und im Titusbriefe (1,6), welche er ungefähr um das Jahr 65 n. Ch. geschrieben hat.

Im I. Timotheusbriefe 3, 2-7, gibt der Apostel an, welche besondere Anforderungen an einen Priesterkandidaten gestellt werden müssen.

Seine diesbezüglichen Ausführungen leitet der Apostel mit den Worten ein '*glaubwürdig ist das Wort*' (πιστὸς ὁ λόγος). Damit wollte er seinem Schüler Timotheus, den er in Ephesus zur Leitung der christlichen Gemeinde zurückgelassen hatte, die Versicherung geben, dass das, was er ihm im Nachfolgenden zu sagen hat, volle Glaubwürdigkeit verdiene.

Hierauf fährt er fort: '*Wenn Jemand nach dem Vorsteheramt strebt, so begehrt er ein schönes Werk*' (εἴ τις ἐπισκοπῆς ὀρέξεται, καλοῦ ἔργου ἐπιθυμεῖ). Mit diesen Worten will Paulus

den Timotheus darüber belehren, dass er für den Fall, als Jemand aus der Mitte der Gläubigen ein Vorsteheramt in der Kirche erlangen wolle, dieses Streben nicht etwa als ein unerlaubtes bezeichne, noch es unterdrücke, sondern es nach Kräften unterstütze, weil der Wunsch, ein Kirchenvorsteheramt zu erlangen und als solcher das Heil Vieler zu vermitteln an sich nicht schlecht, sondern gut ist.

Ich habe den Ausdruck ἐπισκοπὴ mit Vorsteheramt übersetzt, denn gleich aus dem nachfolgenden v. 2 erhellt, dass es das Amt eines ἐπίσκοπος bezeichnet, und bei dem Worte ἐπίσκοπος müssen wir, wie aus dem Zusammenhange und aus anderen Stellen der Apostelgeschichte und der paulinischen Briefe klar ist, an einen kirchlichen Vorsteher, an einen 'Aufseher' der christlichen Gemeinde denken. Da aber die kirchlichen Vorsteher im N. T. noch häufiger πρεσβύτεροι genannt werden, so fragt es sich, bezeichnen beide Benennungen, πρεσβύτεροι und ἐπίσκοποι, dieselben oder verschiedene Personen? Die Frage ist von jeher verschieden beantwortet worden. Ich bemerke darüber kurz folgendes: Es unterliegt keinem Zweifel, dass das Wort ἐπίσκοπος in der ersten christlichen Zeit nicht den genau abgegrenzten Begriff hatte, der später damit verbunden wurde, denn die Ausdrüke ἐπίσκοπος und πρεσβύτερος werden im N. T. mehrfach von einen und denselben Personen gebraucht. So lesen wir in Apostelgeschichte 20, 17 ff., dass der hl. Apostel Paulus, als er zum letzten male nach Jerusalem reiste, die πρεσβυτέρους der Gemeinde von Ephesus nach Milet kommen liess, um sich von ihnen zu verabschieden. In der Anrede, die er an sie hielt, nennt er sie aber ἐπισκόπους (v. 28). Daraus ist klar, dass dieselben Personen bald ἐπίσκοποι und bald πρεσβύτεροι genannt werden. Dasselbe erhellt auch aus der Adresse des Philipperbriefes. Der Brief ist *'an die Gläubigen in Philippi samt den Bischöfen und Diakonen'* (σὺν ἐπισκόποις καὶ διακόνοις) adressiert (1,1). Von 'Presbytern' ist nicht die Rede und doch wer könnte glauben, dass an der Spitze der Philippergemeinde mehrere 'Bischöfe' im heutigen Sinn des Wortes standen, aber keine 'Presbyter'? Auch in dem Briefe an Titus (1,5) sagt Paulus, er habe ihn in Kreta zurückge-

lassen, damit er in den einzelnen Städten πρεσβυτέρους anstelle, und gibt v. 6 die Eigenschaften an, die ein Presbyter haben müsse, indem er v. 7 die Begründung hinzufügt: 'denn es muss ein ἐπίσκοπος unbescholten sein' u. s. w. Der Ausdruck πρεσβύτερος (v. 5) erscheint also v. 7 mit ἐπίσκοπος wieder aufgenommen. Man ersieht daraus, dass die Ausdrücke ἐπίσκοποι und πρεσβύτεροι in der ersten Zeit der christlichen Kirche promiscue zur Bezeichnung derselben Kirchenvorsteher gebraucht wurden. Hatte man ihre *Würde* im Auge, so nannte man sie mit dem aus dem Judentume herübergenommenen Namen πρεσβυτέρους; hatte man aber mehr ihr *Amt*, über die ihnen unterstellte Herde zu wachen im Auge, so bezeichnete man sie als ἐπισκόπους, 'Aufseher'. Aus dem Gesagten darf jedoch nicht etwa der Schluss gezogen werden, als habe die apostolische Kirche das Amt eines über die Presbyter an Würde und Macht hervorragenden Vorstehers nicht gekannt. Die Pastoralbriefe zeigen doch zur Genüge, wie falsch ein solcher Schluss wäre, denn wenn Paulus dem Timotheus die Eigenschaften eines Bischofs und Diakonen auseinandersetzt, damit er Niemandem vorzeitig die Hände auflege, und ihm weiterhin die Auswahl, die Aufsicht, die Belohnung und Bestrafung der Presbyter überträgt, so musste dieser doch über den πρεσβυτέροις und ἐπισκόποις in Ephesus stehen. Dasselbe gilt von Titus, den Paulus in Kreta mit demselben Auftrage zurückgelassen hatte. Wir werden demnach sagen müssen: der *Sache* nach bestand allerdings schon in der apostolischen Zeit der Episcopat als eine vom Presbyterate verschiedene Stufe; nur hatten sich die Namen für jede einzelne Stufe noch nicht durch den Sprachgebrauch fixiert. Mit der Zeit aber kam für den Kirchenvorsteher der höchsten Stufe immer mehr die Bezeichnung ἐπίσκοπος in Anwendung, während dem Kirchenvorsteher der zweiten Stufe die Bezeichnung πρεσβύτερος vorbehalten blieb [1].

Aus dem Gesagten dürfte es klar geworden sein, dass der

[1] Bisping, Exegatisches Handbuch zum Neuen Testament, Münster, 1865, VII, 1, S. 163 f., (zu I Tim. 3. 2).

Apostel an obiger Stelle mit ἐπισκοπή im allgemeinen das kirchliche Vorsteheramt und mit ἐπίσκοπος im allgemeinen den kirchlichen Vorsteher gemeint habe.

Im Nachfolgenden gibt der Apostel nunmehr die Eigenschaften an, die ein kirchlicher Vorsteher haben müsse, indem er sagt: '*Es muss nun ein Vorsteher untadelig sein*' (δεῖ οὖν τὸν ἐπίσκοπον ἀνεπίληκπτον εἶναι). Wie die Folgepartikel οὖν (nun) zeigt, werden die Eigenschaften, die vom Kirchenvorsteher verlangt werden, aus der hohen Würde des Kirchenvorsteheramtes gefolgert, so dass derjenige, der diese Eingenschaften nicht besitzt, ein Vorsteheramt auch nicht erlangen kann. Das erste Erfordernis, welches der Apostel an einen Kirchenvorsteherkandidaten stellt, ist, dass er 'untadelig' (ἀνεπίληπτος) sei. Damit wollte der Apostel sagen, der Kirchenvorsteherkandidat müsse frei sein von solchen Handlungen, die ihm einen Tadel zuziehen könnten. Damit ist aber nur im allgemeinen und in negativer Form das gesagt worden, was Timotheus von einem Priesterkandidaten zunächst fordern solle. — Im Nachfolgenden wird der Ausdruck 'untadelig' (ἀνεπίληπτος) näher spezialisiert, indem die Person des Priesterkandidaten an sich, im Verhältnisse zu den Seinigen nnd schliesslich im Verhältnisse zu denjenigen, die ausserhalb der christlichen Gemeinde stehen, in Betracht gezogen wird.

Was das Verhältnis des Priesterkandidaten an sich und zu den Seinigen betrifft, so muss er zunächst in der Ehe 'untadelig' (ἀνεπίληπτος) sein, denn die Ehe als Liebesband ist das intimste und gleichzeitig dasjenige Verhältnis, welches im Stande ist, den Mann in seinem wahren Lichte zu zeigen. Daher hat auch der hl. Apostel Paulus da, wo es sich um die Einsetzung von Kirchenvorstehern handelt und die Eigenschaften, die sie besitzen müssen, angibt, vor allem ihr eheliches Verhältnis im Auge und bestimmt diesbezüglich, der Kirchenvorsteher soll '*eines Weibes Mann sein*' (μιᾶς γυναικὸς ἀνήρ). Wie diese Worte aufzufassen sind, werden wir im folgenden zu zeigen haben. Vorläufig wollen wir sehen, welche Eigenschaften der Apostel sonst noch von den Priesterkandidaten fordert. — Der Apostel fordert von ihnen auch

solche Eigenschaften, die sie befähigen, die ihrem Hirtenamte Anvertrauten recht zu belehren und gut zu leiten. Der Kirchenvorsteher muss '*nüchtern*' (νηφάλιος) sein. Nüchtern ist derjenige, der seinen Geist nicht etwa durch Leidenschaften trübt, und in allen seinen Worten und Handlungen von diesem nüchternen Geiste sich leiten lässt. Diese Eigenschaft wird gefordert, weil nur der Nüchterne im Stande ist die Dinge klar zu beurteilen. — Der Kirchenvorsteher soll ferner '*klug*' (σώφρων) sein, das heisst ein solcher, der in schweren Zeiten immer mit weiser Zurückhaltung die Mittel und Wege ausfindig macht, die zum Guten führen. — Er soll auch '*anständig*' (κόσμιος) sein, das heisst einer der, so oft er in Berührung mit anderen Personen kommt, in seinem ganzen Wesen Würde und Anstand beobachte.—Im Zusammenhange damit fordert der Apostel, das der Kirchenvorsteher auch '*gastfreundlich*' (φιλόξενος) sei, das heisst ein solcher, der mit Liebe die dürftigen, vertriebenen, verfolgten Christen oder die umherschweifenden christlichen Lehrer bei sich aufnimmt und bewirtet.—Auch soll er '*lehrfähig*' (διδακτικὸς) sein, das heisst ein solcher, der im Stande ist, die Glaubenssätze, von deren Wahrheit er überzeugt ist, auch Anderen mitzuteilen und diese zu der Überzeugung von der Wahrhaftigheit jener Glaubenssätze zu bringen (vgl. Tit. 1, 9). — Dies wird sicherlich derjenige nicht tun können, der etwa leidenschaftlich dem Trunke ergeben wäre. Daher fordert der Apostel als weitere Eigenschaft von einem Priesterkandidaten, dass er '*nicht dem Trunke ergeben*' (μὴ πάροινος) sei. Denn wie könnte ein Trunkenbold Mässigkeit, Selbstverläugnung und die Wahrheit predigen? — Auch darf ein Kirchenvorsteher '*kein Schläger*' (μὴ πλήκτης) sein, das heisst nicht ein solcher, der bereit wäre, seine Überzeugung einem Anderen mit Anwendung von Gewaltmitteln beizubringen. — Ein Kirchenvorsteher soll vielmehr '*liebenswürdig*' (ἐπιεικής) sein, das heisst einer, der gegen Jedermann gütig und rücksichtsvoll ist, um Niemanden von sich zurückzustossen. — Abstossend wirkt vor allem ein rechthaberisches Wesen, welches leicht in Zanksucht ausarten kann. Ein Priesterkandidat soll '*nicht zanksüchtig*' (ἄμαχος) sein.—Und da die Ursache vielen Streites und Zankes

das Geld ist, so fordert der Apostel vom Priesterkandidaten gleich, dass er auch '*nicht geldgierig*' (ἀφιλάργυρος) sei. Denn nichts ist so sehr im Stande das Evangelium in den Augen der Gläubigen zu kompromittieren, als die Geldgier seiner Vertreter. — Die besten Garantien, dass Jemand die Kirche Christi gut leiten wird, bietet derjenige, '*der dem eigenen Hause wohl vorsteht*' (τοῦ ἰδίου οἴκου καλῶς προϊστάμενος) und dadurch gleichsam im kleinen Kreise seiner Familienangehörigen die Probe abgelegt hat, dass er fähig sei zu lenken und zu regieren. — Ob er aber seinem Hause wohl vorstehen könne, zeigt sich am besten darin, wenn er gehorsame, sittsame Kinder hat. Daher fordert der Apostel vom Kirchenvorsteher, dass er '*Kinder habe im Gehorsam mit aller Ehrerbietung*' (τέκνα ἔχων ἐν ὑποταγῇ μετὰ πάσης σεμνότητος). Der Nachdruck liegt nicht auf τέκνα ἔχων, sondern auf ἐν ὑποταγῇ: wenn er Kinder hat, so müssen sie gehorsam sein. Der Gehorsam soll aber kein sklavischer, das heisst einer, der sich allein durch die Furcht vor der Strafe bestimmen lässt, sondern einer 'in aller Ehrerbietung' sein, das heisst ein Gehorsam, der sich hütet etwas zuwider zu handeln aus Hochschätzung und Ehrerbietigkeit vor dem Vater, den man nicht kränken möchte. — Der Apostel gibt auch den Grund an, warum er solches gefordert habe, indem er gleich hierauf in Form einer Frage fortfährt: '*Wenn aber Jemand seinem eigenen Hause nicht vorzustehen weiss, wie wird er für die Gemeinde Gottes Sorge tragen*' (εἰ δέ τις τοῦ ἰδίου οἴκου προστῆναι οὐκ οἶδεν, πῶς ἐκκλησίας θεοῦ ἐπιμελήσεται;)? Die christliche Gemeinde ist eine grosse Familie. Wenn nun Jemand seiner eigenen kleineren Familie nicht vorzustehen weiss, so zeigt er eben damit, dass er nicht zum Verwalter der grösseren Familie, der Gottesgemeinde, der Kirche, taugt. — Untauglich für einen Kirchenvorsteher ist auch derjenige, der sich vor kurzem hat taufen lassen, und daher sagt der Apostel '*kein Neuling*' (μὴ νεόφυτος). Der Grund hierfür ist wohl der, dass ein Neugetaufter durch eine zu schnelle Erhebung zum Vorsteher einer christlichen Gemeinde nicht übermütig werde und der Übermut dieselbe Strafe zuziehe, welche den aus Hochmut gefallenen Satan

traf. — Schliesslich stellt Paulus an einen Priesterkandidaten die Anforderung, dass er auch bei den Nichtchristen in gutem Rufe und in Achtung stehe, indem er sagt: '*Er muss aber auch ein gutes Zeugnis haben von denen, die draussen*' (d. h. ausserhalb der christlichen Gemeinde) *sind,* dass er nicht in Schmach verfalle und in die Schlinge des Teufels (δεῖ δὲ καὶ μαρτυρίαν καλὴν ἔχειν ἀπὸ τῶν ἔξωθεν, ἵνα μὴ εἰς ὀνειδισμὸν ἐμπέσῃ καὶ παγίδα τοῦ διαβόλου). Diese Anforderung hat ihren Grund darin, dass derjenige Kirchenvorsteher, von dessen früherem Leben als Nichtchristen manches Anstössige bekannt wäre, sicherlich der Verachtung bei der Gemeinde, der er vorsteht, anheimfallen würde. Diese Verachtung bei der eigenen Gemeinde könnte für ihn aber leicht eine Versuchung werden, dem Christentume ganz zu entsagen und so in die Schlinge des Teufels, der ausserhalb des Christentums sein Herrschgebiet hat, zu fallen [1].

Aus dem ganzen Gedankenzusammenhange der Stelle I. Tim. 3, 2-7, erhellt also, dass der Wunsch des Apostels dahin geht, den Timotheus zu bestimmen, als Priesterkandidaten nur solche Männer aufzunehmen, welche mit den auserlesensten Gaben des Geistes und des Herzens ausgestattet sind und davon Beweise in ihrem Betragen sowohl gegenüber der eigenen Familie, als auch gegenüber den Gläubigen, wie nicht minder den Ungläubigen gegeben haben, denn nur solche Männer könnten sichere Garantien bieten, dass sie sich bei der Gemeinde zu jeder Zeit des erforderlichen Ansehens erfreuen und im Stande sein werden, die ihnen unterstellten Kirchen recht und gut zu leiten.

In diesem Gedankenzusammenhange haben wir nun auch die folgenden Worte, '*eines Weibes Mann*' (μιᾶς γυναικὸς ἀνήρ), zu stellen, auf den wir jetzt zurückkommen wollen.

Rein sprachlich betrachtet und losgelöst aus jedem Zusammenhange lassen diese Worte eine mehrfache Deutung zu, und zwar kann das Wort εἷς (einer), fem.: μία (eine), entweder als eigentliches Zahlwort betrachtet oder in der Bedeutung eines unbestimmten Artikels gebraucht werden.

[1] Vgl. *Bisping*, a. a. O.

1. Wird das Wort εἷς (einer), fem.: μία (eine), in der Bedeutung eines unbestimmten Artikels genommen, dann darf auf den Zahlenwert, den dieses Wort als Zahlwort repräsentiert, kein Gewicht gelegt werden. Der Übergang dieses Zahlwortes in die Kategorie eines unbestimmten Artikels liegt zwar erst im Neugriechischen vollständig vor [1], hat aber bereits in vorchristlicher Zeit begonnen und ist auch aus den neutestamentlichen Büchern [2], doch nicht aus den paulinischen Briefen [3], durch so manche Beispiele zu belegen [4].

Wenn man aber dessen ungeachtet das Wort μία an dieser Stelle (I. Tim. 3, 2) in der Bedeutung eines unbestimmten Artikels nehmen wollte, dann müssten die Worte μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ (eines Weibes Mann) die Bedeutung haben, dass der Kirchenvorsteher irgend ein Weib haben, also verheiratet sein müsse im Gegensatze zu einem Manne, der kein Weib hat, gleichgiltig ob er unverheiratet geblieben oder Witwer ist. Die Vertreter dieser Ansicht pflegen noch besonders das Wort δεῖ (muss) zu betonen und aus der Stelle herauszulesen, dass der Apostel verlange, die kirchlichen Vorsteher *müssen* verheiratet sein. Das Beweibtsein wäre also eine *conditio sine qua non* für die Übernahme eines kirchlichen Amtes. Wer diese seltsame Auffassung zum erstenmal geäussert hat, lässt sich heute mit Sicherheit freilich nicht feststellen. Aus den Worten des *Hieronymus* [5] scheint aber hervorzugehen, dass diese Auffassung zunächst von *Jovinianus* und *Vigilantius* vertreten wurde, welche die freiwillige Jungfräulichkeit verwarfen, indem sie 'die Enthaltung eine Haeresie' ('continentiam haeresin') und 'die

[1] *Blass*, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, 2. Aufl., 1902. S. 145, § 45, 2.

[2] Vgl. Matth. 8, 19; 26, 69, u. a.

[3] Siehe *Bruder*, Concordantiae omnium vocum N. T. graeci, Lipsiae, 1900, der neununddreissig Fälle dieser Art anführt, jedoch nicht aus den paulinischen Briefen.

[4] Vgl. *J. Fischer*, die Bestimmung der Pastoralbriefe: unius uxoris vir (in Weidenauer Studien, 1. 1906, Weidenau S. 186).

[5] Adv. Vigilantium, 1 und 2 (Migne, 23, 353 ss.).

Schamhaftigkeit eine Brutstätte der Begierde' ('pudicitiam libidinis seminarium') nannten. Hieronymus verwirft aber seinerseits mit Entschiedenheit diese Auffassung. Auch einige spätere Exegeten, wie z. B. *Theophilactus*[1] und *Primatius*[2] berichten, dass diese Worte des Apostels in einem solchen Sinne von Einigen aufgefasst wurden. Sie lehnen aber ihrerseits diese Auffassung als eine falsche ab.

Die Protestanten haben anfangs diese Auffassung der Worte des Apostels Paulus gutgeheissen, denn sie wollten aus der hl. Schrift den Nachweis erbringen, dass der Priesterzölibat unstatthaft sei und somit die Heiraten der Kleriker gerechtfertigt seien. So vor allen *Karlsstadt*[3], der sich zu diesem Zwecke gerade auf diese Worte des Apostels berief: δεῖ τὸν ἐπίσκοπον εἶναι μιᾶς γυναικὸς ἄνδρα. Aber trotz des grossen Interesses, das die Protestanten an dieser Interpretation hatten, wurde sie dennoch im Laufe der Zeit auch von ihnen aufgegeben. Heute dürfte sie kaum noch im Ernst von irgend einem Protestanten verteidigt werden[4].

Eine solche Erklärung der Worte des Apostels ist ja auch vom Standpunkte der biblischen Hermeneutik als unhaltbar zu bezeichnen und muss, weil falsch, entschieden abgelehnt werden. Denn wenn wir davon auch absehen wollten, dass das Wort εἷς (einer) bei Paulus in der Bedeutung eines unbestimmten Artikels überhaupt nicht vorkommt, so würde die Auffassung, dass der Apostel von den kirchlichen Vorstehern die Ehe als eine *conditio sine qua non* fordere, sowohl der Praxis, als auch der Theorie, die der hl. Apostel Paulus vom jungfräulichen Stande und von der Ehe hat, direkt zuwiderlaufen. Der Apostel ist sein ganzes Leben lang unverheiratet geblieben, um sich der Predigt des Evangeliums ungehindert hingeben zu können. Er empfiehlt den jungfräulichen Stand in I. Kor. 7, 8, 26 und 40, auch

---

[1] Comm. zu I. Tim. 3, 2 (Migne, 125, 41).

[2] Im Kommentar, der ihm zugeschrieben wird, zu I. Tim. 3, 2 (Migne, 68, 665).

[3] Von Gelübden-Unterrichtung, 1521.

[4] Vgl. *J. Fischer* a. a. O., S. 188 f.

Anderen, indem er sagt: 'Es ist gut für sie, wenn sie so bleiben, wie ich (nämlich unverheiratet'). Daher bin ich der Ansicht, dass wer wie der Apostel Paulus aus höheren Rücksichten sein ganzes Leben unverheiratet blieb und auch Anderen den ehelosen Stand empfiehlt, unmöglich von den kirchlichen Vorstehern fordern konnte, dass sie unbedingt heiraten. Daher hat auch *Hieronymus* [1] mit vollem Recht gegen Vigilantius und Jovinianus die Behauptung aufgestellt: 'Wenn nach der Meinung des Apostels die Kirchenvorsteher verheiratet sein müssen, dann durfte der Apostel selbst, der gesagt hat: Ich will, dass Alle so seien, wie ich (I. Kor. VII, 7), kein Kirchenvorsteher sein. Und Johannes wird als unwürdig dieses Amtes anzusehen sein und auch alle Jungfrauen und Enthaltsamen, welche wie die schönsten Juwelen das Halsband der Kirche schmücken'. Einmütig ist denn auch eine solche Erklärung sowohl von den alten, als auch von den besonneren neueren Exegeten, einschliesslich der Protestanten, abgelehnt worden [2].

2. Wenn nach dem Gesagten das Wort μία (eine) nicht die Bedeutung eines unbestimmten Artikels haben kann, dann bleibt uns nichts anderes übrig, als dass wir es als Zahlwort betrachten. In diesem Falle ruht darauf der Ton im Satze und dieser Ton wird durch die Voranstellung des Zahlwortes vor dem dazugehörigen Substantiv noch gesteigert. Damit wird ein besonderes Gewicht auf den Zahlwert '*eines*' den es repräsentiert, gelegt. Mit μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ will also der Apostel sagen, der kirchliche Vorgesetzte dürfe nur zu einer *einzigen* weiblichen Person in ehelichem Verhältnisse stehen. Hiermit sind von der Chirotonie alle diejenigen ausgeschlossen, welche dieser Bedingung nicht entsprechen.

Diejenigen, welche dieser vom Apostel geforderten Bedingung nicht entsprechen, können entweder solche Männer sein, welche im Leben wiederholt geheiratet haben (Digamie, Trigamie=suczessive Polygamie), oder Männer, welche

[1] Adv. Jovin., I. 34 (Migne 23, 270).

[2] Vgl. *Fischer*, a. a. O., S. 201 f.

gleichzeitig mehrere Frauen besitzen (= simultane Polygamie). Daher entsteht die Frage, hat der Apostel mit den obenangeführten Worten gefordert, dass der Kirchenvorsteher in seinem Leben nur einmal heirate und denjenigen von der Chirotonie ausgeschlossen, der in seinem Leben wiederholt geheiratet hat (suczessive Polygamie), oder hat er gefordert, dass der Kirchenvorsteher gleichzeitig nur eine Frau habe, und hiermit alle diejenigen ausgeschlossen, die gleichzeitig mit mehreren Frauen in ehelicher Gemeinschaft leben (simultane Polygamie)? An sich wäre das eine ebenso gut möglich, wie das andere.

a) Doch sehen wir zunächst zu, wie es mit der letzteren Möglichkeit steht. Da müssen wir uns vor allem fragen, unter welchen Bedingungen konnte der Apostel Paulus gefordert haben, dass der kirchliche Vorsteher gleichzeitig nur mit einer Frau in ehelicher Gemeinschaft lebe und hiermit von der Chirotonie jeden ausgeschlossen haben, der gleichzeitig mit mehreren Frauen verheiratet ist, oder, anders gesagt, in simultaner Polygamie lebt.

Es ist selbstverständlich, dass eine solche Bestimmung wie in den Anschauungen und Bestrebungen jener Zeit begründet, so auch nur gegen Missstände, die damals allgemein verbreitet waren und nicht etwa bloss vereinzelt auftraten, gerichtet sein muss, daher werden wir sagen, die Bestimmung des Apostels, dass der kirchliche Vorsteher 'eines Weibes Mann' sei im Sinne, dass alle Polygamien von der Chirotonie auszuschliessen seien, könne nur dann einen Sinn und Zweck haben, wenn zu jener Zeit die simultane Polygamie unter den Völkern des römischen Reiches und auch in Kleinasien, wo Timotheus als Leiter der Kirche residierte, zu den täglichen Vorkommnissen gehörte und wenn also die aktuelle Gefahr vorlag, dass des öfteren Kandidaten, die in polygamer Ehe lebten, für den kirchlichen Vorsteherposten in Frage kommen konnten. Es bleibt also zu untersuchen, ob wir derartiges zu jener Zeit im römischen Reiche vorfinden.

Bei den Juden kommen in alter Zeit freilich zahlreiche Fälle von polygamen Ehen vor. So wissen wir, dass die

Erzväter des jüdischen Volkes in polygamen Ehen lebten [1]. Dasselbe ist bekannt von einigen Richtern und Königen des jüdischen Volkes [2]. Daraus geht aber durchaus nicht hervor, dass auch zur Zeit des hl. Apostels Paulus die Polygamie im allemeinen Gebrauche bei den Juden gewesen wäre. Denn die vielen Unzukömmlichkeiten, welche die polygamen Ehen mit sich brachten, werden frühzeitig die meisten Juden veranlasst haben im Interesse der Aufrechthaltung des häuslichen Friedens, sowie auch im Interesse eines sparsamen Haushaltes auf die Polygamie zu verzichten und sich nur mit einer einzigen Frau zu begnügen [3]. In den nachexilischen Zeiten verschwindet daher die Polygamie fast ganz unter den Juden und die Monogamie wird zur alleinherrschenden [4].

Die Geschichte der Erschaffung des ersten Menschenpaares (Gen. 2,18 ff.) zeigte doch Jedermann deutlich genug, dass die Monogamie nicht nur die ursprüngliche, sondern auch die allein von Gott eingesetzte Form der Ehe sei. Und auch die wiederholten Aussprüche der alttestamentlichen Propheten, welche das intime Verhältnis zwischen Gott und dem Verheissungsvolke vielfach unter dem Bilde der Ehe darstellten, zeigen, dass sie nur eine monogame Ehe im Auge hatten [5]. Das einzige historisch nachweisbare Beispiel einer polygamen Ehe unter den Juden im neutestamentlichen Zeitalter ist der von Josephus Flavius [6] berichtete Fall, dass der König der Juden, Herodes der Idumäer, um seine Dynastie zu festigen im ganzen zehn Frauen geeheligt hat. Aber auch Josephus Flavius glaubt dies entschuldigen zu

---

[1] Gen. 28, 9; 29, 1 ff; 37, 2; 46, 10; Exod. 21, 9 f; Lev. 18, 78; Deut. 21, 16 f.

[2] Richt. 8, 30; 10, 4; 12, 9. 14; I. Sam. 1,2 ff; II. Sam. 5, 13; I. Könige 11, 1; ff; II. Chron. 11, 21; 13, 21 u. a.

[3] Vgl. Sprüche 12, 4; 19, 14; 31, 10 ff.

[4] Vgl. Tob. 1, 11; 2, 19; 8, 4, 13; Jus. 29, 63.

[5] Vgl. *Wetzer* und *Welte*, Kirchenlexikon, 2, Aufl. 1885. 4. Bd., S. 154. Art.: Ehe; *Hauck*, Realencyklopädie für protest. Theologie, 3. Aufl, 5. Bd, S. 744, Art.: Familie und Ehe bei den Hebräern.

[6] Antiq. XXII, 1,2 f.

müssen durch die Bemerkung: ὡς ἂν ἐφιεμένου τε πατρίως Ἰουδαίοις γαμεῖν πλείους (wie es den Juden von altersher erlaubt war mehrere Frauen zu heiraten)[1]. Die Juden haben auch in der nachfolgenden Zeit die Polygamie wenigstens in der Theorie für erlaubt gehalten, indem sie die Bestimmung aufnahmen, dass der König bis zu achtzehn Frauen ehelichen könne. Wie viele Frauen ein Privatmann haben dürfe, wird in der Mischna[2] zwar nicht ausdrücklich gesagt, es wird aber vorausgesetzt, dass er vier bis fünf Frauen haben könne. Und auch *Justinus der Märtyrer*[3] tadelt die Juden deswegen, weil sie meinten bis zu fünf Frauen eheligen zu dürfen. Dessen ungeachtet wird die Polygamie in der Praxis um jene Zeiten unter den Juden nur höchst selten vorgekommen sein. Denn nur also ist die Tatsache erklärlich, dass unser Heiland, der die Ehescheidung aus nichtigen Gründen mit aller Entschiedenheit verurteilt[4], kein Wort des Tadels gegen die zu mindesten ebenso verwerfliche Polygamie hat. Auch die verfängliche Frage der Sadduzäer an Jesum, von der uns Matthäus 22, 24 ff., berichtet wird, wem nämlich bei der Auferstehung, wenn es eine solche überhaupt gäbe, die Frau gehören wird, welche hier auf Erden mit sieben Brüdern verheiratet war, lässt nicht vermuten, dass die Polygamie zu dieser Zeit etwas Gewöhnliches war. Sonst hätten die Sadduzäer auf den aus der Polygamie entstehenden Schwierigkeiten nach der Auferstehung nicht hingewiesen und hätten es auch nicht nötig gehabt auf Grundlage des Instituts der Leviratsehe einen Fall zu konstruieren, wie er in Wirklichkeit wohl kaum je wird vorgekommen sein. Ist es dem so, dann haben wir allen Grund zu sagen, die Meinung der alten Exegeten[5], der hl. Apostel Paulus hätte die

---

[1] Bell. iud. I, 24,2.

[2] Mischna Sanhedrin, II, 4; vgl. *Schürer*, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi, 3. u. 4. Aufl, Leipzig, 1901, I., S. 406 f.

[3] Dialog. c. Tryph., c. 134 (Migne, 6, 785): βέλτιόν ἐστιν ὑμᾶς τῷ θεῷ ἕπεσθαι ἢ τοῖς ἀσυνέτοις καὶ τυφλοῖς διδασκάλοις ὑμῶν, οἵτινες καὶ μέχρι νῦν καὶ τέσσαρας καὶ πέντε ἔχειν ὑμᾶς γυναῖκας ἕκαστον συγχωροῦσι.

[4] Matth. 5, 31 f.; 19, 9.

[5] *Hieronymus*, Comm. in epist. ad Tit, zu 1, 6 (Migne, 26, 598 f.) weiss

Bestimmung, dass der Priesterkandidat 'eines Weibes Mann' sei, aus dem Grunde erlassen, «weil es bei den Juden üblich war zwei oder mehrere Frauen zu haben», mag wohl auf die ältesten Zeiten der jüdischen Geschichte zutreffen, entbehrt aber jeder rechtlichen Grundlage für die in Frage kommende Zeit[1].

Der hl. Apostel hatte also keine Veranlassung einem Übel entgegenzusteuern, das gar nicht existierte. Und dies umsoweniger, als er im I. Timotheusbriefe nicht einmal vorwiegend die Verhältnisse unter den Judenchristen, als vielmehr jene der Heidenchristen, die in Ephesus und Umgebung weitaus in der Mehrzahl waren, im Auge gehabt haben

davon, dass schon vor ihm einige Exegeten dieser Meinuug waren ('quidam ita sentiunt') indem er schreibt: 'Judaicae inquiunt consuetudinis fuit vel binas uxores habere vel plures ... et hoc nunc volunt esse praeceptum, ne is qui episcopus cligendus est, uno tempore duas pariter habeat uxores'. An einer anderen Stelle, u. zw. in epist. 69, 5, ad Oceanum (Migne, 22, 657) gibt er aber zu, dass diese Worte des Apostels auch anders gedeutet werden können ('Hoc quod dicit unius uxoris virum, potest et aliter disseri'). Auch *Johannes Chrysostomus* schreibt in Hom. X. zu I. Tim. (Migne, 62, 547): (Οὐ νομοθετῶν) τοῦτό φησιν ὡς μὴ εἶναι ἐξὸν ἄνευ τούτου γίνεσθαι, ἀλλὰ τὴν ἀμετρίαν κωλύων, ἐπειδὴ ἐπὶ τῶν Ἰουδαίων ἐξῆν καὶ δευτέροις ὁμιλεῖν γάμοις καὶ δύο ἔχειν κατὰ ταὐτὸν γυναῖκας. In den Katenen (*Cramer*, Catenae, 1844, VII, 23) scheint er aber anderer Meinung zu sein. Auch *Theodor von Mopsuestia* (*Cramer*, ibd., p. 24) vertritt diese Ansicht, und in Anlehnung an diesen und an Chrysostomus auch die späteren griechischen Exegeten *Theodoret* (Comm. in epist. I. ad Tim. zu 3, 2; Migne, 82, 804) und *Theophylact* (Comm. in epist. I. ad Tim., zu 3, 2; Migne, 125, 41). Auch der jakobitische Bischof *Johannes von Daza* (vgl. Tüb. Quart.-Schrift, 1868, V. 275 f.), der in der ersten Hälfte des neunten Jahrhunderts schrieb, weiss von 'einigen', welche die Worte des Apostels in dieser Weise auslegen. Wieder aufgenommen wurde diese Erklärung erst nach langer Zeit von *Calvin* und auf röm.-kath. Seite von *Cajetanus* (Opera quotquos in S. Scripturae expositionem reperiuntur, Lugd., 1639), der sich sogar zu der Äusserung versteigt: 'Multi in primitiva ecclesia habebant duas uxores imitantes patres Veteris Testamenti', was der Wahrheit durchaus nicht entspricht. Später schlossen sich diesen noch andere Exegeten an, wie *Calixt* (de coniugio clericorum, 1653, S. 46), *Heinrichs* (Pauli epist. ad Tim., Tit. et Philem., 1798) und *Flatt* (Vorlesungen über die Briefe Pauli an Tim. und Tit., 1831). Vgl. *Fischer*, a. a. O., S. 189 f.

[1] Fischer, a. a. O., S. 205 f.

muss. Darum ist die weitere Frage viel wichtiger, ob zu jener Zeit etwa in der heidnischen Welt oder vielmehr in den griechisch-römischen Kulturländern die Polygamie so weit verbreitet war, dass der Apostel eine so spezielle Vorschrift für notwendig erachten musste.

Bei den Griechen und vorwiegend bei den Römern galt die Ehe von altersher als ein heiliges Verhältnis, sie begründete eine religiöse Gemeinschaft zwischen beiden Gatten und darum erhielt sie auch bei ihrer Eingehung eine religiöse Weihe. Sie stand auch unter dem besonderen Schutze der Götter gleich wie der Staat selbst, für welchen die Familie die unerlässliche Bedingung und Grundlage war. Auf diese alte Ehe passte die bekannte römische Definition der Ehe 'Consortium omnis vitae, divini et humani juris communicatio', eine Definition von der ein Unkundiger glauben sollte, sagt *R. Ihering*[1], dass sie die christliche Auffassung der Ehe enthalte. Sie war von allem Anfange an monogam im strengsten Sinne des Wortes und die einmal geschlossene Ehe durfte nicht mehr aufgelöst werden.

Die Intimität des Familienlebens ging freilich seit der Zeit, wo unter den Griechen der Hetairismus infolge des Banquerotes, zu dem ihre religiöse-sittliche Kultur gelangt war, immer günstigeren Boden fand, und unter den Römern die Sklaverei infolge der ständigen Kriege, die sie führten, immer mehr überhand nahm und ihren ungünstigen Einfluss auf das eheliche Leben auszuüben begann, immer mehr dem Verfall entgegen. Aber dieser Verfall des Ehe- und Familienlebens hatte nicht etwa die Einführung der (simultanen) Polygamie zur Folge, sondern vielmehr gerade das Gegenteil davon. In dieser Zeit der fast allgemeinen Sittenlosigkeit scheute man die engen Fesseln der Ehe. Man spürte nicht die geringste Neigung zur Polygamie. Sklaventum und schamloses Hetärenwesen boten einen bequemeren Ersatz dafür. Den ärmeren Kreisen aber verbot sich die Polygamie ohnehin schon aus wirtschaftlichen Gründen. Aus

[1] Geist des römischen Rechts auf den verschiedenen Stufen seiner Entwicklung, II Bd., I. Abt., Leipzig, 1854, S. 212.

dieser unnatürlichen Entwickelung der Verhältnisse ergab sich, dass die Polygamie der griechisch-römischen Kulturwelt fremd blieb. Dazu kam, dass hier auch rechtlich der Polygamie kein Raum gegeben war, wie wir dies wenigstens in der Theorie noch bei den Juden konstatieren konnten. Bei Griechen sowohl wie bei Römern hatte die Polygamie Infamie zur Folge und wurde als Ehebruch gestraft. Die römische Gesetzgebung, welche für das ganze römische Reich Geltung hatte, bestimmt nämlich diesbezüglich folgendes: 'Neminem, qui sub ditioni sit Romani nominis, binas uxores habere posse, vulgo patet: cum etiam in edicto praetoris huiusmodi viri infamia notati sint; quam rem competens iudex inultam esse non patietur' [1]. Und es ist eine bekannte Tatsache, dass Julius Caesar, als er den Vorschlag machte, dass in Rom die Polygamie eingeführt werde, allgemeinen Widerspruch fand [2].

Schliesslich möchte ich noch auf den Umstand aufmerksam machen, dass wir im Neuen Testament, welches auf den religiös-sittlichen Zustand der heidnischen Mitwelt vielfach Rücksicht nimmt, überhaupt von der Polygamie nichts hören. Paulus hält in Röm. I, 24 ff. der Heidenwelt ihren Sittenspiegel vor. Die Unsittlichkeit und Unenthaltsamkeit der Heidenwelt in ihren verschiedensten Äusserungen wird schonungslos aufgedeckt. Von einer Polygamie hören wir aber nichts. Und auch in den übrigen neutestamentlichen Schriftstücken, soviele ihrer an Kirchen mit vorwiegend heidenchristlicher Majorität adressiert sind, bleibt die simultane Polygamie unerwähnt. Und schliesslich bieten auch die Apologeten und christlichen Schriftsteller der ältesten Zeit, die wiederholt die Fleischessünden mit aller Schärfe geisseln und die Verirrungen der Sinnlichkeit detailiert aufzählen, keine Anhaltspunkte, welche uns berechtigen würden anzunehmen, dass die Polygamie damals im Bereiche des römischen Reiches etwa verbreitet gewesen wäre [3].

---

[1] Lib. II cod. de incestis nuptiis.

[2] Vgl. *Fischer*, a. a. O., S. 207.

[3] Vgl. *Fischer*, a. a. O., S. 206 f.

Es darf also wohl als sichergestellt gelten, dass im römischen Reiche zu der Zeit, die hier in Frage kommt, die simultane Polygamie wenigstens in der Praxis fast überhaupt nicht vorkam und von Seiten des Staates auch nicht geduldet wurde, sondern im Gegenteil Infamie zur Folge hatte und arg bestraft wurde. Bei diesem Stande der Dinge werden wir daher sagen müssen, dass der hl. Apostel Paulus mit seiner Bestimmung, dass der Priesterkandidat 'eines Weibes Mann' sei, keine Kandidaten im Auge gehabt haben konnte, die in simultaner polygamer Ehe lebten.

Nach dem Gesagten dürfte es überflüssig sein noch darauf hinzuweisen, dass die analoge Bestimmung des Apostels in I. Tim. 5, 9, auf Kosten der Kirchengemeinde nur solche Witwen aufzunehmen, die 'eines Mannes Weib' (ἑνὸς ἀνδρὸς γυνή) gewesen sind, vom Gesichtspunkte einer polyandrischen Ehe aus eine vernünftige Erklärung garnicht zulassen würde, denn eine polyandrische Witwe ist kaum recht denkbar[1].

Hiermit hätten wir gezeigt, dass der hl. Apostel Paulus gar keinen Anlass gehabt hat, auf polygame Männer Rücksicht zu nehmen, als er die Worte schrieb, der Priesterkandidat solle 'eines Weibes Mann' (μιᾶς γυναικὸς ἀνήρ) sein. Diese Worte können daher auch nicht den Sinn haben der Apostel habe gefordert, dass der kirchliche Vorgesetzte gleichzeitig nur mit einer einzigen Frau verheiratet sei im Gegensatze zu solchen Männern, welche gleichzeitig mehrere Frauen besitzen.

b) Wenn es dem so ist, dann bleibt uns nichts anderes übrig, als dass wir nunmehr die andere Möglichkeit ins Auge fassen und untersuchen, ob der Apostel mit obigen Worten nicht etwa zur Chirotonie nur jenen Mann zulassen, der in seinem Leben nur ein einziges Mal geheiratet hatte und davon alle diejenigen ausschliessen wollte, welche in ihrem Leben zwei-, drei- oder mehrmal geheiratet haben (Digamie, Trigamie etc.).

---

[1] Vgl. *Fischer*, a. a. O., S. 207.

An solche Männer hätte der Apostel nur dann denken können, wenn es zu jener Zeit eine grosse Zahl von Männern, die eine zweite Ehe geschlossen, gegeben hätte, und demnach die Gefahr vorlag, dass solche Kandidaten des öfteren bei der Wahl zum Kirchenvorsteher in Frage kommen konnten, ferner nur dann, wenn wir auch den Nachweis erbringen könnten, dass der hl. Apostel besondere Gründe hatte oder haben musste, um nur diejenigen zur Chirotonie zuzulassen, die nur einmal geheiratet haben, und alle diejenigen davon auszuschliessen, die mehrmals geheiratet haben (Digame, Trigame etc.).

Was die erste Voraussetzung anlangt, werden wir wohl kaum leugnen können, dass es sowohl unter den Juden-, als auch unter den Heidenchristen jener Zeit an Leuten nicht fehlte, welche im Leben zwei-, drei-, oder mehrmal geheiratet hatten. Es werden dies nicht allein Leute gewesen sein, die das Unglück gehabt haben, ihre ersten Frauen durch den Tod zu verlieren, sondern auch solche, welche sich von ihrer früheren Frau aus irgendwelchen Gründen haben scheiden lassen.

Die Bestimmung Deuter. 24, 1, dass man der Frau einen Scheidebrief gebe und die Ehe löse, wurde bekanntlich im neutestamentlichen Zeitalter unter den Juden besonders von den Anhängern Hillels in sehr laxer Weise ausgelegt. Nach der Meinung des Rabi Akiba konnte der Mann sein Weib auch nur dann verlassen, wenn er eine andere schöner fand [1].

In Rom kam zwar in den ersten 520 Jahren nach der Erbauung der Stadt kein einziger Fall von Ehescheidung [2] vor. Der erste, der sich von seiner Gattin trennte, und zwar weil er keine Kinder von ihr hatte, war Spurius Corvilius [3].

---

[1] Vgl. *Schürer*, Geschichte des jüdischen Volkes, II. 3. Aufl., 1898. S. 493 f.

[2] So *Valerius Maximus*, Factorum et dictorum memorabilium libri novem, II, 1, 4. Doch siehe *Marquardt*, Das Privatleben der Römer, I, 2. Aufl., Leipzig, 1886 S. 70 f., der uns auf Grund von Valerius Maximus, II, 9, 2 von einer Ehescheidung berichtet, die bereits im Jahre 448=306 stattgefunden hat.

[3] *Valerius Maximus*, II, 1, 4.

Von da an werden die Ehescheidungen nicht allein häufiger, sondern auch willkürlicher. Am Ende der römischen Republik und noch mehr in der Kaiserzeit gilt die Ehe den Meisten als eine vorübergehende Verbindung, welche ebenso leichtsinnig getrennt als geschlossen wird. Die Häufigkeit der Ehescheidungen war erstaunlich. Die Geringfügigkeit der hierfür vorgebrachten Gründe spottet jeder Beschreibung[1]. Die Gesetzgebung war ausserstande, dieser Dekomposition der ehelichen Verhältnisse Einhalt zu tun. Selbst wenn wir einräumen, dass diese Verhältnisse mehr unter den vornehmen Kreisen Platz gegriffen hatten, so konnte doch wohl auch das Volk, oder doch die bürgerlichen Kreise, davon nicht ganz unberührt bleiben[2].

Da die Zahl der Witwer und noch mehr der Geschiedenen sicherlich eine beträchtliche war, so wird auch die Zahl derjenigen, die ein zweites, oder drittes oder wiederholtes mal heirateten, nicht allzu gering angenommen werden dürfen. Es lag somit eine Gefahr vor, Männer, die wiederholt geheiratet hatten, unter den Priesterkandidaten zu finden. Diese wollte aber der Apostel von der Chirotonie ausgeschlossen wissen.

Es fragt sich nur, ob Paulus auch Gründe gehabt hat, diejenigen, die mehrmals geheiratet haben, von den kirchlichen Ämtern auszuschliessen? Diese Gründe können entweder in den Anschauungen seiner Umgebung und seiner Zeit oder in seinen eigenen Anschauungen über die zweite Ehe liegen.

Im römischen Reiche hat sich das Familienleben immer einer besonderen Fürsorge und eines besonderen Schutzes von Seiten des Staates erfreut. Ein ausgezeichneter Kenner des Privatlebens der Römer, *Joachim Marquardt*, sagt[3], dass es kein Volk des Altertums gegeben habe, welches die inneren Verhältnisse der Familie sittlich strenger und rechtlich

---

[1] *Marquardt*, a. a. S., S. 71; vgl. *Friedländer*, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, I, 6. Aufl., 1888, S. 477 ff.

[2] Vgl. *Fischer*, a.a.O., S. 208.

[3] A. a. O., S. 1 ff.

fester geordnet hätte, wie das römische Volk. Die Ehe galt beim römischen Volke als 'consortium omnis vitae, divini et humani juris communicatio'[1]. Sie war streng monogam eingerichtet und wurde fürs ganze Leben geschlossen[2]. Auch die solennen Hochzeitsgebräuche waren darauf berechnet, dass die Braut nur eine Jungfrau sei[3]. Der Tag der Hochzeit wurde besonders gewählt, da gewisse Zeiten des Jahres für Eheschliessungen in religiöser Hinsicht als ungeeignet galten. Was von der Schmückung der Braut berichtet wird, hat ebenfalls nur auf Mädchen Beziehung. Am Tage vor der Hochzeit legte die Braut ihre Mädchenkleidung (toga praetexta) ab, und wurde vor dem Schlafengehen *ominis causa* mit einer ihrem neuen Stande entsprechenden Kleidung, einer *Tunica recta* oder *regilla* und einem roten Haarnetze angetan. Die Brautleute wurden dann durch eine verheiratete Frau (pronuba), die nur einem Manne angetraut sein durfte, zusammengeführt. Bei der Wiederverheiratung einer Witwe fanden diese solennen Hochzeitsgebräuche aber nur in beschränkter Weise statt. Die Hochzeit der Witwen konnte auch an Festtagen stattfinden, was sonst für die Hochzeit einer Jungfrau nicht üblich war. Die Witwe als Braut wurde auch nicht so geschmückt wie die jungfräuliche Braut und bei ihrer Übergabe in die Hände des Mannes intervenierte auch nicht die Pronuba[4]. Auch war die Wiederverheiratung vom juristischen Standpunkte mit vielen Schwierigkeiten verbunden wegen der Erbschaft und der von der ersten Frau zurückgebliebenen Kinder. Daher waren auch die Fälle von Wiederverheiratung, wenigstens was die Frauen betrifft, in den ältesten Zeiten des römischen Staates höchst selten. Die Witwe zog es meistens vor im Witwenstande zu verbleiben. Eine solche Witwe, welche ihrem todten Gemahl die eheliche

[1] Corpus iuris, lib. I. de R. N. (23, 2). Nach *Livius*, I, 9, soll Romulus die Ehe eine 'societas fortunarum omnium civitatisque' genannt haben. Ebenso *Dionys*. II, 25: κοινωνία ἱερῶν καὶ χρημάτων.

[2] *Marquardt* a. a. O., S. 57.

[3] *Marquardt* a. a. O., S. 42.

[4] *Marquardt*, a. a. O., S. 43 ff. u. 49 ff.

Treue bewahrte, galt in der öffentlichen Meinung auch als besonders sittsam und wurde nach ihrem Tode mit dem Kranze der Keuschheit beehrt. Mehrere Ehen dagegen schliessen, galt als Beweis von Begehrlichkeit, die man unter dem Schutze der Gesetze zu stellen glaubte. Besonders schlecht gesehen wurden jene Fälle von Wiederverheiratung, wo Jemand aus nichtigen Gründen seine Ehe trennte um eine zweite zu schliessen. Der erste Fall dieser Art ereignete sich in Rom im Jahre 520 nach der Erbauung der Stadt. Es war dies Spurius Corvilius. Er liess sich, wie bereits gesagt, von seiner ersten Gattin trennen, weil er von ihr keine Kinder hatte, um zu einer zweiten Ehe zu schreiten. Noch der Schriftsteller *Valerius Maximus,* der zur Zeit Kaisers Tiberius lebte, kann bei der Erwähnung dieser Begebenheit nicht verschweigen, dass 'obwohl der Grund zu dieser Handlung des Corvilius nicht unerheblich war, er sich dennoch die Missbilligung des Publikums zuzog, denn man glaubte, er hätte den Wunsch, Kinder zu besitzen, den Pflichten der ehelichen Treue aufopfern sollen'[1].

Noch schlimmer ging es zu am Ende der Republik und zu Beginn der Kaiserzeit. Das Band der Ehe wurde immer laxer aufgefasst und die Ehescheidungen und Ehebrüche nahmen in erschreckender Weise überhand[2]. Die Folge davon war, dass die Ehen nunmehr seltener wurden. Die höheren Kreise wenigstens scheinen in dieser Zeit der Sittencorruption den Sinn für Ehe und Familienleben fast ganz verloren zu haben. Sie zogen es meistens vor unverheiratet zu bleiben, weil das zölibatare Leben mehr Annehmlichkeiten und Vergnügungen ihnen zu bereiten schien[3]. Um dem zölibataren Leben entgegenzusteuern und das Schliessen von Ehen zu fördern, liess zwar Kaiser Augustus für die römischen Bürger mehrere Gezetze votieren. Er selbst ehrte in besonderer Weise diejenigen, die heirateten und verteilte

[1] *Valerius Maximus*, II, 1, 3 u. 4; doch vgl. auch *Marquardt*, a. a. O., S. 70 f.

[2] *Marquardt*, a. a. O., S. 71 f.

[3] *Marquardt*, a. a. O., S. 72 f.

Prämien an diejenigen, deren Ehen mit Kindern gesegnet waren, wogegen er diejenigen, die nicht verheiratet waren, arg tadelte, weil ihnen die Zukunft des römischen Reiches nicht am Herzen liege und sie diese leichtfertig den Fremden und Feinden überlassen wollen. Selbst die Tochter des Augustus hatte, um zum Teil diese Intention des kaiserlichen Vaters zu entsprechen, wiederholt geheiratet. Aber alle Ehegesetze und Begünstigungen waren nicht im Stande die immermehr überhandnehmende Ehelosigkeit einzudämmen. Schliesslich mussten sie im Jahre 736 a. u. c. auch gar abrogiert werden [1].

Diese traurigen ehelichen Verhältnisse hatten freilich mehr unter den vornehmen Kreisen Platz gegriffen. Ohne weiteres wird auch zuzugeben sein, dass auch die bürgerlichen Kreise davon nicht ganz unberührt geblieben sein werden. Die grosse Masse des Volkes wird jedoch noch vielfach bei der alten Auffassung von der Heiligkeit der Ehe geblieben sein. Die eine Ehehälfte wird der anderen in den allermeisten Fällen Treue bis zum Tode bewahrt haben und oft auch nach dem Tode und selten wird sich Jemand dazu entschlossen haben, eine zweite Ehe zu schliessen, da dies in den Augen der Meisten noch immer wie in alter Zeit als etwas Anstössiges galt [2]. Zum Beweise dessen möchte ich aus der grossen Zahl der Zeugnisse, die dafür sprechen, bloss folgende zeitgenössische anführen:

Der Dichter *Sextus Aurelius Propertius*, der in der Zeit vom Jahre 708 bis 738 a. u. c. lebte, lobpreist in einem seiner Gedichte [3] eine Frau Aelia, welche daheimgeblieben dem in den Krieg verreisten Manne Galla, die eheliche Treue mehr als Penelope bewahrt hat. In einem anderen Gedichte [4] legt der Dichter der Tochter des Consulars Publius Cornelius Scipio, namens Cornelia, die im Jahre 738 a. u. c. starb, folgende Worte in den Mund, welche ihr Schatten an den über-

[1] *Dio Cassius*, 43, 21 ff.; 54, 16 ff.; *Marquardt*, a. a. O., S. 75 ff.

[2] Vgl. *Marquardt*, a. a. O., S. 80.

[3] IV, 11, 36 (III, 12, 36).

[4] V, 11 (IV, 11).

lebenden Mann Lucius Aemilius Paullus (Lepidus) richtet. Ihr Wunsch ist, dass ihr der überlebende Mann auf dem Grabsteine diese Worte schreibe: 'einem Manne nur war ich vermählt' (v. 36 f.), 'denn der höchste Triumpf und die schönste Belohnung für ein Weib ist die, wenn freiwillig der Ruf bei der Bestattung sie lobt' (v. 75 f.). Da es aber nicht unmöglich wäre, dass ein anderes Weib im Hause ihres Mannes ihre Stelle einnehme, ermahnt sie für den Fall die Kinder, dass sie *ruhig* den Bund des Vaters *ertragen*. Und obgleich von jener *besiegt*, glaubt sie doch, sie versichern zu können, dass sie ihnen ihre hilfreiche Hand bieten werde. Doch sollen sie andererseits vor der eventuellen Stiefmutter die eigene Mutter nicht zu sehr loben, weil jene leicht solche Worte als einen Vorwurf, den man ihr macht, hinnehmen könne (v. 85 ff.). Damit schliesst das schöne und ergreifende Gedicht und ich muss sagen, dass ich darin ein untrügliches Zeugniss einerseits dafür finde, dass der Sinn für die ideale erste Ehe unter den Zeitgenossen des Dichters noch nicht völlig verloren gegangen war, und andererseits dafür, dass die zweite Ehe noch immer als ein höchst unerwünschtes doch nicht immer zu vermeidendes Übel angesehen wurde.

Auch beim Dichter *Virgilius Maro*, der in der Zeit vom Jahre 70 bis 19 vor Christi lebte, begegnen wir ähnlichen Gedanken. Er legt[1] der Königin, der Gemahlin des Ulixes, ungefähr folgende Worte in den Mund. Die Königin erklärt, dass 'sie Keinem sich hinfort durch eheliches Band gesellen wollte, seit mit dem Erstgeliebten ihr Freund und Hoffnung dahin starb' (v. 16 ff.). 'Eher wünschte sie von der Erde verschlungen zu werden, als dass sie die Göttin Pudicitia kränke und ihre Gebote übertrete' (v. 24-27). Und ihres todtvermeinten Gatten mit inniger Liebe gedenkend erklärt sie schliesslich in feierlicher Weise: 'Er mein Jugendgemahl nahm die Liebe der Gattin mit sich hinweg. Er habe und behalte sie ewig im Grabe!' (v. 28 ff.). Auch daraus ist zu ersehen, dass die zweite Ehe als eine Verletzung der eheli-

[1] Aeneis, IV, 15-30.

chen Treue galt, die man dem ersten Gemahl auch über das Grab hinaus schulden zu sollen meinte, und deshalb von den gutgesitteten Frauen perhorresziert wird. Das hat aber nicht allein für die Vorzeit, der die behandelte Geschichte angehört, sondern auch für die Gegenwart volle Geltung, weil bekanntlich der Verfasser in jenen Fällen, wo er vorgeschichtliche Stoffe behandelt, seinem persönlichen Empfinden viel freieren Spielraum geben kann und darf, als in den Fällen, wo er sich mit streng geschichtlichen Stoffen befassen muss.

Der Historiker *Titus Livius* (59 v. Chr.-17 n. Chr.) erzählt uns[1], dass zur Zeit der Samniterkriege, als A. Fabius und P. Decius Konsule waren und die Prätur Appius Claudius innehatte, in Rom sich viele wunderbare Zeichen ereigneten. Um ein Unglück abzuwehren, ordnete der Senat eine öffentliche Busse von zwei Tagen an. Gelegentlich der Darbringung der Opfer im Tempel der Pudicitia entstand aber ein Streit zwischen den Patrizierfrauen und der Tochter des Patriziers Aulus, Virginia, welche man an der Darbringung von Opfern verhindern wollte, weil ihr Mann, der Konsul Volumnius, ein Plebejer war. Virginia bestand darauf, dass sie ein Recht darauf habe, in diesem Tempel Opfer darzubringen, da sie diesen Tempel als Patrizierin und als eine keusche Frau betreten habe, sowie als eine, die nur '*einem Manne angetraut (univira)*' sei, und dass sie sich der Würde und Taten ihres Mannes nicht zu schämen brauche. Da der Streit nicht beigelegt werden konnte, entschloss sich Virginia zuletzt der Göttin Pudicitia eine eigene Kapelle und einen Altar auf einem ihr gehörigen Grundstücke zu errichten. Dieser Altar sollte nur von plebejischen Frauen betreten werden. Bei der Einweihung des Altars sagte Virginia: 'Diesen Altar weihe ich der Göttin Pudicitia der Plebejer und ermahne euch, dass ihr in der Keuschheit denselben Eifer zeigt, wie eure Männer in der Tapferkeit. Ihr sollt euch befleissigen, dass man von diesem Altar sage, er sei von unschuldigeren und keuscheren Frauen bedient als jener!'

[1] X, 23.

Livius erzählt, dass dieser Altar lange Zeit hindurch von Frauen bedient wurde, deren Keuschheit allgemein anerkannt war, und welche '*nur einmal verheiratet*' waren. Später aber wurde er vernachlässigt. Sicherlich geschah das aus dem Grunde, weil in Rom gewiss kein Überfluss an solchen Frauen war, die ihn hätten bedienen können. Diese Episode aus Livius habe ich an dieser Stelle deshalb angeführt, weil daraus ebenfalls zu ersehen ist, dass die erste Ehe sich einer Hochschätzung erfreute, wie sie die zweite Ehe nicht beanspruchen konnte, und mit Rechten verbunden war, die die zweite nicht besass.

Aus der Zeit des Kaisers Tiberius sind wir in der angenehmen Lage einen ganz bestimmt lautenden Ausspruch des Schriftstellers *Valerius Maximus* diesbezüglich mitteilen zu können. Er sagt[1]: 'Frauen die sich *nur einmal verheirateten*, wurden mit dem Kranze der Keuschheit beehrt. Denn die öffentliche Meinung schrieb derjenigen Frau eine besondere Treue und Sittlichkeit zu, welche den Grundsatz hatte, den Witwenstand, in welchen sie einmal versetzt war, nicht mehr zu verlassen. Mehrere Ehen (scil. konsekutive) dagegen galten für einen Beweis von privilegierter Begehrlichkeit'. Über den Sinn dieser Worte kann kein Zweifel obwalten. Die zweite Ehe steht in der öffentlichen Meinung nicht auf jener sittlichen Höhe wie die erste.

In der zweiten Hälfte des I. christlichen Jahrhunderts lebte auch der hochgebildete jüdische Historiker *Josephus Flavius*. Er teilt uns folgendes mit[2]: 'Antonia stand bei Tiberius in hohem Ansehen teils ihres verwandtschaftlichen Verhältnisses als Gattin seines verstorbenen Bruders Drusus, teils ihrer Reinheit wegen, indem sie trotz ihres blühenden Alters Witwe blieb, jede neue Heirat trotz Augusts Zureden verschmähte, und ihren Wandel von jedem Vorwurf frei bewahrte'. Daraus ist zu ersehen, dass der Kaiser Tiberius selbst diejenigen, die nur *einmal im Leben geheiratet* hatten, höher schätzte, als diejenigen, die mehrmals geheira-

---

[1] II, 1, 3.

[2] Antiq. 18, 6, 6.

tet haben, obgleich sein Vorgänger Kaiser Augustus, in der peinlichen Fürsorge, die er dem Bestande des römischen Reiches entgegenbrachte, sich für die Wiederverheiratung der Witwen mit dem Einflusse seiner ganzen Persönlichkeit eingesetzt hatte.

Auch den Historiker *Tacitus*, der ungefähr um dieselbe Zeit lebte (55-c. 117 n. Chr.), können wir in diesem Zusammenhange nicht übergehen. Dort, wo er über die Ehe spricht, handelt er freilich von den Verhältnissen, die unter den germanischen Völkern herrschen. Dessen ungeachtet geht aus den Reflexionen, die er bei der Gelegenheit macht, indem er die Sitten jener Völker gutheisst und lobt, hervor, dass auch er die erste und einzige Ehe höher schätzt, als die wiederholte Ehe. Er schreibt[1]: 'Noch besser tun es die Völkerschaften, wo nur die Jungfrauen heiraten und wo Hoffnung und Wunsch Frau zu sein mit einem male erfüllt ist. So bekommen sie einen Mann, wie einen Leib und ein Leben, damit ihnen kein Gedanke aufs weite hinaus, keine Begierde für die Zukunft mehr bleibe und sie die Ehe mehr als den Ehemann lieben lernen'.

Auch *Pausanias*, ein griechischer Schriftsteller der im Zeitalter des Kaisers Hadrian und der Antoninen wirkte, kann über die zweite Ehe keine bessere Meinung gehabt haben, denn er findet es für angezeigt, den ersten Fall dieser Art als etwas bis dahin unerhörtes anzuführen. Er schreibt[2]: 'Gorgophone, die Tochter des Perseus, soll sie erste Frau gewesen sein, die nach dem Tode ihres Mannes, des Perieres, Sohnes des Aiolos — ihn hatte sie als Jungfrau geheiratet — sich wieder vermählte und zwar mit Oibalos'.

Zum Schlusse möchte ich auch noch die Meinung *Plutarchs*, der in der zweiten Hälfte des II. Jahrhunderts und in der ersten Hälfte des III. Jahrhunderts lebte, anführen. Er schreibt in Betreff der Ehe folgendes[3]: 'Die erste

[1] Germ., 19.
[2] II, 21, 5.
[3] Quaest. rom., 102.

Ehe ist wünschenswert, die zweite aber verdient Abscheu, denn nimmt eine noch bei Lebzeiten ihres ersten Mannes einen zweiten, so wird sie sich schämen, hat sie aber ihren Mann durch den Tod verloren, so wird sie klagen und weinen'.

Ausser diesen Zeugnissen, aus denen ersichtlich ist, dass die zweite Ehe nicht für so ehrenvoll galt als die erste, gibt es noch eine Unzahl von Grabinschriften aus der Zeit, die für uns in Frage kommt, auf welchen vornehmlich bei Frauen als ein besonderes Verdienst hervorgehoben wird, dass '*sie das Weib eines Mannes gewesen (univira)*' sei[1]. Dieser Umstand konnte Jemandem nur dann als Verdienst angerechnet werden, wenn wohl die erste Ehe ideeller und ehrenvoller galt, als jede andere nachfolgende Ehe.

Ich habe im Bisherigen die Zeugnisse der zeitgenössischen Schriftsteller, sowie die Grabinschriften aus jener Zeit, die für uns in Frage kommt, anführen zu sollen gemeint, um an der Hand dieser Quellen zeigen zu können, welche Meinung über die erste und die zweite Ehe zu jener Zeit in der heidnischen Welt herrschte. Wir werden uns darauf wohl die Überzeugung verschafft haben, dass nur die erste Ehe als ideelle und ehrenvolle galt, während die nachfolgenden Ehen für minderwertig und sogar für verachtungswürdig gehalten wurden.

Aber nicht allein in der heidnischen Welt, sondern auch bei den Juden jener Zeit galt die Wiederverheiratung als eine wenig geziemende Handlung, während das Verbleiben im Witwenstande für besonders verdienstlich gehalten wurde. So lesen wir im Buche Judith[2]: 'Sie (d. h. Judith) war hochgeehrt im ganzen Lande Israel und sie nahm keinen Mann nach ihres ersten Mannes, Manasses, Tod.' Und auch der heilige Evangelist Lukas hebt hervor[3], dass die Pro-

[1] Die Stellen siehe bei *Binterim*, die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christlichen Kirche, VI, 2. Auflage 1, S. 346 s.; *Marquardt*, a. a. O., S, 42; Friedländer, a. a. O., S. 515 ff.

[2] 16, 26.

[3] 2, 36 ff.

phetin Hanna, welche gewürdigt wurde unseren Heiland im Tempel zu begrüssen, mit ihrem Manne, den sie als Jungfrau geheiratet hatte, bloss sieben Jahre gelebt und nach seinem Tode bis zum vierundachtzigsten Lebensjahre im Witwenstande verharrte, indem sie unaufhörlich Gott mit Beten und Fasten diente. Der Zweck des Evangelisten ist daher unstreitig jener, uns die besonderen Verdienste dieser Frau vor Augen zu führen. Ist es dem so, dann erhellt auch hieraus wenigstens in indirekter Weise, dass die zweite Ehe, die wenn auch nicht ausdrücklich verboten, so doch nicht für ehrenvoll galt, so dass die gutgesitteten Witwen es meistens vorzogen, ihren Witwenstand nicht mehr zu verlassen.

Hiermit hätten wir gezeigt, dass zu jener Zeit, um die es sich uns handelt, die zweite Ehe weder in der heidnischen Welt, noch von den Juden auf die gleiche sittliche Höhe wie die erste gesetzt und für ebenso ehrenvoll wie diese gehalten wurde. Bei diesem Stande der Dinge konnte auch der hl. Apostel Paulus keine andere Meinung über die zweite Ehe haben, als die Welt, die ihn umgab.

Und dies ist tatsächlich aus seinen Briefen zu ersehen. So wendet er sich im Römerbriefe 7, 1 ff., an die Judenchristen von Rom und will ihnen vor allem sagen, dass sie den Bund, den sie mit Christo geschlossen haben, nicht bedauern möchten. Zu dem Zwecke vergleicht er ihr bisheriges Verhältnis zum Mosaischen Gesetze mit einer Ehe, die als gelöst zu betrachten sei, weil ihr Gatte, das Mosaische Gesetz, an das sie bisher gebunden waren, durch Christo abgetan worden ist und der neue Bund, den sie mit Christo geschlossen haben, einer neuen Ehe gleicht, die nicht verboten ist und der auch nichts schlechtes anhaftet. Der Apostel schreibt ihnen diesbezüglich folgendermassen: 'Die verheiratete Frau ist an ihren lebenden Mann gebunden durch das Gesetz. Wenn aber der Mann gestorben ist, ist sie frei geworden von dem Gesetze des Mannes. Demnach also wird sie, solange der Mann lebt, eine Ehebrecherin heissen, wenn sie eines anderen Mannes Weib geworden. Wenn aber der Mann gestorben ist, ist sie frei von dem

Gesetze, so dass sie keine Ehebrecherin ist, wenn sie eines anderen Mannes Weib geworden ist'. Mit diesen Worten hat der Apostel gesagt, dass die zweite Ehe erlaubt und keine Sünde sei. Aber nur soviel und nichts weiter. Dass die zweite Ehe etwa auf die gleiche Stufe mit der ersten gestellt werden könne oder gar höher stünde, als die erste, darüber wird kein Wort gesagt, obgleich eine günstigere Gelegenheit als diese es kaum gegeben haben kann, wo doch die Erhabenheit des Christentums gegenüber dem Mosaismus an dieser Stelle geradezu herausforderte, die zweite Ehe nicht allein auf eine gleiche, sondern sogar auf eine höhere Stufe als die erste zu setzen. Und dennoch wird darüber nichts verlautet, daher werden wir aus dem angegebenen Verhalten des Apostels den Schluss ziehen dürfen, dass auch er innerlich der Überzeugung war, dass die zweite Ehe, obgleich gestattet, doch nicht auf jener sittlichen Höhe stehe wie die erste.

Zu demselben Ergebnisse gelangen wir, wenn wir auch I. Kor. 7, 1 ff., näher in Betracht ziehen. Hier antwortet der Apostel auf die Frage der Korinther, ob es dem Christen erlaubt sei 'ein Weib zu berühren'. Der Apostel vertritt zwar die Ansicht, dass das beste für den Christen wäre, überhaupt nicht zu heiraten, fügt aber hinzu, dass, nachdem nicht ein Jeder die Gabe hat seinen jungfräulichen Stand intakt zu bewahren, es angezeigt ist, dass ein Jeder seine eigene Frau habe, um nicht in Unzuchtsünden zu verfallen. Die Witwer (ἄγαμοι)[1] und die Witwen (χῆραι) würden ebenfalls sehr gut daran tun, wenn sie unverheiratet blieben. Aber wenn Jemand meint, den Witwenstand nicht tragen zu können, dann tut er besser dran, wenn er wieder heiratet, als er sündige. Auch im I. Tim. 5, 11, erteilt der Apostel den Witwen, die jünger sind als sechzig Jahre, den Rat, dass sie

[1] Da der Apostel von der Heirat der Jünglinge und der Jungfrauen bereits im Vorhergehenden gesprochen hat, halte ich dafür, dass er mit ἄγαμοι nunmehr die unverheirateten Witwer im Auge gehabt habe, und zwar umsomehr, als unmittelbar darauf die Worte καὶ χῆραι (und die Witwen) folgen. Vgl. auch *Bisping* (zu der Stelle).

lieber wiederheiraten, als dass sie etwa zu nichtsnutzigen Weibern werden. Aus diesen Stellen erhellt, dass der Apostel Paulus die zweite Ehe nur für diejenigen Witwer und Witwen empfiehlt, welche nicht die seelische Kraft besitzen der Sünde zu widerstehen. Gut sehen kann er aber die zweite Ehe nicht, weil sie doch der eklatanteste Beweis von Unenthaltsamkeit ist.

Der Umstand, dass die Wiederverheiratung als Beweis von Unenthaltsamkeit galt und daher weder von den Griechen und Römern, noch von den Juden für genug ehrenvoll gehalten wurde, wird auch den Apostel Paulus bestimmt haben, die Wiederverheiratung nur den Laien in bestimmten Fällen, und zwar wenn sie in Gefahr sind in Unzuchtsünden zu verfallen, zu gestatten, den Priesterkandidaten aber zu verbieten, da sie in jeder Beziehung 'untadelig' (ἀνεπίληπτοι) sein müssen. Auf einen Priesterkandidaten darf nicht der Vorwurf liegen, dass er in seinem Leben Beweise von Unenthaltsamkeit durch eine wiederholte Heirat gegeben hätte. Der Priesterkandidat muss vielmehr ein solcher sein, der nur einmal geheiratet und wenn er das Unglück gehabt hat, seine Frau durch den Tod zu verlieren, muss er bis an sein Lebensende Witwer bleiben und hiermit zeigen, dass er mit Selbstverläugnung sein Geschick zu tragen weiss.

Mit der Bestimmung, dass der Priesterkandidat nur 'eines Weibes Mann' (μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ) sei, hat der Apostel seinerseits fixiert, welche Anforderungen die christliche Kirche an ihre Vorgesetzten in Betreff der Ehe stelle. Dieses hat der Apostel umsomehr tun müssen, als sowohl bei den Juden, als auch bei den Heiden in Betreff der Ehe derjenigen Personen, welche dem Altare dienten, gewisse einschränkende Bestimmungen beobachtet wurden.

So wird für die jüdischen Priester Lev. 21, 7 bestimmt, dass sie 'keine Hure, noch keine Geschwächte zur Frau nehmen oder eine solche, die von ihrem Mann verstossen ist'. Die Heirat mit einer Witwe wird nicht ausdrücklich verboten. Sie ist daher tacite gestattet, aber der Prophet Hezechiel, 44, 22 verlangt, dass jene Witwe eine nach einem

Priester gebliebene sei. Den Hohenpriestern ist es aber verboten, eine Witwe zu heiraten, denn Lev. 21, 14, heisst es in Betreff der Hohenpriester ausdrücklich: 'Eine Jungfrau seines Volkes soll er zum Weibe nehmen'.

Auch von den Priestern der heidnischen Gottheiten forderte man gewöhnlich, dass sie während der Zeit, wo sie am Altare dienten, in strengster Enthaltsamkeit und sittlicher Unbescholtenheit leben. Und das nicht allein von den Priestern, sondern oft auch von den Gehilfen derselben. Die Priester anderer Gottheiten wieder durften nur einmal im Leben heiraten. Bei manchem weiblichen Priestertum war Jungfräulichkeit ein notwendiges Erfordernis [1].

Speziell bei den Römern durfte der Pontifex maximus nur einmal mit einem unbescholtenen Weibe verheiratet sein. Starb ihm die Frau, so durfte er ein zweites mal nicht heiraten [2]. Ebenso konnte die Stelle eines Flamen nur jener bekleiden, der aus einer confareirten Ehe stammte und selbst in einer solchen Ehe lebte. Die Ehe konnte durch Scheidung nicht getrennt werden und der sonst auf Lebenszeit ernannte Flamen, dem die Frau starb, musste sein Priesteramt niederlegen. Auch seine Frau, die 'Flaminica' durfte nur einen Mann haben. Dass der Flamen ein zweitesmal heiraten durfte, beruht auf einem Irrtum [3]. Von den Vestalinen forderte man, dass sie Jungfrauen seien und durch dreissig Jahre, das heisst solange sie der Göttin dienten, in ihrem jungfräulichen Stande verharren. Nachher durften sie heiraten, was aber selten geschah, weil diese Heiraten für nicht glücklich und den Göttern nicht angenehm galten [4].

Wenn die Juden und gar auch die Heiden solche Anforderungen an ihre Priester stellten, wie sollte der Apostel

---

[1] *Pauly*, Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft, Stuttgart 1884, VI, Art.; Sacerdotes, S. 638 ff.

[2] *Pauly*, a. a. O., V, Art.: Pontifex maximus, S. 1899.

[3] *Pauly-Wissowa*, Realencyclopädie der klass. Altertumswissenschaft, 1909, VI, Art.: Flamines, S. 2485.

[4] *Pauly*, a. a. O., VI, 2, Art.: Vestales, S. 2502.

an die Priester unseres Heilandes Jesu Christi nicht wenigstens die gleichen Anforderungen gestellt haben? Er forderte von diesen, dass sie überhaupt nur einmal geheiratet haben. In diesem Sinne sind die Worte des Apostels μιᾶς γυναικὸς ἀνήρ' aufzufassen.

So hat diese Worte des Apostels — wenn wir von der auch bis dahin beobachteten kirchlichen Praxis absehen, die nur diejenigen zur Chirotonie zuliess, welche nur einmal verheiratet waren — vor allen *Clemens von Alexandrien* verstanden. Bei der Besprechung der Bestimmungen des Neuen Testaments inbetreff der Priesterehe bemerkt er folgendes[1]: 'Was können dazu diejenigen sagen, welche die Ehe und die Kindererzeugung verwerfen? Nachdem er selbst (d. h. der Apostel) bestimmt hat, dass der Bischof, der sein Haus gut leitet, auch der Leiter der Kirche sei und der als göttliches Haus das Paar eines einzigen Weibes eingesetzt hat'. Clemens von Alexandrien bekämpft diejenigen, die die Ehe verwerfen, indem er zeigt, dass angesichts der ausdrücklichen Worte des Apostels, der bestimmt hat, dass die kirchlichen Vorgesetzten verheiratet sein dürfen, u. zwar nur mit einem Weibe, die Auffassung jener keine Berechtigung habe. Bemerkenswert ist dabei, dass er die Worte des Apostels μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ mit den Worten wiedergibt: 'als göttliches Haus hat er das Paar eines einzigen Weibes (μιᾶς γυναικὸς συζυγίαν) eingesetzt'. Damit wollte er möglichst stark betonen, dass der kirchliche Vorgesetzte nur mit einem Weibe in der Ehe leben müsse.

In demselben Sinne hat die Worte des Apostels auch *Origenes* verstanden, der schreibt[2]: 'Von Denjenigen, welche von Seiten der Kirche einen Vorrang vor Vielen erhalten

---

[1] Strom; III, 18 (Migne, 8, 1212): Τί πρὸς ταύτας εἰπεῖν ἔχουσι τὰς νομοθεσίας οἱ τὴν σπορὰν καὶ τὴν γένεσιν μυσαττόμενο; ἐπεὶ καὶ τὸν ἐπίσκοπον τοῦ οἴκου καλῶς προϊστάμενον νομοθετεῖ τῆς ἐκκλησίας ἀφηγεῖσθαι. οἶκον δὲ κυριακὸν μιᾶς γυναικὸς συνίστησι συζυγίαν.

[2] In Mattheum, S. XIV, 22 (Migne, 13, 1241): Οὐδένα γὰρ τῶν ἀπὸ τῆς Ἐκκλησίας ὑπεροχήν τινα παρὰ τοὺς πολλοὺς . . . βούλεται ὁ Παῦλος δευτέρου πεπειρᾶσθαι γάμου.

haben, will der Apostel, dass keiner mit der zweiten Ehe versucht sei'. Zwar meint Origenes mit Rücksicht darauf, als der Fall vorkommen kann, dass ein Digamus mitunter besser sein könne als ein Monogamus[1], den Worten des Apostels eine mehr alegorisch-symbolische Deutung geben zu sollen, verkennt aber durchaus nicht auch den grammatikalischen Sinn der Worte. Auch in seinem Kommentar zum Lukasevangelium schreibt er gelegentlich der Erklärung der Stelle über die Prophetin Hanna, die nach ihrer siebenjährigen Ehe bis zum vierundachtzigsten Lebensjahre Witwe blieb, folgendes[2]: 'Jetzt aber treffen wir an auch Ehen zum zweiten-, dritten-und vierten male, um von den übrigen zu schweigen, und wir wissen, dass eine solche Ehe uns vom Himmelreiche ausstossen wird. Denn wie die Unzucht uns von den geistlichen Würden zurückweist und ebenso die *Ehen,* denn weder der Bischof, noch der Presbyter, noch der Diakon, noch die Witwe (scil. die kirchliche) darf ein Digamus sein, so wird wahrscheinlich aus der Schar der ersten und unbescholtenen Christen der Kirche, die keinen Makel und keine Runzel hat, auch derjenige ausgestossen werden, der Digamus ist'. Aus dieser Stelle geht unzweideutig hervor, dass die kirchlichen Vorgesetzten mehrere (konsekutive) Ehe nicht schliessen dürfen und dass nach der Meinung des Verfassers auch die übrigen Christen nicht mehrere mal heiraten durften, wenn sie die Stellung, die nur den unbescholtenen Christen im Himmel reserviert ist, nicht einbüssen wollen.

Auf dem Standpunkte der kirchlichen Praxis steht auch

---

[1] Ein wohl möglicher Ausnahmsfall, der jedoch die Regel keineswegs umstösst.

[2] In Lucam hom. XVII (Migne, 13, 1846 s.): 'Nunc vero et secundae et tertiae et quartae nuptiae, ut de pluribus taceam, reperiuntnr, et non ignoramus quod tale conjugium ejiciet nos de regno Dei. Sicut enim ab ecclesiasticis dignitatibus non solum fornicatio, sed et nuptiae repellunt, neque enim episcopus, nec presbyter, nec diaconus, nec vidna possunt esse digami: sic forsitan et de coetu primitivorum immacalatorumque Ecclesiae, quae non habet maculam, neque rugam, ejicietur digamus'.

Tertullian. In seiner Schrift De exhort. cast. 7 [1], weist er im Allgemeinen auf die kirchliche Praxis hin, keinen Digamus zu ordinieren. Diese Praxis führt er aber de monog. 12 [2] auf apostolische Vorschrift zurück und mit ausdrücklicher Berufung auf die Bestimmungen der Pastoralbriefe schreibt er folgendes: 'der Apostel, sagen sie (d. i. die Christen, die er Psychiker nennt), hat umsomehr gestattet mehrere Ehen zu schliessen, als er nur diejenigen, die dem Klerus angehören, in das Joch der Monogamie gezwungen hat'. Aus dem Wortlaut dieser Stelle ist zu entnehmen, dass die ziemlich allgemeine Auffassung zu seiner Zeit jene war, dass nur die kirchlichen Vorsteher zur Monogamie verpflichtet sind, nicht aber auch die übrigen Christen. Gegen eine zweite Ehe der kirchlichen Vorgesetzten war Tertullian noch bevor er zur rigoristischen Sekte der Montanisten überging, denn in seiner Schrift Ad uxorem [3], die er noch als Orthodoxer schrieb, lesen wir folgendes: 'Wie sehr die zweite Ehe zum Verlust des Glaubens, zur Schwächung der Heiligkeit und der kirchlichen Disziplin beiträgt, sagt uns die Bestimmung des hl. Apostels, der nicht gestattet, dass Digame kirchliche Vorgesetzte werden und auch nicht zulässt, dass eine Witwe gewählt wird (d. i. in die Zahl der kirchlichen Witwen), als nur jene, die *eines Mannes Weib* war'. Als Montanist glaubte er freilich auch von den Laien fordern zu sollen, nur einmal zu heiraten. Diese seine rigoristische Meinung begründet er teils damit, dass er gestützt auf Apoc. 1, 6, für alle Christen ein Priestertum in Anspruch nimmt [4], und teils damit, dass er die

[1] Migne, 2, 970 s.: 'Apud nos plenius atque instructius praescribitur, unius matrimonii esse oportere qui alleguntur in ordinem sacerdotalem'.

[2] Migne, 2, 997: 'Adeo, inquiunt, permisit Apostolus iterare connubium, ut solos qui sunt in clero, monogamiae jugo adstrinxerit'.

[3] Ad uxorem, I, 7 (Migne, 1, 1398): 'Quantum fidei detrahant, quantum obstrepant sanctitati nuptiae secundae, disciplinae ecclesiae, praescriptio apostoli declarat, cum digamos non sinit praesidere, cum viduam allegi in ordinem nisi univiram non concedit'.

[4] De exhort. cast. 7 (Migne, 2, 971): 'Nonne et laici sacerdotes su-

Eigenschaften, die der Apostel von den kirchlichen Vorstehern fordert, auch von den übrigen Christen fordern zu sollen meint[1].

Die Kirche hat aber diese rigoristischen Ansichten Tertullians nicht gebilligt, sondern ist auch fernerhin bei ihrer bisherigen Praxis geblieben, die Digamie nur für die kirchlichen Vorgesetzten als verboten anzusehen, nicht aber auch für die Laien.

Diese Anschauung kommt auch in den *Apostolischen Constitutionen* zum Ausdrucke, welche höchst wahrscheinlich im dritten Jahrhunderte enstanden sind. Hier heisst es[2]: 'Als Bischof, Presbyter und Diakon, habe ich gesagt, sollen nur Monogame eingesetzt werden, sei es, dass ihnen die Frau lebte, sei es, dass sie gestorben ist, aber wenn sie keine Frauen haben, dürfen sie nach der Chirotonie nicht heiraten, oder wenn sie solche haben, dass sie mit anderen Frauen in Beziehungen stehen, sondern mit jener Frau sich begnügen, mit der sie zur Chirotonie gekommen sind'.

Auch der grosse Exeget der orientalischen Kirche, der *hl. Johannes Chrysostomus,* kommt zu keinem anderen Resultate. Gelegentlich der Erklärung der in Rede stehenden Worte des Apostels, bestätigt er auch seinerseits, dass dieselben von den Repräsentanten der Kirche richtig verstanden wurden. Er schreibt in der X. Homilie zum I. Ti-

---

mus? Scriptum est: Regnum quoque nos et sacerdotes Deo et Patri suo fecit'.

[1] Migne, 2, 998: 'Age iam, qui putas exceptionem monogamiae de episcopis factam, recede et a reliquis titulis diseiplinae, qui cum monogamia episcopis ascribuntur. Noli esse irreprehensibilis, sobrius, bene moratus, hospitalis, docibilis ; quin vero et vino deditus, et manu promptus ad caedendum et pugnae et precuniae amans, et domum non regens, nec filiorum curans disciplinam, sed nec ab extraneis bonam famam sectans'.

[2] Constit. apostol. lib. VI, c. 17 (Migne, I, 956 s.): Ἐπίσκοπον καὶ πρεσβύτερον καὶ διάκονον εἴπομεν μονογάμους καθίστασθαι, κἂν ζῶσιν αὐτῶν αἱ γαμεταί, κἂν τεθνᾶσι· μὴ ἐξεῖναι δὲ αὐτοῖς μετὰ χειροτονίαν, ἀγάμοις οὖσιν, ἔτι ἐπὶ γάμον ἔρχεσθαι, ἢ γεγαμηκόσιν ἑτέραις συμπλέκεσθαι, ἀλλ' ἀρκεῖσθαι ᾗ ἔχοντες ἦλθον ἐπὶ τὴν χειροτονίαν.

motheusbriefe[1]: 'Der *Mann eines Weibes,* das ist kein Gebot als ob es nicht erlaubt wäre ohne Frau zu leben, sondern eine Einschränkung, da bei den Juden die zweite Ehe erlaubt war, ja sogar gleichzeitig zwei Frauen zu besitzen, denn 'ehrsam ist die Ehe". Noch bestimmter drückt er sich diesbezüglich in der II. Homilie zum Titusbriefe aus, wo er schreibt[2]: 'Der kirchliche Vorgesetzte soll *eines Weibes Mann* sein. Er (d. i. der Apostel) will damit den Häretikern den Mund stopfen, welche die Ehe verwerfen, indem er zeigt, dass die Ehe nicht sündhaft ist, sondern so geehrt, dass der Verheiratete sogar den heiligen Tron besteigen dürfe. Gleichzeitig nimmt er auch gegen die Unenthaltsamen Stellung und gestattet nicht, dass der zum zweiten male Verheiratete diese Würde bekleide. Denn Derjenige, der seiner verstorbenen Frau kein Wohlwollen bewahrt hat, wie könnte er ein guter kirchlicher Vorgesetzter sein? Welchem Tadel wäre er nicht ausgesetzt? Denn ihr Alle wisset zu gut, dass obgleich durch die Gesetzgebung nicht verboten ist, eine zweite Ehe zu schliessen, dies doch mit vielem Tadel verbunden ist. Denn er wünscht nicht, dass der Vorgesetzte den Untergebenen irgend einen Anstoss gebe'.

Auch der *hl. Epiphanius* verteidigt gegen die Frigasten (d. i. Montanisten), welche die Ehe verwarfen, die Berechti-

---

[1] Hom. X in Tim. (Migne, 62, 547): Μιᾶς γυναικὸς ἄνδρα: οὐ νομοθετῶν τοῦτό φησιν, ὡς μὴ εἶναι ἐξὸν ἄνευ τούτου γίνεσθαι, ἀλλὰ τὴν ἀμετρίαν κωλύων· ἐπειδὴ ἐπὶ τῶν Ἰουδαίων ἐξῆν καὶ δευτέροις ὁμιλεῖν γάμοις· καὶ δύο ἔχειν κατὰ ταὐτὸν γυναῖκας· τίμιον γὰρ ὁ γάμος.

[2] Hom. II in Tif. 1, 6 (Migne, 62, 671): Ἐπιστομίζει τοὺς αἱρετικοὺς τοὺς τὸν γάμον διαβάλλοντας, δεικνὺς, ὅτι τὸ πρᾶγμα, οὐκ ἐστιν ἐναγὲς, ἀλλ' οὕτω τίμιον, ὡς μετ' αὐτοῦ δύνασθαι καὶ ἐπὶ τὸν ἅγιον ἀναβαίνειν θρόνον· ἐν ταὐτῷ δὲ καὶ τοὺς ἀσελγεῖς κολάζων καὶ οὐκ ἀφιεὶς μετὰ δευτέρου γάμου τὴν ἀρχὴν ἐγχειρίζεσθαι ταύτην. Ὁ γὰρ πρὸς τὴν ἀπελθοῦσαν μηδεμίαν φυλάξας εὔνοιαν, πῶς ἂν οὗτος γένοιτο προστάτης καλός; τίνα δὲ οὐκ ἂν ὑποσταίη κατηγορίαν; Ἴστε γὰρ, ἅπαντες, ἴστε ὅτι εἰ μὴ κεκώλυται παρὰ τῶν νόμων τὸ δευτέροις ὁμιλεῖν γάμοις, ἀλλ' ὅμως πολλὰς ἔχει τὸ πρᾶγμα κατηγορίας· οὐδεμίαν οὖν παρέχειν λαβὴν τοῖς ἀρχομένοις τὸν ἄρχοντα βούλεται.

gung der christlichen Ehe und bemerkt inbetreff der zweiten Ehe folgendes:[1] 'Aber wenn Jemand infolge seiner Schwäche den Wunch hätte, nach dem Tode seiner Frau eine zweite Ehe zu schliessen, so verbietet dies die Wahrheitsnorm nicht, nämlich bezüglich desjenigen, der kein Priester ist. Diesem aber ist sie verboten'. Dieselbe Auffassung in einer etwas anderen Form kommt zum Ausdrucke an der Stelle, wo er die Katharer bekämpft, indem er mit Berufung auf die Worte des Apostels sagt[2]: 'Denn tatsächlich nimmt die heilige Gottespredigt nach dem Erscheinen Christi in der Welt diejenigen nicht auf, welche nach der ersten Ehe, nachdem ihnen die Frau gestorben ist, eine zweite Ehe schliessen wollen, wegen der überaus grossen Ehre des Priestertums'.

Schliesslich bemerke ich, dass auch die nachfolgenden Exegeten der Meinung sind, der Apostel schreibe für die Priester die Monogamie vor und verbiete ihnen hiermit die zweite Ehe. So von den Orientalen *Oecumenius*[3], *Theophylactus*[4], von den Okzidentalen *Sedulius Scotus*[5], *Walafrid Strabo*[6], *Atto von Vercelli*[7], *Lanfranc*[8], *Hugo de st. Victor*[9] u. v. a.

Dabei muss ich noch bemerken, dass bereits in alter Zeit vielfach die Frage aufgeworfen wurde, als ob Digamus derjenige ist, der erst nach der Taufe, d. h. als Christ,

[1] Adv. Haer. 48, 9 (Migne, 41, 868 s.): Εἰ δέ τις κατὰ ἀσθένειαν ἐπιδεηθείη, μετὰ τὴν τελευτὴν τῆς ἰδίας γαμετῆς συναφθῆναι δευτέρῳ γάμῳ, οὐκ ἀπαγορεύει τοῦτο ὁ κανὼν τῆς ἀληθείας, τουτέστι τὸν μὴ ὄντα ἱερέα. Οὗτοι δὲ κωλύουσι.

[2] Adv. Haer. 59, 4 (Migne, 41, 1024): Καὶ γὰρ τῷ μὲν ὄντι οὐ δέχεται τὸ ἅγιον τοῦ θεοῦ κήρυγμα μετὰ τὴν τοῦ Χριστοῦ ἐνδημίαν τοὺς ἀπὸ πρώτου γάμου, τελευτησάσης τῆς αὐτῶν γυναικὸς, δευτέρῳ γάμῳ συναφθέντας διὰ τὸ ὑπερβάλλον τῆς τιμῆς τῆς ἱερωσύνης.

[3] Migne, 119, 157, 345.

[4] Migne, 125, 41. 65, 149.

[5] Migne, 103, 233.

[6] Migne, 114, 628.

[7] Migne, 134, 670.

[8] Migne, 150, 352.

[9] Migne, 175, 598 s.

zweimal geheiratet hat, oder auch schon derjenige, der überhaupt im Leben zweimal geheiratet hat ohne Rücksicht auf den Zeitpunkt der Taufe.

Die orientalische Kirche entschied sich seit jeher für die mildere Auffassung und betrachtete nur jenen als Digamus, der erst als Christ, d. h. nach der Taufe, zum zweiten male geheiratet hatte. Sie hielt daran fest, dass die Taufe gleich wie andere Sünden, so auch den Makel, der auf demjenigen ruhte, der vor der Taufe wiederholt geheiratet hätte, tilge. Daher bestimmt auch der siebzehnte *apostolische Kanon*[1], dass 'derjenige, der *nach der Taufe* sich in zwei Ehen verwickelt oder eine Konkubine genommen hätte, weder Bischof, noch Presbyter, noch Diakon werde, noch überhaupt dem geistlichen Stande angehören könne.

Anfangs hielt auch die okzidentalische Kirche an dieser Auffassung fest. Später aber gewann hier die strengere Ansicht die Oberhand, dass nämlich derjenige, der überhaupt zweimal geheiratet hatte, gleichgiltig ob vor oder nach der Taufe, für ein kirchliches Vorsteheramt unwürdig sei[2]. Doch wird die mildere Auffassung noch in späterer Zeit von *Hieronymus* verteidigt, der zwar die Worte des Apostels als Verbot der Digamie für die kirchlichen Vorsteher auffasst, aber unter der Digamie nur die erst nach der Taufe geschlossene zweite Ehe versteht, und die strengere Auffassung bestimmt ablehnt. 'Viele', schreibt er in seinem Kommentar zu Tit. 1, 6,[3] 'sind mehr der abergläubischen, als der wahren Ansicht, dass auch jene als Priester nicht gewählt werden können, welche als Heiden einmal geheiratet haben, und, nachdem sie die Frau verlassen,

[1] Can. 17 apost.: Ὁ δυσὶ γάμοις συμπλακεὶς μετὰ τὸ βάπτισμα, ἢ παλλακὴν κτησάμενος, οὐ δύναται εἶναι ἐπίσκοπος ἢ πρεσβύτερος ἢ διάκονος ἢ ὅλως τοῦ καταλόγου τοῦ ἱερατικοῦ.

[2] Vgl. *Fischer*, a. a. O. S. 192 f.

[3] Comm. in Tit. 11, 6 (Migne, 26, 599): 'Multi superstitiosius magis quam verius etiam eos, qui cum gentiles fuerint et unam uxorem habuerint, qua amissa port baptismum Christi alteram duxerint, putant in sacerdotio non legendos'.

nach der Taufe ein zweitesmal geheiratet haben'. Diese Ansicht vertritt er auch gegenüber dem Bischofe Oceanus, der den spanischen Bischof Carterius abgesetzt hatte, u. zwar aus dem Grunde, weil es sich herausstellte, dass dieser zweimal geheiratet hatte (nämlich einmal vor und ein zweites mal nach der Taufe), und er ihn deshalb als Digamus betrachten zu sollen meinte. Hieronymus richtet an Oceanus ein Schreiben, in welchem er ihn nicht allein daran erinnert, dass die Taufe die Kraft habe, alle Sünden zu tilgen, sondern sich auch auf die bis dahin beobachtete kirchliche Praxis beruft, wonach als Digamus nur jener zu betrachten ist, welcher nach der Taufe ein zweites mal geheiratet hat. Unter Anderen schreibt Hieronymus dem Oceanus folgendes[1]: 'Ich wundere mich, dass du dich an Einen angestossen hast, nachdem die ganze Welt von solchen Chirotonierten voll ist. Ich rede nicht von Presbytern, nicht von denen niederen Grades, sondern komme zu den Bischöfen, deren, wenn ich sie einzeln zählen wollte, so viele sind, dass ihre Zahl die Zahl des Konzils von Ariminium übersteigen würde'. Deshalb heftig angegriffen sieht sich Hieronymus später gezwungen, die Erklärung abzugeben, dass er diese seine Ansicht Niemandem habe auferlegen wollen[2]. Die übrigen Repräsentanten der abendländischen Kirche scheinen nunmehr fast alle der gegenteiligen strengeren Meinung gewesen zu sein, dass nämlich als Digamus auch schon jener zu betrachten sei, der im Leben überhaupt ein zweites mal geheiratet hat, gleichgiltig ob vor oder nach der Taufe. Dieser Ansicht gibt bereits *Augustinus* unzweideutig Ausdruck, indem er in seinem Werke 'Über das

---

[1] Epist. 69 ad Oceanum (Migne, 22, 654): 'Miror te unum protraxisse in medium, cum omnis mundus his ordinationibus plenus est; non dico de presbyteris, non de inferiori gradu: ad episcopos venio, quos si singulatim voluero mominare, tantus numerus congregabitur, ut Ariminensis synodi numerus superetur'.

[2] Apol. adv. Ruf. I, 32 (Migne, 23, 444): 'Interrogati a fratribus, quid nobis videretur, respondimus, nulli praeiudicantes sequi quid velit, nec alterius decretum nostra sententia subvertentes'.

eheliche Gut' sagt[1]: 'Das Sakrament der Ehe in unserer Zeit ist dergestalt auf *einen* Mann und *eine* Frau beschränkt, dass es der Kirche nicht erlaubt ist, einen (kirchlichen) Verwalter zu ordinieren, wenn er nicht Mann eines Weibes (I. Tim. 3, 2, und Tit., 1, 6,) ist. Das, was Jene strenger aufgefasst haben, welche meinen, dass nicht einmal Jener die Chirotonie erhalten könne, welcher als Katechumen oder Heide ein anderes Weib gehabt hat'.

Zu einer Einigung über diese Frage im Sinne Augustins scheint es aber in der abendländischen Kirche nicht gekommen zu sein, denn uns begegnen bis tief in das zwölfte Jahrhundert Männer, welche, obgleich sie den Standpunkt Augustins kennen, doch auf der Seite des Hieronymus stehen[2].



Bei der Erklärung der Stelle I. Tim. 3, 2, darf aber nicht unerwähnt bleiben, dass es auch Exegeten gibt, welche die Worte des hl. Apostels Paulus, 'der kirchliche Vorgesetzte soll eines Weibes Mann sein', in dem Sinne auffassen, der Apostel hätte von den kirchlichen Vorgesetzten gefordert, dass sie ein reines Familienleben führen, und sich von geschlechtlichen Ausschweifungen freihalten. Diese Ansicht vertrat zunächst *Theodor von Mopsvestia* (350-428), der unter den Nestorianern einen ausgezeichneten Ruf als Exeget geniesst, in der orthodoxen Kirche aber wegen seiner Häresien von der V. oekumenischen

---

[1] De bono conjugali, I, 18 (Migne, 40, 387): 'Sacramentum nuptiarum temporis nostri sic ad unum virum et unam uxorem redactum est, ut ecclesiae dispensatorem non liceat ordinare, nisi unius uxoris virum (I. Tim. III, 2; et Tit. I, 6). 'Quod acutius intellexerunt, qui nec eum qui catechumenus vel paganus habuerit alteram, ordinandum esse censuerunt'.

[2] So *Walafrid Strabo*, Glossa ordin. (Migne, 114, 628): (*Unius uxoris vir* etc. Id est monogamum post baptismum. Si enim et ante conjugem habuit, quae obierit, non ei imputatur cui prorsus novo, nec stupra, nec alia quae ante fuerunt jam obsunt); vgl. auch *Hugo de st. Victor*, Quaest. 19 und 20 (Migne, 175, 598 s.).

Synode anathematisiert wurde. Er schreibt[1]: 'Die Worte *eines Weibes Mann* haben Einige so verstanden, wie auch ich überzeugt bin, dass es der Wahrheit mehr entspricht, nachdem zu jener Zeit Viele gleichzeitig zwei legitime Frauen hatten, das, was ihnen auch das mosaische Gesetz gestattete, und Viele, die nur ein einziges legitimes Weib hatten, sich damit nicht begnügten, sondern auch andere Weiber benützten, und auch die eigenen Dienstmägde oder schamlos oft auch mit anderen zufälligen Weibern sündigten, das was noch heute bei denjenigen vorkommt, welche guter Sitten sich nicht befleissigen. Daher sage ich, dieses hat der Apostel gesagt: ein solcher Mann soll als kirchlicher Vorsteher gewählt werden, der sich eine Frau genommen und mit ihr vernünftig gelebt hat, der ihr treu war und nur mit ihr seinen geschlechtlichen Trieb befriedigt hat. Aber, wenn er die erste verlassen und eine zweite Frau sich genommen und mit ihr auf gleiche Weise gelebt hat, soll ihm nach der Bestimmung des Paulus der Eintritt ins Episkopat nicht verwehrt werden'. In die Fussstapfen Theodors von Mopsvestia trat sein Schüler, *Theodoretus von Cyrus* (390-457), der ein Freund des Häretikers Nestorius war. Theodoretus hatte im Jahre 444 einen gewissen Irinäus, der zweimal verheiratet war, zum Bischof geweiht zum grössten Ärgerniss der übrigen orthodoxen Bischöfe. Irinäus wurde auf Betreiben des

---

[1] In Epistol. I. ad Timotheum (Migne, 66, 940): Τὸ οὖν μιᾶς γυναικὸς ἄνδρα, τινὲς οὕτω ἐξέλαβον, ὃ καὶ ἔγωγε μᾶλλον ἀληθὲς εἶναι πείθομαι, ἐπειδὴ τότε πολλοὶ μὲν κατὰ ταὐτὸν δύο νομίμους εἶχον γυναῖκας, ὃ καὶ ἀπὸ τοῦ Μωσαϊκοῦ νόμου ποιεῖν αὐτοῖς ἐπετέτραπτο· πολλοὶ δὲ νομίμην ἔχοντες μίαν, ταύτῃ μὲν οὐκ ἠρκοῦντο, ἐκέχρηντο δὲ καὶ ἑτέραις ἤτοι παιδίσκαις ἑαυτῶν, ἢ καὶ εἰς τὰς τυχούσας πολλάκις ἀδεῶς ἁμαρτάνοντες, ὃ καὶ μέχρι τῆς δεῦρο γίνεται παρὰ τῶν οὐκ ἐπιμελομένων σωφροσύνης. Τοῦτο εἰρηκέναι τὸν Παῦλον ἔφησαν, ὥστε τὸν τοιοῦτον εἰς τὴν ἐπισκοπὴν παράγεσθαι, ὃς ἀγαγόμενος γυναῖκα σωφρόνως ἐβίω μετὰ ταύτης, προσέχων αὐτῇ καὶ μέχρις αὐτῆς ὁρίζων τῆς φύσεως τὴν ὄρεξιν, ὡς εἴ τις οὕτω ζήσας, ἀποβαλὼν τὴν προτέραν νομίμως ἀγάγοιτο δευτέραν, τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον βιοὺς καὶ μετὰ ταύτης, μὴ εἴργεσθαι αὐτὸν κατὰ τὴν τοῦ Παύλου νομοθεσίαν τῆς εἰς τὴν ἐπισκοπὴν παρόδου.

Patriarchen Droscurus von Alexandrien abgesetzt und als Privatmann in seine Heimat zurückgeschickt. Theodoretus war aber seinerseits bestrebt, sein inkorrektes Vorgehen zu rechtfertigen[1] und glaubte dies auch in der Art tun zu sollen, dass er der Stelle I. Tim. 3, 2, den Sinn unterlegte, der ihm am besten passte. Er schreibt nämlich folgendes[2]: 'Was die Worte *eines Weibes Mann* betrifft, so scheint es mir, dass Einige gut gesagt haben, denn in alter Zeit pflegten die Griechen und Juden gleichzeitig zwei, drei, ja sogar mehrere Frauen zu ehelichen. Das, was auch jetzt geschieht, dass Einige, obgleich die kaiserlichen Gezetze es verbieten, gleichzeitig zwei Frauen zu nehmen, mit Konkubinen und Huren zusammenleben. Jene haben somit gesagt, der göttliche Apostel habe bestimmt, dass derjenige, der mit seiner einzigen Frau anständig lebt, würdig sei zum Bischof geweiht zu werden. Auch hat er, sagen Jene, die zweite Ehe nicht verworfen, er, der oft befohlen hat, eine solche Ehe zu schliessen ...., denn wahrlich, wenn es sich um die Enthaltsamkeit handelt, so ist die zweite Ehe nicht gutwillig, denn wenn Jemand seine Frau verstossen und eine andere geheiratet hat, dann ist er freilich nicht vorwurfsfrei, sondern zu verurteilen. Aber wenn die Gewalt des Todes die erste getrennt und die

[1] Vgl. *Theodoretus*, Epist. CX ad Domnum (Migne, 83, 1304 s.).

[2] Interpr. Epist. I. ad Tim. (Migne, 82, 805): Τὸ δὲ, μιᾶς γυναικὸς ἄνδρα, εὖ μοι δοκοῦσιν εἰρηκέναι τινές. Πάλαι γὰρ εἰώθεισαν καὶ Ἕλληνες καὶ Ἰουδαῖοι, καὶ δύο, καὶ τρισὶ, καὶ πλείοσι γυναιξὶ νόμῳ γάμου κατὰ ταὐτὸν συνοικεῖν. Τινὲς δὲ καὶ νῦν, καίτοι τῶν βασιλικῶν νόμων δύο κατὰ ταὐτὸν ἄγεσθαι κωλυόντων γυναῖκα, καὶ παλλακίσι μίγνυνται καὶ ἑταίραις. Ἔφασαν τοίνυν τὸν θεῖον ἀπόστολον εἰρηκέναι, τὸν μιᾷ μόνῃ γυναικὶ συνοικοῦντα σωφρόνως τῆς ἐπισκοπῆς ἄξιον εἶναι χειροτονίας. Οὐ γὰρ τὸν δεύτερον, φασὶ, ἐξέβαλε γάμον ὅ γε πολλάκις τοῦτο γενέσθαι κελεύσας .... Τῷ ὄντι γὰρ ὑπερκειμένης τῆς ἐγκρατείας, οὐ τῆς γνώμης ἡ διγαμία. Εἰ μὲν γὰρ αὐτὸς τὴν προτέραν ἐκβαλὼν ἑτέρᾳ συνεζύγη, μέμψεως ἄξιος καὶ κατηγορίας ὑπεύθυνος. Εἰ δὲ τὸ βίαιον τοῦ θανάτου διέζευξε τὴν προτέραν, ἡ δὲ φύσις ἐπικειμένη δευτέρᾳ ζευχθῆναι κατηνάγκασε γυναικὶ, οὐκ ἐκ γνώμης, ἀλλ᾽ ἐκ περιστάσεως ὁ δεύτερος γεγένηται γάμος. Ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα σκοπούμενος, ἀποδέχομαι τῶν οὕτω νενοηκότων τὴν ἑρμηνείαν.

Natur Jemanden genötigt hat, eine zweite Frau zu nehmen, dann ist die zweite Ehe nicht freiwillig, sondern gezwungen geschlossen worden. In Berücksichtigung dieser und ähnlicher Umstände nehme ich die Erklärung Jener, die so gemeint haben, an'. Sowohl Theodor von Mopsvestia als auch Theodoretus von Cyrus geben also für die kirchlichen Vorsteher die zweite Ehe zu, weil sie der Meinung sind, dass die Worte des Apostels, 'eines Weibes Mann' nur den Sinn haben, dass der kirchliche Vorsteher mit seiner Frau ein *reines Familienleben führen und den unerlaubten Umgang mit anderen Frauen meide.* Dieser Ansicht war auch *Luther,* viele ältere und neuere protestantische Exegeten und unter den römisch-katholischen Theologen in neuester Zeit *J. Fischer*[1].

Diese Erklärungsart der Worte des hl. Apostels Paulus müssen wir jedoch aus mehreren Gründen mit aller Entschiedenheit als unstatthaft zurückweisen. Vor allem widerspricht es dem Sprachgebrauche, die Worte μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ (eines Weibes Mann) im Sinne aufzufassen: mit der Frau ein reines Familienleben führen und sich nur mit ihr begnügen und einen geschlechtlichen Umgang mit anderen Frauen zu meiden. Dafür hätten wir in der griechischen Literatur bisher kein Analogon. Um einen solchen Gedanken auszudrücken, hätte der Apostel entweder in positiver Form: ἐπίσκοπον δεῖ τὴν ἰδίαν, τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ἔχειν, τῆς ἰδίας εἶναι γυναικὸς ἄνδρα (der kirchliche Vorgesetzte darf nur seine eigene Frau haben), oder in negativer Form: ἐπίσκοπον δεῖ μὴ εἶναι πόρνον, μοιχὸν (der kirchliche Vorgesetzte darf nicht ein Hurer, Ehebrecher sein) sagen müssen. Und dies um so mehr, als der gleichen Phrasen dem Apostel durchaus nicht fremd waren. Hat er doch im I. Korintherbriefe 7, 2, geschrieben: διὰ δὲ τὰς πορνείας ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ἐχέτω καὶ ἑκάστη τὸν ἴδιον ἄνδρα ἐχέτω (aber wegen der Unzucht mag ein jeder Mann sein eigenes Weib haben und jedes Weib seinen eigenen Mann). Die Begriffe πορνεία

---

[1] A. a. O. S. 178 ff.

(Hurerei) und μοιχεία (Ehebruch) gehören nicht zu denjenigen, die bei Paulus ἅπαξ λεγόμενα wären. Ersterer Begriff ist auch I. Tim. 1, 10, zu lesen. Ferner müssen wir gegen die obige Erklärung auch einwenden, dass es ganz überflüssig wäre von den Kirchenvorstehern zu fordern, dass sie nicht huren und ehebrechen, nachdem dies für jeden Christen aufs strengste verboten ist [1].



Was schliesslich die *allegorische* Erklärung der Worte μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ (eines Weibes Mann) betrifft, bemerke ich, dass einige Exegeten zu dieser Erklärungsart deshalb ihre Zuflucht genommen haben, weil sie nicht verstehen konnten, warum der Apostel jene Bestimmung getroffen habe, da doch der Fall vorkommen könne, dass ein Digamus sogar besser sei als ein Monogamus [2]. So glaubt *Origenes,* der zwar auch den wörtlichen Sinn der Worte nicht verkannt hat, dass der Apostel hiermit in symbolischer Weise Jenen gemeint habe 'dessen Seele keine Gnade vor dem Gemahl der Kirche (d. i. Christo) gefunden hat [3]. Auch *Hieronymus* weiss von solchen zu erzählen, welche 'in gezwungener Weise' gefunden haben, dass den Worten des Apostels gleichzeitig der Sinn innewohne: 'Der Bischof darf nicht von einer Kirche zur anderen übergehen, sondern der Bischof einer Kirche sein [4]'. Dass die Stelle von Manchen so erklärt wird, erwähnen auch die späteren Exegeten *Oecu-*

[1] Vgl. auch *Bisping*, Exeg. Handbuch z. IV T. (zu I. Tim. 3, 2).

[2] Ein wohl möglicher Ausnahmsfall, der jedoch keineswegs die Regel umstossen kann.

[3] Comm. in Matth. S. XIV, 22 (Migne, 13, 1244): Ἀνάξιον ὄντα ἀρχῆς ἐκκλησιαστικῆς ἐκεῖνον, οὗ ἡ ψυχὴ οὐχ εὗρε χάριν ἐναντίον τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς.

[4] Epist. 69, 5, ad Oceanum (Migne, 22, 658): Quidam coacte interpretantur uxores pro ecclesiis, viros pro episcopis debere accipi. Et hoc in Nicaena quoque synodo a patribus esse decretum, ne de alia ad aliam ecclesiam episcopus transferatur.

menius[1] und *Theophylactus*[2]. Letzterer aber verwirft mit aller Entschiedenheit diese allegorische Erklärung der Stelle.

Die allegorische Erklärung hätte nur dann eine Berechtigung, wenn aus der eigentlichen Bedeutung der in Betracht kommenden Worte ein logischer Sinn nicht herauszubekommen wäre und wenn der nähere und entferntere Gedankenzusammenhang es erfordern würde, die Worte in einer uneigentlichen Bedeutung zu nehmen. An unserer Stelle aber können die Worte μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ sehr wohl in ihrer eigentlichen Bedeutung genommen werden, weil sie einen logisch gut definierbaren Sinn geben. Ja sie müssen in ihrer eigentlichen Bedeutung genommen werden, weil dies der Gedankenzusammenhang erfordert. Ich erwähne blos den Umstand, dass in demselben Zusammenhange auch von einem Diakon gefordert wird, dass er 'eines Weibes Mann (μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ)' sei. Derjenige, der diese Worte insoferne sie sich auf die kirchlichen Vorsteher beziehen, allegorisch deuten wollte, müsste sie auch insoferne sie auch auf die Diakonen Bezug haben, ebenfalls in allegorischer Weise deuten. Dass geht aber nicht an, weil doch Niemand wird im Ernst behaupten wollen, dass der Apostel damit gemeint habe: auch die Diakonen dürfen zu einer anderen Kirche nicht übergehen.

*
* *

Das bisher über I. Tim. 3, 2 Gesagte hat volle Geltung auch für Tit. 1, 6, wo die Worte μιᾶς γυναικὸς ἀνὴρ fast in demselben Zusammenhange zu finden sind.

*
* *

Wenn wir alles das, was wir bisher inbetreff der Lehre des hl. Apostels Paulus über die Ehe, bezw. Wiederverhei-

[1] In I. Tim. 3, 2 (Migne, 119, 157): Τινὲς δὲ περὶ ἐκκλησίας τοῦτό φασιν αὐτὸν εἰρηκέναι, ἵνα μὴ μεταβῇ ἀπὸ ἄλλης εἰς ἄλλην· μοιχεία γὰρ τὸ πρᾶγμα.

[2] In I. Tim. 3, 2 (Migne, 125, 41): Τινὲς δὲ ἀλογίστως περὶ ἐκκλησίας ἔφασαν λέγειν τὸν ἀπόστολον τοῦτο, ἵνα μὴ μεταβαίνῃ, φασὶν, ἀπὸ ἐκκλησίας εἰς ἐκκλησίαν· μοιχεία γάρ ἐστι τὸ πρᾶγμα.

ratung der Christen im Allgemeinen und der kirchlichen Vorgesetzten im Besonderen auseinandergesetzt haben, kurz zusammenfassen, werden wir folgendes sagen müssen: Der hl. Apostel Paulus, der unverheiratet geblieben ist, lehrt, dass dem jungfräulichen Stande ein Vorzug vor der Ehe gebühre. Die Ehe ist aber nichts schlechtes, sondern etwas gutes und wer nicht unverheiratet bleiben kann, der mag heiraten. Er lässt zu und empfiehlt gar auch die Wiederverheiratung aber nur denjenigen, welche die Gabe der Enthaltsamkeit nicht besitzen und somit in Gefahr stehen in das Laster der Unzucht zu fallen. Von den kirchlichen Vorgesetzten fordert er jedoch, dass sie nur einmal im Leben verheiratet seien.

PROF. D[r] BASILIUS GHEORGHIU
in Czernowitz

VALEUR PRATIQUE DE L'EXAMEN BACTÉRIOLOGIQUE DANS LE CROUP

Dans la pratique courante, on identifie d'habitude assez rapidement l'angine diphtérique par la culture des exsudats pharyngés : on en prélève dans le pharynx une parcelle avec un crochet de platine ou un tampon stérilisé, on ensemence sur sérum gélatiné, on met à l'étuve, et si en 16 heures la culture donne un bacille coloré par le Gram, on en conclut qu'il s'agit de diphtérie ; par contre l'absence de ce résultat permet de conclure avec les plus grandes probabilités qu'il ne s'agit pas de diphtérie. Lorsque, au lieu d'une angine, on se trouve en présence d'un croup, on a l'habitude de procéder de la meme façon : en face d'un enfant qui tire, qui a du cornage et de l'aphonie, on pratique l'examen bactériologique du pharynx. Si le résultat est positif, on en déduit qu'il s'agit d'un croup diphtérique (et a celà je ne vois pas d'objection), mais si la culture ne donne pas de bacille de Loeffler, on en déduit qu'il s'agit de croup non diphtérique. C'est cette deuxième proposition qui m'a paru sujette a caution, et que j'ai tenu a vérifier, une pareille manière de faire pouvant entrainer de graves erreurs.

Pour m'éclairer a ce sujet, dans tous les cas de croup où la culture du pharynx avait donné un résultat négatif, je me suis astreint à rechercher le bacille de Loeffler soit sur le tube d'O'Dwyer après détubation, soit sur les fausses membranes laryngo-trachéales recueillies après trachéotomie, soit sur la canule interne. Dans d'autres cas j'ai été prélever directement une parcelle d'exsudat laryngé.

J'ai d'abord recherché le bacille de Loeffler sur les tubes d'O'Dwyer : chaque fois qu'on détubait un enfant dont le pharynx n'avait donné à l'examen bactériologique que des

cocci, diplocoques ou staphylocoques, avant de mettre le tube de côté, on promenait un crochet de platine stérilisé sur sa surface externe et on en faisait une culture, puis par le meme procédé on faisait une culture de sa surface interne. Or, dans 6 cas où le bacille de Loeffler n'avait pu être mis en évidence dans le pharynx, une culture faite avec l'intérieur du tube a donné un résultat positif, dans 4 cas où l'examen bactériologique du pharynx avait également donné un résultat négatif, la culture de l'extérieur du tube a donné un résultat positif, dans 12 cas enfin ou l'examen bactériologique du pharynx ne donnait pas de bacille de Loeffler on le trouvait facilement a la fois à l'intérieur et à l'extérieur du tube. Ces observations se ressemblent toutes.

Une enfant de 21 mois présente des fausses membranes épaisses de la paroi postérieure du pharynx. Le tirage et le cornage sont assez intenses pour nécessiter l'intubation dès l'entrée. Alorsque la culture du pharynx ne donne que des cocci, diplocoques et staphylocoques, la culture du tube intus et extra donne, avec des staphylocoques, des bacilles de Loeffler courts et moyens.

Un enfant de 5 ans, dont la maladie a débuté il y a deux jours par des phénomènes généraux, de la dysphagie, de la raucité de la toux et de la voix, a présenté du tirage dès le lendemain. La gorge est rouge, sans fausses membranes. La culture du pharynx et du mucus nasal ne donnent que des staphylocoques. Dès l'entrée le tirage est assez intense pour nécessiter l'intubation. La culture du tube faite au bout de quatre jours montre, avec des staphylocoques, des bacilles de Loeffler courts et moyens.

Un enfant de deux ans, progressivement enroué depuis huit jours, n'a que de la rougeur de la gorge sans fausses membranes, et quelques ganglions sous-maxillaires. La culture du pharynx montre des cocci, diplocoques et staphylocoques. Peu après l'entrée le tirage est assez intense pour nécessiter l'intubation. La culture du tube faite le lendemain donne des bacilles de Loeffler courts et moyens et des staphylocoques.

J'avais cru d'abord que la culture extérieure donnait des

résultats plus souvent positifs que l'intérieure, car la surface du tube est en rapport avec les fausses membranes, tendisque l'intérieur est en contact avec les sécrétions bronchiques, qui ne sont pas forcément pseudomembraneuses, et ne contiennent pas forcément le bacille de Loeffler, mais il faudrait une statistique plus étendue pour se faire une conviction à ce sujet.

Dans un certain nombre de cas, pour être fixe immédiatement, j'ai fait la culture, de suite après l'intubation, avec l'extrémité du mandrin d'O'Dwyer qui avait été un instant en contact avec la caveté laryngée: les résultats sont moins sûrs.

La culture de la canule à trachéotomie (canule interne) m'a donné plusieurs fois des résultats semblables à ceux résumés plus haut. En voici un exemple. L'enfant D..., deux ans et demi, n'a dans le pharynx que quelques staphylocoques et streptocoques. Son tirage nécessite l'intubation. Dans l'espace d'une demi-heure, quatre autodétubations nécessitent la trachéotomie. La culture de la canule interne faite deux jours après montre des bacilles de Loeffler moyens et longs et quelques cocci.

Dans une autre série de cas, la culture a été faite directement au moyen du porte-tampon laryngien. Ce procédé est à appliquer chez les enfants atteints de laryngite aigue ne rendant pas le tubage indispensable. Le prélèvement doit être fait sous le laryngoscope. Le mieux est d'utiliser l'instrumentation si simple imaginée par Escat, de Toulouse, pour la laryngoscopie forcée chez l'enfant, dont la technique, il est vrai, comporte quelques difficultés et demande un certain tour de main. L'enfant est immobilisé par un aide, comme pour l'intubation, et l'ouvre-bouche appliqué: l'observateur, le visage protégé par une glace, tient de la main gauche l'abaisse-langue laryngoscopique dont l'extrémité bifurquée, attire en avant l'épiglotte et va découvrir l'orifice supérieur du larynx, sans qu'on ait besoin d'exercer une traction sur la langue. Le manche de l'instrument doit être muni de rainures transversales, pour empêcher les doigts de glisser, car il faut exercer une traction énergique et surtout prolongée. De la main droite, le médecin tient

le miroir laryngoscopique et voit les fausses membranes sur les cordes vocales, alorsque le pharynx inférieur en est le plus souvent dépourvu. Ce procédé est le seul qui permette de bien voir le larynx dans le jeune âge où la procidence de l'épiglotte, sa forme en oméga, la brièveté du frein de la langue, la longueur du voile du palais, constituent, en dehors même de l'indocilité de l'enfant et de l'abondance des sécrétions, un ensemble d'obstacles presque toujours insurmontable. Le larynx une fois rapidement inspecté, le médecin passe à un aide l'abaisse-langue, prend le miroir de la main gauche, et, de la droite devenue libre, touche directement avec un porte-tampon recourbé et stérilisé les exsudats laryngés et en ensemence un tube de sérum. On peut aussi faire une culture avec les particules expectorées, projetées sur le miroir laryngoscopique, mais ce dernier procédé est infidèle, car ces particules peuvent provenir de la profondeur de l'arbre bronchique et ne pas contenir de bacilles de Loeffler. La culture intralaryngée pourrait aussi être faite sans le contrôle du miroir, à l'aide du toucher, mais elle exposerait à des erreurs, et de plus, on se priverait du bénéfice de l'inspection du larynx, qui peut donner des renseignements utiles.

La culture du larynx faite à l'aide de laryngoscopie forcée m'a souvent permis, je le dis incidemment, d'éliminer le diagnostic de croup diphtérique dans des cas de laryngite aiguë. En voici deux exemples.

Un enfant de deux ans et demi a la voix et la toux rauques depuis quelques jours. Rien d'anormal à la gorge, un peu de coryza. Culture du pharynx: staphylocoques. La laryngoscopie forcée montre les cordes vocales rouges et un peu tuméfiées, sans fausses membranes. La culture au porte-coton laryngien donne des cocci, des diplocoques, des staphylocoques.

Un enfant de cinq ans, après avoir présenté dans la gorge un point blanc rapidement disparu, conserve le pharynx rouge et la voix rauque depuis trois jours. L'examen laryngoscopique montre sur les cordes vocales et le vestibule quelques fausses membranes, mais la culture du larynx, comme celle du pharynx, donne des staphylocoques et quelques streptocoques.

Voilà donc un ensemble de moyens qui au cours de ces dernières années m'ont permis de faire le diagnostic de croup diphtérique dans un grand nombre de cas où on n'avait pu mettre en évidence le bacille de Loeffler dans le pharynx : en 18 mois environ j'en ai réuni une trentaine d'observations·

Ces constatations s'expliquent pour plusieurs raisons: d'abord parmi les observations précitées, il y a un certain nombre de cas de croup d'emblée (je ne discuterai pas la question de savoir s'ils sont réellement primitifs ou s'il y a eu des fausses membranes en un point du pharynx nasal ou même buccal), on ne peut alors recueillir dans la gorge que de la salive, et elle n'est pas toujours bacillifère: ensuite, même dans les cas où on a constaté des fausses membranes dans le pharynx, elles ont pu être détachées par un lavage, une pulvérisation ou un gargarisme, au moment où on faisait la culture. Chacun sait qu'un gargarisme antiseptique prolongé a pu rendre négative une culture faite immediatement après. Au contraire, l'examen laryngoscopique montre les fausses membranes «in situ», leur examen bactériologique direct ou celui du tube qui a été à leur contact met bien mieux à l'abri de l'erreur.

Les conclusions pratiques de pareilles constatations sautent aux yeux. D'abord au point de vue nosographique elles réduisent le nombre des laryngites pseudo-membraneuses non diphtériques: il ne faut considérer comme telles que celles où on ne peut nulle part mettre en évidence le bacille de Loeffler.

Ensuite, et c'est le point le plus important, elles dictent une ligne de conduite thérapeutique et prophylactique toute différente de celle qu'on serait tenté de suivre en méconnaissant les notions que je viens d'exposer: on fera bien de traiter par la sérothérapie tout enfant pour lequel on a porté le diagnostic clinique de croup diphtérique, alors même que l'examen bactériologique du pharynx semblerait infirmer ce diagnostic: on fera bien aussi d'isoler les petits malades qui se trouvent dans ces conditions, faute de quoi on pourra les voir, ainsi que je l'ai observé, contaminer leur entourage.

F. J. Collet
Professeur à l'Université de Lyon.

VALEUR DIAGNOSTIQUE
ET PRONOSTIQUE DE LA RÉACTION AGGLUTINANTE
CHEZ LES TUBERCULEUX

Depuis bientôt quatorze ans, à la suite des travaux de notre maître S. Arloing et des nôtres, la *réaction agglutinante* chez les tuberculeux a été étudiée dans tous les centres scientifiques chez des milliers de tuberculeux.

Un coup d'œil rétrospectif et des conclusions pratiques sont d'un grand intérêt à l'heure actuelle.

I. Historique de la séro-agglutination. Etat de la question.

C'est en 1898 que M. Arloing [1] découvrit et étudia les cultures liquides homogènes du bacille de Koch et les appliqua au séro-diagnostic de la tuberculose humaine. Depuis cette époque, nous avons poursuivi ensemble [2] ces recherches, soit pour l'obtention de nouveaux bacilles homogènes, soit pour l'étude des conditions les plus propices à la séro-réaction, ou de celles qui régissent le phénomène chez l'homme et dans l'expérimentation sur l'animal.

Les trauvaux des auteurs se sont depuis lors tellement multipliées qu'un historique complet ne peut trouver place ici. De toutes les parties du monde scientifique on nous demanda le bacille homogène A, le premier employé à Lyon par Mr Arloing.

[1] *S. Arloing*, C. R. Acad. des Sciences, 9, 16 & 31 Mai 1898 et Congrès de Montpellier de Méd. interne, 13 Avril 1898.

[2] *S. Arloing et Paul Courmont*, C. R. Acad. des Sciences, 8 Août et 19 Sept, 1898, Congrès de la Tuberculose, Paris 1898 - Berlin 1899.

Presque toutes les recherches publiées, ont été faites avec ce bacille. On trouvera dans les thèses de nos élèves Descos, Berthelon et Balme [1] un historique et une bibliographie trop longs pour ce rapport.

A l'heure actuelle la séro-réaction a été étudiée partout, le plus souvent en vue du séro-diagnostic.

Presque tous les auteurs confirment les recherches que nous avons publiées. Nous citerons: Ferre, Mongour et Buard à Bordeaux, Widal et Ravaut, Dieulafoy, Schrapf, Sabareanu et Salomon, à Paris, Carriere, Grizez et Job à Lille, Hawthorn à Marseille, Lagriffoul à Montpellier, Nilus à Nancy; en Suisse, Bard et Humbert de Genève; en Allemagne Bendix, Rumpf et Guinard, Romberg; en Russie Kazarinov, Schkarin; en Italie, Marzagalli et Caffareno; Marchetti et Stefanelli, Marini; en Roumanie, Thomescu et Gracüski, etc.

Les recherches de tous ces savants concordent avec les nôtres sauf sur des points secondaires ou sur l'interprétation de certains faits.

D'autres auteurs au contraire se sont efforcés de battre en brèche l'importance et la valeur de l'agglutination dans la tuberculose; les travanx importants sur ce point sont peu nombreux. Nous citerons ceux de Beckn et Rabinowitch, Nobele et Beyer, de Gracia, Ruitinga, King-Korn. Si ces derniers auteurs ont échoué dans les applications de le méthode, cela tient soit à des fautes de technique, soit à une interprétation erronée de faits bien observés. Aussi voulons-nous exposer tout d'abord la technique que nous conseillons et les principes généraux qui doivent servir de guide dans l'emploi de la séro-agglutination.

[1] Voir: *S. Arloing et Paul Courmont*, le séro-diagnostic de la tuberculose — Revue générale — Gazette des hôpitaux 1 XII^bre 1900.

Descos, Le séro-diagnostic de la tuberculose chez les enfants, Thèse. Lyon. 1902 et Journal de physiol. et pathol. générale N° 1, 1903.

Berthelòn, Variations de l'agglutination des bacilles de la tuberculose, Thèse. Lyon, 1904.

Balme, Étude sur la fréquence de la tuberculose latente. Thèse. Lyon, 1904.

II. Technique de la séro-réaction.

Nous serons ici très brefs, ne donnant que les principes généraux.

1°) *Choix du bacille.* — Il faut des cultures d'origine humaine, homogènes, *d'un bacille de Koch bien agglutinable.* Nous avons montré avec Mr Arloing que la propriété d'agglutinabilité n'appartient pas à toutes les cultures homogènes de bacille de Koch [1]. Quelques auteurs (Ruitinga) ont employé à tort des bacilles en cultures peu homogènes et mal agglutinables. Notre bacille A (Arloing) remplit toutes les conditions voulues de facilité de culture et d'agglutinabilité.

2°) *Entretien des cultures homogènes.* — Un tel bacille sera cultivé en bouillon glycériné à 5 $^0/_0$, dans des matras agités tous les jours (à la main ou par une machine agitatrice), à l'étuve à 38°. Les cultures seront toujours entretenues dans les mêmes conditions, et ensemencées avec des cultures mères en bouillon âgées d'un mois.

3°) *Emploi des cultures âgées diluées.* — Nous conseillons de prendre des *cultures très riches âgées de 4 à 6 semaines,* de les diluer 50 à 60 fois avec de l'eau salée à 8$^0/_{00}$ stérilisée, et d'employer cette dilution au lieu des cultures brutes et jeunes. Ceci permet d'avoir sous un petit volume une matière agglutinable facile à conserver, à transporter et à utiliser à un moment donné en la diluant.

4°) *Emploi du sérum-étalon.* — On conservera toujours (au froid et à l'obscurité) un ou plusieurs sérums dont le pouvoir agglutinant en un temps est connu. *Ce sérum-étalon servira à contrôler le degré d'agglutinabilité des cultures diluées;* celles-ci ne seront employées que lorsqu'elles donnent avec le sérum-étalon le degré voulu d'agglutination en un temps donné qni est ordinairement de 3 à 5 heures au plus.

La comparaison des sérums à expérimenter avec le sérum-étalon pour une culture diluée donnée, mettra à l'abri des

---

[1] *S. Arloing et Paul Courmont,* Variations de l'agglutination des bacilles de la tuberculose. 2 mémoires dans la Revue de la tuberculose, 1904, N° 3 et N° 5.

causes d'erreur pouvant tenir à la variabilité des cultures.

5°) Pour les malades adultes, on fera les mélanges du sérum à la culture diluée à 1 de sérum pour 5 de culture, 1 p. 10, 1 p. 15, etc... *On ne tiendra compte que des réactions très nettes et visibles à l'oeil nu en 3 à 5 heures*[1].

(Pour les enfants, des agglutinations inférieures à 1 p. 5 ont une valeur diagnostique. Voir la thèse et le travail de Descos cités plus haut).

6e) *En pratique.* Le labarotoire de médecine expérimentale et l'Institut bactériologique de Lyon fournit aux chercheurs de petites doses de cultures homogènes, toutes prêtes à être diluées et employées pour les séro-agglutinations.

Fréquence et variations de la séro-réaction chez l'homme et l'animal.

De tous les travaux publiés depuis 1898 par nous sur la réaction agglutinante des humeurs des tuberculeux, beaucoup de lecteurs n'ont retenu qu'un moyen de diagnostic, sans paraître attacher d'importance à la valeur séméiotique et pronostique du *symptôme agglutination dans la tuberculose.*

L'intérêt de la question consiste pourtant à étudier ce «symptôme» dans toutes ses modalités, dans toutes ses variations normales ou anormales, à comparer celles-ci aux autres symptômes témoins de l'infection ou de la défense, et *à ne pas en rétrécir les applications à celles d'un procédé diagnostique.* Les variations de l'agglutination chez les tuberculeux, ses rapports avec la forme, le localisation, la gravité de la maladie, son importance dans les processus d'immunité et de défense, sa comparaison avec les divers symptômes d'infection, les indications pronostiques qu'on peut en déduire, sont autant de points de vue d'importance capitale à étudier parallèlement aux applications du séro-diagnostic.

Nous avons publié une série de statistiques partielles.

[1] Pour des détails plus complets sur les manuels operatoires de la séro-réaction tuberculeuse ; voir : *Jules Courmont* — Précis de bactériologie, Paris. — Doin. — Collect. Testut. 4e édit. 1910.

Actuellement, depuis 1898, nous avons recherché la séro-réaction chez plus de 1200 sujets adultes, soit à l'hôpital, soit chez les gens sains en apparence. Les chiffres exacts du pourcentage varient un peu avec les statistiques partielles; dans leur ensemble on peut les résumer ainsi:

Nombre de séro-réactions positives:

1) *Chez les tuberculeux avérés* . . . . 80 à 90 %
2) *Chez les malades d'hôpital non cliniquement tuberculeux* . . . . . 35 à 40 %
3) *Chez les sujets sains en apparence* . 23 à 25 %

Ces chiffres doivent être commentés suivant chaque catégorie de sujets.

I. Chez les tuberculeux.

Les variations de l'agglutination sont à considérer suivant la forme, la localisation, la gravité des lésions et l'âge du sujet.

A) *Variations suivant la localisation et la forme des lésions. Les tuberculoses très localisées* (dites chirurgicales) sont souvent moins agglutinantes que les autres (75 %) (voir dans la thèse de notre élève Clement[1] une statistique de 55 cas de tuberculoses osseuses, articulaires, cutanées, etc.).

Dans le lupus ordinaire ou érythémateux nous avons trouvé avec Nicolas[2], à peu près la même proportion.

Les tuberculoses viscérales, pulmonaires, pleuropulmonaires, séreuses[3] intestinales, péritonéales, sont celles qui donnent le plus souvent et le plus fortement l'agglutination.

Dans la tuberculose pulmonaire, il y a prédominance des agglutinations fortes dans les formes fibreuses et bronchiques qui sont bénignes, et dans les formes ulcéreuses localisées et torpides[4].

[1] *Clement,* Thèse de Lyon, 1900.

[2] *Paul Courmont et J. Nicolas* Société médicale des hôpitaux de Lyon, 1906.

[3] *Paul Courmont.* L'agglutination du bacille de Koch par les épanchements tuberculeux, Archives de méd. exp. No 6, 1900.

[4] *S. Arloing, Bayle et Dumarest.* Rapports entre la séro-agglutination, la localisation anatomique et l'évolution de la tuberculose chez l'homme. — Congrès de la tuberculose Paris 1905 Tome I p. 363.

B) *L'agglutination suivant les âges.* L'important travail de notre élève Descos[1] montre les modalités spéciales de l'agglutination chez l'enfant. Le sang du nouveau-né n'agglutine jamais, même s'il est issu de *mère tuberculeuse* (Romberg, Descos).

Le sang des petits enfants (au-dessous de 8 ans) tuberculeux n'est pas aussi agglutinant que celui de l'adulte tuberculeux; *de telle sorte qu'une réaction agglutinante a une signification positive à des taux bien moins élevés chez l'enfant* (1 p. 3 par exemple): — D'après les tableaux de l'auteur, à mesure que l'on passe des enfants du premier âge à des enfants de plus en plus grands, le taux des agglutinations élevées augmente. Les travaux de Buard, d'Hawthorn sont tout à fait confirmatifs.

Chez l'adulte on trouve le pourcentage que nous indiquons plus haut (presque tous les malades de notre statistique personnelle sont des adultes).

Chez le vieillard (Froment-Paul Courmont[2]), certaines tuberculoses depuis longtemps guéries n'agglutinent plus. Chez un vieillard cliniquement non tuberculeux une agglutination élevée a une grosse valeur pour déceler un foyer de tuberculose latente qui souvent est encore en activité.

En résumé, la fréquence et l'intensité de l'agglutination varient avec l'âge; partant de 0 chez le nouveau-né, elles s'élèvent progressivement avec l'âge de l'enfant et atteignent leur maximum chez l'adulte.

C) *Influence de la gravité et de la marche de la tuberculose sur l'agglutination.* De même que nous l'avons montré pour la fièvre typhoïde, la gravité de l'infection est un facteur important dans les variations de l'agglutination tuberculeuse.

En général, et sauf exception, *les tuberculoses les plus graves à marche rapide sont celles qui donnent la plus forte proportion de séro-réactions nulles ou faibles.* Chez 10 à 15 %

---

[1] Voir *Descos :* loc. cit.

[2] *Froment,* Le séro-diagnostic de la tuberculose chez les vieillards. Soc. méd. des hôpitaux de Lyon, 1904 et Congrès de tuberculose Paris, 1905.—*Paul Courmont, E. Arloing et L. Berard,* La séro-réaction et l'oculo-réaction comparées chez les vieillards. Lyon médical, Juin 1909.

environ le sérum des tuberculeux n'agglutine pas; ce sont presque tous des phtisiques avancés, des cachectiques, et presque toujours des sujets atteints de granulie, pneumonie caréeuse, méningite, c'est-à-dire d'affections à marche lente et rapide. Il est remarquable aussi que le liquide séreux des méningites n'est jamais agglutinant; il en est de même de celui des pleurésies granuliques ou hémorrhagiques graves, ou séreuses mortelles, alors que celui des pleurésies bénignes est très agglutinant (Paul Courmont).

Inversement, ce sont les cas les plus bénins, les plus curables qui donnent à la fois la proportion la plus forte d'agglutinations positives et les réactions les plus élevées. Pleurésies à frigore, tuberculose fibreuse des sommets, pleurésies ou péricardites sèches, emphysème ou bronchites chroniques avec lésions fibreuses très discrètes, péritonites ascitiques, tuberculoses localisées de l'intestin, tuberculoses articulaires, ganglionnaires bénignes, etc... telles sont les formes où l'agglutination est constante et le plus souvent élevée.

Une tuberculose ganglionnaire très grave et généralisée à forme d'adénie, ne donne pas la séro-réaction; c'est tout le contraire avec les formes localisées d'adénites cervicales guérissant fréquemment. Il en est de même pour presque toutes les lésions tuberculeuses; elles agglutinent surtout lorsqu'elles sont peu actives, peu étendues et curables.

De plus, on voit souvent le pouvoir agglutinant nul au début d'une affection tuberculeuse (pleurésie) augmenter à mesure que s'affirme la guérison et réciproquement le pouvoir agglutinant peut disparaitre aux approches de la terminaison fatale.

Enfin l'expérimentation chez l'animal, avec des tuberculoses de differentes virulences, vient confirmer tous ces points de vue. Le développement du pouvoir agglutinant chez les animaux tuberculisés parait en raison inverse de la virulence de l'infection et en raison directe de la résistance du sujet ou de l'espèce tuberculisée [1].

[1] *S. Arloing et Paul Courmont*, Des causes qui modifient le pouvoir agglutinant dans le sang des sujets rendus expérimentalement tuberculeux. — Journal de physiologie générale No 1 janvier 1900.

Sans doute, en pratique, chez l'homme, l'agglutination forte ne présage pas nécessairement la guérison. On voit souvent des sujets gravement atteints et dont la séro-réaction est très forte; mais ce sont en général des sujets qui résistent relativement bien ou depuis longtemps à une tuberculose très virulente. Pour nous l'intensité de l'agglutination ne signifie pas toujours «victoire», mais presque toujours «résistance» du sujet. Réciproquement, la faiblesse ou l'abaissement de l'agglutination signifieront ou bien «infection intense» ou bien «résistance faible».

L'agglutination est une sorte de résultante entre ces deux facteurs inverses. Nous indiquons plus loin les *données pronostiques qu'on en peut tirer dans certains cas.*

D) — *L'agglutination persiste-t-elle après la guérison des lésions?*

C'est là une question fort importante pour la théorie et la pratique. Romberg[1] a étudié le problème de savoir si l'agglutination révélait les tuberculoses «inactives», c'est-à-dire éteintes, aussi bien que les tuberculoses «actives» en évolutions. La réponse est fort difficile: Il est souvent impossible de dire si une lésion guérie en apparence est devenue tout à fait inactive ou si elle ne fait que sommeiller, et par conséquent si une séro-réaction correspond dans ce cas à une tuberculose vraie, encore existante, ou à une cicatrice éteinte et un reliquat d'agglutination passée. D'ailleurs, actuellement on n'envisage plus l'infection par le bacille de Koch sous la seule forme du tubercule; on conçoit cette infection comme évoluant sous des formes de septicémies (Landouzy), de tuberculose inflammatoire (Poncet), ou occulte (Arloing).

Il est souvent difficile d'affirmer l'état d'activité ou d'extinction de l'infection. On peut toutefois affirmer certains points.

1) Comme dans toutes les infections, le pouvoir agglutinant des humeurs persiste après la guérison, ou tout au moins après la guérison apparente et telle qu'on l'observe

[1] *Romberg*, Zur Serumdiagnose der Tuberculose. Deutsch medecin. Wochen 1901 N° 18 et 19 et Münchener med. Woch. N° 28 1902.

chez l'homme. Nous avons vu par exemple, la séro-réaction persister intense, pendant des années après la guérison aussi complète que possible (au point de vue clinique) de pleurésies tuberculeuses.

2) De même chez des chiens à qui on a inoculé dans la plèrre des cultures de tubeculose, le pouvoir agglutinant persiste pendant des semaines après la guérison de la pleurésie, alors même qu'à l'autopsie on ne trouve pas la moindre trace de lésions (L. Courmont).

3) Mais à la longue le pouvoir agglutinant disparait après la guérison soit chez l'homme soit chez l'animal tuberculisé. Nous avons très souvent observé de petites cicatrices fibreuses des poumons sans que le sang soit agglutinant.

II. L'agglutination chez les sujets sains ou les malades non tuberculeux en apparence.

Notre statistique de 1900 donnait 27 % de séro-réactions positives chez les sujets sains en apparence (de 20 à 30 ans). Depuis, nous avons fait avec MM. Boisson et Messerer des recherches, sur 102 soldats robustes à l'époque de leur entrée au régiment et trois ans après celle-ci. Nous avons constaté: 24 réactions très positives — soit 23,5 %. Au bout de 3 ans on rechercha de nouveau quel étant l'état de ces sujets à ce moment et quels incidents pathologiques ils avaient présenté pendant ces 3 années de service. La morbidité avait été faible; chez les 24 sujets à réactions positives, on avait reconnu trois tuberculeux; chez les 19 à reaction douteuse, deux tuberculeux; 59 à réaction négative, deux tuberculeux et cinq bronchites suspectes. Nous en avons tiré les conclusions suivantes insérées dans la thèse de notre élève Balme:

« Chez les *adultes* sains, une réaction positive ne semble avoir d'importance pratique que si elle est accompagnée de quelques-autres symptômes de suspicion ».

Chez les *enfants* le sérum normal ne possède pas la moindre propriété agglutinante (Descos) au-dessous de 8 à 10 ans. Au-dessous de cet âge il se développe un très léger

pouvoir agglutinant (réaction incomplète à 1 p. 1 et 1 p. 3) qui augmente avec les années.

Par conséquent on peut dire que la valeur d'une réaction agglutinante à un taux donné dominue d'une façon absolue avec l'âge. *Chez les petits enfants on peut tenir compte de la moindre ébauche d'agglutination* au moins à titre d'indication; chez les enfants à partir de 8 à 10 ans, la séro-réaction sera valable à partir de 1 p. 3; enfin chez l'adulte, surtout de 20 à 30 ans, la limite est plus difficile à établir à cause de la fréquence de l'agglutination chez les sujets sains, mais elle ne sera pas inferieure à 1 p. 5.

III. Chez les malades non cliniquement tuberculeux.

Chez les malades d'hôpital, la fréquence de la séro-réaction positive est plus grande (35 à 40 %). Il est probable que cette fréquence est due à celle de la tuberculose chez ces sujets.

On s'est demandé cependant si certaines infections ne donnaient pas au sérum un pouvoir agglutinant sur le bacille de Koch. *Dans la fièvre typhoïde,* la séro-réaction tuberculeuse est très fréquemment positive (75 % dans notre statistique personnelle de plus de 80 cas). L'explication de ce fait paraissant la plus plausible est que la substance du sérum qui agglutine le bacille d'Eberth agglutine aussi le bacille de Koch. Il n'en est rien cependant, car, dans ce cas, le taux de la séro-réaction tuberculeuse devrait être parallèle à celui de la séro-réaction typhique. Or nous avons montré[1] qu'il n'y a pas de parallélisme entre le pouvoir agglutinant d'un sérum de typhique sur le bacille d'Eberth et sur le bacille de Koch, et qu'un sérum d'animal immunisé contre le bacille d'Eberth peut agglutiner ce dernier à 1 p. 1000 et 1 p. 10.000 sans agglutiner le bacille de Koch. Il faut donc chercher ailleurs l'explication de cette anomalie.

Dans les autres maladies infectieuses on ne constate pas

[1] *S. Arloing et Paul Courmont,* Les sérums agglutinants le bacille d'Eberth ont-ils la même action sur le bacille de Koch? Journal de physiologie et pathologie générale, 1603 p. 701.

le même fait. Sur 17 cas de *pneumonie*, nous n'avons eu que 5 réactions positives (soit 29°, 5 °/₀) et sur 19 cas de rhumatisme articulaire aïgu, 8 réactions positives (soit 38 °/₀) sur 3 cas d'érysipèle 1 réaction positive. Il ne semble donc pas que, à part la fièvre typhoïde, les infections aigües donnent au sérum une propriété agglutinante constante vis-à-vis du bacille de Koch.

Chez les hospitalisés chroniques (nerveux, cardiaques etc.), la séro-réaction tuberculeuse est au contraire très fréquente, à cause de la tuberculisation facile et fréquente de ces habitués de l'hôpital.

Parmi les cardiopathies la séro-réaction positive n'est pas fréquente (une seule fois chez 13 malades), sauf dans le rétrécissement mitral[1], où elle existe très souvent (4 fois chez 6 malades) et témoigne probablement de l'origine tuberculeuse de cette affection.

Dans la *chlorose vraie*, la séro-réaction est exceptionnellement positive, alors qu'elle est presque la règle dans les anémies symptomatiques des jeunes sujets si souvent tuberculeux.

Dans le *rhumatisme chronique déformant* la réaction est positive dans 38 °/₀ des cas (35 observations de la thèse de Pouly).

Chez les syphilitiques, chez les cancéreux, la réaction est négative, à moins qu'il n'y ait une tuberculose associée, parfois latente, parfois évidente. Cependant dans un cas de sarcome du rein, avec généralisation pulmonaire l'agglutination était marquée (jusqu'à 1 p. 10) sans que ni l'autopsie, ni l'inoculation au cobaye aient pu nous faire déceler la tuberculose.

IV. Valeur pronostique de la séro-agglutination. Séro-pronostic.

1) L'idée générale du séro-pronostic dans les maladies, ou mieux, de la signification de la réaction agglutinante dans l'évolution des maladies infectieuses a été soutenue par

[1] Voir la thèse de *Crémadells*, élève de M. Teissier: Etiologie du rétrécissement mitral. Lyon, 1903.

l'un de nous pour la première fois en 1896 et 1897 à propos de la fièvre typhoïde [1]. **Paul Courmont** établit à propos de cette maladie que l'intensité du pouvoir agglutinant de sang est en raison inverse de la gravité de l'infection et en raison directe de la résistance du sujet. Cette règle est probablement applicable à toutes les maladies infectieuses cycliques. **Griffon** l'a démontré pour la pneumonie. Pour la tuberculose la question est plus compliquée, puisque l'évolution de cette infection est des plus capricieuses, et que rien n'est si difficile que d'établir un pronostic pour une maladie qui évolue en un mois ou plusieurs années, qui peut affecter tous les organes et constituer des formes cliniques ou anatomiques aussi diverses que le lupus et la pneumonie.

Même en se limitant à la tuberculose pulmonaire, la gravité réelle et le pronostic vrai de chaque cas ne peuvent se prouver que par des années d'observations; et même lorsque le guérison apparente est survenue, on ne saurait sans témérité se prononcer sur la persistance des améliorations et des guérisons.

C'est là ce qui rend si délicate la démonstration, je ne dis pas d'un séro-pronostic de valeur absolue, mais même d'une importance pronostique relative des variations de la séro-agglutination dans la tuberculose. C'est aussi ce qui constituerait la grande valeur d'un séro-pronostic une fois bien établi par des observations cliniques répétées et longuement poursuivies.

Aussi, dès 1899, nous disions avec M. Arloing d'après une statistique de 186 cas: «le pouvoir agglutinant parait évoluer en raison inverse de la gravité de l'infection», (Congrès de Berlin 1899), et en 1900 (Gazette des hôpitaux 1er Décembre) «Ces faits acquièrent une certaine importance au point de vue du pronostic des tuberculoses humaines». La même année nous avions étudié [2] expérimentalement «les causes qui modifient le pouvoir agglutinant dans le sang des sujets

[1] *Paul Courmont*, Signification de la réaction agglutinante chez les typhiques. Thèse de Lyon 1897, et Revue de médecine Octobre 97, Avril 1900.

[2] *S. Arloing et Paul Courmont*, Journal de physiologie et pathologie générales N° 1, 1900.

rendus expérimentalement tuberculeux». D'une façon générale, le développement du pouvoir agglutinant chez un animal tuberculeux est en raison inverse de l'intensité et de la rapidité de sa tuberculisation. Il est donc subordonné à l'activité du virus, à la résistence du terrain, lesquelles peuvent se présenter sous les aspects les plus variés...... Ces conclusions générales sont applicables à l'espèce humaine. Elles nous expliquent des faits déconcertants au premièr abord; pourquoi le pouvoir agglutinant est relativement peu élevé chez l'homme, et pourquoi il est plus élevé chez les personnes atteintes de tuberculose légère ou latente que sur celles frappées de formes et mortelles ou elle peut manquer plus ou moins complètement......

Comme sur le cobaye, le pouvoir agglutinant chez l'homme ne dépasse guère une limite moyenne. On peut donc appliquer à l'homme, dans son expression générale, la formule qui ressort de cette étude sur la tuberculisation expérimentale: *Le développement du pouvoir agglutinant du sang chez les animaux tuberculisés parait dépendre surtout de la virulance de la tuberculose inoculée, de ses variations, et de la réceptivité des espèces pour le virus tuberculeux*».

Nous n'avons rien à changer à ces conclusions datant déjà de neuf ans. D'autres auteurs sont venus les appuyer surtout dans le domaine clinique. Tous ont constaté comme nous la plus grande intensité de la réaction dans les cas benins et sa faiblesse, son absence dans les formes graves.

R. Kock nota en 1902 les même faits que nous, soit chez l'homme, soit sur l'animal; il pensa même qu'en provoquant chez las animaux et les hommes tuberculeux un pouvoir agglutinant élevé par l'inoculation intro-veineuse de bacilles tuberculeux pulvérisés, on pouvait leur conférer une certaine immunité. Mais le savant allemand n'a pas ajouté de resultats définitifs à sa première publication.

Bendix, le premier en Allemagne, avait parlé de séro-pronostic. Plusieurs auteurs abordant la question n'ont pu la résoudre faute d'une observation suffisamment longue. Notre **Descos** disait très justement en 1902 dans sa thèse [1]: «Peut-

[1] *Descos* loc. cit.

» on parler de séro-pronostic? .... Ce point particulier mérite » une étude longue et complète comprenant un grand nombre » de cas de toutes les catégories, suivis durant toute leur » évolution de façon à ce qu'on puisse dresser de leur pouvoir » agglutinant des courbes analogues à celles que Paul Cour-» mont a pu établir chez les typhiques. Alors seulement on » pourra apprécier si la réaction Arloing-Courmont permet » non seulement de dépister la tuberculose, mais encore de » prédire ce que sera cette tuberculose ».

Cette réserve est des plus justes. Ce qui fait la difficulté d'asseoir un séro-pronostic de la tuberculose c'est la longueur d'observation qu'il faut pour chaque cas. Des années sont le plus souvent nécessaires pour voir ce que devient un cas de tuberculose. Les arguments d'analogie (comparaison avec la fièvre typhoïde et les autres infections) sur la signification générale de la réaction agglutinante; les arguments expérimentaux développés plus haut et dans les travaux cités, ne sont que des encouragements à poursuivre dans cette voie. Le seul argument réellement valable en clinique, c'est l'observation chez l'homme et dans le cas particulier l'observation suivie de longues années.

2) De ces observations sur les tuberculoses viscérales, cutanées, osseuses, etc. . . dont la discussion approfondie demanderait un autre article, nous ne retiendrons que la loi générale que l'agglutination est faible ou absente surtout dans les formes graves ou mortelles (phtisie avancée, granulie, pneumonie caséeuse, méningite, etc.). Nous avons vu plus haut que **Bendix, Marini, Sabareanu** et **Salomon, Lagriffoul, Rumpf** et **Guinard,** etc. trouvent comme nous une proportion d'agglutination beaucoup plus faible chez les tuberculeux à la troisième période. Le peu d'intensité ou l'absence du pouvoir agglutinant sont donc un signe de mauvais augure. La réciproque n'est d'ailleurs pas forcément exacte, et il serait moins juste de dire qu'un pouvoir agglutinant élevé est un signe d'heureuse terminaison. S'il est exeptionnel de voir la séro-réaction manquer dans les formes curables et bénignes, on peut la voir assez élevée dans certaines formes mortelles. Pour nous, l'élévation de l'agglutination veut dire

défense de l'organisme. Il peut donc y avoir défense même intense et cependant défaite de l'organisme lorsque par exemple l'infection est trop virulente. Tandis que s'il n'y a pas de réactions défensives, la défaite est presque certaine dans tous les cas.

De telle sorte, que la séro-réaction positive et élevée, si utile au diagnostic, serait de bien moindre importance pour le pronostic; tandis que l'absence de séro-réaction, de peu d'importance pour le diagnostic, serait de grande valeur pour un pronostic défavorable.

A côté de l'argument de statistique générale que nous venons de développer se place celui que donne *l'étude de l'évolution de la propriété agglutinante chez un même malade* suivi jusqu'à la mort ou la guérison complète. Nous avons vu souvent baisser le pouvoir agglutinant à mesure que l'évolution de la maladie s'aggravait. Tel le cas dont nous avons publié le résumé :

M . . . . 28 ans, Grossesse. Pleurésie double fébrile. Phtisie galopante. Mort au 96ème jour.

Pouvoir agglutinant.

	Du sérum	*Du liquide pleural*
20e jour	+ 10	+ 5
50e —	+ 5	0
80e —	0	0
95e — mort	0	0

Cette observation est typique car nous avons pu suivre la maladie du début à la fin, répéter les agglutinations du sang et du liquide pleural.

Il est probable que la plupart des phtisiques avancés, dont le sérum n'agglutine pas, ont présenté une période d'agglutination positive, et que le même phénomène de disparition [1] est produit avec l'aggravation des lésions.

M. Teissier a cité également certains cas fort nets de variation du pouvoir agglutinant s'élevant au moment des

[1] *J, Teissier*, Congrès italien de médecine interne. Gènes. Octobre 1905. Voir Semaine médicale 1905 p. 520.

périodes d'amélioration et s'abaissant avec l'aggravation mortelle des lésions.

Il s'est nettement prononcé pour la théorie de la réaction de défense et pour le séro-pronostic.

Ce sont surtout les cas suivis jusqu'à la mort ou pendant des années de guérison qui peuvent fournir des faits précis pour le séro-pronostic. M. M. *Arloing, Bayle et Dumarest* [1] ont étudié à ce point de vue une série de 300 malades du sanatorium d'Hauteville. On voit d'après ce travail que la séro-agglutination est en rapport avec la défense de l'organisme, sinon avec le succès définitif de cette dernière; elle se renforce dans les périodes d'amélioration, et s'abaisse dans celles d'aggravation; elle se maintient des années au même taux dans les cas à évolution lente et plutôt favorable; elle semble dépendre plus de l'évolution clinique que de la forme anatomique.

3) *Séro-pronostic des pleurésies tuberculeuses.* De même que pour le séro-diagnostic, la pleurésie tuberculeuse est un sujet d'étude de choix pour fe séro-pronostic. Dans les formes séreuses surtout il s'agit d'épisodes bien individualisés de l'évolution de la tuberculose ou même parfois de la seule manifestation de la tuberculose chez un sujet, et on peut en suivre toute l'évolution depuis les débuts jusqu'à la guérison locale ou la mort. De plus, l'agglutination avec la sérosité pleurale renseigne sur les processus de défense locaux, en un point où la lutte et les réactions organiques se passent dans un champ plus restreint et plus facilement observable.

Paul Courmont a pu appliquer à ces pleurétiques le critérium que nous réclamions plus haut: Suivre les tuberculeux pendant des années aussi longtemps que possible jusqu'à la guérison ou jusq'à la mort, pour pouvoir établir la valeur pronostique de l'agglutination.

J'ai observé cent quinze pleurétiques tuberculeux pendant dix années de patientes études à l'hôpital. Tous les malades

---

[1] *S. Arloing, Bayle et Dumarest,* Étude sur les rapports entre la séro-agglutination et la localisation anatomique et évolution de la tuberculose chez l'homme. Congrès de la tuberculose. Paris 1905.

ont été ainsi complètement suivis pendant des années par le même observateur non seulement au point de vue clinique immédiat, mais au point de vue de leur évaluation. La plus grande rigueur était apportée également au diagnostic de certitude de la nature tuberculeuse de l'affection (étude clinique, cytologie et inoculation au cobaye poursuivies parallèlement au séro-diagnostic).

Les résultats d'ensemble de toutes ces observations qui sont au nombre de *cent quinze,* ont été exposés au Congrès des Paris en 1905 [1] au point de vue de l'agglutination *avec le liquide pleural lui-même.*

Ces cas pouvent se diviser en deux séries selon que le liquide pleural agglutine à partir de 1 p. 5, ou ne possède pas cette propriété. Comparons le nombre de morts, d'aggravation ou de guérisons dans les deux séries.

Pleurésies à sérosité agglutinante. Sur 67 cas il y eut: 50 guéris ou très améliorés (soit 25 %) et 17 seulement sont morts à l'hôpital ou dans les années qui ont suivi (soit 25 %).

Pleurésies à sérosité non agglutinante. Sur 48 cas, la séro-réaction a été négative à 1 p. 5 toutes les fois qu'elle a été cherchée (souvent 4 ou 5 fois dans le cours de la maladie chez le même sujet). Sur ces 48 malades, 35 sont morts ou très aggravés (soit 73 %) et 13 seulement ont guéri ou se sont améliorés d'une façon durable (soit 17 %).

En résumé:

75 % de guérisons dans les cas à réaction positive
73 % de morts dans les cas de réaction négative.

En poussant l'analyse plus loin et en tenant compte du degré de l'agglutination dans la première série, nous voyons que ce sont les cas le plus fortement agglutinants (à 1 p. 10, 1 p. 20 et au-delà) qui ont présenté le pronostic le meilleur

[1] *Paul Courmont,* Séro-pronostic des pleurésies tuberculeuses. Congrès de la tuberculose Paris 1905 et Presse médicale 8 Novembre 1905 No 90.

Voir aussi *Grillot,* Séro-diagnostic et Séro-pronostic dans la pleurésie tuberculeuse. Thèse. Lyon 1904.

Pallasse, Valeur pronostique de la quantité dans l'épanchement des pleurésies tuberculeuses. Thèse. Lyon 1905.

(79 %) de guérisons, et ceux qui ont le moins agglutiné (à 1 p. 5 seulement) ont eu moins de guérisons (65 % seulement).

De telle sorte qu'en comparant le pourcentage des morts et des guérisons dans les cas avec agglutination forte, faible ou nulle nous avons la gradation suivante :

Pleurésies à séro-réaction forte	Guéris	79 %
1 p. 10 et au-delà, 33 cas	Morts	21 %
Pleurésies à séro-réaction faible	Guéris	65 %
1 p. 5, 34 cas	Morts	35 %
Pleurésies à séro-réaction nulle	Guéris	27 %
48 cas.	Morts	73 %

De telle sorte que le *pronostic de la pleurésie tuberculeuse à épanchement s'améliore avec l'intensité du pouvoir agglutinant du liquide pleural, et s'aggrave avec la diminution ou l'absence de cette réaction agglutinante.* On peut même préciser, d'après les chiffres précedentes, et dire : *Les pleurétiques dont le liquide agglutine au moins à 1 p. 5 guérissent environ 3 fois sur 4 ; les pleurétiques dont le liquide n'est pas agglutinant à 1 p. 5 ne guérissent qu'environ 1 fois sur 4.*

Enfin on voit souvent le pouvoir agglutinant d'un liquide pleurétique augmenter avec l'évolution vers la guérison et au contraire diminuer avec l'aggravation de la maladie. L'observation citée plus haut est une preuve de cette dernière assertion ; en voici de la première :

Guiusep .... 18 ans. Pleurésie serv. fibrineuse bénigne, sans complication. Guérison complète.

Pouvoir agglutinant du liquide pleural

9e jour	1 p. 5
14e jour	1 p. 10
21e jour	1 p. 15

Nous ne croyons donc pas dépasser la portée des très nombreux faits (115 observations) longuement et minutieusement observés (pendant 7 ans) en disant : *Une séro-réaction pleurale positive est un signe de pronostic favorable et d'autant plus que l'agglutination est plus élevée.*

L'absence de séro-réaction pleurale est au contraire un signe de très mauvais pronostic (mort dans les trois quarts des cas).

CONCLUSIONS

1° Le pouvoir agglutinant des humeurs des tuberculeux doit être regardé comme un des symptômes les plus importants de l'infection tuberculeuse. On doit l'étudier dans toutes ses *variations* selon *l'âge* des malades, la *localisation*, la *forme* et le *degré* des lésions, l'évolution de la maladie et aussi dans ses relations avec les autres symptômes d'infection ou les autres réactions de défense.

2° Pour rechercher d'une façon correcte la séro-réaction et ses variations, il est indispensable d'observer certaines règles techniques concernant le choix du bacille, les méthodes de culture, et le manuel opératoire de la séro-réaction.

3° Etant donné que le pouvoir agglutinant des sérums normaux varie avec l'âge et l'espèce animale considérée, une séro-réaction n'a de valeur qu'au dessus du taux du pouvoir agglutinant spontané du sérum des animaux sains de même âge et de même espèce.

4° *Séro-diagnostic.* En pratique, la séro-réaction doit être appliquée au diagnostic avec grand sens clinique, en la rapprochant des autres symptômes, et non pas d'une façon aveugle et en l'envisageant isolément. On ne doit pas regarder comme cliniquement tuberculeux un sujet par le seul fait qu'il a une séro-réaction positive.

Le séro-diagnostic ne prend toute son importance que dans les cas de suspicion légitime de tuberculose.

Mais, dans ces cas une *séro-réaction positive* constitue un signe de grande valeur; une *réaction négative,* a moins d'importance en sens inverse, comme tous les signes négatifs.

On peut envisager le séro-diagnostic à trois points de vue:

a) *Séro-diagnostic général* (avec le sérum du sang). Il ne donne pas le diagnostic de localisation et indique seulement l'imprégnation de l'organisme par la tuberculose présente ou guérie. C'est au clinicien d'appliquer cette donnée dans le temps et dans l'espace.

Le séro-diagnostic est utile surtout: chez *l'enfant* et dans les *formes chroniques torpides et latentes* de l'adulte.

b) *Séro-diagnostic local.* Il est basé sur la recherche de l'agglutination par le liquide des épanchements des séreuses et indique le *diagnostic de localisation,* en prouvant l'existence d'agglutinines locales.

Il est particulièrement utile pour les *pleurésies,* les *péritonites* et les *arthrites;* ses résultats concordent avec ceux de l'inoculation et du cyto-diagnostic.

c) *Séro-diagnostic rétrospectif et pathogénique.* L'agglutination peut servir à déceler une tuberculose passée, à lésions éteintes, ou encore contribuer à préciser l'origine d'une lésion organique post ou para-tuberculeuse (scléroses diverses, rétrécissement mitral, etc.).

5° *Signification de la réaction agglutinante chez les tuberculeux. Séro-pronostic.* Nous avons établi que pour la tuberculose, comme pour la fièvre typhoïde, le pouvoir agglutinant des humeurs est en raison directe de la résistance du sujet et en raison inverse de la virulence de l'infection (preuves cliniques et expérimentales).

En effet, la séro-réaction manque surtout dans les formes très graves ou très avancées de tuberculose, et se présente au maximum dans les formes en voie de guérison; on la voit souvent baisser et disparaître à l'approche de la mort et au contraire, s'élever avec les améliorations et la guérison. Elle est parfois élevée dans les formes sévères, mais lorsque celles-ci ont été précédées d'une longue période bénigne, ou lorsque le sujet résiste bien.

La séro-agglutination semble donc le témoin des réactions de défense et de la lutte de l'organisme.

En pratique, dans certains cas, l'étude de la séro-réaction et de ses variations peut servir au *pronostic.* Pour les pleurésies tuberculeuses notamment, la présence et l'élévation du pouvoir agglutinant de la sérosité sont d'un bon pronostic, et surtout l'absence de séro-réaction ou sa disparition doivent faire craindre, à plus ou moins longue échéance, une issue fatale.

Paul Courmont

Professeur de Médecine expérimentale
à l'Université de Lyon.

ANNOTAZIONI AD ALCUNE LETTERE DI CORRADO GESNER

Del celebre filosofo, naturalista e bibliografo Corrado Gesner[1] furono edite per lo passato molte lettere di ragguardevole importanza ora per le scienze ora per la storia ovvero per altri rami dello scibile[2]; tuttavia quasi sempre

[1] Fonti biografiche su Corrado Gesner sono indicate in Saccardo P.A., La Botanica in Italia I, pag. 81, II, pag. 53; Venezia, 1895, 1901, C. Ferrari, 4°; danno utili notizie anche le segnenti opere: Adami Melchioris, Vitae Germanorum medicorum pag. 146-172; Heidelbergæ, 1620, J. G. Geyder, 8°; Meyer E. H. F., Geschichte der Botanik, IV, pag. 322-334; Königsberg, 1857, Bornträger, 8°; Pritzel G. A., Thesaurus literaturae Botanicae pag. 120-121; Lipsiae, 1872, Brockhaus, 4°.

[2] Ricordinsi in particolare le seguenti pubblicazioni:

Gesneri Conr., De stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis: quae multis jam sæculis vel ignorarunt medici, vel de eis dubitarunt: ut sunt Mamirâs, Môly, Oloconîtis, Doronicum, Bulbocastanum, Granum alzelin et habbaziz et alia complura epistolae II, una Melch. Guilandini Borussi, alt. Conr. Gesneri; Basileæ, 1557, apud Episcopium juniorem, 8°, 45 pp.

— De libris a se editis epistola ad Will. Turner: Tiguri, 1562, 8°, 16 ff.

— Epistolarum Medicinalium libri III; Tiguri, 1577, apud Froschoverum, 4°, 160 ff.

— Epistolarum Medicinalium liber IV; Vitebergæ, 1584, ex officina typographica Simonis Gronenbergii, 4°, 26 ff.

— Epistolae [ad J. Bauhinum] nunc a Caspare Bauhino editæ; Basileæ, 1594, 8°.

— Clusii Caroli Atrebatis et Gesneri Conradi Tigurini Epistolæ ineditæ ex archetypis edidit adnotatiunculas adspersit, nec non præfatus est Lud. Christ. Treviranus; Lipsiae, 1830, sumptibus L. Vossii, 8°.

Altre lettere sono indicate del Gesner, ad esempio in Haller (von) Alb., Bibliotheca Botanica Tomus I, pag. 287, 289, 290, 291; Tiguri, 1771, apud Orell, Gessner, Fuessli, et Socc., 4°; si vegga pure la riproduzione della lettera latina del Gesner a Melchiore Guilandino in Matthioli P.A., Epistolarum Medicinalium Libri V pag. 89; Francofurti, 1598, ex officina typographica Nicolai Bassæi, 4°.

le lettere vennero pubblicate senza alcun corredo di osservazioni, come si verifica nelle edizioni di parecchi epistolarii. Mi sembra quindi non inopportuno il dare novamente alla luce cinque lettere, fornendo qualche nota sul rispettivo contenuto, di Corrado Gesner, scritte da Zurigo tra il 1554 e il 1557 [1]; di queste la prima non ha destinatario, le altre quattro sono dirette a un consigliere di Ferdinando e di Massimiliano di Boemia, a Gaspare de Nydpruck il quale ebbe un carteggio abbastanza interessante con parecchi personaggi insigni [2].

Riguarda la prima lettera, dell'anno 1554, il desiderio che il Gesner esprimeva di avere un buon testo greco dell' opera bibliografica di Fozio Patriarca per compierne la edizione con l'aiuto di un buon mecenate e di poter vedere la nuova stampa greca delle opere di Aristotele e Teofrasto.

Nella seconda lettera, dell' anno successivo, il Gesner torna a ricordare il libro greco del Fozio, da lui veduto in Venezia presso Arnoldo Arlenio, raccoglitore di vecchi codici, e la possibilità di ottenerne, dietro un equo compenso, da Pietro Perna un testo collazionato coll' archetipo; si offre anzi il Gesner, dato che gli riuscisse averne un esemplare, di farne preparare la versione in latino; col mezzo del medico Achille Gassero accompagna al Nydpruck due copie dell' Appendice alla sua «Bibliotheca», curata da lui e da Josia Simler.

La terza lettera, del 1556, contiene notizie intorno le opere di Eliano, di Antonino Imperatore e di altri autori;

---

[1] Le lettere sono conservate nella Biblioteca imperiale di Vienna e ne ebbi comunicazione e fotografie; ringrazio il direttore di quella biblioteca Sigr Karabacek e il collega prof. R. Wettstein von Westersheim.
Cfr. Tabulae Codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in bibliotheca palatina vindobonensi asservatorum vol. V, pag. 227 [Cod. 8224], vol. VI, pag. 174 [Cod. 10364]; Vindobonae 1871, 1873, venum dat Caroli Geroldi filius, 8°.

[2] Cfr. Epistolae ex commercio litterario Gasp. a Nydpruck, nel Cod. 9737; op. cit. vol. VI, pag. 77; vi figurano, tra altro, lettere di Gioacchino Camerario, Pietro Lotichio, Giovanni Calvino, Filippo Melantone.

in essa il Gesner espone l'idea, da lui vagheggiata, di una nuova stampa della sua Bibliotheca distinta per autori ebrei, greci e latini, manifestando la necessità di consultare il Fozio, da procurarsi forse dalla biblioteca di Giangiacomo Fuggero, assai ricca di codici; prega infine il Nydpruck di volergli far rivedere da un ungherese la stampa, data in ungherese, dell' orazione domenicale contenuta nel libretto, pubblicato l'anno prima, col titolo Mithridates.

Nella quarta lettera, dello stesso anno, il Gesner tratta ancora di manoscritti greci, frammenti storici ecc. da prepararsi per edizioni greco-latine, avvertendo la difficoltà di trovare non solo persone disposte ad assumersi tali versioni, ma anche tipografi i quali intendano eseguire la stampa in greco.

Del seguente anno è l'ultima epistola, la quale interessa in particolare le scienze naturali, perchè essa si ricollega all'opera sui pesci che il Gesner andava stampando e per la quale egli richiedeva figure di pesci, massime del Danubio, fiume di cui gli sarebbe spiaciuto mancassero le specie nell' opera De aquatilium historia.

Premesse queste brevi notizie, faccio seguire la pubblicazione delle cinque lettere, con le opportune osservazioni.

I

S. Non possum sane inservire et gratificari clarissimo domino de quo scribis circa librorum rariorum qui in Bibliothecis latent conscribendum catalogum. Lateo hic in meis studijs, et vix possum satisfacere libro de animalibus, qui magno labore meo particulatim imprimitur [1]. Quamobrem excusabis me, qui vellem etiam plura quam possum clarissimo isti domino præstare, si vel cognitio earum rèrum apud me esset, vel negotia sinerent.

---

[1] Delle Historiæ animalium del Gesner era uscito alla luce a Zurigo nel 1551, coi tipi del Froschovero, il libro primo De quadrupedibus viviparis; il libro secondo, De quadrupedibus oviparis cum appendice, fu stampato nella stessa città nel 1554; nel 1555 fu pubblicato il libro terzo De avium natura, nel 1558 il libro quarto De piscium et aquatilium animalium natura,

Petrus Perna[1] qui nunc nos adit, unus omnium plurimum ad hanc rem præstare poterit. Et tu Arlenium[2] aliosque in Italia notos tibi ac familiares habes, a quibus hæc sunt cognoscenda. Ego pulcherrimum et optimum librum graecum Photij patriarchæ de authoribus[3] quos legit, valde cuperem mihi redimere, vel describendum curare: quem postea vel Graece vel Latine conversum æderem si non deesset Mecænas, qui descriptionis sumptum solveret. Inde iudicium de alijs deligendis haberetur, ea de re si clarissimum illum Dominum de Nydbruck admonueris, gratum erit. Interim ego meos de animalibus labores (aliqua) maiori ex parte absolverem. (Accepi à p.) Petrum Pernam iussi ad me Basilea vel Francfordia mittere Aristotelis et Theophrasti[4] novam æditionem graecam. Eam si tu quamque desideras, non dubito enim quin emendatior multo sit, mittam ad te mea exemplaria postquam brevissimo tempore usus fuero, nec erit quod tu quoque eandem tibi compares, ut et ego voluptate hac inspiciendi fruar, et simul meum de illis iudicium consiliumque ad te perscribam. Nam, ipse etiam, ut nosti puto, subinde (aliquid) nonihil in his authoribus emendandis laboro. Vale. Raptim.

Tiguri 1554 Calendis Martij.

Non relegi. T. T. C. Gesnerus

---

[1] Pietro Perna, di Lucca, stampatore, abbracciando le idee della Riforma, passò nella Svizzera; fondò a Basilea una tipografia (1558) e morì in quella città il 16 agosto 1582. Cfr. Manni D. M., Vita di P. Perna; Lucca, 1763, 8°; Fumagalli G., Lexicon typographicum Italiae pag. 192; Florence, 1905, L. S. Olschki, 8°.

[2] Arnoldo Arlenio, uomo erudito, fu stampatore e raccoglitore di libri; era di Harlem. Cfr. Tiraboschi G., Storia della Letteratura italiana Tomo VII, pag. 198; Venezia, 1796; Fumagalli G., op. cit., pag. 241.

Sulle relazioni tra il Gesner e l'Arlenio riguardo al Photius, cfr. Gesner, Bibliotheca pag. 562.

Fabricii J. A., Bibliotheca graeca sive notitia scriptorum veterum graecorum, editio nova, curante G. C. Harles, vol. X, pag. 685; Hamburgi, 1807, C. E. Bohn, 4°.

[3] Accenna il Gesner al libro di Photius Ἀπογραφὴ καὶ συναρίθμησις τῶν ἀνεγνωσμένων ἡμῖν βιβλίων etc.

[4] Aristotelis opera (græce); Venetiis, 1551-1583, Aldus. In questa edi-

II

S. Jam semel et iterum Isingrinius Basiliensis typographus[1] suis ad me litteris (vir nobilissime) liberalissimam illam animi tui benevolentiam ad bona studia promovenda, et optimos quosque veterum libros qui etiamnum latent in publicum eruendos, perquam honorifice prædicavit: et ut ad Excellentiam tuam de libris huiusmodi, ubi reperiri possent, mature scriberem, hortatus est. Ego vero hactenus partim summis negotijs obrutus, partim etiam pudore, nihil ad te literarum dedi: præsertim cum de Latinis libris nullos fere qui publicati non essent ostendere possem: de Græcis vero multos fortassis, sed in Bibliothecis Italiæ clarioribus abditos: quarum ego olim catalogos tantum inspexi: et quæcumque in eis reperi, in primo Bibliothecæ nostræ tomo annotavi[2].

Quod ad Photium patriarcham, memini me Graecum eius librum satis magnum de scriptoribus quos legit etc. Venetiis vidisse apud Arnoldum Peraxylum Arlenium[3] virum eruditum et Isingrinio notum: qui ex Diegi Hurtadi Mendozzæ Hispani, eo tempore Cæsareæ maiestatis apud Venetos legati bibliotheca illum habebat[4]. Hic Arlenius adhuc Venetiis agit, et procul dubio tum hoc tum alia multa vetusta exemplaria habet. Præterea bibliopola quidam Italus (Petrus Perna nomine) Isingrinio familiaris se Photium illum nescio unde

---

zione era unito il Teofrasto. Cfr. Fabricii J. A., op. cit. vol. III, pag. 319, 416; Hamburgi 1793.

[1] Si tratta di Michele Isingrinius, che fu socio di Henricus Petrus e editore a Basilea; tra altro nel 1534 pubblicò la Bibbia, poi le opere di Claudiano ecc.

[2] Bibliotheca Universalis, seu Catalogus librorum locupletissimus omnium scriptorum lingua latina, Græca & Hebraica extantium et non extantium; Tiguri, 1545, in fol.

[3] Ad Arnoldo Arlenio s'è accennato in una nota precedente. Il Gesner fu a Venezia nel 1545.

[4] Di Diego Hurtado de Mendoza stanno scritti, relativi alla guerra di Granata e ad altri argomenti di Spagna, nella Biblioteca Imperiale di Vienna; a questo diplomatico, il medico Giulio Alessandrini dedicò l'opera Paedotrophia (Tiguri, 1559, Froschover, 4°).

habere se posse aliquoties mihi retulit, si quis pro libro descripto et rursus ad archetypum collato (quod omnino faciendum est) XXX coronatos expendere vellet. Per hunc Pernam, aut eius famulum (nam ipse nunc exulat) Isingrinij vel mea opera res curari posset. Præstiterit tamen Exc. tuam vel nunc per legatos aliquos in comitijs, vel per amicos Venetijs hanc rem perficere. Quod si liber ille tandiu desideratus tandem ad me pervenerit, ut in Latinam linguam puro ac mediocri stylo (qui tali operi convenit) transferatur, quam fieri primum poterit, et in tuum nomen honorifice inscribatur, operam dabo omnem. Mihi quidem transferendi otium non est, sed non desunt doctissimi iuvenes, qui in urbe nostra hoc præstare possint et cupiant: quibus ego subinde operis tum incitator tum adiutor adessem. Interea vero mei erga te amoris et observantiæ testimonium Bibliothecæ nostræ Appendicem [1] a me et Josia Simlero amico meo (qui etiam Epitomen Bibliothecæ hoc tempore condidit collectaneis meis adiutus) congestam dedicare volui [2]. Nihil est autem in Epitome novi, quod in Appendice non sit. In hac nova omnia sunt: in illa etiam vetera quæ in prima editione nostra iam vulgata erant. Mitto exemplaria duo, quæ ab Achille Gassero [3] medico Augustæ accipies: plura, si iusseris, missurus alias, tum hæc tum alia nostratum lucubrationum opera. Vale patriæ et literarum decus.

Tiguri Martii die 22. Anno 1555

Exc. tuæ studiosissimus
CONRADUS GESNERUS

Salutat te officiosissime
Heinrichus Bullingerus noster
Josiæ Simleri socer.

---

[1] È la Appendix primi tomi Bibliothecæ Conradi Gesneri; Tiguri, 1555, Froschover, fol.

[2] La Epitome, cura di Josia Simler, venne stampata a Zurigo nel 1555 dal Froschover.

[3] Achille Gassero (1505 - 1577) fu archiatra in Augsburg; la sua biblioteca, ben fornita, venne acquistata da Ulrico Fuggero. Cfr. Adami Melchioris op. cit. pag. 233.

III

S. Reddita est mihi exoptatissima Epistola tua (Clarissime D. Doctor) una cum Ignatij epistolis et Dialogo inter Josaphat et Barlaam [1] a Conrado Abler cive Constantiniensi, Calendis Februarij. Is quoniam aiebat Viennam intra tres septimanas se reversurum, per eundem rescribere volui. Ago itaque humanitati tuae gratias immortales et meo et reipublicæ literariæ nomine. Cum primum licebit, his diebus, inspiciam diligenter et mox denuo iudicium meum et eruditorum apud nos super eis perscribam et an typographum pro excudendis eis invenerim, aut inventurum me sperem, significabo. Hoc quidem tempore alijs ad nundinas libris imprimendis occupantur. Sed cum a nundinis Francfordia redierint, admittent facilius. Interim vertentur aut conferentur libri, si operæ prætium aliquod videbitur inde sperandum. Placet consilium tuum, ut Graeca Latinis e regione addantur. Sic etiam Aeliani opera in utraque lingua nunc imprimi curo [2]. Missus est nuper ad nos codex graecus Antonini imperatoris περὶ τῶν καθ' ἑαυτὸν βιβλία ιβ argumenti ferme Ethici, Stoici, Epictetei, hos quoque vel græce vel in utraque lingua edemus aliquando [3]. Adiunctus est in eodem codice Maximus Tyrius graece, qui haud perinde vendibilis futurus videtur. Nicephorum puto qui græce excudere vellet vix repertum iri chalcographum. Mihi transferendi e græco libros (præsertim maiores) otium non est, quod etsi juniores quidam apud nos præstare mediocriter possent, videntur tamen et illi ad magnos labores suscipiendos segniores, quo fit ut Zonaram

---

[1] Le Epistole di S. Ignazio, in greco, furono stampate nel 1558 a Parigi da G. Moretus.

Quanto al Dialogus inter Josaphat et Barlaam cfr. Graesse J. G. T., Trésor de livres rares et précieux T. I, pag. 293; Dresde, 1859, Kuntze, 4°.

[2] Il Gesner pubblicò la traduzione di Eliano nel 1556 a Zurigo; cfr. Fabricii op. cit. vol. V, pag. 620; Hamburgi 1796.

[3] Per la stampa di quest'opera di Antonino Imperatore cfr. Graesse, op. cit. I, pag. 153.

quoque Historicum hoc tempore non petam. Methodium[1] mallem, quem authorem commendari audio. Bibliothecam cogito aliquando alio ordine publicare, distinctis authoribus, Hebraicis, Graecis et Latinis, tum veteribus, tum recentioribus etiam, quam ob causam Photij Catalogum, si commode acquiri posset et pecunia mediocri, desiderarem, sive ut per se ederetur, sive ut in librum de scriptoribus græcis præcipua ex eo transferentur. Sed nollem a præstantia tua sumptus magnos in eo fieri nostra causa. Spes dabitur forte impetrandi illum ex D. Joann. Jacobi Fuggeri[2] Bibliotheca; sed metuo ne nimium sit depravatus is Codex, sicut et Aelianus, quem ex eadem habuimus, adeo corruptum ab imperitis librarijs, ut nisi alterum exemplar manuscriptum antiquissimum habuissem, in lucem edi non potuisset. Et audio plerosque in Fuggeri Bibliotheca similiter esse depravatos. Dedicationem in nomen tuum honorifice inscribendam mature mittemus. Historia Josaphat et Barlaam ad Jo. Damascenum authorem refertur et (ni fallor) Latine jam extat, ab initio statim operibus humanis nimium attribuit, sed non movebit nos, si multa sint contra religionem nostram, modo aliqua bona et utilia inveniamus. Resalutant te perofficiose DD. Bullingerus et Simlerus. Cum nuper (ante menses iiij) Augustam libellos aliquot Mithridatis[3] nostri polyglotti mitterem, tibi etiam unum destinaram, per D. Achillem Gasserum: sed te absente ad alium pervenit, in eo Orationem Dominicam varijs linguis descripsi; in Hungarica non satis-

[1] Indicazioni relative a Maximus Tyrius, Methodius, Nicephorus e Zonara stanno nella opera Gesner, Bibliotheca pag. 498, 502, 513 e 428; Tiguri, 1574, apud Chr. Froschoverum, 4°.

[2] I Fugger di Augsburg furono mecenati per molti dotti del loro tempo; uno di essi, Ulrico, è ricordato onorevolmente dal Gesner in una lettera scritta il 7 giugno 1561 da Zurigo al medico Achille Gassero; egli aiutò nelle spese di stampa Enrico Stefano e raccolse una magnifica biblioteca, nella quale andò a finire anche la biblioteca del Gassero; Giangiacomo Fugger fu pure un protettore degli studiosi.

[3] Gesneri C., Mithridates. De differentiis linguarum, tum veterum, tum quæ hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt, observationes; Tiguri, 1555, 8°.

facio mihi, et rogo, si libellum habes, aut habere potes, ab Hungaro aliquo emendandum mihi cures. Vale, vir nobilissime et nos ama.

Tiguri, Februarij d. 2. Anno 1556

CONRADUS GESNERUS

Clarissimo Nobilissimoque viro D. D. Caspari a Nidpruck Regum Ferdinandi Romanorum et Maximiliani R. Bohemiæ Consiliario Dn̄o et Patrono meo honorando

Viennae.

IV

S. D. Brevior sum, Nobili Dne Doctor, quod nuncius Augustam tantum mihi contigerit, unde an certo literæ meæ ad te perventuræ sint, dubito. Mitto eas ad D. Geryonem Seilerum medicum. Tuas cum Ignatio, et historia Josaphat et Barlaham, accepi mature, et bis ad eas respondi, nec dubito, quin alterutras saltem jam acceperis. Ignatium græce latineque, cum primum occasio dabitur, cudi operam dabo. Historiam Josaphat, et Barlaham tibi servabo, donec scribas, quo illam mitti velis, nam Typographum ei invenire me posse diffido. Extat inter Jo. Damasceni opera Latine.

Accepi et alteram Epistolam tuam, quam per [Lutheranos] Lucernarios fratres Rechenberger misisti, cum Manuscriptis libris græcis, fragmentis historicis, prophetia Methodii etc., curabo, quæ nondum scripta sunt, absolvi, ut Archetypum ad te redeat, et simul etiam Apographo, si fieri poterit: Sunt sane quaedam in ipsis egregia, et publica luce digna, quæ ut mature prodeant græce latineque, ut jubes, quantum in me erit, curabo, etiamsi multæ, variæque occupationes, et meorum librorum aeditiones valde me detineant. Sed quoniam te inter tam multa et ardua Regum negotia, ad optima quaeque veterum scripta in publicam utilitatem proferenda tantopere affectum video, faciam omnino quantum potero, ut honestissimo desiderio tuo satisfiat.

Si tamen aliquid moræ amplius, quam sperabas, ad hoc perficiendum acceperit, ignosce tum negotijs nostris, tum

quod qui Graece vel describere vel transferre velint, aut possint, apud nos etiam paucissimi reperiantur: fugiunt plerique omnes laborem.

Ignatii Interpretationem, aut saltem collationem Simlerus noster susceperat, nunc videtur tergiversari, et hoc tempore in thermis operam dat valetudini. Sed si nolit ipse, inveniam alium. Eorum quæ vel tu petis, vel ego promisi, meminero omnium. In præsentia ex Graecis tuis libris aliud non peto. Nam ii, quos misisti aliquandiu nos detinebunt, et typographi plerique Græcorum editionem recusant.

Utinam esset, qui curam susceperet voluminis, quod continet πράξιμι τῆς ἐν Νικαίᾳ σονόδου. Mitto Consilium nostrum conscribendæ Ecclesiasticæ historiæ, ut voluntati tuae morem gererem. Et cum ego in hisce studijs et historijs nihil profuerim, communicavi id cum Eruditis quibusdam Theologis nostris, quibus non improbatur. Vale, vir præstantissime nostrum et literarum omnium decus.

Tiguri April. die 20 Anno 1556

Tuus ex animo

CONRADUS GESNERUS

V

S. Literas tuas (vir praeclarissime) 27. Decembr. datas, heri accepi: ad superiores tuas omnes, quæ ad me pervenerunt, respondi. Sed vel tuas vel meas aliquas intercidisse puto. Cl[i]. medici Julij Alexandrini [1] literas nunc quoque cum tuis

[1] Giulio Alessandrini, trentino, fu medico assai reputato al seguito di Carlo V, poscia di Ferdinando I e del figlio Massimiliano II; fu autore di parecchi lavori di medicina e morì in Trento nel 1590. Sta dell'Alessandrini un Consilium medicum pro Archiduce Ferdinando Tirolensi (dato insieme ai dottori Aiperger e Mattioli) nel ms. della Biblioteca Imperiale di Vienna n. 11555; Cfr. Tabulae Codicum manuscriptorum etc. vol. VI, pag. 277, Vindobonæ 1873.

L'Alessandrini, oltre che essere ricordato in parecchie lettere del Gesner, è menzionato nelle epistole del Mattioli all'Aldrovandi; cfr. Raimondi C., Lettere di P. A. Mattioli ad Ulisse Aldrovandi; Siena, 1906, L. Lazzeri, 8°; per le sue opere veggasi Mazzuchelli G. M., Gli scrittori d'Italia, vol. I, parte I, pag. 450-451; Brescia, 1753, G. B. Bossini, 4°.

accepi, sed ante hoc tempus nullas neque literas, neque piscium icones: quæ si perierunt plurimum doleo: tum quod librum meo [sic] qui nunc sub prælo est, eis ornare non possim: tum neque d. Julii mentionem in eo facere, quam singulis ab eo missis iconibus honorifice appositurum eram. Hoc te ipsum mature monere cupio, nam ad ipsum nunc scribere non vacat, nuncio repente oblato, eoque non satis certo: quemobrem inconditæ brevitati ignosces. A d. Lauræo[1] medico semel et iterum iam olim literas accepi, sed promissas ab eo effigies nullas. Nae ego hac parte infortunatus sum homo: ad quem toties ubique terrarum solicitati amici, mercede etiam proposita, vel nihil mittunt, vel promittunt tantum, vel si quid forte miserint, perit. Cura tu saltem quæso, nobilissime d. doctor, per amicum aliquem, cui hoc iniunxeris, ut paucos aliquot Danubij pisces tandem aliquando depictos nanciscar: Husonem et Sturionem iamdudum habeo: alios peto amni illi peculiares, ut sunt Schaid, vel Schaidle, Schilln, Zinne vel Zindel, Jeutling[2]: et si qui alij mihi ignoti huic fluvio peculiares sunt; quales aliquot Aelianus refert libro 14: de animalibus capitibus 23. et 26. Haec et a d. Julio legi cupio, ad quem proxime scribam. Voluminis eius apud nos impressi quæ reliqua erant, nuperrime misi: ac simul exemplaria duo integra, Augustam ad d. Seilerum Medicum[3]: Mittam autem quotquot petieris alias: et simul ad Exc. tuam, Procopium et Aelianum quos petis: et si quid aliud erit novi, etsi nihil apud nos esse puto. Quum nulli sint apud nos qui Graeca transferre aut conferre velint aut possint, alias nuper ad te scripsi. Athenagoræ[4] libellum

[1] Al Dottere Laureo, medico cesareo, il Gesner dedicò il libro de Hortis Germaniae. Cfr. Gesner C., Epistolarum libri III, pag. 3.

[2] Cfr. per questi nomi Gesner C., Historiae animalium liber IV, passim; Francofurti, 1620, in Bibliopolio Henrici Laurentii, 4°.

[3] Gerione Seilero, medico di Augsburg; fu autore di un libretto De peste, pubblicato insieme a altri medici; cfr. Gesner C., Bibliotheca pag. 239; Tiguri, 1574, apud Chr. Froschoverum, 4°.

[4] Athenagoras Atheniensis philos. Christ. apologia pro Christianis etc. (graece-latine); Ex officina H. Stephani, 1557, 8°; cfr. Graesse, op. cit., 1, pag. 245.

quendam pro fide Christianorum nuper ad me Rob. Stephanus misit, ut vel ego verterem vel altero traderem. Sed ne unus quidem nec in urbe nec in agro nostro inveniri potuit, qui susciperet. Quod si Ignatium Simlerus ut promisit non contulerit mature aut de novo transtulerit, ego ipse utcumque mortalium omnium occupatissimus, id negocij vel indignatione commotus subibo: ut expectationi tuæ aliqua ex parte satisfaciam. Vale.

Tiguri 1557 Januarij die 12.

Ampliti. T. deditissimus
C. GESNERUS

Non vacabat religere

[Postscriptum].

Clariss^is viris DD. Julio Alexandrino et Stephano Lauræo medicis regiis per occasionem salutem ex me dici cupio. D. Lauræum Augustæ rogaveram ut pisces Danubio peculiares pingendos mihi curaret, quod optimus ille et doctissimus vir, et tunc se facturum recepit, et suis postea ad me litteris, sed nihil dum accepi. Nomina eorum jam non succurrent, habet ipse in scriptis. Quod si illi non vacaverit, aut absit forte, D. Julium mea causa rogabis, ut amico alicui hoc mihi perficiendum mandet, ut pisces Danubio peculiares, non communes cum cæteris fluvijs, quales sunt forte, Schaid, Weller, Schaidle, Schedel et alij. Husonem et Sturionem jam prius habeo. Silurum etiam, cuius in epistolis Manardus medicus meminit [1], et nomen ungaricum vulgare (Acchia) expressit, pictum vehementer desidero. Ego præstantiss^o. D. Julio cum alijs in rebus gratificabo libenter, tum ut liber eius [2] a D. Geryone Augu-

---

[1] Manardus J., Epistolarum medicinalium libri XX, ad autographum collati et editi; Basileae, 1540, apud Michael Isingrin., fol.

[2] Forse si tratta dell'opera di Giulio Alessandrino, De Medicina et medico Dialogus libris V distinctus, stampata a Zurigo a cura di Andrea Gesner nel 1557.

stano Medico ad nos missus, mature et sedulo excudatur, urgebo.

Iterum atque iterum rogo ne expectationi hac in re meae desis: quam antehac D. Lazius et alij quidam fefellerunt. Vale, et meis nugis ignosce. Aquatilium historiam scribo, et absurdum foret Danubij Germaniæ nostræ fluviorum regis pisces aliquos omisisse. Impensas ubi primum intellexero, cum gratiarum actione restituam.

C. Gesnerus

G. B. de Toni
Professore della R. Università di Modena

SUR UN PROBLÈME MIXTE DE DIRICHLET-NEUMANN RELATIF A UNE AIRE ANNULAIRE

§ 1. Le présent Mémoire a pour objet la solution d'un problème mixte de la théorie des Fonctions harmoniques, qui se présente en Physique Mathématique, et dont voici l'énoncé :

« Déterminer une fonction harmonique P(x, y) régulière dans une aire annulaire comprise entre deux circonférences C et c, de rayons respectifs 1 et q (<1), et telle que les valeurs de la fonction sur la frontière extérieure C soient données, les valeurs de la dérivée normale $\frac{dP}{dn}$ étant données en même temps sur la frontière intérieure c ».

Ce problème se présente notamment dans l'étude de l'équilibre thermique d'une plaque annulaire, et dans certaines questions d'Hydrodynamique sur lesquelles je me propose de revenir ultérieurement.

Il est clair que l'on ne restreint en rien la généralité de notre problème, en supposant que le rayon d'une des circonférences extrêmes de l'anneau, est l'unité; il est non moins évident que le nouveau problème obtenu en intervertissant le rôle des deux frontières, sera résolu comme conséquence immédiate de celui-ci.

Je me propose dans ce qui suit, de faire voir par une méthode très simple, que la question peut se résoudre complètement par le calcul de deux certaines intégrales définies, que j'introduirai d'ailleurs indépendamment l'une de l'autre. L'une de ces deux intégrales fait intervenir les fonctions elliptiques; et l'autre, une fonction très simple définie élémentairement par un produit infini.

Les principaux résultats ont été indiqués dans une Note aux *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences de Paris,* (séance du 4 septembre 1911, tome 153, p. 518).

§ 2. L'origine des coordonnées étant, bien entendu, placée au centre de la couronne circulaire considérée, nous poserons

$$z = x + iy = \rho e^{i\theta},$$

en désignant par ρ le module, et par θ un argument de la variable complexe z. Nous appellerons $\varphi(\theta)$ et $f(\theta)$ les valeurs que doivent prendre la fonction $P(x, y)$ ou sa dérivée normale en un point d'argument θ des frontières extérieure ou intérieure respectivement. Les deux fonctions $\varphi(\theta)$ et $f(\theta)$ seront supposées sommables entre 0 et 2π; elles sont, comme cela va de soi, périodiques avec la période 2π.

Ceci étant, nous rechercherons une fonction de z:

$$R(z) = P(x, y) + i\ Q(x, y) \tag{1}$$

dont la partie réelle réponde à la question.

Faisons d'abord une légère simplification. Je dis que l'on peut toujours supposer les données telles que l'on ait la relation

$$\int_0^{2\pi} f(\theta)\ d\theta = 0. \tag{2}$$

En effet, supposons pour fixer les idées, que la dérivée normale dont il s'agit soit la dérivée normale intérieure à l'aire, et considérons la fonction particulière

$$b \log z = b \log \rho + ib\theta$$

où b est une constante réelle. La partie réelle de cette fonction est nulle sur C, et cette partie réelle a pour dérivée normale sur c, la constante $\frac{b}{q}$; donc la fonction

$$R(z) - b \log z$$

répond au même problème que $R(z)$, avec les données $\varphi(\theta)$ et $f(\theta) - \frac{b}{q} = f_1(\theta)$. Or il suffira de faire

$$b = \frac{q}{2\pi} \int_0^{2\pi} f(\theta)\ d\theta$$

pour que l'on ait

$$\int_0^{2\pi} f_1(\theta)\, d\theta = o.$$

Donc, en retranchant au besoin, de la fonction R(z) cherchée, la fonction

$$\frac{q}{2\pi} \log z \int_0^{2\pi} f(\theta)\, d\theta,$$

dont la partie réelle est régulière dans toute l'aire, on est ramené à résoudre le problème proposé, avec de données vérifiant la condition (2).

Nous supposerons cette condition par conséquent dorénavant vérifiée.

La méthode qu'on va suivre, reposera essentiellement sur la résolution de deux problèmes particuliers et sur l'introduction de deux fonctions F(z) et G(z) correspondantes, qu'on va apprendre à construire.

§ 3. *La fonction F(z).*

Isolons sur la circonférence C un arc d'amplitude $2s_0$ ($< 2\pi$), dont le milieu coïncide avec le point $z = 1$. Nous allons alors résoudre ce problème:

Trouver une fonction F(z), régulière dans la couronne, dont la partie réelle prenne la valeur constante α sur l'arc en question de C, et la valeur zéro sur le reste de C; tandis que la dérivée normale prendra la valeur zéro sur toute la frontière intérieure c.

Cherchons une telle fonction sous la forme

$$F(z) = a_0 + a_1 z + a_2 z^2 + \ldots + a_n z^n + \ldots \\ + b_1 \frac{1}{z} + b_2 \frac{1}{z^2} + \ldots + b_n \frac{1}{z^n} + \ldots \tag{3}$$

où les coefficiente a_n et b_n, (s'ils existent répondant à la question), seront nécessairement réels, d'après les données particulières actuelles. La partie réelle sera donc, avec les notations ci-dessus:

$$U = a_0 + \left(a_1 \varrho + \frac{b_1}{\varrho}\right) \cos\theta + \ldots\ldots + \left(a_n \varrho^n + \frac{b_n}{\varrho^n}\right) \cos n\theta + \ldots \tag{4}$$

et on aura de suite

$$(5) \quad \frac{dU}{d\rho} = \left(a_1 - \frac{b_1}{\rho^2}\right)\cos\theta + \ldots + n\left(a_n\rho^{n-1} - \frac{b_n}{\rho^{n+1}}\right)\cos n\theta + \ldots$$

Or, sur c, pour lequel $\rho = q$, on a $\frac{dU}{dn} = \frac{dU}{d\rho}$, expression qui doit être partout nulle; cela entraîne par conséquent les relations

$$(6) \quad \begin{array}{c} b_1 = a_1 q^2 \\ \cdots\cdots\cdots \\ b_n = a_n q^{2n} \\ \cdots\cdots\cdots \end{array}$$

Puis, pour $\rho = 1$, le développement (4) doit représenter α ou zéro selon la position du point $e^{i\theta}$ par rapport aux extrémités e^{is_0} et e^{-is_0} de l'arc indiqué tout à l'heure. On en conclut sans peine, d'après la théorie des séries trigonométriques:

$$(7) \quad \begin{array}{c} a_0 = \frac{\alpha s_0}{\pi} \\ \cdots\cdots\cdots\cdots\cdots \\ a_n + b_n = \frac{2\alpha}{\pi} \frac{\sin n s_0}{n} \\ \cdots\cdots\cdots\cdots\cdots \end{array}$$

De (6) et (7) résulte pour F(z) l'expression nécessaire suivante

$$(8) \quad F(z) = \frac{\alpha s_0}{\pi} + \frac{2\alpha}{\pi} \sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{1}{1+q^{2n}} \frac{\sin n s_0}{n} z^n$$

$$+ \frac{2\alpha}{\pi} \sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{q^{2n}}{1+q^{2n}} \frac{\sin n s_0}{n} \frac{1}{z^n}.$$

Nous allons transformer cette expression. Occupons-nous d'abord de la première somme

$$A(z) = \sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{1}{1+q^{2n}} \frac{\sin n s_0}{n} z^n.$$

Puisque q est inférieur à 1, on a le droit d'écrire

$$(9) \quad \frac{1}{1+q^{2n}} = 1 - q^{2n} + q^{4n} + \ldots + (-1)^p q^{2pn} + \ldots$$

et par suite

$$A(z) = \sum_{p=0}^{p=\infty} \sum_{n=1}^{n=\infty} (-1)^p \frac{\sin n s_0}{n} q^{2pn} z^n.$$

Or on démontre facilement la formule

$$\sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{\sin\ ns_0}{n} z^n = \frac{1}{2i} \log \frac{1-ze^{-is_0}}{1-ze^{is_0}}$$

valable pour $|z| \leq 1$, sauf aux deux points $z = e^{\pm is_0}$. On en conclut, quel que soit le point z dans la couronne ou sur ses frontières, sauf aux deux points susdits,

$$A(z) = \frac{1}{2i}\left\{\log\frac{1-ze^{-is_0}}{1-ze^{is_0}} - \log\frac{1-q^2ze^{-is_0}}{1-q^2ze^{is_0}} + (-1)^p \log\frac{1-q^{2p}ze^{-is_0}}{1-q^{2p}ze^{is_0}} + \cdots\right\}$$

ou bien

$$A(z) = \frac{1}{2i} \log \frac{(1-ze^{-is_0})\,(1-q^4ze^{-is_0})\ldots\ldots\,(1-q^2ze^{is_0})\,(1-q^6ze^{is_0})\ldots.}{(1-q^2ze^{-is_0})\,(1-q^6ze^{-is_0})\ldots.\,(1-ze^{is_0}\ )\,(1-q^4ze^{is_0})\ldots.}$$

Changeant z en $\frac{q^2}{z}$, on aura pour la seconde somme qui figure dans $F(z)$ l'expression, valable partout dans le domaine, limites comprises,

$$B(z) = \sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{q^{2n}}{1+q^{2n}} \frac{\sin\ ns_0}{n} \frac{1}{z^n} = \frac{1}{2i} \log \left\{ \frac{\left(1-\frac{q^2}{z}e^{-is_0}\right)\left(1-\frac{q^6}{z}e^{-is_0}\right)\ldots.}{\left(1-\frac{q^4}{z}e^{-is_0}\right)\left(1-\frac{q^8}{z}e^{-is_0}\right)\ldots.} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-\frac{q^4}{z}e^{is_0}\right)\left(1-\frac{q^8}{z}e^{is_0}\right)\ldots\ldots}{\left(1-\frac{q^2}{z}e^{is_0}\right)\left(1-\frac{q^6}{z}e^{is_0}\right)\ldots\ldots} \right\}.$$

Il en résulte pour $F(z)$ une expression que je puis écrire comme il suit

$$F(z) = \frac{\alpha s_0}{\pi} - \frac{i\alpha}{\pi} \log \frac{1-ze^{-is_0}}{1-ze^{is_0}}$$

$$-\frac{i\alpha}{\pi} \log \left\{ \frac{\left(1-q^2ze^{is_0}\right)\left(1-\frac{q^2}{z}e^{-is_0}\right)\left(1-q^6ze^{is_0}\right)\left(1-\frac{q^6}{z}e^{-is_0}\right)\ldots\ldots}{\left(1-q^2ze^{-is_0}\right)\left(1-\frac{q^2}{z}e^{is_0}\right)\left(1-q^6ze^{-is_0}\right)\left(1-\frac{q^6}{z}e^{is_0}\right)\ldots\ldots} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-q^4ze^{-is_0}\right)\left(1-\frac{q^4}{z}e^{is_0}\right)\ldots\ldots}{\left(1-q^4ze^{is_0}\right)\left(1-\frac{q^4}{z}e^{-is_0}\right)\ldots\ldots} \right\}$$

ou encore, le symbole Π désignant un produit infini,

$$F(z) = \frac{\alpha s_0}{\pi} - \frac{i\alpha}{\pi} \log \frac{1 - ze^{-is_0}}{1 - ze^{is_0}}$$

$$-\frac{i\alpha}{\pi} \log \frac{\prod_1^\infty \left[1 - q^{4n-2}\left(ze^{-is_0} + \frac{1}{ze^{is_0}}\right) + q^{8n-4}\right] \prod_1^\infty \left[1 - q^{4n}\left(ze^{-is_0} + \frac{1}{ze^{-is_0}}\right) + q^{8n}\right]}{\prod_1^\infty \left[1 - q^{4n-2}\left(ze^{-is_0} + \frac{1}{ze^{-is_0}}\right) + q^{8n-4}\right] \prod_1^\infty \left[1 - q^{4n}\left(ze^{is_0} + \frac{1}{ze^{is_0}}\right) + q^{8n}\right]}$$

Or introduisons les fonctions elliptiques construites avec les périodes 2ω, $2\omega'$, la première réelle, la seconde imaginaire pure, telles que l'on ait

$$q^2 = e^{\frac{-\pi\omega'}{i\omega}} \tag{10}$$

(ce qui ne définit ces périodes qu'à un facteur près qu'on peut choisir arbitrairement et qui ne jouera aucun rôle). Alors, en posant

$$ze^{is_0} + \frac{1}{ze^{is_0}} = 2 \cos 2\pi v$$

ou, si l'on veut,

$$v = \frac{1}{2i\pi} (\log z + is_0),$$

on peut écrire (Cf. Tannery et Molk, Fonctions elliptiques, XXIX)

$$\prod_1^\infty [1 - 2q^{4n-2} \cos 2\pi v + q^{8n-4}] = \prod_1^\infty (1 - q^{4n-2})^2 \, e^{-2\eta\omega v^2} \, \sigma_3(2\omega v).$$

On a de même

$$\prod_1^\infty [1 - 2q^{4n} \cos 2\pi v + q^{8n}] = \frac{\pi}{2\omega} \prod_1^\infty (1 - q^{4n})^2 \frac{e^{-2\eta\omega v^2}}{\sin \pi v} \sigma(2\omega v).$$

D'où, après réductions évidentes,

$$F(z) = \frac{\alpha s_0}{\pi} - \frac{i\alpha}{\pi} \log \left| \frac{1 - ze^{-is_0}}{1 - ze^{+is_0}} \; \frac{\sin\left(\frac{\log z}{2i} + \frac{s_0}{2}\right)}{\sin\left(\frac{\log z}{2i} - \frac{s_0}{2}\right)} \right.$$

$$\left. \times \frac{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z + \frac{\omega}{\pi} s_0\right) \sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi} s_0\right)}{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi} s_0\right) \sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z + \frac{\omega}{\pi} s_0\right)} \right|.$$

On démontre facilement la formule

$$\frac{\sin\left(\frac{\log z}{2i}+\frac{s_o}{2}\right)}{\sin\left(\frac{\log z}{2i}-\frac{s_o}{2}\right)}=e^{-is_o}\,\frac{1-ze^{is_o}}{1-ze^{-is_o}},$$

d'où enfin

$$(11)\qquad F(z)=-\frac{i\alpha}{\pi}\log\frac{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z+\frac{\omega}{\pi}s_o\right)\,\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}s_o\right)}{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}s_o\right)\,\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z+\frac{\omega}{\pi}s_o\right)},$$

ce qui peut encore s'écrire

$$(12)\qquad F(z)=-\frac{i\alpha}{\pi}\log\frac{\xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z+\frac{\omega}{\pi}s_o\right)}{\xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}s_o\right)}.$$

Il serait facile d'étudier directement cette formule. Je laisse de côté cette étude directe, assez analogue à une autre que j'ai eu l'occasion de faire récemment dans un autre Mémoire [1].

§ 4. *Construction d'une première intégrale définie.*

Supposons que dans la fonction $F(z)$ précédemment introduite, nous remplacions z par $ze^{-i\vartheta}$; la fonction obtenue

$$(13)\qquad F_1(z)=-\frac{i\alpha}{\pi}\log\frac{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta+\frac{\omega}{\pi}s_o\right)\,\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta-\frac{\omega}{\pi}s_o\right)}{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta-\frac{\omega}{\pi}s_o\right)\,\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta+\frac{\omega}{\pi}s_o\right)}$$

jouira des mêmes propriétés que $F(z)$, à cela près qu'elle aura une partie réelle égale à la constante α tout le long d'un arc de C, d'amplitude $2s_o$, ayant cette fois pour milieu le point $z=e^{i\vartheta}$, cette partie réelle étant nulle sur le reste de C, et ayant une dérivée normale nulle sur c.

Cela étant, imaginons que la circonférence C ait été subdivisée en un grand nombre d'arcs tels que le précédent, tous très petits; et regardons α comme une fonction de l'argument θ qui définit par exemple le point milieu de cha-

[1] Henri Villat: «Le problème de Dirichlet dans une aire annulaire». Rendiconti del Circolo Matematico di Palermo. 1912. 1er Semestre.

cun des arcs. Passons ensuite à la limite, selon un procédé que j'ai déjà utilisé ailleurs [1], en appelant

$$\alpha = \varphi(\theta)$$

la relation qui à la limite relie α et θ.

Il est bien clair qu'une somme de fonctions telles que $F_1(z)$ nous fournira la fonction harmonique qui prend les valeurs données sur les petits arcs de C, et dont la dérivée normale est nulle sur c. On voit bien alors que cette somme, (que je me dispense d'écrire tout au long), est une valeur approchée de l'intégrale suivante

$$(14)\quad \Omega(z) = -\frac{i\omega}{\pi^2}\int_0^{2\pi} \varphi(\theta)\left[\frac{\sigma'_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)} - \frac{\sigma'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}\right]d\theta$$

laquelle représente par suite l'expression convenant au cas limite dont nous parlions ci-dessous.

On peut simplifier cette fonction $\Omega(z)$. On a en effet

$$\frac{\sigma'_3 a}{\sigma_3 a} - \frac{\sigma' a}{\sigma a} = \zeta_3 a - \zeta a,$$

puis (Tannery et Molk, VII et XI)

$$\zeta_3 a = \zeta(a+\omega') - \eta'$$

et

$$\zeta(a+\omega') = \zeta a + \eta' + \frac{1}{2}\frac{p'a}{pa - e_3}.$$

D'où

$$(15)\qquad \Omega(z) = -\frac{i\omega}{2\pi^2}\int_0^{2\pi} \frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3}\varphi(\theta)\,d\theta,$$

ce qu'on peut encore écrire, si l'on veut,

$$(16)\qquad \Omega(z) = \frac{i}{\pi}\int_0^{2\pi} \varphi(\theta)\, d\log \xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)$$

[1] Cf. «Sur la résistance des fluides» Annales de l'École Normale Supérieure. 1011. p. 203-311. «Le problème de Dirichlet..» loc. cit.

ou bien

$$(17)\qquad \Omega(z)=\frac{i}{\pi}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\, d\log\frac{\sigma_3\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{\sigma\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)}.$$

En observant que les conclusions de ce paragraphe peuvent n'être pas légitimes lorsque le point z se trouve *sur* la circonférence C, (car les extrémités de chaque arc de subdivision sont des points singuliers pour la fonction $F_1(z)$ correspondante), on est conduit à énoncer le théorème suivant:

La partie réelle de $\Omega(z)$ fournit, *dans* la couronne circulaire, une fonction harmonique prenant sur la frontière C la succession de valeurs donnée $\varphi(\theta)$, et dont la dérivée normale est nulle sur la frontière c.

Ce théorème, rendu bien intuitif par ce qui précède, sera précisé et complété dans un paragraphe ultérieur, lorsque nous aurons écrit la formule définitive que nous avons en vue. Auparavant nous introduirons la seconde fonction particulière G(z) dont nous avons parlé au début.

§ 5. *La fonction G(z).*

Séparons la circonférence c en deux arcs, dont l'un aura une amplitude $2s_1 (< 2\pi)$ et aura pour milieu le point $z=q$, et proposons-nous de résoudre la question suivante:

Trouver une fonction G(z) dont la partie réelle soit nulle sur la frontière C, la dérivée normale de cette partie réelle prenant les valeurs constantes β et γ sur les deux arcs de c qu'on vient d'indiquer (la valeur β sur l'arc $2s_1$ par exemple).

Nous supposerons momentanément que les constantes précédentes satisfassent à la condition

$$(18)\qquad \beta s_1+\gamma(\pi-s_1)=0.$$

Nous chercherons encore la fonction G(z) sous la forme d'une série de Laurent

$$(19)\qquad G(z)=a_0+a_1z+a_2z^2+\dots+a_nz^n+\dots$$
$$+b_1\frac{1}{z}+b_2\frac{1}{z^2}+\dots\dots+b_n\frac{1}{z^n}+\dots,$$

où l'on va voir qu'on peut prendre les coefficients réels à cause de la symétrie des données. On a alors pour la partie réelle

$$(20)\qquad U = a_0 + \left(a_1\varrho + \frac{b_1}{\varrho}\right)\cos\theta + \ldots + \left(a_n\varrho^n + \frac{b_n}{\varrho^n}\right)\cos n\theta + \ldots$$

et

$$(21)\qquad \frac{dU}{d\varrho} = \left(a_1 - \frac{b_1}{\varrho^2}\right)\cos\theta + \ldots + n\left(a_n\varrho^{n-1} - \frac{b_n}{\varrho^{n+1}}\right)\cos n\theta + \ldots$$

Pour $\varrho = 1$, U doit être nul, ce qui exige

$$a_0 = 0$$
$$\ldots\ldots$$
$$a_n + b_n = 0$$
$$\ldots\ldots$$

Pour $\varrho = q$, la dérivée normale (intérieure à l'aire) est $\frac{dU}{d\varrho}$, elle doit être égale à β ou γ. Il en résulte, comme on sait, d'après les formules d'Euler-Fourier, dont l'application est possible à cause de la condition (18) [qui n'exprime pas autre chose que la nullité du terme constant dans le développement (21)]:

$$a_1 - \frac{b_1}{q^2} = \frac{2}{\pi}(\beta-\gamma)\sin s_1$$
$$\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots$$
$$n\left(a_n q^{n-1} - \frac{b_n}{q^{n+1}}\right) = \frac{2}{\pi}(\beta-\gamma)\frac{\sin ns_1}{n}$$
$$\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots$$

De là on tire pour $G(z)$ l'expression suivante

$$(22)\qquad G(z) = \frac{2(\beta-\gamma)}{\pi}\sum_{n=1}^{n=\infty}\frac{q^{n+1}}{1+q^{2n}}\frac{\sin ns_1}{n^2}z^n - \frac{2(\beta-\gamma)}{\pi}\sum_{n=1}^{n=\infty}\frac{q^{n+1}}{1+q^{2n}}\frac{\sin ns_1}{n^2}\frac{1}{z^n}.$$

Or considérons la fonction entière

$$g(z) = \sum_{n=1}^{n=\infty}\frac{q^n}{1+q^{2n}}\frac{\sin ns_1}{n^2}z^n$$

qui peut évidemment s'écrire, d'après (9),

$$g(z) = \sum_{p=0}^{p=\infty}\sum_{n=1}^{n=\infty}(-1)^p q^{n+2np} z^n \frac{\sin ns_1}{n^2}$$

et portons tout d'abord notre attention sur la fonction

$$\sum_{n=1}^{n=\infty} \frac{u^n \sin ns_1}{n^2}.$$

On peut écrire

$$\sum \frac{u^n \sin ns_1}{n^2} = \int_0^{s_1} \sum \frac{u^n \cos ns}{n} ds.$$

Par ailleurs on démontre facilement l'égalité

$$\sum \frac{u^n \cos ns}{n} = -\frac{1}{2} \log (1-ue^{is})(1-ue^{-is})$$

valable pour $|u| \leq 1$, exception faite des deux points $u = e^{\pm is}$. Nous en concluons dans les mêmes conditions

$$\sum \frac{u^n \sin ns_1}{n^2} = -\frac{1}{2} \int_0^{s_1} \log (1-2u \cos s + u^2) ds.$$

Et par suite il viendra immédiatement pour $g(z)$:

$$g(z) = -\frac{1}{2} \int_0^{s_1} \log (1-2qz \cos s + q^2z^2) ds$$

$$+\frac{1}{2} \int_0^{s_1} \log (1-2q^3z \cos s + q^6z^2) ds + \ldots\ldots$$

ou bien

$$g(z) = -\frac{1}{2} \int_0^{s_1} \log \frac{(1-2qz \cos s + q^2z^2)(1-2q^5z \cos s + q^{10}z^2)\ldots\ldots}{(1-2q^3z \cos s + q^6z^2)(1-2q^7z \cos s + q^{14}z^2)\ldots\ldots} ds.$$

Y a-t-il besoin d'ajouter qu'ici, comme dans tout ce qui précède, les déterminations des logarithmes sont celles qui s'annulent avec q.

La seconde somme qui figure dans $G(z)$ ne différant de $g\left(\frac{1}{z}\right)$ que par un facteur constant, nous pouvons dès maintenant écrire, après réductions,

$$(23)\ G(z) = -\frac{\beta-\gamma}{\pi} q \int_0^{s_1} \log \left| \frac{(1-2qz \cos s + q^2z^2)(1-2q^5z \cos s + q^{10}z^2)\ldots.}{(1-2q^3z \cos s + q^6z^2)(1-2q^7z \cos s + q^{14}z^2)\ldots} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-2\frac{q^3}{z} \cos s + \frac{q^6}{z^2}\right)\ldots\ldots}{\left(1-2\frac{q}{z} \cos s + \frac{q^2}{z^2}\right)\ldots\ldots} \right| ds.$$

Avant d'aller plus loin, je ferai une observation importante, qui simplifiera grandement les calculs ultérieurs. La condition (18) nous a été imposée par le fait que la série de Laurent par laquelle $G(z)$ a été définie, manquait de terme constant. Il n'est donc pas permis dans le formule finale (23) de supposer γ nul sans faire aussi s_1 nul. Toutefois, l'erreur que l'on commettrait en faisant $\gamma = 0$ sans toucher à s_1 *ne porterait que sur le terme constant de $G(z)$.* Par suite nous aurons le droit de commettre sciemment cette erreur provisoire, si notre but est de former une combinaison linéaire d'un certain nombre de fonctions analogues à $G(z)$, cette combinaison étant telle que la somme des termes constants des séries de Laurent correspondantes se trouve être égale à zéro. Or nous allons nous trouver justement dans ce cas un peu plus loin.

Faisons donc dès maintenant $\gamma = 0$, et remplaçons dans (23) z par $ze^{-i\vartheta}$. Alors, la partie réelle de la fonction obtenue

$$(24) \qquad G_1(z) = -\frac{\beta q}{\pi}\int_0^{s_1} \log \left\{ \frac{(1-2qze^{-i\vartheta}\cos s + q^2z^2e^{-2i\vartheta})}{(1-2q^3ze^{-i\vartheta}\cos s + q^6z^2e^{-2i\vartheta})} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-2q^5ze^{-i\vartheta}\cos s + q^{10}z^2e^{-2i\vartheta}\right)\ldots\left(1-2\frac{q^3}{z}e^{i\vartheta}\cos s + \frac{q^6}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\ldots}{\left(1-2q^7ze^{-i\vartheta}\cos s + q^{14}z^2e^{-2i\vartheta}\right)\ldots\left(1-2\frac{q}{z}e^{i\vartheta}\cos s + \frac{q^2}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\ldots} \right\} ds$$

a une dérivée normale égale à β le long d'un arc de c, d'amplitude $2s_1$, ayant pour milieu le point $qe^{i\vartheta}$, — et égale à zéro sur le reste de la circonférence c. Et sur C, cette partie réelle est nulle (à la constante près qu'on a négligée il y a un instant).

§ 6. *Construction d'une seconde intégrale définie.*

Ceci posé, divisons la circonférence c en un grand nombre de petits arcs tels que l'arc $2s_1$ de tout à l'heure, et regardons β comme une fonction de l'argument θ qui définit par exemple le milieu de l'arc correspondant; puis nous passerons à la limite en faisant croître indéfiniment le nombre des arcs, et nous appellerons

$$\beta = f(\theta)$$

la relation limite entre β et θ. Il est clair qu'une somme de fonctions telles que $G_1(z)$ nous fournira une partie réelle dont la dérivée normale prenne sur les arcs de subdivision les valeurs constantes données respectivement sur chacun d'entre eux. Il est bien inutile d'écrire tout au long cette somme, dont tous les termes sont de la forme (24). Or, l'amplitude $2s_1$ étant très petite par hypothèse, ce terme diffère infiniment peu de la quantité suivante

$$-\frac{\beta q s_1}{\pi} \log \left| \frac{(1-2qze^{-i\vartheta}+q^2z^2e^{-2i\vartheta})\,(1-2q^5ze^{-i\vartheta}+q^{10}z^2e^{-2i\vartheta})\ldots}{(1-2q^3ze^{-i\vartheta}+q^6z^2e^{-2i\vartheta})\,(1-2q^7ze^{-i\vartheta}+q^{14}z^2e^{-2i\vartheta})\ldots} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-2\frac{q^3}{z}e^{i\vartheta}+\frac{q^6}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\left(1-2\frac{q^7}{z}e^{i\vartheta}+\frac{q^{14}}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\ldots}{\left(1-2\frac{q}{z}e^{i\vartheta}+\frac{q^2}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\left(1-2\frac{q^5}{z}e^{i\vartheta}+\frac{q^{10}}{z^2}e^{2i\vartheta}\right)\ldots} \right|$$

ou mieux

$$-\frac{2q\beta s_1}{\pi} \log \frac{\left(1-qze^{-i\vartheta}\right)\left(1-q^5ze^{-i\vartheta}\right)\ldots\ldots\left(1-\frac{q^3}{z}e^{i\vartheta}\right)\left(1-\frac{q^7}{z}e^{i\vartheta}\right)\ldots\ldots}{\left(1-q^3ze^{-i\vartheta}\right)\left(1-q^7ze^{-i\vartheta}\right)\ldots\ldots\left(1-\frac{q}{z}e^{i\vartheta}\right)\left(1-\frac{q^5}{z}e^{i\vartheta}\right)\ldots\ldots}$$

Or, $2s_1$ étant l'amplitude de l'arc le long duquel la dérivée normale reste égale à β, cette dernière expression est un terme d'une somme qui représente une valeur approchée de l'intégrale

$$(25)\quad \Omega_1(z) = -\frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta) \log \left| \frac{(1-qze^{-i\vartheta})\,(1-q^5ze^{-i\vartheta})\ldots\ldots}{(1-q^3ze^{-i\vartheta})\,(1-q^7ze^{-i\vartheta})\ldots\ldots} \right.$$

$$\left. \times \frac{\left(1-\frac{q^3}{z}e^{i\vartheta}\right)\left(1-\frac{q^7}{z}e^{i\vartheta}\right)\ldots\ldots}{\left(1-\frac{q}{z}e^{i\vartheta}\right)\left(1-\frac{q^5}{z}e^{i\vartheta}\right)\ldots\ldots} \right| d\theta,$$

laquelle intégrale se présente donc comme la fonction de z correspondant au cas limite envisagé il y un instant.

Quant à l'erreur éventuelle causée par l'omission des constantes, elle est rigoureusement nulle. En effet, il est bien facile de s'assurer que les constantes négligées dans la somme initiale forment elles-mêmes une somme dont le

terme général est $\frac{\beta s_1}{\pi}$, et par suite dans l'expression limite (25) l'erreur totale est égale à

$$\frac{1}{2\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\, d\theta,$$

c'est à dire à zéro, d'après la condition (2) introduite au début.

On est donc conduit à prévoir le théorème suivant:

En posant

$$(26)\qquad S(u) = \frac{(1-qu)\,(1-q^5u)\ldots\ldots(1-q^{4n+1}u)\ldots\ldots}{(1-q^3u)\,(1-q^7u)\ldots\ldots(1-q^{4n+3}u)\ldots\ldots}$$

la partie réelle de l'intégrale

$$(27)\qquad \Omega_1(z) = -\frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\log\frac{S\left(ze^{-i\vartheta}\right)}{S\left(\frac{1}{z}e^{i\vartheta}\right)}\,d\theta$$

est une fonction harmonique régulière dans la couronne circulaire, nulle sur la frontière extérieure C, et dont la dérivée normale sur la frontière intérieure prend la succession de valeurs donnée f(θ).

Ceci sera précisé plus loin. Mais dès maintenant on voit que la fonction R(z) qu'il s'agissait de trouver pour avoir résolu le problème posé au début de ce Mémoire, est plus que probablement la suivante

$$(28)\qquad R(z) = -\frac{i\omega}{2\pi^2}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\,\frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)-e_3}\,d\theta$$
$$-\frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\log\frac{S\left(ze^{-i\vartheta}\right)}{S\left(\frac{1}{z}e^{i\vartheta}\right)}\,d\theta$$

obtenue en faisant la somme des fonctions $\Omega(z)$ et $\Omega_1(z)$.

Il s'agit maintenant de savoir si cette fonction R(z) satisfait bien à toutes les conditions voulues relatives à sa partie réelle. On se doute bien qu'il va en être ainsi dans des circonstances très générales, et c'est ce point que nous allons maintenant élucider en détail.

Nous supposerons les fonctions φ(θ) et f(θ) sommables

(au sens de Lebesgue). Tout d'abord il est clair que, tant que le point z est *intérieur* au domaine annulaire, la fonction R(z) est régulière et continue; et par suite sa partie réelle P(x, y) l'est également. Je dis que ces conclusions subsistent jusque sur les frontières C et c, au sens qu'on va préciser.

§ 7. *Frontière intérieure c.*

Je commencerai par la frontière c, pour laquelle la formule (28) qui donne R, est encore applicable sans modification; en effet, pour $z = z_1 = qe^{i\varepsilon_1}$, la formule (28) donne pour $R(z_1)$ une valeur parfaitement définie.

La continuité est-elle assurée jusqu'en ce point? En d'autres termes, R(z) tend-il vers $R(z_1)$ si z tend vers z_1? Cette continuité est évidente pour la première partie de R; elle le serait aussi pour la seconde partie, si l'on y supprimait dans la fonction $S\left(\frac{1}{z}e^{i\vartheta}\right)$ le facteur $\left(1-\frac{q}{z}e^{i\vartheta}\right)$; car les produits infinis restants sont uniformément convergents dans tout le domaine, limites comprises, et la conclusion est facile. Il n'y a donc lieu de considérer que l'expression correspondant au facteur mis à part:

$$I(z) = \frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\log\left(1-\frac{q}{z}e^{i\vartheta}\right)d\theta.$$

On a, en posant $z = \varrho e^{i\varepsilon}$,

$$I(z) = \frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\log\left(1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right)d\theta$$

et

$$I(z_1) = \frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\log\left(1-e^{i(\vartheta-\varepsilon_1)}\right)d\theta.$$

Cela étant, isolons de l'intervalle d'intégration un petit intervalle ab, d'amplitude 2h, symétrique autour de la valeur $\theta = \varepsilon_1$; z étant voisin de z_1, on finira par avoir $|\varepsilon - \varepsilon_1| < h$, et nous supposerons qu'il en est ainsi. En outre, supposons d'abord que $f(\varepsilon)$ soit fini et continu pour ε_1; alors au voisinage on aura

$$|f(\theta)| < M.$$

Alors, comme l'argument de $1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}$ ne dépasse par 2π,

$$\left|\int_{ab} f(\theta)\log\left(1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right)d\theta\right| < 4\pi Mh - M\int_{ab}\log\left|1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right| d\theta.$$

Mais la géométrie élémentaire donne aisément, pour h petit,

$$\left|1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right| \quad \text{Sin}\ |\theta-\varepsilon| > \frac{1}{2}\left|\theta-\varepsilon\right|;$$

donc

$$-\log\left|1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right| < -\log\left|\frac{\theta-\varepsilon}{2}\right|,$$

d'où par un calcul simple,

$$\left|\int_{ab} f(\theta)\log\left(1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\vartheta-\varepsilon)}\right)d\theta\right| < 4\pi Mh + 4Mh\,(1-\log h).$$

On peut donc choisir h assez petit pour que la contribution de l'intervalle ab dans I (z), et de même dans I (z_1), (comme on s'en assure par un raisonnement identique au précédent), soit plus petite que tout nombre γ donné d'avance arbitrairement petit. Cet intervalle ab ainsi déterminé, étant mis de côté, toute difficulté disparaît, et il est possible de choisir $|z-z_1|$ assez petit pour que la portion de la différence $I(z)-I(z_1)$ relative à l'intégration faite en dehors de cet intervalle soit elle-inférieure à γ en valeur absolue. Par suite, si z-z_1 tend vers zéro, il en est de même de $I(z)-I(z_1)$, ce qui assure la continuité de R(z) jusqu'à la frontière c.

On a supposé $f(\theta)$ fini pour $\theta=\varepsilon_1$. Si $f(\theta)$ devient infini, il n'en résulte pas nécessairement que R (z_1) soit infini. Si R (z_1) est fini, la continuité se démontre comme dans le cas précédent, avec des modifications insignifiantes; s'il est infini, on s'assure sans peine que R (z) devient infini quand z tend vers z_1.

Il reste maintenant à étudier les quatre points suivants:

1°. — La partie réeelle P (x,y) de R, prend-elle sur la frontière C les valeurs données $\varphi(\theta)$?

2°. — Quand le point z dans la couronne, tend vers un point $e^{i\varepsilon}$ de C, P(x,y) tend-il vers $\varphi(\varepsilon)$?

3°. — La dérivée normale de P est-elle égale sur la frontière c, aux valeurs données $f(\theta)$?

4°. — Si le point $z = \varrho e^{i\varepsilon}$ tend vers le point $q e^{i\varepsilon_1}$, la dérivée $\frac{dP}{d\varrho}$ tend-elle vers la valeur $f(\varepsilon_1)$?

Je passerai très rapidement sur les deux premiers points, me contentant de renvoyer pour le détail, à mon Mémoire du Circolo (loc. cit.), où j'ai traité une question toute semblable.

§ 8. *Valeurs sur la frontière C.*

Le second terme, $\Omega_1(z)$, de $R(z)$, est continu jusque sur la frontière C, où sa partie réelle prend la valeur zéro. Il n'y a donc à s'occuper que du premier terme

$$(29) \qquad \Omega(z) = \frac{i\omega}{2\pi^2}\int_0^{2\pi} \varphi(\theta)\, \frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3}\, d\theta.$$

Soit $e^{i\varepsilon}$ un point de C, où la fonction $\varphi(\theta)$ prenne une valeur déterminée $\varphi(\varepsilon)$. L'expression (29) n'est pas valable jusqu'en ce point, mais nous allons la transformer ; écrivons-la, en supposant d'abord z intérieur à la couronne,

$$\Omega(z) = -\frac{i\omega}{2\pi^2}\int_0^{2\pi} [\varphi(\theta) - \varphi(\varepsilon)]\, \frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3}\, d\theta$$

$$-\frac{i\omega}{2\pi^2}\varphi(\varepsilon)\int_0^{2\pi} \frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3}\, d\theta.$$

On peut effectuer la dernière intégrale. On a

$$D = -\frac{\omega}{2\pi}\int_0^{2\pi} \frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3}\, d\theta$$

$$= \frac{1}{2}\left[\log\left| p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - \frac{\omega}{\pi}\theta\right) - e_3\right|\right]_0^{2\pi} = \log\frac{\xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z - 2\omega\right)}{\xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z\right)},$$

puis (cf. Tannery et Molk, LX)

$$\xi_{31}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-2\omega\right)=-\xi_{30}\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z\right)$$

d'où l'on tire $$D=-2i\pi.$$

Le choix du multiple de $2i\pi$ dans le second membre de cette égalité demande une discussion assez minutieuse (cf. le Mém. cité du Circolo, paragr. 3). Le résultat écrit est facile à prévoir en observant que lorsque la fonction $\varphi(\theta)$ se réduit à une constante, la fonction $\Omega(z)$ solution du problème étudié aux § 3 et 4, doit se réduire à cette même constante.

On peut donc écrire

$$(30)\quad \Omega(z)=\varphi(\varepsilon)-\frac{i\omega}{2\pi^2}\int_0^{2\pi}[\varphi(\theta)-\varphi(\varepsilon)]\frac{p'\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log z-\frac{\omega}{\pi}\theta\right)-e_3}d\theta$$

et cette formule sera encore valable jusqu'au point $e^{i\varepsilon}$ de la frontière. On voit alors de suite que, pour $z=e^{i\varepsilon}$, la partie réelle de cette expression est bien $\varphi(\varepsilon)$.

L'étude de la valeur limite vers laquelle tend $P(x,y)$ quand z tend dans la couronne, vers le point le point $e^{i\varepsilon}$, se fait ensuite comme dans le Mémoire déjà cité. Je me contente d'énoncer ici les résultats:

Quand le point z s'approche de la circonférence C en cheminant sur un rayon, $P(x,y)$ tend vers une valeur limite $\varphi(\theta)$ bien déterminée; il ne peut y avoir exception que pour les points de C appartenant à un ensemble de mesure nulle.

Si z tend vers un point z_0 de C pour lequel la fonction $\varphi(\theta)$ soit continue, $P(x,y)$ tend vers $\varphi(\varepsilon)$ quel que soit le chemin suivi.

Il suffira de calquer les démonstrations sur celles données ailleurs.

§ 9. *Valeurs de la dérivée normale sur c.*

Dans la formule (28) posons $z=\varrho e^{i\varepsilon}$, et calculons la dérivée $\frac{dR}{d\varrho}$, en supposant d'abord ϱ compris entre q et 1.

On aura $$\frac{dR}{d\varrho}=\frac{dP}{d\varrho}+i\frac{dQ}{d\varrho}=\frac{d\Omega}{d\varrho}+\frac{d\Omega_1}{d\varrho}.$$

Il vient

$$\frac{d\Omega}{d\varrho} = -\frac{\omega^2}{2\pi^3}\frac{1}{\varrho}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\,\frac{(p-e_3)\,p''-p'^2}{(p-e_3)^2}\,d\theta,$$

ce qu'on mettra facilement sous la forme (Tannery et Molk, VII)

$$\frac{d\Omega}{d\varrho} = -\frac{\omega^2}{\pi^3\varrho}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\,\frac{p^2-2e_3\,p-e_3{}^2-e_1\,e_2}{p-e_3}\,d\theta,$$

où l'on s'est dispensé d'écrire tout au long l'argument de la fonction p ; ceci peut encore s'écrire

$$\frac{d\Omega}{d\varrho} = -\frac{\omega^2}{\pi^3\varrho}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\left[p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log\varrho+\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)\right)-e_3\right.$$
$$\left.-\frac{(e_3-e_1)(e_3-e_2)}{p\left(\frac{\omega}{i\pi}\log\varrho+\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)\right)-e_3}\right]d\theta.$$

La fonction ainsi obtenue est déterminée et continue jusque sur la frontière c $(\varrho=q)$. Pour $\varrho=q$ je dis qu'elle est imaginaire pure. En effet on a d'après (10)

$$\log q = -\frac{\pi\omega'}{2i\omega}$$

et

$$\frac{d\Omega}{d\varrho}_{(\varrho=q)} = -\frac{\omega^2}{\pi^3 q}\int_0^{2\pi}\varphi(\theta)\left[p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)+\frac{\omega'}{2}\right)-e_3\right.$$
$$\left.-\frac{(e_3-e_1)(e_3-e_2)}{p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)+\frac{\omega'}{2}\right)-e_3}\right]d\theta$$

Or l'imaginaire conjuguée de $p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)+\frac{\omega'}{2}\right)-e_3$ est

$$p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)-\frac{\omega'}{2}\right)-e_3 = p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)+\frac{\omega'}{2}-\omega'\right)-e_3$$

ce qui peut s'écrire (Tannery et Molk, VII)

$$\frac{(e_3-e_1)(e_3-e_2)}{p\left(\frac{\omega}{\pi}(\varepsilon-\theta)+\frac{\omega'}{2}\right)-e_3}$$

Donc le cœfficient de $\varphi(\theta)\,d\theta$ sous le signe somme, est la différence de deux imaginaires conjuguées; il est donc imaginaire pure. Donc la contribution de Ω à la valeur de $\frac{dP}{d\varrho}$ sur c, est nulle. A cause de la continuité évidente, lorsque ϱ tent vers q, la partie réelle de $\frac{d\Omega}{d\varrho}$ tendra vers zéro.

Seule donc, la fonction Ω_1 intéresse l'expression de $\frac{dP}{d\varrho}$ à la frontière. Or posant toujours $z = \varrho e^{i\varepsilon}$, nous avons, en utilisant l'équation (25), ϱ étant supposé différent de q,

$$\frac{d\Omega_1}{d\varrho} = -\frac{q}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\,d\theta \left| \frac{-qe^{i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-q\varrho e^{i(\varepsilon-\vartheta)}} - \frac{q^5 e^{i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-q^5\varrho e^{i(\varepsilon-\vartheta)}} - \cdots \right.$$

$$+ \frac{\frac{q^3}{\varrho^2}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q^3}{\varrho}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}} + \frac{\frac{q^7}{\varrho^2}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q^7}{\varrho}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}} + \cdots$$

$$\left. - \frac{\frac{q}{\varrho^2}e^{i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q}{\varrho}e^{i(\varepsilon-\vartheta)}} - \frac{\frac{q^5}{\varrho^2}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q^5}{\varrho}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}} - \cdots + \frac{q^3 e^{i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-q^3\varrho e^{i(\varepsilon-\vartheta)}} + \frac{q^7 e^{i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-q^7\varrho e^{i(\varepsilon-\vartheta)}} + \cdots \right|$$

Or, si l'on met de côté le terme

$$-\frac{\frac{q}{\varrho^2}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q}{\varrho}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}$$

du crochet, la fonction écrite au second membre est continue visiblement jusqu'à la frontière. De plus, pour $\varrho = q$, les termes restants dans le crochet s'associent deux par deux en groupes formés chacun d'une différence de deux imaginaires conjuguées.

Par suite, il ne nous reste à nous occuper que du terme mis à part et à étudier ce que devient, lorsque ϱ tend vers q, l'expression correspondante

$$J(\varrho,\varepsilon) = \frac{1}{\pi}\int_0^{2\pi} f(\theta)\,\frac{\frac{q^2}{\varrho^2}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}{1-\frac{q}{\varrho}e^{-i(\varepsilon-\vartheta)}}\,d\theta. \tag{32}$$

Or la partie réelle de cette expression est

$$L(\varrho, \varepsilon) = \frac{1}{\pi} \int_0^{2\pi} f(\theta) \frac{\frac{q^2}{\varrho^2}\left[\cos(\varepsilon - \theta) - \frac{q}{\varrho}\right]}{1 - 2\frac{q}{\varrho}\cos(\varepsilon - \theta) + \frac{q^2}{\varrho^2}} d\theta,$$

ce qu'un calcul élémentaire met sous la forme

$$L(\varrho, \varepsilon) = -\frac{q}{2\pi\varrho} \int_0^{2\pi} f(\theta)\, d\theta + \frac{q}{2\pi\varrho} \int_0^{2\pi} f(\theta) \frac{1 - \frac{q^2}{\varrho^2}}{1 - 2\frac{q}{\varrho}\cos(\varepsilon - \theta) + \frac{q^2}{\varrho^2}} d\theta.$$

Et, à cause de la condition (2), il reste

$$(33) \qquad L(\varrho, \varepsilon) = \frac{q}{2\pi\varrho} \int_0^{2\pi} f(\theta) \frac{1 - \frac{q^2}{\varrho^2}}{1 - 2\frac{q}{\varrho}\cos(\varepsilon - \theta) + \frac{q^2}{\varrho^2}} d\theta.$$

De sorte qu'aux notations près, on est ramené à une intégrale de Poisson. Des nombreux travaux antérieurs relatifs à cette intégrale (cf. notamment P. Fatou: Thèse. Acta. 1906) il résulte que nous pouvons énoncer les propositions suivantes:

Si au point $qe^{i\varepsilon_1}$ la fonction $f(\theta)$, supposée bornée, est la dérivée de son intégrale indéfinie (c'est à dire partout sauf peut-être aux points d'un ensemble de mésure nulle), l'intégrale $L(\varrho_1\varepsilon_1)$ tend vers $f(\varepsilon_1)$ lorsque $1 - \frac{q}{\varrho}$ tend vers zéro, (c'est à dire quand le point $\varrho e^{i\varepsilon_1}$ tend vers $qe^{i\varepsilon_1}$ en suivant le rayon).

Si au point $qe^{i\varepsilon_1}$ la fonction $f(\theta)$ est continue, $L(\varrho, \varepsilon)$ tend vers $f(\varepsilon_1)$ quel que soit le chemin, intérieur à la couronne, par lequel on va du point $\varrho e^{i\varepsilon}$ au point $qe^{i\varepsilon_1}$.

Si au point $qe^{i\varepsilon_1}$ la fonction $f(\theta)$ est discontinue, et passe brusquement d'une valeur à une autre, $L(\varrho, \varepsilon)$ tend vers une valeur quelconque comprise entre les deux précédentes, dépendant de l'angle sous lequel le chemin suivi coupe la circonférence frontière c.

Si au point $qe^{i\varepsilon_1}$ la fonction $f(\theta)$ devient infinie sans changer de signe, quand on traverse cette valeur, $L(\varrho, \varepsilon)$ devient infini du même signe quel que soit le chemin choisi

Si au point $qe^{i\varepsilon_1}$ la fonction $f(\theta)$ devient infinie en changeant de signe, $L(\rho, \varepsilon)$ peut prendre n'importe quelle valeur selon le chemin choisi aboutissant en $qe^{i\varepsilon_1}$.

En conséquence, on voit qu'en général, (c'est à dire à l'exception peut-être des points de c appartenant à un ensemble de mésure nulle), la fonction $P(x,y)$ aura une dérivée normale sur la frontiére c, et que cette dérivée normale prendra bien sur c les valeurs $f(\varepsilon_1)$ données à l'avance. On voit de plus que $\frac{dP}{d\rho}$ tendra vers ces mêmes valeurs lorsque le point $\rho e^{i\varepsilon}$ tendra vers un point de la frontière dans les conditions qu'on vient de préciser.

Par suite notre formule générale (28) résout le problème que nous nous étions proposé, dans des conditions de validité tout à fait générales.

Montpellier, 30 Décembre 1911.

H. VILLAT

JOEL'S[1] POEM ON THE LOCUSTS

In my notes on the Book of Nahum,[2] which I presented at the annual meeting of the Society of Biblical Literature, New-York, Dec. 27, 1906, I cited Tennyson's lines from *Queen Mary* (Act II, Scene 1):

> This Philip and the black-faced swarms of Spain,
> The hardest, cruellest people in the world,
> Come locusting upon us, eat us up.

This quotation might be prefixed as a motto to the Book of Joel. A foreign army may ravage a country like a swarm of locusts, or locusts may devastate a region like a host of foreign invaders. Locusts may therefore symbolize enemies of Jerusalem and Judah.

This allegorical interpretation of the Book of Joel is old;[3] the majority of modern expositors, however, believe that Joel's description of the plague of locusts must be understood in a literal sense.[4] Both allegorists and literalists are right: Joel's original poem on the invasion of the locusts must be understood literally; but in the Book of Joel, as it has come down to us, this ancient poem is interpreted allegorically.

It has been observed that the Book of Joel must be either very early or very late.[5] Here again both views are correct: the poetic portion of the Book is very early, and the homiletic section, which begins at 2, 12,[6] is very late. The original poem in the first part of the Book may antedate the earliest document of the Hexateuch,[7] whereas the second part is not much older than the Book of Esther which was written about 130 B.C.[8] In the first part the locusts are real; in the second, figurative.

I showed in my address on the Book of Nahum[2] that this so-called prophecy was a festal liturgy for Nicanor's Day, celebrating the glorious victory of Judas Maccabaeus over the Syrian general Nicanor on the 13th of Adar, 161 B. C. The Maccabean compiler of this liturgy used two ancient songs composed by an Israelitish poet who saw the fall of Nineveh in 606 B. C. In the Maccabean period, Nineveh and Babylon were used as allegorical designations of the Seleucidan kingdom. In the same way *Assyria* repeatedly stands for *Syria*.[9]

In the Book of Nahum, the two ancient poems, written about B. C. 600, are preceded by two Maccabean poems, composed about B. C. 150. Similarly a Maccabean hymn, glorifying John Hyrcanus' destruction of Samaria in B. C. 107, is prefixed to the patriotic poems composed by Micah of Mareshah[10] about the time of Sennacherib's invasion of southern Palestine in B. C. 701; in fact, the first part of the Book of Micah may be called a Maccabean oratorio for the celebration of this great achievement of the famous Maccabean conqueror.[11]

In the Book of Joel, on the other hand, the ancient poem appears at the beginning of the Book, prefixed to a Maccabean homily reminding the faithful that, when they fasted and repented at the beginning of the Syrian persecution,[12] JHVH had mercy on His people;[13] He assured them that they would be no longer a byword among the nations;[14] the swarms of enemies that had come locusting upon them would be driven away, just as, when Moses entreated Him, the locusts, which devoured every green thing in Egypt, were cast into the Red Sea, so that there remained not one locust in all the coasts of Egypt.[15] JHVH promised to cast the vanguard of the northerners, *i. e.* the Syrians, into the Eastern Sea, *i. e.* the Dead Sea, and the rear into the Western Sea, *i. e.* the Mediterranean.[16] This seems to be a poetic allusion to Judas Maccabaeus' victories over the Syrians at Bethzur,[17] south of Jerusalem, near the Dead Sea, and at Emmaus and Adasa. After the battle of Emmaus (166/5 B. C.) all the hindmost of Gorgias' army were slain with the sword; the

Maccabees pursued the Syrians to the plains of Idumea,[18] near the Dead Sea, and to Gezer, Jamnia, and Ashdod, near the Mediterranean.[19] Similarly the Jews pursued the Syrians as far as Gezer after the glorious victory over Nicanor at Adasa (161 B. C.). According to 1 M 7, 46,* the Syrians were all slain with the sword, and none of them was left, so that the invaders vanished like a swarm of locusts cast into the Mediterranean.[15]

After the death of Judas in B. C. 161, the wicked began to put forth their heads in all the coasts of Israel; in those days also was there a very great famine,[20] as though the land had deserted with them, *i. e.* gone over to the enemy with the apostates.[21] But in the days of Simon (142-135 B. C.) prosperity was restored: the pastures were clothed with fresh verdure, the trees bore their fruit, the threshing-floors were full of wheat, the vats overflowed with wine and oil.[22] JHVH restored to His people all that the locusting swarms of Syrians had ravaged.[23] In the poetic description of Simon's glorious reign (1 M 14, 6-15) we read that the Jews tilled their ground in peace, and the earth gave her increase, and the trees of the field their fruit. He made peace in the land, and Israel rejoiced with great joy;[24] every man sat under his vine and fig-tree,[25] and there was none to fray them. Neither was there any left in the land to fight against them; yea, the kings themselves were overthrown in those days.

If the enemies of the chosen people should attempt a new invasion, all the people, young and old, male and female, master and servant,[26] will be imbued with the spirit of JHVH, *i. e.* full of religions and patriotic enthusiasm,[27] and JHVH will bring down the heathen invaders into a *Valley of Jehoshaphat* where they will be annihilated, as the Ammonites, Moabites, and Meunites (*i. e.* the inhabitants of the wilderness of Maon)[28] were exterminated in the Valley of Be-

* M = Maccabees.—*Esther* = Haupt *The Book of Esther* (Chicago 1908). —*Micah* = Haupt, *The Book of Micah* (Chicago, 1010). — *Nahum* = Haupt, *The Book of Nahum* (Baltimore, 1907). — For the other abbreviations (AJSL, BA, etc.) see vol. XXIX, p. 112 of the *Journal of Biblical Literature.*

rachah,[29] when they marched against Jerusalem in the days of Jehoshaphat. The *Valley Jehoshaphat* is the valley referred to in the Midrashic legend contained in 2 Chron. 20.[30] The final chapter of the Book of Joel does not contain an eschatological prophecy referring to the Last Judgment at the end of the world, but the confident prediction of an enthusiastic patriot expressing the hopes of the Maccabees for the near future. The so-called eschatological and Messianic passages generally have a historical background,[31] but after Judea had become a Roman province in B. C. 63, they may have been given by the priests a spiritual, eschatological interpretation.

We should say, *a* Valley of Jehoshaphat; Hebrew often uses the definite article where we prefer the indefinite article.[32] The Maccabean homilist does not mean to say that the enemies will be exterminated in the same locality where the heathen who attacked Jehoshaphat were destroyed by JHVH. The meaning is rather that, if a coalition of heathen forces should threaten Jerusalem in the future, JHVH will miraculously protect the chosen people, as He did in the days of Jehoshaphat. The name *Valley of Jehoshaphat* is especially appropriate inasmuch as *Jehoshaphat* means *Jahveh has judged,* i. e. vindicated His people by destroying the heathen enemies.

After the Franco-German war of 1870/1, the phrase *another Sedan* was common. The statement *This course will lead to Sedan* simply meant, If this policy be pursued, there will be a catastrophe like the surrender of Napoleon III and the French army at Sedan. The Franch gained a similar notable victory over the Germans at Jena in 1806, and ten years ago Franz Adam Beyerlein published a novel entitled *Jena oder Sedan,* in which he endeavored to point out some alleged defects in the German army. The meaning of *Jena oder Sedan?* was, Will the conditions prevailing in the German army lead to Jena or to Sedan, to a great disaster or to a notable victory?

Similarly the Maccabean homilist in the days of Simon (142-135 B. C.) says, Another invasion of the Syrians and

their allies will lead the enemies of the chosen people to a *Valley of Jehoshaphat:* the foreign invaders will be annihilated.[33] There will be a great Day of JHVH: He will judge the nations and vindicate His people, giving them victory over all their enemies. The Hellenistic cities on the coast of Palestine[34] will be punished, Egypt and Syria[35] will be made a desolate wilderness for the outrages committed against the Sons of Judah in those lands; but Judah will be inhabited for ever, and Jerusalem from generation to generation.

The author of this Maccabean homily has not only prefixed to his patriotic discourse Joel's ancient poem on the invasion of the locusts, as an illustration of the swarms of Syrians that came locusting upon Judea, but has introduced also a number of dramatic quotations showing the condition of the Jews at the beginning of the Syrian persecution. He says *e. g.* in 2, 12-14: Also now, says JHVH, turn ye to Me with all your heart, and with fasting, and weeping, and lamentation! Rend your heart, and not your garments,[36] and turn unto your God, JHVH! Perhaps He will change His mind, and spare you, and bestow blessings upon you, so that you may bring again offerings and libations to your God, JHVH.[37] The daily sacrifice in the Temple at Jerusalem was suspended for three years, from December, 168 to the rededication of the Temple about the end of December, 165. On JHVH's alter of burnt-offering sacrifices were brought to the Olympian Zeus.[38] Before this paragraph of the Maccabean homily in the Book of Joel we must supply: *Remember how they said at the beginning of the Syriam persecution.*

We read in 1 M 2, 14 that, when Mattathias and his sons saw the blasphemies that were committed in Judah and Jerusalem, they rent their garments, and put on loin- cloths, and mourned very sore. And when Lysias (the guardian of Antiochus Epiphanes' young son Antiochus Eupator) sent the three Syrian generals, Ptolemy, Nicanor, and Gorgias, with 40,000 men and 7,000 horsemen, against Judah, to destroy it as the King commanded, the congregation gathered together

that they might be ready for battle, and that they might pray, and ask mercy and forgiveness (1 M 3, 44). They assembled themselves together, and came to Mizpah over against Jerusalem. Then they fasted that day, and put on sackcloth, and cast ashes upon their heads, and rent their garments (1 M 3, 46. 47). This was before the victorious battle of Emmaus, 166 B. C.[39]

The Maccabean homily in the Book of Joel was written in a later, more prosperous and peaceful, period when the winter of Judah's discontent had been made glorious summer by the sun of Judas Maccabaeus.[40] All the clouds that had lowered upon the House of Judah were then buried in the deep bosom of the ocean. The brows of the Maccabees were bound with victorius wreaths, their stern alarums changed to merry meetings, their dreadful marches to delightful measures, grim-visaged War had smoothed his wrinkled front. This was the time of Simon, the elder brother of Judas Maccabaeus, who was high-priest and hereditary ruler of the Jews from 142 to 135 B. C. Simon restored the national independence of the chosen people, the yoke of the heathen was removed from Israel in his days (1 M 13,41). JHVH turned the captivity of Zion,[41] and the last outpost of Syrians, the citadel of Jerusalem, was starved into surrender in May, 142 B. C. Simon's triumphant entrance into the Acra is glorified in Psalm 118.[42]

The Maccabean homily in the Book of Joel may have been written toward the end of Simon's reign, when Antiochus VII Sidetes sent his general Cendebaeus against Judah, to enforce his demand for the surrender of Joppa, Gezer, the Acra of Jerusalem, and other places which the Jews had occupied, or for an indemnity of 1,000 talents (GJV 1, 254). Simon himself was too old to march against the invaders; he appointed his sons, Judas and John Hyrcanus, commanders of his forces, and the Syrians were routed by the Jews (1 M 16, 8). The retrospect of the gloomy past,[43] introduced by the Maccabean author of the homily in the Book of Joel illustrates the saying of the Psalmist: *They that sow in tears shall reap in joy* (Psalm 126, 5).

A second (poetic) quotation referring to the beginning of the Syrian persecution is contained in Joel 2, 15-17:

Blow the horn in Zion! Gather the people, and sanctify them!
Assemble the old men, gather the childern, even the babes!
The groom go forth of his chamber, the bride come out of her closet!

At the beginning of the sacred war, all the faithful rallied around the banner of true religion.[44] The Maccabees went forth with women and children; it would not have been safe to leave them behind.[45] We read in 1 M 3, 56 that before the battle of Emmaus, Judas Maccabaeus commanded that such as were building houses, or had betrothed wives, or were planting vineyards, or were fearful, should return, every one to his own house, according to the Law (Deut. 20, 5).[46] This is a subsequent Pharisaic addition. The Maccabees resolved at the beginning of the Syrian persecution that they would fight against any one who came to make battle with them on the sabbath day (1 M 2 41). If the desperate situation forced them to desecrate the sabbath, we can hardly believe that Judas Maccabaeus permitted all benedicts to go home.[47] Nor is it likely that there were at that time many Jews who wanted to build houses and plant vineyards; it was not until the reign of Simon that the Jews could sit again under their vines and fig-trees.[48]

After the poetic quotation ending with the line:

The groom go forth of his chamber, the bride come out of her closet!

the Maccabean homilist continues: Between porch and altar let the priests, JHVH's ministers, weep and say: Spare, O JHVH, Thy people! Let not Thine inheritance be disgraced! (cf. 2 M 3, 15) lest they say among the peoples, Where is their God?[49] Similarly Jehoshaphat stood in the congregation of Judah and Jerusalem, in the house of JHVH, before the new court (*i. e.* at the passage leading from the court of the people to the court of the priests with the altar of burnt-offering)[50] and implored JHVH to protect His people against the Ammonites, Moabites, and Meunites, saying, O God, wilt Thou not judge them? We have no might against

this great company that comes against us. And all Judah stood before JHVH with their little ones and their wives (2 Chron. 20, 5. 12. 13). As Jehoshaphat and his people had gone forth into the wilderness of Tekoa (2 Chron. 20, 20) so Jonathan with his brother Simon and their followers fled, after the death of Judas Maccabeus, into the wilderness of Tekoa, and encamped by the water of the pool Asphar which seems to be the modern *Bîr Selhûb,* six miles WSW of Engedi.[51]

A third retrospect is found in Joel 2, 18. 17: Then JHVH was aroused for His land, and had pity on His people. JHVH answered and said unto His people. Behold, I will send you grain, wine, and oil; ye will be satisfied therewith, and I shall no more make you a disgrace among the nations. This quotation should be preceded by the two quatrains which we find in Joel 1, 9b-12:

The priests were mourning, JHVH's ministers,
The field was peeled,[52] the land in mourning,[53]
The new wine[54] failed,[55] thd oil exhausted,[56]
Disappointed the vinedressers,[57] the husbandmen howled.[58]

Lo, before our eyes the food was cut off,
And joy and gladness from our God's house,
The vats were dusty under their covers,[59]
The stores depleted, the garners ruined.[60]

We may supply again before this quotation: *Remember the times when the swarms of Syrians came locusting upon us.*

The author of this Maccabean homily opened his patriotic address with an ancient poem describing an invasion of locusts. His hearers no doubt referred this description to the Syrians. The ancient poet has described the invasion of the locust in such a manner that his hearers were not sure whether he spoke of an army of warriors or of a swarm of locusts. This poem consists of two stanzas. Each stanza is composed of four couplets with 3 + 3 beats in each line. The first stanza is preserved in the second chapter of the received text; the second, in the first.[61] Of the 32 verses in the first part of the Book of Joel, which ends with 2, 11, only 16 lines

are genuine. The other verses represent explanatory glosses, illustrative quotations, etc. Some of these subsequent additions are based on the description of the Egyptian plague of locusts in Exod. 10.[62] The genuine lines of Joel's poem may be older than the earliest document of the Hexateuch,[7] whereas the Maccabean homily attached to it may be 700 years later.

The Hebrew text of the genuine lines should be read as follows:

A i 2,2 Ki-š*h*ôr parûs ʻal-harîm, ʻalâh[63] ʻam-ráv we-ʻaçûm;
Lĕ-phanâw raʻšû máim, wĕ-khokhavîm ʼasphû noghhám.

ii 4 [Ké-qôl lahv-ʼéš qolô,[64]] kĕ-marʼéh susîm marʼéhu;
5 Kĕ-phârašîm ken-yadhûçu,[65] [kĕ-márkavôth yĕraqqédhu.]

iii 7 Kĕ-ghíbborîm yĕruçûn, kĕ-ʼanšé mil*h*amâh yaʻlû;
Wĕ-ʼîš bih-dhrakhâw yelekhûn wĕ-lô yĕʻabb*t*ûn[66] ʼor*h*othám.

iv 8 Gam-kî[67] baš-šel*h* ippólu, lô ibbaçáʻ*h*elám;[68]
9 Yaʻlû va*h*-*h*omâh[69] yašóqqu va-ʻîr[70] iphrĕçû[71] vab-batîm.

B v 1,2 *Š*imʻûʼeth[72]-zôthahha-zqenîm wĕ-haʼzînu yošvê[73] ha-ʼárç!
5 Haqîçu šikkorîm u-vĕkhû wĕ-helîlu kol-šôthe yáir!

vi 6 Ki-ghôi ʻaláh ʻal-ʼarçî, ʻaçûm wĕ-ʼén mispár;
*Š*innâw šinnê ʼaryéh, u-máthleʻôth[74] lavî-lo[75]

vii 7 Wĕ-sâm gaphnî lĕ-šammâh, [hilbînu kól sarighêha;]
Wĕ-thenathî[76]nathán[77]li-q*t*aphâh,[78] [*hă*saphâh[79]wĕ-hišlîkh paggêha.[80]]

viii 18 Navôkuʻedhrê vaqár, ki-ʼên mirʻêh lahém;
2,3 Ké-ghán[81] le-phanâw ha-ʼárç,[82] we-ʼa*h*râw midhbár šĕmamâh.

This may be translated as follows:

A i 2,2 Like a black cloud[83] spread over mounts
an enormous[84] host came up;
Thereat the heavens quivered,[85]
the stars withdrew their shining.[86]

ii 4 [Its noise[87] like crackling fire,[88]
its appearance resembles horses;[89]]
5 Like horsemen, so they leap,
like chariots do they jump.[90]

iii 7 They run like mighty fighters,[91]
come up like men of war;
Every one pursuing his course,
and never breaking rank.[91]

iv 8 Even when come fall by a dart,
their army is not broken up;[92]
9 O'er the wall they rush on the town,
and break into the houses.[93]

B v 1,2 Now hear hear this, O ye sheiks!
give ear, ye dwellers of the land![94]
5 Awake, ye tipplers, and weep![95]
and howl, all bibbers of wine![96]

vi 6 A swarm is come up 'gainst my land,
immense and countless in numbers;
Their teeth are teeth of a lion,[97]
and theirs are leonine molars.[98]

vii 7 They have laid waste my grape-vines,
[all branches thereof are bare;[99]]
They have picked the fruit of my fig-trees,[100]
stripped them of leaves and buds.[101]

viii 18 Perplexed are herds of cattle,[102]
there is for them no pasture;
2, 3 Ere it came, the land was a garden;
after it, a desolate waste![103]

Paul Haupt

Johns Hopkins University,
Baltimore, Md.
(Jan. 30, 1911).

NOTES

[1] The name *Joel* may be the *nomen agentis* of a verb *ya'ál* = Arab, *wá'ala* or *áwala*. Arab. *áwwalu*, first (for *áw'alu* or *á'valu*) is the elative form of this stem; cf. AJSL 22, 255, n. 16. It is not necessary to regard *Joel* as a jussive of *hô'îl*. Nor does *Joel* mean JHVH is God. A cuneiform name *Jahu is God* does not exist; see my remarks on the name JHVH in OLZ 12, 213, n. 1; cf. Ed. Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme* (Halle a/S, 1906) p. 247, n. 1; *Geschichte des Altertums*, vol. i, part 2 (Stuttgart, 1909) p. 546, l. 4.

[2] See *Nahum*, p. 33 (= JBL 26, 33).

[3] See A. Merx, *Die Prophetie des Joel und ihre Ausleger von den ältesten Zeiten bis zu den Reformatoren* (Halle a/S, 1879) pp. 61. 142. 159. 179. 207. 238. 239. 420. Merx's book (which I read after I had written the present paper) contributes very little to the real understanding of the Book of Joel. The term *Compendium eschatologischer Dogmatik*, which Cornill has adopted in his *Einleitung*, is inapposite; there is nothing eschatological in the Book of Joel. Nor can Merx's charge, which has been endorsed by Marti, that Joel is *unprecise*, be sustained. The lack of precision is due to subsequent interpolation. Joel is certainly more precise than his expositors, and the commentaries on his Book are more apocalyptic than the original poem. Contrast Merx, p. 28, below; also pp. 39. 41. 42. 100; Marti, *Das Dodekapropheton* (Tübingen, 1904) pp. 114, 135, also 119. 125. 126. 138. 140; Cornill, *Einleitung* (Tübingen, 1908) p. 195. See also below, n. 8.

[4] So Maimonides (1135-1204 A. D.). See Merx, p. 278.

[5] Cf. Professor Geo. G. Cameron's article on *Joel* in Hastings' *Dictionary of the Bible*, vol. ii, p. 673, iv.

[6] The second part does not begin at 2, 18. Apart from the four poetic quotations in 2, 15. 17; 1, 8. 9a. 13—15; 2, 14; —1, 10. 11. 17. 16. 9b; —2, 1. 6. 11b. 2a. 11a, the second part is written in prose.

[7] Credner (1831) believed that *Joel* was written between 890 and 840 B. C. The earliest strata of the Judaic document in the Hexateuch originated about 840 B. C. See my paper on the origin of the Pentateuch in the Hebrew literary review *Ner Ha'maarabi*, vol. i, No. 6 (New York, June, 1895) p. 10 (cf. JHUC, No. 163, p. 50, n. 14) and *Bibles within the Bible*, p. vi, in the prospectus of the Polychrome Bible, published by Dodd, Mead & Company (New York, 1898).

[8] See *Esther*, p. 2. In his German translation of the Old Testament, part 11 (Göttingen, 1782) p. 65 J. D. Michaelis clearly states, If we want to understand Joel, we must read the First Book of the Maccabees. He points out numerous references in the Book of Joel to the Maccabean period.

Merx's remark (p. 2) that Michaelis had referred Joel to the Maccabean period without seriously pursuing this view is gratuitous. If Michaelis preferred to regard the Book of Joel as a prophecy predicting the events of the Maccabean period, he showed the same prudence which Theodore of Mopsuestia (360-428 A. D.) exhibited in declaring that several Psalms referred to the Maccabean period, although the entire Psalter was Davidic; see Baethgen, *Die Psalmen* (Göttingen, 1904) p. XIII. It might be well to add that I did not read Michaelis' notes until I had written the present paper. Cf. above, n. 3, also OLZ 10, 309; AJSL 23, 220.

[9] See *Micah*, n. 47 on VIII.

[10] Also Dodiahu, the father of Eliezer who prophesied the destruction of the fleet which King Jehoshaphat of Judah built in conjunction with King Ahaziah of Israel, was a native of Mareshah; see 2 Chron. 20, 87.

[11] See *Micah*, p. 15.

[12] See Joel 2, 12; cf. 1 M 2, 13; 3, 44. 47; also 2 M 3, 15. 18. 19. 21; 8, 2; 10, 25; 11, 6; 13, 12; 14, 15.

[13] See Joel 2, 18.

[14] See Joel 2, 19.

[15] See Exod. 10, 19.

[16] See Jocl 2, 20.

[17] See 1 M 4, 29; cf. also 6, 31 and 2 M 11, 5; 12, 32; 13, 19. In the autumn of B. C. 165 Lysias, the guardian of Antiochus Epiphanes' young son Antiochus Eupator, marched againts Judea through Idumea. After he had been routed by Judas Maccabaeus at Beth-zur, he may have retreated to En-gedi on the western shore of the Dead Sea, and may have returned to Antioch (1 M 4, 35) by going around the southern end of the Dead Sea, and then going north through the country east of the Dead Sea and the Jordan, so that the Syrians vanished like a swarm of locusts cast into the Dead Sea. Beth-zur was a small but strong place 4 $^1/_2$ miles N of Hebron. Antiochus Eupator's unsuccessful siege of Beth-zur is alluded to in Eccl. 9, 14; cf. *Micah*, n. 3 on VII, footnote +. See also JBL 31, 118, n. 13.

[18] In 1 M 4, 15 the names must be transposed; we must read: *They pursued them unto the plains of Idumea and unto Gezer, Jamnia, and Ashdod.* The *plains of Idumea* (so Sinaiticus; Alexandr. *Judea*) denotes the *Wady al-Biyâr* and the *Wady-al-ʿArûb;* cf. below, note 29. Contrast Buhl, *Geographie* (1896) p. 88, l. 9.

[19] Gezer is situated between Jerusalem and Joppa; Jamnia, between Ekron and the Mediterranean; and Ashdod is about half-way between Joppa and Gaza.

[20] Torrey's suggestion (EB 2854, n. 1) that the original text in 1 M 9, 24 was not *ra'áv,* famine, but *ro'ám*, their iniquity, is gratuitous.

[21] It looked as though the land had entered into a conspiracy with the enemies of the Jews for the purpose of destroying them. The Greek text has καὶ αὐτομόλησεν ἡ χώρα μετ' αὐτῶν.

[22] See Joel 2, 22. 24.

[23] See Joel 2, 25. The clause *My great army which I sent against you* clearly shows that the Maccabean homilist referred the locusts to the Syrians. The Syrian armies were sent by JHVH; cf. 2 M 5, 17; 6, 12-16; 7, 33; Dan. 9, 5. 11. 16.

[24] Compare Joel 2, 23.

[25] Cf. *Micah*, n. 31 on VIII.

[26] Contrast *Micah*, n. 40 on VI.

[27] Contrast the application of this passage in Acts 2, 17-21. Simirarly the Maccabean psalm 16 (see *Micah*, n. 12 on VII) is referred in Acts 2, 31 to Christ; cf. also Acts 13, 33 and the explanation of Ps. 2 in JHUC, No. 163, p. 90. See also Lagarde, *Mittheilungen*, vol. IV (Göttingen, 1891) p. 309, l. 6. *noššequ var* (ZAT 28, 193) cf. R. W. Rogers, *The Religion of Babylonia and Assyria* (New York, 1908) p, 118, l. 69 (KB 6, 16, l. 69). For Psalm 16 see JAOS 32, 124.

[28] Cf. 1 S 23, 24; 25, 2. Also *Bean* (Greek Βαιαν) in 1 M 5, 4 is a corruption of this *Ma'ân*, Maon, about 10 miles S of Hebron; cf. the Moabite *Beon* (Num. 32, 3) = *Ma'în*, 5 miles SW of Madaba; see Baedeker's *Palästina* (1910) p 142. *Maon* means *dwelling place.*

[29] This is the broad open wady near *Khirbet Berêkût*, on the main road from Jerusalem to Hebron, between Beth-lehem and Beth-zur. Opposite *Khirbet Berêkût* (NW of Tekoa) the valley itself is called *Wady Berêkût.* The original form of the name may have been *berekâh*, pool, plur. *berekôt;* cf. the names *Wady al-Biyâr*, Wady of Wells, and *Wady al-'Arrûb* (Baedeker *Palästina*, 1910, pp. 102. 104). Arab. *'ariba* means *to be full of water* (cf. *'ariba 'l-bi'ru idhâ kâthura mâ'uhu*). The name *Berachah*, Blessing, in 2 Chr. 20, 26 is a later modification. There is a pool, hewn in the rock, at *Khirbet Berêkût*, and the *Wady Berêkût* is a part of the *Wady al-'Arrûb;* see Guthe's *Bibelwörterbuch* (1903) p. 396 and EB 541. The original text of 2 Chr. 20, 26 may have been: *U-vai-yom ha-revî'î niqhalû le-'émq berekhâh wa-yevârehhû šam eth-Yahwêh; 'al-kén qare'û 'eth-šém ham-maqôm ha-hû 'émq berakhâh 'adh hai-yôm.*

[30] According to Ibn Ezra, the *Valley of Jehoshaphat* was combined with the *Valley of Berachah* in 2 Chr. 20 by Mošeh hak-Kôhén, of Cordova, who lived about 1050 A. D. Cf. Merx, pp. 221. 227; see also pp, 199. 218. 238. 253, and J. Winter und A. Wünsche, *Die jüdische Litteratur seit Abschluss des Kanons*, vol. ii (Trier, 1894) pp. 261. 181.

[31] See *Micah*, nn. 8 and 23 on VIII.

[32] Cf. my paper *Salomo's Deuteronomium* in OLZ 11, 123, second paragraph.

[33] See Joel 4, 2; cf. the Maccabean gloss in Mic. 4, 11-13, and *Micah*, n. 44 on III.

[34] See Joel 4, 4. Cf. GJV 2, 95. 99. 101. Even Samaria was a Hellenistic city at that time; see *Micah*, n. 11 on IX.

[35] We must read in Joel 4, 19 *Aram* instead of *Edom;* so, too, Ps. 137, 7; see my explanation of this Maccabean psalm in OLZ 10, 65; cf. *Micah*, p, 72, l. 1, and below, n. 59. Also Is. 63, 1-6 is Maccabean; cf. the translation in

JHUC, No. 163, p. 49 and 2 M 12, 16. For Syria and Egypt representing the *orbis terrarum* see *Micah*, n. 29 on VI.

[36] Cf. *The Rest of the Words of Baruch* in Dillmann's Ethiopic chrestomathy, p. 2, l. 13; in J. Rendel Harris' edition of the Greek text of this Christian apocalypse of the year 136 A. D. (London, 1889) p. 48, v. 5.

[37] The received text (*we-hiš'îr 'aḥrâw berakhâh*, &c) is meaningless; a number of words have dropped out. We must read: *we-hišîr 'ethkhém, [we-yaçáq 'alékhém] berakhâh [we-taggišu]minḥâh wa-néskh le-Yahwéh 'elôhêkhém.* The second word of the received text, *aḥraw*, may be a corruption of *ethkhém*, or a corruption of *e[thkhém we-]herîq (ḥ=h, w=q)*. Cf. Is. 44, 3; Mal. 3, 10.

[38] Cf. Dan. 8, 11; 11, 31; 12, 11; 1 M 4, 53; 2 M 10, 3 (CJV 1, 200).

[39] Ps. 3 is a prayer of the Maccabees on the morning of the battle of Emmaus (cf. 1 M 4, 8). The poem, however, was not composed before the Rededication of the Temple in December, 165 B. C. For Ps. 4 see AJSL 26, 5.

Ps. 3 may be translated as follows:

2 O JHVH, how many[a] beset me![b]	many[a] are rising against me![b]
3 And many[c] are saying of me:[b]	for him[b] there is no help![α d]
4 But thou[β] art a shield about me,[b]	
5 Whenever I call on JHVH,	my glory, Thou raisest my head.[e]
6 I laid me down, and I slept;	from His holy mountain He answers.[f]
7 I fear not ten thousands[a] of warriors	I awoke, for JHVH sustains me.[g]
	who are marshaled on all sides against me.
8 Arise,[γ] and help me, my God!	Thou smotest the cheek[h] of [δ]mine enemy.[ε]
9 JHVH's, our God's is the victory;	bestow on Thy people Thy blessing!

(α) 2 in God (β) 4 JHVH (γ) 8 JHVH (δ) all

(ε) 8 Thou brokest the teeth of the wicked[i]

[a] Lysias had sent 40,000 men and 7,000 horse againts the Maccabees; cf. 1 M 3, 39.

[b] Me=us; him=them. Cf. *Micah*, n. 1 on VI; AJSL 21, 134; 23, 257.

[c] Of our own brethren.

[d] The struggle of the Maccabees is hopeless.

[e] Thou inspirest courage.

[f] The Maccabees had defeated the Syrian generals Apollonius and Seron; cf. 1 M 3, 10. 13.

[g] The Syrian general Gorgias, with 5,000 men and 1,500 picked horse (cf. Ex. 15, 4) had tried to rush in upon the camp of the Jews by night, but the Maccabees escaped and attacked the main body of the Syrian army (1 M 4, 2).

[h] Thou didst inspire us with confidence so that we defied the King of Syria. Our resistance, inspired by Thee, was a slap in the face for Antiochus Epiphanes.

[i] Thou madest it imposible for the Syrians to do us any harm. The

Syrians are compared by the Maccabean psalmists to beasts of prey; cf. *Nahum*, p. 17, nn. 37 and 25; Ps. 74, 19; 2 M 5, 11; ZDMG 61, 286, 1, 4; 287, l. 13. Gloss δ, however, is an incorrect explanation of the second hemistich of v. 8.

The Hebrew text should be read as follows:

2 Yahwéh, mah-rábbu çarâi!	rabbîm qamîm ʻalái;	
3 Rabbîm ʼomerîm le-naphšî:	ʼên yešûʻatháh - lo! [α]	*Selah*
4 We'attâh [β] maghén ba'dhî,		
5 Qolî ʼel-Yahwêh ʼeqrâ,	kevodhî u-merîm rošî.	
6 Anî šakhávti wa-ʼîšánah,	wai-yaʻnéni me-hár qodhšô.	*Selah*
7 Lo-ʼirâ me-rivavoth ʻám		
8 Qumáh! [γ] hošiʻéni ʼElohái	heqîçôthi ki-Yahwêh ismekhéni;	
9 Le-Yahwêh ʼelohênu haišuʻah,	ašer-šâthu ʻalái savîv.	*Selah*
	ki-hikkîtha [δ]ʼôyevi lehi.[ε]	
	ʻal-ʻámmkha tén birkhathékha.	

(α) 3 b-Elohîm (β) 4 Yahwêh (γ) 8 Yahwêh (δ) ʼeth-koi
(ε) 8 šinnê reša'im šibbarta.

The third *Selah* should be inserted after v. 7, not after v. 9, at the end. Cf. my paper on *Selah=reverential prostration* in the *Expository Times*, May 1911.

[40] Cf. the conclusion of *Purim*, p. 22, and the conclusion of n 21 to my translation of Ps. 23 in AJSL 21, 141.

[41] See Joel 4. 1. For the phrase *to turn the captivity of Zion* see my remarks quoted in Casanowicz, *Paronomasia* (Boston, 1894) footnote 153.

[42] See *Micah*, n. 11 on VII.

[43] Cf. Haggai 2, 15. 16.

[44] Cf. my translation of Ps. 60, 6 in the *Florilegium Melchior de Vogüe* (Paris, 1909) p. 280, n. 16.

[45] Cf. 1 M 2, 30. 38; 3, 20; also 5, 23, 45; 2 M 5, 13, 24; 6, 10; 8, 4.

[46] Cf. Benzinger's *Hebr. Archäologie* (Tübingen, 1907) p. 298, below, and Marti's remarks in Kautzsch's new translation of the Old Testament, vol. i (Tübingen, 1909) p. 274.

[47] Contrast 2 M 8, 12.

[48] Cf. 1 M 14, 12; *Micah*, n. 31 on VIII.

[49] See AJSL 21, 141, n. 19; *Micah*, n. 25 on VI.

[50] See the diagram in Benzinger's *Hebr. Archäologie* (1907) p. 212, and EB 3527.

[51] The name *Asphar* is preserved in the name of the surroundig hills, *Šafrá*.

[52] Heb. *šuddádh has-sadhéh*. Emerson says, in his *Woodnotes*, Is thy land peeled, thy realm marauded? This *peeled* is connected with *pillage*. Another paronomasia is found in Joel 1, 15β: *u-khe-šódh miš-Šaddái yavó*, which may be rendered *Like a shattering from Shaddai it comes or Like heavi-*

ness from Heaven it comes; Is 13, 6. For *Shaddai* see *Florilegium Melchior de Vogüé*, p. 279, n. 3.

[53] *Kî šuddádh daghán* is a gloss.

[54] For the etymology of *tîrôš* see *Micah*, p. 79 (critical notes on III, vi).

[55] Lit. *disappointed;* see *Micah*, p. 94 (critical notes on VII, iii).

[56] Lit. *dried up.*

[57] For *hovíšu* read *bôšu; ikkarîm* and *kôremîm* must be transposed. *Ikkar* is a Babylonian loanword; see ZDMG 65, 561; JBL 31, 115.

[58] The remainder of v. 11, also v. 12, consists of secondary glosses. For *hôvîš sásôn*, at the end of v. 12, we must read *šaváth sásôn;* cf. Is 24, 8; Lam. 5, 15. In Ruth 2, 7 we must read: *me-ôr hab-bôqr we-'adh 'áttáh-zêh šavetháh hab-báth me'át*, from daybreak until now the girl as rest but little; see my paper *Elul und Adar* in ZDMG 64, 708, n. 3.

[59] We must read *'Avešu pûrôth | taḥth-meghûphôthêhém.* The verb *'aváš* corresponds to Arab. *'ádisá* which is used of dirt drying up and adhering to something *('ábisa 'l-wásaxu fi yádihi idhá yábisa).* For *pûrôth* instead of *perûdhôth*, and *meghûphôth* instead of *meghrephôth* see *Micah*, p. 72, l. 1; cf. above, n. 35. The Targum has *teḥôth meghûpháth-hôn.* The noun *meghûphthá* (Heb. *meghûpháh*) means *cover*, *lid*, not *bung*, *stopper;* cf. Neh. 7, 3: *yaghîphu had-delathôth*, let them shut the door (cf. Arab. *ajáfa*, Syr. *ithgaiyáph*, to shut, to fasten). Assyr. *katámu* means both *to cover* and *to shut; naktamtu* denotes *lid*, Talmud, *nikhtemá;* the reading *nakpartu* (BA 1, 176. 326) is incorrect; cf. ZA 5, p. 165, n. 9. The meaning of the first line (2+2 beats) in Joel 1, 17 is; The vats were not used, and were therefore full of dust, although they were covered. For *pûráh*, vat, cf. Haggai 2, 16; Is. 63, 3, also *Purim*, p. 20, l. 24; p. 51, l. 26; *Micah*, n. 42 on V. Heb. *pûráh*, vat, is connected with Heb. *párûr*, pot, and Assyr. *pûru*, urn; see *Nahum*, p. 43. I see from the new edition (1910) of Gesenius' Heb. lexicon that Van Hoonacker suggested the reading *pûrôth* in 1904. Merx's discussion of this passage (pp. 100-106) is unsatisfactory.

[60] The following two clauses *Kî hôvîš daghán* and *mah-nanniḥah ba-hémáh* = τί ἀποθήσομεν ἐν αὐτοῖς are glosses.

[61] Cf. *Micah*, n. 1 on VIII.

[62] Cf. Joel 1 2b 3; 2, 2b and Ex. 10, 2. 6. 14.

[63] Cf. Exod. 10, 12.

[64] In the received text this *qôl(ô)* appears between *ke* and *markavôth.* The first syllable of *qôlô* may have been written *defective;* cf. GK, § 8, l. *a.*

[65] For the confusion of *r* and *d* cf. above, nn. 35 and 59.

[66] The emendations *ye'awwethûn* or *yaṭṭun* are gratuitous; cf. *Micah*, p. 88, iii. The *ṭ* instead of *t* is due to the *'Ain.*

[67] *Be'adh* in the received text is due to *be'adh* in the gloss *be'ádh haḥ-ḥallônîm yavô'u* at the end of v. 9.

[68] The addition of this word is required by the meter. *Liphnê ḥelô* in v. 11 is a misplaced gloss to *le-phanáw* at the beginning of v. 10, just as *'al-rášê hä-hârîm* in v. 5 is a misplaced gloss to *'al-hä-hârîm* in v. 2.

[69] In the received text the words of this line are transposed.

[70] For the *enjambement* cf. *Micah, p. 68.*

[71] The *p* has dropped out in the received text.

[72] The *nota accusativi* is omitted in the received text, just as the preposition *ka*-has dropped out before *zôth* in the gloss *kă-hayethâh [ka-] zôth bîmêkhém at* at the end of thie verse, The reading *Šim'û - zoth kól haz - qenîm*, is less satisfactory.

[73] The prefixed *kol* is due to vertical dittography.

[74] The reading *methalle'ôth* is incorrect. Cf. the transposed form *malte'ôth* (construct) Ps. 58, 7.

[75] For the enclitic *lô* cf. *Micah*, p. 68, l. 3.

[76] For the reading *tênathî* instead of *te'enathî* cf. *Micah*, p. 70, below.

[77] The omission of *nathán* is due to haplography: *nathán-(tê)nathî; Nûn* and *Yôd* are often confounded, not only in Syriac, but also in Hebrew.

[78] For *qeçaphah* read *qeṭaphâh.*

[79] The preceding *ḥasôph* is due to dittography.

[80] We must supply *paggêhâ*, not *niççathâh*, its blossoms (Job 15, 33). The fig-tree has no blossoms; the fig itself is the inflorescence. The ancient authors say that the fig-tree bears fruit without flowers. The *buds* are small green knobs which appear at the ends of the twigs before the leaves come out. See also *Micah*, p. 38, n. 6.

[81] Eden *('edhn)* is a gloss.

[82] *Ho-'arç le-phanâw* must be transposed, especially if *Eden* is omitted.

[83] Lit. *blackeness;* cf. Lam. 4, 8. Milton (*Paradise Lost*, i, 340) speaks of *a pitchy cloud of locusts.* A swarm of locusts looks like a heavy cloud of mist on the horizon. Volney, *Voyage en Syrie* says, the whole face of Mount Lebanon was black with locusts. Cf. Geo. A. Smith, *The Book of the Twelve Prophets*, vol. ii (London, 1898) pp. 399-403.

[84] Lit. *great and mighty*, i. e. *numerous, immence.* The British Ambassador in Washington, Mr. Bryce, says in his *Impressions of South Africa* (1897): When you see a swarm of locusts, you feel as if you had never before realized immensity in number.

[85] That is, the air quivered with the noise (cf. n. 87) made by the swarm; they made the air quiver with their noise.

[86] Mr. Bryce (cf. n. 84) says, Myriads of insects blot out the sun.

[87] The noise made by a swarm of locusts resembles the rattle of hail, or the crackling of fire, or the patter of a heavy shower falling upon a distant forest, or the running of many waters.

[88] Lit. *their noise is like the noise of a flame of fire.*

[89] When in an erect position, their appearance at a little distance is like that of a well-armed horseman. In German, a locust is called *Heupferd*, i. e. *hay-horse.*

[90] Cf. Nah. 3, 2 (see *Nahum*, p. 14) and Am. 2, 13: *I'll shake the earth 'neath your feet | as a wagon shakes (on rough ground).* The roads in Palestine were not very smooth. We must read in Am. 2,13: *Hinnêh mephîq taḥtekhém* |

ka'sér taphúgh ha-'ghaláh. The following *ham-mele'áh* is a secondary gloss, and *láh 'amír* is a tertiary addition. After this verse we must insert Am. 4, 11: *We-haphakhtí vakhém ke-mahpekháth* | *Elohîm eth-Sedhóm weth-'Amoráh.* Cf. OLZ 10, 309.

[91] Volney (cf. above, n. 83) says. They march in regular lines, like armies of soldiers with their leaders in front. Though they drift before the wind, there is no confusion in their ranks.

[92] If their ranks are broken for a moment, they close again, and march forward as before.

[93] After they have consumed the plantations in the country, they enter the towns and villages, penetrating the houses.

[94] Not only vv. 2b and 3 are a gloss (cf. above, n. 62) but also v. 4 (2+2 beats instead of 3+3) just as the biological details in Nah. 3, 16b. 17b are secondary; see *Nahum*, pp. 13. 33. 35. The four terms *gazám, arbêh, yälq, ḥasil* refer to locusts in different stages of growth. We may substitute in English: *grub, grasshopper, bruck, locust.* The term *bruck* is used in certain parts of England for *field-cricket;* it is the Latin *bruchus* = Greek βροῦχος, *a locust without wings.* LXX has βροῦχος for *yälq* in the present passage: and the Vulgate, *bruchus.* The word *bruchus* is used also in the Douay version of the Bible where the Authorized Version has *locust*, etc. This gloss in Joel 1, 4 is based on Joel 2, 25 where *arbêh, yälq, ḥašîl* refer to the Syrians and their allies; cf. above, n. 23. In Amos' first vision (Am. 7, 1) we must read:

Kôh hir' áni Yahwêh	*we-hinnéh yôçe-róv gováí*
Bi-thḥilláth 'alôth hal-láqš	*killáh eth-'ésv ha-'arç.*

This is what JHVH shoved me: A swarm of locusts came forth;

When the spring-grass began to grow, they had ravaged all herbs of the land. The swarm (lit. *multitude*) of locusts in Am. 7, 1 denotes the black larvae emerged from the eggs deposited in the ground by the female locusts. The *spring-grass* is the spring herbage growing up under the spring rain (Heb. *malqóš*) which falls about the end of March or the beginning of April. The first growth starts after the winter rains in October. If the locusts devoured the spring grass, there was no prospect of any fodder until December. Cf. Geo. A. Smith, *Histor. Geography of Palestine*, p. 64. The Visions of Amos consist of five quatrains with 3+3 beats; Am. 1, 7-9 must be combined with 8, 1-3 and 9, 1. 3 (cf. *Micah*, p. 36, l. 6). These five quatrains represent the earliest prophecies of Amos; the latest are contained in the first two chapters of the Book; cf. OLZ 10, 309.

[95] The calamity is so great that even tipplers and revelers will be startled.

[96] There will soon be no grapes left to make wine for the wine-bibbers.

[97] The mandibles and maxillae of the locusts are strong, sharp, and jagged.

[98] Lit. *molars of a lioness.*

[99] Lit. *blank.*

[100] Lit. *they have put my fig-tree(s) in a plucked condition.*

[101] Lit. *they have stripped them and have caused their buds* (cf. above, n. 80) *to fall off.* The locusts devour first everything that is green and juicy, then they attack the young branches of trees, and then the hard bark of the trunks.

[102] They wander about in search of pasture. Cf. also 1 M 2, 30. 38.

[103] They leave utter desolation behind them.

UN QUESITO DI ANTICA GEOGRAFIA DELL' INDOCINA

(Comunicazione al Congresso di Atene).

La *Cartografia Antica dell'India* sarà compiuta colla terza parte che comprende il «Secolo delle Scoperte» ed è attualmente in corso di stampa nel volume X degli *Studi Italiani di Filologia Indo-iranica.*

Ora si inizia lo studio della Cartografia antica della *Penisola indo-cinese* in omaggio al voto emesso dal Congresso degli Studi d'Estremo Oriente in Hanoï, comunicatomi a mezzo del Governo Francese dell'Indocina.

Per la penisola indocinese le difficoltà sono maggiori, data la scarsità e la incertezza delle notizie riferiteci dalla antichità classica. Mentre per l'arcipelago, che viene riassunto nel concetto di una sola isola: *Jabadiu* [Ιαβαδιου = Iobab = *Yava-dvîpa*] — le notizie risalgono all' età primitiva della geografia dei popoli semitici e classici; per la parte peninsulare invece perduró la oscurità fino ai tempi recentissimi delle scoperte europee.

La designazione generica di Ἰνδία ἡ ἐκτὸς Γάγγου ποταμοῦ viene attribuita dai geografi moderni ad una erronea ed unilaterale costruzione delle carte, le quali segnavano il corso del Gange con una direzione da nord a sud.

Quì può sorgere una questione, a risolver la quale non sono per ora sufficenti le nostre cognizioni cartografiche ed etnografiche della antichità. La questione è questa : se a determinare la divisione in «India di quà e India di là del Gange» più che la nozione geografica non abbia valso la concezione etnografica, in quanto le popolazioni che abitavano fra la sponda sinistra del massimo Fiume e le pendici dello Himâlaya conservassero al tempo delle Diadochie greche tali caratteri antropologici e tali tradizioni etniche, che le facessero ritenere affini più colle razze della penisola orientale e della

regione dell' Brahmaputra, che non colle razze dell' India cisgangetica, arianizzate. Altrimenti detto : che la distinzione delle due Indie, cisgangetica e transgangetica, abbia avuto un fondamento più etnografico che geografico.

L'estrema parte del continente verso Est, dal Periplus chiamata Χρυσῆ, si identifica colla *Suvanna-bhûmi,* che Tolomeo tradusse Χρυσῆ χώρα ed era la terraferma intorno al golfo di Martaban. Invece l'isola di Χρυσῆ del Periplo, di Mela e di Plinio era la parte più meridionale, quella che solo con Marino di Tiro e Tolomeo diventò la χρυσῆ χερσόνησος.

Secondo resulterebbe anche dalle fonti indiane, in realtà prima del 2° secolo E. V. era questa ultima parte considerata come distaccata dal continente e formante un'isola. L'epiteto di *Malā Lankā* — se debba venire attribuito a *Malacca* — indicherebbe appunto un' isola, in contrapposto alla minore Lankā, ossia a Ceylan, in quella rappresentazione geografica a forma di loto che si dette all'India ed alle regioni sue prossime[2].

[1] Cfr. **Kiepert H.** *Lehrbuch der alten Geographie*, 1877 p. 42-43 n.; e la figura rettilinea del corso del Gange attraverso la Cartografia antica dell'India. Fino alle età più tarda la regione dei Μαροῦνδαι deve avere resistito all'arianesimo; così come quella dei Γαγγαρίδαι nel II° secolo a. C. era abitata da popolazioni aborigene affato selvagge portanti il nome di *Banga*, che rimase nei tempi storici alla plaga. Anarii del tutto erano poi i Κεράγκαλοι, i Πασάδαι, i Τιλίδαι, i Βεσάδαι nel Nepal; e sul medio Brahmaputra solo in parte figurano arianizzati gli 'Ινδαπράθαι ma per nulla gli 'Ιβηρίγγοι.

[2] Cfr. **Wilford,** *Asiatic Researches* VIII 287 e seqq., e *Cartografia*, p. 36 col disegno del fior di loto; ma per quanto riguarda le identificazioni dei dvîpa coi nomi di regioni spec. occidentali fatte dal Wilford, esse sono in grande contrasto colle più recenti identificazioni del **Gerini** Col. **G. E.** *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia*, London 1909. Così nell'esempio dove il W. interpreta *Plakṣa-dvîpa* con «Asia Minore e Armenia i. e. Pelasgia» — e *Çalmalî-dvîpa* con Europa orientale, il G. ritiene che *Plakṣa-dvîpa* sia la regione che dalla costa di Arakan va fino alla Irâvatî e al Salvin, coll'epiteto di *Prakṣa* significante «argento» — onde derivano Malay *pêrak*, khmer *prak* «l'argento» cfr. sanscrito *palakṣa* e *balakṣa* «bianco». Questa spiegazione verreble confermata dal *Balassia* che nelle antiche carte europee e specie nella Catalana è giustamente collocata in questo punto, secondo la indicazione di Marco Polo: « ... Balassia ch'è un regno dentro a

Ma sotto il nome di *Suvarṇa-dvīpa* che si identifica poi con *Malaya-dvīpa* nella forma intermediaria e più completa di *Suvarṇa-māli-dvīpa* della geografia dei *Purāṇa* e della Epopea, segnatamente del Rāmāyaṇa, Malacca si presenta ripetutamente come un'isola; e a lungo perdurano le incertezze, nelle varie fonti, fra la concezione di essa or come un'isola vera e propria, or come una penisola. Sebbene non si possa stabilire una sicura cronologia per entro alle fonti letterarie indiane sovraccennate, si può tuttavia approssimativamente concludere che la rappresentazione come isola è la più arcaica e quella come penisola la più recente.

Questo concetto di isola, raccolto da Megasthene, informò la geografia classica e la medioevale ad essa rannodatasi. Lo scrittore greco poteva essere stato illuso da una falsa interpretazione data da lui stesso—o da chi gliene riferì—al valore del vocabolo *dvīpa;* che come è noto valse nella geografia tanto per *isola* quanto per *regione* o *plaga* nel noto sistema cosmografico indiano.

In sanscrito *dvīpa* [*dvi+ap-,* per samprasarana *dvīp*] significò primamente una terra «che ha l'acqua da due lati» e come l'arabo jazirah, oltrecchè isola valse a denotare anche penisola, e più genericamente anche una terra confinante col mare.

Comunque la nozione di Megasthene si trasportò in occidente e il *Suvarṇa-dvīpa* tradotto con χρυσῆ νῆσος fu «l'isola dell' oro» applicata come epiteto a Malaya.

Le conoscenze geografiche dei Greci dell' epoca dei Diadochi finirono dunque alle estreme foci del Gange; dove erano giunti gli ultimi stanziamenti di genti arie. Oltre codesto punto si aveva solo notizia della regione ricca di oro che fu concepita e chiamata χρυσῆ νῆσος. E come tale, ossia come un' isola la conoscono Plinio e Pomponio Mela ed il Periplo del Mare Eritreo; contraponendola come una gemella altra isola chiamata Argyrē (Ἀργυρῆ).

terraferma di sopra Pegu et Bengala». Il qual regno poi nelle medesime carte va ben distinto da quello di *Baldacia* che è il Badakhshan segnato nel Pamir, a suo luogo.

Çalmali-dvīpa è identificata poi dal Gerini con *Savarṇa-māli-dvīpa* che è *Malaya-dvīpa* in accordo colla geografia dei Purāṇa.

È probabile che la fonte di questa notizia in Occidente debba riferirsi a Megasthene come si è detto, sebbene non si sia ritrovata nei frammenti della sua *Indica;* ma certo appare invece che anche Eratostene l' abbia raccolta di là e perpetuata nella tradizione occidentale.

Pomponio Mela (42 d. C.) parla dell' isola Chrysē (III, 7) ponendola vicina al *Promontorium Tabis,* identificato col *Tamarus* = Tumeran o Tebran, che è la punta meridionale di Malacca.

Plinio dice (77 d. C.) che: «al di là delle foci dell'Indo sono Chrysē ed Argyre, ricche in metalli . . . . . .».

Il Periplus maris Erythraei (89 d. C.) parla solamente di Chrysē; ma qui comincia la confusione, poichè una volta vi è qualificata come isola, e una volta come la estremità del continente verso Est [1].

Con Marino da Tiro e Tolomeo un nuovo ordine di cognizioni si inizia per rapporto all'Indocina. Tolomeo sotto il nome dei *Suvarṇa*=χρυσῆ distingue una regione di terraferma: χώρα, e una marittima: χερσόνησος.

Le epigrafi di Kalyâṇi scolpite nel 1476 per ordine di Dharmacetî re di Pegu ci dicono che *Suvaṇṇabhûmi-raṭṭha saṃkhâta Râmaṇṇa-dese* [2]. *Râmâyaṇa-deça* era dunque una cosa con *Suvarṇa-bhûmi;* e il *Râmânnadese* comprendeva i tre maṇḍala di *Kusima* [Kusuma o Bassein], di *Haṃsavatî* [o il Pegu in più stretto senso] e di *Muttima* [Martaban]. E questa regione continentale col suo hinterland che va intesa nel χρυσῆ χώρα di Tolomeo, e non la regione marittima più meridionale [3].

Come già osservammo altrove [4], il primo secolo d. C. era stato fecondo di scoperte geografiche, grazie ai commerci specialmente dei Romani, verso oriente oltre l' India; cosicchè ci sorprende negli ultimi decennii di quel secolo la copia di fatti nuovi raccolti da Marino da Tiro e le conseguenti nuove ve-

---

[1] **Gerini,** op. cit. p 760n.

[2] **Taw Sein Kòs,** *Kalyanî Inscriptions.* Bombay, 1893.

[3] **Gerini** o. c. 65-66.

[4] *Cartografia* ecc. 98 e seqq.

dute della geografia Tolemaica a così breve distanza dalle nozioni da Plinio, da Mela e da Strabone.

Prescindendo dal noto errore di misurazione delle longitudini della oikomene, e della defigurazione che ne conseguì delle linee delle coste, la geografia di Tolomeo aveve esteso di assai e precisate le cognizioni verso sudest e le estremità orientali del continente. I navigatori toccavano ormai tutti gli scali principali della costa orientale dell' India, di cui si possono facilmente identificare i nomi. Di là si dirigevano alla opposta sponda, ridiscendendo lungo la costa fino alla χρυσῆ χερσόνησος ossia Malacca; oppure schivando il giro del golfo Gangetico, tenevano la linea diretta secondo i noti itinerarii, dal promontorio Cory a Curula, a Palura, a Sada, a Tamala e di quì alla punta di Malacca, in tappe misurate a stadii e a giornate. Oltre Malacca la navigazione procedeva in direzione del levante d'inverno, o nord-est, e in 25 o 30 giorni nel Σινῶν ὅρμος si raggiungeva Cattigara, il porto dei Thine, o Sinae, o Cinae, ultimo punto raggiungibile, stante il divieto che queste genti ponevano alla entrata nel loro paese.

Ma non ostante le notizie di fatto e la pratica dei commerci prevalsero nei secoli successivi alle dottrine Tolemaiche quelle dei geografi romani.

La cartografia medioevale continua a darci Chrysē scome un'isola di fronte ad Argyrē, riannodandosi, come del resto avenne anehe per l'India — alla tradizione romana. Tipiche per questo sono le carte del Beato Libanense, quella di Torino ed affini. Si può dire che nella geografia dei Santi Padri, e per tutto il Medio-Evo la figura di Tolomeo si sia smarrita, a che le nozioni dell'Indocina si riassumano nella immagine della due isole: quella dell'argento e quella dell'oro.[1]

La cartografia araba ci rende con Edrisi l'Indocina come un'isola; e la cosa ci sorprende tanto più che la sua geografia si fonda in gran parte sul sistema di Tolomeo.

Ma sembra ormai assodato che la carta di Edrisi, nota

[1] V. le carte esposte al Congresso, e le riproduzioni nel vol. V^e degli *Studi Italiani di filologia indo-iranica*, parte 2^a della Cartografia antica dell' India, figure 39 e seguenti.

sotto il nome di Tavola Rogeriana, sia stata costruita sopra una carta già preesistente, che era una carta italiana; la quale doveva appunto seguire la tradizione indigena,—romano-medievale—, che conosceva la regione sotto forma della due isole, anticipando quel concetto che si continuó poi nella geografia novella iniziante colle carte Catalane.

Infatti nella carta riprodotta di Edrisi la regione che prende il nome di *Malay* è un'isola; e la sua posizione e la sua forma ricordano molto da vicino quelle della due carte catalane di Parigi e di Modena [1]

Abbiamo discorso a lungo nel capitolo sulle Carte Catalane della strana confusione della penisola di Malacca colle isole di Sumatra e di Yava.[2] La spiegazione di codesto fatto si ritrova nella persistenza della tradizione romana e medioevale, che le nozioni dei navigatori non riuscirono a correggere del tutto.

Un Mappamondo estratto da un manoseritto della geografia di Edrisi esistente nella Biblioteca Bodlejana di Oxford, in un facsimile favoritomi del professore Celestino Schiapparelli, ci rappresenta la condizione medesima, della soppressione della prominenza peninsulare dell' Indocina e pone a suo luogo la grande isola che ne assomma la massa terrestre, disposta parellelamente alla costa. Anche nel Mappamondo persiano le due grandi isole tengono il posto della prominenza peninsulare dell'Indocina.[3]

La cartografia dell' Indocina al principio di quella che possiammo dire la nuova geografia dell' Estremo Oriente ci presenta tal quesito, alla soluzione del quale potrà venir chiarito il ricordato errore che dall' antichità si sarebbe continuato per tutto il medioevo fino ai commentatori di Marco Polo.

La Carta Catalana, di cui abbiamo discorso diffusamente altrove [4] si fonda per l'Oriente estremo sulle narrazioni di

[1] Figura 37 nel IV vol. degli *Studi* ecc., nel capitolo che tratta della geografia degli Arabi e dei Persiani.

[2] *Studi* ecc. vol. V, capitolo XII pp. 110 e seqq.; e più distesamente in *Mappamondo catalano della Estense di Modena.* Bologna 1908.

[3] *Studi* vol. IV, p. 142. V. anche il portolano arabo del 1600-1 nel Jomard.

[4] V. la carta Catalana e la carta del XV secolo esposte.

Marco Polo. Ma in essa manca la penisola indocinese; e al porto di Malacca si dispone l'isola o complesso di isole, che la Carta di Parigi qualifica *illa Jana* e la Carta di Modena più correttamente *Jaua.* La lunga isola disposta verticalmente, e tagliata per metà da un'acqua ha apparenza di uno stretto di mare.

La metà superiore contiene colla figura di città il nome *Malao* in P., *mallao* in M; la metà inferiore ha il nome di *semestra* in P e *semestra* in M. Trattasi dunque evidentemente di Malacca e di Sumatra, essendo la prima distaccata affatto dalle terra ferma e presentata come un'isola.

Di fronte al disegno assai bene spiegato nel concetto e nella forma della penisola dell' India, contrasta il concetto poco più che rudimentale della penisola dell' Indocina. A partire da Bengala verso est la costa si pronuncia in una lieve prominenza la quale per forma proporzione e disposizione richiama il contorno dei regni di Ava e di Pegu; quindi la linea prosegue in due archi di cerchio oltre il *finis Indie* a toccare il confine alla città di Catajo (in P) e all'isola di Caynam che dovrebb' essere, anche nella opinione del Cordier, l' isole di Heynan.

Questo ci condusse alla conclusione espressa più sopra che nelle carte catalane sieno state confuse e concrete le nozioni ancor vaghe del complesso insulo-peninsulare che si riflette nel composto di Ibn-Batuta di *Mul-Java.*

Nella Carta della Biblioteca Nazionale di Parigi [1] la penisola di Malaca manca assolutamente della parte peninsulare, che pare invece riversata nella insulare. *Malaqua* appare quî come una grande città sovra una costa a forma larga, arrotondata, continentale.

È quella tra le carte più recenti che meglio si accosta alla Catalana sotto questo rapporto; e forma quasi una transizione fra essa e le successive determinazioni della condizione peninsulare della punta di Malacca rispetto al sistema dell' arcipelago della Sonda.

Ma anche dopo che la forma peninsulare sarà costituita,

---

[1] V. la Carta della Biblioteca di Parigi, magnificamente figurata in diversi fogli dell' atlante illustrato del Denuce.

persisterà nella cartografia dei periodi più avanzati qualche traccia o ricordo della antica nozione; ora nella eccessiva esiguità dell' istmo, ora nei corsi d' acque segnati a denotare una quasi congiunzione per quella via dei due mari [1].

Nelle Carte del Gastaldi la punta di Malacca è tagliata da un canale; e questo fatto, che conferma tutti i dati delle varie carte tentate nel secolo delle scoperte—e in certo modo cerca di conciliarle colla dottrina Tolemaica risorgente—è di molta importanza. Perocchè la abilità ed il sapere cartografico del Gastaldi erano troppo solidi per introdurre un dato che non basasse sovra sicure testimonianze riportate dei viaggiatori e geografi del tempo.

Come ha potuto sopravivere nella tradizione cartografica la nozione del distacco della penisola dal tronco terrestre?

Il quesito trova la soluzione nella realtà effettiva, basata sulle oservazioni topografiche e geologiche moderne.

La penisola di Malacca presenta alla sua radice, lungo il parallelo 13°, 30′ dove si attacca alla massa eontinentale, una larghezza di circa 90 kilometri. Ma più giù, fra il parallelo 10°, 30′ essa larghezza si restringe a 45 kilometri; e questo è anche il punto dove si interrompono le catene dei monti e muta la direzione dell'asse loro da longitudinale che è al N. in obliqua NO - SE qual' è nella vera e propria parte peninsulare. E ivi è pure la depressione massima relativa, non raggiungendo il terreno la elevazione massima da 25 a 30 m. sul livello del mare [3]. L'istmo di Kra è solcato anche da una breccia, aperta dal breve corso del fiume dello stesso nome da un lato e dal Ciampong dall'altro; e dove venisse tagliato, abbrevierebbe di 1100 kilm. il viaggio da Calcutta a Canton e di 2200 quello da Mergui a Bangkok. Fu ovvio quindi che nei tempi moderni si pensasse a ristabilire per mezzo di un canale la comunicazione fra i due mari: fra l'estuario di Mergui e il golfo del Siam, da

[1] Siò pu verificare ciò anche nella figura del Planisfero di Bartolomeo Velho riprodotto nel nostro altante.

[2] V. la carta dal Gastaldi delle differenti maniere del suo disegno, fino a quella della *Cosmographia Universalis juxta Neotericorum traditionem* impressa nella seconda metà del sec. XVI e riprodotta nel nostro atlante.

[3] **Reclus** VIII p. 911.

Kra a Paknam; e più di un progetto fu studiato e discusso. Dicendo ristabilire noi pensiamo alla esistenza in antico di una siffatta comunicazione. Ma non pare che il canale marittimo esistito che separava la penisola dalle sua parte già insulare si trovasse proprio in questo punto.

Malacca è, secondo affermano i più recenti studi di morfologia terrestre, una penisola di aggregazione (angegliederte Halbinsel [1]); vale a dire un'isola venuta col volger delle età a trovarsi congiunta al maggior corpo continentale. Le penisole di tale formazione sono geologicamente e geograficamente come altrettanti individui per se indipendenti; e tale indipendenza si ribadisce anche nel carattere della vita organica, della flora è della fauna.

Così è che Malacca conserva tutte le affinità con Sumatra alla quale è somigliante anche nella forma, per cui possono dirsi veramente isole gemelle, quali la geografia antica le avea riconosciute e battezzate in Chrysē ed Argyrē.

La natura insulare e la relativa tardità della sua trasformazione in penisola vengono confermate dai caratteri del mondo animale. La fauna di Malacca invero si congiunge con quella delle altre isole della Sonda, e si distacca invece della fauna del continente indocinese o dell'India posteriore. E la medesima osservazione si ripete per la varietà dei tipi umani.

Tutto il tratto rappresentante il ginocchio che congiunge attualmente la antica isola, fra il 10° e il 7° parallelo di latitudine N., segna una delle depressioni più forti; ma il punto dove rimase più a lungo sotto il livello, e dove quindi si mantenne la congiunzione fra i due mari, fu immediatamente sopra il 7° parallelo, fra la attuale località di Trang a occidente e il mare interno o laguna che sia di Singora.

Il colonnello Gerini [2] adduce per osservazione propria e per

[1] **Supan Alex.** *Grundzüge der Physischen Erdkunde*, Leipzig 1908 p. 736.
Cfr. il globo di Nancy, metà del sec. XVI, ove il corso dei fiumi congiunge i due mari, pur nella forma tozza e arrotondata della penisola.

[2] O. c. p. 78: No stress has, so far, been laid on this wide difference in representing that region on the one part as an island and on the other as

le notizie attinte alla tradizione locale, le prove della esistenza del canale marittimo fino ai tempi recenti.

Le incertezze sul disegno della penisola transgangetica perdurarono a lungo, influendo altre cause oltre le sopradette; fra le quali la difficoltà cui il Gerini accenna anche pei più moderni cartografi dello studio dei confini costieri nei grandi tratti della depressione. Sintomatica a questo riguardo è nella nostra collezione la tavola del Portulano già di proprietà del cardinale Giovanni Salviati (degli anni 1525-30) ora nella Laurenziana di Firenze, dove il tratto della depressione tra il continente a mezzodì del Reyno de Pegu scompare, mentre la punta di Malacca dalla altezza appunto del 7°

---

a peninsula. I believe therefore, that I am the first to proclaime, after careful consideration, thal both designations are probably true, each in its own respective time; that is that the Malay Peninsula, or rather its southern portion as been an island before assuming its present highly-pronounced peninsular character. The view I now advance is founded not only on tradition, but also upon geological evidence of no doubtful nature».

Il Gerini esponendo il resultato delle sue proprie osservazioni dimostra che il distretto di Ligor ha tutti i caratteri di un antico letto di mare, che emerse in un periodo relativamente recente. Questa condizione si estende a tutto il tratto della regione fra Singora e Bān - Dōn sulla costa orientale attraverso alla penisola fino a Kedah e Korbie sulla sponda opposta. Le colline vi raggiungono appena l'altezza di 100 piedi. «All geological evidences concur in pronouncing most of this country an old sea-bed, probably a former succession of straits interspersed with rocky islands, but through which sea-going ships must have found passage from one side to the other of the peninsula». E questa affermazione è documentata da parecchie delle antiche carte summentovate, le quali presentano in questo punto una specia di golfo o di lagune seminate di isolotti emergenti. La tradizione inoltre aggiunge che delle navi passavano dall'India e da Ceylon per questa via nel Golfo del Siam, ed anche oggigiorno è possibile durante la stagione delle pioggia viaggiare in barca fra Pāklāu e Bān-Dōn e per buon tratto fra la provincia di Trang e il mare interno di P'hattalung.

Una delle cause della scomparsa del canale marittimo, oltre all'interramento, si attribuisce al movimento di emersione del fondo, compiutosi in tempi storici e tuttora in fieri; come rivelano Ligor e P'hattalung che giacevano un dì sulla riva del mare, e oggidì ne distano entrambe parecchie miglia, di marittime essendo diventate città interne di terraferma.

Secondo il Gerini l'antico canale marittimo fra le due costa della Penisola Malaica correva da Trang al mare interno di Singora.

parallelo emerge come un'isola, allineandosi in giusto rapporto con le coste di Sumatra.

Fa riscontro a questa la delineazione della penisola di Diego Ribero (del 1529), dove solo la costa del lato occidentale è segnata in questo tratto, mentre la opposta orientale è aperta e vuota.

Siffatte interruzioni stanno a dimostrare la perdurante incertezza e gli ondeggiamenti nella concezione di una terra ferma nella parte centrale della penisola.

Le conclusioni alle quali ci conducono le osservazioni fin qui raccolte sono :

che durante tutto il periodo della geografia greco-romana dominò il concetto della Chrysē come di un'isola, basato sulle notizie e sulla tradizione attinte alle fonti indigene principalmente da Megasthene, e per sua mezzo trasmesse all' Occidente; rafforzate dal fatto reale della esistenza del canale marittimo e del commercio che si svolgeva attivamente, e per questo e per l'istmo di Kra tra i due mari.

Nel primo secolo d. C. sarebbe avvenuta la chiusura del canale, onde al concetto dell'isola succede quello della penisola che si afferma nella geografia alessandrina. Stando ai disegni della carta di Tolomeo però il tratto di congiunzione è estremamente esile; e questo momento cartografico sta a testimoniare che se nel secondo secolo d. C. il trapasso dalla condizione insulare alla peninsulare era avvenuto, non era escluso che in determinate stagioni e condizioni i flutti si ricongiungessero nello stretto e ritornassero remeabili. Pertanto la cartografia medioevale che attennesi alla tradizione della scuola romana, perpetuò la nozione delle isole gemelle fino al tipo che diremo arabo-italico della cartografia edrisiana.

Questo stato della geografiia della Indocina si riassume in forma chiara e concreta nel sistema della cartografia catalana, nel modo che abbiamo veduto.

Nè il successivo secolo delle scoperte si distaccherà completamente dalle antiche concezioni. Il documento più cospicuo, il Mappamondo di Fra Mauro, pur rievocando in questa parte i profili del disegno Tolemaico, renderà monca la linea continentale per ammassarne i frammenti nel sistema

insulare. Gli ultimi riflessi della nozione di una separazione della punta meridionale per via di un canale si ritroverà nella carta pur così progredita del Gastaldi, dove difficilmente l'abbondante parte tagliata si potrebbe attribuire alla piccola isola di Singapore [1].

Per quesfo modo i documenti della antica cartografia vengono a suffragare da un lato la tradizione geografica, e dall' aitro la realtà effettiva geologica, prestando le prove per ischiarire problemi altrimenti apparsi strani ed inesplicabili.

F. L. Pullé

Professore dell'Università di Bologna.

[1] La carta del Cantino, nell'originale della Biblioteca Estense, accenna già nel 1502 a questa tendenza della nuova cartografia, di ridurre all'ultimo lembo meridionale il distacco.

Cfr. la carta di Ferando Berteli del 1565 in Nordenskjöld's Periplus e quella di Pierre Descellière del 1546, ivi.





